SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN

BULLETIN TRIMESTRIEL
DE
GÉOGRAPHIE
ET
D'ARCHÉOLOGIE

VINGTIÈME ANNÉE. — TOME XVII
FASCICULE LXXII. — JANVIER A MARS 1897

SOMMAIRE

ORAN
Imprimerie Typographique et Lithographique FOUQUE
Place Kléber et rue Thuillier, 4

1897

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN

BULLETIN TRIMESTRIEL DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE

VINGTIÈME ANNÉE. — TOME XVII
FASCICULE LXXII. — JANVIER A MARS 1897

SOMMAIRE

BIBLIOGRAPHIE

ORAN
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE FOUQUE
Place Kléber et rue Thuillier, 4

1897

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. POMEL, ancien sénateur d'Oran, membre correspondant de l'Institut.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM. TROTABAS, lieutenant de vaisseau en retraite.
MONBRUN, avocat à Oran.

COMPOSITION DU BUREAU

MM. DERRIEN, président.
L. DEMAEGHT, 1er vice-président.
BONNIN DE SARRAUTON, 2me vice-président.
BOUTY, secrétaire général.
AMILLAC, trésorier.

MEMBRES HONORAIRES

MM. BOITARD, général commandant la Division d'Oran.
MALHERBE (DE), préfet d'Oran.
HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut.
BRAZZA (DE), gouverneur du Congo.
NORDENSKIOLD (le Baron DE), membre de l'Académie des Sciences de Stockholm.

MM. Caron, lieutenant de vaisseau,
Moustier,
Zweiffel,
Monteil, colonel,
Vermink, armateur à Marseille,
Binger,
Trivier,
Mizon.
} explorateurs.

Basset, directeur de l'Ecole supérieure des lettres, à Alger.

Carton, médecin-major au 19me régiment de Chasseurs à Lille.

MEMBRES TITULAIRES

MM. Alès, docteur-médecin à Mers-el-Kebir.

Ali-Mustapha, interprète à Oran.

Allard, inspecteur principal de la Cie F.-A. à Saïda.

Alliot, administrateur à Aïn-Témouchent.

Amillac, chirurgien-dentiste à Oran.

Ancey, administrateur de la commune-mixte d'Azeffoun.

André, propriétaire à Bel-Abbès.

Antona, César, géomètre à Oran.

Antona, Joseph, géomètre à Roseville (Oran).

Arnaud, Aristide, à Oran.

Aron, avocat à Oran.

Astier pasteur protestant à Mostaganem.

Banton (abbé), professeur au Séminaire.

Bard, rédacteur au *Petit Fanal,* Oran.

Barthélémy, pharmacien à Oran.

Bastide, maire de Bel-Abbès.

Ben-Daoud, colonel en retraite..

Bernauer, médecin à Oran.

Bessière, professeur au Séminaire d'Oran.

Beyna, directeur de la Cie Algérienne à Oran.

Bigonnet, ingénieur principal du P.-L.-M, à Alger.

MM. Bister, interprète judiciaire à Aïn-el-Arba.

Blanchet, entrepreneur de peinture à Oran.

Blanchot, inspecteur de la Voirie départementale à Oran.

Bloch, banquier à Mostaganem.

Blondelle, contrôleur des Contributions directes.

Blondelle, Prosper, négociant à Saint-Denis-du-Sig.

Blum, professeur de philosophie au Lycée d'Oran.

Boissin, directeur de l'école Sédiman à Oran.

Bonnin de Sarrauton, vérificateur du service topographique à Oran.

Bons, capitaine à la direction d'Artillerie à Oran.

Borrelly, conseiller de Préfecture en retraite, à Oran.

Bossi, curé de Saint-Lucien.

Boué, entrepreneur de peinture à Oran.

Bougnol, notaire à Tlemcen.

Bouty, contrôleur principal des Mines en retraite, Oran.

Boyer, président du Tribunal d'Orléansville.

Brégeat, médecin à Oran.

Brouard, capitaine au 99e d'Infanterie.

Brunache, administrateur à Aïn-Fezza.

Brunel, géomètre principal.

Burgart, constructeur-mécanicien à Oran.

Bernard, professeur à l'Ecole des Lettres d'Alger.

Cabanel, chef de gare à Oran.

Cabrol, négociant à Oran.

Cairol, photographe à Oran.

Calmel, Jean, négociant à Oran.

Canal, agent-voyer à Bel-Abbès.

Carafang, conseiller général de Saïda.

Cardona, chancelier du consulat d'Espagne à Oran.

Carli, représentant de commerce à Oran.

Cartier, entrepreneur à Arzew.

Castanié, ingénieur en chef des Mines de Beni-Saf.

MM. Cayla, Emile, ingénieur à Oran.

Cercle de la Mosquée, à Oran.

Chabaud, Camille, propriétaire à Aïn-Témouchent.

Chabert, conseiller général à Oran.

Chancogne (Ernest), directeur du Comptoir d'escompte de Mascara.

Chandelier (Marius), propriétaire du Café Riche à Oran.

Cheylard, chef de bataillon en retraite à Alger.

Cholet, directeur de la Cie de chemin de fer Ouest-Algérien, Oran.

Clerc, ingénieur à l'Ouest-Algérien à Oran.

Cohen-Solal, professeur d'Arabe au Lycée d'Oran.

Colonna, employé à la direction des Postes à Oran.

Conseil Municipal d'Arzew.

Conseil Municipal de Bel-Abbès.

Conseil Municipal de Perrégaux.

Conseil Municipal de Saint-Denis-du-Sig.

Conseil Municipal de Tlemcen.

Courserant, notaire honoraire à Mostaganem.

Courtinat, avocat-défenseur à Oran.

Coutures, maire d'Oran.

Dagne, architecte à Oran.

Daniel (Paul), négociant à Oran.

Delinon, directeur du gaz à Barcelone (Espagne).

Delrieu, pilote à Oran.

Demaeght, conservateur du musée d'Oran.

Derrien, lieutenant-colonel en retraite.

Dessirier, général, commandant la Subdivision de Montauban.

Didière, géomètre à Oran.

Dieuzaide, fils, propriétaire à Oran.

Douine, propriétaire à Frendah.

Doutté. employé à la Préfecture d'Oran.

Duzan, maire de Saint-Leu.

Eidenschenk, inspecteur d'Académie, Oran.

Emerat, négociant à Oran.

MM. Esclavy, représentant de commerce à Oran.
Etienne, député d'Oran, Paris.
Fabre (abbé), curé de Kléber.
Fabriès, médecin à Bel-Abbès.
Fabriès, pharmacien à Oran.
Fauran, vérificateur au Service Topographique à Oran.
Faure, entrepreneur à Oran.
Féraud, ingénieur civil à Alger.
Flahault, ingénieur à Oran.
Flamand, professeur à l'École supérieure des Sciences à Alger.
Fleury, maire d'Hennaya.
Fontanille, instituteur à Mascara.
Forterre, instituteur à Sidi-Chami.
Fouque (Laurent), propriétaire à Oran.
Fourreau, explorateur, Bussière Poitevine (Haute-Vienne).
Froget, propriétaire à Oran.
Gabanou, officier d'administration principal en retraite à Oran.
Gabarou, ingénieur civil à Oran.
Gachet (Paul), négociant à Oran.
Garoby, secrétaire général de la Préfecture d'Oran.
Garouste, conseiller général à Bel-Abbès.
Gaucher, médecin à Nemours.
Gaudefroy Demombynes, directeur de la Médersa de Tlemcen.
Gavache (Henri), employé à la Direction des travaux de la ville, Oran.
Gavarry (Xavier), vétérinaire sanitaire à Relizane.
Gay, répétiteur au Lycée d'Oran.
Gentil, préparateur au Collège de France, Paris.
Gillot, professeur au Lycée d'Oran.
Girardot, lieutenant de Gendarmerie à Cannes.
Giraud (Alphonse), négociant à Oran.
Giraud (Edmond), avocat à Bel-Abbès.
Giraud (Hippolyte), avoué à Oran.

MM. GIRAUD (Jules), négociant à Oran.
GRANDJEAN, instituteur à Aïn-Témouchent.
GRÉGOIRE, interprète judiciaire à Tenez.
GRIVEL, propriétaire à Saint-Denis-du-Sig.
GSELL, professeur à l'École Supérieure des Lettres d'Alger.
GUÉRIDO, conseiller de Préfecture à Oran.
GUIOL, propriétaire à Bou-Henni.
HADJ-HASSAN, conseiller général à Oran.
HANNEL, inspecteur des Forêts à Daya.
HASSAN (Léon), négociant à Oran.
HASSAN (Raphaël), avocat à Oran.
HAVARD, propriétaire à Tlemcen, conseiller général.
HEINTZ, imprimeur à Oran.
HENRI, conducteur des Ponts-et-Chaussées.
HUERTAS (Emile), curé d'Aïn-el-Turck.
ILLOUZ, interprète à Oran.
ISRAEL, propriétaire à Oran.
JACQUES, sénateur d'Oran.
JACQUES (fils), avocat-défenseur à Oran.
JACQUOT, juge au Tribunal de Sétif.
JAEGER, maire de Saint-Cloud.
JANNET, directeur des Postes et Télégraphes à Oran.
JARSAILLON, propriétaire à Oran.
JOUANE, propriétaire à Oran.
JAUFFRET (fils), négociant en décorations et papier peint, à Oran.
JULLIAN (Charles), armateur à Oran.
KANOUI (Edmond), avocat.
KERMINA, entrepreneur du port de Mostaganem.
KRIÉGER, pasteur protestant à Oran.
KRUMB, commis de Préfecture à Oran.
LAJONCAIRE, négociant à Salère-sur-Sambre (Belgique).
LAPAINE, secrétaire général de la Préfecture de la Vendée.
LAURENT, maire de Perrégaux.

MM. Leguay, chef de bataillon au 131e Régiment d'Infanterie à Coulommiers.

Lemoine, conducteur des travaux au chemin de fer P.-L.-M. à Perrégaux.

Leruste, directeur du Crédit foncier à Oran.

Lescure, médecin à Oran.

Lichtenstein, propriétaire à Tlemcen.

Lisbonne, ancien avocat-défenseur, Oran.

Llobet, président du Tribunal de Commerce.

Loge Maçonnique de l'*Union Africaine* à Oran.

Lopéo, inspecteur du Crédit Foncier à Oran.

Lupy, receveur municipal à Arzew.

Mahé, conducteur des Ponts et Chaussées à Mascara.

Maillot, administrateur de la commune-mixte de la Mékerra.

Mantoz. inspecteur des Contributions diverses à Oran.

Marchand, chef d'escadron en retraite à Tunis.

Marchand, directeur du Mont-de-Piété d'Oran.

Marquet, lieutenant à l'Ecole spéciale militaire de St-Cyr.

Massa, maire de Mascara.

Mathieu (Louis), représentant de commerce.

Maurel, lithographe à Oran.

Massot, propriétaire à Oran.

Mayaudon, notaire à Saint-Denis-du-Sig.

Merle, géomètre principal à Oran.

Mhammed-ben Rahhal, propriétaire à Nédromah.

Milsom, propriétaire à Beni-Saf.

Missarel, greffier du Tribunal de Commerce à Alger.

Monbrun, avocat à Oran.

Monchatre, chef du Bureau du contrôle F.-A. à Perrégaux.

Mondot, médecin à Oran.

Moteley (Albert), propriétaire à El-Ançor.

Mouliéras, professeur à la Chaire de langue et littérature arabes à Oran.

Moulin (Gustave), représentant de commerce à Oran,

MM. MUGNIER, arbitre de commerce à Oran,
NEY NAPOLÉON, Paris.
NICOLAÏ, lieutenant de port à Arzew.
NOGARO, entrepreneur à Tlemcen.
NOGUIER, interprète judiciaire à Cassaigne.
OBERTREISS, avocat à Oran.
OLLIVIER, propriétaire à Bou-Tlélis.
OUDRI, général commandant la subdivision de Mascara.
PALLU DE LESSERT, avocat à Paris.
PARIS, propriétaire à Relizane.
PASTRE, architecte à Bel-Abbès.
PATORNI, interprète principal de l'Armée à Oran.
PEMARTIN, capitaine, chef du bureau Arabe de Tiaret.
PENET, chef d'escadron au 2e Régiment de Spahis.
PEQUIGNOT, directeur des Salines d'Arzew.
PINCEMAILLE, ingénieur des Ponts et Chaussées à Mascara.
PITTOLET, notaire à Oran.
POCK, employé des Postes et Télégraphes à Oran.
POINDRELLE, capitaine commandant l'annexe de Saïda.
POINSSOT, propriétaire à Paris
POINTEAU, notaire à Nemours.
POTTIER, notaire à Oran.
POUSSEUR, directeur du gaz à Oran.
POUYER, entrepreneur à Oran.
PRAILLY, notaire à Aïn-Témouchent.
PRIOU, propriétaire à Mostaganem.
QUIÉVREUX (fils), propriétaire à Saint-Lucien.
RAMIER, commissaire-priseur à Oran.
RECLUS (Onésime), géographe à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).
RENARD, directeur de l'Ecole Karguentah à Oran.
RENUCCI, sous-inspecteur des Postes et Télégraphes à Oran.
RÉUNION DES OFFICIERS à Oran.
RICHMANN, représentant de commerce à Oran.

MM. ROBERT, interprète militaire, en retraite.
ROCHEFORT, (DE), agent principal de la Compagnie Transatlantique à Oran.
ROQUE, pharmacien à Oran.
ROUBIÈRE, propriétaire à Bel-Abbès.
ROUZIÈS, instituteur à Tizi.
RUFF, professeur au Lycée d'Oran.
SABATIER, avocat-défenseur à Tlemcen.
SAINT-GERMAIN, député d'Oran.
SAINTPIERRE (Charles), négociant à Oran.
SAJOUS, géomètre à Oran.
SANDRAS, médecin à Oran.
SARROCHI, géomètre à Oran.
SARTIN, greffier au Tribunal Civil d'Oran.
SECRÉTARIAT DE L'EVÊCHÉ.
SÉPULCRE (abbé), aumônier de l'Hôpital Civil à Oran.
SIMON, propriétaire aux Hamyan, Saint-Leu.
SIMONI (Paul), vice-résident au Tonkin.
SOIPTEUR, conseiller général, Tlemcen.
SOUIN, capitaine en retraite à Marnia.
SPRÉAFICO, médecin à Oran.
STEPHANOPOLI, conseiller de préfecture à Oran.
SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE d'Oran.
SUZARINI, médecin à Arzew.
TABARY, inspecteur des Douanes.
TARTAVEZ, officier d'Administration principal en retraite à Oran.
THIREAU, notaire à Mostaganem.
TOMMASINI, médecin à Oran.
TOURNOUX, receveur principal des postes en retraite à Oran.
TOUZET, négociant à Oran.
TRIDON, commandant de gendarmerie à Blidah.
TROTABAS, lieutenant de vaisseau en retraite à Paris.
TUROT, maire de Saint-denis-Du-Sig.
VALLIER, propriétaire à Oran.
VASSELOT (DE) DE REGNÉ, conservateur des forêts à Oran.

MM. VAUVILLIERS, inspecteur des Contributions directes à Nice.

VARNIER, sous-Préfet de Bel-Abbès,

VIÉNOT, propriétaire à Oran.

VOGLEY, consul de Belgique à Oran.

WOLTERS, chef de dépôt de l'Ouest-Algérien à Bel-Abbès.

XIMENÈS, administrateur de la commune mixte de Mascara.

ZUANI, capitaine de port à Ajaccio.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

ALGER. — Ecole supérieure des lettres.

ALGER. — Société historique algérienne.

ALGER. — Société de géographie.

AUTUN. — Société éduenne.

BONE. — Académie d'Hippone.

BORDEAUX. — Société de Géographie commerciale.

CONSTANTINE. — Société archéologique.

DAX.— Société de Borda.

DOUAI. — Société de Géographie.

GAP. — Société d'Études des Hautes-Alpes.

LE HAVRE. — Société de Géographie

LILLE. — Société de Géographie.

LORIENT. — Société Bretonne de Géographie.

LYON. — Société de Géographie.

MARSEILLE. — Société de Géographie.

MONTPELLIER. — Société Languedocienne de Géographie.

NANCY. — Société de Géographie de l'Est.

NANTES. — Société commerciale de Géographie.

PARIS. — Société de Géographie.

PARIS. — Société de Géographie commerciale.

PARIS. — Société des Études coloniales et maritimes.

PARIS. — Le Tour du Monde.

PARIS. - Société Africaine de France.

PARIS. — Journal des Colonies et Protectorats.
PARIS. — Revue Coloniale.
PARIS. — Association Philotechnique.
PARIS. — Société Nationale des antiquaires de France.
PARIS. — Comité des travaux historiques et scientifiques.
PARIS. — Monde moderne.
ROCHEFORT. — Société de Géographie.
ROME. — Ecole française. — Palais Farnèse.
ROUEN. — Association des anciens Élèves des Écoles supérieures du commerce et de l'industrie.
ROUEN. — Société Normande de Géographie.
SAIGON. — Société des Études Indo-Chinoises.
SAINT-DIÉ. — Société philomatique.
TOULOUSE. — Société de Géographie.
TOURS. — Société de Géographie.
TUNIS. — Institut de Carthage.

ÉTRANGER

AMÉRIQUE DU NORD. — Société de Géographie de New-York.
ANGLETERRE. — Manchester Geographical Society.
BELGIQUE. — Société Géographique belge à Bruxelles.
BELGIQUE. — Société de Géographie d'Anvers.
BRÉSIL. — Société de Géographie de Rio-Janeiro.
CANADA. — The Canadian institute, Toronto.
ECOSSE. — The scottish géographical magazine d'Edimbourg.
EGYPTE. — Société Khédiviale de Géographie du Caire.
ESPAGNE. — Société de Géographie de Madrid.
GUATEMALA. Sociedad guatemateca de Ciencias.
HOLLANDE. — Société de Géographie d'Amsterdam.
HONGRIE. — Société hongroise de Géographie de Budapest.
ITALIE. — Société de Géographie de Rome.
MEXIQUE. — Société scientifique « Antonio Alzate » de Mexico.

PORTUGAL. — Société de Géographie de Lisbonne.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Académie nationale des sciences de Cordoba.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Instituto Geographico Argentino — Buenos-Ayres.

RUSSIE. — Société impériale de Géographie de Saint-Pétersbourg.

RUSSIE. — Section impériale d'Archéologie à Saint-Pétersbourg.

RUSSIE. — Société de Géographie d'Helsingfors.

SUISSE. Société de Géographie de Berne.

SUISSE. — Société Géographie de Saint-Gall.

SUISSE. — Société de Géographie de Neufchâtel.

SUISSE. — *Le Globe*, organe de la Société de Géographie de Genève.

Congrès international de Géographie

LONDRES, 1895

1 Savile Row, Londres, W.

Novembre 1896.

Messieurs les Membres de la Société de Géographie d'Oran,

Nous avons l'honneur d'attirer votre attention sur les résolutions suivantes qui ont été adoptées pendant la séance de clôture du Congrès international de Géographie, à Londres, 1895.

Le VIme Congrès international des sciences géographiques, animé du désir d'établir entre les Congrès géographiques une certaine continuité, dans l'intérêt aussi bien des délibérations que de la science en général, décide ce qui suit :

Le Bureau de chaque Congrès est prié de rester en fonctions jusqu'au prochain Congrès, avec mission :

1° De mettre à exécution, dans la mesure de ses forces et des circonstances, les résolutions du dernier Congrès ;

2° D'entrer en relations avec les commissions spéciales désignées ;

3° De s'entendre avec le comité d'organisation du prochain Congrès sur tout ce qui a trait aux questions pendantes ; et

4° De présenter au prochain Congrès un rapport sur les travaux accomplis dans l'intervalle.

La Commission de chaque Congrès international de Géographie est chargée :

1° De faire imprimer en une petite brochure tous les vœux et résolutions prises par les précédents Congrès, et de les envoyer à chaque société de géographie ;

2° De prier les sociétés de géographie d'envoyer à ce comité un rapport concis sur les progrès réalisés dans leurs pays respectifs, au sujet de ces vœux ;

3° De nommer un rapporteur pour le prochain Congrès, chargé de présenter un *résumé général* sur ces rapports et sur les progrès réalisés dans les différents pays.

En raison de ces résolutions, nous sommes chargés par le Bureau du Congrès de vous communiquer des copies des résolutions adoptées par le Congrès qui nécessitent la coopération des diverses sociétés de géographie du monde. Attendu qu'une telle coopération est indispensable pour donner suite aux résolutions en question, le Bureau estime que votre Société voudra bien prendre les mesures nécessaires pour atteindre le but que le Congrès avait en vue en adoptant les résolutions ci-jointes.

Le Bureau devant soumettre son rapport à la prochaine session du Congrès qui aura lieu à Berlin en 1899, nous vous serons reconnaissants si vous voulez bien nous faire part, avant le mois de juin 1898 au plus tard, du résultat des mesures que votre Société pourrait avoir prises conformément aux termes des diverses résolutions déja citées.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire, l'assurance de notre parfaite considération.

J. SCOTT KELTIE,
HUGH ROBERT MILL,
Secrétaires.

RÉSOLUTIONS

---

1. — Exploration Antarctique

Le Congrès estime qu'une exploration des régions antarctiques est encore l'exploration géographique la plus importante qu'il reste à faire. En vue de l'addition considérable à nos connaissances actuelles dans presque toutes les branches de la science qui résulterait d'une telle exploration scientifique, le Congrès recommande à toutes les sociétés scientifiques du monde entier de faire tout leur possible pour que cette exploration ait lieu avant la fin du siècle.

2. — Bibliographie de Géographie

Le Bureau permanent du Congrès poursuivra l'étude de la bibliographie de géographie et à cet effet sera autorisé à s'associer des personnes compétentes et de leur faciliter les moyens de recherches.

(De son côté, le Bureau permanent fera son possible pour exécuter cette résolution, mais en même temps émet le vœu que les diverses sociétés de géographie voudront bien rédiger des propositions à ce sujet pour être soumises aux délibérations du prochain Congrès).

3. — Levé topographique de l'Afrique

Il serait désirable d'appeler l'attention des sociétés de géographie prenant intérêt à l'Afrique aux avantages qui résulteraient :

1° D'une série de levés topographiques exacts, basés sur une triangulation suffisante, des régions de l'Afrique propres à être colonisées par les Européens ;

2° De recommander aux voyageurs de ne pas se contenter d'un simple croquis de leur route, mais d'y ajouter celui du pays avoisinant ;

3° De la compilation et de la publication d'une liste de toutes les régions de l'Afrique dont les plans n'ont pas encore été levés mais dont l'emplacement a été exactement déterminé par des observations astronomiques, accompagnée d'une légende explicative des moyens employés pour ces opérations ;

4° D'une détermination précise de la position de beaucoup de lieux importants des régions de l'Afrique qui n'ont pas encore formé le sujet de travaux géodésiques, opération qui serait facilitée par les lignes télégraphiques déjà posées ou à poser.

4. — Carte de la Terre, échelle 1 : 1,000,000

Les résolutions suivantes, rédigées par la Commission nommée par le Vme Congrès, relatives à la préparation d'une carte de la Terre à l'échelle de 1 : 1,000,000, sont adoptées par le Congrès, à savoir :

1° La Commission a reçu communication du rapport du Comité de Berne, et désire exprimer sa reconnaissance pour les travaux du dit Comité ;

2° La Commission estime que la publication d'une carte de la Terre est à désirer ;

3° Et recommande l'adoption d'une échelle de 1 : 1,000,000 comme lui paraissant la plus propre à cet effet ;

4° La Commission recommande que chaque feuille de cette carte soit cernée par des arcs de parallèle et par des méridiens. Une projection polyconique est la seule qui mérite d'être considérée. Chaque feuille de la carte devra comprendre 4° de latitude et 6° de longitude jusqu'à 60° nord, et 12° de longitude à partir de ce parallèle ;

5° La Commission recommande à l'unanimité l'adoption, pour cette carte, du méridien de Greenwich et du mètre ;

6° La Commission recommande à l'unanimité aux gouvernements, aux instituts et aux sociétés qui auront à publier des cartes géographiques, l'adoption de l'échelle ci dessus ;

7° La Commission dépose son mandat et recommande que le Bureau permanent du Congrès soit chargé de la suite de ses travaux et soit autorisé à cet effet à s'associer des personnalités scientifiques représentant les divers pays.

5. — Recherches hydrographiques dans la mer Baltique, la mer du Nord et l'Atlantique Nord

Le Congrès reconnaît l'importance scientifique et économique du résultat des récentes recherches physiques et chimiques dans la mer Baltique, la mer du Nord et l'Atlantique Nord, surtout dans l'intérêt des pêcheries, et estime que l'étude de ces mers devrait être continuée et étendue par la coopération des différentes nationalités intéressées, d'après le projet présenté au Congrès par M. le Professeur Pettersson.

6. — Observations Séismiques

Le Congrès reconnaît l'utilité, voire même la nécessité scientifique d'un système international de stations pour l'observation des tremblements de terre.

7. — Orthographe Géographique

Les diverses sociétés de géographie sont priées d'étudier la question d'un accord relatif à l'orthographe des noms étrangers et de préparer leurs rapports à ce sujet pour le prochain Congrès.

8. — Bibliographie de Géographie

Le Congrès approuve le principe de l'enregistrement de la littérature par l'Etat, comme étant la vraie base d'une Bibliographie nationale et internationale, et approuve la nomination d'une Commission internationale afin d'atteindre ce but, se remettant au Bureau du Congrès international de Géographie pour la constitution de cette Commission.

9. — Date des Cartes Géographiques

Le Congrès émet le vœu que toutes les cartes géographiques quelconques portent désormais la date de leur publication afin d'éviter les nombreuses erreurs auxquelles cette omission peut donner lieu.

10. — Division décimale du Temps et des Angles

Le Congrès prie les Sociétés de Géographie représentées de considérer la question de l'application du système décimal à la mesure du temps et des angles, et de présenter leurs rapports sur ce sujet au prochain Congrès.

Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie

1897

XVIIIe Session : Saint-Nazaire

Saint-Nazaire, le 15 Décembre 1896.

Messieurs,

Le Congrès national des Sociétés Françaises de Géographie tiendra à Saint-Nazaire, au commencement d'Août 1897, sa XVIIIe session (1).

Nous avons l'honneur de vous inviter à y assister.

Conformément au nouveau règlement de nos Congrès, pour permettre aux sociétés et aux adhérents du Congrès d'étudier au préalable les questions proposées, le programme des sujets d'étude devra être dressé au mois d'avril.

Nous vous serions donc reconnaissants de nous adresser avant le 1er avril, le sujet des questions que vous avez l'intention de porter devant le Congrès.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire général, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Le Secrétaire général,	*Le Président,*
E. GALLET.	BARBARA.

La date précise sera ultérieurement fixée.

(1) Adresser les communications à M. GALLET, secrétaire général, aux Entrepôts, Saint-Nazaire.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE D'ORAN

Avis

Le Comité administratif de la Société a décidé, dans sa réunion du 4 du mois courant, qu'à dater de ce jour il serait ouvert un concours ayant pour objet :

1° La rédaction d'une géographie du département d'Oran, à l'usage des écoles de la province ;

2° La description historique, géographique, agricole et industrielle de l'arrondissement d'Oran ou de celui de Mostaganem, ou bien d'une commune de plein exercice ou militaire ;

3° Une monographie historique sur Tiaret.

Pourront prendre part au concours toutes les personnes, membres ou non de la Société de Géographie.

Les travaux devront être déposés au secrétariat de la Société avant le 31 janvier 1898.

Une commission spéciale examinera les travaux et décernera les récompenses, qui comprendront :

1° Un prix de 300 francs pour la rédaction d'une géographie d'Oran ;

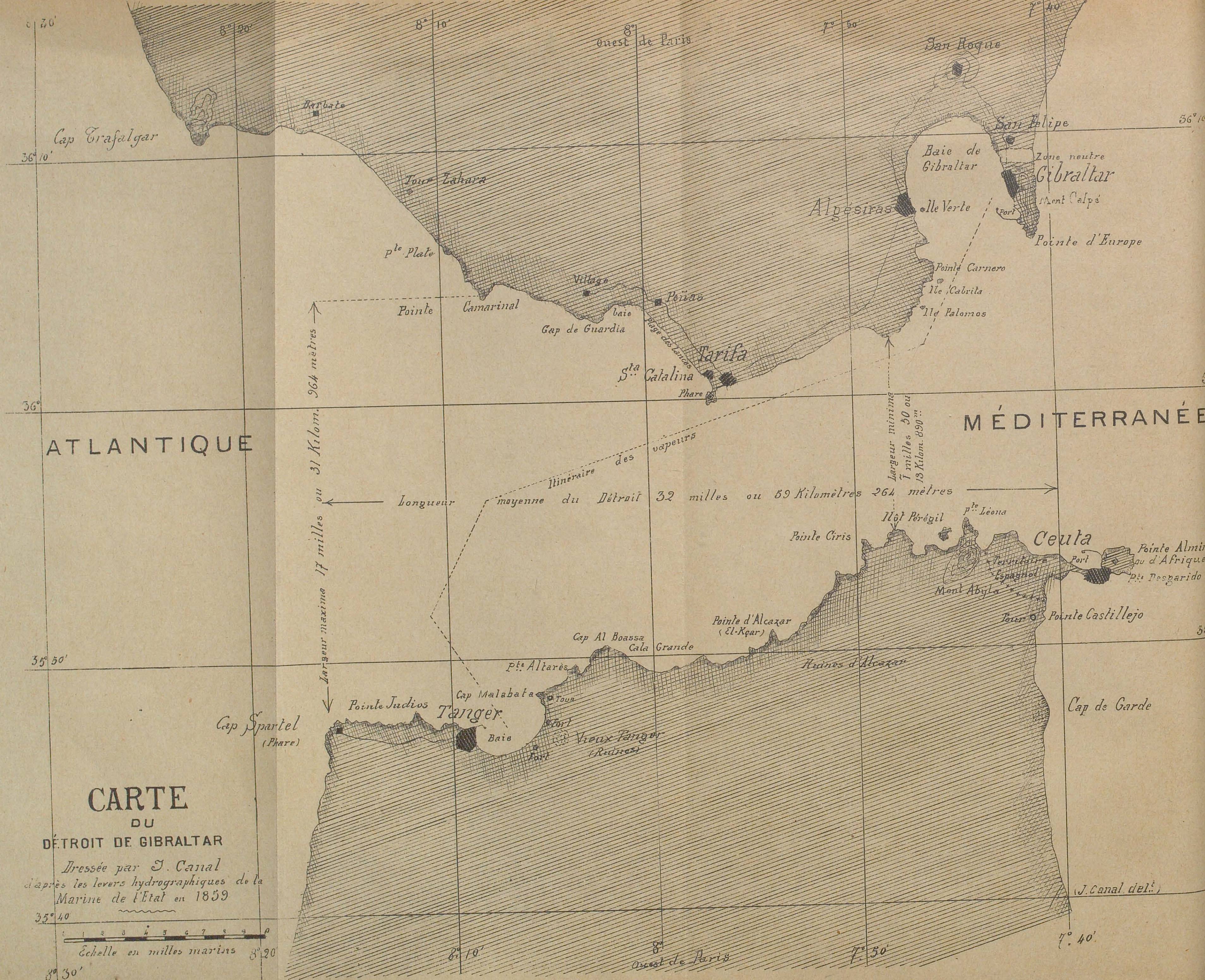
2° Des médailles d'or, de vermeil ou d'argent pour les autres travaux.

La distribution des récompenses aura lieu à l'assemblée générale de mai 1898.

Les travaux agréés seront insérés au Bulletin ; un certain nombre d'exemplaires seront distribués gratuitement aux auteurs.

10 Janvier 1897.

Le Secrétaire général,
BOUTY.



CARTE
DU
DÉTROIT DE GIBRALTAR
Dressée par J. Canal d'après les levers hydrographiques de la Marine de l'Etat en 1859

LES COLONNES D'HERCULE

(SUITE)

ITINÉRAIRE D'ORAN A TANGER

XVII

Traversée du Détroit

Il est midi !.. La *Malvina* dérape son ancre des eaux noirâtres de Gibraltar, elle évolue lentement pour se dégager des mailles inextricables de ce vaste filet composé de navires de toutes formes et de tous formats, qui remplissent la vaste baie.

Cette rade incomparable, qui voit journellement dans ses eaux plus de cinq cents navires, est appelée : baie de Gibraltar par les Anglais, et baie d'Algésiras par les Espagnols, chaque peuple se plaçant au point de vue géographique qui a pour diapason son amour-propre national.

L'hélice accélère peu à peu sa vibrante rotation. Le vapeur gagne le large. Quel admirable coup d'œil !.. Quel ravissant panorama. !...

Le ciel est pur et sans nuages ; ses tons azurés sont resplendissants de beauté. Pas un soufle de vent, pas la plus légère ride, ne viennent troubler la surface tranquille de la mer, plaine liquide dont le poli a des miroitements d'acier. Il fait un peu chaud, mais, cependant, un air salin, balsamique, rafraîchi par les émanations de cette atmosphère ambiante, arrive doucement jusqu'à nous.

Elle est complètement étale, cette « *Ibéricum mare* » des Anciens. Elle brille comme un miroir d'argent. Son éclat métallique fait ressortir davantage, en brun, en violet, en bleu, la couleur sombre des hautes terres qui l'enserrent, tant du côté du Maroc, que de celui d'Espagne.

Les eaux, souvent si tumultueuses dans ces parages, sont aujourd'hui d'un calme lacustre ; elles ont ce ton gris clair du

plomb fondu. Sur les coteaux des deux continents on voit s'étendre, ça et là, des tâches noires qui strient la polychromie des champs moissonnés d'un jaune clair, d'avec la végétation plus riante de jardins étagés, s'échelonnant en enclaves d'un vert délicieusement attendri.

Les reliefs des collines se détachent en lignes pures d'une exquise finesse.

Tout est calme sur terre et sur mer, tout est au repos dans cette nature paresseuse, qui semble assoupie, qui paraît se détendre dans les molles langueurs d'un far-niente estival.

L'œil se repaît agréablement de ce tableau cyclopéen, tableau digne des grands maîtres, lequel a pour cadre les hauts pics d'Abyla et de Calpé, et pour toile de fond ce beau détroit, cette porte des deux mers, qui se déroule splendide, grandiose, sous nos yeux émerveillés, avec, au fond, l'océan atlantique un peu plus embrumé, se perdant dans l'horizon lointain, entre les hautes terres du cap Spartel et la croupe massive de Trafalgar.

Rien de ravissant comme cette courte traversée de deux heures à travers le détroit d'Hercule, par ce temps si beau, fait à souhait pour le touriste, dont nous étions favorisés ce jour-là.

En quittant Gibraltar, on passe en vue d'Algésiras, cette jolie, mais malheureuse rivale de Gibraltar; ville de 40.000 âmes avec un port de commerce assez considérable sur la baie, protégé au large par l'île Verte qui porte un phare à feu fixe.

De là, nous nous dirigeons sur la pointe du cap Carnéro, qui limite la baie à l'ouest. Cette pointe est couronnée par une tour portant aussi un phare à feu fixe vert. On rase la pointe à un quart de mille pour longer la côte à petite distance jusqu'à Tarifa, petit port espagnol formé par un gros îlot relié à la terre ferme par un petit isthme artificiel.

Après avoir dépassé Tarifa, le navire change de direction pour traverser diagonalement le détroit en se dirigeant droit sur Tanger, qui est au S.-O.

. . . .

Nous voilà en plein détroit. De Tarifa, point le plus saillant de l'Europe méridionale, à la côte du Maroc, vers la pointe

Girès, une des plus septentrionales du rivage marocain, on compte une largeur de 15 kilomètres environ, ou huit milles marins.

Les deux rivages nous apparaissent alors très distinctement à trois ou quatre milles de chaque côté. Je me tenais sur la passerelle, à côté du commandant Valentin, ne perdant pas un coup d'œil de ce spectacle unique.

Je remarquai alors que l'axe du navire au lieu d'être aligné droit sur Tanger, que l'on apercevait au fond de la baie comme une vaste carrière de craie, était dirigé plus à l'ouest du côté du cap Spartel.

J'en fis la remarque au commandant, qui me répondit :

— C'est à cause des forts courants qui nous drossent vivement vers l'est dès que nous arrivons au milieu du détroit. Si je prenais le cap droit sur Tanger, qui est notre objectif, nous irions atterrir à quatre ou cinq milles plus à l'est, vers la pointe d'Alcazar.

— Comment cela ?

— C'est bien simple, et je comprends que vous qui écrivez dans les revues de géographie, vous vous intéressiez à ces choses-là. Rien n'intéresse, à un plus haut degré, l'art nautique que l'étude des courants qui sillonnent l'Océan dans tous les sens.

Il y a dans le détroit de Gibraltar, vers son milieu, un courant dirigé de l'ouest à l'est, animé d'une vitesse de deux milles (3 kilom. 7) à l'heure ; deux contre-courants peu considérables, dirigés de l'est à l'ouest sur les côtes d'Europe et d'Afrique ; et enfin un courant inférieur dans le milieu même du détroit, dirigé de l'est à l'ouest, c'est-à-dire en sens contraire du courant supérieur principal.

Un bâtiment hollandais coulé à fond dans le milieu du détroit, à quatre lieues à l'est de Tanger, fut transporté, en peu de jours par le courant inférieur, jusqu'à Tanger même et, conséquemment, dans la direction est-ouest.

Une autre fois, un vaisseau se perdit à Ceuta, sur la côte d'Afrique. Ses débris « its wreck » furent jetés à Tarifa, située sur le continent d'Europe, à plus de deux milles à l'occident de Ceuta. Quant au fond, il doit être bien considérable, car,

dans la baie de Gibraltar, entre la pointe d'Europe et Cabrita, le docteur Mac-Michael n'atteignit pas le fond avec une sonde mesurant 457 mètres.

L'existence du courant inférieur du détroit de Gibraltar, allant de l'est à l'ouest se trouve péremptoirement démontrée par le fait suivant cité par Arago :

« Dans l'année 1712, le commandant du corsaire marseillais le *Phénix*, M. de l'Aigle, ce capitaine si heureux dans ses entreprises, donnant la chasse à un bâtiment hollandais près de la pointe de Ceuta, l'atteignit au milieu du détroit, entre Tarifa et Tanger, et le choqua avec tant de violence, que ce bâtiment coula immédiatement à fond. L'équipage fut sauvé par les soins de M. de l'Aigle. Peu de jours après, le navire coulé avec son chargement d'huile et d'eau-de-vie, sortait des flots sur le rivage, près de Tanger, quatre lieues au moins à l'ouest de l'endroit où il avait été coulé bas ; en sorte que la direction de sa marche sous-marine avait été précisément contraire à celle du courant supérieur. Aussi, beaucoup de personnes ont-elles été persuadées, par là, qu'il y a dans le milieu du détroit, à une profondeur considérable, un contre-courant, dirigé de l'est à l'ouest, et que probablement une grande partie de l'eau qui se précipite vers le détroit retourne à l'Océan par cette route ; autrement, le bâtiment en question aurait été entraîné d'abord à Ceuta, et ensuite, plus avant à l'est.

« J'étais à Gibraltar à cette époque, dit le docteur Marcet, et j'y vis cent barriques d'eau-de-vie provenant de la cargaison, qui nous furent envoyées à Tanger ; j'eus aussi l'occasion de m'entretenir avec le capitaine du bâtiment hollandais, et il montra au gouverneur de la place, à moi-même et à quelques autres personnes, le lieu où le bâtiment avait coulé. L'exactitude de son récit se trouve d'ailleurs pleinement confirmée par les Espagnols qui, de la côte, avaient vu l'événement. »

— Votre démonstration est parfaite, commandant, et je suis fort aise d'avoir appris de vous ce fait si intéressant. Pourriez-vous me dire maintenant pourquoi la couleur de la mer à changé depuis que nous tenons le milieu du détroit ? Pourquoi sa couleur est-elle maintenant *vert foncé*, tandis qu'elle était *gris clair* à Gibraltar et sur les côtes d'Espagne ?

— Il est facile de vous satisfaire, reprit le commandant. Arago nous apprend que lorsqu'un navigateur a été privé, pendant plusieurs jours consécutifs, de la vue des astres, il est obligé de se tenir en garde contre les erreurs, quelquefois considérables, de l'estime. Des courants inconnus ont pu entraîner son navire, près d'un écueil, près d'un banc de sable, près des côtes, d'une île, ou d'un continent, sans que rien, dans les procédés dont l'hydrographie fait usage, ait conduit à soupçonner le danger.

On a recours alors, pour se diriger, à des moyens secondaires très délicats, parmi lesquels je ne discuterai ici que ceux qui sont empruntés à des changements dans la couleur de la mer.

D'après le témoignage, à peu près unanime des observateurs, l'eau de la Méditerranée, de l'Océan Atlantique, de la mer Pacifique, dans son état de pureté, est, par réflexion, d'une couleur bleu d'outremer, bleu d'indigo, bleu céleste, ou bleu d'azur vif.

Lorsque l'atmosphère est pure, la surface de la mer tranquille est d'un azur plus vif et plus brillant que celui du ciel.

Lorsque la mer est agitée, sa surface a une teinte verdâtre, d'autant plus foncée que l'agitation est plus forte ; cette teinte passe au vert sombre lorsque le temps est couvert.

Des matières étrangères altèrent la teinte naturelle. Par exemple, les longues bandes vertes qu'on rencontre dans les régions polaires renferment des myriades de méduses dont la couleur jaune mêlée à la couleur bleue de la mer engendre le vert. C'est à une semblable cause, à la présence d'animalcules colorés, que sont dues les zones laiteuses, les zones rouge de carmin, que les navires ont rencontrées dans diverses régions. Près de l'embouchure des grandes rivières, enfin, la mer a une teinte brune provenant de la vase qu'elle tient en suspension. Ce n'est pas de ces teintes, dépendantes de l'impureté de l'eau, que je veux m'occuper.

J'entends considérer les changements de nuance qui sont dus à des causes tout à fait différentes :

Dans la baie de Loango, les eaux sont toujours fortement rougeâtres. Tucké s'est assuré que le fond de la mer y est

naturellement rouge. C'est donc la couleur du fond qui se mêle à la couleur réfléchie par l'eau, et la masque entièrement.

Dans les parages où la mer a peu de profondeur, un fond de sable fin et blanc donne à l'eau une teinte grisâtre ou vert-pomme ; là où le sable est jaune, l'eau paraît d'un vert plus ou moins sombre, etc. Ces résultats sont très faciles à explipliquer d'après les lois de l'optique.

En résumé, lorsqu'on approche d'un écueil, d'un banc, d'un haut-fond, on doit s'attendre à voir la mer changer de couleur. Les marins sont très attentifs à noter de pareils changements. Ils en tirent des indications très utiles.

Mais il est des phénomènes dont on ne se rend pas si facilement compte.

Les navigateurs rapportent qu'en arrivant de la pleine mer sur le banc des Agullas, la couleur de l'eau passe subitement de la teinte bleue à la teinte verdâtre. Cependant, sur le banc même, la mer a deux cents mètres de profondeur. Il faudrait donc accorder, pour appliquer ici le système d'explication précédent, que la lumière solaire, après avoir pénétré une profondeur de liquide de deux cents mètres, a conservé assez d'intensité pour qu'après s'être affaiblie d'abord par sa réflexion sur le sable, et ensuite par son retour à travers deux cents mètres d'eau, elle soit encore capable d'altérer par son mélange la teinte naturelle de la surface. Ceci paraît difficile à admettre. En tous cas, le fait mérite d'être éclairci par une série d'expériences directes dont il serait aisé de tracer le programme. La navigation est encore plus directement intéressée à cette investigation que la physique générale.

Il semble avéré que la couleur de l'Océan change aussi quelquefois par des causes totalement indépendantes de la profondeur de l'eau. Sur des lacs de la Suisse, sur celui de Genève notamment, les changements paraissent dépendre de la direction du vent. Le vent de bise surtout exerce une influence remarquable. Pourquoi les mêmes causes ne produiraient-elles pas les mêmes effets en pleine mer ? Il est inconcevable que cette question ne soit pas résolue. Le voile qui, malgré l'attention soutenue mais non dirigée par la

science de tant de millions de navigateurs, couvre encore ces intéressants phénomènes, s'abaissera, n'en doutons pas, devant celui qui les étudiera à l'aide des méthodes et des instruments dont l'optique s'est enrichie depuis quelques années.

S'agira-t-il, par exemple, de faire la part, dans les changements de coloration de la lumière atmosphérique réfléchie par la surface de la mer ? Cette lumière pourra être totalement éliminée en mettant à profit certaines propriétés des rayons polarisés. Un instrument très simple, le prisme, permettra de déterminer la nature de la lumière transmise par l'eau. On pourra calculer ensuite sans difficulté la teinte résultant du mélange de la couleur transmise et de la couleur réfléchie, et les teintes de contraste dont on aurait grand tort de faire abstraction. Enfin la solution d'un problème important sera la conséquence d'une série d'expériences qui n'ont rien de vague, d'incertain, d'indéterminé, et qu'exécuteraient à merveille les ingénieurs, tels que les hydrographes, qui se sont familiarisés, à l'Ecole polytechnique, avec les progrès les plus récents de l'optique. »

Cette conversation, ou plutôt cette conférence, faite avec la plus grande amabilité par le commandant Valentin, nous amena jusqu'en rade de Tanger.

La ville était là, blanche, étincelante, disant quelque chose de loin, comme les bâtons flottants de la fable. Arrivés au mouillage, le commandant nous écarta d'un geste, comme pour nous éloigner, et s'élançant à la bouche du porte-voix de la machine, il lança l'ordre : « Doucement. — Demi-vitesse. » puis un moment après : « Stop ».

Le navire continua à glisser sur son erre pendant que le commandant s'adressant à l'équipage s'écriait à haute voix :

« Tout le monde à son poste pour le mouillage ! »

Pendant que ces préparatifs se faisaient à bord pour jeter l'ancre, nous étions arrivés sous les murs de Tanger, dont les maisons blanches, étagées en amphithéâtre, nous offraient, vues de la mer, l'aspect d'un petit Alger.

On mouilla à six cents mètres de terre, et aussitôt tous les passagers s'apprêtèrent à descendre. Nous avions vingt-quatre heures à dépenser.

Un canot conduit par des mariniers juifs nous conduisit au débarcadère moyennant cinquante centimes par personne.

Nous venions de franchir ce fameux détroit que les anciens avaient nommé : détroit d'Hercule ou de Gadès.

Sur les cartes romaines et les portulans de l'époque, il est désigné sous le nom de : *Gaditanum vel Herculeum fretum.*

Avant de prendre terre, je jetai encore un coup d'œil sur le détroit et sur la rade de Tanger, qui constitue, du côté de l'Océan, une position maritime de premier ordre.

Je songeais malgré moi, que si l'Angleterre venait un jour à s'emparer par un moyen quelconque de Tanger, et qu'elle s'avisâ de fortifier la place, elle tiendrait les deux clefs du détroit, et ça en serait fait du libre passage de l'Océan dans la Méditerranée.

Un journal d'Oran, l'*Echo*, sous la plume de Paul Martel, traduisait bien, ces jours derniers, la note exacte provoquée par l'échec piteux de la mission de Sir Evans Smith.

« Toutes les fois que les musulmans craindront pour leur « foi mahométane, on les trouvera intraitables, et toute « guerre qui s'intitulera guerre sainte soulèvera des milliers « de croyants à opposer aux envahisseurs.

« Le Maroc ne veut pas de notre civilisation dont l'importa- « tion lui semble dangereuse et, en tous cas, inutile, et les « Anglais ne sont pas sur le point de voir se réaliser leurs « prétentions, lors même que les autres nations de l'Europe « n'y mettraient pas un empêchement.

« Ce n'est pas sans un but facile à comprendre que les fils « de la perfide Albion répandent, à l'aide de tous les organes « télégraphiques, les plus fâcheuses nouvelles sur la guerre « soutenue par le sultan contre quelques tribus révoltées. Ces « bons apôtres veulent nous apitoyer sur le sort des Euro- « péens résidant au Maroc, et qu'ils seraient si heureux de « protéger.

« Ni la France, ni l'Espagne, ne sont disposées à laisser « prendre à l'Angleterre un pied trop solide sur cette partie « nord-ouest de l'Afrique. Le morceau est trop gros pour « qu'on puisse s'en emparer sans qu'il soit disputé à celui « qui voudrait se l'attribuer.

« Le Maroc est une riche contrée admirablement située,
« avec ses ports sur deux mers, à l'entrée de la Méditerranée,
« arrosée par de vrais fleuves qui ne ressemblent en rien
« aux « Oueds Sécos » algériens, car ils sont alimentés par
« d'intarissables sources sortant des flancs de montagnes
« très boisées. A tous ces avantages, l'empire chérifien ajoute
« celui de se trouver non loin de l'Espagne, et les deux points
« les plus avancés des deux pays forment ces célèbres *Colon-*
« *nes d'Hercule* dont l'antiquité même n'avait pu méconnaî-
« tre l'importance. La presse libérale espagnole ne craint pas
« d'appeler énergiquement l'attention du gouvernement sur
« les prétentions anglaises, auxquelles il est de son strict
« devoir de s'opposer, car si la France ne se soucie pas de
« voir l'Angleterre s'installer dans le voisinage immédiat de
« l'Algérie, l'Espagne n'a rien à gagner à laisser l'envahissante
« nation dresser de nouveaux canons en face de Gibraltar.

« Je trouve dans les journaux espagnols les appréciations
« suivantes que je transcris presque textuellement :

« Nous nous trouvons en face d'un conflit qui n'est provo-
« qué par aucune nation de l'Europe, mais qui peut être l'ori-
« gine de difficultés internationales, car si tous affirment qu'il
« faut garder le statu-quo dans l'empire du Maroc, chacun
« comprend, Anglais, Allemands, Français, Italiens, — et
« tout au moins le faible gouvernement espagnol — l'impor-
« tance qu'il y a, surtout pour nous, de ne laisser personne
« nous devancer, car, ainsi que l'a dit Castelar, «toute la ques-
« tion marocaine se réduit à ce que l'Angleterre craint de
« perdre les clés du détroit de Gibraltar, et prétend s'en fabri-
« quer de nouvelles afin que *personne ne lui ferme l'entrée de*
« *la Méditerranée.* » « Au point de vue de la stratégie mili-
« taire, on a beaucoup exagéré l'importance de la situation de
« Gibraltar. La ville s'étend dans l'intérieur de la baie ; du
« côté du détroit elle se présente en pointe, et quelques
« canons seulement pourraient à peine battre la mer, même
« le fameux canon de cent tonnes qui ferait plus de bruit que
« de mal.

« Ce qu'on pourrait dire de plus juste de Gibraltar, c'est
« que sa forteresse était inexpugnable, et que sous ses murs

« l'escadre anglaise trouvait un sûr abri. Mais ceci était vrai
« autrefois. Aujourd'hui, dans les nouvelles conditions de la
« guerre moderne, Gibraltar a perdu toute sa valeur ou peu
« s'en faut. Il peut être battu depuis San-Roque, ou en face,
« par les navires de guerre stationnés dans le port d'Algésiras.

« Le jour où les Espagnols ou leurs alliés voudront bom-
« barder Gibraltar, la fameuse citadelle ne résistera pas deux
« heures. Le général Serrano le savait bien lorsqu'il répondit
« à une garnison irlandaise qui offrait de le lui livrer : à quoi
« bon ? cela nous coûterait une guerre avec l'Angleterre ;
« nous avons plus d'avantages à fortifier Algésiras.

« Avec l'invention de l'artillerie à grande portée et aux
« puissants explosifs, les clés de la Méditerranée sont, une
« autre fois, à l'Espagne. Si l'Angleterre veut en conserver
« l'entrée, il faut qu'elle en trouve de nouvelles. C'est là tout
« le secret de sa politique au Maroc et celui de l'appui que
« lui prête la triple alliance. »

« Ces appréciations d'un journal espagnol connu par son
« opposition au gouvernement peuvent être plus ou moins
« justes, mais il est intéressant de les connaître.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à moins d'une trahison —
« elle en est malheureusement coutumière, — l'Angleterre ne
« pourra s'implanter facilement au Maroc. Le sultan la craint—
« elle et ses présents — ses sujets la redoutent, et la France et
« l'Espagne ne feront pas la faute impardonnable de laisser
« bâtir le moindre fort en face de Gibraltar. »

XVIII

Tanger l'ancienne

Tanger est une ville connue depuis la plus haute antiquité. A l'embouchure occidentale du détroit d'Hercule, au fond du golfe, du côté de l'est, se voient encore les ruines de l'antique *Tingis* dont on fait remonter l'ancienneté aux temps fabuleux.

On l'appela d'abord Tingia, puis Tingis et enfin Tanger, suivant l'époque et la nationalité de ceux qui écrivirent son histoire. Plutarque, dans la vie de Sertorius, qui passe pour

en avoir fait un des premiers la conquête, rapporte, d'après une légende ancienne, qu'après la mort d'Antée, sa veuve, appelée Tinga, eut d'Hercule un fils appelé Sophax, qui régna dans le pays et fonda cette ville à laquelle il donna le nom de sa mère.

Au temps des Romains, sous le règne de Claude, la Maurétanie fut divisée en deux provinces, l'une, à l'orient fut appelée *Césarienne*. (C'est l'Algérie actuelle) du surnom de César donné à Claude, et qui fut commun aux autres empereurs romains, jusqu'à Domitien. L'autre province, à l'occident, fut appelée *Tingitane* de Tingis, aujourd'hui Tanger qui en était alors la capitale ; c'est le Maroc moderne. Tanger donna donc son nom à cette partie de la Maurétanie.

Examinons maintenant, ce que devint cette ville sous les Maures : El Bekri nous apprend que Tanger dépendait, de son temps, du territoire des Sanhadja.

« La ville portait à l'époque un nom Berbère et se nommait « Oulîli. » Elle fut prise d'assaut par le grand conquérant arabe Si Okba ben Nafé, qui tua toute la partie mâle de la population et emmena le reste en captivité.

« Une ceinture de hautes et solides murailles, ajoute notre auteur, entoure cette ville, qui est située sur le bras de mer appelé « Ez-Zocac » — le détroit — Ce lieu est fréquenté par des navires de petite dimension qui vont y débarquer leurs cargaison ; les grands navires n'y vont pas, parce que la rade est très dangereuse quand le vent soufle de l'est. Ceci est la cité que les livres d'histoire désignent par le nom de *Tindja-el-Baïda*. (Tanger la blanche). On y trouve beaucoup de monuments antiques, tels que des châteaux, des voûtes, des cryptes, un bain, un aqueduc, des marbres en grande quantité et des pierres de taille. Lorsqu'on creuse dans ces ruines, on trouve diverses espèces de bijoux, surtout dans les anciens tombeaux.

« On rapporte que la juridiction de cette ville s'étendait sur un vaste territoire et que les rois du Maghreb y avaient établi le siège de leur empire et qu'un de ces princes Bocchus, beau-père de Jugurtha, avait dans son armée trente éléphants. La ville actuelle est bâtie sur une hauteur plus élevée que

l'emplacement de l'ancienne qui a été envahie par les sables. Elle renferme un beau *djamé* (Mosquée) et un bazar (marché) très fréquenté. »

Edrisi ne nous apprend pas grand chose de plus : « Tanger est une ville ancienne et connue. Bâtie sur une montagne assez haute qui gît parallèlement à la mer, ses habitations sont situées à mi-côte et s'étendent jusqu'au rivage. Cette ville est jolie ; il y a un marché, des fabriques et divers quartiers. On construit à Tanger des navires ; c'est un port d'où l'on fait voile et où on aborde (sic). »

Mais si nous voulons avoir de Tanger une description originale, il faut recourir aux chroniques de Léon l'Africain, si remplies d'anecdotes et d'humour. Nous trouverons chez cet auteur ancien des traces de l'occupation portugaise qui s'y implanta vers 1660 et y gouverna pendant quelques années, pour passer ensuite la ville aux Anglais après le mariage de Charles II avec l'infante Catherine de Portugal. Laissons donc la parole à Léon l'Africain :

« Tangia est nommée par les Portugais *Tangiara* et est grande cité, édifiée anciennement, selon le faux jugement de quelques historiens, par un seigneur appelé Sedded, fils de Had, qui, comme ils disent, dompta et gouverna tout l'univers; au moyen de quoi, il lui prit envie de faire bâtir une cité conforme et ressemblante au Paradis terrestre ; et, persistant en son opinion, fit ériger les murailles et couvrir les maisons d'or et d'argent, expédiant en toutes parts des commissaires pour percevoir tributs. Mais les vrais historiens sont d'opinion que les Romains la fondèrent du temps qu'ils subjuguèrent la Grenade (l'Andalousie), distante du détroit des Colonnes d'Hercule par l'espace de trente milles, d'où étant, puis les Goths possesseurs, cette cité fut ajoutée au domaine de Sebta, (Ceuta) jusqu'à ce que les Mahométans s'en emparèrent. Tanger se montra toujours civile, noble et bien habitée, avec ce qu'elle était embellie par la superbe structure des somptueux palais, tant anciens que modernes. Le territoire n'est pas fort bon pour semer ; mais il a auprès aucunes vallées qui sont arrosées par l'eau de vives fontaines, et là se trouvent plusieurs vergers produisant oranges, limons, citrons et autres

fruits. Il y a semblablement hors la cité quelques vignes, mais le terroir est tout sablonneux.

« Et véquirent les habitants en grande pompe et magnificence jusques à tant qu'Arzilla fût occupée de vive force par les Mahométans ; de ce quoi étant avertis, troussèrent bagage, prenant leurs plus chères hardes et quittant la cité, s'escampèrent suivant la route de Fez.

« Sur ces entrefaites et le sachant, un général du roi de Portugal y envoya un capitaine avec bonne compagnie, qui la tînt au nom du roi, lequel y transmit un sien parent, pour autant que c'est une cité d'importance, et limitrophe des monts de Ghomère, ennemis des chrétiens. Il est qu'aucuns rois de Fez firent plusieurs fois dessein de se réemparer de Tanger, mais la chose ne succéda pas comme ils le proposaient, parce que les Portugais ont toujours montré combien ils ont le cœur grand et fécond de forces gaillardes et invincibles défenses. Ceci advint en l'an 917 de l'Hegire (1557) ».

XIX

Occupation de Tanger par les Anglais

(1662 — 1683)

Vers le milieu du dix-septième siècle, l Angleterre et la France se trouvaient amenées presque en même temps, mais par des routes différentes, à tenter de s'établir sur les côtes de l'Afrique septentrionale.

En 1662, les Anglais prirent, en effet, par voie diplomatique, possession de Tanger, que l'infante Catherine de Portugal apportait en dot au roi Charles II d'Angleterre.

En 1664, les Français s'emparaient de Djijelli qu'ils furent obligés d'évacuer peu après.

L'occupation de Tanger par les Anglais fut un peu moins éphémère : elle dura vingt ans, et cette période correspond aux règnes des sultans Moulay Rachid (1662-1672) et Moulay Ismaïl (1672-1727).

Le mariage de Charles II et de l'infante Catherine amena donc les Anglais à s'établir à Tanger. Une convention diplo-

matique conclue à Londres en 1661 avec l'ambassadeur de Portugal, stipulait, entre autres articles, que la future reine d'Angleterre apportait en dot la place et le port de Tanger, dont l'importance était alors très exaltée.

L'amiral comte de Sandwich fut chargé, en qualité d'ambassadeur, d'aller prendre possession de Tanger et de ramener l'infante à Londres.

Il se rendit d'abord à Alger, pour visiter les corsaires barbaresques qui faisaient beaucoup de mal au commerce de la Grande-Bretagne. Mais la ville des Deys était encore une fois en pleine révolution : un pacha, qui ne devait pas tarder à être étranglé, venait de succéder à un autre pacha que l'on venait d'étrangler. L'Odjac, cette milice cruelle et tapageuse, maîtresse de la ville et du port, refusa d'écouter les remontrances de l'amiral Sandwich et d'admettre ses prétentions.

Alger avait, sous les Turcs, augmenté considérablement ses défenses ; après une série de pourparlers infructueux, l'amiral anglais s'aperçut de la duplicité de ce pouvoir occulte, assez mal affermi, qui ne pouvait,ou ne voulait pas, conclure de traité, et il résolut de recourir à la force.

Il disposa son escadre pour un bombardement qui fut d'un assez médiocre effet, et, finalement, il dut se retirer assez maltraité, laissant devant la ville barbaresque une division de son escadre sous le commandement de son contre-amiral, sir Lawson, chargé de continuer la croisière.

Avec le reste de la flotte il reprit piteusement la route du détroit, afin d'accomplir les deux autres actes importants de sa mission : Déposer à Tanger un gouverneur et une garnison, et prendre à Lisbonne l'infante Catherine pour l'amener en Angleterre.

Pendant ce temps-là, la reine régente de Portugal, pour calmer les esprits indignés de la cession de Tanger, et afin de faciliter la conclusion de cette affaire, avait éloigné l'ancien gouverneur de la ville, homme au cœur patriote, trop patriote disait la reine, qui s'exagérait ses devoirs et que l'on soupçonnait de vouloir entraver la remise de la place à une puissance étrangère.

Elle envoya pour le remplacer une de ses créatures, un protégé, instrument aveugle qui avait reçu mission d'aplanir toutes les difficultés. Mais voilà que, malgré toutes ces judicieuses précautions, le nouveau gouverneur se prend, lui aussi de scrupules ; ému des murmures de son pays, au lieu de remplir le rôle d'auxiliaire complaisant, il se prépare à son tour à mettre obstacle à la cession de Tanger et à créer à l'amiral anglais les plus graves embarras, lorsqu'un événement imprévu vient écarter cette éventualité.

Peu de jours avant l'arrivée de l'escadre anglaise, le gouverneur portugais sortit imprudemment de Tanger pour faire une reconnaissance. Il amena toute sa cavalerie et la moitié de son infanterie, laissant la place presque dépourvue de défenseurs. Cette troupe tomba dans une embuscade de Marocains qui la tailla en pièces. Le gouverneur, ses principaux officiers et presque tous les soldats périrent dans ce combat inopiné.

Peu s'en fallut aussi que les Marocains ne s'emparassent de la ville de Tanger et qu'ils ne brûlassent ainsi la politesse à messieurs les Anglais, car s'ils avaient poursuivi leurs avantages ils seraient certainement entrés dans la ville sans coup férir. Mais, l'aspect de murailles fortifiées inspire une telle crainte aux indigènes les plus braves, qu'ils ne se hasardent guère à les approcher de trop près, même quand elles sont presque dépourvues de défenseurs.

La mort du gouverneur de Tanger et de la plupart de ses soldats délivra le comte Sandwich de l'obstacle sérieux qui l'attendait sans qu'il s'en doutât ; il prit paisiblement possession de la ville, y laissa une forte garnison de cavalerie et d'infanterie qu'on lui avait envoyée d'Angleterre et installa le comte de Péterborough, nommé par le roi gouverneur de Tanger.

Lorsque les débris de la garnison portugaise, embarqués sur les vaisseaux du comte de Sandwich, furent rapatriés à Lisbonne, le peuple faillit les lapider, comme si ces pauvres diables eussent été coupables des combinaisons politiques qui faisaient céder Tanger à l'Angleterre.

L'occupation de ce port marocain par les Anglais, ne fut

pas exempt d'alertes ni d'agressions. Vers l'an 1673, les caïds des environs dirigèrent plusieurs attaques contre la place ; l'un d'eux s'empara par surprise d'un poste avancé dont, il tua la garnison composée de vingt hommes, et il s'empara d'un gros canon en bronze aux armes du Portugal.

Ce trophée fut transporté triomphalement à Méquinez, où l'on fêta le retour des vainqueurs avec des réjouissances publiques.

La possession de la ville de Tanger sans aucun territoire tout autour était donc stérile et onéreux ; l'Angleterre l'apprit à ses dépens. Lord Ruthfort succéda, en 1663, au comte Péterborough dans le commandement de la place, mais il ne devait pas le conserver longtemps, car lui-même, sorti de la ville peu après son installation, tomba dans une embuscade et y perdit la vie.

On voit que les Marocains opéraient autour de Tanger comme aux abords des *présidios* espagnols de la côte est, tenant cette malheureuse place sans communications avec l'intérieur du pays, sans ravitaillements en vivres frais, en un mot, dans un état de blocus perpétuel. Ls situation des Anglais devenait de jour en jour plus intolérable, et leur influence diplomatique sur les Etats Barbaresques ne produisit aucun des résultats qu'on s'était plu à espérer.

L'occupation de Tanger, stérile au point de vue politique, humiliante sous le rapport militaire, fut absolument nulle pour le commerce anglais. Le système d'occupation restreinte ne pouvait pas produire d'autres fruits. Nous en avons fait nous-mêmes la triste expérience au début de notre établissement en Algérie, et c'est pour des motifs identiques et dans de semblables conditions, que les Espagnols furent contraints d'évacuer Oran et Mers-el-Kébir (1791).

Il restait au Tanger anglais une dernière épreuve à traverser pour consommer sa ruine : c'était l'épreuve d'un débat parlementaire. En 1680, le roi Charles II exhorta le Parlement anglais à prendre en considération la situation désastreuse, l'état d'extrême détresse dans laquelle se trouvait la garnison de Tanger. Il lui demanda d'accorder les secours en hommes et en argent sans lesquels on ne pouvait garder plus longtemps

cette place. Le message royal souleva une très vive discussion dans laquelle il fut constaté par les opposants, que Tanger avait déjà coûté cinquante millions au trésor de la métropole. Les crédits et les renforts furent refusés, et, comme en 1844 dans les Chambres françaises au sujet de l'Algérie, la question de l'évacuation fut vivement agitée et mise à l'ordre du jour.

Combien de millions l'Angleterre ne donnerait-elle pas aujourd'hui pour posséder Tanger ?..

Mais la lutte parlementaire n'était pas la seule que le gouvernement de Tanger eut à soutenir ! En avril 1680, le sultan Moulay Ismaïl avait confié des troupes au caïd Amar Haddou pour aller investir Tanger et en faire le siège. Ce chef marocain, après d'habiles opérations préliminaires, réussit à s'emparer d'un petit fort avancé et de sa garnison de quarante hommes, lesquels, n'espérant aucun secours de la place, aimèrent mieux se rendre que de risquer leur vie à défendre un poste qui n'était pas tenable.

Au fort Charles, le commandant ne pouvant pas tenir non plus, se détermina, faute de provisions, à aller renforcer avec ses hommes la garnison du Château (?), après avoir concerté sa retraite avec le commandant de ce dernier fort.

Sur 70 hommes qui se firent jour, les armes à la main, à travers les tranchées ennemies, 38 seulement se sauvèrent ; le reste fut pris ou tué. Les défenseurs du fort Charles avaient, avant d'évacuer la forteresse, chargé les mines et allumé les mèches pour le faire sauter. Le fort sauta en effet, après leur départ, et les Marocains retirèrent de ses ruines 18 canons encloués, dont le transport à la capitale du Maroc provoqua de grandes réjouissances, bien que ce succès ne leur eût pas ouvert les portes de Tanger comme ils l'avaient espéré.

Le dénoûment de cette dernière affaire se devine aisément : Tanger, enserré dans un blocus de plus en plus étroit, subissait une crise aiguë qui détermina finalement son évacuation et son abandon.

En 1683, une escadre anglaise alla chercher la garnison aux abois, laquelle dut se retirer après avoir rasé les forts quelle avait restaurés et un môle, ouvrages qui avaient coûté plus de cinquante millions à l'Angleterre.

Moulay Ismaël triompha de cet abandon en annonçant à son peuple crédule que les Anglais s'étaient retirés devant la puissance invincible de ses armes.

Quelques ruines que l'on aperçoit encore, à marée basse, au mouillage de Tanger et sous la Kasbah rappellent seules aujourd'hui cette occupation anglaise, qui fut si onéreuse et faillit susciter de très graves embarras politiques à la Grande-Bretagne, car l'Espagne pendant longtemps lui réclama Tanger et la Jamaïque, déclarant qu'il ne pouvait y avoir de paix durable entre elle et l'Angleterre tant qu'on ne lui aurait pas fait ces deux restitutions.

Ce ne fut que plus tard et avec répugnance qu'elle consentit, enfin, à conclure un traité où il n'était plus question de ces deux points qui lui tenaient tant à cœur. Il fallut toute la force des circonstances les plus impérieuses pour la décider à faire abandon de ce qu'elle appelait ses droits. (Lord Clarendon — *mémoires.*)

On déduit de ce qui précède que, si l'Angleterre, qui se distingue par d'énergiques instincts de colonisation, a échoué à Tanger, cela tient à l'emploi du système d'occupation restreinte. Grâce à la méthode opposée d'occupation complète du pays et de domination intégrale sur les populations, la France a pu, elle, en moins de vingt-cinq ans, jeter en Algérie avec solidité les fondations d'un nouvel et grand empire. (1) Cet empire algérien, qu'un de nos grands écrivains, le regretté Edmond About, a surnommé l'*Autre France*, a failli, lui aussi, être évacué presque au terme de sa conquête par suite de dissensions parlementaires qui auraient pu aboutir aussi à un vote d'abandon de l'Algérie, si le maréchal Bugeaud n'était venu, juste à point, consacrer définitivement la conquête et pacifier tout le pays par son heureuse victoire d'Isly remportée sur les Marocains.

Combien la France ne se repentirait-elle pas aujourd'hui d'avoir abandonné notre si beau pays qui, commence déjà à lui donner les plus légitimes sujets de satisfaction et de fierté en compensation de ses sacrifices. On a dit, souvent à la légère

(1) A. Berbrugger Extrait de la *Revue Africaine* T. 5. (1861)

que les Français ne savent pas coloniser. C'est une erreur, propagée seulement par les Français eux-mêmes, par des pessimistes qui ne voyagent qu'autour de leur chambre et ne se donnent pas la peine de se rendre compte des progrès si rapidement réalisés par une jeune colonie dont la conquête ne remonte pas en ce moment au delà de soixante années d'occupation, dont vingt, seulement, employées à la vraie colonisation.

Mais les Algériens, parfois calomniés, sont bien vengés de certaines avanies par la justice qu'ont su leur rendre les étrangers émerveillés et surpris.

Gérard Rohlfs, un explorateur allemand, n'a-t-il pas dit en 1878 : « *Quiconque a pu voir, comme moi, les prodigieux travaux exécutés par les Français en Algérie, n'éprouvera qu'un sentiment de pitié pour ceux qui, en présence de toutes ces œuvres admirables, oseraient prétendre que les Français ne savent pas coloniser.* »

Plus récemment, en 1889, la *Contemporary Review* a publié un intéressant article de M. Grant Allen sur l'Algérie et le rôle éminent de la France dans l'Afrique du Nord, dont nous sommes heureux d'extraire le passage suivant :

« On a souvent dit que les Français étaient de médiocres colonisateurs. Il est vrai qu'ils ne s'expatrient pas volontiers, et que les colons pourraient certes se trouver en plus grand nombre ; mais aucune colonie anglaise ne pourrait soutenir la comparaison avec l'Algérie au point de vue de l'énergie et de l'habileté administrative qui ont présidé à sa formation, et, si nous comparons les environs d'Alger avec ceux de Torsuto, certes la comparaison est loin d'être flatteuse pour notre amour-propre britannique. Et cependant les Français ont eu à lutter non-seulement contre les difficultés naturelles du sol, mais encore contre une race hostile et fanatique. Il y a, au surplus, une différence énorme entre le système français de colonisation comme l'Algérie nous en offre un exemple, et le système anglais appliqué dans le Zoulouland et qui n'est autre que *celui de la force et de la violence* ».

Cette fois, c'est un Anglais qui nous rend justice et glorifie nos laborieux efforts. Nous sommes heureux que l'étude sur

la tentative d'occupation anglaise du Maroc, tentative avortée comme on l'a vu, nous ait amené à établir ces comparaisons si flatteuses pour nous, Algériens, et si consolantes pour notre patrie.

XX
Tanger moderne

A trois heures de navigation est-sud-ouest de Gibraltar, les eaux du détroit pénètrent dans la côte marocaine entre des collines formant un hémicycle terminé au fond par des plages basses. C'est la baie de Tanger ouverte face à la côte espagnole, limitée à ses extrémités par des masses rocheuses tombant brusquement dans les eaux du détroit : A l'est, c'est le cap Malabata, ou Blanqui, entassement de roches grises tourmentées, surplomblant les flots sombres, au sommet duquel se dresse encore une vieille batterie à embrasures maçonnées, couronnée d'une tour en ruines, visible de toutes parts, ayant servi autrefois de phare et de télégraphe aérien. A l'ouest, c'est la pointe Judios (des Juifs) qui détermine l'entrée de la baie.

La ville est adossée sur ce côté ouest du golfe, plantée sur un massif de granit noir, d'où la citadelle domine le détroit et la ville, qui étage ses blanches terrasses en gradins et ses rues irrégulières dévalant en pentes brusques vers la mer.

Tanger compte actuellement 12.000 habitants de toutes nationalités, où dominent les Espagnols et les Anglais. C'est la résidence du corps diplomatique et consulaire accrédité par les puissances d'Europe auprès du Sultan. Elle a des correspondances régulières bi-hebdomadaires avec Gibraltar, auquel elle est également reliée par un cable sous-marin anglais.

Deux fois par semaine les petits vapeurs côtiers *Jacqual* et *Lion Belge* font la traversée du détroit. Les voyageurs et les marchandises disposent aussi du courrier français de la côte ouest, desservi à l'époque de notre voyage (1889) par la Compagnie générale Transatlantique et actuellement par la Compagnie Touache.

Quand le temps est beau, comme celui qui nous favorise dans le voyage de la *Malvina*, c'est une des plus charmantes

promenades maritimes que l'on puisse rêver. On s'embarque généralement dans la matinée, et, après avoir été bercé pendant trois ou quatre heures, suivant la vitesse du paquebot, sur les vagues bleues de la Méditerranée où se mêlent les flots grisâtres de l'Atlantique, on débarque sur l'asphalte d'Europe avant que la chaussure du voyageur ait pu secouer le sable d'Afrique, et réciproquement.

Edmondo de Amicis, dans son voyage au Maroc, a peint bien mieux que je ne saurais le faire, les émotions qui assaillent le voyageur ou le touriste qui met pour la première fois les pieds à Tanger.

« Le détroit de Gibraltar est, entre tous les détroits, celui qui sépare le plus nettement deux pays d'une nature aussi différente ; et cette diversité apparaît plus grande encore lorsqu'on va de Gibraltar à Tanger.

« Ici, s'agite la vie fiévreuse, bruyante et brillante des villes européennes. Un voyageur venu d'un coin quelconque d'Europe se retrouve à Gibraltar dans l'atmosphère de son pays, grâce à la similitude des visages et des habitudes. A trois heures de là, à Tanger, le nom de notre continent résonne comme un nom fabuleux : chrétien, veut dire ennemi ; notre civilisation est ignorée, crainte ou bafouée Tout est changé, depuis les premiers éléments de la vie sociale, jusqu'aux plus insignifiantes particularités de la vie privée ; rien ne témoigne plus du voisinage de l'Europe. On se trouve transporté dans un pays inconnu, auquel rien ne nous rattache et où tout nous reste à apprendre. (Ceci est bien entendu, l'opinion d'un Européen, mais non celle d'un Algérien). De la plage, on aperçoit encore la côte européenne, mais le cœur éprouve un sentiment d'éloignement incommensurable, comme si cet étroit bras de mer était un océan, et ces montagnes azurées d'en face, un lointain mirage. En trois heures, s'est accomplie sous nos yeux, la plus merveilleuse transformation à laquelle on puisse assister sur la terre. »

Il va sans dire que pour nous, Algériens, habitués aux choses de l'Islam, la transition fut plus douce et l'impression plus familière.

Notre première visite en débarquant fut pour la Ḉasbaḥ

(citadelle) qui occupe le sommet du mamelon rocheux commandant le détroit par sa face nord et la baie par son flanc droit. Ses hautes murailles crénelées, du genre de celles du Méchouar à Tlemcen, enserrent le palais du Gouverneur (Pacha, que l'on prononce ici : Bacha) : c'est le Dar-El-Maghzen ; le Méchouar proprement dit, ou maison de Justice, palais dont la façade a quelques prétentions à l'architecture grecque, une grande mosquée ; les prisons, les logements des soldats (askri) et de vastes fondoucks-écuries.

La muraille du front nord, bâtie sur les rochers qui tombent à pic sur le détroit, est garnie dans sa partie ouest, point culminant, de plusieurs batteries. Cette partie de la forteresse porte le nom de Bordj Nâam. Démantelée par le bombardement du Prince de Joinville, en 1845, elle a été reconstruite récemment par des officiers anglais de Gibraltar, pour le compte du sultan ; le bord est armé de quelques vieux canons, au milieu desquels se distinguent deux fortes pièces Armstrong de vingt tonnes. La batterie est gardée par des artilleurs marocains ayant leur caserne à proximité, que nous trouvons occupés à tresser des paniers d'alfa pour gagner quelques sous, qu'ils s'empressent ensuite de jouer aux cartes en buvant du thé. Etonnés de nous entendre parler l'arabe, ils abandonnent cartes et paniers, et s'empressent autour de nous avec complaisance, pour nous faire visiter la batterie et manœuvrer les canons Armstrong, moyennant la petite gratification d'usage qu'ils empochent avec force remerciements.

Ils nous racontent que le gouvernement marocain ne leur donne, par an, qu'un habillement composé d'une paire de babouches, un séroual (pantalon) de toile blanche, une veste de drap et une chéchia. Comme solde, ils touchent 21 sous par semaine, avec lesquels ils doivent se nourrir, eux et leur famille.

Un peu plus bas se trouve un passage voûté et casematé qui longe le mur nord. On trouve là une inscription romaine, presqu'entièrement martelée, qu'il est impossible de déchiffrer, même partiellement, ce qui est bien dommage.

En descendant vers l'est (côté de la ville) la partie basse de la Casbah est occupée par El habs (la prison), le Bît-el-Mâal

(Trésor) dont le vieux style maure et la rangée de colonnes de calcaire gris-foncé supportant le fronton de la façade est bien de couleur locale. Sur la face d'El habs des guichets, percés dans les portes, nous permettent de fouiller l'intérieur de casemates où grouillent les prisonniers, qui viennent implorer notre charité et nous offrir des menus travaux, des petites corbeilles en alfa tressé qu'ils font très habilement pour subvenir à leur nourriture, dont le gouvernement marocain n'a nulle cure. Les gardiens (hassasïn) laissent trafiquer librement, restant sans mouvement accroupis devant les portes, profitant, souvent, d'après ce que nos guides nous rapportent, des petits bénéfices de leurs prisonniers. Quant à ces derniers, s'ils ont une famille ayant quelques moyens d'existence, on leur apporte à manger, et ils croupissent là indéfiniment, sans qu'il soit statué sur leur sort ; les magistrats marocains ont d'autres chats à fouetter. S'ils ont de l'argent ils s'en tirent. S'ils n'en ont pas ; s'ils n'ont aucune famille dans la localité qui s'intéresse à leur sort, ils crèvent de misère et de faim, et le Beylick en est débarrassé ainsi que la Société.

Le Méchouar (Palais de Justice) est en retour du Bît-el-Mâal. On y accède par une montée pavée de galets, terminée par un grand portail mauresque, donnant accès dans l'intérieur du Dar el-Maghzen, résidence du Pacha. Sa façade est aussi ornée d'une colonnade précédée d'une grille, à travers laquelle nous voyons la salle du Cadhi (juge) rendant la justice sommaire des temps primitifs et prononçant les sentences immédiatement traduites en coups de bâton par le bras vigoureux d'un askeur.

Le palais du Pacha, dans lequel nous pénétrons, paraît-il, par faveur spéciale et grâce à une carte de visite revêtue d'un mot d'introduction que nous a gracieusement remise l'agent genéral de la Compagnie Transatlantique, M. Haïm Benchimol, banquier et puissant de l'endroit, le palais du Pacha, disons-nous, est une vaste habitation mauresque, dont la cour intérieure, comme celle de toutes nos mosquées algériennes, est entourée de colonnes de marbre (ici au nombre de seize) formant portique sur le pourtour. Les salles principales ont

de superbes plafonds en cèdre de l'Atlas et en bois spéciaux tirés des forêts du Riff, richement et habilement sculptés. Quelques uns sont peints et dorés dans le plus pur style arabe. On nous dit que les colonnes de la cour du Maghzen, ainsi que celles du Méchouar, proviennent d'un temple romain découvert sous ces lieux mêmes.

« Une place rectangulaire mal pavée, mal tenue, s'étend entre le mur oriental de la Casbah et les prisons, d'une part, le Méchouar et partie de la muraille nord d'autre part. C'est l'endroit le plus arabe de Tanger. Bien des amateurs ont croqué ou photographié ce site ; bien des peintres se sont inspirés de son style, de la façade du Bît-el-Mâal. Rarement le costume européen y vient faire tâche, dans un tableau de couleur locale si intense, avec les soldats assis sur les degrés du Méchouar, du Bît-el-Mâal, devant la maison du Pacha ; les gardiens accroupis devant les portes basses des prisons, les enfants maures jouant sur la place ; les chevaux des courriers entravés à la corde ; les femmes ou les parents des prisonniers apportant quelque secours ou quelque pitance.» (1).

Au bas de cette place se trouvent deux portes donnant accès aux deux chemins qui descendent vers la ville. Ce sont la porte Bab-el-Assa, vers l'est et Bab-el-Casbah au sud. De cette dernière on a devant soi un panorama merveilleux : c'est un coup d'œil plongeant qu'offre toute cité arabe vue de haut. Qu'on imagine un entassement irrégulier, confus, de petites constructions de forme cubique, blanches comme la neige, surmontées de terrasses percées de l'ouverture centrale, carrée, qui donne l'air et la lumière au patio intérieur. La plupart de ces ouvertures de cour intérieure sont, à cette époque de l'année, recouvertes du feuillage luxuriant de la vigne.

« Hérissez toutes ces masures crayeuses de petits belvédères, toujours d'une blancheur immaculée ; faites surgir du sein de cette ruche compliquée quelques palmiers-dattiers et des minarets élancés, aux faïences voyantes, qui indiquent l'emplacement des mosquées ; enfin, enlacez cette agglomération-

(1) A. de Kerdoc Chény. (*Guide du Voyageur au Maroc*).

ration de maisons uniformes dans une enceinte, fermée d'un côté par la mer azurée, de l'autre par une ceinture de murailles crénelées qui l'emprisonnent à l'est, à l'ouest et au midi, et vous aurez une idée de cette cité arabe, située à peine à quelques lieues de l'Europe. » (1)

Nous dévallons ensuite par des ruelles tortueuses aux pavés trébuchants qui nous conduisent vers la ville basse, celle des marchands. Ça et là, en passant, on sent des odeurs d'ail, de fumée de kif, d'aloès brûlé, de benjoin, de poisson pourri ; on marche sur des tas de têtes de sardines jetées en pleine rue et séchant leurs arètes desséchées au soleil avec des miroitements argentins. Le docteur et moi, malgré les nausées qui nous soulèvent le cœur, nous faisons ainsi le tour de la ville, recevant partout les émanations de ces puanteurs, pour aboutir à l'artère principale, « la rue de la Marine », en rencontrant partout, sur notre passage, la même blancheur éblouissante des maisons, le même air de mystère, de tristesse et d'ennui ; la même indifférence des indigènes qui nous frôlent en passant.

Cette artère principale, tres déclive, garnie en guise de pavage de gros galets pointus, après lesquels on heurte incessamment ses pieds, part de la Douane et aboutit, tout en haut, à la porte du grand soko (souk-marché) après avoir traversé la place du petit soko, ou petit marché. Elle est garnie, en son pourtour, d'échopes où Arabes et Espagnols tiennent leurs boutiques cosmopolites. D'un côté se trouve une fontaine entourée de maures et de nègres occupés à puiser de l'eau avec des cruches de grès et des outres en peau de bouc. Aux abords, se tiennent tout le jour des négresses accroupies qui vendent les petites galettes de pain anisé.

Aux environs de cette place sont situées les très modestes maisons à étage des légations étrangères (hors celle d'Angleterre, qui est extra-muros) s'élevant comme des petits palais en miniature au milieu de cet amas confus de bicoques mauresques.

« Dans ce petit espace se concentre toute la vie de Tanger, la vie d'un village, dit Edmondo de Amicis, auquel nous

(1) Jules Leclercq (*Maroc et Algérie*).

empruntons ces lignes : Il y a là, tout à côté, le seul marchand de tabac de la ville ; la seule épicerie convenable ; le seul café, composé d'une mauvaise chambre avec billard. C'est le seul coin où l'on voit quelquefois des affiches imprimées.

« Là se rassemblent les vagabonds à peine vêtus ; les riches Maures désœuvrés couverts de la djelaba de drap bleu : les juifs qui causent d'affaires et supputent sur leurs doigts le bénéfice à réaliser ; les portefaix arabes qui guettent l'arrivée des paquebots pour assaillir les passagers de leurs obséquiosités ; les employés des légations qui attendent l'heure du dîner ; les étrangers qui viennent de débarquer et cherchent le bureau de l'agence ; enfin les interprètes, les guides, les mendiants.

« Là se croisent le courrier à cheval qui arrive de Fez, de Méquinez ou de Marakech, avec les dépêches du sultan ; le domestique, le chaouch, qui vient de la poste avec les journaux de Londres, de Gibraltar, de Paris et d'Alger : la favorite du harem et la femme du ministre ; le chameau du désert et le bichon de salon ; le turban et le chapeau noir ; les harmonies vibrantes d'un piano qui s'échappent par les fenêtres ouvertes d'un consulat, et la cantilène lamentable qui sort par la porte de la Mosquée. C'est le point où le dernier flot de la civilisation européenne vient se briser et se perdre dans l'immensité morte de la barbarie africaine. » (1)

En remontant de la place, vers le Sud, on passe une double porte, et on se trouve sur le grand marché qui se tient sur un plateau en dehors de la ville. C'est le Bab-el-Fâs (la porte de Fez). Des petites boutiques arabes, juives, espagnoles, la bordent intérieurement. Trois maisons, d'assez bel aspect, y font contraste avec les constructions basses de la rue. A gauche, la maison habitée par Si Mohammed Torrès, ministre des affaires étrangères du sultan et son représentant direct auprès des puissances étrangères ; sa porte est gardée par des janissaires à l'air grave et solennel. Immédiatement après, la maison précédée d'une grille, qui sert de couvent aux Franciscains espagnols, dont le supérieur est le père Lerchundi, évêque apostolique de Ceuta, personnalité très connue au Maroc

(1) Ed. de Amicis. — O. C.

et dans le monde diplomatique. Enfin, l'Eglise catholique des pères Franciscains qui est attenante à leur cloître et ouvre sur la rue, dans un enfoncement en retraite sur l'alignement général. Plus haut, et sur la droite, sont deux belles maisons appartenant à de riches israélites qui tiennent à Tanger, comme partout, le haut du pavé.

En avant de Bab-el-Fâs, la rue s'élargit pour former une petite place, d'où descend, vers la droite, la rue conduisant au guichet de la poste française établie dans le local de la Légation de France, gérée au moment ou nous la visitons par M. Patenôtre, ministre plénipotentiaire.

La porte du Sud — Bab-el-Fâs — Elle est continuellement encombrée par une foule bariolée d'allants et de venants, de dames anglaises, femmes ou filles de fonctionnaires de la Légation, montées sur des bourricots, l'ombrelle à la main, coiffées du casque colonial au panache de gaze, qui savent se faire de la place en criant aux passants « balek, balek », tout comme si elles étaient chez elles : d'ânes, de mules, de cavaliers arabes ou européens. Là, passent et repassent tous les types, tous les costumes de l'Europe méridionale et du Maroc ; les cris jetés par les conducteurs d'animaux, par les chameliers, les portefaix, le tintement des sonnettes des porteurs d'eau, chargés de leurs outres pleines, avec le gobelet en cuivre brillant, forment un brouhaha continuel et un tableau dont la variété se renouvelle constamment.

Cependant, nos guides nous arrêtent avant de franchir la porte ; ils nous poussent sur la gauche où se trouve l'entrée du petit soko, ou marché ordinaire, parc resserré entre des murailles garnies d'arcades, où juifs, maures et chrétiens, restaurateurs marocains en plein vent, femmes arabes, bouchers indigènes, à l'abri sous leurs arcades ou sous des huttes de branchages, débitent à une cohue cosmopolite les viandes, légumes, fruits, confiseries, poissons, etc., qui composent le marché.

Tout comme à Bab-el-Fâs, un passage voûté muni d'une épaisse porte, fermée la nuit, conduit de ce capharnaum au grand marché extérieur. Ce grand soko, que nous visitons l'après-midi, n'a pas l'animation des grands jours (il se tient

tous les dimanches et jeudis). — C'est un grand plateau dénudé, bossué, qui termine la ville au sud et lui sert d'intermédiaire avec le désert. Il est limité d'un côté par une haie de cactus, de l'autre par le tombeau d'un santon, au fond, un grand chemin large, conduisant à un groupe de villas ; enfin, au nord, la muraille crénelée de la ville.

Nous n'y voyons à ce moment qu'un groupe de femmes arabes vendant du hachisch (herbe verte), une file de chameaux entravés et les tentes noirâtres de quelques savetiers indigènes. Les charlatans indigènes, les jongleurs, les charmeurs de serpents, entourés de groupes de badauds, ne manquent pas au tableau, tout comme à l'extérieur des villes algériennes. Nous y voyons aussi des chérifs et des hadjedjs, racontant leur voyage à la Mecque et des diseurs de bonne aventure. Tout ce monde d'aventuriers et de farceurs exploite, comme ailleurs, la badauderie et la crédulité des faibles d'esprit.

La banlieue de Tanger se compose d'un unique faubourg nommé El Monte (le mont) à cause de son élévation au-dessus du grand marché et de la ville. Le regard, passant par dessus les tentes des jongleurs, découvre tout en haut « la Villa de France » résidence d'été du ministre de la République française, avec ses beaux ombrages épais et touffus. Plus bas, le jardin, également entouré de verdure, du consulat d'Allemagne, et enfin, le faubourg d'El Monte, garni de maisonnettes et de villas enfouies sous le feuillage des jardins et confinant au grand cimetière maure.

La nuit va bientôt nous couvrir de ses ombres, et on nous dit qu'il n'existe point d'éclairage nocturne à Tanger, autre que les falots et lanternes que tiennent à la main les rares habitants attardés. Nous redescendons vers la ville et longeons à nouveau la grande rue pour aboutir à la marine.

Là, en arrière de Bab-el-B'har (porte de la mer), deux voies latérales conduisent aux quartiers excentriques. A gauche, en regardant le Nord, on suit une rue tortueuse, celle que nous avons prise en débarquant pour visiter la Casbah ; elle longe le bordj Hadjaoui (batterie des saluts), la maison de S. A. le chérif d'Ouazzan et l'Hôtel Continental, dont l'entrée

précède une voûte conduisant au Dar-el Baroud (poudrière), et de là à la Casbah, en passant par un autre bastion, le bordj Richa, armé de deux canons Armstrong. Une rue tortueuse, horriblement pavée de têtes de chat, mais très pittoresque par le coup d'œil qu'elle offre, relie bordj Richa à la porte Bab-el-Assa, de la Casbah, que nous connaissons déjà.

Nous prenons la voie de droite, à l'est, avant d'atteindre la porte de la Marine ; nous laissons à gauche le bordj Tepana, protégé par un mur élevé, et nous prenons une ruelle descendant entre le bordj et la grande Mosquée, pour aboutir à Bab-Dar-Dbâa, qui nous fait quitter la ville et nous met sur la plage. La mosquée que nous venons de passer n'a rien de remarquable ; elle est surmontée, comme les autres, par un haut minaret carré, aux panneaux fayencés de mosaïques multicolores et aux angles en grosses briques de Fez, dites « azouléas ».

La nuit tombée, les portes de la ville se ferment, la population se barricade, et la vie tangérienne se concentre dans les maisons. Il ne reste alors au voyageur qu'à visiter le Tanger nocturne, composé de quelques cafés chantants juifs, où l'on trouve, paraît-il, de très belles femmes, d'une beauté remarquable, et d'un plastique le plus pur.

Deux de nos compagnons de voyage, restés en ville avec le commissaire et le docteur du bord, se sont recréés dans un de ces établissements et paraissaient le lendemain enchantés de leur soirée.

Quant à nous, les aînés, nous avisâmes un hôtel d'honnête apparence, planté sur le bord de la mer « l'Hôtel de la Playa » tenu par des Espagnols, et nous passâmes notre soirée au salon de lecture et à faire des manilles, assaisonnées de bocks, dans le *Smoking-room* de l'établissement.

J. CANAL.

(*A suivre*).

VOYAGE D'ÉTUDES COMMERCIALES

SUR LA FRONTIÈRE MAROCAINE

(SUITE) (1)

Le jeudi 25 octobre, en costume arabe, monté sur un bon cheval des Hamyan, et avec une escorte de cinq cavaliers de cette même tribu, recrutés sur le marché de Sebdou, gens sûrs et bien connus des autorités locales, je me mis en route, à 7 heures du matin, pour El-Aricha, situé à 46 kilomètres.

La route est assez pittoresque à la sortie de Sebdou. Elle laisse à droite l'oued Sidi Yahia, puis, à gauche, la vallée qui conduit à Lamoricière et s'engage bientôt dans la montagne couverte de broussailles et de chênes verts, en suivant le cours de l'oued El Hadjar, qu'elle coupe cinq ou six fois.

A six kilomètres, nous passons au puits de Djebs, maçonné en coupole et dont l'eau est légèrement saumâtre. Sept kilomètres plus loin, nous sortons de la forêt et arrivons à l'entrée de la Dayat-el-Ferd, vaste cirque dénudé, dont le fond se couvre d'eau pendant la saison des pluies.

La route suit le bord occidental de cette daya en s'accôtant, à droite, à des mamelons rocheux où végètent quelques rares touffes d'alfa, puis, à 22 kilomètres de Sebdou, elle arrive à El-Aouedj, où l'on remarque neuf puits, dont trois maçonnés, et une redoute en terre construite en 1881 et pouvant abriter 50 hommes et 25 animaux.

Quelques chantiers d'alfa sont établis sur ce point. Les Espagnols qui les exploitent se plaignent de la diminution de plus en plus accentuée de la valeur de ce textile et du mauvais état des voies de communication qui rend les chantiers presque partout inaccessibles aux voitures.

Après un court repos à El-Aouedj, nous remontons en selle, et, au bout d'une demi-heure de marche, nous quittons la daya et montons sur le plateau ondulé et couvert d'alfa qui

(1) Voir le *Bulletin de la Société*, année 1896, pp. 22 et 187.

s'étend jusqu'aux montagnes d'El-Aricha. La route est maintenant d'une désespérante monotonie. L'œil cherche en vain à se reposer sur un arbre ou même sur un arbrisseau, il est obligé de s'arrêter constamment sur des touffes d'alfa et de thym qui s'étendent de tous côtés à perte de vue. Au loin, devant soi, on aperçoit les montagnes de Sidi-el-Abed et de Sidi-Djilali, qui bordent l'horizon au S.-O. et à l'ouest.

A neuf kilomètres avant d'arriver à El-Aricha, on rencontre, à gauche, au pied du Mekaïdou, un petit monticule appelé El Miridifaï. C'est là que, le 27 septembre 1879, fut surpris par une bande de rôdeurs marocains un convoi du Train qui se dirigeait d'El Aricha sur Sebdou. Deux soldats furent tués et sept mulets enlevés. Une pyramide a été élevée sur le lieu du crime à la mémoire des deux malheureuses victimes.

La voie commerciale de Tlemcen à El Aricha, que nous suivons, est l'une des plus importantes de la frontière. Elle est parcourue par les caravanes des Moul Sehoul, des Ouled Sidi Ali bou Chenafa, qui apportent sur nos marchés du Tell des dattes, des peaux, des vêtements, du henné et des grains, par nos Hamyan, par les Mehaia, Beni Guil et autres tribus du Sud marocain qui viennent échanger leurs produits à Sebdou et à Tlemcen.

Les points d'eau qui jalonnent cette route sont le puits de Djebs et ceux d'El Aouedj, dont nous avons parlé, et un redir artificiel construit au fond d'une grande daya à quatre kilom. à l'ouest de Miridifaï. Pour faciliter nos relations commerciales et favoriser le mouvement des caravanes, il serait à désirer qu'on augmentât encore les points d'eau le long de cette voie, s'il était possible.

A quatre kilomètres d'El Aricha, nous sortons de la *mer d'Alfa* et pénétrons dans une zone sablonneuse sans aucune végétation. Enfin, nous arrivons au village, caché jusqu'ici, et la belle végétation du jardin des officiers, qui tout d'abord frappe la vue, nous fait oublier la monotonie du voyage.

El Aricha est un poste militaire important, qui surveille la frontière marocaine. On y a construit, en 1854, une redoute à laquelle a été accolé, depuis 1881, un quadrilatère entouré d'un fossé et d'un mur en pierres sèches, qui renferme les

baraques de la garnison, composée de deux compagnies de zouaves, d'un petit détachement de spahis et d'un certain nombre de soldats appartenant au Train, au Génie, aux Ouvriers d'administration et aux Infirmiers.

Un pont en pierres assure la communication de cette redoute avec la rive nord de l'Oued El Aricha, où est situé le village, dont l'unique rue est bordée de masures, abritant une population agglomérée de 113 Européens, dont 9 Français seulement. Les autres sont Espagnols.

Une série de puits creusés dans le lit de la rivière fournit une eau de bonne qualité, largement suffisante aux besoins de la garnison et de la population.

El Aricha est le chef-lieu d'une annexe du cercle de Méchéria, habitée par une population de cinq à six mille indigènes, vivant sous la tente et répartie en trois tribus : Angad, Ouled-en-Nahar Cheraga et Ouled-en-Nahar Gheraba.

Bien qu'il n'existe aucun marché dans l'annexe, il s'y fait néanmoins un commerce considérable de bestiaux et de laine, alimenté par nos Hamyan et par les tribus marocaines des Beni Guil et des Mehaïa. Un certain nombre de courtiers arabes servent d'intermédiaires entre les éleveurs indigènes et les acheteurs européens.

Le choix d'El Aricha pour l'installation d'un entrepôt franc était tout indiqué par sa proximité de la frontière marocaine et par sa situation topographique, qui en fait le passage obligé des caravanes dont nous avons parlé plus haut. Cette création aura forcément pour conséquence celle d'un marché, qui prendra vite une grande importance, car il sera fréquenté par les diverses tribus marocaines voisines, auxquelles il évitera les longs trajets qu'elles ont à effectuer aujourd'hui pour se rendre à Sebdou, Tlemcen, Marnia et Oudjda. Elles n'iront plus s'approvisionner dans cette dernière ville de marchandises anglaises ou allemandes, puisque, par suite de la détaxe douanière, elles trouveront dans les comptoirs qui s'établiront à El-Aricha, les articles similaires français, tout aussi bons sinon meilleurs, à des prix plus avantageux, en tenant compte de l'économie dans les transports.

***

Le 27 octobre, à sept heures du matin, je quittai El Aricha, pour me rendre à Djenian-bou-Resg, terminus prochain et provisoire du chemin de fer Franco-Algérien, désigné également pour l'établissement d'un entrepôt franc et, par suite, d'un marché.

En sortant d'El Aricha, nous montons légèrement pendant 8 kilomètres, et nous arrivons sur le plateau de Mergueb, qui forme la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Méditerranée et celui du Chot Gharbi. A partir de ce point, le pays est plat, mais légèrement incliné vers le sud. L'alfa devient rare et ne tarde pas à disparaître presque complètement.

La route laisse à droite l'Oued Terfin et à gauche l'Oued el Harmel, qui forment de larges dépressions, tapissées de thym et de *Senra* (lygeum spartum). Après un parcours de soixante kilom., nous atteignons les bords du Chot el Gharbi, dont le fond est solide et couvert çà et là d'efflorescences salines. Nous y descendons par une pente assez raide et arrivons bientôt à Oglet Nadja, où il existe une douzaine de puits, dont l'eau est légèrement saumâtre. Après y avoir abreuvé nos montures, nous nous dirigeons vers un douar d'Hamyan établi à huit kilom., au lieu dit Khouia mta Oglet Nadja, près d'un gros térébinthe, et où nous devons passer la nuit.

Le chef de ce douar, vieillard influent et respecté, nous reçoit de la façon la plus hospitalière. Il me fait dresser une tente, où sont aussitôt apportés des tapis, des coussins, des couvertures. Ma couchette est bientôt prête, et je m'y étends avec plaisir pour me reposer des fatigues de la route, en attendant le repas du soir.

Je fais connaître à mon hôte le but de mon voyage et l'itinéraire que je compte suivre pour me rendre à Djenian-Bou-Resg. — « Gardez-vous bien, me dit-il, de traverser la montagne des Ahmour. Une bande de coupeurs de route m'a été signalée dans le Mir el Djebel, et il vous arriverait certainement malheur, si vous vous y engagiez, soit par le défilé de Founassa, soit par tout autre passage de cette chaîne, derrière laquelle se trouve Djenian-Bou-Resg. Le mieux, c'est de prendre le chemin qui d'Aïn ben Khelil passe par Magroun et

Aïn-Sefra ». — Je remerciai mon hôte de son obligeant avis, auquel je me conformai pour continuer ma route.

Après l'excellente diffa qui me fut servie deux heures après mon arrivée, le vieux Cheikh revint me voir, et je profitai de cette occasion pour l'interroger sur les relations commerciales qui existent entre les Hamyan et le Touat. — « Presque chaque année, me dit-il, une caravane de nos gens se rend au Gourara pour y échanger des grains, du beurre, de la viande sèche, des laines et des moutons contre des dattes. Pendant la campagne dernière, notre caravane, formant un effectif de 1177 hommes, 247 femmes et 8 enfants avec 7071 chameaux, partit d'El Outed à la fin de décembre 1894 et, après neuf jours de marche, arriva au Gourara, où elle séjourna vingt-huit jours. Elle y fit ses échanges et approvisionnements de dattes et était de retour à El Outed le 30 janvier 1895. Nous nous rencontrâmes au Gourara avec les caravanes de Géryville et de Saïda, qui poussèrent plus loin que la nôtre, car elles firent une grande partie de leurs approvisionnements au Touat, dans les districts de Timmi et de Tamentit.

« En général, les échanges se sont effectués à raison d'un mouton contre une ou deux charges de dattes de bonne qualité (*hamira*) ; une charge de blé ou de fèves contre cinq de dattes ; vingt-cinq kilog. de beurre contre six charges de dattes ; dix toisons de laine contre deux charges de dattes ; dix kilog. de viande sèche contre dix-huit à vingt décalitres de dattes.

« La charge de dattes (180 kilog.) de la qualité dite *hamira*, qui est la meilleure, valait en moyenne 23 fr. 50 au Gourara.

« A notre retour, nous avons échangé ces dattes sur les marchés du Sud-Oranais et du Tell contre des grains, en donnant une charge de dattes pour deux, trois ou quatre charges de céréales ».

On voit que les Hamyan ont réalisé de gros bénéfices dans ce double échange.

L'archipel touatien est connu. Rappelons seulement qu'il se compose de trois grandes régions : le Gourara au nord, le Touat au sud et le Tidikelt au sud-est.

Le Gourara compte douze districts, cent quatorze ksour et une population de quatre-vingt mille habitants, cultivant deux millions cinq cent mille palmiers.

Le Touat comprend dix districts, cent cinquante-six ksour et cent mille habitants, cultivant trois millions de palmiers.

Le Tidikelt a six districts, quarante ksour et une population de vingt-trois mille habitants, cultivant un million cinq cent mille palmiers.

Les marchés les plus importants de ce pays sont ceux de Timimoun, de Brinkan, de Ben Drâa, d'Adrar et de Tamentit, dans le Touat, et celui d'Insalah, dans le Tidikelt. Du Soudan, il arrive sur ces marchés : de l'ivoire, de la poudre d'or, de l'or ouvré, des plumes d'autruche, des parfums et beaucoup d'esclaves ; du Maroc, pour être l'objet d'échanges avec le Soudan, des produits manufacturés de toute sorte, ainsi que du sucre, du café, du thé, des armes, de la poudre. Presque toutes ces marchandises sont d'origine anglaise ou allemande.

Le marché d'Insalah est surtout fréquenté par les Touareg-Ahaggar, qui possèdent au Tidikelt des palmiers et des magasins de dépôts.

Les indigènes du Touat sont essentiellement commerçants. Leurs principaux articles de vente sont le salpêtre, l'alun, les nattes, le filali et les vêtements et étoffes confectionnés dans les ksour, mais surtout les dattes, dont l'exportation annuelle peut être évaluée à dix mille tonnes environ.

Il n'est pas douteux que ce mouvement commercial ne soit susceptible d'un accroissement considérable. Ce qui l'a paralysé jusqu'ici, c'est l'insécurité des routes, les dissensions intestines et l'absence d'une autorité forte. Mais quand notre drapeau flottera sur les casbahs de Timimoun et d'Insalah, quand nous aurons mis un terme aux rivalités des différents groupes, à l'anarchie, aux actes de brigandage ; quand nous aurons substitué les transports rapides et faciles par chemin de fer à ceux des caravanes, les productions agricoles et industrielles du Touat prendront, ainsi que le commerce, un développement considérable.

***

Le lendemain matin, dès le jour, je quittai, avec mon escorte, le douar hospitalier des Hamyan pour me rendre à Aïn-ben-Khelil, situé à trente kilomètres.

Nous ne tardons pas à sortir du Chot Gharbi, et nous arrivons sur un plateau uni, qui s'étend jusqu'au Dj. Guettar, chaîne qui court du S.-O. au N.-E. et sépare le bassin du Chot de celui du Sahara. Nous franchissons cette chaîne au col de Chih et marchons ensuite sur un sol tuffeux et pierreux parsemé de thym, puis nous entrons dans une série d'ondulations sablonneuses couvertes d'alfa et de senra. Enfin, vers onze heures, nous arrivons à la redoute d'Aïn-ben-Khelil. Cet ouvrage, construit en 1854 pour surveiller la frontière marocaine, dont il n'est distant que de 10 à 12 kilomètres, est occupé par une section de discipline du 1er Bataillon d'Afrique, commandée par un lieutenant. Il sert de base de ravitaillement aux colonnes appelées à opérer dans cette région. Les ressources en eau sur ce point sont considérables. On n'y compte pas moins de quarante à cinquante puits creusés dans le tuf et dont l'eau excellente forme une nappe très abondante et très près de la surface du sol.

A l'est du bordj, on remarque le cimetière, où a été élevé un modeste monument à la mémoire du capitaine Barbier, du lieutenant Massone et de quarante-neuf soldats de la Légion étrangère tués, le 26 avril 1882, au combat du Chot Tigri.

On se rappelle cette malheureuse affaire. Une mission topographique, sous la direction du capitaine de Castries, partait le 18 avril 1882 d'Aïn-ben-Khelil. Elle était composée de deux compagnies de la Légion étrangère, d'une section de la compagnie franche montée, de dix Chasseurs d'Afrique et de dix goumiers, sous le commandement du capitaine Barbier. Cette troupe arrivait le 23 avril au Chot Tigri et surprenait les campements des Beni Guil, qui furent razziés.

Le 25, les opérations topographiques terminées, la petite colonne marchait dans la direction de Fortassa Gharbia, lorsqu'elle fut assaillie par Bou Amama, à la tête de nombreux contingents. Le capitaine Barbier, qui avait devant lui des gorges difficiles, ordonna la retraite sur Galloul. L'arrière-garde reçut la mission de contenir l'ennemi, mais enveloppée

par une multitude d'Arabes, elle fut presque entièrement massacrée, avec le lieutenant Massone qui la commandait. Pendant ce temps, le reste de la colonne parvenait à gagner une gara, d'où, avec quelques salves bien dirigées, et grâce à la supériorité de notre fusil, elle parvint à arrêter l'ennemi. Mais le capitaine Barbier, frappé d'une balle en plein cœur, était abandonné au pied de la gara. Le capitaine de Castries prit le commandement et continua la retraite sur Galloul, où la colonne put enfin arriver, les Arabes ayant cessé la poursuite pour s'emparer du convoi et reprendre les troupeaux enlevés aux Beni Guil.

Le monument élevé dans le cimetière d'Aïn-ben-Khelil est de forme rectangulaire, dressé sur un large socle de deux degrés et surmonté d'un fronton triangulaire. Sur une de ses faces on lit : « Après sept heures de combat, deux compagnies de la Légion repoussent les attaques de deux mille Arabes ». Sur les autres faces sont gravés les noms du capitaine Barbier, du lieutenant Massone, du sergent Joubert, des caporaux Weil, Sparr, Murat, Holzaouer et ceux de quarante-quatre soldats tués à l'ennemi le 26 avril 1882.

Après un repos de quelques heures à Aïn-ben-Khelil, nous nous remîmes en route pour aller coucher à Magroun, situé à vingt-deux kilomètres. Nous traversons d'abord des dunes de sable et arrivons dans une plaine pierreuse et légèrement ondulée. L'horizon est borné au sud par une colline où se dressent des roches en forme de tables ayant l'aspect de dolmens, et auxquelles les indigènes ont donné le nom de *Hadjar toual* (les pierres hautes). En avant de ces coteaux, nous apercevons d'immenses dunes de sable et, derrière, une chaîne de montagnes très élevées, le Dj. Aïssa.

Le jour commence à baisser quand nous arrivons à Magroun. Ce point est caractérisé par une mare d'eau au pied de hautes dunes. Nous y trouvons un douar des Hamyan, dont le chef est parent d'un de mes cavaliers d'escorte. Le bon accueil qu'il nous fait et la bonne diffa qui nous est servie nous font bien vite oublier les fatigues de cette longue étape.

***

Le lendemain matin nous partons à sept heures pour parcourir les cinquante-cinq kilomètres qui nous séparent d'Aïn-Sefra. Nous marchons dans le sable pendant onze kilomètres puis, franchissant le col de Moudjahedine, nous entrons dans la plaine de Fedj-el-Betoum, bornée à droite par le Dj. Moghad et à gauche par le Dj. Aïssa. La végétation consiste en drinn (*aristida pungens*), que nous apercevons pour la première fois et en alfa de belle venue. Nous chevauchons pendant six heures dans cette plaine, et nous apercevons enfin le ksar d'Aïn-Sefra, où nous arrivons vers le soir.

Aïn-Sefra, chef-lieu d'une subdivision militaire, est le centre le plus important de notre occupation dans le sud de la province d'Oran. Une redoute de forme rectangulaire, solidement construite, renferme la garnison et les différents services militaires. Elle est bâtie sur la rive droite de l'Oued Sefra, où se trouvent également le bureau arabe et le ksar, composé d'une centaine de maisons construites en briques séchées au soleil et dont les habitants au nombre d'un millier, tous indigènes, possèdent d'assez beaux jardins, où l'on remarque quelques palmiers et de nombreux arbres fruitiers. Ce ksar est adossé à une grande ligne de dunes, d'une longueur de quinze à vingt kilomètres, et formées d'un sable d'une extrême ténuité, que le moindre vent fait tourbillonner. On cherche à fixer celles qui menacent d'engloutir le ksar, en les solidifiant à l'aide de couches épaisses de fumier et de sémis d'orge. Ces essais faits par l'autorité militaire semblent devoir réussir, mais il faudra beaucoup de temps, si on y parvient jamais, pour changer ce sable en terre propre aux plantations.

Sur la rive gauche de l'Oued Sefra, reliée à l'autre par un pont en fer, se trouvent le village européen et la gare du chemin de fer, espèce de blockhaus crénelé, dont les fenêtres sont barraudées et les portes bardées de fer.

Tout cet ensemble est dominé par trois massifs montagneux le Dj. Aïssa au nord, le Dj.-Mekter au sud et le Ras-Chergui au sud-est.

On compte dans le village européen une population agglomérée de sept cents habitants, Français, Espagnols, Israélites indigènes, vivant surtout de la garnison, qui se compose d'un

bataillon du 1er Régiment étranger, d'un peloton de la 3e Compagnie de fusiliers de discipline, d'un escadron du 2e Régiment de spahis, d'une section d'artillerie, d'un détachement du Train des équipages, de sapeurs du Génie, d'Ouvriers d'Administration, du personnel de l'hôpital militaire et du Bureau arabe, formant un effectif total de treize à quatorze cents hommes.

Au point de vue commercial, Aïn-Sefra a quelques relations avec le Maroc et les régions de Figuig et du Touat. Son marché a été visité dans le courant de l'année par soixante-dix caravanes du Tafilala, Kenatsa, Gourara et Figuig. Elles y ont apporté des dattes, des peaux, du filali, des vêtements et des objets à l'usage des indigènes, qu'elles ont échangés contre des grains, de l'huile et du beurre.

***

Après une nuit passée à Aïn-Sefra, je continuai ma route vers Djenian Bou Resg et me dirigeai sur Tiout et les deux Moghrar. En quittant Aïn-Sefra, le chemin contourne la pointe N.-E. des dunes et passe dans une vallée resserrée entre le Dj.-Mekter à droite et le Dj.-Aïssa à gauche. Au sable succède bientôt un terrain pierreux, et nous entrons dans une plaine au milieu de laquelle se dressent çà et là quelques rochers d'un noir violacé, découpés d'une façon bizarre. Enfin, après un parcours de treize kilomètres, nous arrivons au petit ksar de Tiout, dont les beaux jardins s'étendent dans la vallée de l'Oued, qui est très encaissée.

Les eaux de la rivière, retenues en amont du ksar par un barrage, forment un vaste étang, bordé de grands roseaux et de magnifiques palmiers, qui lancent vers le ciel leurs longs panaches. Cette belle végétation et ce petit lac, hanté par des nuées de pigeons et de poules d'eau, donnent à ce site enchanteur un aspect frais et riant qui contraste agréablement avec celui des roches sombres qui l'encadrent.

A l'est de la rivière, à cinq ou six cents mètres de l'Oasis, se dressent des falaises ou roches verticales où sont tracés des dessins qui sont une des curiosités de cette oasis. Gravés au trait large d'un centimètre et profond d'un ou de deux millimètres qui se détache en rouge sur la teinte noirâtre de la table rocheuse, ils représentent des hommes nus, armés d'arcs et de flèches et des femmes, dont quelques-unes sem-

blent porter une tunique avec manches pendantes et ornées de franges. Parmi les animaux représentés, on distingue l'éléphant, le rhinocéros, le lion, l'antilope, la chèvre, l'autruche, la vipère, le chien et le bœuf aux cornes dirigées en avant, disparu depuis longtemps, mais qui vivait encore au temps d'Hérodote. Ces dessins, d'après certains savants, dateraient de l'âge magdalénien. Ils présentent, en effet, quelques détails observés dans les gravures de cette époque préhistorique.

Continuant notre route, nous regagnons la piste d'Aïn-Sefra à Moghrar, et, après avoir traversé l'Oued Tiout en aval de l'Oasis, nous nous engageons dans une région mamelonnée, caillouteuse et des plus tristes. A seize kilomètres, nous atteignons l'Oued el Hadjadj, dont le fond sablonneux est couvert de joncs et de roseaux, puis l'Oued Rouiba, bordé d'une végétation assez belle qui égaie un peu le paysage. Enfin, nous gravissons les hauteurs rocheuses de Drâa el Merga, et, après une marche de quarante kilomètres à partir de Tiout, nous arrivons au Ksar de Moghrar Tahtani, dont les habitants, au nombre de trois à quatre cents, cultivent quatorze mille palmiers.

On sait que Bou Hamama, originaire de Figuig, était venu se fixer ici en 1875, qu'il y fonda une zaouïa, et que, par des exercices d'escamotage et de ventriloquie, il acquit une influence considérable chez les Hamyan, les Harrar, les Rezaina, les Ouled Ziad, etc., qui répondirent à son appel lorsque, en 1881, il prêcha la guerre sainte contre nous.

Il existe à peu de distance au sud de Moghrar Tahtani des roches gravées comme celles de Tiout. On y remarque un homme vêtu d'un pagne et dont la tête paraît être ornée de plumes. Les animaux qui y sont représentés sont les mêmes qu'à Tiout, plus la girafe, qu'on ne remarque pas sur les roches de cette oasis.

Des dessins rupestres existent encore sur la rive gauche de l'oued Moghrar, près de l'entrée du Ksar. Quelques autres ont été relevés sur la rive gauche de l'Oued Dermel à cinq kilomètres environ en aval d'El Hadj Mimoum ; d'autres, en plus grand nombre, existent au débouché du défilé de l'Oued

Msil, dans la partie inférieure de la plaine de Fedja vis-à-vis et à environ deux kilomètres d'El Hadj Mimoun.

« Ces derniers appartiennent à une époque postérieure à celle des bas-reliefs de Tiout et de Moghrar. On y voit, en effet, des chameaux, et nous savons que le chameau n'a pas été introduit en Afrique avant la seconde moitié du premier siècle de notre ère. Les dessins d'El Hadj Mimoun représentent, en outre des guerriers armés de boucliers, des chevaux avec leurs cavaliers, un lion, une espèce de grosse tortue, des serpents, des lézards, des croix simples, doubles, triples, pattées, annelées et la *Svastika*, assez rare en Afrique.

« A travers ces figures, courent de nombreuses inscriptions tracées au hasard. M. le capitaine Boucher, qui en a fait une étude spéciale, y a reconnu une trentaine de caractères différents, dont cinq appartiennent à l'écriture libyque et cinq au tafinagh. Les vingt autres sont identiques à ceux qui se retrouvent dans les inscriptions rupestres du Sahara (1). »

***

Après une nuit passsée au village de Moghrar-et-Tahtani, chez un ami de mes cavaliers d'escorte, nous montons à cheval, au lever du soleil, et nous nous dirigeons vers Moghrar el Foukani, situé à treize kilomètres au N-O.

Au sortir du village, le chemin, difficile et pierreux, suit la vallée étroite de l'Oued Moghrar, qui s'élargit au quatrième kilomètre. Nous chevauchons entre le Djebel Demgha, dernier contrefort du Djebel Mekter et le Djebel Lazerek, colline rocheuse qui réunit les deux Moghrar, et, vers dix heures, nous arrivons à Moghrar el Foukani, misérable ksar de cent quatre-vingt-dix habitants. Les palmiers, au nombre de cinq mille environ, semblent souffrir du manque de bras, dont le nombre n'est plus en rapport avec celui des dattiers à entretenir.

Ici nous rencontrons le tracé du chemin de fer d'Aïn-Sefra à Djenian-bou-Resg. Les travaux de terrassement marchent lentement et ne seront certainement pas terminés avant 1897. Quant aux travaux d'art, ponts et ponceaux, ils ne sont pas

(1) TISSOT. *Exploration de la Tunisie*, t. I, p. 515.

encore commencés, de sorte que ce n'est pas avant deux ou trois ans qu'aura lieu l'inauguration de ce tronçon de voie, qui devrait être terminé depuis longtemps. Ce retard est préjudiciable à tous nos intérêts, car, au point de vue de l'extension de notre influence dans le Sud et de nos rapports commerciaux avec les régions de Figuig, du Tafilala, de l'Oued Messaoura et du Touat, ce chemin de fer doit avoir les conséquences les plus heureuses. Il contribuera plus que tous autres moyens à mettre un terme aux propagandes religieuses, aux intrigues de nos ennemis et à l'influence dangereuse pour nous des Nomades, toujours prêts à s'enrôler sous la bannière des agitateurs et dont les Figuiguiens et les habitants sédentaires des ksour suivent aujourd'hui forcément la fortune et la politique. En eflet, chaque tribu nomade a adopté en quelque sorte une fraction sédentaire, dans le quartier de laquelle elle a ses magasins, ses palmiers, en un mot ses intérêts. En retour, cette même tribu sert d'intermédiaire commercial à la fraction où elle s'est implantée, soit en lui assurant l'écoulement de ses produits, soit en lui rapportant en échange les denrées qu'elle ne peut se procurer sur place. Cette connexité d'intérêts où le rôle principal appartient aux Nomades entraîne forcément avec elle une subordination politique de la part de la population sédentaire. Mais quand notre chemin de fer arrivera aux portes de Figuig et offrira aux habitants de ce pays des transports faciles et économiques pour l'écoulement de leurs produits et pour leurs ravitaillements, ils se passeront de l'intermédiaire ruineux des Nomades, ils s'affranchiront de leur joug, leur niveau moral se relèvera, et ils ne tarderont pas à apprécier les avantages de notre voisinage, auquel ils devront la sécurité de leurs entreprises commerciales et le développement de leurs productions, en un mot, le bien-être et la tranquillité. Nous arr verons ainsi, bien plus sûrement que par la force, à pacifier ce pays et à mettre fin aux intrigues et aux conspirations que l'on y signale tous les jours.

Nous suivons le tracé de cette voie à travers la plaine de Fedja pendant vingt kilomètres, et nous arrivons à Djenian-bou-Resg, son terminus actuel en attendant qu'on la prolonge jusqu'à Igli, puis jusqu'au Touat.

Djenian-bou-Resg, placé à la tête de l'Oued-el-Aouedj, n'est pour le moment qu'un poste militaire chargé surtout de surveiller notre route commerciale du défilé de Founassa et de protéger nos ksour de Moghrar contre les incursions des nomades de l'ouest. Une redoute fort bien bâtie renferme le casernement et les locaux nécessaires à sa petite garnison, qui se compose d'une compagnie du 1er Bataillon d'Afrique et d'un peloton de spahis. Mais ce point, situé à quarante-quatre kilomètres de Figuig, est appelé à un grand avenir commercial. L'entrepôt franc et le marché qui y seront établis y attireront des négociants sérieux ou des comptoirs. Son action commerciale s'étendra sur Figuig, sur Tafilala, l'Oued-Messaoura et le Touat. C'est ici que les caravanes de ces régions viendront s'approvisionner de marchandises telles que sucre, café, thé, bougies, cotonnades, quincaillerie, que leur fournissent actuellement l'Angleterre et l'Allemagne par le Maroc. Il est bien évident que nous n'aurons plus à craindre la concurrence de ces deux nations lorsque nos marchandises, affranchies des taxes douanières, arriveront par chemin de fer à proximité de Figuig et des campements des tribus marocaines qui approvisionnent actuellement le Touat et les régions sahariennes de l'Ouest.

Et ce n'est pas l'industrie française seulement qui bénéficiera du développement de nos relations commerciales avec ces pays, la production indigène en retirera aussi de grands avantages. Les articles de Tlemcen et de Mascara : ouvrages en laine, haïks, burnous, couvertures, tapis, les babouches, les objets de sellerie, tous ces articles si appréciés, si recherchés par les populations de l'extrême Sud, marocaines et sahariennes, trouveront un écoulement plus facile, et la production s'en augmentera dans une proportion sensible.

Mais la paix et la sécurité sont indispensables aux entreprises commerciales, et elles ne seront assurées dans le Sud Oranais que par l'occupation d'Igli et du Touat. L'entrée à Tabelkosa, au mois de juin dernier, du commandant supérieur de Géryville a produit sur les populations sahariennes un effet moral immense. Il faudrait en profiter pour nous installer le plus tôt possible à Timimoun et ne pas attendre que les intri-

gues de nos ennemis ne rendent cette occupation beaucoup plus difficile.

Déjà le bruit court dans nos tribus du Sud que le Sultan de Fez a envoyé un pacha pour proclamer son autorité dans l'archipel touatien. On dit même qu'il a donné des ordres pour la construction de bordjs à l'entrée de l'Erg et confié à Bou Hamama la mission d'entraver nos projets sur le Touat et de combattre nos colonnes si elles s'avançaient de ce côté. Ce qui semblerait donner une certaine consistance à ces bruits, c'est que chaque jour de nouveaux groupes de dissidents viennent augmenter les contingents de cet agitateur, qui serait non seulement l'agent du Sultan de Fez, mais encore celui de nos ennemis européens, jaloux du développement toujours croissant de nos relations commerciales avec le Maroc.

Parmi les tentes groupées autour de Bou Hamama à Figuig, on en compte un grand nombre des Chamba de Metlili, d'Ouargla et d'El Goléa. Depuis la création du cercle de Ghardeia et de nos postes de l'extrême-sud, les Chamba se sentent surveillés de trop près et gênés dans leur existence vagabonde et leurs habitudes de pillage. Incapables de subir autrement que par la force aucun joug, aucune contrainte, ils supportent mal une autorité quelconque et sont toujours prêts à marcher avec ceux qui leur fournissent des occasions de satisfaire leurs penchants. Un grand nombre d'entre eux ont donc rejoint Bou Hamama, qui leur distribue de la poudre et des armes et semble leur avoir donné la mission d'enlever les caravanes et de massacrer les explorateurs français qui s'aventurent dans le Sahara. D'autres groupes de Chamba, armés et soldés par nos ennemis, remplissent la même mission vers Ghadamès et Ghat dans le Sahara oriental. Bientôt, si on n'avise aux moyens de faire cesser cet état de choses, il ne restera plus en état apparent de soumission que les tentes les plus riches des Chamba, celles qui possèdent le plus de palmiers, et qui auraient trop à perdre dans leur révolte contre nous.

Les chefs des Ouled Sidi-Cheikh ont une influence considérable sur les populations de Metlili, d'Ouargla et d'El Goléa. Cette influence pourrait être utilisée à notre profit pour conte-

nir les Chamba et ramener dans l'obéissance ceux qui ont fait défection, sinon par la persuasion, du moins par la force, avec l'aide d'autres tribus sahariennes, telles que les Mekhadma d'Ouargla, dévoués corps et âmes aux marabouts d'El Abiod.

Mais pour cela, il faudrait rendre à cette famille l'Aghalik d'Ouargla, et les opinions diffèrent à ce sujet. Les uns prétendent qu'il serait impolitique et très dangereux de la rétablir sur le pied d'autorité qu'elle avait avant 1864. Les autres pensent au contraire que dans les régions lointaines, telles que le Sahara, nous ne pouvons gouverner que par le concours de chefs indigènes puissants et que le rétablissement des Ouled Sidi Cheikh dans leurs anciens commandements est le seul moyen de pacifier le sud et d'assurer la sécurité de nos entreprises commerciales, et encore veulent ils que l'on y ajoute le Gourara, le Touat et le Tidikelt, où leur influence religieuse et leur autorité s'étendent sur une grande partie de la population.

Pour moi, je pense, que tout en ménageant l'influence des Ouled Sidi Cheikh, nous devons surtout agir par des moyens français, comme on a commencé à le faire depuis 1881, en portant notre ligne de postes militaires vers les Areg, avec l'intention bien arrêtée de les relier le plus tôt possible par des voies ferrées à notre réseau du Tell.

Un autre point à occuper, dès qu'on le pourra, c'est Igli, position militaire excellente pour surveiller et défendre la grande voie commerciale de l'Algérie au Touat par l'Oued Messaoura, pour mettre fin aux intrigues des ordres religieux hostiles à la France qui se sont implantés dans cette vallée, enfin pour protéger nos populations du sud-ouest contre les incursions toujours à craindre des tribus nomades indépendantes du Maroc, telles que les Doui Menia et leurs alliés.

D'autres mesures s'imposent encore. Il est bien évident que l'organisation politique et militaire actuelle du territoire de commandement ne répond plus aux besoins créés par l'extension toujours croissante de notre occupation saharienne. Les généraux de Division chargés de la surveillance administrative et politique de notre extrême-sud sont beaucoup trop éloignés du Sahara. D'un autre côté, la répartition de cette surveillance

entre trois généraux de Division nuit considérablement à l'unité de vues et d'action absolument nécessaire dans les questions sahariennes. Pour l'obtenir, le mieux, selon moi, serait la création d'une division militaire qui aurait son chef-lieu à Laghouat et comprendrait les subdivisions de Laghouat et d'Aïn-Sefra et une troisième à créer à Tougourt.

Enfin, il serait temps d'établir des agences françaises à Ghadamès et à Ghat, où d'autres puissances ont depuis longtemps des agents attitrés et très actifs, qui ont des relations avec les principaux chefs des tribus du désert, qu'ils entretiennent par tous les moyens possibles dans la haine de la France et avec lesquels ils semblent avoir passé des traités mystérieux contre nous.

L. DEMAEGHT.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE[1]

d'après le livre de M. Augustin BERNARD

Professeur de Géographie à l'Ecole Supérieure des Lettres d'Alger

Il n'est point de questions peut-être qui, de nos jours, excitent autant d'intérêt que les questions coloniales. Mais c'est dans une colonie comme l'Algérie, soumise depuis plus de soixante ans à tant d'expériences fructueuses ou vaines, bien conçues ou malheureuses, qu'il doit être à la fois attrayant et utile d'étudier une expérience de colonisation faite dans un pays que l'on a souvent, bien qu'à tort, comparé au nôtre, la Nouvelle-Calédonie.

Cette étude a été tentée par un jeune savant qui fait le plus grand honneur à l'Ecole des Lettres d'Alger, M. Augustin Bernard. Son enquête, qu'il n'a pu, à son grand regret, compléter sur place, a été conduite avec une impeccable méthode scientifique. Il a connu et utilisé toutes les sources, et son œuvre peut être donnée comme un modèle de monographie géographique.

L'étude de la Nouvelle-Calédonie est extrêmement complexe. Plusieurs systèmes ont été exposés sur la formation des terres dans la région australienne. Il fallait critiquer ces systèmes, chercher dans la constitution géologique de l'archipel, dans les observations recueillies sur les profondeurs des mers, dans l'étude du relief, de la faune, de la flore, la solution du problème des origines.

D'autre part, quels sont les habitants actuels de l'archipel ? d'où viennent-ils ? quels sont leurs caractères physiologiques, leurs mœurs, leur avenir ? quelle a été enfin l'histoire de l'île depuis sa découverte ? voilà toute une série d'intéressantes questions.

Mais ce qui nous importe surtout, c'est de savoir quelles sont les ressources que la colonisation a pu trouver dans ce

(1) *L'archipel de la Nouvelle-Calédonie*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par M. Augustin Bernard. Un volume de 458 p. (Librairie Hachette et Cie).

pays, quelles sont ses richesses minières et agricoles, et aussi quelle part la France a su tirer de cette colonie et quels procédés de colonisation y ont été appliqués. A cette dernière question se rattachent certains problèmes d'un haut intérêt social, ceux que soulèvent la peine de la transportation et les essais de colonisation pénale.

Toutes ces questions ont été approfondies, et rien ne montre, mieux que ce livre, le lien étroit qui existe entre un pays et ses habitants, entre la nature du sol et le développement de la civilisation. Rien ne montre mieux combien il faut se défier des systèmes tout faits, très beaux en théorie et qu'on veut appliquer dans un pays sur lequel on ne possède que des notions vagues ou fausses. La lecture de cet ouvrage est à la fois instructive et suggestive.

La Nouvelle Calédonie apparut de très bonne heure comme offrant à la colonisation européenne un excellent terrain. Bien avant l'occupation française, qui date seulement de 1853, on avait reconnu certains avantages importants de l'archipel Calédonien.

La découverte de l'archipel a été très tardive et c'est l'un des derniers groupes d'îles reconnus dans l'Océan Pacifique. C'est en effet en 1774 que le grand navigateur Cook y aborda, et l'exploration se fit très lentement. C'est que d'une part la Nouvelle-Calédonie se trouve en dehors des routes fréquentées du Pacifique et que d'autre part les abords de l'archipel sont rendus difficiles et dangereux par la présence du Grand Récif, suite d'écueils et d'îlots madréporiques, qui lui forme une ceinture presque continue.

On peut dire que, lorsque la Nouvelle-Calédonie fut assignée en 1862 comme lieu de transportation, elle était fort peu connue. C'est à cette ignorance et aux erreurs qu'elle fit naître qu'on doit attribuer les fautes commises. C'est pour cela que la Nouvelle-Calédonie n'est pas encore ce qu'elle sera certainement un jour, une colonie de peuplement occupée par une population de petits cultivateurs et d'industriels.

Parmi les pays qui s'offrent encore à la colonisation des peuples civilisés, il est rare d'en rencontrer, surtout dans la zone tropicale, qui possèdent un climat salubre et favorable à

l'établissement des Européens. L'étude minutieuse et complète des données que l'on possède sur le climat de la Nouvelle-Calédonie, tout en rectifiant certaines idées reçues, montre que ce pays jouit d'une température plus variable que ne l'est celle des régions tropicales en général. D'autre part l'égalité des températures extrêmes y est bien plus grande que dans l'Algérie avec laquelle on a quelquefois comparé notre possession calédonienne. « La marge générale de la température est à Nouméa de 26° ; elle est loin d'atteindre le chiffre d'Alger qui est de 35° pour l'oscillation extrême moyenne, de 42° pour l'oscillation extrême absolue (1) ». Il y a une autre différence capitale, celle que présentent les saisons de pluie. En Algérie les pluies tombent en hiver et la sècheresse règne pendant l'été. Dans la Nouvelle Calédonie, si la saison sèche n'est pas bien tranchée, il n'en est pas moins vrai que c'est la saison chaude qui reçoit la plus forte part des pluies. Le climat de Lisbonne ressemblerait mieux à celui de Nouméa que celui d'Alger (2).

Ces conditions sont particulièrement favorables à l'acclimatement des Européens. En effet, « l'influence déprimante du climat des tropiques tient en grande partie à sa faible variabilité..... L'Européen peut supporter passagèrement des températures très élevées ; c'est la continuité qui est fatale à son organisme (3) ».

L'étude des vents conduit à la même conclusion : « Vents généraux et vents locaux par leur force et leur direction balayent et rafraîchissent l'île ». C'est surtout pendant la saison chaude et aux heures les plus chaudes de la journée que souffle le vent rafraîchissant.

Enfin, les conditions du relief, l'évaporation et l'écoulement des eaux contribuent à donner à l'île cette remarquable salubrité qui permet au blanc, non seulement de vivre, mais de travailler, de cultiver le sol, de fonder une famille.

Cette étude si intéressante du climat de la Nouvelle-Calédonie (4) a été préparée, expliquée par une étude extrêmement

---

(1) p. 193.
(2) p. 194.
(3) p. 332.
(4) Le climat est étudié ainsi que la flore et la faune dans la seconde partie de l'ouvrage qui a pour titre : Le climat et la vie.

savante du sol calédonien, étude à laquelle se rattachent d'importantes questions, par exemple le rôle des coraux dans la formation des terres océaniennes, ou ce problème si obscur de l'existence d'un continent australasien qui s'éclaircit un peu grâce à ces travaux (1).

Arrivons enfin avec l'auteur à ce qui nous intéresse le plus, à « la vie » dans l'Archipel.

La flore, la faune sont décrites aussi complètement que possible et nous y trouvons des détails curieux. Sans insister sur la nature et la formation de la terre végétale dans les différentes parties de l'île, qui font l'objet de recherches aussi savantes que minutieuses, disons seulement que « la végétation ne revêt pas en Nouvelle-Calédonie ce cachet de développement luxuriant qu'elle a dans beaucoup d'îles du Pacifique (2) ».

L'arbre calédonien par excellence c'est le niaouli qui fleurit depuis la taille de 30 centimètres jusqu'à celle de 15 mètres, et a quelquefois 2 mètres de tour. Il est répandu partout où ne s'étendent pas les forêts, qui n'occupent du reste que cent trente mille hectares sur une superficie totale de plus de deux millions d'hectares. Le niaouli « est un agent fertilisateur grâce à ses fortes racines qui, traversant les couches de terre dure et compacte de la surface, divisent les couches schisteuses sous-jacentes et préparent leur transformation en argiles (3) ». Les niaoulis ne laissent croître autour d'eux aucun autre arbre. La région où on les trouve ne produit guère que des graminées : c'est une région de pâturages qui occupe environ 700.000 hectares. La brousse en recouvre un million (4).

La faune de l'archipel est également remarquable. Il faut y noter l'absence presque complète de mammifères indigènes qui montre que l'isolement du côté de l'Australie remonte à une époque très ancienne.

L'île contient peu de reptiles, une variété plus grande d'oiseaux, parmi lesquels on distingue le kagou qui tient des

(1) La première partie de l'ouvrage est consacrée au sol. L'auteur y étudie la configuration de la Nouvelle-Calédonie et du Pacifique sud-occidental, les récifs de coraux, la nature et le relief du sol qu'il essaie enfin d'expliquer.
(2) p. 214.
(3) p. 206.
(4) p. 214.

Gallinacés par le bec, des Ralles par les pieds, des Hérons par le plumage du cou, et qui est incapable de voler. Parmi les insectes notons les sauterelles, qui, dans les années de sècheresse, causent des désastres comparables à ceux qu'elles occasionnent en Algérie. Leurs invasions ne dateraient, semble-t-il, que de l'arrivée des Européens ; des œufs auront sans doute été apportés d'Australie (1).

Arrivons à l'homme. Des renseignements recueillis et de la discussion des différentes hypothèses sur l'anthropologie de la Nouvelle-Calédonie, il semble résulter que les Mélanésiens ont peuplé l'archipel à une époque fort ancienne, tandis que la présence de l'élément polynésien serait de date plus récente.

Le Canaque a le crâne très étroit, la face large avec la mâchoire très développée. Il n'est pas aussi noir qu'on l'a parfois dit : « Il en est très peu dont la couleur soit plus foncée que celle du chocolat (2) ». Il a les yeux grands, ovales, dirigés horizontalement, très enfoncés sous l'orbite, surmontés d'épais sourcils, et les conjonctives sont souvent jaunâtres et injectées, ce qui donne à sa physionomie une expression de férocité. Le Canaque est généralement grand et très robuste.

La population de l'archipel trouve peu de ressources aussi bien dans la flore que dans la faune. C'est ce qui explique, selon certains savants, que les Canaques soient anthropophages, mais les renseignements recueillis à ce sujet sont contradictoires. Ce qui est remarquable, c'est l'ingéniosité, rare chez les peuples de l'Océanie, qu'ils ont déployée tant dans l'agriculture que dans la pêche. Ils cultivent surtout deux farineux, le taro et l'igname. Enfin ce qui est également à noter, ils ne mangent pas de poisson cru et se servent de poteries.

Par contre, le vêtement est grossier, le tatouage rare et peu compliqué, la parure peu savante, l'habitation inférieure à celle des autres Mélanésiens. Du reste, c'est un fait à retenir que les Canaques « sont parmi les peuples mélanésiens un des plus particuliers, sous beaucoup de rapports un des plus grossiers, sous d'autres rapports un des plus avancés (3). »

(1) p. 238.
(2) p. 252.
(3) p. 275.

Cette différence se retrouve en ce qui concerne la vie sociale. La famille n'a qu'une organisation inférieure, tandis que celle de la tribu est très compliquée.

« La condition de la femme est très dure... Le Canaque, blesse ou tue sa femme quand il lui plaît... L'infanticide des filles est fort en honneur... L'allaitement dure trois ans et quelquefois davantage. Moncelon a vu des enfants qui prenaient alternativement le sein et la pipe de leur mère (1). »

Les Canaques vivent agglomérés en villages peu peuplés, dont la réunion forme une tribu. La tribu est un État que gouverne un chef ou roi, qui est très honoré. Au-dessous des chefs, la population se divise en nobles et en serfs.

La religion très primitive a pour fond le culte des morts.

« Le mode normal des relations entre les tribus est l'état permanent de guerre (2) ». Les motifs en sont le plus souvent futiles ; les batailles ne sont que des combats singuliers dont les victimes sont peu nombreuses ; mais les guerres sont l'occasion de dévastations suivies de famines et d'épidémies.

Les Canaques disparaissent rapidement. « Quand, dit Darwin, des nations civilisées sont mises en contact avec des sauvages, la lutte est courte, excepté là où un climat dangegereux vient aider la race indigène (3) ». L'une des causes principales de disparition chez les habitants de l'archipel, ce sont les maladies introduites et principalement la phtisie pulmonaire. La lèpre est également très répandue ; elle a été probablement apportée par les Chinois.

Du reste, la disparition des Canaques ne prive pas la colonisation d'un élément utile.

Bien qu'ils soient robustes, agiles, ingénieux, ils sont incapables d'un effort prolongé et se refusent à travailler. « Souffrir pour souffrir, disaient-ils à Montrouzier, nous aimons mieux avoir faim que travailler (4) ». Ils vivent loin des blancs sans vouloir entrer en relations avec eux

L'étude de la colonisation, qui occupe une place importante

(1) p. 288.
(2) p. 292.
(3) p. 297.
(4) p. 304.

dans le livre de M. Bernard, est pleine de renseignements utiles et d'aperçus ingénieux.

Avant d'y arriver, l'auteur s'attache avec beaucoup de soin et de méthode à bien établir les conditions dans lesquelles cette colonisation a pu se produire. L'acclimatement des Européens est possible, facile, bien que les maladies des pays chauds ne fassent pas complètement défaut en Nouvelle-Calédonie. Mais elle « présente ce phénomène asssez curieux que le climat convient mieux aux nouveaux venus qu'aux anciens occupants du sol, aux Européens qu'aux Canaques (1). »

Une question tout aussi importante que l'acclimatement est celle de la valeur économique des richesses à exploiter dans la colonie

La Nouvelle-Calédonie « est et doit être avant tout un pays minier ». On y trouve de l'or, de l'argent, du plomb, du zinc, du fer, du chrome, du cobalt, du nickel, de l'antimoine, du manganèse et de la houille (2) ». Il est à remarquer que les mines se rencontrent surtout dans les terrains infertiles. Parmi les gisements les plus importants, citons les gisements de cuivre découverts en 1872. Ils ont été exploités dans différentes régions de 1873 à 1890 : mais on les a ensuite abandonnés. Les gisements de fer sont extrêmement riches mais ne sont exploités que sur un seul point, au Mont-Dore à l'est de Nouméa ; la production annuelle oscille entre deux et trois mille tonnes. Les gîtes de cobalt ont une importance considérable. Leur découverte a fait baisser de 60 fr à 25 fr. et même à 15 fr. le prix du kilogr. d'oxyde de cobalt, et la Nouvelle-Calédonie produit aujourd'hui les 2/3 de la consommation totale.

Plus importantes encore sont les mines de nickel. Découvertes en 1863, elles ne commencèrent à être exploitées qu'en 1875. L'abondance d'un métal, jusque-là considéré comme précieux, provoqua dans la colonie une véritable « fièvre du nickel », et amena par contre-coup un krach en 1876. Depuis 1876, la Société, *le Nickel*, fondée par Higginson et Hanckar, a entrepris une exploitation dont les progrès ont été rapides et

(1) p. 342

(2) p. 343.

continus. De 1.000 tonnes fournies en 1884, la production a passé à 36.000 tonnes valant 6.700.000 francs en 1892. Bien que depuis quelques années la Nouvelle-Calédonie ait à lutter contre le commerce du Canada et de la Norvège, elle conserve et semble devoir conserver encore longtemps le premier rang, « La quantité de nickel que renferme la grande île peut être considérée comme industriellement inépuisable, quelle que soit l'impulsion donnée à la consommation, et ce métal demeure, dit M. Pélatan, le clou de sa fortune minière (1).

Quant à la houille, elle existe dans l'île sur un très grand nombre de points. De nombreuses recherches ont été effectuées pour savoir si les gisements peuvent être exploités. De ces investigations, des essais tentés notamment par les paquebots des Messageries Maritimes, il résulte que les charbons de Calédonie sont utilisables (2). Il n'est pas douteux que leur exploitation serait extrêmement avantageuse, car la colonie est aujourd'hui obligée de faire venir d'Australie les 18.000 tonnes de houille qu'elle importe. La consommation, d'après M. Pélatan, pourrait atteindre 150.000 t. avec les fonderies de cobalt, de cuivre et de nickel, et deviendrait encore bien plus considérable si l'on se mettait à exploiter les gisements de fer.

La Nouvelle-Calédonie est un pays surtout minier : mais il est imprudent de faire reposer la fortune d'une colonie uniquement sur les mines (3). La colonie peut-elle trouver d'autres ressources dans l'agriculture ?

Elle n'est pas à cet égard très favorisée par suite de la faible précipitation de pluies et de l'absence presque complète de terrains calcaires. Les terres cultivables sont le plus souvent

(1) p. 352.

(2) Des échantillons de charbon calédonien ont été récemment soumis par le Gouverneur, M. Feillet, à M. Price William, ingénieur à Londres. Il résulte de cet examen que le charbon est de très bonne qualité et semblable à celui qui a été essayé récemment au calorimètre sur les locomotives des chemins de fer de la Nouvelle Galles du Sud et de Victoria. Ces échantillons vont être essayés dans les mêmes conditions et analysés chimiquement en vue de déterminer notamment leur qualité en ce qui concerne la transformation en coke. Ce dernier point, dit M. Price William, aurait une valeur considérable pour le traitement des riches minerais d'hématite que j'ai inspectés à mon dernier voyage en Nouvelle-Calédonie. » (*V. Rev. Coloniale* du 5 octobre 1896, p. 590).

(3) p. 356.

de simples parcelles isolées. Plus de la moitié de l'île se compose de terrains improductifs. 120.000 hectares sont occupés par des forêts exploitables ; 400.000 peuvent servir de pâturages (1) ; 100.000 peuvent être utilisés pour les cultures rustiques (manioc, céréales, haricots) ; 250,000 pourraient également servir à la culture d'arbres fruitiers, oliviers, caféiers, mûriers, etc., enfin 45.000 hectares de terres d'alluvions peuvent produire toutes les plantes dont la culture est possible dans l'île.

« Les forêts semblent destinées à devenir une des richesses de la Nouvelle-Calédonie (2). Mais l'exploitation en est à peine commencée. On a de bonne heure, au contraire, tenté l'élevage, surtout celui de la race bovine. Mais on a cru pouvoir imiter la méthode de l'Australie qui dispose d'immenses étendues de territoires plats. Dans la Nouvelle-Calédonie, pays de montagnes, le rassemblement du bétail dans un parc était difficile ; la race bovine a été exposée aux épizooties ; les pâturages ont été ruinés par les mauvaises herbes (3). Les troupeaux en dévastant les cultures canaques ont provoqué l'insurrection de 1878. Ils ont aussi nui aux cultures européennes. « Enfin c'est en vue de l'élevage qu'on a fait à des particuliers des concessions très étendues, qu'on a créé un régime de grande propriété qui ne saurait convenir à la Calédonie à aucun point de vue (4). » Il nous a paru intéressant de reproduire l'histoire de ce que l'auteur appelle justement « une erreur géographique ».

Quant aux cultures, de nombreux essais ont été tentés. C'est le café qui est aujourd'hui le plus en faveur. La position géographique de l'île et le climat y conviennent bien. C'est du reste en vue de développer cette culture qu'ont été lancés

---

(1) En réalité d'après le résumé qui se trouve à la p. 214, les pâturages à graminées et à niaoulis peuvent couvrir environ 700.000 hect.

(2) p. 361.

(3) M. DE LANESSAN (*Expansion coloniale de la France* p. 656), fait ressortir les mauvais résultats de l'élevage. Bien que la production de viande dépassât la consommation, on ne pouvait lutter avec l'Australie pour la fabrication des salaisons, et d'autre part toute la culture souffrait de l'élevage. Il fallait faire venir d'Australie le fromage, le beurre. « Les œufs coûtaient à Nouméa 2 à 3 fr. la douzaine ».

(4) p. 363.

les récents appels du Gouvernement de la Colonie aux immigrants. (1)

Jusqu'ici la Nouvelle-Calédonie n'a guère été qu'un pays de mines et d'élevage. D'après l'auteur elle peut et doit devenir aussi un pays agricole. Les cultures destinées à la consommation locale doivent avoir leur place à côté des cultures industrielles et destinées à l'exportation, mais il faut surtout « éviter de se consacrer exclusivement à une seule culture », conseil plein de sagesse et dont les cultivateurs algériens connaissent aujourd'hui toute la justesse. En tout cas, la Calédonie est un pays de petite culture qui doit attirer une race énergique, intelligente, laborieuse.

La valeur économique de la Colonie est loin d'être arrivée au développement qu'elle peut atteindre. Cela tient « à l'absence de routes, de bras et de capitaux. » (2)

Les communications avec la métropole ne sont assurées que depuis 1882. Un câble la réunit depuis 1893 à l'Australie. Mais Nouméa n'a pas l'outillage nécessaire pour attirer les navires et lutter avec les grands ports australiens.

Ce qui fait plus encore défaut, ce sont les voies intérieures de communication. « Les légumes, les produits de toute espèce pourrissent sur place, faute de pouvoir être transportés au chef-lieu. » (3) Le transport de la tonne de marchandise de Diahot à Nouméa coûte plus cher que de Nouméa à Londres.

Mais c'est le manque de bras qui est le principal obstacle au développement de la Colonie. On a essayé sans succès d'employer les Canaques à la culture. A plusieurs reprises on a eu recours à l'introduction d'indigènes des Nouvelles-Hébrides. C'est au fond une variété de la traite, et ce système ne peut-être que temporaire, par suite de la disparition rapide des Néo-Hébridais. On a songé aux Chinois, mais ces immigrants présentent un grave danger Ils deviennent vite pour ceux qui les appellent des concurrents redoutables.

---

(1) V. *Bull. trim. Soc. Géog. et Archéol. d'Oran*, juill.-déc. 1895, Chron. géogr. p. 357,
(2) p. 379.
(3) p. 381.

On a eu enfin recours aux Japonais et aussi aux Annamites et aux Tonkinois.

Mais est-il nécessaire de recourir aux jaunes? Il serait préférable que l'Européen s'en passât, puisqu'il peut aussi bien travailler dans la Nouvelle-Calédonie qu'en Algérie ou au Cap. « C'est l'immigration française qui doit tirer parti de l'île Canaque ; rien ne peut la suppléer, ni la remplacer. » (1)

Mais la colonisation libre se développe très lentement. En 1876, il y avait encore moins de colons que de fonctionnaires ou militaires. Depuis cette époque, l'immigration, favorisée du reste par l'administration, a été un peu plus considérable. Le recensement de 1891 enregistrait 6,441 habitants libres sans compter les fonctionnaires et les troupes. La moitié, il est vrai, habitent Nouméa et sa banlieue. Il n'y a en dehors de la capitale que de petits villages ou plutôt des hameaux.

Or la Colonie est convoitée, menacée par les Australiens. Elle doit, pour se défendre, se peupler de Français et affermir l'influence française dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides. Suivant certains auteurs, elle pourrait nourrir un million d'habitants. Quel est donc le grand obstacle à la colonisation libre si lente, malgré tous les efforts ?

L'auteur voit cet obstacle dans la colonisation pénale et aborde le dernier et peut-être le plus grave des problèmes soulevés par l'étude de la Nouvelle-Calédonie.

Les différentes catégories de « colons forcés », déportés politiques, relégués-récidivistes et transportés, sont successivement étudiées.

Des premiers la Colonie n'a rien retiré. C'est un fait constaté depuis longtemps que les proscrits ne s'attachent pas à leur pays d'exil. Chassés par la défaite, ils espèrent, ils attendent le jour de la délivrance. Le déporté « vivrait-il cent ans sur la terre d'exil, le dernier soir comme le premier, il ne manquerait jamais de se dire en se couchant : « Ce sera pour demain. » (2) Très peu de déportés sont restés dans la Colonie après la loi d'amnistie de 1880.

(1) p. 385.
(2) p. 396.

Les relégués-récidivistes sont plus inutilisables encore. En réalité leur situation se rapproche beaucoup de celle des transportés, quoique la loi de 1885 ait voulu établir entre eux une grande distinction. On n'a obtenu des relégués aucun travail. Ils sont en effet moins disposés à l'effort que les forçats. Tandis que ces derniers sont en général des criminels d'occasion, en pleine possession de leur force, de leur courage, de leur énergie, les relégués sont des récidivistes endurcis dans leurs habitudes de paresse, sans ressort, sans courage.

Le type du récidiviste, c'est ce relégué rencontré par un voyageur, M. Mimande (1). C'était un docteur de la Faculté des lettres de Paris, dont le dossier contenait plus de trente condamnations pour vagabondage et mendicité. A peine débarqué, il adressa une pièce de vers à un haut fonctionnaire qui, charmé, le plaça chez un commerçant de Nouméa ; mais il se grisa si bien qu'on le rendit à l'administration. Il refusa lui-même de renouveler l'expérience. « Je suis incapable, dit-il, de me conduire dans la vie, et je demande à retourner dans le bureau du magasinier ; il ne sait pas bien sa langue, mais il m'empêche de me griser et d'aller en prison. »

« La loi sur la relégation, conclut l'auteur, est une expérience qui n'a pas réussi, un édifice à démolir. »

Quant aux transportés, c'est-à-dire aux condamnés aux travaux forcés, ils semblent tout d'abord devoir être plus utiles à la colonie. En effet, la loi de 1854, qui a organisé la transportation, stipule qu'ils doivent être employés aux travaux les plus pénibles de la colonisation. La loi avait pour but, non seulement d'éloigner de la métropole un élément dangereux, mais de faciliter aux condamnés leur réhabilitation, tout en les faisant servir à la colonisation.

Depuis 1864, environ 18.000 forçats ont été transportés à la Nouvelle-Calédonie. Les résultats obtenus condamnent la colonisation pénale. Il est vrai que l'administration a oublié le programme primitif. « Développer outre mesure les rouages administratifs pour employer les forçats à faire mouvoir ces rouages en quelque sorte à vide ; multiplier les bâtisses

(1) p. 401.

administratives et employer le forçat à les construire ou à les réparer, tel a été souvent le système pratiqué en Calédonie (1). » De plus on n'a pas séparé, dans les localités, les forçats des concessionnaires, ni ceux-ci des libérés. Les villages sont ainsi devenus des foyers de corruption.

Autour de Nouméa s'étend un groupe de pénitenciers, le camp de Montravel, l'île Nou, la presqu'île Ducos. Là s'élèvent d'immenses bâtisses qui ont longtemps contenu au moins le tiers des transportés. « En réalité on n'a supprimé le bagne de Toulon que pour le rétablir à l'île Nou. (2) »

On a d'autre part entrepris de fonder des établissements agricoles. La tentative a complètement échoué, et on y a renoncé depuis 1890. Du reste, ce n'était nullement le but que l'on devait poursuivre. « Le système suivi partout consiste à faire produire d'abord par les transportés tout ce dont l'administration a besoin : des tuiles, des pierres et des bois pour ses innombrables constructions ; du maïs, des haricots. des légumes pour l'alimentation des détenus ; des chaussures et des habits pour leur vêtement ; puis on a cherché des produits susceptibles d'être vendus. C'est dans ce double but qu'on a créé les ateliers et les fermes agricoles. On a voulu par là diminuer les frais de la transportation ; on n'y a pas réussi, et on a détourné la main-d'œuvre pénale de son véritable objet, les travaux publics (3). »

Les condamnés sont très peu employés aux travaux utiles, notamment aux routes. Beaucoup, parmi les mieux notés, sont placés dans des familles ou chez des petits propriétaires, ce qui est un système détestable. Leur envoi aux mines où ils accomplissent un travail pénible et utile semble bien préférable. L'administration « doit être réduite au rôle de geôle qu'elle n'aurait jamais dû quitter. » Cet emploi de la main-d'œuvre pénale qui fait concurrence à la main-d'œuvre libre ou libérée doit lui-même disparaître quand la richesse de la colonie s'est assez développée.

---

(1) p. 405.
(2) p. 408.
(1) p. 410. — V. DE LANESSAN (*Expansion Coloniale*, p. 666) : tandis que l'administration pénitentiaire s'adonnait aux tentatives infructueuses de culture, elle ne faisait rien pour relier entre elles les diverses parties de l'île.

C'est depuis 1878 que l'on a tenté de coloniser en donnant des concessions aux condamnés les mieux notés. Les résultats n'ont pas été très bons. Dès 1885, on constatait que beaucoup de concessions avaient dû être reprises, les concessionnaires n'ayant pas mis leurs terrains en culture. « Il est difficile de rendre laborieux des individus qui ont passé de longues années dans l'oisiveté et la débauche (1). »

Le principal établissement est celui de Bourail. Mais, malgré des frais considérables, quoiqu'on ait cherché à fonder des familles en mariant les concessionnaires, les résultats sont médiocres. De plus, l'éducation des enfants, si importante pourtant, a été beaucoup trop négligée. Enfin, « Bourail, *le paradis des forçats*, est une prime au crime. Tandis que le libéré ou le transporté grâcié quitte le pénitencier sans ressources, le concessionnaire a une terre, des vivres, des faveurs de toutes sortes. Quel est le pays, quelle est la colonie française où l'immigration libre est ainsi aidée et soutenue ?... Tous les habitants ont fait le rapprochement et comparé les six mois de vivres que touchent les immigrants libres avec les trente mois octroyés, il y a peu d'années encore, aux transportés de Bourail. » On connaît la réponse d'un concessionnaire de la vallée de Pouéo à l'amiral de Pritzbuer : « Ah ! mon gouverneur, si j'avions su qu'on était si bien ici, j'aurions fait le coup dix ans plus tôt (2). »

Mais la question la plus intéressante, c'est celle des libérés. Or, le nombre de ceux qui ont cherché à se réhabiliter par le travail est très faible. Les libérés, qui, au milieu d'une population libre se relèveraient peut-être, retombent au contraire dans leurs anciennes habitudes au contact des forçats. « On ne peut tirer parti des libérés que s'ils sont une minorité, et il est impossible de coloniser avec l'élément pénal pur (3). »

Au lieu de chercher à développer la colonisation par l'immigration libre, « on a absorbé toute la grande île pour en faire un champ d'expériences et d'utopies (4) ». On a, dans une île

(1) *Notice Officielle pour 1885*, citée p. 417.
(2) p. 424.
(3) p. 429. V. DE LANESSAN (*Expansion coloniale*, p. 659) : l'obstacle le plus grand au progrès de cette colonie doit être cherché dans la transportation.
(4) p. 429.

salubre, c'est-à-dire pouvant être exploitée dans les meilleures conditions par des travailleurs européens, compris dans le domaine pénitentiaire toutes les terres fertiles, si bien que « *les terres cultivables manquent absolument aux immigrants libres* (1) ».

Sans doute la colonie a encore besoin de bras et il convient d'y employer les condamnés aux travaux publics et à la mise en valeur de la colonie, mais à condition de considérer leur présence comme temporaire, comme uniquement destinée à la venue des colons libres. « Il faut que, dans quelques années, la Nouvelle-Calédonie, au lieu de 12.000 colons pénitentiaires et de 2.000 colons libres, ait 12.000 colons libres et presque plus de colons pénitentiaires ».

Le livre se termine par des considérations très justes sur l'emploi que l'on pourra faire des forçats le jour où la Nouvelle-Calédonie les repoussera. L'auteur préconise la formation de compagnies volantes qui pourraient être mises à la disposition des colonies nouvelles pour « les mettre en état de recevoir des colons libres le plus tôt possible : dessécher les marais, faire des routes, défricher... La transportation voyagerait ainsi d'une colonie à l'autre, suivant les besoins... Aucune colonie ne serait systématiquement affectée à la transportation, mais toutes, suivant leurs besoins, pourraient réclamer le secours de la main-d'œuvre pénale(2) ». Une rapide étude historique sur la colonisation pénale instituée par les Anglais et les Russes montre que la transportation « n'est qu'un expédient temporaire ».

En somme la loi de 1854 n'a nullement produit les résultats qu'on en attendait. La conclusion à laquelle aboutissent la plupart des criminalistes c'est « l'emprisonnement cellulaire comme stage et la transportation comme terme ».

Ainsi pour que la Nouvelle Calédonie atteigne son plein développement économique, il faut que l'on renonce à la transportation et que l'on attire dans la colonie une population de travailleurs libres. « Une sorte d'Auvergne ou de Bretagne

---

(1) Rapport de M. Chautemps sur le budget des colonies (exercice 1893), cité p. 433.
(2) p. 436.

d'au-delà des mers, à population assez dense, combinant la pêche et la culture, voilà ce que doit être la Nouvelle-Calédonie. Les grands capitaux et les grands entrepreneurs se consacreront à des entreprises minières[1] ».

Nous avons tenu à présenter un résumé rapide mais fidèle de l'ouvrage remarquable composé par M. Bernard et qui lui a valu les félicitations de la la Faculté des Lettres de Paris. Il nous a semblé qu'une telle œuvre avait pour tous ceux qui s'occupent de colonisation un intérêt assez grand pour mériter plus qu'une banale notice bibliographique.

Dans les deux premières parties (I Le sol ; II Le climat et la vie), l'auteur avec une méthode très sûre et une grande clarté, élucide toutes les questions purement scientifiques, discute les hypothèses et les systèmes, et fournit des solutions dont la solidité semble assurée. Puis arrivant à l'homme, il montre comment il faut opérer en matière de colonisation : il fait ressortir les graves mécomptes auxquels on s'expose, nous le savons mieux que personne, lorsqu'on ne tient pas compte des conditions particulières à chaque pays. Il n'y a pas qu'en Nouvelle-Calédonie que l'administration française ait commis de grandes erreurs.

La conclusion qui se dégage de la magistrale étude sur la colonisation pénale, par laquelle se termine l'ouvrage, n'est-elle pas la condamnation de ce fâcheux état d'esprit des administrateurs ou plutôt de l'administration, cet être anonyme et puissant, si souvent malfaisant, qui est trop porté à tout envahir, à tout absorber, à tout stériliser ?

Au moment où la France vient encore d'agrandir son empire colonial en y ajoutant la grande île de Madagascar après le Dahomey, le Soudan, le Congo, les pages consacrées à l'utilisation de la main d'œuvre pénale sont à méditer.

Ce livre sera consulté par le savant, par le géographe, par l'économiste, par le sociologue, par l'homme d'état. Il aidera puissamment tous ceux qu'attirent les problèmes de colonisation. Constater les services qu'il peut rendre, c'est faire son éloge et celui de son auteur.

PAUL RUFF.

---

(1) p. 449.

UNE NOUVELLE CARTE DU MAROC [1]

La nouvelle carte du Maroc que vient de publier l'éditeur Barrère comble une lacune et réalise un progrès.

Les cartes d'ensemble du Nord-Ouest africain sont en effet peu nombreuses et fort vieillies. Sans parler des cartes qui n'ont plus qu'un intérêt historique, comme la carte Catalane ou la carte d'Edrisi, la première en date des cartes modernes est celle de Renou, publiée en 1846, au 1/2.000.000e ; elle est destinée à accompagner sa description du Maroc, qui fait partie de l'Exploration scientifique de l'Algérie ; dressée surtout d'après des renseignements, les découvertes ultérieures ont confirmé sur beaucoup de points son exactitude. On peut en dire autant de la carte du capitaine Beaudoin, au 1/1.500.000e, publiée par le Dépôt de la guerre en 1848 ; cette carte importante a été le principal document sur le Maroc jusqu'au voyage de de Foucauld (1883-84) et mérite encore d'être consultée pour certaines régions. Citons aussi, parce qu'elles sont dans beaucoup de mains, la feuille relative au Maroc dans la carte d'Afrique de Lannoy de Bissy au 1/2.000.000e (publiée en 1887, rééditée en 1892) ainsi que la feuille analogue de la carte allemande de Habenicht au 1/4.000.000e (1re édition 1885, 3e édition 1892) : elle s'appuie sur Lannoy de Bissy, dont elle ne diffère que dans les détails et pas toujours à son avantage.

La carte anglaise du major Dalton au 1/1.584.000e (Londres 1889) est plus originale. Enfin M. P. Schnell(2) a publié en 1892, dans les suppléments aux *Mitteilungen* de Petermann, une très intéressante carte du Maroc au 1/1.750.000e : elle est accompagnée d'une longue et savante étude sur les sources de la cartographie Marocaine : dissertation à la manière allemande, bourrée de faits, et dans laquelle rien ou presque rien de ce

(1) *R. de Flotte de Roquevaire.* — Carte du Maroc à l'échelle du 1.000.000e, en 2 feuilles grand-aigle, gravure sur pierre en 4 couleurs. Paris, H. Barrère, éditeur, 1897.

(2) *Dr Paul Schnell.* — Des marokkanische Atlasgebirge. Péterm. Erganz n° 103. — Gotha — Justus Perthes 1892.

qui concerne son sujet n'a échappé à l'auteur. On ne peut désormais s'occuper de la cartographie du Maroc sans consulter ce mémoire, qui mériterait d'être traduit en français. M. de Flotte cite Schnell et l'a utilisé ; peut-être eût-il pu en tirer plus de profit encore.

Mentionnons, pour clore cette rapide revue, une carte provisoire du Maroc au 1/500.000^{e} en 13 feuilles, publiée par le Service géographique de l'armée (1894), mais qui ne se trouve pas dans le commerce.

La carte de M. de Flotte diffère avantageusement de toutes celles qui l'ont précédée. Elle est à une échelle notablement plus grande que les autres cartes accessibles au public, et elle utilise tous les documents publiés jusqu'à ce jour. L'auteur, outre les travaux, imprimés ou manuscrits, qu'il a consultés à la Bibliothèque Nationale et à la Société de Géographie de Paris, a eu la bonne fortune de mettre en œuvre les notes du commandant du génie Le Vallois, ancien chef de la Mission militaire française au Maroc, et, pour quelques points de détails, celles de M. B. d'Attanoux.

Le travail accompli par M. de Flotte est considérable. Il a dû non seulement rassembler des documents très dispersés, mais acquérir pour les interpréter des notions des principales langues européennes, d'arabe et de berbère. Conformément à un usage qui tend à se répandre de plus en plus et qu'on ne saurait trop approuver, l'auteur a joint à sa carte une notice, à laquelle nous empruntons la plupart des renseignements qui précèdent ; cette notice est suivie d'un index bibliographique bien dressé et particulièrement précieux.

La nouvelle carte du Maroc a été gravée par Erhard : c'est tout dire, et l'on peut deviner d'avance combien elle est soignée, facile à lire et agréable à voir. Les eaux indiquées en bleu se détachent bien. Peut-être la montagne est-elle un peu lourde, mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit de massifs considérables.

Les cartes marines françaises, anglaises et espagnoles ont servi à tracer le contour des terres. L'intérieur est basé sur l'itinéraire de Foucauld. C'est sur ces assises que viennent s'appuyer les autres itinéraires et travaux de détail dont toute

carte du Maroc, en l'absence d'un levé systématique inexécutable, ne peut être que la juxtaposition.

Il faut louer M. de Flotte d'avoir indiqué en pointillé les cours d'eau qui n'ont pas été suivis par des voyageurs européens. Peut-être eût-il pu procéder pour la montagne d'une manière analogue et distinguer ce qui est connu de ce qui est seulement supposé. En poussant le système plus loin, on pourrait, à l'aide de teintes ou d'indications conventionnelles quelconques, permettre de séparer d'un coup d'œil les certitudes et les hypothèses : on verrait alors combien malheureusement la part de ces dernières reste considérable.

La carte donne presque tous les noms arabes ou berbères, comme il convient. L'orthographe nous paraît en général satisfaisante. Parmi les divers systèmes de transcription de l'arabe en français qui ont été proposés, l'auteur a adopté celui du Service géographique de l'armée ; ce système n'est pas bien bon, mais les autres ne valent guère mieux. Il n'y a d'autre règle, à notre avis, que de se conformer à l'usage et à la prononciation ; comme on écrit en général pour être compris, la transcription la moins baroque est celle qu'il faut préférer.

Qu'il nous soit permis maintenant de faire à la nouvelle et excellente carte du Maroc quelques légères critiques ; elles portent en général sur la région voisine de l'Algérie, dont le tracé ne présente pas une image bien claire au point de vue géologique et orogénique ; il y a là un écheveau de chaînons imparfaitement débrouillé. La région située à l'ouest de Figuig, en particulier, n'est pas exactement représentée ; les erreurs proviennent de ce que l'auteur a suivi la carte dite du Sud-Oranais au 1 200,000e, en 15 feuilles.

Il faut en revenir, pour les parages de l'Oued-Guir, aux données de Dastugue (1). Il y a lieu aussi, pour bien comprendre la description que le général de Wimpffen a donnée de cette contrée, de se rappeler qu'il l'a vue pendant une période d'inondation. Es-Sed (sur l'Oued Guir) est écrit en trop gros caractères, puisqu'il s'agit d'une localité, probablement d'un barrage (tel est le sens du mot arabe) (2). Igli n'est pas exactemenl à sa place : cette localité se trouve non dans

(1) Dastugue.—Quelques mots au sujet de Tafilelt et de Sedjelmessa, av. 3 cartes, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, avril 1867.

(2) Voyage d'El-Aïachi el Moulay-Ahmed, trad. par Berbrugger.—Paris, 1846, p. 16.

la rivière même, mais sur la rive gauche de l'Oued Messaoura ou mieux Saoura. Au nord-ouest de Figuig, les Beni-Guil Cheraga (fraction orientale), supposent une fraction occidentale, les Gheraba, qu'on ne trouve indiqués nulle part ; Schnell porte simplement : Beni-Guill.

Les nombreux plans à grande échelle des principales villes du Maroc et de leurs environs, qui sont joints à la carte, sont fort utiles et rendront des services ; on n'en saurait dire autant du cartouche donnant les environs de Tanger et le détroit, qui n'apporte rien de neuf : on eût pu le rendre plus intéressant, en y indiquant les profondeurs marines, ou bien le remplacer par un croquis géologique ou par des profils.

Le Rif, tout couvert de noms, prend une précision vraiment inquiétante. C'est ici surtout que nous aurions voulu voir indiqué, par une notation quelconque, ce que tout cela a d'incertain, surtout pour l'orographie. M. de Flotte en effet n'en sait pas beaucoup plus là-dessus que ses prédécesseurs ; il a seulement tiré meilleur parti qu'eux de la carte du capitaine Beaudoin. Il a figuré les itinéraires de Roland Fréjus et de Duveyrier, et utilisé, comme il convient, les précieuses informations recueillies par notre collègue M. Mouliéras.

Ces quelques critiques de détail prouvent simplement que, surtout en matière de cartographie du Maroc, la perfection n'est pas de ce monde. La nouvelle carte est néanmoins de beaucoup la meilleure que nous possédions pour le Nord-Ouest africain, et il n'était guère possible de faire mieux dans les conditions actuelles.

Souhaitons en terminant qu'il soit donné à M. de Flotte d'entreprendre une exploration du Maroc à laquelle ses travaux cartographiques l'ont si bien préparé ; puisse-t-il marcher sur les traces de M. de Foucauld, un des plus remarquables explorateurs français du XIXe siècle.

Nos collègues de la Société de Géographie d'Oran, qui s'intéressent si vivement à leurs voisins de l'Ouest, voudront bien excuser cette trop sèche analyse ; nous avons cru bien faire en leur présentant cette carte nouvelle d'une région qui les touche de près, et sur laquelle le *Bulletin* d'Oran a publié tant de remarquables travaux.

AUGUSTIN BERNARD.

CONGRÈS

DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

(1896)

Le XVII[e] Congrès des Sociétés de Géographie, réuni à Lorient, a tenu ses séances du 2 au 8 août 1896 (1). Dans la séance d'ouverture, M. Marcel Dubois, professeur de géographie coloniale à l'Université de Paris et président du Congrès, a prononcé un discours fort applaudi sur le domaine véritable de la géographie et sur l'importance pratique des études géographiques. Les travaux du Congrès ont commencé le 3 août, et l'intervention fréquente du président dans les discussions y a apporté une heureuse précision ; dans une dernière séance, des vœux importants ont été votés.

I. — Enseignement de la Géographie

« Considérant d'une part, qu'avec l'organisation actuelle, le « baccalauréat donne à la géographie de la France et de ses « colonies un rôle exclusif, qui permet d'ignorer la géographie du reste du monde ; — d'autre part, que les autorités « universitaires, en introduisant au programme d'histoire de « la classe de philosophie une sorte d'étude générale des « grandes questions géographiques, semblent par cela même « leur reconnaître une sérieuse importance ; le Congrès émet « le vœu :

« 1° Qu'à la première partie du baccalauréat tant classique « que moderne, l'interrogation de géographie soit séparée de « celle d'histoire et reçoive un suffrage spécial, sinon un « coefficient ;

« 2° Que le programme de géographie générale adopté pour « la classe de première (lettres) soit introduit dans les classes « de philosophie de tous les établissements d'enseignement « secondaire ;

(1) Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de remercier ici la *Société Bretonne de Géographie*, et particulièrement son secrétaire général, M. Layec, professeur au Lycée, de l'activité intelligente et cordiale qui a été déployée, pour rendre aux congressistes le séjour de Lorient agréable et instructif.

« 3° Qu'une interrogation sur la géographie générale « moins la France soit introduite au programme de la deuxiè- « me partie du baccalauréat classique tant lettres que sciences, « et que cette interrogation ait pour sanction un suffrage « spécial. »

Cette question a été traitée dans la première séance du Congrès par M. Merchier, professeur au Lycée de Lille, qui a montré par des exemples l'énorme et explicable ignorance géographique de beaucoup de bacheliers. M. M. Dubois, par un court résumé de la discussion qui s'est ouverte après la communication de M. Merchier, a réuni l'opinion unanime des membres du Congres, et indiqué les moyens de remédier à cette insuffisance de l'enseignement géographique (1).

II. — Lecture des cartes dans l'enseignement public

« Le Congrès émet le vœu que les études de lecture des « cartes soient faites avec un soin de plus en plus scrupuleux « à tous les degrès de l'enseignement public. »

A ce vœu se rattachent trois communications de membres de la société de topographie : MM. le capitaine Guyot (enseignement de la topographie) ; Drapeyron (carte topographique de France de Cassini de Thury), et Triboulet (applications de la topographie).

III. — Division de la Carte du Monde

« Le Congrès émet le vœu que, dans l'établissement de la « carte de la terre :

« 1° On prépare, d'ores et déjà, l'application de la division « décimale géodésique du cercle, en divisant la sphère par « zones de 4° 30, correspondant à 5 grades, avec indication, en « cadre spécial, de la division décimale :

« 2° On prépare le sectionnement de ces zones, d'après le « rapport de la *Société de Géographie de l'Est* au Congrès. »

Rapporteur : M. J. V. Barbier, secrétaire général de la *Société de Géographie de l'Est*.

(1) Le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique vient de satisfaire aux désirs du Congrès en décidant que, dans les épreuves du baccalauréat, l'interrogation de géographie recevrait une note indépendante de celle de l'histoire.

IV. — Excursions géographiques

Sur une communication de M. Vignols, le Congrès émet le vœu que les compagnies de transport accordent largement la réduction de 50 °/₀ aux groupes d'au moins cinq personnes voyageant dans un but scientifique.

VI. — Décimalisation du Temps et de la Circonférence

« Le Congrès, considérant que plusieurs solutions de la « décimalisation de l'angle et du temps ont été préconisées, et « que des publications ont été déjà faites sur divers systèmes, « émet le vœu : que le choix de la meilleure solution, au point « de vue théorique et pratique, soit confié au Bureau des « Longitudes, complété par quelques personnes appartenant à « diverses administrations ou à des Sociétés de Géographie. »

Cette question est bien connue des membres de la Société d'Oran ; elle avait été présentée au Congrès par une importante communication de MM. Bonnin de Sarrauton et Bouty, qui a été reproduite dans le dernier numéro du *Bulletin*.

V. — Organisation de la pêche. — Enseignement de l'hygiène

« Le Congrès émet le vœu : que des conférences pratiques soient instituées dans les centres d'armement sur l'hygiène des pêcheurs et sur les premiers soins à donner aux malades et aux blessés ; — et que des notions élémentaires d'hygiène soient introduites dans les programmes et les examens pour l'obtention des brevets de capitaine au long cours et au cabotage. »

Telles avaient été les conclusions d'une communication de M. le Docteur Le Garrec (de la Société de Géographie de Lorient) ; elles ne peuvent manquer d'attirer l'attention de la Société de Géographie d'Oran, qui est une société maritime.

VII. — Ecoles de pêche

La Société de Géographie de Lorient avait organisé diverses excursions, qui ont été fort bien comprises ; celle qui a conduit les congressistes à l'île de Groix a été particulièrement intéressante. Avant de parcourir les côtes pittoresques de l'île, le Congrès a visité en effet l'École de pêche, qui y a été créée, dans les bâtiments de l'école primaire. Encouragée par les

Pouvoirs publics, ainsi que par le maire de Lorient et par la Société Bretonne de Géographie, l'école a rapidement prospéré sous la direction d'un maître convaincu, M. Guillard. Du 1er octobre 1895 au 1er juillet 1896, 116 élèves y ont appris à résoudre rapidement les problèmes qui concernent la lecture des cartes et la prise du point en mer. Ce sont des connaissances qui, si elles se vulgarisaient, éviteraient aux pêcheurs un grand nombre d'accidents, et l'on ne saurait encourager trop ardemment de semblables institutions. Les membres du Congrès ont été reçus par M. Guillard dans la salle de l'Ecole, où sont réunis les instruments, les cartes, quelques livres et un petit musée maritime. Il est à souhaiter que d'autres écoles semblables soient organisées sur les côtes de la France et de l'Algérie, et que les pêcheurs y apprennent, à la fois les connaissances techniques qui leur sont indispensables, et les conditions nouvelles de la pêche maritime. Il est nécessaire d'encourager en France la formation d'associations de pêcheurs, qui soient organisées, pour chaque campagne, en un syndicat: le produit de la pêche quotidienne est réuni, sur le lieu même de la campagne, à un navire affrété en commun, qui le porte le plus rapidement possible au port le plus voisin. De cette première application du syndicat doivent en découler d'autres dans l'avenir : service commun de renseignements, caisses d'assurances, etc. Ces questions ont d'ailleurs donné lieu à des discussions très complètes au Congrès des Pêches, qui s'est réuni, au mois de septembre dernier, aux Sables-d'Olonne, sous la présidence de M. Edmond Perrier, membre de l'Institut.

Le Congrès a adopté le vœu suivant :

« 1° Au sujet de la statistique des pêches maritimes, que,
« sur chaque bateau, le patron soit invité à tenir un carnet de
« pêche, pour y consigner, avec les observations qu'il pourra
« faire en mer, la quantité de poisson recueillie journellement
« par ce bateau (ainsi que cela se fait déjà dans les quartiers
« du Croisic et de Villefranche) ; que, dans la statistique du
« *Bulletin des Pêches maritimes*, on donne autant que possible
« la quantité de poisson vendue dans chaque criée, et le prix
« moyen du poisson, la quantité expédiée vers les marchés de
« l'intérieur, et le port d'attache du bateau qui l'a recueilli.

« 2° Au sujet de l'enseignement technique et professionnel « de la pêche, que l'Etat encourage par des subventions « annuelles la fondation et le développement des écoles libres « de pêche ; qu'il soit organisé, dans les écoles normales « d'instituteurs et dans les écoles primaires des arrondisse- « ments du littoral, des cours et conférences d'océanographie « destinés à vulgariser les éléments de cette science et à « intéresser les populations à tout ce qui concerne la pêche ; « enfin que, dans chaque quartier de pêche, par les soins du « Commissaire de l'Inscription maritime, soient publiés, « autant que possible, les renseignements sur la pêche qui « peuvent intéresser les pêcheurs (1). »

A l'étude des questions maritimes, qui ont donné un caractère très particulier et très intéressant au Congrès de Lorient, se rattachent : une excellente conférence de M. Thoulet, professeur à l'Université de Nancy et à l'Ecole supérieure de la Marine sur l'Océanographie et ses applications pratiques, dans laquelle il a montré quelle était l'étendue des études océanographiques, quels étaient leurs moyens d'investigation et leurs résultats pratiques ; — une étude de M. Augustin Bernard, professeur à l'Ecole des Lettres d'Alger et membre de la Société d'Oran, sur la Colonisation maritime en Algérie et en Tunisie ; — diverses lectures de MM. Hautreux, Legrand et Lallemand ; — une conférence de M. Guillard, sur l'Ecole de pêche de Groix.

Lorient

Le Congrès ne pouvait manquer de faire, à la ville qui le recevait avec tant d'intelligence et de cordialité, la politesse de protester contre des projets ministériels qui supprimeraient ou amoindriraient les établissements militaires et le personnel de guerre, qui font toute son importance, (vœu VIII).

L'histoire, la géographie et la statistique de la Bretagne, et particulièrement de Lorient, ont été étudiées d'ailleurs au

(1) Nous avons cru bon d'insister sur cette partie de l'œuvre du Congrès, dont la Société d'Oran ne saurait se désintéresser. Il y a beaucoup à faire pour le progrès et la sécurité de la pêche sur les côtes maritimes, et la Société pourrait encourager une tentative de l'enseignement professionnel dans cette voie, où il va falloir que tout le monde se décide à marcher sans arrière-pensée.

Congrès par d'intéressantes communications de MM. Legrand, Turquan, Le Téo, Loth et Vignols.

M. Vignols a en outre organisé, dans la salle des sciences du Congrès, une exposition cartographique de la Bretagne, qui a excité le plus vif intérêt : il en a publié un catalogue sommaire, qu'il a bien voulu nous charger d'offrir en son nom à la Société d'Oran. Le Congrès a émis le vœu (n° XI) que cet exemple fût suivi et que partout soient publiés « des documents « authentiques servant à l'établissement de cartes provin- « ciales de l'ancienne France. »

Emigration et Colonisation

La question des renseignements coloniaux a été soulevée au Congrès par deux commuuications, l'une de M. J.-V. Barbier, secrétaire général de la *Société de Géographie de l'Est*, et l'autre de M. Castonnet des Fosses, de la *Société de Géographie commerciale de Paris*. Les membres du Congrès ont souhaité (vœu IX) que le Bureau des renseignements commerciaux et de la colonisation répande, plus libéralement que par le passé, la *Revue Coloniale* et les *Notices Coloniales*, que les administrations coloniales publient des annuaires spéciaux, et que les colonies, d'accord avec les Chambres de commerce, entretiennent en France un agent dans les principaux centres. « Cet agent mettrait à la disposition des Sociétés de Géogra- « phie tout document de nature à aider celles d'entre elles qui « voudraient en faciliter la vulgarisation. »

Dans la discussion, qui a suivi la lecture de M. J.-V. Barbier, le Congrès a manifesté le désir de n'engager qu'avec prudence les Sociétés de Géographie dans ce mouvement. Il a accepté pourtant qu'elles y prissent part, et il semble qu'il y ait, pour les Sociétés de Géographie, toute une carrière de travaux pratiques à fournir, sans qu'elles aient à craindre de passer pour des agences d'émigration.

Vœux divers

Le Congrès a émis en outre un vœu sur les travaux à effectuer pour améliorer la navigabilité de la Loire (vœu XIII) ; sur l'introduction de diverses plantes assainissantes aux colonies (vœu X., communication de M. Moncelon) ; — sur l'atten-

tion qui devra être apportée, lors de la révision des cartes des services d'Etat, à l'établissement d'une nomenclature exacte (vœu XII).

Communications diverses

M. Gaudefroy-Demombynes, de la Société d'Oran, a parlé des médersas et de leur importance dans l'enseignement des indigènes de l'Algérie. Il a montré que la masse de la population indigène doit recevoir une instruction surtout pratique et professionnelle, et que les médersas doivent donner, sans rechercher une assimilation chimérique, une instruction arabe et française aussi élevée que possible, à une élite peu nombreuse, dans laquelle seront recrutés tous les fonctionnaires musulmans.

D'autres lectures ont été faites sur des questions coloniales par M. M. Olivier, par M. Castonnet des Fosses et par M. Forest, sur l'élevage des aigrettes dans les Colonies.

En résumé, le Congrès de Lorient a eu un plein succès. La *Société Bretonne de Géographie*, par son cordial accueil, a préparé la bonne entente de tous ; M. Marcel Dubois a animé le Congrès de son esprit actif et exact. Les discussions, qu'on pourrait appeler locales, sur les questions maritimes, ont été particulièrement intéressantes ; elles ont donné au Congrès de Lorient un goût de sel marin, qui en a fait l'originalité.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

DENIER D'OTHON

Trouvé dans les ruines de Mina, près de Relizane

M. Rufer, de Relizane, vient d'offrir au Musée d'Oran un denier en argent d'Othon, trouvé dans les ruines de Mina. En voici la description :

IMP. M. OTHO CAESAR AVG. TR. P. Tête d'Othon nue à droite. — Rv. VICTORIA OTHONIS. Victoire marchant à gauche et tenant une couronne de la main droite et une palme de la main gauche.

On sait que les médailles d'Othon, qui ne régna que 95 jours, en 69 de J.-C., sont très rares. Le denier offert gracieusement par M. Ruffer, vient combler une lacune dans les collections numismatiques du Musée d'Oran, qui ne possédait encore aucune monnaie de cet empereur romain. La Société de Géographie d'Oran, à qui l'on doit la création du Musée et qui continue à porter le plus grand intérêt à cette œuvre, adresse au généreux donateur ses félicitations et ses plus vifs remerciements.

L. Demaeght.

CATALOGUE RAISONNÉ
DU MUSÉE DE LA VILLE D'ORAN
(Suite)

541. IMP. MAXIMINVS PIVS AVG. Buste de Maximin lauré, drapé et cuirassé à droite. — Rv. FIDES MILITVM. La Fidélité militaire debout à gauche, tenant deux enseignes. (235 ou 236 de J.-C.)
Denier. D. 20mm. — P. 2g22 AR.

542. IMP. MAXIMINVS AVG. Même buste. — R. PROVIDENTIA AVG. S. C. La Providence debout à gauche, tenant une baguette de la main droite et une corne d'abondance de la gauche ; à ses pieds un globe. (236 de J.-C.) G. B.

543. La même médaille.

544. IMP. MAXIMINVS PIVS AVG. Buste de Maximin lauré et drapé à droite. — Rv. SALVS AGVSTI S.C. La Santé assise à gauche, nourrissant un serpent qui sort d'un autel (235 ou 236 de J.-C.) G. B.

545. Même légende. Buste de Maximin lauré, drapé et cuirassé à droite.— Rv. VICTORIA AVG. S. C. Victoire courant à droite, tenant une palme de la main droite et une couronne de la gauche. (236 de J.-C.) G. B.

546. La même médaille.

547. MAXIMINVS PIVS AVG. GERM. Même buste. — Rv. VICTORIA GERMANICA S. C. Victoire debout à gauche, tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche ; à ses pieds, un Germain assis, les mains liées derrière le dos. (236 de J.-C.) G. B.

548. La même médaille.

MAXIME
(Caius Julius Verus Maximus)
235 — 238

Maxime, fils de Maximin et de Pauline, fut nommé *César* et *prince de la jeunesse* en 235 de J.-C., à l'avénement de son père, qui l'associa à l'empire. Il accompagna ce dernier dans ses guerres, reçut comme lui le titre de *Germanique* en 236 et fut égorgé avec Maximin dans une sédition des troupes devant Aquilée, le 17 juin 238.

549. MAXIMVS CAES. GERM. Buste de Maxime nu et drapé à droite. — Rv PRINCIPI IVVENTVTIS. S. C. Maxime debout à gauche, tenant une baguette de la main droite et une haste de la gauche ; derrière lui, deux enseignes militaires. G. B.

550. La même médaille.

GORDIEN III

(*Marcus Antonius Gordianus*)

238 — 244

Gordien III naquit le 20 janvier 224 de J.-C. D'après l'opinion la plus répandue, il était fils de la fille de Gordien d'Afrique père. Il n'avait que treize ans et demi lorsque, le 22 ou le 23 juillet 238, il fut proclamé empereur par les prétoriens qui venaient d'égorger Maximin et son fils Maxime. Un de ses premiers actes fut le licenciement de la légion III Augusta, pour la punir d'avoir pris parti pour Maximin contre son grand-père et son oncle.

En 240, le proconsul d'Afrique Sabinien voulut se faire proclamer empereur. Mais sur l'ordre de Gordien III, le procurateur de la Maurétanie marcha contre lui à la tête de ses troupes et obtint des Carthaginois qu'il lui fût livré.

L'année suivante, le jeune empereur épousa Furia Sabinia Tranquillina, fille de C. Furius Sabinius Timesitheus, préfet du prétoire.

A cette époque, la lutte était ouverte contre les Sarmates et les Carpi qui ravageaient la Mésie, contre les Goths qui avaient franchi pour la première fois le Danube et contre les Francs qui menaçaient la Gaule. Aurélien, tribun de la légion VI *Gallicana*, marcha contre ceux-ci et les défit près de Mayence.

L'année 242 fut marquée par un retour offensif des Perses, qui, sous la conduite de leur roi Sapor, s'emparèrent des villes de Carrae, Atra, Nisibe et Antioche. Gordien fit ouvrir les portes du temple de Janus (cérémonie qui eut lieu pour la dernière fois) et se dirigea vers la Perse. Il traversa la Mésie et la Thrace, battit les Goths et les Sarmates et franchit l'Hellespont. En 243, il reprit Antioche et Carrae, défit les Perses près de Resaina et entra à Nisibe. Il était donc partout victorieux lorsque, entre le 23 février et le 14 mars 244, il fut égorgé par les troupes près de Resaina, à la suite de perfides manœuvres de l'Arabe Philippe, devenu préfet du prétoire après la mort de Timesitheus, qu'il avait fait périr.

Gordien III fut consul pour la première fois en 239 et COS. II en 241.

Ses puissances tribunices sont au nombre de sept :

TRIB. POT. vers le milieu de juin 238
TRIB. POT II...... le 10 décembre 238
TRIB. POT III..... le 10 décembre 239

et ainsi de suite jusqu'à sa dernière puissance, qui date du 10 décembre 243.

Il a été salué sept fois *imperator*, mais il n'en est fait aucune mention sur ses monnaies.

551. IMP. GORDIANVS PIVS FEL. AVG. Buste de Gordien lauré et drapé à droite. — Rv. AETERNITATI AVG. S. C. Le Soleil debout à gauche, radié, à demi-nu, levant la main droite et tenant un globe dans la gauche. G. B.

552. La même médaille.

553. Même légende. Buste de Gordien radié à droite. — Rv. CONCORDIA MILIT. La Concorde assise à gauche, tenant une patère de la main droite et une double corne d'abondance de la gauche.
Denier. D. 20^{mm}. — P. 4^{g} AR.

554. Même légende. Buste de Gordien lauré à droite. — Rv. FELICIT. TEMPOR. S. C. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée dans la main droite et une corne d'abondance dans la gauche. G. B.

555. Même légende et même buste. — Rv. FELICITAS AVG. S. C. La Félicité debout à gauche, un caducée dans la main droite et une corne d'abondance dans la gauche. G. B.

556. Même légende. Son buste lauré et drapé à droite. — Rv. FELICITAS TEMPORVM S. C. Même type. G. B.

557. IMP. CAES. M. ANT. GORDIANVS AVG. Buste de Gordien lauré à droite. — Rv. FIDES MILITVM S. C. La Fidélité debout à gauche, tenant une enseigne de la main droite et un sceptre transversal de la gauche. G. B.

558. IMP. GORDIANVS PIVS FEL. AVG. Buste de Gordien radié à droite. — Rv. FORT. REDVX. La Fortune assise à gauche, tenant un gouvernail de la main droite et une corne d'abondance de la gauche ; sous le siège, une roue.
Denier. D. 21mm. — P. 3g55. AR.

559. Même légende. Buste de Gordien radié à droite. — Rv. FORTVNA REDVX. Même type.
Denier. D. 22mm. — P. 3g70. AR.

560. La même médaille, sans roue.
Denier. D. 22mm. — P. 3g30. AR.

561. Même buste et même légende. — Rv. Même revers avec S. C. Derrière le siège, une roue. G. B.

562. Même légende, Buste de Gordien radié à droite. — Rv. IOVI STATORI. Jupiter debout, de face, regardant à droite, tenant un sceptre dans la main droite et un foudre dans la gauche.
Denier. D. 19mm. — P. 3g. AR.

563. Même buste et même légende. Rv. Même revers avec S. C. M. B.

564. Même légende. Buste de Gordien lauré à droite. — Rv. IOVI STATORI. Même type.
Denier. D. 19mm. — P. 3g10. AR.

565. Même type avec S. C. G. B.

566. Même légende. Buste de Gordien radié et drapé à droite. Rv. LAETITIA AVG. N. La Joie debout à gauche, tenant une couronne de la main droite et une ancre de la gauche.
Denier. D. 21mm. — P. 4g50. AR.

567. Même légende. Son buste lauré à droite. — Rv. Même revers avec S. C. G. B.

568. Même légende et même buste. — Rv. LIBERALITAS AVG. IIII. S. C. La Libéralité debout à gauche tenant une tessère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. G. B.

569. La même médaille.

570. La même médaille.

571. Même légende et même buste. — Rv. PAX AETERNA S. C. La Paix marchant à pas précipités à gauche, tenant une branche d'olivier de la main droite et un sceptre de la gauche. — Pr. *Regiae* (Arbal). G. B.

572. IMP. CAES. M. ANT. GORDIANVS AVG. Buste de Gordien lauré à droite. — Rv. P. M. TR. P. II. COS. P. P. S. C. Gordien debout à gauche, voilé, sacrifiant sur un trépied et tenant un sceptre. (239 de J.-C.) G. B.

573. IMP. GORDIANVS PIVS FEL. AVG. Buste de Gordien radié à droite. — Rv. P. M. TR. P. III. COS. II. P. P. Gordien debout à droite en habit militaire, tenant une haste transversale et un globe. (240 de J.-C.) *Denier*. D. 21^{mm}. — P. $3^{g}72$. AR.

574. Même légende. Son buste lauré à droite. — Rv. P. Même revers avec S. C. — Pr. *Regiae* (Arbal). G. B.

575. Même légende et même buste. — Rv. P. M. TR. P. V. COS. II. P. P. S. C. Apollon à demi-nu, assis à gauche, tenant une branche de laurier de la main droite et accoudé sur son siège. (242 de J.-C.) G. B.

576. La même médaille.

577. Même légende et même buste. — Rv. P. M. TR. P. VII. COS. II. P. P. S. C. Mars marchant à droite et tenant une haste et un bouclier. (244 de J.-C.) G. B.

578. IMP. CAES. M. ANT. GORDIANVS AVG. Buste de Gordien lauré à droite. — Rv. SALVS AVG. S. C. La Santé

assise à gauche, nourrissant un serpent sortant d'un autel. G. B.

579. IMP. GORDIANVS PIVS FEL. AVG. — Rv. VICTORIA AETER. S. C. Victoire debout à gauche, appuyée sur un bouclier et tenant une palme ; sous le bouclier, un captif. G. B.

580. Même légende. Son buste lauré et drapé à droite. — Rv. VIRTVS AVG. S. C. Mars debout à gauche, tenant une branche d'olivier de la main droite et une haste de la gauche ; à ses pieds à gauche, un bouclier. — Pr. Les Andalouses. G. B.

581. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. VIRTVTI AVGVSTI. Hercule nu debout à droite, posant le revers de sa main droite sur sa hanche et appuyé sur sa massue qui repose sur un rocher.
Denier. D. 21^{mm}. — P. 3^{g}20. AR.

582. La même médaille.
Denier. D. 20^{mm}. — P. 4^{g}33. AR.

PHILIPPE L'AINÉ
(*Marcus Julius Philippus*)
243 — 249

Philippe naquit en 204 à Chechébé, village de l'Idumée, qui devint en 244 la colonie romaine de Philippopolis.

Nommé préfet des Vigiles en 241, il se distingua par ses services et fut élevé en 243 par Gordien III à la dignité de préfet du Prétoire ; on sait comment cet empereur en fut récompensé. L'année suivante, pendant la guerre contre les Perses, Philippe souleva les soldats contre lui et le fit assassiner. Proclamé à sa place (244), il s'empressa de conclure la paix avec Sapor et revint à Rome, où il reçut du Sénat les titres impériaux et le surnom de *Persicus Maximus*.

La paix ne fut pas de longue durée. En 245, le nouvel empereur se mit en marche vers le Danube. En 246, il battit plusieurs bandes de Germains. En 247, il vainquit et soumit les Carpi et prit à la suite de ce double succès, les titres de *Germanicus* (248) et *Carpicus*. Il décerna les mêmes surnoms à son fils M. Julius

Philippus, qu'il avait associé à l'empire en 246 et célébra avec une grande magnificence les jeux séculaires pour le millième anniversaire de la fondation de Rome. Une foule d'animaux sauvages, que Gordien III avait réservés pour son triomphe sur les Perses, parurent dans ces fêtes, mais le lion, l'hippopotame, le cerf et l'antilope sont les seuls qui figurent sur les médailles de Philippe ou sur celles de son fils

Cette même année, 248, un prétendant du nom de Carvilius Marinus provoqua une révolte de la Mésie contre Severianus, beau-père de Philippe, en même temps que Jotapianus excitait des troubles en Syrie et en Cappadoce et qu'un certain Uranius Antoninus se faisait proclamer empereur à Emèse, où il régna six ou sept ans. Enfin, Trajan Dèce, envoyé à l'armée de Mésie pour combattre Marinus, prit le titre d'Auguste. Philippe, marcha contre lui, mais il fut vaincu et massacré près de Vérone par ses propres soldats (249). A cette nouvelle, les Prétoriens tuèrent son fils, alors âgé de douze ans.

D'après certains auteurs, Philippe était chrétien.

Il fut trois fois consul :

COS................ en 245
COS. II,............ en 247
COS. III........... en 248.

Ses puissances tribunices sont en nombre de six :

TRIB. POT.............. en mars 244
TRIB. POT. II........... le 10 décembre 244
TRIB. POT. III .... le 10 décembre 245

et ainsi de suite jusqu'à sa sixième et dernière, qui date du 10 décembre 248.

583. IMP. M. IVL. PHILIPPVS AVG. Buste de Philippe lauré à droite. — Rv. AEQVITAS AVGG. S. C. L'Equité debout à gauche, tenant une balance de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. Pr. Arbal. G. B.

584. La même médaille.

585. Même légende. Buste radié de Philippe à droite. — Rv. ANNONA AVGG. L'Abondance debout à gauche, tenant trois épis de la main droite et une corne d'abondance de la gauche.
Denier. D. 22mm. — P. 2g90 AR.

586. La même médaille. D. 20mm. — P. 2g72 AR.

587. Même légende. Buste lauré de Philippe à droite. — Rv. Même type et même légende avec S. C. G. B.

588. La même médaille.

589. IMP. PHILIPPVS AVG. Buste lauré de Philippe à droite. Rv. Même revers. G. B

590. IMP. M. IVL. PHILLIPPVS AVG. Buste de Philippe radié à droite. — Rv. FELICITAS TEMP. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée de la main droite et une corne d'abondance de la gauche.
Denier. D. 21mm. — P. 4g. AR.

591. Même légende. Buste lauré de Philippe à droite. — Rv. FIDES MILITVM S. C. La Fidélité debout à gauche, tenant deux enseiges. G. B.

592. Même légende. Son buste lauré à droite. — Rv. LAET. FVNDADA S. C. La Joie debout à gauche, tenant un patère de la main droite et un gouvernail de la gauche, le pied droit posé sur une proue. G. B.

593. Même légende. Son buste lauré à droite. — Rv. P. M. TR. P. III. COS - P. P. S. C. La Paix debout à gauche, tenant un caducée de la main droite et une corne d'abondance de la gauche (246 de J.-C.) G. B.

594. IMP. PHILIPPVS AVG. Buste radié de Philippe à droite. Rv. P. M. TR. P. IIII. COS. II. P. P. Même sujet (247 de J. C.).
Denier. D. 22mm. — P. 3g. AR.

595. IMP. M. IVL. PHILIPPVS AVG. Buste lauré de Philippe à droite. — Rv. SAECVLVM NOVVM S. C. Temple à huit colonnes ; au milieu, la statue de Jupiter? (ou de Rome) assis en face. G. B.

596. IMP. M. IVL. PHILIPPVS AVG. Buste lauré de Philippe à droite. — Rv. SECVRIT ORBIS S. C. La Sécurité

assise à gauche, tenant un sceptre de la main droite et soutenant sa tête de la main gauche G. B.

597. Même légende. Son buste lauré à droite.— Rv. VICTORIA AVG. S. C. Victoire marchant à droite et tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche. G. B.

598. Même légende. Son buste lauré à droite. — Rv. Même légende. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche. G. B.

OTACILIE

(Marcia Otacilia Severa)

Tout ce que l'on sait d'Octacilie, femme de Philippe, c'est qu'elle eut un fils nommé Marcus Julius Severus Philippus, qui fait l'objet de la notice suivante, et une fille, dont le mari Severianus était gouverneur de Mésie lorsque Marinus, comme nous l'avons déjà dit, provoqua une révolte de cette province en 248. On croit qu'Octacilie était chrétienne.

597. MARCIA OTACIL. SEVERA AVG. Buste d'Otacilie diadémé à droite. — Rv. CONCORDIA AVGG. S. C. La Concorde assise à gauche, tenant une patère de la main droite et une double corne d'abondance de la gauche. G. B.

598. La même médaille.

599. La même médaille M. B.

600. Même légende. Buste diadémé d'Otacilie à droite. — Rv. PIETAS AVGVSTAE S. C. La Piété debout à gauche, levant la main droite et tenant une boîte de parfums dans la main gauche. G. B.

601. La même médaille.

PHILIPPE FILS

(Marcus Julius Severus Philippus)

244 — 249

Philippe fils était âgé de sept ans lorsque son père se fit proclamer empereur au mois de mars ? 244. Il porta dès lors le titre

de *César*, qu'il échangea contre celui d'*Auguste*, au mois d'août ? 246. Il reçut le titre de *Germanicus* en 248 et celui de *Carpicus* vers la même époque, à la suite des expéditions de Philippe contre les Germains et les Carpi.

Nous savons qu'il périt en même temps que son père : les prétoriens l'assassinèrent à la nouvelle de la mort de ce dernier (249).

Philippe fils fut deux fois consul :

COS............ en 247
COS. II......... en 248

Ses puissances tribunices sont, comme celles de son père, au nombre de six :

TRIB. POT........... en mars 233
TRIB. POT. II .... le 10 décembre 244
TRIB. POT III....... le 10 décembre 245

et ainsi de suite jusqu'à la sixième et dernière qui date du 10 décembre 248.

602. IMP. M. IVL. PHILIPPVS AVG. Buste de Philippe fils, radié et drapé à droite. — Rv. IOVI CONSERVAT. Jupiter nu debout, à gauche, tenant un foudre de la main droite et un sceptre de la gauche. — Pr. Saint-Denis-du-Sig.
Denier D. 21^{mm}. — P. 3^{g} 95 AR.

603. IMP. PHILIPPVS AVG. Buste de Philippe, lauré, drapé et cuirassé à droite — PAX AETERNA S. C. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier de la main droite et un sceptre transversal dans la gauche. G. B.

604. M. IVL. PHILIPPVS CAES. — Son buste nu et drapé, à droite. — Rv. PRINCIPI IVVENT. S. C. — Philippe en habit militaire debout, à gauche, tenant un globe de la main droite et une haste de la main gauche. G.B.

605. La même médaille M. B.

606. M. IVL. PHILIPPVS CAES. Buste de Philippe nu et drapé à droite. — Rv. même légende — Philippe en habit militaire marchant à droite et tenant une haste de la main droite et un globe de la gauche. G. B.

607. IMP. M. IVL. PHILIPPVS AVG. Buste de Philippe, lauré drapé et cuirassé à droite. — Rv. SAECVLARES AVGG. S. C. à l'exergue III. — Chèvre marchant à gauche (248 d. J. C). G. B.

TRAJAN DÈCE

(*Caius Messius Quintus Trajanus Decius*)

249 — 251

Trajan Dèce naquit l'an 201 de J.-C. à Buballe, près de Sirmium, en Pannonie.

Envoyé à l'armée de Mésie, à la fin de l'année 248, pour combattre le prétendant Marinus, il se laissa proclamer empereur, et, quand Philippe marcha contre lui, il le fit massacrer par ses propres soldats.

Reconnu par le Sénat entre le 1er septembre et le 16 octobre 249, il commença son règne par une sanglante persécution contre les chrétiens.

En 250, après avoir nommé *Césars* et investi de la puissance tribunice ses deux fils Q. Herennius Etruscus et C. Valens Hostilianus, il marcha contre les Goths, qui, après avoir envahi la Dacie et la Mésie, venaient de pénétrer en Thrace, sous la conduite de leur roi Cniva. Celui-ci le battit près de Bérée en 251, s'empara de la ville de Philippopolis, puis remonta le Danube. Dèce et son fils Herennius Etruscus cherchèrent à refouler son armée dans les marais de la Dobrudscha, mais ils périrent tous deux dans une grande bataille livrée, en novembre 251, près d'Abricium, où ils furent abandonnés et trahis par Trebonius Gallus, qui se fit proclamer empereur par les Légions.

C'est pendant la première phase de la persécution contre les chrétiens ordonnée par Dèce qu'eut lieu, le 9 janvier 250, à Melitène, le martyre de Polyeucte, immortalisé par Corneille.

Dèce fut trois fois consul :

COS............ en 248
COS. II .... en 250
COS. III........ en 251

Ses puissances tribunices sont au nombre de trois :

TRIB. POT............ le 7 octobre 249 ?
TRIB. POT. II......... le 10 décembre 249
TRIB. POT. III......... le 10 décembre 250

608. IMP. C. M. Q. TRAIANVS DECIVS AVG. Buste de Dèce radié et cuirassé à droite. — Rv. DACIA. La Dacie debout à gauche, tenant une enseigne militaire de la main droite.
Denier. D. 20mm. — P. 3g65 AR.

Le revers de ce denier fait allusion à la victoire remportée en 250 par Dèce sur Cniva, roi des Goths, qui avait envahi la Dacie.

609. Même légende. Son buste lauré, drapé et cuirassé à droite. — Rv. GENIVS EXERC. ILLYRICIANI S. C. Génie à demi-nu debout à gauche, coiffé du modius, tenant une patère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. A droite du Génie, une enseigne militaire. G. B

Le revers de cette médaille fait allusion au départ pour l'armée d'Illyrie, en 250, d'Herennius, fils de Dèce.

610. Même légende. Son buste radié à droite.—Rv. VBERITAS AVG. La Fertilité debout à gauche, tenant une bourse de la main droite et une corne d'abondance de la gauche.
Denier. D. 20mm. — P. 3g70 AR.

ETRUSCILLE
(*Herennia Etruscilla*)

Etruscille, femme de Trajan Dèce, n'est connue que par les médailles.

611. HERENNIA ETRVSCILLA AVG. Buste diadémé d'Etruscille à droite. — Rv. FECVNDITAS AVG. S. C. La Fécondité debout à gauche, tenant une corne d'abondance dans la main gauche et tendant la main droite à un enfant qui est devant elle, les deux mains levées. G. B.

TRÉBONIEN GALLE
(*Caius Vibius Trebonianus Gallus*)

Trébonien Galle naquit en l'an 194 de J.-C. Après la mort de Trajan Dèce et de son fils, il se fit proclamer empereur par l'armée au mois de novembre 251, puis, après avoir conclu une paix

honteuse avec les Goths, auxquels il promit un tribut et abandonna le butin et les captifs de Philippopolis, il revint à Rome, nomma *César* son fils Volusien et associa à l'empire Hostilien, le second fils de Dèce. Hostilien étant mort de la peste au mois de décembre 251, Volusien lui succéda comme *Auguste*, dans les premiers mois de 252.

En 253, le roi des Goths, Cniva, reprit les armes. M. Aemilius Aemilianus, gouverneur de Mésie, marcha contre lui, le battit et fut proclamé empereur par les soldats, à la tête desquels il descendit en Italie. Trébonien Galle et Volusien se portèrent à sa rencontre, mais ils furent battus à Terni et périrent tous deux dans la bataille (mai 253). Aemilianus fut alors reconnu par le Sénat.

Trébonien Galle fut deux fois consul :

COS........................ en 251
COS II...................... en 252

Ses puissances tribunices sont au nombre de quatre. La première date de novembre 251, la deuxième du 10 décembre de la même année. On n'a pas encore trouvé la mention de la troisième puissance de cet empereur. On sait seulement qu'il prit le titre de trib.-pot. IIII à la fin de l'année 252.

612. IMP. CAES C. VIB. TREBONIANVS GALLVS AVG. Buste de l'empereur lauré à droite. — Rv. LIBERTAS AVGG. La Liberté debout à gauche, tenant un bonnet dans la main droite et un sceptre dans la gauche.
Denier. D. 23mm. — P, 4g. AR.

VOLUSIEN

(*Caius Vibius Volusianus*)

251 — 253

Il suit en tout le sort de son père, sauf pour les consulats. Il est consul en 252 et consul pour la deuxième fois en 253.

613. IMP. CAE. C. VIB. VOLVSIANO AVG. Buste de Volusien radié à droite. — Rv. CONCORDIA AVGG. La Concorde debout à gauche, tenant une patère de la main droite et une double corne d'abondance de la gauche.
Denier. D. 20mm. — P. 3g65. AR.

614. Même légende. Son buste radié à droite. — Rv. P. M. TR. P. IIII. COS. II. Volusien voilé debout à gauche,

sacrifiant sur un trépied allumé et tenant un sceptre.
Denier. D. 21mm. — P. 3g12 AR.

615. IMP. C. C. VIB. VOLVSIANVS AVG. Buste de Volusien radié à droite. — Rv. VIRTVS AVGG. La Valeur casquée debout à droite, tenant une haste de la main droite et appuyée de la gauche sur un bouclier.
Denier. D. 19mm. — P. 3g30. AR.

VALÉRIEN PÈRE

(*Caius Publius Licinius Valerianus*)

253 — 260

Valérien, d'origine noble, naquit l'an 193 de J.-C. Il remplit avec distinction les fonctions de Censeur et s'éleva aux plus hauts grades dans la carrière militaire. En 253, Trébonien Galle le chargeâ de marcher contre Emilien, qui avait pris la pourpre, mais avant qu'il eût pu rassembler ses troupes en Rétie, Trébonien Galle et son fils Volusien étaient tués au combat de Terni (mai 253). Il se fit alors proclamer empereur à son tour, et déjà il était en marche vers l'Italie, lorsqu'il apprit la mort d'Aemilianus, assassiné par ses propres soldats à Spolète (août 253). Resté seul empereur et reconnu à Rome, il associa son fils Gallien à l'empire.

Son règne fut marqué par des désordres et de grandes calamités. La peste et la famine désolèrent les provinces, pendant que les persécutions contre les chrétiens continuaient à ensanglanter les villes, et que de tous les côtés les barbares envahissaient le territoire de l'empire. En 255, les Goths poussèrent leurs incursions jusqu'en Illyrie et en Macédoine. En 256, les Alamans et les Francs envahissent la Gaule. Ces derniers pénètrent même jusqu'en Espagne, où ils restent douze ans. Et pendant que les Scythes infestent le rivage du Pont-Euxin, Sapor envahit la Mésopotamie, s'empare de Nisibe et de Carrae et rentre dans Antioche.

Valérien envoie Gallien contre les Alamans, Aurélien contre les Goths et court lui-même en Orient, pour arrêter la marche triomphante de Sapor. Il manœuvre quelque temps en Cappadoce pour empêcher la jonction des Goths avec les Perses, puis il se dirige sur Edesse, assiégée par ces derniers. Mais une défaite et les ravages de la peste ayant affaibli son armée, il veut traiter avec Sapor, qui profite d'une entrevue pour le faire prisonnier (vers le mois d'août 260).

Le malheureux empereur fut chargé de chaînes et eut à subir les traitements les plus indignes. Le perfide Sapor poussa l'outrage jusqu'à l'obliger à se courber devant lui pour lui servir de marche-pied lorsqu'il montait à cheval. Valérien étant mort dans cette horrible captivité, le roi ordonna qu'on l'écorchât et que sa peau, remplie de paille, fût suspendue, comme un trophée, dans un des temples de la Perse.

Valérien fut quatre fois consul :

COS..................	en 253	COS III..............	en 255
COS II..........	en 254	COS IIII.............	en 257

Il reçut le titre de *Germanicus Maximus* en 256 et fut investi sept fois de la puissance tribunice :

TRIB. POT................ en août 253
TRIB. POT. II............ le 10 décembre 253
TRIB. POT. III.. .. .. le 10 décembre 254

et ainsi de suite jusqu'à sa septième et dernière, qui date du 10 décembre 258.

616 IMP. C. P. LIC. VALERIANVS AVG. Buste de Valérien radié à droite. — Rv. VICTORIA AVG. Victoire marchant à gauche tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche.
Denier. D. 19mm. — P. 3g 80 AR.

GALLIEN

(Publius Licinius Egnatius Gallienus)

253 — 268

Gallien, fils de Valérien, naquit en 218 de J.-C.

Associé à son père en 253, il fut envoyé par lui en 256 pour combattre les Alamans. Il les battit en 257 et reçut le titre de *Germanicus Maximus*, puis, laissant sur le Rhin son fils aîné, P. Cornelius Licinius Valerianus, sous la garde du tribun Silvanus, il courut en Pannonie pour réprimer la révolte de D. Laelius Ingenuus. Celui-ci, vaincu à Mursa, en 258, par Aureolus, lieutenant de Gallien, se tua, et la Pannonie fut cruellement ravagée.

Les Alamans, profitant de l'absence de Gallien, se remettent en mouvement : ils traversent le sud-est de la Gaule, franchissent les Alpes au Mont-Genèvre et s'avancent jusqu'à Milan. Gallien les bat sous les murs de cette ville et les met en fuite (259).

A partir de ce moment, Gallien ne songea plus qu'à ses plaisirs et vécut au milieu de fêtes continuelles, et cependant les usurpa-

teurs, les barbares et les calamités continuaient à fondre sur l'empire. Une vingtaine de compétiteurs prennent le titre d'empereur : Postumus en Gaule, qui s'empare de Cologne et met à mort le fils de l'empereur, le jeune Salonin, et le tribun Silvanus ; les deux fils de Macrianus en Asie ; Valens en Achaie ; Piso en Thessalie ; Aureolus en Rhétie ; Marius, Victorinus et beaucoup d'autres encore se font proclamer et périssent en se combattant les uns les autres.

A la faveur de ces désordres et de l'inaction de Gallien, les Scythes entrent dans la Bithynie et brûlent Nicomédie, passent l'Hellespont, pillent le temple d'Ephèse et pénètrent en Cappadoce ; les Alamans ravagent le sud de la Gaule, les Francs enlèvent d'assaut Tarragone, les Goths assiègent Thessalonique, les Hérules menacent Athènes, enfin Zénobie, reine de Palmyre, dont le mari, Odenath, avait été l'allié des Romains, se déclare contre eux, à la mort de ce dernier, et agrandit ses états aux dépens de l'empire.

En 267 cependant, Gallien, sortant de sa torpeur, vint en personne combattre les Goths sur la côte occidentale de l'Epire, puis, après avoir passé un traité avec l'Hérule Naulobatus, il rentra en Italie, battit à Pontirolo, sur l'Adda, Aureolus, qui marchait sur Rome, et l'assiégea dans Milan. Mais, le 20 mars 268, il fut assassiné sous les murs de cette ville, victime d'un complot formé par Marcianus, Heraclianus, Aurélien et Claude.

Gallien fut sept fois consul :

COS	en 254	COS. V	en 262
COS. II	en 255	COS. VI	en 264
COS. III	en 257	COS. VII	en 266
COS. IIII	en 261		

Ses puissances tribunices sont au nombre de seize :

TR. POT	en août 253
TR. POT II	10 déc. 253
TR. POT III	10 déc. 254

et ainsi de suite jusqu'à sa seizième et dernière, qui date du 10 décembre 267.

617. GALLIENVS AVG. Tête de Gallien radiée à droite. — Rv. ABVNDANTIA AVG. L'Abondance debout à droite. B.

618. Même légende. Sa tête radiée à droite. — Rv. AETERNITAS AVG. Le Soleil radié à demi-nu, debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe. B.

619. Même légende et même tête. — Rv. APOLLINI CONS. AVG. Centaure marchant à droite et tirant de l'arc. B.

620. Même légende et même tête. — Rv. Même légende. Griffon marchant à gauche. B.

621. Même légende et même tête. — Rv. DIANAE CONS. AVG. Biche marchant à droite et regardant à gauche. B.

622. Même légende et même tête. — Rv. Même légende. Antilope à droite. B.

623. Même tête et même légende. — Rv. Même légende. Antilope marchant à droite. B.

624. Même tête et même légende. — Rv. Même légende. Cerf marchant à gauche. B.

625. Même tête et même légende. — Rv. FIDES MILITVM. La Fidélité debout à gauche, tenant une enseigne de la main droite et un sceptre droit de l'autre. Dans le champ H. B.

626. Même tête et même légende. — Rv. FORT. REDVX. La Fortune assise à gauche, tenant un gouvernail de la main droite et une corne d'abondance de l'autre. B.

627. GALLIENVS P. F. AVG. (*Gallienus pius felix Augustus*). Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. GERMANICVS MAX. Trophée au bas duquel sont assis deux Germains, les mains liées derrière le dos.
Denier. D. 21mm. — P. 3g65. AR.

628. La même médaille.
Denier. D. 21mm. — P. 3g10. AR.

629. GALLIENVS AVG. Tête de Gallien radiée à droite. — Rv. IOVI CONS. AVG. Chèvre marchant à droite. B.

630. Même légende et même tête. — Rv. IOVI PROPVGNAT. Jupiter nu, le manteau flottant, marchant à gauche et regardant en arrière, tenant un foudre. B.

631. Même légende et même tête. — Rv. LAETITIA AVG. La joie debout à gauche, tenant une couronne de la main droite et une ancre de la gauche. B.

632. Même légende et même tête. — Rv. LIBERAL. AVG. La Libéralité debout à gauche, tenant une tessère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. B.

633. Même légende et même tête. — Rv. LIBERO P. CONS. AVG. Panthère marchant à gauche. B.

634. La même médaille. B.

635. Même légende et même tête. — Rv. MARTI PACIFERO. Mars debout à gauche, tenant une branche d'olivier dans la main droite et s'appuyant de la gauche sur un bouclier. B.

636. Même légende et même tête. — Rv. PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier dans la main droite et un sceptre transversal dans la gauche. B.

637. La même médaille. — Dans le champ Δ. B.

638. La même médaille. — Dans le champ V. B.

639. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Rv. PAX PVBLICA. La Paix assise à gauche, tenant une branche d'olivier dans la main droite et un sceptre dans la gauche. B.

640. Même légende. Sa tête radiée à droite. — Rv. PIETAS AVG. La Piété debout à gauche, auprès d'un autel allumé levant les deux mains. B.

641. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Rv. PROVI AVG. La Providence debout à gauche, tenant une fleur dans la main droite et une corne d'abondance dans la gauche. B.

642. Même tête et même légende. — Rv. PROVIDENT. AVG. La Providence debout à gauche, tenant un sceptre transversal dans la main droite et un globe dans la gauche. B.

643. Même tête et même légende. — Rv. VBERITAS AVG. La Fertilité debout à gauche, tenant une grappe de raisin de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. B.

644. GALLIENVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à à gauche, tenant un sceptre dans la main droite et dans la gauche un bouclier orné de la tête de Méduse. — Rv. VICT. GERMANICA. Victoire courant à gauche, tenant une couronne dans la main droite et un trophée dans la gauche, et posant le pied droit sur un Germain assis à terre, les mains liées derrière le dos.
Denier. D. 21mm. — P. 2g72. AR.

645. Même buste et même légende.— Rv. VICT. GERMANICA. Victoire marchant à droite et tenant une couronne dans la main droite et un trophée de la gauche ; sous ses pieds un globe ; de chaque coté, un Germain assis à terre dans l'attitude de la tristesse.
Denier. D. 20mm. — P. 3g45 AR.

646. GALLIENVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. VIRTVS AVG. Mars debout à gauche, tenant un globe dans la main droite et un sceptre de la gauche. Dans le champ à droite P. B.

647. Même médaille. B.

648. Même légende. Sa tête radiée à droite. — Rv. VIRTVS AVG. La Valeur casquée debout à gauche, appuyée sur un bouclier et tenant une haste renversée.
Denier. D. 20mm. — P. 2g. AR.

649. IMP. C. P. LIC. GALLIENVS P. F. AVG. Son buste radié drapé et cuirassé à droite. — Rv. VIRTVS AVGG.

Valérien et Gallien en habits militaires, debout en face l'un de l'autre, tenant l'un une haste et nn globe, et l'autre une Victoire et une haste transversale.
Denier. D. 22mm. — P. 4g20. AR.

SALONINE
(*Cornelia Salonina*)

Salonine, femme de Gallien, et mère de Salonin, est peu connue; on sait seulement qu'elle porta l'empereur à la clémence envers les chrétiens et quelle favorisa les savants. Un passage de Zonare fait supposer qu'elle accompagna son mari dans son expédition contre Auréolus et qu'elle fut assassinée avec lui sous les murs de Milan le 20 mars 268.

650. CORN. SALONINA AVG. Buste de Salonine diadémé à droite avec le croissant. — Rv. AVG. IN PACE. Salonine assise à gauche, tenant une branche d'olivier dans la main droite et un sceptre dans l'autre. B.

Le revers de cette médaille a fait supposer que Salonine était chrétienne, la formule IN PACE ne se rencontrant que sur les monuments chrétiens.

651. SALONINA AVG. Même buste. — Rv. DEAE SEGETIAE. Segetia debout dans un temple à quatre colonnes, nimbée, tenant des deux mains son voile au-dessus de sa tête.
Denier. D. 21 mm. — P. 3g20 AR.

652. Même buste et même légende. — Rv. FECVNDITAS AVG. La Fécondité debout à gauche, tendant la main droite à un enfant et tenant une corne d'abondance dans l'autre. B.

653. Même buste et même légende. — Rv. IVNO AVG. Junon assise à gauche, tenant une fleur de la main droite et un enfant emmailloté sur le bras gauche. B.

654. CORNELIA SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite. — Rv. IVNO REGINA S. C. Junon debout à gauche, tenant une patère de la main droite et un sceptre de l'autre. G. B.

655. La même médaille. M. B.

656. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — Rv. PIETAS AVG. La piété voilée debout à gauche, levant la main droite et tenant une boîte à parfums sur le bras gauche. B.

657. Même légende et même buste. — Rv. VENVS FELIX. Vénus assise à gauche, tendant la main à un enfant et tenant un sceptre.
Denier. D. 20 mm. — P. 2 g 70 AR.

658. ΚΟΡΝΗΛΙΑ ϹΑΛΩΝΕΙΝΑ ϹΕΒ.— Rv. L'Espérance debout à gauche, tenant un rameau dans la main droite et relevant sa robe. A ses pieds, à gauche, un rameau. Dans le champ IB (année 12 du règne = 264 de J.-C.) L frappée en Egypte. POT.

SALONIN

(*Publius Licinius Cornelius Valerianus Saloninus*)

Salonin, fils de Gallien et de Salonine, reçut le titre de César en 255. Nous avons dit plus haut que son père Gallien, avant de partir pour la Pannonie en 258, le laissa sur le Rhin sous la garde du tribun Silvanus, et que Postume, après la prise de Cologne en 259, le fit mettre à mort. Il était âgé d'environ dix-sept ans.

659. SALON. VALERIANVS CAES. Buste de Salonin radié et drapé à droite. — Rv. PIETAS AVG. Bâton d'Augure, couteau de sacrificateur, vase à sacrifice, simpule et aspersoir.
Denier. D. 18 mm. — P. 4g 05 AR.

POSTUME

(*Marcus Cassianius Latinus Postumus*)

258 — 268

Postume, dont la famille était obscure, naquit en Gaule. Il embrassa la carrière militaire et sut, par son mérite, se faire distinguer de Valérien, qui, en 257, le nomma gouverneur de cette province,

où déjà avaient commencé les incursions des Alamans. Postume les repoussa, et, profitant de l'éloignement de Gallien qui était allé combattre le prétendant Ingénuus, il se fit proclamer empereur par ses soldats. Reconnu par les légions de Bretagne et d'Espagne, il fonda l'empire des Gaules et lui donna pour capitales Mayence et Cologne, après avoir fait mettre à mort, dans cette dernière ville, Salonin, fils de Gallien, et le tribun Silvanus (259).

Les années suivantes se passèrent en luttes continuelles, soit contre Gallien, soit contre les Germains. Une victoire sur ces derniers lui valut, en 262, le titre de *Germanicus Maximus*. En 264, il bat Gallien qui s'est décidé à marcher en personne contre lui. En 265 il remporte quelques victoires sur les Francs, qui avaient envahi la Gaule ; enfin, au début de l'année 268, il venait de vaincre, près de Mayence, l'usurpateur Cornelius Ulpianus Laelianus, lorsqu'il fut tué par ses soldats, auxquels il avait refusé d'abandonner le pillage de cette ville.

Postume fut cinq fois consul :

COS.	en 258	COS. IIII	en 265
COS. II	en 259	COS. V	en 267
COS. III	en 260		

Ses puissances tribunices sont au nombre de onze :

TRIB. POT.	en 258
TRIB. POT II	le 10 déc. 258
TRIB. POT III	le 10 déc. 259

et ainsi de suite jusqu'à sa onzième et dernière, qui date du 10 décembre 267.

660. IMP. C. POSTVMVS P. F. AVG. Buste de Postume radié et drapé à droite. — Rv. FIDES MILITVM. La Foi debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. P.

661. IMP. C. M. CASS. LAT. POSTVMVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. Même revers. M. B.

662. IMP. C. POSTVMVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. IOVI STATORI. Jupiter nu debout de face, regardant à droite, tenant un sceptre dans la main droite et un foudre dans la gauche. P.

663. La même médaille. P.

664. Même tête et même légende. — Rv. MONETA AVG. La Monnaie debout à gauche, tenant une balance de la main droite et une corne d'abondance de l'autre. P.

665. Même tête et même légende. — Rv. NEPTVNO REDVCI. Neptune nu debout à gauche, le manteau derrière lui, tenant un dauphin dans la main droite et un trident de la gauche ; à gauche, un vaisseau vu à moitié. P.

666. POSTVMVS P. AVG. Buste de Postume radié et drapé à droite. — Rv. PAX EQVITVM. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier dans la main droite, et un sceptre transversal de l'autre. P.

667. IMP. C. POSTVMVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. PAX AVGVSTI. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier dans la main droite et un sceptre transversal de la main gauche. P.

668. Même légende et même buste. — Rv. PROVIDENTIA AVG. La Providence debout à gauche, tenant un globe dans la main droite et un sceptre transversal de la main gauche. P.

669. Même légende et même buste. — Rv. VBERTAS AVG. La Fertilité debout à gauche, tenant une bourse dans la main droite et une corne d'abondance dans l'autre. P.

670. IMP. POSTVMVS AVG. Son buste radié et drapé à droite Rv. VIRTVS EQVIT. Soldat marchant à droite, tenant une haste de la main droite et un bouclier de l'autre. P.

VICTORIN PÈRE

(*Marcus Pius Avonius Victorinus*)

265 — 268

Victorin, fils de la célèbre Victorine, sœur de Posthume, était général de l'armée d'Aureolus lorsque, en 265, il fit défection et fut associé par son oncle Posthume à l'empire des Gaules. Après

la mort de ce dernier et celle de l'usurpateur Laelianus, assassinés l'un et l'autre en 268 par leurs soldats, il resta pendant quelques jours seul maître de la Gaule, mais il périt à son tour, à Cologne, cette même année 268, dans un complot suscité contre lui par un greffier dont il avait violé la femme.

671. IMP. C. VICTORINVS P. F. AVG. Buste de Victorin, radié et drapé à droite. — Rv. INVICTVS. Le soleil a demi nu marchant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet de la main gauche. P.

672. IMP. C. PIAV. VICTORINVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier de la main droite et un sceptre transversal de la gauche. P.

673. IMP. C. VICTORINVS P. F. AVG. Même buste Rv. — Même revers. — Dans le champ, une étoile à droite ; V à gauche. P.

674. Même médaille. — Dans le champ à gauche N. P.

675. IMP. C. VICTORINVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. VIRTVS AVG. Soldat casqué debout à droite, tenant une haste de la main droite et appuyé de la gauche sur un bouclier. P.

MARIUS

(*Caius Marcus Aurelius, Marius*)

268

Marius exerçait l'humble état de fergeron, lorsqu'il entra dans l'armée, où il se distingua par sa vaillance. Devenu général, il se fit remarquer de Victorine, qui le proposa pour empereur à l'armée des Gaules. Celle-ci l'acclama sans hésitation, mais le troisième jour de son règne, il fut assassiné par un soldat (entre le 4 et le 24 mars 268).

676 IMP. C. MARIVS P. F. AVG. Buste de Marius radié et drapé à droite. — Rv. SAEC. FFLICITAS. La Félicité debout à gauche tenant un caducée de la main droite et une corne d'abondance de la gauche P.

TETRICUS LE PÈRE

(*Caius Pius Esuvius Tetricus*)

268 — 273

Tetricus, qui était gouverneur de l'Aqùitaine, fut, au mois de mars 268, après la mort de Marius, désigné par Victorine pour lui succéder. Proclamé empereur des Gaules, de l'Espagne et de la Bretagne, il fit donner à son fils le titre de César et commença un règne qui fut troublé en 269 par la révolte des habitants d'Autun, puis par l'indiscipline des soldats, toujours prêts à se soulever. Fatigué d'un empire qui lui causait tant d'ennuis et d'alarmes, il fit, en 273, des offres secrètes à Aurélien, qui régnait sur les autres provinces. En vertu d'une entente avec lui, Aurélien pénétra dans les Gaules et rencontra l'armée gauloise près de Châlons. Tetricus, après un combat de courte durée, se livra, et ses troupes furent bientôt réduites à déposer les armes. Pour sauver les apparences, Tetricus servit d'ornement au triomphe d'Aurélien, mais celui-ci le combla aussitôt de faveurs : il lui donna un palais sur le Caelius et la charge de correcteur de la Lucanie.

Tetricus mourut en 235, sous le règne de Tacite, qui lui accorda les honneurs divins.

Les puissances tribunices de Tetricus sont au nombre de six :

TRIB. POT,.................. en 268
TRIB. POT. II...... le 10 décembre 268
TRIB. POT. III ..... le 10 décembre 269

et ainsi de suite jusqu'à sa sixième et dernière qui date du 10 décembre 272.

677. IMP. TETRICVS P. F. AVG. Buste de Tétricus radié et cuirassé à droite. — Rv. HILARITAS AVG. L'Allégresse debout à gauche, tenant une palme de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. P. B.

678. Même buste et même légende. — Rv. HILARITAS AVG. Même type. P. B.

679. Même médaille. P. B.

680. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Buste de Tétricus radié et drapé à droite. — Rv. INVICTVS. Le soleil radié à demi nu marchant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet ; dans le champ, une étoile. P. B.

681. IMP. C. TETRICVS P. AVG. Son buste radié à droite. — Rv. LAETIS AVG. La Joie debout à gauche, tenant une conronne de la main droite et une ancre de la gauche ; à gauche un enfant. P. B.

682. IMP. TETRICVS P. AVG. Son buste radié et cuirassé à à droite. — Rv. PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. P. B.

683. IMP. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié à droite. — Rv. SPES PVBLICA. — L'Espérance marchant à gauche, tenant une fleur dans la main droite et relevant sa robe de la main gauche. P. B.

TETRICUS LE FILS

(*Caius Pius Esuvius Tetricus*)

269 — 273

Tetricus fils fut déclaré César par son père l'an 267 de J.-C. Il suivit en tout la fortune de son père. Comme lui, il parut au triomphe d'Aurélien, mais, comme lui aussi, il fut ensuite comblé de faveurs.

684. C. PIV ES. V. TETRICVS CAES. Sa tête radiée à droite. Rv. SPES PVBLICA. L'Espérance marchant à gauche, tenant une fleur de la main droite et relevant sa robe de l'autre. P. B.

685. La même médaille.

CLAUDE II

(*Marcus Aurélius Valerius Claudius*)

268 — 270

Claude II, surnommé le Gothique, à cause de ses victoires sur les Goths, naquit en Illyrie le 10 mai 215 d'une famille obscure. Il se distingua par de brillants services dans l'armée et fut, en 259, nommé Gouverneur d'Illyrie par Valérien. A la mort de Gallien, en 268, il fut proclamé empereur et se montra digne du souverain pouvoir,

Les Alamans ayant envahi l'Italie, Claude marcha contre eux et en mit en pièces la moitié sur le bord du lac de Garde en 268. L'année suivante, une armée de trois cent vingt mille Goths traversa la Mésie et pénétra dans la vallée de la Marawa, soutenue par une flotte de deux mille vaisseaux. Claude courut prendre position dans la vallée de l'Axios, sépara ainsi la flotte des Goths de leur armée et battit cette dernière à Naïssus, lui tuant cinquante mille hommes. Ces deux victoires lui valurent le titre de *Germanicus Maximus*.

Au début de l'année 270, il continua à poursuivre les Goths et les détruisit presque complètement dans les défilés de l'Haemus. Il prit alors les titres de *Gothicus Maximus* et *Parthicus Maximus*.

Au mois d'avril de cette même année, il allait se mettre en campagne contre Zénobie et Tétricus, lorsqu'il fut atteint de la peste et mourut à *Sirmium*, à l'âge de 56 ans. Il fut mis au rang des dieux.

Claude fut investi de la puissance tribunice pour la première fois au milieu de mars 268 ; pour la deuxième fois, le 10 décembre de la même année, et pour la troisième et dernière fois, le 10 décembre 269.

686. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Buste de Claude radié à droite. Rv. AEQVITAS AVG. L'Equité debout à gauche, tenant une balance de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. P. B.

687. La même médaille.

688. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — Rv. CONSECRATIO. Aigle debout à droite, se retournant. P. B.

689. Même tête et même légende. — Rv. même revers, mais l'aigle est de face, regardant à droite. P. B.

690. Même tête et même légende. — Rv. même légende. Autel allumé avec des palmettes. P. B.

691. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Son buste radié à droite. Rv. FELIC. TENPO (sic) ; à l'exergue T. P. B.

692. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite Rv, FELICITAS AVG. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. P. B.

693. La même médaille.

694. Même buste et même légende. — Rv. FIDES EXERCI. La Foi militaire debout à gauche, tenant deux enseignes dont l'une est transversale. P. B.

695. La même médaille.

696. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Sa tête radiée à droite.— Rv. GENIVS AVG. Génie coiffé du modius debout à gauche auprès d'un autel, tenant une patère et une corne d'abondance. P. B.

697. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite.—Rv. IOVI STATORI. Jupiter nu debout à droite, tenant un sceptre de la main droite et un foudre de la gauche. P. B.

698. Même buste et même légende. — Rv. IOVI VICTORI. Jupiter nu, debout à gauche avec son manteau déployé derrière lui, tenant un foudre de la main droite et un sceptre de l'autre. P. B.

699. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite. — Rv. Même revers. P. B.

700. La même médaille.

701. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite. — R. LIBERALITAS AVG. La Libéralité debout à gauche, tenant une tessère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. P. B.

702. Même buste et même légende. — Rv. LIBERTAS AVG. La Liberté debout à gauche, tenant un bonnet de la main droite et un sceptre de l'autre. P. B.

703. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Rv. MARS VLTOR. Mars nu avec le manteau flottant, marchant à droite, tenant une haste de la main droite et un trophée de l'autre. Dans le champ N. P. B.

704. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite. — Même revers. P. B.

705. La même médaille.

706. IMP. CLAVDIVS AVG. Même buste. — Rv. PAX AVGVSTI. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier de la main droite et un sceptre transversal de la gauche. Dans le champ M. P. B.

707. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Rv. PROVIDENT. AVG. La Providence debout à gauche, les jambes croisées, indiquant avec une baguette un globe qui est à terre, tenant une corne d'abondance et appuyée sur une colonne. P. B.

708. IMP. C. M. AVR. CLAVDIVS. Son buste radié à droite. — Rv. VENVS AVG. Venus debout, tenant un globe et une haste et appuyée sur un bouclier. P. B.

709. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Même buste. — Rv. VICTORIA AVG. Victoire debout à gauche, tenant une couronne dans la main droite et une palme dans l'autre. P. B.

QUINTILLE

(*Marcus Aurelius Claudius Quintillus*)

270

Quintille, pendant la campagne de son frère Claude II contre les Goths, en 269, fut chargé par lui de la défense de la ligne des Alpes et de la position d'Aquilée. A la mort de son frère (270), il fut proclamé empereur par l'armée qu'il commandait près de cette ville; mais, au bout de 17 ou 20 jours, il se tua ou fut tué par ses soldats, à la nouvelle de l'élection d'Aurélien par l'armée qui était à Sirmium.

Durant le court règne de Quintille, quelques bandes de Goths pillèrent Anchiale en Thrace et essayèrent de prendre Nicopolis.

710. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Buste de Quintille radié et drapé à droite, — Rv. VICTORIA

AVG. Victoire marchant à droite, tenant une couronne de la main droite et une palme de l'autre. P. B.

AURÉLIEN
(*Lucius Domitius Aurelianus*)
270 — 275

Aurélien, fils d'un paysan, naquit à Sirmium en Pannonie, le 9 septembre 214. Entré dans l'armée comme simple soldat, il se fit remarquer par son intelligence et sa bravoure et s'éleva aux plus hauts grades. En 241, tribun de la Légion VI Gallicana, sous Gordien III, il défit les Francs près de Mayence. En 256, à la tête des armées d'Illyrie et de Thrace, il remporta plusieurs victoires sur les Goths, et, en 270, il fut proclamé empereur à Sirmium, ainsi que nous l'avons dit dans la notice précédente. Aussitôt, il marcha contre les Juthunges, qui s'avançaient vers la haute Italie et leur infligea une sanglante défaite.

Ensuite, il passa en Pannonie et repoussa les Vandales qui avaient envahi cette province. L'année suivante, il tomba sur les Alamans qui avaient pénétré en Italie et obtenu quelques succès à Plaisance, et les écrasa dans deux rencontres, à Fanum Fortunae (Fano) puis à Ticinum (Pavie).

En 272, Aurélien traversa l'Illyrie et la Thrace et battit, au-delà du Danube, Cannabas, chef des Goths. Passant ensuite en Syrie, il s'empara d'Antioche, et, après denx victoires sur les troupes de Zénobie, près de l'Oronte, puis sous les murs d'Emèse, il alla mettre le siège devant Palmyre. La ville se rendit après avoir vainement attendu le secours des Perses, des Arabes et des Sarrazins, et Zénobie tomba au pouvoir du vainqueur. Aurélien laissa à Palmyre, Sandarion comme gouverneur et quitta la Syrie pour passer en Thrace, où il vainquit les Carpi. En 273, à la suite d'une révolte des Palmyriens contre le gouverneur Sandarion, Aurélien revint en Syrie et détruisit de fond en comble la superbe Palmyre dout on voit encore les ruines au milieu des sables du désert.

Enfin, à son retour d'Orient, il s'avança jusqu'à Châlons, où comme nous l'avons dit, il rencontra les légions de Tétricus, qui se rendit à la suite d une entente avec lui, et la Gaule rentra sous son obéissance.

Après toutes ces victoires, Aurélien revint à Rome et y célébra un somptueux triomphe. Tétricus et Zénobie y parurent avec de longues files de prisonniers appartenant aux nations les plus éloignées. Le triomphateur fermait le cortège : il était monté sur un char traîné par quatre cerfs enlevés à un roi Goth.

Aurélien s'occupa ensuite de la réorganisation de l'Italie. Il y créa huit régions réparties entre des légats impériaux ayant l'autorité militaire sous le nom de correcteurs

L'année 274 fut marquée par des troubles en Gaule, par un édit sanglant contre les Chrétiens, par les victoires du futur empereur Probus sur les Francs et les Alamans et par celle de Constance sur ces derniers à Vindisch.

Enfin, au début de l'année 275, Aurélien se trouvait en Thrace et préparait une expédition contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné à Cenophrurium, victime d'un complot formé par son affranchi Mnestheus (fin janvier).

Parmi les faits de cette époque qui intéressent la numismatique, il faut citer la révolte des monétaires de Rome, en 274. Elle fut suscitée par leur chef Felicissimus, dont Aurélien gênait les exactions en prohibant rigoureusement l'arbitraire dans la fabrication des monnaies d'or. C'est aussi sous le règne de cet empereur, comme nous l'avons déjà dit, que la monnaie de bronze cessa d'être émise par le Sénat.

Aurélien fut trois fois consul :

COS .... en 271
COS. II.......... en 274
COS. III......... en 275

Ses puissances tribunices sont au nombre de six :

TRIB. POT.................. en août ? 270
TRIB. POT. II........, le 10 décembre 270
TRIB. POT. III....... le 10 décembre 271

et ainsi de suite jusqu'à sa sixième et dernière, qui date du 10 décembre 275.

Il reçut les titres : de *Germanicus Maximus* en 270 ou 271 ; de *Gothicus Maximus* et de *Parthicus Maximus*, en 274 ou 272 ; de *Carpicus Maximus*, en 272 et de *Dacicus Maximus*, probablement la même année.

711. IMP. C. AVRELIANVS AVG. Buste d'Aurélien radié et cuirassé à droite. — Rv. RESTITVT. ORBIS. Femme debout à droite, présentant une couronne à Aurélien en habit militaire et tenant une haste. Dans le champ, une étoile. P. B.

712. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. ROMAE AETERNAE. Aurélien debout à droite en présence de Rome nicéphore assise à gauche sur un bouclier. En exergue Q. P.B.

713. Même légende. — Son buste lauré, drapé et cuirassé à droite. — Rev. VICTORIA AVG. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche ; à ses pieds, un captif assis, les mains liées derrière le dos. P. B.

714. Même légende. Son buste radié et drapé à droite.— Rv. VIRTVS AVG. Aurélien debout à droite en habit militaire, tenant une haste de la main droite et un globe de la gauche ; un soldat debout lui présente une Victoire et tient une haste transversale. P. B.

SÉVÉRINE

(*Ulpia Severina*)

Sévérine, femme d'Aurélien, n'est connue que par les monnaies.

715. OYAΠ. CEYHPINA CEB. Buste diadémé de Sévérine à droite. — Ŕv. ETOYC. Ϛ. L'Abondance debout à gauche, tenant une épée dans la main droite et une corne d'abondance dans la gauche (an 7 du règne d'Aurélien = 276 de J. C. — Frappée en Egypte). P.

TACITE

(*Caius Marcus Claudius Tacitus*)

275 - 276

A la mort d'Aurélien, le Sénat et les légions se renvoyèrent mutuellement le choix d'un empereur ; enfin, après un interrègne de six mois, le Sénat, convoqué par le consul Gordianus, proclama un de ses membres, Tacite, vieillard de 75 ans (25 septembre 275). Il prétendait descendre de l'illustre historien. Le seul fait marquant de son court règne est sa victoire sur les Alains et les Goths en Asie, vers la fin de l'année 275, et à la suite de laquelle il prit le titre de *Gothicus Maximus*. Vers le mois d'avril 276, les soldats tuèrent Maximin, gouverneur de Syrie, parent de Tacite ; et peu après, craignant la vengeance de l'empereur, ils le firent périr lui-même à Tarse ou à Tyane en Cappadoce.

Tacite fut deux fois consul :

COS .... en 275
COS. II............. en 276

Ses puissances tribunices sont :

COS........... le 25 septembre 275
COS. II .... le 10 décembre de la même annnée.

(*A suivre*). L. DEMAEGHT.

LIVRES NOUVEAUX SUR L'ISLAM

L'ISLAM, par le Comte Henry de Castries, 1 vol. in-12° 359 pages. Paris, 1896.

Le sous-titre du livre de M. de Castries, *Impressions et Études*, nous avertit que c'est une œuvre vécue autant que pensée : dès les premières pages, l'auteur revendique pour ceux qu'il appelle les arabisants d'Algérie le droit d'écrire sur l'Islam. Il ne semblait pas, à vrai dire, que ce droit pût être méconnu, mais il paraît qu'il n'en est pas ainsi, et on a vu avec surprise, il y a quelques années, un des plus érudits orientalistes de notre époque, M. Snouck Hurgronje, traiter avec un dédain immérité quelques-uns des auteurs algériens les plus compétents sur la question religieuse dans la Colonie (1). « La vraie science, dit M. de Castries, est plus indulgente, et elle est reconnaissante du moindre effort qui l'aide à atteindre la vérité. » C'est on ne peut plus juste, et les vivacités du savant hollandais sont fort regrettables : on nous permettra cependant de faire remarquer qu'à côté de ces écarts de langage, M. Snouck Hurgronje n'hésite pas à reconnaître combien les contributions des savants algériens à l'étude de l'Islam sont précieuses. C'est ainsi que, parlant du livre de M. Rinn, *Marabouts et Khouan*, il reconnaît que cet ouvrage est un « trésor de renseignements sur la propagande des associations mystiques dans l'Afrique occidentale (2). » Cet éloge même, échappé de la plume du célèbre arabisant, est la condamnation de la légèreté avec laquelle il a formulé d'autre part ses appréciations. On était d'autant plus en droit de compter sur sa bienveillance que, mieux que personne, il est à même de savoir les peines infinies qu'il en coûte pour recueillir des matériaux d'études près des musulmans (3) :

(1) Contributions récentes à la connaissance de l'Islam, in Rev. Hist. Relig., 10e ann., t. XX, p. 64.
(2) Loc. cit., p. 68.
(3) اسْتُرْ ذَهَبَك و مَذْهَبَك
Cache ta fortune et tes opinions religieuses (proverbe arabe).

le Dr Snouck Hurgronje n'est pas en effet seulement un orientaliste de cabinet, c'est encore si nous pouvons nous exprimer ainsi, *un savant du service actif* qui a longtemps résidé chez les musulmans les plus divers, depuis ceux de l'Insulinde jusqu'aux Arabes de la Mecque.

C'est naturellement à cette dernière catégorie de savants qu'appartiennent la plupart de ceux qui, en Algérie, s'adonnent aux études islamiques : ce sont eux que M. de Castries oppose aux « orientalistes d'érudition », ce sont leurs observations, faites sur le vif, et leurs appréciations, fruits d'une longue expérience, pour lesquelles il réclame, à juste titre, droit de cité dans la science. Il va même jusqu'à penser que les études de cabinet présentent un intérêt surtout historique. Le passé cependant n'est-il pas l'explication du présent et la leçon de l'avenir ? Soit que, vivant au milieu de ses sectateurs, on étudie une religion dans ses manifestations quotidiennes, dans son expression populaire, dans ses résultats pratiques ; soit que l'on étudie son évolution dans les œuvres des historiens, dans les documents poudreux de nos bibliothèques ou à travers les livres de ses docteurs, on travaille à la même œuvre : la recherche des lois suivant lesquelles cette religion est née, a grandi, vit et se développera. Il y a là deux voies également fécondes, également capables de satisfaire les esprits spéculatifs et les esprits pratiques : car gouverner, dit-on, c'est prévoir, et la prescience suppose la science.

Bien que M. de Castries ne cache pas ses préférences pour ceux qui travaillent sur le terrain, il a su montrer que les recherches d'érudition ne lui étaient pas moins familières que l'observation sur le vif, et, tout compte fait, il y a dans son intéressant livre autant d' « études » que d' « impressions ».

A propos des travaux de pure érudition, l'auteur signale les résultats à peu près négatifs donnés par l'onomastique sacrée en ce qui concerne l'Islam. Le fait est que l'école philologique, comme on l'a appelée, après avoir prétendu monopoliser les sciences religieuses, ne leur a point fait faire les progrès qu'on attendait. La science des religions a cessé d'être un chapitre de la linguistique : elle a constitué son autonomie, et elle a réduit à ses justes proportions le concours qu'elle attend de

l'étymologie. Cependant on ne saurait oublier de quel secours a été l'onomastique pour nous révéler l'évolution qu'a subie la conception de la divinité : c'est avec son aide que Wellhausen et d'autres érudits ont pu nous montrer comment les Sémites, et spécialement les Arabes, sont passés du polythéisme à l'hénothéisme et de l'hénothéisme au monothéisme ; comment de la multiplicité des *baâl* (1) (بعل) aux temps de la *djahilia* (2) (جاهلية), s'est dégagé peu à peu le dieu national, الله تعالى, et comment celui-ci est plus tard devenu le dieu universel. Qui peut prévoir les résultats que pourra donner l'étude de l'onomastique sacrée des anciens Berbères, si jamais on vient à disposer de matériaux assez nombreux ? (3).

En terminant son premier chapitre, M. de Castries demande qu'on veuille bien ne pas le confondre avec « ces arabophiles intransigeants qui, ayant traversé des pays musulmans au cours d'un voyage rapide, parlent de la religion du prophète dans un style dithyrambique où se reflète leur enthousiasme exagéré. » Pareille demande est superflue, et le lecteur le plus novice reconnaîtra bien vite que le livre n'a rien de commun avec ces productions trop nombreuses dont l'auteur, après une saison d'hiver passée à Mustapha, s'imagine volontiers avoir découvert Alger.

M. de Castries fait enfin remarquer que son livre vient à un moment où l'Islam est l'objet d'une sorte d'engouement de la part du public : il n'eût pas manqué d'insister sur ce point s'il eût pu prévoir l'élection d'un député musulman par un arrondissement français. (4).

Entrant ensuite dans le vif de son sujet, notre auteur traite successivement de la sincérité de Mahomet, de l'islamisme pendant les conquêtes et la domination arabes, de la polygamie, du paradis musulman, du fatalisme, de l'expansion de l'islam à notre époque et de l'islamisme en Algérie. Les deux

(1) بعل = صاحب c. à d. maître, seigneur d'un terrain et par suite divinité topique

(2) جاهلية ignorance, par suite époque du paganisme.

(3) M. Rinn dans ses *Origines berbères* a cherché à entrer dans cette voie.

(4) M. Grenier, converti au mahométisme, élu député de l'arrondissement de Pontarlier, le 20 décembre 1896, sur une profession de foi musulmane.

derniers chapitres seuls intéressent immédiatement notre colonie ; d'autre part, le premier chapitre nous paraît un des plus intéressants et des plus originaux. C'est d'ailleurs le plus considérable, si l'on y adjoint les 60 pages de l'appendice I qui s'y rapporte. Ne pouvant, sans dépasser les limites permises à un article bibliographique, suivre pas à pas l'auteur qui touche à la plupart des grands problèmes soulevés par l'étude de l'Islam, nous nous étendrons un peu sur le premier chapitre et sur ceux qui concernent directement l'Algérie. Pour le reste, nous renverrons le lecteur au livre lui-même : il y trouvera, exposées dans un style agréable et sans effort, accompagnées de curieux détails puisés à de bonnes sources, munies des références nécessaires, et cependant dépouillées du lourd appareil des ouvrages de pure érudition, des vues souvent neuves et presque toujours nouvellement présentées.

***

Il y a seulement deux siècles, un historien osait à peine parler de Mahomet, sans faire suivre le nom du prophète de réflexions dans le genre de celle-ci : *ad cujus profecto mentionem inhorrescere nobis debeat animus*. Ainsi parle Hottinger en 1651 ; et, même au commencement du siècle suivant, Reland écrivant sur la religion mahométane avait soin d'ajouter : *quam obsecror*, et c'est avec beaucoup de précautions qu'il demandait que le mahométisme fût un peu moins méconnu.(1)

Les biographes modernes de Mahomet ne le traitent plus d'imposteur, mais M. de Castries pense que les fables absurdes qui avaient cours au moyen-âge sur l'Islamisme et son fondateur ont laissé de nombreux vestiges dans l'opinion publique. A ce titre, il a jugé intéressant de rechercher dans nos vieilles chansons de geste et dans les anciens chroniqueurs les passages qui se rapportent à Mahomet et à l'islamisme ; il a réuni ainsi une trentaine de fragments qui forment un ensemble curieux et esquissé les traits généraux d'un ouvrage sur « l'Islam jugé par nos pères », que nous souhaitons le voir nous donner un jour.

---

(1) D'après SNOUCK HURGRONJE, in. Rev, hist. rel., 15e an., t. XXX, p. 48 seq.

Pour les trouvères du moyen-âge, les mahométans sont des idolâtres adonnés au culte le plus grossier : *Mahom*, *Apollin* et *Tervagan*, voilà leurs trois principaux dieux, selon les chansons de geste. Ecoutez Godefroy de Bouillon, interpellant un parti de cavaliers :

Va ? quels gens estes vos ? Crées en Deu le grand,
Le fil Sainte Marie, le glorios poissant ?
Ou crées Apollin, Mahon et Tervagant,
Ices malvaises idles que croient li Persant ?

(La conquête de Jérusalem, XIIIe siècle) (1)

On reconnaît aisément Mahon et Apollin, mais nous ne savons s'il a été donné une explication de Tervagan (2).

Ces dieux ne sont pas les seuls qu'adorent les musulmans, suivant nos antiques poètes. La mère de Corbaran, roi de Jérusalem, va consulter l'idole Mahom (le Chevalier au Cygne, XIIIe siècle) :

La mere Corbarant revint de pasmoison ;
Del vergier est issue n'i fait demoroison ;
Tote nuit atendi, moult fu en grant frichon,
Par matin se leva, moult reclaime (*prie*) Mahon,
Margot et Apollin, Jupiter et Noiron. (3)

Nous ne savons qui est Margot ; quant à Noiron, on y a déja reconnu Néron. On trouvera dans le livre de nombreuses descriptions de l'idole Mahom. Qu'il nous soit permis d'y ajouter les suivantes, extraites d'un travail de M. L. Dollfus qui les a tirées, l'une de la *Geste de Floovant*, l'autre du *Romancero*.

« Faite moi Maonmot devant moi aporter.
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez.
Desuis III colonnes le firent amener.
Li vilains fut moult gros et parfons et cairé ;
De plus fin or d'Esrabe fut forgiez et fondez,
Comme dame an gecine fut bien ancortinez :
Ausi li lut la teste comme cierge embrasez ».

Voici maintenant l'extrait du *Romancero*. C'est le roi Marsile qui fuyant à Roncevaux, monté sur un zèbre, s'écrie : « Je te

(1) p. 266.
(2) Cet article était à l'impression quand nous avons eu connaissance de l'opinion de M. Michel Bréal : ce savant croit reconnaître dans Tervagan une altération de (Hermès) Trismégiste qui devint populaire chez les Occidentaux après l'ère chrétienne (Acad. Inscr. et B.-L., séance du 3 août 1888).
(3) p. 265.

renie, Mahoma, et tout ce que pour toi je fis. Je t'ai fait faire un corps d'argent avec pieds et mains d'ivoire ; je te fis construire une maison à la Mecque où tu es adoré et, pour t'honorer davantage, Mahoma, je te fis faire une tête d'or ».

Les mosquées sont pour nos aïeux des *mahumeries*. « C'est de ce mot appliqué aussi plus tard aux pratiques du culte de Mahom qu'est venu notre mot de *mômerie* », dit M. de Castries. Maint dictionnaire fait venir ce mot du grec μωμος, mais il faut avouer que l'étymologie de *mahumerie* présente autant de vraisemblance : la prière musulmane avec ses inclinations et ses prosternations prêtait à la raillerie, et c'est ainsi qu'un des cultes les plus simples qu'il y ait aurait donné son nom à toute pratique ridicule.

La haine du musulman au reste éclate dans toute la littérature médiévale : on accusait les sectateurs de l'Islam de toutes les horreurs[1]; les fables les plus saugrenues étaient répandues sur son fondateur. Telles sont la légende du cercueil de Mahomet suspendu par la force de l'aimant entre ciel et terre[2], légende qui a persisté jusqu'à nos jours, ou encore la légende de Mahomet dévoré par les porcs, universellement répandue au moyen-âge[3].

Pour être complet, M. de Castries eût pu ajouter qu'il y avait cependant, même à l'époque des chansons de geste, des auteurs mieux informés sur l'islamisme. Ainsi dans l'*Entrée en Espagne* (XIIIe-XIVe siècle), l'auteur fait dire au géant Ferragus, après que Roland a exposé au Sarrasin les dogmes de Dieu et de la création : « Par mon chef, tu dis vrai, et nous trouvons la même chose en notre histoire[4] ». — Dans la *Chronique de Turpin* (XIe-XIIe siècle), le Sarrasin Fernaguez répond à Roland : « Nos creons que li crierres del ciel et de la terre est uns Dex, ne il n'ot ne filz ne pere ; et aussi con il ne fut de nului engendrez, ausi n'engendra il nului et por c'est il uns Dex et ne pas en trois persones[5] ».

(1) Cf. p. 27.
(2) P. 268.
(3) P. 55.
(4) D'après Léon Gautier, *Chanson de Roland*, édition classique, 8e édition, 1 vol., Tours 1881, p. 4, note v. 8.
(5) D'après L. Dollfus, in Rev. Hist. Rel., 13e ann., t. XXVI.

On pourrait sans doute retrouver nombre de passages analogues dans lesquels le trouvère ou le chroniqueur montre qu'il n'ignore pas quel est le dogme fondamental de l'Islam.

Les fragments reproduits par M. de Castries font mention du moine nestorien Sergius qui aurait été le conseil de Mahomet (1) : on retrouve ce moine dans la plupart des récits du moyen-âge sur Mahomet, et ce fait nous paraît caracté ristique pour le problème encore si obscur des relations originelles de l'islamisme et du christianisme. Est-ce à ce moine Sergius, le *Bahira* des Arabes, que fait allusion un passage du Coran ? (2) Peut-être est-ce trop s'avancer que de dire que l'islamisme n'était qu'un rejeton du nestorianisme (3). Quoiqu'il en soit ces nestoriens qui avaient à l'époque de Mahomet évangélisé jusqu'aux Turcs et aux Chinois, paraissent avoir au moins singulièrement préparé le terrain à l'islamisme (4).

L'auteur suit rapidement la trace des idées fausses sur l'Islam qui ont eu cours dans le monde occidental jusqu'à notre époque, et il retrouve des vestiges de ces préventions jusque chez des auteurs contemporains, puis il se demande lui-même : Mahomet fut-il un imposteur ? (5) et il pose ainsi la question : « La première hypothèse que la critique ait eu à discuter a été celle de la sincérité de Mahomet....... Cette hypothèse ne préjuge pas cette autre question : le Coran est-il une révélation divine ou une œuvre purement humaine ? » On pourrait, il est vrai, soutenir que si la question de la sincérité du Prophète fut la première qui se posa, il semble qu'elle ne puisse être résolue que la dernière. Sa solution dépend en effet de la reconstitution de la vie de Mahomet : or la biographie du fondateur de l'Islam ne saurait être définitive dans l'état où en est actuellement la massore du

(1) P. 273, 281.
(2) S. XVI, v. 105.
(3) DAPPER : *Les conflits de la science et de la religion*, p. 61.
(4) L'*Ordo* du diocèse d'Oran (1897) indique comme composition écrite pour l'examen des jeunes prêtres, en 1898, le sujet suivant : *Errores Nestorii*. L'étude des relations du nestorianisme avec le mahométisme serait un sujet digne de tenter un ecclésiastique algérien.
(5) Cf. le dernier chapitre, p. 181, DE NOLDEKE, *Das Leben Muhammeds*, *Hannober*, 1863, le meilleur ouvrage de vulgarisation qui existe sur la vie du Prophète.

Coran. Les Weil, les Muire, les Sprenger, les Noldeke, les Dozy ont ouvert la voie ; pourquoi faut-il que nous ne comptions presque aucun Français parmi ceux qui ont cherché ainsi à arracher ses secrets au livre sacré ? Lorsqu'une critique indépendante, indépendante surtout des commentateurs arabes, aura accompli à l'égard du Coran l'œuvre qu'elle a accomplie à l'égard des Ecritures juives et chrétiennes, lorsque l'inextricable forêt des traditions aura été défrichée par les érudits et rendue plus accessible, alors seulement il semble qu'on pourra être en mesure de se poser la question de la sincérité.

Mais M. de Castries répond à cela qu'il y a un criterium de la sincérité de Mahomet en dehors des savantes et subtiles déductions de la critique : c'est, nous dit-il, la foi en un Dieu unique, foi immense, absolue, « irréductible comme un roc » et qui fait explosion dans le Coran. L'origine de cette foi, l'auteur ne la place pas dans la lecture des écritures judéo-chrétiennes, que Mahomet ne connaissait pas directement : il la voit dans la fréquentation des *hanifs*, حنفاء , ces musulmans d'avant l'Islam, suivant l'expression de M. Derenbourg (1). Certes, le critérium interne invoqué par M. de Castries comme preuve de la sincérité du Prophète doit être pris en considération : c'est principalement dans les morceaux mecquois que le souffle poétique et religieux, la force des images, la sonorité du rythme semblent le mieux refléter une foi profonde, surtout dans les descriptions du jugement dernier, des peines de l'enfer et des joies du paradis. Quant aux *hanifs*, leur existence est un sujet de controverse parmi les orientalistes, et il ne nous siérait pas d'élever la voix dans une semblable discussion (3).

---

(1) *La Science des Religions* et *l'Islamisme*, 1886, p. 42.

(2) Quel mouvement et quelle force dans des morceaux comme celui-ci !

وجوه يومئذ ناضرة * الى ربك ناظرة * ووجوه يومئذ باسرة *
تظن ان يفعل بها فاقرة * ..... etc. (sourate LXXV, v. 22 scq).

C'est à des fragments de ce genre que s'applique la comparaison d'Ibn Khaldoun parlant des versets où la rime résonne à volées régulières comme le tintement d'une cloche. DERENBOURG, op. laud., p. 48, n. 1.

(3) Cpr. DOZY, *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, p. 15 seq. et SNOUCK-HURGRONJE, in Rev. hist. Rel., 15e ann., t. XXX, p. 66 — CF. WELHAUSEN, *Skizzen und Vorarbeiten. III. Reste arabischen Heidenthumes*, 1887, p, 207 seq.

Le Coran est-il un livre révélé ? se demande ensuite M. de Castries : question scabreuse que nous avouons préférer ne pas nous poser. Nous sommes de ceux qui pensent que la caractéristique des religions, bien mieux, leur raison d'exister est de ne point être discutées dans leur *credo*. La question d'ailleurs n'est pas si capitale qu'on pourrait croire : « Il y a prophétisme, dit l'auteur, quand une créature *parle ou croit parler* au nom de la divinité... La nature de l'inspiration, divine ou subjective, différencie seule le vrai prophète du faux prophète» (1). Quelle est donc la nature de cette inspiration chez Mahomet ? Rêve, extase ou hallucination ? l'auteur laisse la question sans réponse ; il n'ajoute pas foi à la légende persistante qui fait de Mahomet un épileptique, et il ne semble pas non plus qu'il partage l'opinion suivant laquelle le prophète était un hystérique : on sait que Sprenger a soutenu dans son grand ouvrage cette thèse que Dozy a reprise dans son *Essai*. Tout récemment, M. Dieulafoy a lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une curieuse étude sur le prophétisme juif et les symptômes extérieurs de la fureur prophétique (2). Ces symptômes sont pour lui les mêmes que ceux de la grande hystérie. Faudrait-il conclure de même en ce qui concerne Mahomet, dont M. de Castries dit avec raison (3) qu'il retrouva parfois les accents des prophètes ? Nous ne pensons pas que la pathologie suffise à expliquer la fondation de l'Islam, mais elle projette une vive lueur sur certains côtés de la vie de Mahomet et en particulier sur cette fameuse question de la sincérité.

Tous ceux qui sont en effet tant soit peu au courant des études poursuivies à la fin de notre siècle sur l'hypnotisme à l'aide des hystériques, tous ceux-là savent l'extraordinaire propension de ces névropathes à dissimuler la vérité, souvent inconsciemment : on trouve chez cette sorte de sujets, tous les intermédiaires possibles entre la sincérité et le mensonge conscient et voulu. Aussi lorsque M. de Castries, parlant de la seconde partie de la vie de Mahomet, nous dit : « Il y a bien

(1) p. 42.
(2) Séance annuelle de 1896.
(3) p. 48.

des degrés dans la sincérité », il nous semble être plus près que jamais de la vérité. Quant aux démonstrations tentées pour prouver d'une façon absolue soit la franchise, soit l'imposture du Prophète, elles sont destinées à rester sans succès, parce qu'elles méconnaissent tous les termes moyens qui se trouvent entre ces deux extrêmes. C'est à la psychologie qu'il appartiendra, lorsque la critique aura achevé son œuvre, d'étudier à son tour Mahomet, en s'aidant des nombreuses observations faites sur les phénomènes hypnotiques (1) et en faisant appel à cette science naissante que M. Binet appelle l'*Anthropologie surnormale*, et qui n'est autre que l'étude scientifique de l'esprit des grands hommes.

***

Dans les chapitres suivants de son ouvrage, après quelques brefs aperçus des causes qui ont favorisé l'extension de l'Islamisme aux premiers siècles de l'Hégire, l'auteur examine les idées qui ont cours dans le public sur la polygamie, sur la nature et le rôle de l'eschatologie musulmane, sur le fatalisme : il redresse là nombre d'erreurs accréditées dans l'opinion publique, comme, par exemple, celle qui consiste à prendre pour l'expression du fatalisme le fameux *mektoub*, dont maint publiciste et maint politique ont abusé, faussant à plaisir et parfois peut-être à dessein, la signification et la portée qu'a cette expression dans la bouche de nos sujets musulmans (2). Mais nous avons hâte d'en venir à la partie de l'ouvrage qui intéresse nos possessions africaines.

***

Le chapitre VI de M. de Castries traite de l'expansion de l'Islam, principalement en Afrique. L'auteur donne d'abord un coup d'œil sur le domaine géographique du mahométisme, domaine immense, puisqu'il s'étend aujourd'hui de la Chine et des Indes Hollandaises jusqu'à la Sierra Leone et au Mozambique, jusqu'au fond de l'Adriatique et dans la Lithuanie : on

(1) Le livre de M. BINET sur la *Psychologie du raisonnement* est un bel exemple de l'application de l'étude des phénomènes hypnotiques à la psychologie.

(2) P. 178. Cf. HANNOTEAU et LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, p. 383-384.

trouve des musulmans même en Amérique (1). Nos plus belles colonies sont peuplées, au moins pour une partie, de sectateurs de Mahomet : en Algérie, au Sénégal, au Soudan, au Congo, aux Comores, en Indo-Chine (2) même, nous trouvons l'Islam plus ou moins complètement installé. Mais nulle part il ne fait plus de progrès qu'en Afrique. Où sont donc les causes de cette prodigieuse expansion, encore plus surprenante encore quand on la met en regard du peu de progrès péniblement accomplis par la mission chrétienne ? Et cependant, pas d'apostolat, pas de prédication : c'est le plus souvent d'une façon spontanée que le noir délaisse ses fétiches pour la religion du Prophète ; rarement il cède à la force. Les agents de la propagation de l'Islam dans le Soudan sont principalement les Foulbés. Organisant les pays qu'ils conquièrent en espèces de protectorats, ils laissent, auprès des chefs indigènes, des Haoussas islamisés qui forment le noyau autour duquel viennent se grouper les commerçants musulmans (3). L'école est aussi un de leurs moyens de propagande les plus efficaces. Ils ne proposent pas leur religion, ils attendent que leurs nouveaux sujets viennent l'embrasser, et ceux-ci accourent en foule. M. de Castries reconnaît comme causes de ce succès l'indulgence de la doctrine islamique, qui promet la félicité future à tous ceux qui auront cru, presque sans distinction de mérites, et la simplicité du dogme musulman.

« Cette religion sans mystères, dont le *credo* déjà si concis peut même être remplacé, à l'article de la mort, par un simple geste », est évidemment plus facile à comprendre et plus séduisante pour une cervelle de nègre que le christianisme, avec ses dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. Le culte des saints, introduit dans le mahométisme postérieurement à Mahomet et qui joue un si grand rôle dans la vie religieuse

(1) P. 184. — Nous ajouterons à titre de curiosité, qu'il y a à Liverpool une mosquée avec un groupe de fidèles dont le chef est M. Quilliam : les adhérents sont au nombre de 200. Nous n'avons pu consulter l'ouvrage de J. Pool : *Studies on Mohammedanism. With a chapter of Islam in England*. 1 vol. Londres, 1892 qui doit renfermer des détails à ce sujet.

(2) Il y a dans l'Indo-Chine française, tant dans l'Annam que dans le Cambodge et la Cochinchine, environ 100.000 musulmans.

(3) Voy. *l'Islam dans la Guinée française*, par G. Paroisse, in Rev. de l'Islam, 1re ann., nos 12 seq.

de nos indigènes algériens, tempère ce que le monothéisme du pur Islam, un peu froid et rigide, comme toute conception sémitique, pourrait avoir de trop austère pour le Soudanais qui vient d'abandonner ses fétiches. Ce qu'on a souvent reproché à l'islamisme, c'est-à-dire son manque d'originalité paraît être ici un de ses principaux éléments de succès (1).

Ajouterons-nous aux motifs que l'auteur signale comme poussant les Soudanais vers le mahométisme le charme qu'exerce l'arabe, langue liturgique de tous les musulmans ? (2). Snouk Hurgronje a insisté sur ce fait que la récitation psalmodiée de textes sacrés semble au sauvage une chose merveilleuse : c'est dans ce sens de *réciter d'une voix monotone* qu'il interprète le verbe arabe, *qaraa*, قَرَأَ, d'où vient le nom du Livre(3). Or la récitation, en arabe, de la fatiha et de quelques autres formules est non seulement un élément du culte mahométan, mais encore presque tout ce culte à elle seule. Cette langue riche, souple, parlée sur une aire immense, doit, croyons-nous, exercer sur les prosélytes un attrait puissant.

Mais un terrain où nous avouons ne suivre l'auteur que sans enthousiasme, c'est lorsqu'il se demande s'il ne faudrait pas chercher à la puissance expansive de l'Islam d'autres causes dans le domaine du surnaturel ; s'autorisant de divers passages de la Genèse (4), il croit pouvoir conclure avec M. de Broglie : « Les progrès de l'Islamisme rentrent dans l'accomplissement de la promesse faite au Père des croyants » (5). Le caractère de cette Revue, étrangère à tout esprit confessionnel, nous fait une obligation de rapporter sans commentaire l'opinion de M. de Castries au lecteur.

---

(1) Dozy a particulièrement mis ce point en lumière, *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, chap. V, p. 133 seq.

(2) M. Edouard Montet, nous ne savons plus où, a insisté sur ce point.

(3) Cf *Noldelke, Geschichte des Qorân*, p. 9, 25. — Le véritable mot pour dire *lire* en arabe est طَالَعَ (*Snouk Hurgronje*, in Rev. Hist. Rel., 15e année t. XXX, p. 61-62). — Cpr le sens du mot arabe قُرْآن et du mot latin *lex*. — Cf Cor., Sour. XCVI. إقرأ بآسم ربك الذى خلق etc...

(4) Genèse, XX, 12 ; XXI, 15, 16, 17, 18 ; XVII, 20.

(5) P. 207.

Nous n'avons pas à avoir les mêmes scrupules quand l'auteur nous signale le mariage comme un des plus actifs moyens de propagande musulmane dans le Soudan. La femme fut de tout temps un incomparable apôtre : faut-il rappeler tout ce l'Eglise catholique lui doit ? On ferait un long et intéressant chapitre de l'histoire de la mission catholique en réunissant toutes les conversions célèbres opérées par des femmes : Ste-Clotilde convertit Clovis ; la célèbre Théodelinde, femme de deux rois lombards, protège efficacement les catholiques et fait baptiser son fils Adaloald ; c'est Berthe, la fille de Charibert de Paris qui convertit Ethelbert, le roi anglo-saxon de Kent ; la *belle princesse* fait baptiser le magyar Geiza ; c'est une tchèque, Doubrovka, qui amène Mieczislav, le chef des Polonais, dans le giron de l'Eglise ; c'est Olga qui donne le baptême au Clovis de la Russie, Vladimir, etc.... L'influence de la femme n'est guère moindre chez les musulmans que chez les chrétiens, et la liste serait longue des chrétiennes qui ont exercé une influence bienfaisante sur leurs maris musulmans, depuis cette Egilone, la belle veuve du roi goth Roderik, qui, remariée au khalife Abdelaziz, intercédait auprès de lui pour les chrétiens espagnols jusqu'à l'épouse anglaise d'un Moulaï Taieb ou l'épouse française d'un Tedjini, qui plaidèrent près de ces puissants marabouts, et non sans succès, la cause de la civilisation européenne.

Les musulmanes sont également les meilleures missionnaires de l'Islam (1) : l'histoire le démontre aussi, et les Foulbés en font journellement l'expérience au cœur de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit des causes qui contribuent si activement à étendre, de nos jours, le domaine de l'Islam, M. de Castries nous montre l'Algérie placée entre plusieurs centres de fanatisme religieux : d'une part le Maroc, avec son Chérif, le descendant du Prophète par Fatma-Zohra, qui, à l'heure critique, serait le chef religieux de toute l'Afrique du nord ; — d'autre part, la zaouia de Djerboub, dont l'action rayonne

(1) Cf. Mouliéras, *Le Maroc Inconnu*, Oran, 1895, p. 98, et p. 133 seq. Dans le second passage, M. Mouliéras s'élève avec beaucoup de raison contre une des erreurs les plus accréditées dans le public, au sujet de la situation de la femme musulmane.

jusqu'au Tchad et l'empire du Mahdi dont l'influence s'étend par le Wadai et le Darfour. Dans quelle mesure avons-nous réussi à combattre la propagande faite contre nous par les fanatiques du Maroc et de la Tripolitaine ? L'évangile a-t-il entamé le Coran ? Les Indigènes se sont-ils rapprochés de nous ? La guerre sainte reste-t-elle toujours une menace pour notre sécurité ? Voilà ce que se demande l'auteur, et, sous couleur d'étudier l'Islam en Algérie, il effleure tous les points importants de ce qu'on est convenu d'appeler dans le grand public la *question algérienne* : tant il est vrai que cette question se résout en la question indigène, qui n'est elle-même qu'un problème religieux. C'est du moins une manière féconde d'envisager cette fameuse question qui fait couler tant d'encre et que chacun traite la plupart du temps sans se donner même la peine de la poser : ici, comme partout, l'*ignoratio elenchi* des scolastiques est la source d'innombrables erreurs.

« L'apostasie est un acte dont le musulman conçoit si peu la possibilité, que les illettrés seraient fort embarrassés de trouver le vocable arabe (*mourtedd*, مرتدّ) qualifiant l'auteur d'une pareille abomination. La naturalisation, qui, pour un musulman, est, à n'en pas douter, une apostasie partielle, a déjà placé les indigènes dans un pareil embarras : obligés d'emprunter un mot à notre langue pour désigner les naturalisés, ils les ont appelés les *mtourni* (les retournés) (1). » L'auteur conclut ensuite que l'Islam algérien n'a pas été et ne saurait être sérieusement entamé par la mission catholique : cette conclusion nous paraît difficile à contester : le musulman a une trop haute idée de sa foi, il tient en trop profond mépris ceux qu'il appelle injurieusement les sociétaires (*mouchrik*, مشرك), c'est-à-dire les polythéistes, à cause du dogme de la Trinité, pour qu'on puisse espérer l'évangéliser. Le clergé africain a compris depuis longtemps combien les indigènes algériens étaient réfractaires à l'apostolat, et Mgr. Lavigerie a écrit, dans une lettre au directeur de l'Œuvre des Écoles en Orient, les mots suivants : « ... Je déclare que je considérerais comme un crime ou comme une folie de surexciter, par des

(1) P. 211.

actes d'un prosélytisme imprudent, le fanatisme des populations musulmanes..
Voilà plus de trente années que j'étudie ce grand problème religieux du mahométisme ; et ces études m'ont amené à cette conviction que le prosélytisme personnel et la prédication ordinaire sont impuissants et même nuisibles à la transformation des races de l'Afrique du nord ; la seule prédication efficace, c'est l'action des événements qui change lentement la situation politique de ces contrées ».

Il n'a donc jamais été question de mettre en pratique en Algérie le *compelle intrare*, jadis préconisé par Saint-Augustin contre les donatistes dans sa fameuse lettre au comte Boniface, dont M. de Castries reproduit les passages principaux. (1) C'est par les œuvres de charité, que le clergé français a cherché à nous concilier les indigènes ; chaque fois, du reste, qu'il a essayé de faire œuvre de prosélytisme, les pouvoirs publics se sont interposés. La plus célèbre tentative de ce genre est celle que fit, sous l'Empire, Mgr. Lavigerie, alors archevêque d'Alger, à Saint-Cyprien-des-Attafs ; l'auteur du livre qui nous occupe n'est peut-être pas ici tout à fait exact lorsqu'il avance que l'archevêque « tenta d'appliquer aux musulmans le fameux *cogite intrare* ». Mgr. Lavigerie s'est toujours défendu d'avoir exercé aucune contrainte morale sur les orphelins qu'il recueillit à cette époque : pas un de ces enfants ne fut, dit-il, baptisé avant d'avoir atteint l'âge de raison, sauf au moment de la mort. Quoiqu'il en fût, un grave conflit s'ensuivit entre le maréchal de Mac-Mahon et l'archevêque qui dut abandonner son œuvre. (2) Depuis cette époque, le clergé a renoncé à toute évangélisation et s'est consacré exclusivement vis-à-vis des indigènes aux œuvres de charité : à cet égard ses efforts ont été productifs, et il est encore un des

---

(1) App. II, p. 316. — L'appendice III contient deux pièces curieuses : 1· le rituel observé dans l'église grecque pour l'abjuration d'un musulman et 2· l'acte de conversion d'un chrétien à l'islamisme tiré *d'Ibn Salamoune*. Cette dernière citation est extraite de l'*Initiation à la science du droit musulman*, par CADOZ, huissier à Mascara, 1 vol. Oran, 1868, p. 3.

(2) Voir *Vingt années d'épiscopat*, documents biographiques sur S. E. le Card. LAVIGERIE, par MGR. GRUSSEMEYER, 2 vol. Alger, 1888, t. I pp. 143—175. Cf. p. 106.

principaux facteurs d'assimilation, ou tout au moins de conciliation, dont nous disposions.

Mais ce prosélytisme que notre clergé catholique s'interdit par patriotisme, les protestants anglais, qui n'avaient pas les mêmes scrupules, n'ont pas hésité à le répandre dans notre colonie même, et M. de Castries signale l'influence néfaste des méthodistes anglais en Kabylie.

Nous n'avons pas ici à apprécier les agissements de ces missionnaires au point de vue politique ; qu'il nous soit permis de signaler seulement le rôle important joué par les diaconesses dans la mission protestante (1) ; pénétrant sans difficulté dans les intérieurs, ayant accès près des femmes, elles sont à même de faire tourner ou profit de leur œuvre cette influence de la femme indigène dont nous parlions tout à l'heure. Peut-être y a-t-il là un enseignement pour nous. (2)

Si nous ne pouvons rapprocher de nous l'élément indigène en l'évangélisant, n'est-il pas permis au moins d'espérer que le clergé musulman que nous entretenons favorisera, sous notre direction, ce rapprochement ? M. de Castries ne se fait pas d'illusion à cet égard : « un clergé salarié par des infidèles était une monstruosité aux yeux des croyants ; mais, à la longue, il eût peut-être réussi à se former une clientèle : les confréries religieuses s'employèrent activement à le discréditer, et elles y ont pleinement réussi (3). » Il faut bien avouer que cette opinion est celle de toutes les personnes compétentes en affaires indigènes. M. Le Châtelier n'hésite pas à déclarer : « Le clergé officiel salarié par nous, n'a aucune influence (4) » et M. Rinn dans ses *Marabouts et khouan* ne parle pas autrement, comparant fort judicieusement à cette occasion, la situation des prêtres musulmans à celle dans laquelle se trouvaient en France, il y a un siècle environ, les prêtres catholiques assermentés (5). Les musulmans n'ont point de *clergé* au sens qu'a ce mot chez nous, et il est assez piquant de noter

(1) Voy. *Journal Officiel* du 11 novembre 1896, compte-rendu de la Chambre des Députés, interp. SAINT-GERMAIN, p. 1475, col 2.
(2) On sait que dans ces dernières années, des missions chez les indigènes algériens ont été confiées à des doctoresses en médecine.
(3) p. 223.
(4) *L'Islam au XIXe siècle*, p. 180.
(5) *Marabouts et khouan* p. 9, p. 13.

que ce sont les Français qui ont imposé aux indigènes algériens une organisation cléricale composée des muftis, imams, hazzabs, nas el houdour etc... etc... En transportant ainsi chez nos sujets africains une institution qui a joué un si grand rôle dans notre histoire, nous ne faisions, en somme, qu'obéir aux tendances de notre tempéramment national, si amoureux de l'uniformité et de la hiérarchie.

C'est probablement pour la même raison que nous avons persisté pendant longtemps à vouloir voir dans les associations mystiques si répandues chez les musulmans de l'Afrique du Nord l'équivalent des sociétés politiques secrètes européennes. Cette fausse exception aurait eu, si l'on croit M. le Châtelier, les plus fâcheuses conséquences : « En considérant les confréries... comme des sociétés secrètes, on est arrivé à leur donner ce caractère qu'elles n'avaient pas (1) ». C'est peut-être aller un peu loin ; en tous cas, on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir à ce sujet, qui a été un des plus travaillés par les arabisants d'Algérie : les beaux ouvrages du capitaine de Neveux, de M. Brosselard, de M. Rinn, de M. Le Châtelier, forment un remarquable monument et une des plus importantes contributions de notre époque à la connaissance de l'Islam. Peut-être est-ce d'ailleurs à la concentration sur ce point spécial des études de ces savants, que les congrégations musulmanes doivent d'avoir attiré notre attention d'une façon un peu exagérée.

« Les ordres religieux musulmans, malgré leur propagande active, n'ont pu cependant empêcher une évolution sociologique très caractérisée de se produire dans la population indigène (2) ». Ainsi parle l'auteur et avec M. Le Châtelier (3) il reconnaît que notre contact a sensiblement modifié nos sujets africains : les nomades ont restreint leurs parcours au point d'être presque sédentaires, et des gourbis se sont édifiés en mainte et mainte contrée où l'on avait, avant nous, jamais vu que la *maison de poil*. Les agriculteurs sédentaires ont petit à petit adopté un grand nombre de nos usages ; nous

(1) Loc. cit. — Nous nous rallions pour notre part, à peu près sans réserves, à l'avis exprimé par M. Mouliéras, op. laud., p. 105.

(2) P. 225.

(3) Op. laud., p. 171 seq.

nous souvenons personnellement avoir vu dans la petite Kabylie des indigènes cultivant la vigne presque à l'européenne avec le seul concours de la main-d'œuvre de leurs coreligionnaires. Chacun au reste a relevé des faits semblables. Quant aux indigènes des villes, ils ont été encore plus profondément modifiés par notre civilisation, et il serait superflu d'insister sur ce point. Il n'est donc pas vrai, ainsi qu'on se plaît à le répéter, que les musulmans algériens restent immuables dans leurs mœurs et dans leurs coutumes, et que soixante-dix années d'occupation n'aient pas rapproché le vainqueur du vaincu : il y a un rapprochement, si petit soit-il, qui indique le commencement d'une évolution dont les conséquences, lointaines d'ailleurs, sont incalculables.

Soit, nous dit M. de Castries, l'indigène, celui des villes surtout, se rapproche de nous, il cesse même de pratiquer, sa religion, mais il reste croyant ; cela est vrai, mais en est-il beaucoup autrement dans nos sociétés européennes ? Il est exact que les musulmans du nord de l'Afrique ne connaissent pas l'*esprit voltairien*, si fréquent chez les Arabes d'Orient. Mais, chez nous-mêmes, si l'on observe des classes dont la culture morale et intellectuelle se rapporte à celle des indigènes en général, le voltairianisme — qu'on nous passe ce mot barbare — a-t-il vraiment des racines bien sérieuses ?.

Appréciant dans son ensemble ce mouvement d'évolution dont nous parlions à l'instant, M. de Castries ne le trouve pas moralisateur : il nous montre l'indigène prenant nos vices plutôt que nos qualités, voyant ses besoins augmenter à mesure que ses désirs sont mieux satisfaits et devenant, somme toute, plus misérable ; et il conclut que la vie nomade et patriarcale lui semble préférable. Certes, il est douloureux de constater que les indigènes qui s'incorporent dans notre société deviennent souvent des déclassés ; le cœur se serre quand on voit la tourbe des meurt-de-faim indigènes qui encombrent la banlieue des villes algériennes, et ces *villages nègres*, et ces *Beni-Ramassés*, s'élevant là où, un demi-siècle avant, le pasteur poussait fièrement un troupeau devant lui ; mais est-ce bien le seul procès de la civilisation des indigènes que nous fait ici l'auteur ? n'est-ce pas, hélas ! le procès de toute civilisation industrielle ? n'insistons pas sur ce terrain brûlant.

Quelle que soit la valeur de l'év olution qui commence dans la société indigène, l'auteur pense que cette évolution se poursuivra à peu près pacifiquement, et une insurrection générale ne lui paraît pas une éventualité à redouter ; il nous montre les chefs des congrégations religieuses assez bien renseignés et se rendant suffisamment compte de notre supériorité pour s'abstenir de tenter la fortune des armes ; en désespoir de cause, l'un d'entre eux, celui qui s'est signalé comme le plus fanatique, se contente de prêcher aux vrais croyants l'exode du pays de l'infidèle et la rentrée dans le *Dar el Islam* (1). Du reste, les révoltes indigènes ont presque toujours éclaté en dehors des influences religieuses, et le grand mot de *guerre sainte* ne sert qu'à masquer, la plupart du temps, des intérêts personnels ou des vengeances privées. M. Rinn reconnaît aussi que ce n'est généralement pas le fanatisme qui est en Algérie la cause des insurrections(2). Le *djehad*, un vocable dont on a usé et abusé, paraît bien ne plus devoir soulever l'Algérie, et l'esprit de croisade y serait sans doute difficile à ressusciter.

Quels sont les moyens d'accélérer le rapprochement que nous voyons poindre entre nous et la société musulmane ? M. de Castries ne pense pas que l'instruction des indigènes soit bien propre à ce but, et, chemin faisant, il reproduit l'argument habituel des adversaires de cette mesure, à savoir que l'hostilité d'un indigène se mesure à son degré d'instruction française. Au surplus, ajoute-t-il, il n'y aura jamais d'assimilation complète entre européens et indigènes. Voilà donc le grand mot lâché, ce mot d'*assimilation* qui a tant fait user d'encre depuis tantôt soixante ans ; au reste, combien judicieuse est la déclaration de l'auteur à ce sujet : « Tous les systèmes d'assimilation sont également mauvais (3). » Et la raison, croyons-nous, c'est que ce sont des systèmes : ici encore il nous semble que nous nous laissons trop facilement guider par notre amour de l'uniformité et de la généralisation. Revenons donc à la deuxième règle de la méthode cartésienne : « diviser chacune des difficultés en autant de parcelles qu'il se

(1) P. 235.
(2) Op. laud., p. 110. — Cf MOULIÉRAS, op. laud., p. 106.
(3) P. 232.

peut et qu'il est requis pour les mieux résoudre » ; laissons là les théories générales sur le *caractère de l'indigène*, les aphorismes tout faits sur les musulmans et qui traînent dans les feuilletons, et étudions un peu scientifiquement nos indigènes; car bien que cela puisse sembler paradoxal d'avancer que nous les connaissons peu, il est cependant hors de doute que, dans le public, on en est encore, touchant les peuples qui habitent l'Afrique du nord, à fonder ses appréciations sur les ravissantes descriptions de Fromentin ou sur les brillantes fantaisies du général Daumas ; et, pour en venir à la conclusion spéciale du livre de M. de Castries, il est indispensable « aux nations européennes entraînées dans l'expansion coloniale, de mieux connaître la religion de leurs sujets (1) ».

En terminant, l'auteur insiste sur la parenté de l'islamisme et du christianisme. Il proteste contre les préjugés du moyen-âge, encore vivaces aujourd'hui, qui consistent à regarder la religion musulmane comme une variété du paganisme. Il reprend le mot d'Abdelkader (dans sa vieillesse) comparant les trois prophètes du monothéisme — Moïse, Jésus et Mahomet — à trois hommes dont le père est unique et qui ont plusieurs mères. Cela nous rappelle les étonnantes déclarations faites en 1893 au Parlement des Religions à Chicago, par le Révérend Christophle Jibarra, archimandrite du Patriarche orthodoxe de Syrie : répondant au Révérend George Washburne, qui avait signalé impartialement les contrastes et les affinités du christianisme et de l'Islam, cet ecclésiastique n'a pas hésité à dire qu'à ses yeux l'Ancien Testament l'Evangile et le Koran étaient également des livres inspirés et qu'il se flattait, par une sainte exégèse des trois, de concilier les deux religions(2).

M. de Castries ne va pas jusque là ; mais il voit dans l'islamisme la transition du fétichisme au christianisme et s'autorise pour cela de la haute opinion du cardinal Hergenrœther. En islamisant le Soudan, les Foulbés travailleraient pour nous, et nous n'aurions qu'à les laisser faire. Quant au point de savoir comment se fera le passage du Coran à l'Evangile, l'auteur avoue qu'ici l'économie du plan providentiel nous échappe.

(1) P. 243, p. 249.
(2) Rev. Hist. Rel., 14e ann., t XXVIII, p. 196.

Nous aimerions mieux, quant à nous, voir dans ces deux grands *credos* le produit de la spéculation religieuse de deux grandes races travaillant sur un fond en partie commun, mais chacune avec le génie qui lui est propre et dans des conditions historiques particulières ; quelque chose comme deux branches divergentes d'un même tronc, mais plongeant chacune dans le passé quelques racines adventices spéciales. Encore cette comparaison devrait-elle souffrir bien des réserves.

Quoiqu'il en soit, les musulmans instruits qui liront l'ouvrage de M. de Castries devraient lui en savoir grand gré : rarement la cause de l'Islam a été plaidée aussi avantageusement pour eux et avec autant de talent : car le livre est noblement pensé, savamment documenté (1) et agréablement écrit.

* * *

Nous ne pouvons clore cette trop longue notice sans rappeler que M. de Castries vient de faire paraître la première partie d'une série de travaux intitulée : *Les moralistes populaires de l'Islam.* T. I ; *Les gnomes de Sidi Abd-er-Rahmane el Medjdoub* (2).

Nous avions déjà sur la littérature gnomique de l'Algérie l'intéressante brochure de M. Basset, *Les dictons de Sidi Ahmed ben Youçef.* On sait que ces deux santons sont célèbres par leurs aphorismes, ou tout au moins par ceux qu'on leur a prêtés. L'auteur nous annonce du reste de nouvelles études parœmiographiques sur l'Algérie.

Nous demandons enfin la permission de signaler la 2e édition du Dictionnaire de l'Islam de Hughes qui vient de paraître à Londres (3) : en consacrant les présentes lignes à cet ouvrage nous avons l'impression de payer l'humble tribut de notre

(1) De nombreux documents sont réunis en appendices à la fin du volume, chose précieuse dans un pays comme celui-ci où les ressources bibliographiques sont des plus exiguës. Nous sommes heureux de nous ranger, à ce propos, à l'avis de M. l'abbé X. Sackebant, dans son intéressante biographie de Saint-Longin, de Tlemcen : ceux qui écrivent pour les colonies doivent citer beaucoup. De quelle utilité n'ont pas été, à cet égard et ne sont pas encore, pour les travailleurs isolés, des livres comme celui de *Shaw*, publié au siècle dernier, qui contient une anthologie des auteurs anciens ayant parlé de l'Afrique mineure ?

(2) Leroux, 1896.

(3) A Dictionary of Islam, being a cyclopedia of the doctrines, rites, ceremonies and customs... of the muhammadan religion, by Th. P. Hughes, 2e édition, Londres, 1896.

reconnaissance à un livre qui ne cesse de nous être un guide des plus précieux dans l'étude de l'Islam.

La 2me édition du dictionnaire de Hughes ne diffère pas du reste sensiblement de la 1re. Sous forme alphabétique, ce livre renferme tous les renseignements qui se rapportent à l'histoire de l'islam, à l'exégèse coranique, à la théologie musulmane, aux différentes sectes et aussi à la législation musulmane.

L'article *Muhammad* est une véritable biographie du prophète en 70 colonnes de texte ; signalons encore au hasard, les articles *Quran*, *Shi'ah*, *Sufi*, *Jihad*, *Faqir*, *Marriage*, etc.. Malheureusement la part faite à l'islam du Maghreb est bien petite ; on trouvera en revanche une foule de détails intéressants et difficiles à trouver ailleurs sur le chiisme, le ouahabisme, le mahométisme hindou et le sikhisme. La traduction en français d'un tel ouvrage, augmentée par un arabisant d'Algérie des détails relatifs à l'Afrique du nord, serait un bienfait inappréciable pour les étudiants de notre colonie. Tel qu'il est, il est néanmoins fort utile ; pour les travailleurs isolés, il supplée presque une bibliothèque. Comme concordance du Coran, il remplace avantageusement l'ouvrage de La Baume qui est insuffisant. Il contient aussi de nombreuses références aux principaux recueils de traditions. Enfin un index des mots arabes, en caractères arabes, facilite les recherches. Il va de soit, toutefois, qu'il ne suffirait pas à ceux qui, comme nous, cherchent à faire leurs premiers pas dans l'étude des textes sacrés. A cet égard la petite Chrestomathie de Nallino reste sans rivale (1).

EDMOND DOUTTÉ.

(1) Chestomathie arabe du Coran, Leipsig. 1893.

L'HEURE DÉCIMALE

ADHÉSIONS

Dans sa séance du 30 novembre 1896, la Société de Géographie de Douai a émis le vœu suivant :

« La Société de Géographie de Douai, considérant :

« 1° Que la division actuelle de l'heure en 60 minutes, de la minute en 60 secondes et de la seconde en dixièmes est irrégulière autant qu'irrationnelle ;

« 2° Qu'une grande simplification dans les calculs où entre la mesure du temps résulterait de la réforme proposée par la Société de Géographie d'Oran ;

« 3° Qu'enfin cette réforme réalise une nouvelle extension du système décimal, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour le public ;

« Approuve la décimalisation de l'heure et émet un vœu en faveur de son adoption.

« *Le Secrétaire*,
« H. FRIXON. »

CONSEIL SUPÉRIEUR DU GOUVERNEMENT

Séance du 27 Janvier 1897

4e COMMISSION

Vœu relatif à l'Heure décimale

VŒU

« J'ai l'honneur de déposer, au nom de la Société de Géographie du département d'Oran, sur le Bureau du Conseil Supérieur, une brochure de M. Henri de Sarrauton, intitulée : *L'Heure décimale et la Division de la circonférence*, en priant le Conseil supérieur de donner son patronage à l'œuvre préconisée par l'auteur.

« PRIOU. »

M. Priou demande au Conseil Supérieur, au nom de la Société de Géographie d'Oran, d'accorder son patronage au système préconisé par M. Henri de Sarrauton, pour la division de l'heure et de la circonférence.

M. de Sarrauton, dans une brochure très intéressante, expose les avantages qu'il y aurait à maintenir la division de la journée en 24 heures, mais à compter celle-ci de 0 à 24 et à diviser l'heure en 100 minutes et la minute en 100 secondes. Dans le même ordre d'idées, il propose de prendre 240° pour mesure de la circonférence, chaque degré correspondant à 100 secondes.

Il est incontestable que ce système, participant à la fois des avantages des numérations décimale et duodécimale, donnerait de grandes facilités pour nombre de calculs, aussi bien scientifiques que pratiques. Son adoption, tout en troublant nos habitudes, n'aurait pas le caractère d'un véritable bouleversement, qui a rendu impossible en France le système purement décimal de Laplace.

Certains desiderata de M. de Sarrauton sont déjà réalisés, au moins en partie. Ainsi, en Italie et en Belgique, les heures se comptent de 0 à 24, ce qui est particulièrement commode pour les horaires de chemins de fer ; de même, les géologues divisent le cercle en 24 heures.

M. Adolphe Carnot, membre de l'Institut, s'est déclaré partisan de la réforme, qu'il lui paraît assez facile de faire aboutir graduellement et sans secousses.

Nous croyons inutile de nous étendre sur la manière dont on pourrait procéder à cet égard.

Le résultat que l'on doit se proposer pour le moment, c'est de vulgariser l'idée, de préparer les esprits, par l'assentiment des corps constitués ; aussi, votre 4e Commission, persuadée que le système de M. de Sarrauton offre des avantages considérables et ne soulève aucune difficulté sérieuse d'application, vous propose de reconnaître qu'il y aurait intérêt à rechercher les moyens de réaliser l'adoption de ce système.

Le Rapporteur,
WORMS DE ROMILLY.

« A l'unanimité le Conseil Supérieur homologue. »

Une lettre particulière de M. Tilmant, membre du Comité d'Étude de la Société de Géographie de Lille, nous fait connaître que, dans sa séance du 28 décembre 1896, cette société a adhéré au système de l'*heure décimale*, « le préférant hautement à ceux de MM. de Rey Pailhade et Bouquet de la Grye. »

Le texte officiel de cette adhésion ne nous est pas encore parvenu, au moment de mettre sous presse.

Le Comité.

FÉLICITATIONS ET INVITATION

adressées à M. le Lieutenant de Vaisseau HOURST

La Société de Géographie d'Oran n'est pas restée indifférente au succès de la mission du Lieutenant de vaisseau Hourst et elle s'est empressée de lui adresser la lettre suivante par l'organe de son Président, M. le Lieutenant-colonel Derrien :

« Au nom du Comité et des Membres de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran, je viens saluer en vous l'explorateur qui en deux mois a parachevé pacifiquement l'œuvre commencée il y a 32 ans par le général Faidherbe.

« Honneur à vous qui venez de faire du Niger un fleuve français et par suite d'ouvrir la grande voie de pénétration de nos intérêts dans le Soudan et vers le lac Tchad.

« Ces résultats valent une victoire, et c'est au vainqueur de l'influence britannique que s'adressent nos patriotiques félicitations, félicitations que nous serions heureux et fiers de vous renouveler ici-même à Oran, si lors de votre prochain voyage en Algérie, vous voulez bien, ainsi que vos vaillants compagnons, nous honorer d'une visite.

« Lieutenant-colonel Derrien ».

La Société de Géographie d'Oran espère que la réponse de M. Hourst sera des plus favorables.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Europe. — La statistique de la marine de commerce française, pour 1895, montre qu'elle reste stationnaire. On compte 15,598 navires, jaugeant ensemble 887,078 t. et montés par 92,000 marins. Mais en déduisant les barques de pêche, de plaisance, de petit cabotage, il reste pour le grand cabotage 484 navires jaugeant 204,444 t. et pour le long cours 444 navires jaugeant 403,230 t.

***

Du tableau annuel de commerce général français ressort l'importante atteinte portée à notre commerce d'exportation par les tarifs douaniers de 1892. L'exportation, qui atteignait 3,704 millions en 1889, 3,758 millions en 1890 et 1891, tombait en 1893 à 3,078 millions. Il s'est relevé, en 1894, surtout grâce à l'écoulement du stock des marchandises accumulées les deux années précédentes. Il se retrouve, en 1895, à 3,720 m. (1), c'est-à-dire à un chiffre à peine supérieur à celui de 1889.

On trouve dans un rapport de M. Rapard, consul, des renseignements sur les résultats particuliers de la rupture des traités de commerce avec l'Italie (2). Il est intéressant de les constater au moment où la reprise de négociations en vue d'un accord commercial avec nos voisins semble imminente.

Pour les vins, spiritueux, huiles, essences, la France perdait, en 1893, 3,980,000 fr. et l'Italie 99,885,000 fr. Pour les articles de lainage, la diminution a été de 28,579,000 fr. pour la France et de 199,000 fr. pour l'Italie. Pour les soieries, la perte de la France s'élève à 5,783,000 fr., celle de l'Italie à 114,613,000 fr. Pour les articles métalliques, la perte de la France dépasse 33 millions. Les deux pays auraient à gagner à une entente. Leur désaccord a surtout profité à l'Allemagne.

***

L'industrie allemande ne cesse de se créer de nouveaux débouchés ; aussi, la prospérité augmente-t-elle, et l'émigra-

---

(1) Rectifier le chiffre donné dans le *Bulletin* d'avril-juin 1896 (*Chron. géog.*, p. 305).
(2) *Ann. de géog. Bibliographie de 1895*, p. 77.

tion est en décroissance. Le nombre des émigrants qui, en 1881, atteignait 220,902 personnes, est tombé à 115.392 en 1891, et à 33,566 en 1894.

***

D'après les renseignements sur l'industrie minière du monde en 1895, l'exploitation des gisements aurifères a pris une grande extension. La production de l'or atteint le chiffre de 306,133 kgr., plus du double de la production de 1894. Voici la liste des principaux pays producteurs de l'or :

États-Unis.....	70.470 kgr., soit	23,1 pour 100
Russie.........	51.160 —	16,7 —
Transvaal......	64.700 —	21,2 —
Australie	64.400 —	21,1 —

La production de l'argent, 18,5 fois égale à celle de l'or, atteint 5,652,000 kgr. et se répartit ainsi :

Mexique..........	1.583.000 kgr.
États-Unis........	1.441.000 —
Bolivie...........	643.000 —
Australie.........	621.000 —
Allemagne........	440.000 —

Afrique. — Un nouvel et malheureux incident a démontré une fois de plus l'insécurité qui règne dans le Sahara algérien. Un détachement commandé par le lieutenant Collot a été attaqué, le 31 octobre, entre El-Goléah et Hassi-Inifel par des Chambâs dissidents et presque entièrement massacré. Le colonel Didier s'est presque aussitôt mis à la poursuite des assassins, mais n'a pu les rejoindre. Un de ses officiers, le lieutenant Fournier, a, dit-on, dans une pointe audacieuse, atteint les oasis d'Insalah, où il aurait été bien accueilli. De son côté le commandant Godron, au sud du département d'Oran, a, dans une campagne fatigante mais brillante, châtié plusieurs groupes de dissidents et repris un grand nombre de chameaux enlevés dans les environs d'El-Goléah. Ces incidents montrent une fois de plus qu'il faut occuper le Touat et semblent prouver que l'occupation n'en sera pas difficile.

***

Signalons la mort d'un explorateur algérien, M. Gaston Méry (1). Né dans notre pays, ancien sous-officier aux Tirailleurs algériens, il passa une grande partie de sa vie en Algérie et en Tunisie. Très au courant de la langue et des mœurs arabes, il fut chargé, en 1892, par le syndicat d'Ouargla, de s'entendre avec les Touareg Azdjer afin d'obtenir le passage libre pour des caravanes à destination du Soudan.

A la suite d'un premier voyage (1892-93), pendant lequel il explora la vallée de l'Igharghar, Méry rapporta l'assurance que le traité de 1862 négocié par le lieutenant-colonel Mircher et le capitaine de Polignac était toujours respecté. A la fin de 1892, il entreprit une deuxième exploration, mais tomba malade et fut remplacé par M. B. d'Attanoux. Aussitôt après l'occupation de Timbouktou, Méry, plein de confiance dans cette nouvelle conquête, alla s'y établir et fit quelques opérations commerciales qui réussirent. C'est là qu'il est mort. La France perd en lui un bon serviteur.

***

La *Revue coloniale* a publié un intéressant travail de M. Roques, chef de bataillon du génie, sur le chemin de fer du Soudan français (2). L'auteur fait d'abord l'historique de la construction ; il examine l'opinion des divers gouverneurs du Sénégal et du Soudan, les critiques dirigées contre le projet et les raisons qui militent en sa faveur. Il montre ensuite toute l'urgence d'une construction rapide. Le budget de 1897 ne prévoit que des crédits permettant d'avancer d'une vingtaine de kilomètres vers le Niger, d'atteindre Dioubéba. Il faudrait, à ce compte, 20 ans pour arriver au Niger. Or, de tous côtés, au sud, sur la côte de Guinée, on crée des voies ferrées. La France, qui a ouvert ces contrées à la civilisation te au commerce, ne peut pas, en restant stationnaire, perdre tout le bénéfice de ses efforts.

***

M. Georges Bailly a reçu du Ministre des colonies la mission d'explorer la région de la haute Falémé et de chercher une voie directe vers le territoire des Rivières du Sud (3).

(1) *Rev. de géog. de Drapeyron*, janv. 1897.
(2) *Rev. colon.* du 5 décembre 1896.
(3) *Tour du Monde*, 1897, n° 1.

***

Les représentants de la France et de l'Angleterre chargés de la délimitation du Dahomey et du Lagos, M. le capitaine Plé et M. Fuller sont rentrés. Le *Tour du Monde*(1) publie un intéressant résumé du voyage de M. Plé.

***

M. Leclerc s'est embarqué le 10 novembre à Bordeaux pour le Sénégal. Il doit explorer la région de la bouche du Niger, la vallée de la Falémé et le Fouta-Djalon.

***

L'explorateur allemand, M. Von Wendorff a parcouru l'Hinterland du Cameroun et l'Adamaoua, et il rentre en Europe.

***

Le grand événement géographique français des derniers mois de 1896 a été le retour du lieutenant de vaisseau Hourst et de ses compagnons. Partis de Kayes en octobre 1895, de Koulikoro sur le Niger le 12 décembre et de Kabara, port de Timbouktou sur le fleuve, le 21 janvier 1896, les explorateurs ont descendu par eau le Niger jusqu'à l'embouchure, et ils sont arrivés à Lagos le 28 octobre. Le voyage s'est opéré sans que les membres de la mission aient eu à se plaindre d'un vol ni à tirer un coup de fusil. M. Hourst n'a eu qu'à se louer de la bonne foi des nobles Touareg, à la parole desquels on peut se fier. Il a passé des traités avec les chefs de peuplades. Les rapports avec les agents de la Cie Royale du Niger ont été, comme toujours, assez tendus. Si les officiers anglais ont été corrects, les subalternes ont manqué de complaisance. A Boussa, notamment, on a refusé un pilote, et l'expédition a couru des dangers au milieu des rapides. Au point de vue scientifique, les résultats de la mission sont considérables : elle rapporte, notamment, la carte hydrographique du Niger de Timbouctou à Boussa au 50.000^e^.

***

La Cie anglaise du Niger a organisé une importante expédition qui peut la conduire au lac Tchad. Elle va soutenir le sultan de

(1) *Tour du Monde*, 1897, n° 1.

Sokoto contre le fameux usurpateur du Bornou, Rabah. Au moment où cette expédition s'organise, un grave incident vient de détourner l'attention vers le Benin. Une mission scientifique dirigée par le consul Sir Philipps a été presque complètement massacrée. On a aussitôt décidé l'envoi de quelques troupes qui occuperont la ville de Benin. Ainsi s'achèvera la prise de possession du Delta du Niger par les Anglais.

Une récente dépêche annonce que l'expédition de la Cie du Niger a détruit la puissance des Foulahs au sud du Niger et marche sur Bida au nord du fleuve.

⁂

Il importe, en présence de l'activité déployée par nos rivaux, d'assurer nos communications entre le Congo, le lac Tchad et la région du Bahr-el-Ghazal. C'est dans cette région que va opérer la mission Marchand.

⁂

On se propose de faire dans nos établissements du Congo une intéressante expérience de domestication de l'éléphant africain. La « Société générale d'acclimatation » signale à ce sujet une notice de M. Bourdarie, chargé de mission au Congo.

Cette notice fait d'abord ressortir le faible gain que rapporte l'éléphant tué, gain qui, sur le marché d'Anvers, représente 50 fr. au maximum, pour la dépouille d'un animal.

Or, l'éléphant peut rendre de grands services. Différentes erreurs très répandues sur l'éléphant d'Afrique sont relevées dans la notice. Ainsi, il est inexact qu'il soit peu domesticable, ou moins grand que celui d'Asie, qu'il faille attendre trop longtemps le moment où il pourra rendre des services. Dès l'âge de 2 ans, il peut porter 150 kgr., la charge ordinaire de l'adulte étant de 500 kgr. Or, il peut rendre d'inappréciables services.

Par exemple, il y a en ce moment 33,000 charges en souffrance à Loango, et il faudra 3 ans pour les transporter à Brazzaville, le recrutement des porteurs étant de 10 à 12.000 par an. Avec 330 éléphants on pourrait enlever le tout en un an, et la tonne, tous frais compris, reviendrait à 600 fr. au lieu de 2.000 fr., coût du transport par les caravanes. Les missions,

qui ont tant à souffrir du manque de porteurs et de leur mauvaise volonté, trouveraient dans l'éléphant le plus utile auxiliaire. Les éléphants pourraient transporter les matériaux divers des récoltes. Enfin, au point de vue de la civilisation même, les indigènes délivrés des portages, véritable corvée, pourraient s'adonner à l'agriculture et á l'élevage. La notice indique les points où l'on pourrait entreprendre l'élevage de cet utile et intelligent animal. Faisons des vœux pour que la tentative aboutisse.

***

La culture fait des progrès dans la région de Libreville, surtout celle du caféier et du cacaoyer. Un concours agricole tenu dans cette ville le 5 septembre a permis de le constater (1).

***

Au Congo belge, le bruit d'une expédition dirigée contre les derviches par le baron Dhanis, plusieurs fois démenti, semble exact (2). Une dépêche récente annonçait même l'échec de la mission et la mort de M. Dhanis, qui aurait été surpris et tué.

***

Dans le sud de l'Afrique, la révolte de Matabélé a été durement réprimée. La soumission des chefs vaincus ne semble cependant pas encore définitive.

***

Un arrangement a été conclu entre l'Angleterre et le Portugal pour délimiter une partie des territoires dans l'intérieur de l'Afrique. Le haut Zambèze et son affluent, le Kabompo, ont été désignés comme frontière entre l'hinterland des colonies portugaises de la côte occidentale et le pays des Barotsés, soumis au protectorat anglais.

***

A Madagascar, l'arrivée du général Galliéni a produit les effets qu'on en espérait. Quelques exécutions dans l'entourage de la reine ont causé une salutaire terreur. De plus, le gouverneur a rendu leur autonomie à de nombreuses peuplades

(1) *Rev. Colon.* du 5 novembre 1896.
(2) *Bull. Soc. Géog. de Marseille,* T. XX, n° 3.

qu'on avait eu le tort de laisser administrer par les Hovas. Il a réduit sagement la souveraine à son titre de reine de l'Emyrne. Aussi la tranquillité et la sécurité renaissent. La colonisation va commencer son œuvre.

***

La guerre d'Abyssinie est enfin terminée. Le traité, facilité par une égale modération de part et d'autre, a été signé dans les derniers jours d'octobre et ratifié récemment. Le traité fameux d'Ucciali est aboli, et l'indépendance de l'Ethiopie est reconnue. La frontière est provisoirement fixée au Mareb, et le gouvernement italien s'est engagé à ne céder de territoire à aucune puissance étrangère avant la délimitation définitive, tout territoire évacué par les Italiens devant jusque là rentrer sous la domination de l'Ethiopie. L'empereur Ménélik a témoigné dans les questions relatives à la libération des prisonniers italiens une véritable générosité. La nouvelle de la paix a produit en Italie un grand soulagement et a été généralement bien accueillie. Mais, d'autre part, Kassala, qui avait eu l'an dernier déjà à repousser l'attaque des Derviches, se trouve de nouveau menacée.

***

Le rétablissement de la paix en Ethiopie va ranimer le commerce suspendu par la guerre. Le commerce ne se fait actuellement que par le Harrar et par la colonie française de Djibouti où la colonie anglaise de Zeïlah. C'est la première de ces routes que suivra la voie ferrée pour la construction de laquelle une société a été fondée à Paris par un explorateur français, M. Chefneux, et un ingénieur suisse, M. Ilg. Cette Société possède la concession des lignes de Djibouti à Harrar, d'Harrar à Antotto, d'Antotto au Kaffa et au Nil Blanc. Le gouvernement français a autorisé la construction de la ligne jusqu'à Djibouti. On voit tout le parti que notre commerce pourra tirer de cette voie importante.

Ces détails donnent un intérêt plus grand à la mission de M. Lagarde, haut fonctionnaire du Ministère des Affaires Étrangères auprès de Ménélik. M. Lagarde, qui, comme résident à Obok, a eu d'excellents rapports avec ce souverain,

ne pourra que resserrer les liens d'amitié qui nous unissent à lui.

Asie. — La navigation sur le Mékong, au-dessus de Khône, est maintenant assurée. Dans le courant du mois d'octobre, trois vapeurs appartenant à la Compagnie des Messageries fluviales de la Cochinchine ont été transbordés au-dessus des rapides. Ainsi s'ouvre au commerce la région que nous a donnée dans le Laos le traité conclu avec le Siam[1]. Nous avons d'autre part d'intéressants renseignements sur les ressources du Bas-Laos dans le rapport du lieutenant-colonel Tournier, commandant supérieur du Bas-Laos, au Ministre des colonies[2]. Le Laos n'a pas d'industrie d'exportation ; mais il possède des mines : deux compagnies en ont actuellement entrepris l'exploitation. On trouve surtout de l'or, du cuivre, de l'étain, et les centres miniers sont nombreux. Le commerce est à peu près nul, et le rapport ne prévoit pas dans l'avenir de grandes ressources pour l'importation. On exporte surtout des bœufs, des buffles, des éléphants, des chevaux, des peaux, du chanvre, et dans les bonnes années, du riz. Les forêts pourraient être aussi exploitées avec profit.

***

M. le comte de Barthélemy est parti, il y a quelques semaines, pour l'Indo-Chine, où il compte refaire en partie dans le Laos le voyage du prince Henri d'Orléans.

***

On a des nouvelles de la mission commerciale lyonnaise envoyée en Chine[3]. Une lettre intéressante raconte le départ des différents groupes qui ont quitté Yun-Nan-Fou, il y a un an, en janvier 1896[4]. L'un des groupes est arrivé en novembre à Pitsié, centre important de la province de Kouéï-Tchéou, point où se rencontrent les caravanes provenant du Kouang-Si, du Kouang-Toung, du Hou-Nan, du Sse-Tchouen et du Yun-

(1) *Bull. Soc. d'Etudes colon. et marit.*, 30 sept. 1896.
(2) *Revue Colon.*, 5 nov. 1986.
(3) Voir chron. géog. des *Bull. trimest. Soc. de géog. et d'archéol. d'Oran*, av.-juin et juill.-déc. 1896.
(4) *Tour du Monde*, 1897, n° 2,

Nan. Ce groupe comptait revenir en janvier à Yun-Nan-Fou, juste un an après en être parti.

Un autre groupe est arrivé à Han-Koou sur le Yang-tse-Kiang et doit redescendre par terre jusqu'à Canton. Un troisième groupe va remonter de Canton par le Si-Kiang et doit rejoindre le premier à Yun-Nan-Fou.

La concentration des divers groupes doit se faire à Hanoï vers la fin du mois de mars (1).

***

L'exemple donné par la Chambre de commerce de Lyon est suivi en Angleterre. Une mission commerciale, organisée par la Chambre de commerce de Blackburn, sous la direction de M. Bourne, est partie en août et a atteint les provinces chinoises du sud-ouest.

***

M. Bonin (2) a donné de ses nouvelles d'Ourga, en Mongolie. Il est allé de Khoukhou-Koto, la ville bleue des Mongols, dans la vallée du Hoang-Ho, à Ourga en traversant le désert de Gobi. Puis il a dû reprendre sa route à travers le Gobi jusqu'à Kalgan pour gagner Pékin. Il rentrera sans doute prochainement (3).

***

Un autre explorateur français, M. Chaffanjon, est rentré récemment après un important voyage. Parti à la fin de 1894, il a parcouru toute l'Asie de l'ouest à l'est, traversé la Mongolie et atteint le fleuve Amour, qu'il a descendu jusqu'à l'embouchure. Il rapporte d'intéressants documents sur les Khanats russes et indépendants, sur la partie septentrionale du Gobi et sur l'Asie russe.

***

Le voyageur allemand, M. Eug. Wolf, est parti il y a trois mois, pour explorer l'Asie centrale.

***

Dans l'Asie centrale russe, une expédition, dirigée par le général Gloukovski, doit parcourir la région traversée par

(1) *Rev. de géog. de Drapeyron*, janv. 1897.
(2) Voir Chron. géog. du *Bull. trim. Soc. de géog. et d'arch. d'Oran*, juill. déc. 1896.
(3) *Rev, de géog. de Drapeyron*, janv. 1897.

l'Amou-Daria et étudier les moyens de diriger ce fleuve vers la mer Caspienne en le ramenant dans son ancien lit. Si les explorateurs acquièrent la conviction que ces travaux coûteraient moins cher que le chemin de fer d'Orenbourg à Tachkend, on renoncerait à ce dernier. Du reste, le fleuve tend depuis quelques années à retourner dans son ancien lit (1).

***

M. Levat, ingénieur des Mines, a fait à la Société de géographie de Paris une intéressante communication sur les travaux du Transsibérien qu'il a suivis depuis la tête de ligne Tchélabinsk, jusqu'au point extrême, qu'il doit atteindre, Wladivostok. La voie est ouverte au public de Tchélabinsk à Omsk (790 kilom.). Elle est aujourd'hui à peu près terminée jusqu'à Krasnoiarsk, soit sur une longueur de 2,273 km. Il reste encore à construire deux grands tronçons, de Krasnoiarsk au lac Baïkal et du lac au point où l'Amour devient navigable. On pourra alors descendre le fleuve en bateau à vapeur, en attendant la construction du dernier tronçon de la voie ferrée. Le général Annenkoff a encore amélioré les procédés suivis pour la construction du Transcaspien, et l'on arrive à poser 4 à 5 kilomètres par jour.

***

Dans l'Inde anglaise, deux grands fléaux déciment en ce moment la population. Dans la région de Bombay, règne la peste bubonique, et sur un territoire plus vaste, la famine exerce ses ravages. De grandes précautions sont prises pour empêcher la terrible épidémie d'arriver dans nos pays, et une conférence internationale doit se réunir prochainement à Venise dans ce but.

***

L'étude du commerce des Établissements anglais du détroit de Malacca, dont le port de Singapore est le principal centre, fournit d'intéressantes indications.

Le commerce général s'est élevé, en 1894, à 410,957,000 dollars (2), en augmentation de plus de 80 millions sur 1893.

(1) *Bull. Soc. d'Etudes colon. et marit.*, 30 sept. 1896.
(2) Le dollar vaut un peu plus de 5 francs.

L'exportation atteint 186.786.000 dollars, l'importation 224,151,000 dollars. Tous les produits de la péninsule Malaise, de Sumatra et des autres îles, café, tapioca, sagou, gutta-percha, gommes, peaux, cornes, poivre, etc., y sont apportés pour l'exportation, et l'on y importe des cotonnades, des lainages, des soieries, de la quincaillerie, des vins, des spiritueux, de la bière, etc.

Le premier rang dans le commerce d'importation appartient aux colonies anglaises. En voici du reste un tableau :

Colonies anglaises .	31.270.000 dollars.
Japon	25.248.000 —
Angleterre	20.320.000 —
Siam	11.100.000 —
Indo-Chine française.	5.700 000 —
France.	1.083.000 —

Le commerce est généralement en accroissement surtout pour le Japon qui passe de 5 m. en 1893 à 25 m., surtout à cause de l'importation du numéraire. L'accroissement précédent avait déjà été très considérable, de 845,000 dollars en 1892 à 5 m.

Le développement de l'importation japonaise vient en grande partie de la fabrication des cotonnades, pour lesquelles le Japon a enlevé aux Indes anglaises le marché de Singapore. Il y a dans cette extension rapide de l'industrie japonaise une menace qui inquiète déjà les fabricants de Manchester.

Voici les principaux chiffres pour l'exportation :

Angleterre..	21.190.000 dollars
Java	15.483.000 —
Possessions anglaises .	15 086.000 —
Siam..................	10.229.000 —
France...............	8.103.000 —
Indo Chine française ..	4.930.500 —

Enfin, en 1894, le port de Singapore a reçu 4 380 navires jaugeant 3.648.500 t. et pour les 2/3, anglais.

Amérique. — C'est aux Etats-Unis, dans la partie méridionale de la Louisiane que se trouve, paraît-il, la plus grande ferme du monde. Ce domaine, qui appartient à une association de

colons français, a une longueur de 160 kilomètres sur 40 de largeur. On y trouve 40.000 chevaux et bêtes à cornes, et on y cultive surtout la canne à sucre, le maïs, le coton, le riz. Les travaux sont exécutés par 1200 nègres et se font surtout avec des machines à vapeur. Le domaine, traversé par une voie ferrée, est en outre desservi par 483 km. de canaux et de routes (1).

***

Trois des petites républiques de l'Amérique centrale, le Honduras, le San-Salvador et le Nicaragua, se sont fédérées sous le titre de République majeure de l'Amérique centrale. Le Costa-Rica et le Guatemala ont refusé d'y adhérer (2).

***

M. Jermann, explorateur allemand, a parcouru le Paraguay et l'ouest du Brésil de juillet à novembre 1896. Il en a relevé la carte.

Un autre allemand, M. Meyer, a exploré les sources du Xingu (3).

***

Un tableau du commerce de la République argentine montre les progrès de la France pour l'importation des laines de la Plata. Dunkerque qui, en 1881, n'importait que 1,617 balles, a enlevé aujourd'hui le premier rang à Anvers et en importe 183,352 (4).

Océanie. — Le Baron Von Brenner a publié d'intéressants détails sur son exploration dans l'intérieur de Sumatra. Il a surtout visité le pays des Battaks, au nord-ouest de l'île. C'est une région d'environ 1,250 mètres d'altitude moyenne avec des pics volcaniques atteignant 2,500 mètres. On y trouve à 780 mètres d'altitude le grand lac Toba, qui a 80 kilomètres de longueur. Les Battaks sont cannibales quoiqu'ils soient intelligents et relativement policés (5).

***

(1) *Bull. Soc. géog. de Marseille*, T. XX, n° 3.
(2) *id.*
(3) *Tour du Monde*, 1897, n 1.
(4) Bull. *Soc. Géog de Lille*, oct. 1896.
(5) Bull. *Soc. Géog. de Marseille*, T. XX, n° 3.

En Australie, l'expédition Hubbe, chargée par le gouvernement de l'Australie du sud de tenter une exploration à travers les territoires de l'ouest, à réussi dans sa mission. Partie en novembre 1895, elle est arrivée en juin 1896, après avoir traversé, non sans souffrances, des régions montagneuses et des déserts (1).

***

Dans la Nouvelle-Guinée, trois explorateurs allemands, MM. Lauterbach, Trappenbeck et Kesting, partis à la fin de mai 1896, ont visité le sud de l'île et découvert un fleuve navigable qui descend de la chaîne de Bismarck et traverse un pays peuplé et fertile (2).

Régions polaires. — Sir Martin Conway a effectué, en juillet 1896, la première traversée de l'intérieur du Spitzberg; il a eu à lutter contre le mauvais temps et les obstacles de la route. Plusieurs missions suédoises ou allemandes ont visité le Spitzberg durant le dernier été.

PAUL RUFF.

(1) Bull. *Soc. Géog. de Marseille*, T. XX, n° 3.
(2) *Tour du Monde*, 1897, n° 1.

BIBLIOGRAPHIE

A. ROBERT : *Métiers et types algériens.* — Alger, 1895. Mallebay, 43 p.

La brochure de M. Robert doit être signalée ici, et il est à souhaiter qu'elle excite beaucoup d'Algériens, mêlés à la vie arabe, à en observer les détails et à les noter. C'est par là que nous pénètrerons plus avant dans la connaissance des indigènes de l'Algérie. Le livre de Lane sur les mœurs des Arabes d'Egypte, en apprend davantage sur l'Islam, que toutes les dissertations historico-philosophiques.

Les métiers, que M. R. décrit, ont été bien observés : son sfandji (marchand de beignets), ses hachchachin (1), son tebbakh, son qaouadji, son dellal, son haffaf, sont vivants; et à lire ces monographies pleines de détails précis et d'expressions locales, l'arabisant trouvera son compte comme le simple curieux.

Le chapitre sur les Oulad Sidi-Harrès est d'un intérêt tout spécial : on y voit toute une population, poussée au travail par la famine de 1867, reprendre, depuis cette époque, tous les ans, pendant plusieurs mois, le métier de casseurs de pierre, qui l'a empêchée de mourir de faim, et y trouver des ressources assurées. C'est là un fait d'une grosse importance économique, qu'il faudrait pouvoir observer souvent.

La chasse au faucon a été souvent décrite : tout le monde a dans les yeux deux tableaux de Fromentin. Le récit de M. R. se lit avec plaisir.

Les trappeurs et les montreurs de lions apprennent aux Européens incrédules, qu'à défaut de lions, il y a au moins encore des panthères en Algérie. Le lion marabout est particulièrement intéressant : ce serait une longue et amusante histoire que celle du rôle du lion dans les légendes pieuses de l'Algérie (2).

Nous souhaitons vivement que M. R. continue la curieuse série qu'il a commencée : c'est, sous une forme badine, un ouvrage plus sérieux que beaucoup de livres graves.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

(1) Voir aussi MASQUERAY : *Souvenirs et visions d'Afrique*, p. 311.

(2) BARGÈS : *Tlemcen*, p. 288 ; — BOSTON, *Passius*.

LUCIANI : *La Senoussia et la Rahbia*, texte arabe et traduction française. — 2 vol. Alger. Fontana. 1896

Nous signalons seulement la publication de ces deux ouvrages qui sortent un peu du cadre de la « Revue ». Ils font partie d'une série de volumes destinés à l'enseignement des médersas.

La réforme de ces établissements en 1895 leur a donné une vie nouvelle. Les étudiants admis aux deux derniers concours sont tous pourvus du certificat d'études primaires, qui sera désormais exigé des candidats. D'autre part, des efforts sont faits pour relever le niveau des études arabes, et pour préparer une classe de fonctionnaires qui, par leur connaissance des sciences musulmanes, soient supérieurs aux élèves des Zaouias et des écoles étrangères, et qui en même temps, par leurs études françaises, soient capables de se laisser pénétrer par quelques idées modernes.

Il fallait, pour cet enseignement où tout était renouvelé, préparer une bibliothèque de livres d'étude. M. le Gouverneur général a institué une Commission, qui est chargée de dresser la liste des ouvrages classiques qui, actuellement en usage parmi les lettrés musulmans, seront publiés dans un format commode, avec une traduction qui permette aux étudiants de poursuivre leurs études juridiques, théologiques et grammaticales, tout en accroissant leur connaissance de la langue française. On voit aussi de quelle grande utilité ces ouvrages seront pour les européens arabisants ou curieux des choses de l'Islam.

Quelques-uns des ouvrages, étudiés par les tolbas musulmans, ont été déjà édités en France ou traduits en français ; tels sont le manuel de Sidi-Khelil (texte de la Société Asiatique ; traduction Perron ; texte partiel et traduction Saignette), l'Alfia (texte et traduction Goguyer), la Borda (traduction René Basset). Les deux excellents petits livres de M. Luciani commencent la suite nouvelle, publiée par ordre de M. le Gouverneur général.

La Senoussia est une sorte de catéchisme en prose, qui offre le plus grand intérêt pour l'histoire de l'Islam. La Rahbia est un traité des successions en vers. Ce sont là bréviaires à apprendre par cœur, comme les aimait l'ancienne pédagogie, qui ne méritait pas toujours le mépris où on la tient aujourd'hui.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN

BULLETIN TRIMESTRIEL DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE

VINGTIÈME ANNÉE. — TOME XVII

FASCICULE LXXIII. — AVRIL A JUIN 1897

SOMMAIRE

ORAN
Imprimerie Typographique et Lithographique L. FOUQUE
Place Kléber et rue Thuillier, 4

1897

EXPOSITION INTERNATIONALE DE BRUXELLES 1897

CONGRÈS INTERNATIONAL COLONIAL

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S. M. LE ROI DES BELGES

et la présidence d'honneur de M. de SMET de NAEYER, chef du Cabinet, Ministre des Finances
M. de FAVEREAU, Ministre des Affaires Etrangères
M. NYSSENS, Ministre de l'Industrie et du Travail

Président : M. A. BEERNAERT, Ministre d'Etat, Président de la Chambre des Représentants

Monsieur le Président de la Société de Géographie d'Oran,

Un Congrès international colonial est organisé sous les auspices du Gouvernement belge et de l'Etat indépendant du Congo, par le groupe *C* (études coloniales) de la XIVe Section de l'Exposition internationale de Bruxelles en 1897. Ce Congrès se réunira à Bruxelles, les 16, 17, 18 et 19 août, dans la salle de marbre du Palais des Académies, mise à sa disposition par le Gouvernement belge.

La séance d'ouverture sera présidée par le Ministre des Affaires Étrangères.

Le Comité d'organisation, faisant appel à toutes les personnalités les plus compétentes en les invitant à venir y discuter les grandes questions de la politique et des études coloniales, votre expérience et votre autorité en ces matières nous font vivement désirer votre participation à ce Congrès.

Nous avons l'honneur de joindre à la présente un bulletin d'adhésion que nous vous prions de nous retourner le plus tôt possible revêtu de votre signature.

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir y joindre, s'il y a lieu, les indications ou questions que vous jugeriez utile d'ajouter au programme du Congrès. Le Comité d'organisation s'efforcera d'en tenir compte dans la rédaction du programme définitif.

Vous nous obligeriez vivement en nous faisant savoir également si vous comptez prendre la parole sur une des questions

du programme, ou sur toute autre question concernant les grands intérêts de la colonisation en général.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre considération très distinguée.

POUR LE COMITÉ D'ORGANISATION :

Le Commissaire du Gouvernement
près la XIVe Section,
LÉON JANSSEN.

Le Président de la XIVe Section,
Baron LAMBERT.

N. B. — Les cartes d'admission aux séances et aux fêtes du Congrès seront délivrées contre une cotisation de 10 francs, qui, de plus, donnera droit à toutes ses publications. Des cartes d'admission, au prix de 5 francs, sans donner droit aux publications, seront délivrées aux dames qui vous accompagneraient à Bruxelles. Des cartes-quittances seront adressées par la poste contre le montant de la cotisation.

PROGRAMME DU CONGRÈS INTERNATIONAL COLONIAL

Colonisation

Idées et faits historiques. — Migrations humaines. — Evolution des théories sur la colonisation. — Théories modernes.

Colonies

Définitions et classifications à ce jour. — Propositions éventuelles de définition et de classification nouvelles.

Méthodologie coloniale

Historique. — Phénomènes généraux de l'époque actuelle : moyens de transport, de débarquement, de pénétration. — Câbles sous-marins. — Main-d'œuvre indigène (aptitudes, éducation). — Transportation. — Immigration (libre, par contrat). — Hygiène.

Organologie de la Colonisation

Rapports politiques entre la métropole et les colonies. — Gouvernement central (représentation des colonies). — Gouvernement local. — Organisations administrative, territoriale, judiciaire, financière, douanière, domaniale, terrienne, militaire, sanitaire, monétaire et créditive, scolaire, religieuse, du commerce, de l'industrie, de l'élevage. — Services publics. — Travaux publics. — Recrutement des fonctionnaires. — Ecoles coloniales. — Jardins botaniques et jardins d'essai (étude d'ensemble).

Etude des colonies particulières à chaque pays
Introduction en Afrique des noirs d'Amérique
Philosophie de la Colonisation

Peuples à qui elle s'impose. — Développement et maintien de la civilisation. — Nécessité de l'éducation coloniale des nations; moyens d'y arriver. — Influence sociale des denrées coloniales ; utilisation d'un plus grand nombre et de plus grandes quantités de produits coloniaux. — Avaniages économiques et politiques de l'expansion des peuples les plus avancés.

Questions diverses

CONGRÈS NATIONAL
DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

XVIIIe SECTION (Saint-Nazaire)

Monsieur le Président de la Société de Géographie d'Oran,

Nous avons l'honneur de vous informer que, conformément à la décision prise en 1896 par le Congrès de Lorient, sur la demande de notre Société, le Congrès national des Sociétés françaises de Géographie tiendra à Saint-Nazaire, au mois d'août prochain, sa session de 1897.

Le Congrès aura lieu du 1er au 7 août inclus, et sera présidé par notre ancien président des Congrès de Bourg et de Bordeaux, M. DE MAHY, député de la Martinique, ancien ministre et vice-président de la Chambre des députés, qui veut bien nous faire cet honneur.

La Société de géographie commerciale de Saint-Nazaire vous serait reconnaissante, Monsieur le Président, de vouloir bien accueillir favorablement l'invitation que nous vous adressons en son nom et venir honorer le Congrès de votre présence.

Elle vous prie en outre de vouloir bien engager les membres de votre Société à se rendre au Congrès pour prendre part à ses travaux. Ils peuvent être assurés de recevoir dans notre ville, de la part de leurs collègues de la Société de géographie

de Saint-Nazaire, un accueil empressé, et ils y trouveront, indépendamment de l'intérêt que leur offrira le Congrès, l'attrait d'excursions dans l'une des îles du littoral et dans la presqu'île Guérandaise, et de visites aux chantiers, ateliers et usines de notre port et de la région.

Nous vous prions enfin, Monsieur le Président, de vouloir bien nous faire connaître le plus tôt possible, en vue de la rédaction du programme de la session, les sujets d'étude ou les communications que votre Société a l'intention de soumettre à l'examen du Congrès, et de nous désigner, en temps utile, les noms et adresses :

1° De votre délégué officiel et 2° de ceux des membres de votre Société qui ont l'intention de venir assister au Congrès de Saint-Nazaire et participer à ses travaux.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Pour le Comité :

Le Président de la Commission d'organisation du Congrès, Président de la Société,
P. BARBARA.

Le Secrétaire général,
E. GALLET.

LES COLONNES D'HERCULE

(SUITE ET FIN)

ITINÉRAIRE D'ORAN A TANGER

XXI

Bombardement de Tanger et de Mogador par les Français. — (Août 1844)

Vers la fin du mois de mai 1844, le maréchal Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, se portait précipitamment à Oran et de là à Lalla-Marnia, appelé par une dépêche inquiétante du général de Lamoricière. L'orage grondait de ce côté, où se préparaient des événements d'une extrême gravité.

La connivence de l'émir Abd-el-Kader avec le sultan du Maroc Moulay Abderrhaman soulevait les populations et prêchait la guerre sainte contre les Français. En réalité, ce n'était pas avec le Maroc seulement qu'on entrait en lutte, c'était plus encore avec l'Angleterre, qui encourageait ouvertement le Maroc à la résistance, jalouse de nos succès en Algerie. La nomination du prince de Joinville au commandement de l'escadre aggrava encore l'émotion générale, et le chef du cabinet anglais, sir Robert Peel, poussait le sultan du Maroc à la guerre.

Bugeaud, sans attendre de nouvelles instructions du Gouvernement, avait réuni sous Marnia une armée de 11 à 12,000 hommes. Le prince de Joinville, aussi désireux que le maréchal d'agir vigoureusement, était retenu par des scrupules du gouvernement, qui lui avait donné comme instructions : de « n'agir que lorsque le *pavillon* de la France aurait été insulté. »

Tous deux s'étaient compris à demi-mot. En présence des hésitations, des réticences du cabinet des Tuileries, ils se jugèrent assez forts et assez sages pour agir de concert dans un but commun et entamer résolument les hostilités.

« Le jeune chef d'escadre, dit le comte d'Ideville, transmettait cette partie de ses instructions au maréchal Bugeaud, qui, de son côté, lui répondait : « Depuis quand cherche-t-on à établir une distinction entre le *pavillon* et le *drapeau* de la France ! Gardez-vous de prêter l'oreille à de semblables subtilités. Le drapeau de la France a été insulté par les Marocains, et vous et moi sommes chargés de le faire respecter. Le soin de votre gloire, prince, doit l'emporter sur la crainte de complications diplomatiques ; n'écoutez que les inspirations de l'honneur, dont vous êtes la personnification. »

Pour toute réponse, le 10 août, le maréchal recevait une lettre du prince de Joinville, lui annonçant que, le 6, il avait bombardé Tanger, sous les yeux de l'escadre anglaise, et qu'il allait bombarder Mogador.

Bugeaud lui répondit : « Vous avez tiré sur moi une lettre de change, soyez persuadé que j'y ferai honneur à courte échéance. Vive la France ! »

En effet, le 14, il taillait en pièces l'armée marocaine à Isly et la mettait pour toujours en fuite dans les circonstances que tous nos lecteurs connaissent et qu'il serait oiseux de rappeler.

L'escadre française, partie de Toulon, vint mouiller devant Tanger. La ville renfermait une forte garnison et était défendue par de nombreuses batteries armées de 105 canons, servies par des renégats et des déserteurs espagnols.

Notre escadre se composait de trois vaisseaux : le *Suffren*, le *Jemmapes* et le *Triton*; une frégate à voiles, la *Belle-Poule* ; trois frégates à vapeur : le *Labrador*, l'*Asmodée*, l'*Orénoque* ; quatre corvettes à vapeur : le *Pluton*, le *Gassendi*, le *Cuvier* et le *Véloce* ; onze vapeurs de force moindre ; trois bricks de guerre : le *Cassard*, le *Volage* et l'*Argus* ; trois gabares ou transports, en tout ving-huit bâtiments.

Un ultimatum avait été adressé au sultan Moulay Abderrhaman, lui réclamant l'expulsion d'Abd-el-Kader, la destitution des chefs qui avaient été nos agresseurs à Marnia, au bois de Bethoum et à Oudjda, et la retraite de l'armée loin de nos frontières de l'ouest. En attendant la réponse, sir Wilson, gouverneur de Gibraltar, avait obtenu du prince qu'il quitte-

rait Tanger, mais à la condition expresse qu'aucun navire anglais ne se montrerait sur la côte.

L'amiral anglais Owen, qui ignorait cette convention, s'étant présenté dans les eaux de Tanger, Joinville reparut aussitôt et commença les préparatifs du bombardement. Owen, prévenu à temps, présenta des excuses et se retira, suivi de l'escadre française qui retourna à Cadix.

« La réponse à l'ultimatum fut évasive et dilatoire, dit Gaffarel (*L'Algérie*) ; le Sultan ne prononçait même pas le nom de l'Emir et demandait le rappel et le châtiment du maréchal Bugeaud, qui s'était emparé d'Oudjda. »

Le prince de Joinville, pour se renfermer dans ses instructions, feignit de ne pas considérer cette réponse comme définitive et accorda huit jours de délai pour obtenir satisfaction. Ce délai expirait le 2 août ; dès la veille, l'escadre était de nouveau devant Tanger, attendant impatiemment les ordres d'attaque. Cependant, sur les instances du Consul anglais, le prince de Joinville consentit à attendre jusqu'au 5. Ce jour là, le Consul anglais l'informa officieusement que ses conditions étaient acceptées. Il se disposait, très à regret, à se retirer, lorsqu'un vapeur venu d'Oran lui annonça que le maréchal avait de nouveau été attaqué entre Oudjda et Marnia et qu'il avait décidément franchi la frontière pour ouvrir les hostilités.

Le prince de Joinville, n'ayant pas reçu de réponse directe du Gouvernement marocain, et ayant été trompé plusieurs fois par de faux bruits d'accommodement que les Anglais faisaient courir malicieusement pour le dérouter, se crut autorisé à passer outre et annonça aux commandants de l'escadre que la guerre étant déclarée entre la France et le Maroc, le bombardement aurait lieu le lendemain.

Il prit à son bord le comte de Nyon, notre consul général à Tanger, ainsi que quelques-uns de nos nationaux qui demandèrent à être embarqués, et fit ses derniers préparatifs d'attaque.

Le 6 août au matin, tous les navires avaient pris leur poste de combat sans éprouver de résistance. Cette place était très forte, tant par sa position en amphithéâtre sur la mer, que par le nombre et la disposition de ses batteries. Elle est entourée, extérieurement, par une enceinte de murailles cré-

nelées, flanquée de hautes tours carrées et protégée par la forteresse ou Casbah qui la domine à l'ouest. Les principales défenses étaient accumulées du côté de la mer, où s'élevaient plusieurs étages de batteries de côte, armées de mortiers et de soixante pièces de gros calibre. Les abords de la baie étaient gardés par six batteries armées de quarante canons. Deux de ces batteries étaient construites sur des collines très élevées, les quatre autres étaient rasantes.

Il fallait donc, pour attaquer par mer, commencer par éteindre le feu de ces six batteries, puis, venir s'embosser dans le port, afin de ruiner les remparts de la ville en respectant cette dernière par mesure d'humanité.

A huit heures du matin, par une manœuvre admirable de précision et sans que l'ennemi s'y opposât, le vaisseau le *Suffren*, monté par le prince, prit le poste le plus rapproché des batteries et par conséquent le plus dangereux. Sur un signal parti de ce navire, tous nos vaisseaux ouvrirent le feu. Les batteries de la place y répondirent aussitôt.

En une heure d'un formidable bombardement, le feu de la place était éteint, les batteries démantelées et les pièces démontées. Les boulets marocains passèrent en général au-dessus des mâts, mais tous ne furent pas perdus, car le *Suffren* en reçut pour sa part une cinquantaine dans sa coque.

Les coups de notre escadre, mieux dirigés, opérèrent rapidement leur œuvre de destruction. On voyait de la rade les parapets tomber, les embrasures s'élargir, les crêtes des murailles se déchiqueter. Toutes les batteries extérieures étaient détruites à dix heures, et deux ouvrages, seulement, résistèrent plus longtemps : la batterie de la Casbah et celle du fort de la Marine ; mais bientôt leurs défenseurs durent évacuer les derniers retranchements et se replier sur la ville.

A onze heures, le feu cessa. Le prince commandant l'escadre avait exécuté les ordres des ministres : les fortifications extérieures étaient en ruines, mais la ville avait été épargnée. Il ne restait de cette immense ligne de fortifications dont les Marocains étaient si fiers et qui rendait les abords de Tanger si pittoresques, qu'un monceau de ruines et de décombres. Joinville ne devait pas occuper la ville, mais il demeura dans

le port jusqu'à cinq heures du soir, afin de bien constater que l'ennemi avait renoncé à toute défense.

En dépit des invectives et des mensonges propagés en ville par les officiers anglais de l'escadre Owen, témoins de cette glorieuse affaire, les canons français avaient été admirablement pointés ; quant aux batteries de l'ennemi, il fut constaté que, sur les 150 bouches à feu qui défendaient Tanger, 80 seulement firent un feu bien nourri. De ces 80 pièces, il n'en resta que quatre ou cinq en batterie, après le bombardement.

Les vaisseaux de l'escadre française eurent peu d'avaries, à l'exception toutefois du vaisseau amiral, qui, étant le plus exposé, reçut 49 boulets. Les artilleurs tangériens dirigeaient surtout leur feu sur le *Suffren*, où le prince de Joinville, en grand uniforme d'amiral, avec sa plaque de grand-croix de la Légion d'Honneur sur la poitrine, debout à son poste de combat, leur servait de point de mire.

Tous les bâtiments de l'escadre rivalisèrent d'ardeur. Nos pertes se réduisirent à trois morts et dix-sept blessés ; les Marocains accusèrent une perte de cinquante tués et de quatre cents blessés ; mais ce chiffre était sans doute au-dessous de la vérité, puisque, le surlendemain, à l'heure du départ de l'escadre, on n'avait pas encore retiré tous les cadavres de dessous les décombres.

***

Dans son rapport au ministre de la marine, le prince de Joinville se plut à rendre hommage à la bravoure des artilleurs marocains, tout en observant que leur pointage avait un caractère de justesse assez remarquable pour qu'on ait pu, non sans vraisemblance, supposer parmi eux la présence d'auxiliaires étrangers.

Cependant, le Pacha gouverneur de Tanger avait laissé la journée s'écouler sans adresser aucune communication, aucune proposition, au prince de Joinville, de nature à faire supposer que le bombardement de Tanger avait fait une impression assez vive sur le gouvernement marocain pour le contraindre à la paix. Il fallait donc l'attaquer au cœur de ses possessions, dans une autre ville plus importante de son empire.

Mogador remplissait ces conditions par sa position, ses

richesses et son renom. Cette ville est, en effet, la propriété personnelle du Sultan, qui en loue les maisons et le terrain. Son port était en outre le centre commercial le plus important de l'empire. C'est là qu'il fallait encore frapper.

L'escadre descendit dans l'Atlantique, longea les côtes du Maroc et, malgré le mauvais temps, vint mouiller, le 11 août, devant Mogador. L'état de la mer ne permit pas aux vaisseaux de prendre l'ordre de combat, et, pendant trois jours, ils durent rester sur leurs ancres, sans pouvoir communiquer entre eux.

La ville est bâtie sur une presqu'île très basse. Du côté de la terre, les fortifications ne pouvaient soutenir un siège ; mais elles étaient redoutables sur les fronts qui regardent l'Océan. La clef de la position était un îlot fermant le port, défendu par quatre batteries armées de 200 canons, et par des rochers ou des bancs de sable ne permettant de débarquer que sur une plage très étroite. Pendant plusieurs jours, la violence des vents et la furie de la mer empêchèrent toute opération.

Enfin, le 15, le temps se mit au beau ; à une heure de l'après-midi, les vaisseaux le *Jemmapes* et le *Triton* allèrent s'embosser devant les batteries de l'ouest, avec ordre de les battre et de prendre à revers les batteries de la marine. Le *Suffren*, monté par le prince, et la *Belle-Poule* prirent leur poste de combat dans la passe nord.

Dès que les Arabes comprirent ce mouvement, ils commencèrent le feu de toutes les batteries. L'escadre ne riposta que lorsque chaque navire eut pris le poste qui lui était assigné. Cette fois, la résistance fut acharnée. Le *Jemmapes* ne put venir à bout de la batterie qui lui était opposée qu'après une lutte des plus vives, où il reçut de graves avaries.

A quatre heures et demie, le feu de la place commençant à se ralentir, les bricks le *Caffard*, le *Volage* et l'*Arques* entrèrent dans le port et s'embossèrent près des batteries de l'île, avec lesquelles s'engagea une lutte opiniâtre. Les batteries de terre étaient toutes démontées et leur feu éteint, mais l'île tenait encore, défendue avec le courage du désespoir par un détachement de 320 hommes. Enfin, à 5 heures et demie, les bateaux à vapeur *Pluton*, *Gassendi* et le *Phare*, portant 500

hommes de débarquement, donnèrent dans le passage, prirent poste dans les créneaux de la ligne des bricks et opérèrent le débarquement sur l'île, malgré une très vive fusillade, en enlevant la position et poursuivant les défenseurs hors des derniers retranchements. Un grand nombre de Marocains furent tués, et 140 autres, renfermés dans une mosquée et acculés par nos fusiliers marins, finirent par se rendre à nos officiers.

L'île une fois prise, il restait encore à détruire les batteries de la ville qui regardent la rade. Les canons de l'escadre les avaient fortement endommagées, mais il s'agissait de les mettre définitivement hors de service. C'est ce que fit le prince de Joinville, dès le lendemain matin. Cinq cents hommes, protégés par les feux croisés des vapeurs et des bricks, débarquèrent à Mogador, mais ils n'éprouvèrent aucune résistance. Cent vingt canons tombèrent au pouvoir des vainqueurs ; la plupart étaient de magnifiques pièces en bronze de facture anglaise ou espagnole. Quelques-unes furent enlevées comme un trophée; les autres furent enclouées et mises hors de service ou jetées à la mer.

Les magasins à poudre furent noyés; les barques emmenées ou défoncées, et les pavillons ou bannières emportées. Les soldats trouvèrent à la douane d'immenses magasins, appartenant à l'empereur, remplis d'une grande quantité de marchandises, qui furent brûlées ou jetées à la mer.

Après le départ du prince de Joinville de la rade de Mogador, cette cité marchande fut l'objet d'une agression qui acheva de la ruiner. Les Kabyles du voisinage, la sachant sans garnison et sans défense, descendirent de leurs montagnes, attirés par l'appât du butin ; ils pillèrent odieusement et sans vergogne ce qui restait dans les magasins.

Ils se lancèrent à la curée avec l'âpreté féroce de chacals affamés, sans la moindre pitié pour cette malheureuse population, déjà si éprouvée, qui venait de subir un bombardement si rigoureux. Quelle différence d'attitude entre le Français vainqueur, mais magnanime, et la sauvagerie de ces farouches voisins !

Ce sera une éternelle honte pour ce pays.

Cependant, les bombardements successifs de Tanger et de

Mogador, ce dernier surtout qui ne laissa après lui qu'un monceau de ruines, eurent pour effet d'humilier l'orgueil du Maroc.

Ses populations ignorantes et fanatiques commençaient à comprendre la nécessité de faire la paix.

Voici à quelles conditions elle fut enfin conclue :

1° Les rassemblements extraordinaires de troupes marocaines formés sur notre frontière et dans les environs d'Oudjda seraient immédiatement dissous ;

2° Un châtiment exemplaire serait infligé aux auteurs des agressions commises sur notre territoire ;

3° Abd-el-Kader *serait expulsé* du territoire marocain ou interné, et ne recevrait plus désormais des populations soumises à l'Empereur, ni secours, ni appui d'aucune espèce ;

4° Une délimitation complète et régulière des frontières entre l'Algérie et le Maroc serait arrêtée et convenue.

Cette convention fut signée à Tanger, le 10 septembre 1844, d'une part : par les plénipotentiaires français, MM. Doré de Niou, consul général, et Decazes, duc de Glüksberg, chargé d'affaires du roi de France ; et d'autre part : par Sidi-bou-Selam-ben-Ali, représentant de l'empereur du Maroc.

On sait que la clause concernant l'expulsion d'Abd-el-Kader du territoire marocain ne fut pas exécutée et que la délimitation de la frontière opérée à Marnia, le 18 mars 1845, par un traité spécial, fut un leurre.

Disons, avec l'historien Pellissier de Reynaud, que le traité de paix réduit à sa plus simple expression et dégagé de toute phraséologie oiseuse, fut tout simplement une déclaration faite par l'empereur du Maroc du plaisir qu'il éprouvait de ne plus être battu, déclaration à laquelle la France répondit par la promesse de ne plus le battre. Avec un État en décomposition comme le Maroc, il n'y avait pas de traités à conclure ; il n'y avait que des injonctions à signifier et des châtiments à infliger.

Les Marocains avaient été nos agresseurs ; après la victoire du général Bugeaud à Isly, nous étions les maîtres de la situation ; nous avions le droit de dicter des conditions et de tout demander.

On se contenta du traité ci-dessus, aggravé en notre défaveur par la délimitation du 18 mars suivant ; et le Maroc ne paya même pas les frais de la double campagne de terre et de mer.

Ah ! le bon billet qu'à La Châtre.

XII

Le Traité de Tanger (1845)

Pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas bien au courant de cette singulière question du Traité de Tanger, conséquence du bombardement de cette forteresse et de la victoire d'Isly, traité qui aurait dû être à l'avantage du vainqueur, c'est-à-dire de la France, nous rappellerons sommairement que de tout temps le fleuve Moulouïa (la *Malva* ou *Molucha* des anciens), avait été la frontière naturelle, la ligne séparative entre le Maroc septentrional et la Numidie, devenue plus tard la Maurétanie césarienne, aujourd'hui l'Algérie. Tous les historiens latins, grecs ou maures, ont fait mention de cette limite des Etats de l'ouest de l'Afrique septentrionale, et nous ne nous attarderons pas à répéter les preuves de ce point d'histoire ancienne, que nous accumulons depuis dix ans dans ce bulletin de la Société de Géographie ; que nous avons démontré dans une conférence faite à Oran, en avril 1888, devant le Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, où nous avons eu l'honneur d'être écouté par les sommités du Congrès : MM. Levasseur, de l'Institut ; Colonel Laussedat, président du Congrès ; Docteur Verneuil ; Elisée Reclus ; Camille Sabatier, etc., etc., et que le Commandant Demaeght a si bien résumé ainsi :

« La Molochat de Strabon et de Ptolemée ; la Mulucha de Salluste, Méla et Pline ; la Malva de l'itinéraire d'Antonin, était la frontière entre les Maures et les Massésyliens ; elle sépara les États de Bocchus de ceux de Bogud jusqu'en l'an 32 avant l'ère chrétienne et les Maurétanies Tingitane et Césarienne de l'an 40 de J.-C. à l'an 700. — « *Flumen Malva dirimit Mauretanias duas* » dit Pline. En 1526, Léon l'Africain écrivait qu'elle formait la limite occidentale

du royaume de Tlemcen ; enfin nous savons en outre que du temps des Turcs, nos prédécesseurs en Algérie, la Moulouïa servait de ligne de démarcation entre le Maroc moderne et la Régence d'Alger.

« L'histoire ne laisse donc aucun doute à cet égard : La Moulouïa a toujours été une limite. Si on examine la région qu'elle traverse, on reconnaît facilement que c'est le seul obstacle naturel, le seul grand accident physique qui puisse remplir ce but.

« Il est donc, non seulement regrettable, mais encore incompréhensible, que le fameux traité de 1845 ait pu substituer la ligne conventionnelle et fictive actuelle (le kiss), à une frontière qui fut celle des provinces et des Etats pendant plus de deux mille ans » (1).

La Commission de délimitation de 1845 ne se donna pas la peine de faire ces recherches ; elle ne voulut pas constater que l'embouchure de la Moulouïa était seulement à 12 kilomètres de celle du Kiss que l'on adopta, et qu'en prenant la Moulouïa comme frontière, on englobait les Iles Zaffarines, qui n'appartenaient pas même au Maroc, et qu'on se laissa si bénévolement enlever par les Espagnols, deux ans plus tard, de la façon piteuse que nous avons racontée, au chapitre VIII de ce récit.

On n'aurait pas non plus rendu la ville d'Oudjda, occupée par l'armée du maréchal Bugeaud du 10 juillet au 18 août 1844 ; de plus, la possession des ksour sahariens dépendant de l'interland de la Moulouïa, tels que : Iche, Figuig, Igli, qui ont été laissés en dehors du traité, soit-disant parce qu'ils étaient marocains, cette possession, dis-je, n'aurait jamais été contestée.

Que de conflits n'aurait-on pas évités !

Mais, voilà un bien long préambule, pour arriver à faire connaître brièvement à nos lecteurs comment fut faite la désastreuse délimitation de notre frontière ouest en 1845. Voici ce qui se passa : Dès que le traité du 18 mars 1845 fut ratifié à Paris, le général de la Rüe fut choisi comme commissaire du gouvernement ; le commandant de Martimprey, chef du service

(1) Commandant Demaeght. — *Bulletin G. 1884.*

topographique de la Division d'Oran, lui fut adjoint. Le général plénipotentiaire était, en outre, accompagné de Léon Roches, interprète principal de l'Armée et du capitaine Pourcet, son aide-de-camp.

La question à ce moment se résumait ainsi : Les Marocains, gonflés d'orgueil et de toute puissance avant la bataille d'Isly et le bombardement de Tanger, voulaient, d'après leur protocole, nous refouler jusqu'à la Tafna, qu'ils nous assignaient comme frontière, en nous enlevant Gar-Rouban, Marnia et Nemours. D'autre part, après Isly, Bugeaud tenta une marche sur la Moulouïa ; mais on était au mois d'août, les troupes étaient accablées de fatigue, de privations et de chaleur. Après une marche de trois jours qui démontra l'impossibilité de tenir davantage la campagne dans des conditions aussi défavorables, le maréchal dut ramener sa petite armée sur le littoral, à Nemours. C'est alors que l'on conçut l'idée de choisir un moyen terme et d'en finir avec cette question de frontière en prenant l'oued Kiss comme base de la délimitation.

On était fatigué de cette longue campagne de quinze ans, n'ayant abouti jusqu'alors à aucun résultat définitif ; les chambres françaises, désireuses aussi d'en terminer avec les dépenses entraînées par l'occupation, avaient agité plusieurs fois à la tribune l'idée *d'évacuer l'Algérie*. Ce dernier fait pesa d'un grand poids dans la décision à intervenir.

Les chefs militaires, voyant leurs effectifs de plus en plus réduits, obligés à des mouvements aussi pénibles que fréquents à la poursuite d'adversaires insaisissables qui se dérobaient sans cesse à leurs coups, furent d'avis que le territoire occupé jusqu'alors n'était déjà que trop vaste par rapport au nombre restreint de troupes appelées à le garder.

On était donc unanimes à déclarer que le territoire algérien occupé par les troupes françaises suffisait amplement à notre activité, et aucune pensée de conquête nouvelle, du côté du Maroc, ne pouvait surgir. Cette situation commandait au maréchal Bugeaud la plus grande circonspection, la plus extrême prudence, s'il ne voulait compromettre le fruit de tant d'efforts.

Ces préoccupations se trahissaient dans sa correspondance

avec l'amel d'Oudjda, auquel il écrivait après la fameuse entrevue de Bethoum :

« ...... Tu y es venu, et tu nous as proposé, pour prix des relations de bon voisinage, d'abandonner nos frontières et de nous retirer derrière la Tafna. Nous ne tenons pas assurément à l'étendue du territoire, *nous en avons bien assez*, mais nous tenons à l'honneur, etc., etc. »

Tout cela explique pourquoi on ne chercha pas à pousser notre limite jusqu'à la Moulouïa, cette frontière naturelle et rationnelle que nous regrettons aujourd'hui amèrement. Les choses arrivées à ce point, la question de délimitation devenait des plus secondaires : On ne la discuta même point.

Lorsque le général comte de la Rüe débarqua à Oran, il fut conduit à Tlemcen avec un certain apparat, par le général de Lamoricière en personne, et se mit aussitôt en relations avec l'amel d'Oudjda, Si Hamida, lequel attendait lui-même un diplomate marocain du nom de Si Selaoui, investi des pouvoirs du Sultan.

Pendant ces pourpalers préliminaires, toujours si longs et si filandreux, le commandant de Martimprey préparait, dans le silence du cabinet, la carte de délimitation destinée à être mise à l'appui du procès-verbal de la conférence. Il fut convenu qu'on maintiendrait la frontière telle qu'elle existait du temps des Turcs, et tout le travail se borna à retracer ces limites *par renseignements*.

On voit par là que la question topographique fut traitée exclusivement par nos soins et que s'il y eut alors des fautes commises, elles incombent en entier à la commission française, qui fit, en somme, ce qu'elle voulut : les Marocains frappés par leur défaite d'Isly et craignant un retour offensif du maréchal Bugeaud, s'ils se montraient trop exigeants, parurent s'en désintéresser complètement.

Bref, les choses se passèrent avec une extrême légèreté ; aucun membre de la Commission ne se rendit sur les lieux, et, tandis qu'à Tlemcen on préparait la carte dans les bureaux de la subdivision, l'interprète Léon Roches, envoyé à Oudjda en costume arabe, « promettait en sous-mains (taht-ed-doum) des cadeaux aux plénipotentiaires marocains, de sorte que lorsque

la carte de délimitation leur fut montrée, ils se déclarèrent prêts à l'approuver. » (1).

Pour hâter les choses et éloigner toute complication, il fut entendu que tout se bornerait à une entrevue solennelle sous le canon de Marnia.

Au jour fixé, le général Cavaignac, commandant de la subdivision de Tlemcen, prit la direction des troupes et se dirigea sur Marnia, où tout se passa comme il était convenu.

« Si Hamida et Si Selaoui, salués par des salves d'artillerie, furent reçus en grande pompe, et, après avoir fait honneur à une collation préparée sous une magnifique tente, ils apposèrent leur signature et leur sceau sur l'acte de délimitation et sur la carte qui en représentait le tracé, *après avoir reçu l'or et les cadeaux acceptés d'avance par eux et leurs secrétaires* .» (2).

De son côté, le général de la Rüe accepta l'hommage de plusieurs chevaux, et on reconduisit les Marocains jusqu'à la hauteur du petit bois de Bethoum, où avait eu lieu, quelques mois auparavant, l'entrevue du général Bedeau avec l'ex-caïd d'Oudjda, Si El Ghenaoui.

En écrivant ces lignes, nous avons sous les yeux cette fameuse carte de la délimitation, où les noms de lieu sont écrits en français et en arabe ; nous y voyons tracée, sur le papier, cette pseudo-frontière partant du Kiss, non loin de Nemours, passant à Raz Mouilah, à Sidi-Zaher, Sidi-Abdallah et aboutissant au col ou Teniet-es-Sacy de la montagne Si-el-Habed, à la hauteur d'El-Aricha. Voilà où se terminait alors le tracé de cette frontière, qui n'a jamais été modifié depuis, à 100 kilomètres de la mer, alors que notre poste actuel de Djenien-bou-Rezg s'étend à 400 kilomètres plus au sud, sans qu'il y ait entre ces deux derniers points aucune autre délimitation exacte de frontière entre le Maroc et le Sud-Oranais.

C'est justement cette indécision de frontière qui provoque, à chaque instant, des incursions sur notre territoire de la part des tribus marocaines limitrophes, les Beni-Guil et les Doui-

---

(1) Martimprey. — *Souvenir d'un Officier d'Etat-Major.*

(2) Martimprey. — O. C.

Menia, qui fit envoyer, le 3 août 1882, par M. le Gouverneur général aux chefs militaires, se plaignant de ne pouvoir poursuivre les Djichs marocains en maraude, les instructions ci-après :

« Le traité de 1845 existe, il est vrai, puisque mes prédécesseurs n'ont pas réussi à le faire réviser, et que le Maroc ne veut pas entendre parler de cette révision. Il faut donc en tenir compte dans les limites nécessaires, c'est-à-dire en tout ce qui n'est pas impraticable ou contraire à la sécurité de l'Algérie et spécialement à la zone frontière.

« Ce qui se résume à respecter la frontière *là où elle existe*, depuis la mer jusqu'à Teniet-es-Sacy. Au-delà de ce point, nous n'avons à respecter, d'une façon absolue, que les ksour nominativement désignés dans le traité (Iche et Figuig). »

Voilà où nous en sommes, en ce qui concerne notre frontière marocaine, de par ce sommaire traité de Tanger qui n'a rien défini. C'est ma présence dans cette ville qui m'a rappelé les reminiscences ci-dessus, dont j'ai cru devoir faire part à nos lecteurs, cette affaire se rattachant intimement à la ville qui lui a donné son nom, Tanger.

XIII

Le cap Spartel et le cap Trafalgar

Nous voici maintenant sur les bords de cet Océan Atlantique, dont la vue soudaine arracha à Sidi Okba, ce conquérant de l'Afrique Septentrionale, qui l'avait traversée en vainqueur, depuis Kairouan jusqu'à Mogador, ces mémorables paroles :

« *O ! Dieu de Mahomet, si je n'étais retenu par ces flots, j'irais porter la gloire de ton nom jusques aux confins de l'univers et anéantir tous ceux qui ne croient pas en toi.* »

Douze siècles après Sidi Okba, il m'a été donné, à moi aussi, de les contempler, ces flots sans bornes de l'Atlantique, si poétiques et si mystérieux, vus des hauteurs du cap Spartel.

La matinée du mardi 13 juin 1889 fut en effet consacrée à l'excursion de l'extrême pointe occidentale de l'Afrique du nord. De même qu'à l'orient, le détroit d'Hercule est limité

par ses deux colonnes : les monts Calpée et Abyla, que nous connaissons déjà, de même à l'occident sa vaste porte sur l'Atlantique est circonscrite par ces deux fameux promontoires : le cap Spartel et le cap Trafalgar, les colonnes d'Hercule de l'ouest.

La distance entre Tanger et le cap Spartel est de 16 kilomètres ; nous les franchîmes en 2 heures, hissés sur de bonnes mules que notre hôtelier nous procura.

Depuis le bas de Tanger, en gravissant la montagne, on voit constamment le panorama s'élargir. Arrivés au sommet, nous sommes récompensés de notre persévérance. La vue s'étend sur la ville, la baie, la plage, la tour Blanqui, le détroit tout entier, avec Tarifa, Gibraltar, la Méditerranée à l'est, avec les arêtes, les vallons, les pics et les cimes qui en ferment l'horizon vers le nord. La route descend, puis remonte, et l'on aperçoit alors l'Océan à l'ouest du détroit que les Arabes nomment « B'hareïn » (les deux mers). Ce superbe panorama se déroule entre les sites agrestes et des rocs énormes que l'on rencontre à chaque pas. Enfin, on atteint le cap Spartel, haut de 314 mètres, assis sur une rangée de falaises qui bordent la mer.

Le cap Spartel est l'ancien promontoire Ampelousion, la Pointe des Vignes, car de cette contrée proviennent encore les meilleurs raisins du Maroc, et les armes d'El-Araïch, la cité voisine, ont pour blason d'énormes grappes de raisin qu'un homme soulève avec effort.

Plusieurs grottes ont été creusées par le choc des vagues dans les falaises du cap Spartel, et l'une d'elles fut jadis consacrée à Hercule. Près de là aussi, se dressait autrefois le tombeau d'Antée qu'Hercule, d'après la fable, alla combattre.

Nous étions arrivés sur cette « fin des terres » d'où les navires s'élancent pour entrer dans l'Océan sans bornes. Dans sa simplicité, sa sauvagerie grandiose, le cap Spartel produit sur le touriste une impression inoubliable.

Nous mettons pied à terre à la porte du Phare construit par des mains françaises au fond de cette solitude, sur le point culminant du promontoire.

M. Gauthier, l'aimable gardien-chef nous fait visiter cet

édifice de style mi-byzantin, qui s'élève majestueusement sur cette pointe, la plus occidentale de l'Afrique du Nord.

Tout le monde sait que l'atterrissage du cap Spartel est un des plus dangereux du monde et que de nombreux navires s'y sont perdus, corps et biens. Cette côte, redoutée des marins, constituait une source de revenus pour les Marocains, qui s'appropriaient les épaves et qui d'ailleurs, n'ayant point de marine, ne redoutaient pas pour eux-mêmes les écueils du rivage africain. On ne pouvait donc compter sur les indigènes pour élever un phare dans ces parages.

En 1852, notre consul à Tanger proposa d'élever un phare sur le cap Spartel. La commission française des Phares, dirigée avec tant d'autorité par l'ingénieur en chef Léonce Raynaud, accueillit cette idée avec chaleur et l'appuya énergiquement.

On ne pouvait cependant demander un travail de cette nature au gouvernement marocain, qui n'y voyait aucun intérêt ; l'intervention des puissances européennes les plus intéressées était nécessaire pour vaincre les résistances prévues, subvenir aux dépenses de l'entreprise et assurer plus tard l'entretien du feu.

Le concert des puissances n'était rien moins que certain, lorsque, en 1860, de nuit et par une très grosse mer, la frégate brésilienne *Doña Isabel,* école des élèves-officiers de la Marine du Brésil, montée par un très nombreux équipage, vint s'échouer sur les falaises du cap Spartel, qu'elle n'avait pu reconnaître à cause des brouillards. Le navire se brisa et 250 hommes, parmi lesquels presque tous les aspirants-élèves, trouvèrent la mort dans ce triste naufrage.

Ce douloureux événement émut profondément l'opinion publique et força les commissions internationales à reprendre la question de la construction du phare. Mais la France seule agit avec ténacité ; grâce aux représentations qu'elle fit à l'Empereur du Maroc, ce dernier non seulement donna son assentiment au projet, mais encore s'engagea à subvenir aux dépenses de la construction, sous la seule condition que la France chargerait un de ses ingénieurs de la direction des travaux.

Cette périlleuse et difficile mission, qui devait rencontrer dans son exécution plus de difficultés et d'obstacles qu'on en avait prévus, échut à M. Jacquot, conducteur des ponts et chaussées attaché au service des phares.

Je passe sous silence les déboires sans nombre du constructeur pour l'organisation ou le fonctionnement de ses chantiers dans cette solitude éloignée de toute ressource en ouvriers et en matériaux autres que la pierre.

Enfin, grâce à l'énergie, au dévouement et à la persévérance de M. Jacquot, le phare était terminé en 1864 et allumé le 15 octobre de la même année.

L'édifice consiste en une tour carrée au dehors, circulaire en dedans, située sur l'un des côtés d'une cour à arcades ogivales, sous lesquelles sont disposés les magasins et logements des gardiens. Les salles sont voûtées et couvertes en terrasses ; elles sont éclairées par les portes et fenêtres donnant sur la cour et ne sont percées à l'extérieur que de créneaux pour la défense, de sorte que les gardiens, une fois la porte fermée, sont à l'abri des surprises nocturnes et pourraient au besoin résister en attendant du secours. La tour, y compris la lanterne renfermant l'appareil, a douze mètres de hauteur au-dessus des terrasses et seize au-dessus du sol.

L'appareil est de premier ordre, à feu blanc fixe, portant sa lumière, par les temps clairs, jusqu'à 30 milles en mer. Il est entretenu à l'aide d'une convention passée entre le Maroc, d'une part, et les représentants des puissances, au nombre de dix qui s'y sont reconnues intéressées et qui sont : la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, la Belgique, la Hollande, le Portugal, la Suède et les États-Unis d'Amérique.

Ces puissances contribuent aux dépenses d'entretien et à la solde du personnel, chacune pour 1,500 francs par an. Leurs représentants à Tanger, réunis en Commission, statuent sur toutes les mesures à prendre dans l'intérêt de la bonne marche du service. Les gardiens du phare sont exclusivement européens ; ils ont une garde marocaine, composée de six hommes et d'un reïs (chef), également à la solde de la Commission consulaire.

Le cap Trafalgar

De la terrasse du phare du cap Spartel, la vue plonge au loin dans l'Atlantique ; mais le regard du spectateur se sent surtout attiré vers le nord, à l'entrée du détroit, où, à 30 milles de distance au large, l'œil s'arrête sur un morne sombre, à la croupe arrondie, promontoire peu élevé qui forme la pointe de l'extrême sud-ouest de l'Espagne dans l'océan Atlantique.

C'est le cap Trafalgar !

Ce n'est pas sans tristesse que nos marins prononcent ce nom, car Trafalgar fut pour notre marine ce que Waterloo fut pour notre armée, une journée de gloire et de deuil, d'héroïsme et de désastres.

Pendant que nous déjeunions d'une façon frugale sur la grande terrasse, au pied de la tour, M. Gauthier, le gardien en chef du Phare, ancien premier-maître timonnier de la marine militaire, très versé dans l'histoire maritime d'Europe, nous fit le récit suivant :

« Les escadres franco-espagnoles, commandées respectivement par les amiraux Villeneuve et Gravina, eurent à soutenir, le 21 octobre 1805, le choc de toute la marine anglaise commandée par l'illustre amiral Nelson, Horace Nelson, dit *Le Manchot,* qui périt dans les dernières phases du combat naval le plus désastreux pour les deux adversaires qui soit connu.

« Je ne vous dirai pas l'histoire détaillée de cette épopée maritime que tant d'écrivains ont décrite, mais puisqu'un rare et heureux hasard, bien rare, hélas, dans ma thébaïde solitaire, me met en présence de plusieurs compatriotes, je tiens seulement à constater, comme Français et comme marin, la part glorieuse que prirent à cette mémorable rencontre, les trois héros de la journée, les capitaines de vaisseau : Lucas, avec le *Redoutable* ; Infernet, avec l'*Intrépide* et Cosmao-Kerjulien, avec le *Pluton.*

« Ces trois officiers supérieurs, l'honneur de la marine de la République et du Premier Empire, nés dans la même condition, entrés au service au même âge, comme simples matelots, avaient eu à subir les exigences de la hiérarchie et

conquis tous leurs grades par leur courage et leur talent professionnel.

« Lucas, fils d'un huissier de Marennes, était mousse à 14 ans ; il devint pilotin, timonnier, pilote et enfin enseigne de vaisseau. Il avait payé ce grade par quinze années de mer, d'une campagne de guerre avec La Touche, de plusieurs citations et actes de courage et, au prix de son sang, sur la frégate l'*Hermionne*. En 1782, l'amiral de la Touche certifiait en ces termes la valeur de cet officier, non encore sorti des rangs subalternes :

« Lucas a rempli son devoir avec un courage indomptable ; il possède des connaissances au-dessus de son âge et s'est comporté d'une manière remarquable dans les cinq combats que nous venons d'essuyer. Son sang-froid ne s'est jamais démenti, même dans l'instant où il fut blessé au bras gauche. En vertu de quoi, je lui ai accordé le commandement d'une prise.

Rochefort, le 3 juin 1782. Signé : COMTE DE LA TOUCHE.

« Plus âgé que Lucas de quelques années, Infernet ne lui ressemblait ni au physique, ni au moral, mais le rappelait par son courage héroïque. Il était, comme lui, enfant du peuple, bien que parent de Masséna, qui lui-même fut mousse avant de devenir maréchal de France. Infernet était un enfant de la Provence, sans instruction, ni éducation, ce qui faisait dire de lui : « Infernet parle mal, mais il se bat bien ».

« Infernet, entré presque enfant dans la marine, fut aussi mousse, pilotin, timonnier, puis enseigne de vaisseau en 1772 et enfin capitaine en 1794. Son exaltation révolutionnaire et sa foi républicaine, qu'il affichait hautement, favorisèrent son avancement. Il fit la guerre d'Amérique sous le Comte de Grasse et se distingua en 1782 dans le combat naval où son amiral se rencontra avec le commodore anglais Rodney. Embarqué sur le *César*, qui sauta dans l'action, Infernet ne dut son salut qu'en se jetant à la mer et se sauvant à la nage.

« L'amiral Villeneuve le retrouva près de lui à Trafalgar, luttant en même temps contre cinq vaisseaux anglais, tous plus forts que l'*Intrépide* et ne cessant son feu que lorsque les

caronades de son gaillard furent au niveau de l'eau et son vaisseau prêt à être englouti.

« Quant à Cosmao-Kerjulien, dont l'âge se plaçait entre les deux premiers, il était fils d'un notaire de Châteaulin. D'une vocation très prononcée pour la vie navale, il entra dans la marine à 15 ans, comme volontaire. En 1786, il était enseigne, en 1793, capitaine et en 1805, contre-amiral. Il est mort pair de France et grand d'Espagne.

« Lucas, Infernet, Cosmao, voilà donc les trois principaux acteurs du drame maritime de Trafalgar, où la part glorieuse qu'ils y prirent a immortalisé leurs noms, inscrits en lettres d'or dans les annales de notre marine.

« Donc, le 28 vendémiaire an XIV de la République, dès le matin, la flotte alliée de France et d'Espagne, sortit de la baie de Cadix. Dès le soir, elle reconnut la flotte anglaise venant de Gibraltar à sa rencontre, et le lendemain elle manœuvra dans ses eaux.

« La flotte franco-espagnole, sous les ordres de l'amiral Villeneuve, se composait de 33 vaisseaux (18 français et 15 espagnols), de 5 frégates et 2 bricks. La flotte anglaise, commandée par Nelson, comptait 27 vaisseaux, dont 7 trois-ponts, 4 frégates et 1 goëlette ; soit en tout 72 bâtiments qui se trouvèrent en présence.

« Dès qu'on fut dans le voisinage de l'ennemi, par le travers du cap Trafalgar, Villeneuve ordonna le branle-bas général et fit former sa ligne de bataille. Il transmettait en même temps ce signal à ses équipages : « Tout capitaine qui n'est pas au feu est considéré comme n'étant pas à son poste. » — De son côté, Nelson signalait aux siens : « L'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir. »

« Les deux flottes s'avancent alors l'une contre l'autre ; la flotte française sur une seule ligne imparfaitement formée ; la flotte anglaise divisée en deux colonnes, conduites, l'une par l'amiral Collington, l'autre par Nelson, en personne.

« Cette dernière forte de 12 vaisseaux, ayant à sa tête le *Victory* et le *Téméraire*, trois-ponts de 110 canons, se dirige sous toutes voiles vers le *Bucentaure*, vaisseau-amiral français. Profitant d'un vide produit par l'absence de deux vaisseaux

espagnols, le *Neptuno* et le *San-Léandro* qui ne sont pas à leur rang, le projet de Nelson est de couper la ligne française, d'envelopper le *Bucentaure* et de l'écraser sous le feu de plusieurs de ses vaisseaux.

« Mais le capitaine Lucas a deviné le projet de l'amiral anglais. Aussitôt, par une manœuvre habile et audacieuse, il fait occuper par le *Redoutable* l'espace resté libre et vient placer son beaupré sous la poupe du *Bucentaure*.

« Le *Victory* n'en continue pas moins sa marche, mais impuissant à séparer l'amiral français de son matelot d'arrière, il se heurte à ce dernier et l'aborde de long en long.

« Le corps-à-corps s'engage donc entre le vaisseau-amiral anglais de 110 canons, monté par Nelson lui-même, et le *Redoutable*, petit vaisseau de 74, mais commandé par le capitaine Lucas « digne de se mesurer avec un héros. »

« Cette lutte, qui paraissait inégale, tourne bientôt à l'avantage du *Redoutable :* En quinze minutes, le *Victory* perd son mât d'artimon, son petit mât de hune et son grand mât de perroquet, coupés par les boulets ; ses manœuvres sont hâchées, son pont couvert de morts, et, pour couronner le succès de Lucas, l'amiral Nelson est mortellement frappé et tombe au pied de son grand mât. Le feu du vaisseau anglais s'éteint.

« C'est alors que Lucas ordonne l'abordage : Déjà un aspirant et six matelots sont sur le pont du *Victory ;* deux cents hommes vont les suivre ; le jeune officier va enlever l'amiral anglais, haut fait qui, s'il eût réussi, aurait certainement changé le sort de la bataille.

« — Quel jour de gloire pour le *Redoutable*, s'écrie Lucas, s'il n'a à combattre que le *Victory ?* » — Mais, le *Téméraire* autre vaisseau anglais à trois-ponts, voyant la détresse de son amiral se hâta de venir à son secours, se rangeant à tribord du vaisseau français et lui lâchant à bout portant toute sa bordée. Elle fut désastreuse, tua ou blessa plus de 200 hommes, parmi lesquels le brave Lucas, mais pas assez pour lui faire abandonner son poste.

« Ainsi serré entre deux vaisseaux anglais à trois-ponts, le *Redoutable*, avec les quelques pièces non encore démontées et

un équipage décimé, soutient bravement la lutte et se serait certainement dégagé. Mais voilà qu'un troisième vaisseau anglais, le *Neptune*, vient à portée de pistolet le prendre en enfilade.

« La résistance n'était plus possible ; le pont du *Redoutable*, criblé de projectiles, n'était plus tenable, et le capitaine n'attendait pour faire cesser le feu, que l'avis certain, que son navire allait couler. Quand cette certitude lui parvint, il n'eut pas la douleur d'amener son pavillon, car il tomba glorieusement de lui-même avec son mât d'artimon.

« A ce moment, les ponts étaient couverts de morts ensevelis sous les débris de la mâture, toutes les pièces démontées, les murailles démolies ne formaient plus qu'un seul sabord ; le gouvernail était hors de service et les mâts tombés. Tout l'État-major était blessé : 10 aspirants sur 11 étaient frappés à mort ; sur 645 hommes d'équipage 522 étaient hors de combat, parmi lesquels 300 morts et 222 blessés. Voilà le bilan du *Redoutable*.

« Quant au *Victory*, il n'était pas dans un meilleur état : La victoire de l'amiral Nelson lui coûtait la vie et la perte de son bâtiment désemparé et démâté. Le capitaine Lucas avait fait payer cher sa défaite aux trois vaisseaux anglais acharnés contre lui ; il ne s'était rendu que lorsqu'il ne lui restait plus aucun espoir de tenir debout, et après le combat le plus inégal, le plus sanglant, le plus opiniâtre de tous ceux qui ont honoré la valeur des marins français.

« Ces prodiges de valeur, Infernet les reproduisait sur un autre point de la bataille : Il montait avec son fils, l'*Intrépide*, vaisseau de 74, de la division du contre-amiral Dumanoir. Lorsque ce dernier, sans avoir combattu, donna le signal de la retraite, Infernet n'en tint pas compte, et, loin de se dérober à la lutte, il se porta au milieu du feu, au secours du *Bucentaure*, que montait l'amiral Villeneuve, et de la *Santa-Trinidad*, entourés de cinq vaisseaux anglais.

« Si Dumanoir, trop prudent, avait eu l'inspiration et la résolution d'Infernet, l'intervention de ses quatre vaisseaux bien dirigés eût pu changer l'issue du combat. Mais, si ce jour fut celui de l'héroïsme pour les uns, il fut celui des défaillances

pour les autres. Infernet, seul d'abord contre un vaisseau anglais, a affaire ensuite à deux, puis à trois, puis à cinq; il est même à certain moment entouré par sept d'entre eux, qui tous, d'après son dire « *lui faisaient feu dessus.* »

« A la fin de la journée, après avoir eu trois officiers tués et un blessé, la moitié de son équipage hors de combat, il n'avait plus ni mâts, ni voiles ; l'*Intrépide* était rasé comme un ponton et faisait sept pieds d'eau à l'heure. Il était dans un tel état de délabrement que les Anglais renoncèrent à s'en emparer. Force fut à ce valeureux capitaine d'amener son pavillon, pour sauver la vie au restant de ses hommes. Il descend alors dans la batterie basse déjà couverte par l'eau, et, apercevant une pièce encore chargée et non démontée, l'affût déjà submergé, il a le suprême honneur de tirer lui-même le dernier coup de canon de la journée, car depuis vingt minutes ses ennemis le voyant réduit à néant avaient cessé le feu sur toute la ligne.

« L'*Intrépide* coulait bas. Il fallait alors que ses officiers lui fissent violence et lui rappelassent la présence de son fils à bord, pour le forcer enfin à se rendre, avec la vie sauve, en l'empêchant de s'engloutir avec ce cher *Intrépide* qui lui était confié.

« L'amiral Jurien de la Gravière a dit d'Infernet : — « Seul, sous le vent de la ligne, un vaisseau français, l'*Intrépide*, occupe quelque temps encore les vaisseaux anglais sur cette arène désolée, où ne flotte plus un pavillon ami. Le brave capitaine Infernet oublie qu'il prolonge, seul, une résistance devenue stérile : Il repousse le *Léviathan* et l'*Africa*, reçoit le feu de l'*Agamemnon* et de l'*Ajax*, combat l'*Orion* bord-à-bord, et, démâté de ses trois mâts, il ne cesse son feu qu'après que la dernière volée du *Conquéror* lui a enlevé tout moyen de résistance.

« Quant à Cosmao, le commandant du *Pluton*, vaisseau sur lequel il était accoutumé à vaincre, il prit à la grande action de Trafalgar une part moindre que celle de ses collègues et amis Lucas et Infernet ; mais, s'il ne fut pas l'homme du jour, il fut celui du lendemain. Toutefois, dans cet inoubliable combat, il désempara le *Mars*, vaisseau anglais auquel il eut à faire ; il mit hors de combat un autre vaisseau à trois-ponts,

qu'il prit en poupe en lui coupant deux mâts et lui tuant beaucoup de monde ; enfin, il prêta au *Prince des Asturies*, vaisseau-amiral espagnol, un concours sans lequel ce dernier eût été pris par les Anglais. Lorsque l'amiral Gravina, dégagé du milieu de l'ennemi par le *Neptune* et le *Pluton*, donna le signal de la retraite, Cosmao le suivit et entra avec lui à Cadix.

« Mais, le lendemain, les Anglais passent avec leurs prises en vue de la rade. En les apercevant, Cosmao, auquel l'ancienneté donnait le commandement, sent la honte de la défaite et l'amour de la patrie lui monter au cœur. Le *Pluton* est troué par les boulets et fait, malgré les pompes, trois pieds d'eau à l'heure ; son équipage, réduit de moitié, ne compte plus que 300 hommes. Ces raisons, qu'on fait valoir autour de lui, sont impuissantes à calmer l'ardeur patriotique du commandant Cosmao, qui, loin de ne songer qu'à réparer ses avaries, emprunte quelques matelots à l'*Hermione*, rajuste son gréement en toute hâte et appareille spontanément à la tête d'une division de cinq vaisseaux et cinq frégates. Il fond sur l'escadre anglaise surprise de tant d'audace, et lui livre combat aussitôt en lui barrant sa route. Comme l'amiral anglais est dans un aussi piteux état que lui, et se défend malaisément, Cosmao lui reprend deux vaisseaux alliés capturés : le *Santa-Anna* et le *Neptune* et le force à couler bas ou à en brûler quatre autres qui formaient son trophée de victoire : le *Santa-Trinidad*, le *San-Agostino* et l'*Argonauta* (espagnols), l'*Intrépide* démâté et à l'état d'épave, le vaisseau de son ami Infernet (français).

« Puis il rentre triomphant à Cadix avec ses deux vaisseaux repris aux Anglais, décontenancés d'avoir reperdu toutes leurs prises.

« Cosmao, rentré en France, fut nommé contre-amiral et commandeur de la Légion d'honneur. Quant à Lucas et à Infernet, prisonniers de guerre après la fatale issue du combat, ils furent amenés à bord du *Swiftsure*, où on leur rendit les honneurs dus au courage malheureux : « Permettez-moi, dit Lucas à Sir Ruskerford, en lui remettant son épée, de vous dire que ce n'est point au capitaine seul du *Swiftsure*, si honorable et si vaillant qu'il soit, que je la rends, mais bien à la Marine Anglaise. » Il avait d'autant plus de droits à montrer

cette fierté qu'il ne s'était pas mesuré avec le *Swiftsure* seul, mais qu'il avait héroïquement lutté contre le *Victory*, vaisseau-amiral où Nelson fut tué, contre le *Téméraire* et le *Neptune*, vaisseaux de premier rang.

« A Gibraltar, où Lucas et Infernet retrouvèrent l'infortuné Villeneuve, leur amiral, et le jeune Infernet, aspirant de 20 ans, qui, dans le combat s'était montré digne de la valeur de son père, lesquels étaient aussi prisonniers des Anglais, les officiers de la Marine et de la garnison les fêtèrent et leur offrirent un grand dîner. Lorsque ces illustres prisonniers arrivèrent à Portsmouth, l'amirauté anglaise, reconnaissant avec quelle indomptable bravoure Lucas avait lutté seul contre les trois vaisseaux anglais déjà cités, décréta que l'épée du commandant du *Redoutable* lui serait rendue. Elle lui fut remise, en effet, avec solennité, dans un dîner offert par l'amirale Comtesse de Warren. Après six mois de captivité, ils furent renvoyés sur parole et rentrèrent en France, où leurs contemporains, voulant joindre à leur nom celui des vaisseaux qu'ils avaient si brillamment défendus, ne les appelèrent plus que : le *redoutable* Lucas et l'*intrépide* Infernet.

« Leur ancien amiral, l'infortuné Villeneuve ne put survivre à sa désastreuse défaite. Avant de se frapper à Rennes de six coups de couteau, se souvenant de la journée de Trafalgar et des deux braves qui en avaient été les héros, voulant leur laisser un souvenir dans ses dispositions dernières, il leur légua une longue-vue cerclée d'or et un porte-voix en métal précieux, en écrivant sur l'une : « Pour toi, brave Infernet ! » et sur l'autre : « A l'intrépide Lucas ! »

Tel fut l'émouvant récit du gardien en chef du phare du cap Spartel, écouté avec recueillement par les assistants, qui lançaient de temps en temps un coup d'œil attristé sur ce point noir de l'horizon, le cap Trafalgar.

C'est au cap Spartel que se terminera notre si intéressante excursion aux « Colonnes d'Hercule » ; c'est là aussi que prend fin le récit que je m'étais promis de relater avec conscience et sincérité. Puisse-t-il avoir intéressé les lecteurs.

Le lendemain la *Malvina* reprenait son voyage de retour ; en repassant Gibraltar où elle s'arrêta de nouveau une demi-

journée, le policeman-inspector qui nous accompagnait nous montra à gauche de la caserne d'artillerie, à l'entrée de la ville, « le cimetière des Français » où, après le combat naval de Trafalgar, l'autorité anglaise fit rassembler les cadavres de tous nos malheureux marins morts des suites de leurs blessures qu'elle put recueillir, et leur fit donner une sépulture convenable, avec le concours de la garnison, qui leur rendit les honneurs funèbres. Ce cimetière que nous visitâmes, non sans émotion, est très proprement entretenu avec des allées fleuries ayant l'aspect d'un jardin. Je me plais à rendre hommage à cet acte de haute courtoisie et de scrupuleuse convenance, qui fait ainsi conserver aux soldats et aux marins anglais de Gibraltar le souvenir de nos malheureux marins de Trafalgar, adversaires dignes d'un meilleur sort.

Epilogue sur Gibraltar

Au cours de cette deuxième excursion à Gibraltar, il nous fut donné, grâce à une autorisation visée par notre consul, de visiter les fameuses galeries de la montagne, percées d'embrasures et hérissées de canons. Cette visite me rappela les paroles d'Ernest Dréolle visitant la fameuse forteresse anglaise. Elles sont d'une scrupuleuse vérité :

« J'ai vu Gibraltar ; un joli caillou ! seulement c'est un caillou percé à jour et qui n'est pas solide. Je ne suis ni caustique, ni frondeur. J'affirme très sérieusement que si Gibraltar était jamais employé à faire ce que les *Guides* nous annoncent, c'est-à-dire à bombarder une flotte pour la défense du détroit, il ne tiendrait pas debout une demi-journée !

» A l'intérieur, c'est une dentelle. Il y a là plus de 700 canons et des canons de 100 tonnes. Combien en partirait-il de ces derniers, qui sont rouillsé jusqu'à l'âme ? Mais mettons qu'ils partiraient tous. Je tiens même à ce que l'on gronde. Pim ! pam ! crac ! et alors tout s'écroule » (E. DRÉOLLE. — *Le Pays*).

C'est peut-être bien là l'image de la puissance militaire anglaise, et aussi celle de l'effet inattendu que produirait le

feu de ces gros canons, qui n'ont encore jamais été essayés dans ces galeries. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les ennemis de l'Angleterre s'inspirent un jour sérieusement de la pensée qui termine l'article de M. Dréolle : « Tire le premier si tu l'oses ».

La morale à tirer de la présence des Anglais à Gibraltar, c'est qu'uniquement préoccupé de maintenir son petit-fils au trône de l'Escurial, Louis XIV eut la faiblesse de signer le traité d'Utrecht, qui abandonnait Gibraltar aux Anglais en spoliant l'Espagne.

Pour être moins immédiates, les conséquences de cette funeste cession n'en sont pas moins dangereuses, car « qui tient le détroit, tient les clefs de la mer. » Le canal qui sépare les deux mers n'a qu'une largeur de 14 kilomètres. Il suffirait d'un coup de main, à la moindre occasion, et on sait si les Anglais sont habiles à les faire naître, pour que la garnison de Gibraltar débarquât à Tanger avant que l'Europe pût aviser. Assurément ce n'est pas le souverain de cette parodie d'empire que l'on nomme le Maroc qui serait de taille à jeter les assaillants à la mer.

Trois puissances sont directement intéressées à l'avenir du Maroc : L'Espagne, parce que des traditions séculaires la rattachent aux descendants des Maures de Grenade et de Cordoue par des liens qu'elle ne saurait oublier, sans renier tout un passé de légendes héroïques, et aussi parce qu'elle y possède déjà, depuis des siècles, plusieurs présidios sur ses côtes ; la France parce qu'elle est la voisine immédiate du Maroc sur un territoire qui va de la Méditerranée au Sahara, et parce qu'elle est tenue de veiller à la sécurité de sa frontière algérienne ; l'Angleterre, enfin, parce qu'elle détient Gibraltar, d'où elle domine l'autre rive du détroit.

Quoique l'on dise, c'est encore l'Angleterre qui se maintient au premier plan, cela est fâcheux à constater ; et, malgré des échecs apparents, ses agents continuent d'exercer au Maroc une action prépondérante. Ne construisent-ils pas, en ce moment, les jetées et le débarcadère du port de Tanger ? ? ? Ils marchent hardiment de l'avant, parce qu'ils savent qu'à Londres ils ne seront pas désavoués. Le Foreing Office sait

ce qu'il veut ; il met à profit les trop fréquentes défaillances de notre diplomatie et ne laisse échapper aucune occasion de nous tenir en échec.

L'Angleterre ne renoncera jamais à ses ambitieuses visées ; elle sait qu'elle aurait tout à perdre si Tanger tombait entre les mains d'une puissance rivale ou ennemie. C'est une question de vie ou de mort pour Gibraltar. La garnison anglaise ne peut subsister sur son rocher de granit, qu'à condition de se ravitailler à Tanger. C'est du Maroc qu'elle tire la majeure partie de ses approvisionnements en grains et en bétail. Pour la réduire à la famine, il suffirait de fermer le marché marocain aux fournisseurs de Gibraltar.

Ne soyons donc pas surpris si, à la moindre alerte, les agents britanniques se posent en défenseurs du *statu quo* au Maroc. C'est une tactique qui leur permet de paralyser tout effort tenté pour rendre la vie à un mourant ; c'est un masque dont ils s'affublent pour entretenir dans ce malheureux pays les ferments de dissolution qui le condamnent à devenir, le cas échéant, la proie du premier occupant.

Ce ne seront pas nos protestations platoniques qui empêcheront l'Angleterre de profiter du moment psychologique pour faire main basse sur la côte marocaine.

Une fois planté sur les deux rives du détroit, le pavillon britannique dominerait l'accès de la Méditerranée et tiendrait à sa merci, sous le feu *croisé* de ses batteries, tous les navires qui tenteraient d'en forcer le passage.

Un homme d'Etat anglais l'a dit :

« La question du Maroc sera plus dangereuse que celle d'Orient. » La question du détroit est inséparable de celle du Maroc ; la solution de l'une entraînera celle de l'autre. Or, l'état des choses actuel constitue un danger permanent pour la sécurité des puissances maritimes, et, tant que l'Europe n'aura pas obtenu le désarmement des batteries de Gibraltar *et garanti la neutralité du port de Tanger*, le problème restera gros de complications imprévues. »

Celui qui a écrit ces judicieuses appréciations c'est un vieux diplomate, bien placé pour les émettre, M. L. Ordéga, notre

ancien ministre plénipotentiaire à Tanger. Jamais je n'aurais pu en reconnaître la scrupuleuse exactitude, la plus rigoureuse vérité, si elles ne m'avaient été pleinement confirmées de visu et sur place.

L'Angleterre nous devancera sûrement au Maroc, si nous n'y prenons pas garde. — *Caveant consules !*

J. CANAL.

FIN

L'HEURE DÉCIMALE

Conférence faite à la Société de Géographie d'Oran, le 24 mars 1897

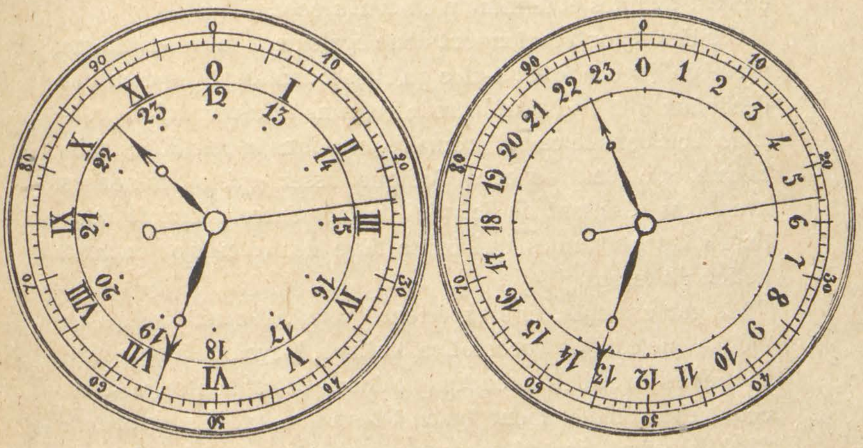
par M. Henri de Sarrauton

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Auditeurs,

En Algérie, pays neuf où tout a été créé de toutes pièces, nous ne connaissons que les mesures métriques, mais dans certaines provinces de France, on rencontre encore de vieilles gens qui comptent par arpents la superficie d'un champ, qui vont acheter chez l'épicier une once de poivre, et qui mesurent une longueur par pieds et par pouces. Lorque nous nous trouvons en présence de ces survivants d'un autre âge, ils nous paraissent, à juste titre, fort ridicules. Mais c'est ici que la parabole de la paille et de la poutre trouve son application, car nous ne nous apercevons pas que nous sommes tout aussi ridicules, lorque nous divisons l'heure en soixante minutes. Que dis-je aussi ridicules ! Nous le sommes bien davantage, car la division du pied en douze pouces est excellente, elle est même supérieure à la division décimale. Elle a seulement le très grave inconvénient de n'être pas en rapport avec la numération régnante. Elle n'est donc défectueuse que d'une manière relative, tandis que la division de l'heure en 60 minutes est mauvaise d'une manière absolue, puisque le nombre 60 n'est la base d'aucun système de numération admissible. L'heure de 60 minutes est une anomalie qui doit disparaître. Sous l'empire de la numération duodécimale, l'heure devrait être divisée en 12 fois 12 ou 144 minutes, et sous l'empire de la numération décimale elle doit être divisée en 10 fois 10 ou 100 minutes.

Puisque la numération décimale a prévalu dans le monde entier, puisqu'elle régit notre système de transcription des

nombres et la mesure de toutes les quantités, c'est ce dernier mode de division qu'il faut adopter, et l'on en arrive alors au système logique que traduisent les cadrans que voici, et dans lesquels on compte les heures et les minutes absolument comme l'on compte les francs et les centimes. Un quart d'heure c'est 0^h25, comme un quart de franc c'est 25 centimes ; une demi-heure c'est 0^h50, comme un demi-franc c'est 50 centimes: trois quarts d'heure c'est 0^h75, comme trois quarts de francs c'est 75 centimes. On écrit 5 minutes 0^h05, comme on écrit 5 centimes, et 1 heure 32 minutes 1^h32, comme on écrit 1 franc 32 centimes.



Le cadran que vous voyez à gauche est celui de la montre décimale usuelle. Il présente, comme vous le voyez, les deux périodes de 12 heures en lesquelles nous avons l'habitude de diviser le jour. Mais il est extrêmement vraisemblable que, dans un avenir prochain, on comptera les heures, en France, de 0 à 24, comme on le fait déjà depuis longtemps, en Italie, aux Indes et au Canada, et comme on le fera, en Belgique, à partir du 1er mai.

En prévision de cette éventualité, on a ajouté une seconde couronne de chiffres qui permet d'adopter cette très logique méthode. Une heure de l'après-midi, devient 13 heures, deux

heures de l'après-midi, 14 heures, et ainsi de suite. Rien n'est plus simple, et il est inutile d'insister sur ce sujet.

Le cadran que vous voyez à droite, est celui de la montre marine, de cet instrument précieux qui, non moins que la boussole, est indispensable au navigateur pour se guider sur la face uniforme des océans.

Sur cette montre, il est nécessaire, pour des raisons que j'exposerai tout à l'heure, que le jour soit effectivement divisé en 24 heures. Il y a donc une seule couronne de chiffres, croissant de 0 à 24. C'est d'ailleurs la seule chose qui la différencie de la première. Vous voyez qu'elle porte le même cercle extérieur de cent divisions qui lui permet de diviser l'heure en cent minutes et la minute en cent secondes.

Ces deux montres donnent donc également la dix-millième partie de l'heure, c'est-à-dire qu'elles fournissent des nombres décimaux que l'on peut introduire, sans transformation préalable, soit dans le calcul ordinaire, soit dans le calcul logarithmique. Ce seul énoncé indique assez quels immenses avantages résultent de l'emploi de la montre décimale pour toutes les personnes qui ont à faire des calculs où entre la notion du temps.

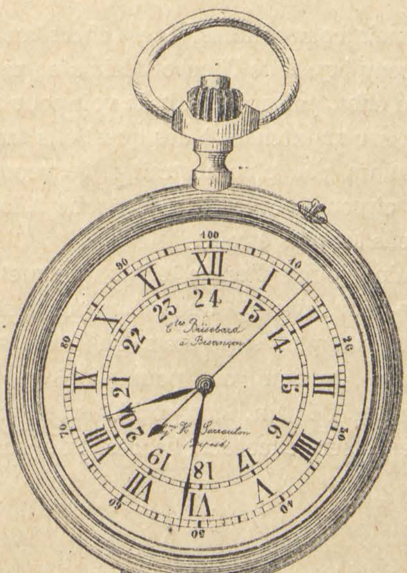
Si, par exemple, une expérience vous fait connaître qu'un mobile quelconque, locomotive, voiture, bicyclette a parcouru 21 mètres en 10 des secondes que donne cette montre, vous en concluez immédiatement, qu'en 1 heure, ce mobile parcourra 21 kllomètres, car 10 secondes décimales c'est la millième partie de l'heure.

Si vous constatez qu'un robinet à rempli un récipient de 10 litres en 73 secondes, vous en concluez immédiatement qu'il donnera 100 litres en 7^{m}, 30 ; 1,000 litres ou un mètre cube en 73 minutes ; 10 mètres cubes en 7^{h}, 30 ; 100 mètres cubes en 73 heures. Et si vous désirez savoir ce qu'il donnera en 24 heures, vous n'avez qu'a effectuer la division de 2400 par 73, opération qui, soit par le calcul ordinaire, soit au moyen des logarithmes, soit par le secours de la règle à calcul, se fait très facilement, très rapidement et très sûrement, tandis qu'avec les nombres complexes actuellement en usage, ce calcul serait lent, fastidieux et sujet à erreur.

Mais d'ailleurs, vous reconnaissez, mes chers auditeurs, dans le tableau suivant qui met sous vos yeux ces diverses opérations, les avantages universellement appréciés des calculs décimaux. Il est donc inutile que je perde mon temps à vous exposer une théorie que vous connaissez aussi bien que moi-même.

en 0^h,0073.		10 litres
en 0, 0730.		100 »
en 0, 73		1 mètre cube
en 7, 30		10 »
en 73, 00		100 »
en 24^h	2,400 : 73 = ...	32^{mc},877

Les figures représentant la montre décimale, qui viennent d'être projetées sur cet écran, ne sont que des dessins qui ne répondent à aucune réalité. Je vais maintenant vous montrer le portrait d'une montre décimale, de celle que j'ai en ce moment sur moi. Cette montre a été construite sur mes indications par M. Brisebard, l'un des meilleurs horlogers de Besançon, ville qui est, vous le savez, la capitale de l'horlogerie française. Cet excellent et intelligent artiste a compris tout de suite l'avenir de la montre décimale et a monté ses ateliers et son outillage de manière à la pouvoir fabriquer en grand. Il m'écrivait dernièrement qu'il a de nombreuses commandes.



Ce succès ne vous étonnera pas, si vous examinez attentivement cette figure. Vous voyez, en effet, que la montre décimale peut, dans l'usage vulgaire, servir absolument comme une montre ordinaire. Sur le cercle intérieur situé entre les deux couronnes de chiffres, on peut lire la minute ordinaire de 60 à l'heure. Sur le cercle extérieur on peut lire la minute centésimale, et l'aiguille des secondes qui divise cette dernière minute en cent parties fournit ainsi, comme je vous le disais à l'instant, la dix-millième partie de l'heure. Enfin, en prévision du moment probablement très prochain où le cadran de 24 heures sera adopté en France comme il vient d'être adopté par nos voisins les Belges, on a ajouté cette seconde couronne de chiffres qui compte les heures de l'après-midi de 13 à 24. Vous voyez que la montre décimale, tout en rendant les plus grands services aux calculateurs, ne gêne ni n'offusque personne. Elle convient à tous, aux routiniers comme aux progressistes, aux oisifs et aux gens du monde qui n'ont jamais de calculs à faire, comme aux techniciens qui passent leur vie à remuer des chiffres. Construite par Brisebard elle est excellente. Elle joint à tous ces mérites celui de n'être pas chère. Son prix ne dépasse que de 3 francs celui des montres ordinaires de même modèle. On en trouve chez Brisebard depuis 24 francs. Celle que vous avez sous les yeux et qui est un instrument de précision, avec mécanisme de chronographe, coûte seulement 90 francs.

Vous voilà maintenant initiés, mes chers auditeurs, aux mystères peu compliqués de l'heure décimale ; mystères bien peu abstrus, en effet, puisqu'il suffit de voir pour comprendre. Nous allons passer maintenant à des questions faciles encore, mais cependant un peu plus abstraites. Je veux parler de la division de la circonférence qui se rattache à la division du jour par les liens les plus étroits.

Qu'est-ce qu'un jour ? C'est le temps que met un point du globe terrestre pour revenir à une même position par rapport au soleil. Par exemple, supposons qu'il soit actuellement, à Oran, 9 heures du soir, ou, pour employer le nouveau langage, 21 heures. Demain, lorsque 24 heures, exactement, se seront écoulées, il sera encore 21 heures. Pourquoi ? Parceque

la terre aura fait un tour sur elle-même et se retrouvera exactement dans la même position qu'elle occupe maintenant par rapport au soleil. La ville d'Oran aura décrit un cercle entier dans l'espace. Le jour, en dernière analyse, n'est donc autre chose qu'un cercle, et vous voyez que l'assimilation du jour et du cercle est indiquée par la Nature elle-même, et de la manière la plus claire.

Il est assez étrange, vous l'avouerez, que cette assimilation du jour et du cercle n'ait pas été plus tôt comprise, et que, de nos jours encore, elle reste incomprise des nations les plus civilisées. On possède la preuve certaine que depuis soixante siècles, au moins, l'homme, sorti des limbes de la sauvagerie primitive et devenu animal raisonnable, observe, expérimente, raisonne et calcule. Eh bien ! Depuis soixante siècles, cet animal raisonnable ou soit-disant tel, voit le soleil se lever chaque matin, décrire, dans le ciel, un arc de circonférence d'où découle à flots la lumière, et il n'a pas compris que le jour et le cercle ne sont que deux aspects d'une même chose. Et la preuve qu'il ne l'a pas compris, c'est qu'il donne à ces deux manifestations d'un même substratum, deux mesures différentes. Il appelle le jour 24 et le cercle... 360.

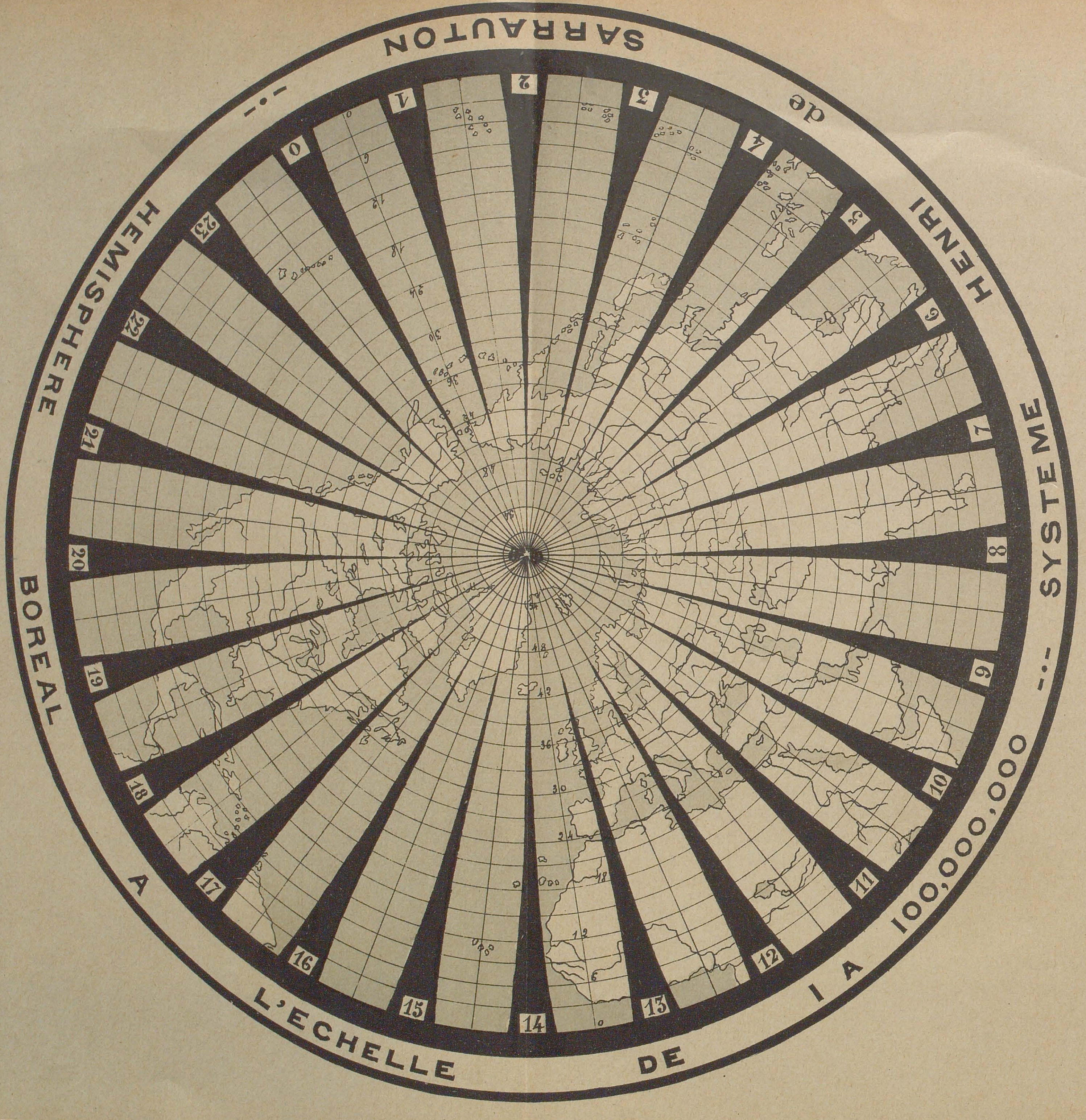
A la fin du siècle dernier, il s'est cependant rencontré, en France, de grands géomètres qui ont reconnu les anomalies choquantes que je ne cesse de vous signaler depuis le commencement de ce discours. Pour les faire disparaître de la science, où elles font scandale, ils ont imaginé de diviser le jour en 10 heures, et le cercle en 400 grades. De cette manière le rapport entre les heures et les angles était de 1 à 40, rapport qui n'est pas fameux non plus, mais qui cependant vaut mieux que le rapport de 1 à 15 qui existe entre les nombres 24 et 360. En outre, les calculs étaient rendus décimaux par la division décimale des heures et des grades, ce qui était un immense progrès. Mais il est arrivé ceci : c'est que le jour décimal n'a pu réussir, ce qui arrivera, d'ailleurs, toutes les fois que l'on essaiera de changer le jour de 24 heures. Le jour de 10 heures a donc disparu, tandis que subsistait la division du cercle en 400 grades. De sorte qu'aujourd'hui la situation est celle-ci :

Nous avons deux divisions de la circonférence qui sont

mauvaises toutes deux, la nouvelle beaucoup plus mauvaise encore que l'ancienne. Nos cartes géographiques sont établies tantôt avec la division en 360 degrés, tantôt avec la division en 400 grades, ce qui produit le plus effroyable gâchis que l'on puisse imaginer. Pour se reconnaître au milieu de ce gâchis, il faut employer des tables de conversion, des échelles de comparaison, se raccrocher aux logarithmes les plus rébarbatifs, et faire des calculs très longs, très compliqués, et sujets aux plus graves erreurs. Je vous en donnerai tout à l'heure des exemples, et vous verrez que mes critiques sur l'état actuel de la science géographique n'ont rien d'exagéré.

J'ai à peine besoin d'ajouter que, dans le système rationnel que je vais avoir l'honneur de vous exposer, la circonférence ne peut plus être mesurée ni par le nombre 360 ni surtout par le nombre 400. L'assimilation du jour et du cercle étant bien établie et bien comprise, nous allons leur donner une même mesure, ou du moins, établir entre eux la concordance décimale. Le nombre 24 est excellent pour mesurer le jour. On peut démontrer par des considérations mathématiques, c'est-à-dire irréfutables, qu'il est le meilleur de tous les nombres que l'on puisse destiner à cet objet. Puisque le jour et le cercle sont, au fond, même chose, il est facile de prévoir que ce nombre 24 sera également excellent pour diviser la circonférence. C'est en effet ce que l'analyse mathématique confirme. Nous allons donc diviser la circonférence, comme le jour, en 24 parties. Toutefois, ces parties étant trop grandes pour la disposition commode des *goniomètres* sur lesquels on emploie des verniers, et non pas des aiguilles comme sur les montres, nous diviserons en 10 parties chacune des 24 parties principales, et nous obtiendrons ainsi un cercle de 240 degrés, en concordance décimale avec la division du jour. Une heure correspond à 10 degrés, 2 heures à 20 degrés, 8 heures à 80 degrés, etc. La concordance, vous le voyez, est parfaite. Pour passer des heures aux degrés ou des degrés aux heures, il n'y a qu'à déplacer la virgule d'un rang, soit vers la droite, soit vers la gauche.

Je vous ai montré, il y a quelques instants, le cadran de la montre marine, et je vous ai dit qu'il est nécessaire que ce


HEMISPHERE BOREAL
A L'ECHELLE DE 1 A 100,000,000
SYSTEME HENRI de SARRAUTON

cadran soit divisé effectivement en 24 heures et non pas en deux périodes de 12 heures. Je vais maintenant vous dire pourquoi, ou plutôt je n'ai pas besoin de vous le dire : vous le devinez au seul aspect de cette figure qui représente l'hémisphère boréal divisé en 24 fuseaux horaires. Vous comprenez qu'à chacun de ces fuseaux correspond une heure du cadran de la montre marine, et que c'est là une conséquence de cette assimilation si naturelle et si féconde du jour et du cercle.

Sans qu'il soit nécessaire d'avoir étudié la géométrie, tout le monde comprend qu'une surface sphérique n'est pas développable, c'est-à-dire que l'on ne peut l'appliquer, l'écraser sur un plan sans la déchirer. Pour appliquer sur un plan la surface de cet hémisphère, j'ai donc dû la déchirer : mais je l'ai déchirée méthodiquement, et divisée en 24 secteurs correspondant aux 24 heures du jour. Ainsi déchirée et divisée, cette surface hémisphérique peut être aplatie sans déformations sensibles à l'échelle où elle est représentée.

De l'équateur au pôle il y a, vous le savez, en longueur, 10 millions de mètres, et, en angles, le quart de 240 degrés, c'est-à-dire 60 degrés. Sur la terre supposée sphérique, 6 degrés valent donc, en latitude, 1000 kilomètres, et 3 degrés, 500 kilomètres. Entre deux des cercles concentriques qui représentent les parallèles espacés de trois en trois degrés, il y a donc, en moyenne, 500 kilomètres. Je dis en moyenne, parce que, en réalité, la terre n'est pas une sphère, mais un ellipsoïde. La distance entre deux parallèles est donc, au voisinage de l'équateur, inférieure à 500 kilomètres, et près du pôle, au contraire, supérieure. Mais ces différences sont insensibles sur une carte dressée à une aussi petite échelle.

Des tous ces cercles parallèles qui mesurent les latitudes, un seul est un grand cercle et divise le globe en deux parties égales, c'est l'équateur. Il est donc tout naturel, de prendre l'équateur comme origine des latitudes. Mais en ce qui concerne les longitudes, l'origine n'est pas indiquée d'une manière évidente. Comme les citoyens français, tous les méridiens sont égaux devant la loi, et par le moyen d'influences politiques plus ou moins justifiées, tous peuvent aspirer à devenir le méridien initial. J'en connais trois qui jouissent de

ce privilège : celui qui passe par l'Ile de Fer, la plus occidentale des Iles Canaries ; celui qui passe par l'observatoire de Paris, et celui qui passe par l'observatoire de Greenwich, près de Londres. Le méridien de Greenwich est, de beaucoup, le plus usité des trois, et il a été constaté en 1895, au Congrès géographique qui s'est tenu à Londres, que les neuf dixièmes des marins se servent de cartes anglaises et emploient, par conséquent, le méridien de Greenwich. Ce méridien est donc en train de devenir le méridien universel.

Il ne mérite pas cette distinction, car il est d'autres points du globe incomparablement mieux situés que Londres ou Paris pour servir d'origine aux longitudes. Il est désirable en effet, que le méridien initial ne traverse pas les continents, mais qu'il se développe en plein océan, afin que le point où le dernier méridien se transforme en zéro ne se trouve pas sur un lieu habité. En consultant une mappemonde, l'on voit qu'il est deux points du globe qui sont préférables à tous les autres pour y faire passer le premier méridien. C'est le Cap Vert, la pointe la plus occidentale de l'Afrique, et c'est aussi le détroit de Behring. Dans le premier cas, le méridien zéro se développe dans l'Atlantique, et ne rencontre d'autre terre que l'Islande. Dans le second cas, il se développe dans le Pacifique, et, sauf quelques îlots sans importance, il ne rencontre pas de terres du tout. Ces deux méridiens sont donc excellents tous les deux, beaucoup meilleurs que le méridien de Londres ou de Paris.

Quel est le meilleur des deux, quel est celui qu'il faut choisir dans un système rationnel? La chose est douteuse. On pourrait les concilier et placer le méridien zéro à Behring, mais le 140e degré, exactement, au Cap Vert.

Dans la division du jour, dans la division du cercle, et dans les systèmes géographiques qui en dérivent, je vous ai déjà signalé, mes chers auditeurs, bon nombre de maladresses, d'inconséquences, d'anomalies. Je suis obligé de vous signaler encore une autre erreur dans la mesure des longitudes. Que l'on les fasse partir de l'Ile de Fer, de Paris ou de Londres, on a l'habitude de les compter en deux sens différents. On a des longitudes orientales et des longitudes occidentales qui vont se rejoindre aux antipodes, au 180e degré.

C'est tout simplement absurde. C'est comme si l'on comptait les heures en deux sens différents à partir du milieu du jour, et que l'on dise une heure avant midi pour onze du matin, deux heures avant midi pour dix heures, trois heures avant midi pour neuf heures. Le soleil marche toujours dans le même sens, n'est-ce pas ? On ne l'a jamais vu revenir sur sa route. On doit donc compter les longitudes dans un seul sens. Et vous voyez, par parenthèse, que les hommes, qui ont longtemps adoré le soleil, se sont toujours montrés assez irrespectueux vis-à-vis de ce dieu. Ils l'adoraient, mais ne lui obéissaient pas. Nous ne cessons de constater depuis le commencement de ce discours que l'on a toujours pris le contre-pied de ses indications. Aujourd'hui que nous ne l'adorons plus, tâchons cependant de le mieux comprendre. Son langage est parfaitement clair, ses indications sont aussi lumineuses que la lumière qu'il rayonne. Il veut que les longitudes soient comptées de 0 à 240° d'orient en occident, dans le sens même de son mouvement apparent, et à partir d'un méridien initial qui ne doit plus être ni Londres, ni Paris, ni telle capitale que l'on voudra, mais Behring ou le Cap vert.

Voilà mon système, Messieurs, il se résume en ceci : un jour de 24 heures décimales, et un cercle de 240 degrés décimaux. Appliqué à la géographie il produit ce que je viens de vous exposer. Ce système, je pourrais l'appeler le système solaire, si ce terme n'était déjà usité pour désigner autre chose. C'est, en effet, le Soleil qui me l'a dicté. Je n'ai eu que la peine de l'interroger, et il m'a répondu ce que j'ai eu l'honneur de vous exposer. Ce système je n'en suis pas l'auteur; l'auteur c'est le Soleil. Si vous n'en êtes pas contents prenez-vous en au Soleil. Pour moi je m'en désintéresse. Je n'ai fait, encore une fois, qu'obéir au Soleil, comme un soldat obéit à son général.

Voyons maintenant à quelles conséquences va nous conduire le système de mon général le Soleil. Je vous ai dit que la géographie était actuellement un gâchis atroce, et j'ai promis de vous en donner la preuve. Le moment est maintenant venu de vous donner cette preuve. Proposons-nous donc un petit problème géographique, celui-ci par exemple :

Etant donnée une carte de France, déterminer de combien une horloge située à Brest doit retarder sur une horloge située à Belfort.

Ce problème, Mesdames, pourrait et devrait être tout ce que l'on peut imaginer de plus élémentaire ; élémentaire au point que tous les enfants de 10 à 12 ans qui fréquentent les écoles primaires devraient être capables de le résoudre.

Eh bien ! Avec les notations actuellement en usage, on a trouvé le moyen de le rendre à ce point compliqué que sur 3 ou 400 personnes qui sont dans cette salle, il y en aurait tout au plus 25 qui seraient capables d'en donner la solution. Et sur ces 25, il y en aurait 20 qui mettraient plus d'un quart d'heure à trouver cette solution. Et sur ces 20, il y en aurait 18 qui donneraient une solution fausse pour avoir fait quelque erreur de calcul. Si vous ne me croyez pas, essayez, mes chers auditeurs, et vous constaterez que bien loin de rabaisser votre science, peut-être que je l'exagère. La faute n'en est pas à vous, d'ailleurs, mais à l'absurde système qui prévaut actuellement, car dans mon système, je veux dire dans le système du soleil, toutes les personnes ici présentes résoudraient la question, toutes la résoudraient sans faute, et la plus maladroite à faire des calculs, mettrait peut-être, pour la résoudre... une minute. C'est ce dont je vais vous convaincre en exposant les deux méthodes, celle de la science géographique actuelle et celle du soleil.

Prenons sur une carte de l'Etat-major, c'est-à-dire sur la meilleure carte de France qui existe, la longitude de Brest et celle de Belfort, nous obtenons :

Longitude de Brest :	$7^g,5895$	Ouest
Longitude de Belfort :	$5^g,0321$	Est
Total :	$12^g,6216$	

C'est ce nombre de grades qu'il faut convertir en temps. Pour cela nous posons la proportion :

$$12^g,6216 : 400^g :: X : 24 \times 60 \times 60$$

En simplifiant et en faisant disparaître les facteurs communs, il vient :

$$X = 12^g,6216 \times 216$$
$$X = 2726^s,25$$
$$\frac{2726^s,25}{60} = 45^m 26^s,25$$

Je me borne à indiquer les opérations, et à poser les résultats que j'ai calculés d'avance. Si je voulais faire les opérations devant vous, le tableau ne les contiendrait pas. Le résultat final est que l'horloge de Brest doit retarder sur celle de Belfort de 45 minutes et 26 secondes, soit 3/4 d'heure et une fraction.

Voyons maintenant la solution de ce même problème dans mon système :

En plaçant le zéro des longitudes à Behring, la longitude des deux villes est :

Longitude de Brest :	$131^d,3092$
Longitude de Belfort :	$123^d,7362$
Différence :	$7^d,5730$

Et je pose immédiatement le résultat : $0^h,7573$.

Car il suffit pour transformer en temps, de diviser par 10, c'est-à-dire de reculer la virgule d'un rang vers la gauche. Nous voyons que l'horloge de Brest retarde sur celle de Belfort de 75 minutes et 73 secondes centésimales. Mais 75 minutes centésimales c'est les 3/4 d'une heure comme 75 centimes c'est les 3/4 d'un franc. Nous trouvons donc, comme tout à l'heure, qu'il y a entre l'heure de Brest et celle de Belfort une différence de 3/4 d'heure et 3/4 de minute. Seulement nous sommes arrivés à ce résultat très facilement, très rapidement, et avec la certitude de n'avoir fait aucune erreur. Au contraire, avec les premières données, nous sommes arrivés au résultat très péniblement, très lentement, et en outre, si ce résultat avait quelque importance, si une erreur pouvait avoir des conséquences graves, nous devrions faire la preuve de chacune des opérations multiples que nous avons effectuées, pour nous bien assurer qu'aucune erreur ne nous a échappée.

Il y a en effet, veuillez le remarquer, des circonstances où les calculs de ce genre ont une importance capitale. Combien de navires se sont perdus corps et biens parceque l'officier chargé de donner la route a pris un 3 pour un 5 ou un 7 pour

un 9 ? C'est ce qu'on ne saura jamais, car la feuille de papier où ces calculs étaient écrits s'est perdue avec le navire et l'équipage. Rien n'est donc plus important que de rendre simples et clairs les calculs nautiques, car des existences d'hommes et des intérêts considérables sont quelquefois attachés à l'exactitude de ces calculs.

Je pense que la démonstration est bien probante, et qu'il ne subsiste plus dans votre esprit aucun doute touchant l'incomparable supériorité du système du Soleil sur les systèmes vicieux actuellement en vigueur. Cependant, de cette supériorité je vais vous fournir encore une preuve. Ce me sera une occasion de vous révéler une des conséquences importantes de l'heure décimale, conséquence qui pour être tout à fait simple, élémentaire et accessible à toutes les intelligences, n'en est pas moins très curieuse et très élégante.

Reprenons la figure que nous analysions tout à l'heure, l'hémisphère boréal découpé en fuseaux par les 24 méridiens principaux. Faisons de l'un de ces méridiens l'origine des longitudes, et réglons notre montre marine de manière qu'elle marque zéro heure lorsque le Soleil passe à ce méridien pris pour origine, c'est-à-dire de manière que la montre marque zéro heure lorsqu'il est midi au méridien O. L'heure que marquera notre montre ainsi réglée est ce que l'on appelle l'heure universelle.

Supposons, par exemple, comme nous l'avons déjà fait, que le méridien de Behring soit le méridien zéro. Lorsqu'il sera midi à ce méridien, notre montre marquera zéro. Une heure après, il sera midi au méridien qui porte le numéro 10 et notre montre marquera une heure. Deux heures après, il sera midi au méridien 20 et notre montre marquera 2 heures. Trois heures après, il sera midi au méridien 30 et notre montre marquera 3 heures. Vingt-trois heures après, il sera midi au méridien 230 et notre montre marquera 23 heures. Ce qui est vrai pour les heures est évidemment vrai pour les fractions d'heures, et par exemple, lorsque le Soleil passera au zénith du méridien 85, notre montre marquera huit heures et demie.

Nous pouvons donc formuler ce théorème :

En un lieu quelconque du globe, lorsqu'il est midi moyen, une montre réglée sur l'heure universelle, marque la longitude du lieu (1).

Ainsi un marin, en plein Océan, lorsqu'une observation du soleil lui aura fait connaître qu'il est midi, n'aura plus qu'à tirer sa montre pour lire sur le cadran le degré du méridien sous lequel vogue son navire.

Un explorateur, perdu dans le désert, n'a besoin pour savoir où il se trouve, ni de papier, ni de plumes, ni d'encre, ni de crayons, ni de tables de logarithmes. Pourvu qu'il n'ait pas laissé s'arrêter sa montre décimale et que le soleil brille dans le ciel, c'en est assez pour qu'il puisse déterminer la position qu'il occupe à la surface du globe et la route qu'il doit suivre.

Après cet exposé, je crois, mes chers auditeurs, que vous me permettrez d'ajouter que l'extrême limite de la simplification est atteinte, et qu'il n'est pas possible de rien désirer au-delà.

Je viens de vous montrer la grande clarté que l'heure décimale répand sur la géographie tout entière et sur les arts qui s'y rattachent. Si je pouvais, avec vous, faire une petite excursion dans le domaine astronomique vous verriez que le résultat est le même. Là aussi l'heure décimale rend les notions et les calculs simples, rapides et sûrs. Mais l'astronomie est

---

(1) Pour simplifier la démonstration, je suppose ici que le jour commence à midi, selon l'usage astronomique. Mais les besoins de la vie civile exigent que le jour commence à minuit. Dans cette hypothèse, c'est à minuit que la montre décimale réglée sur l'heure universelle donne la longitude du lieu quelconque où on la transporte. A midi, elle donne encore cette longitude, mais à la condition de retrancher 12 heures ou 120 degrés si cette soustraction se peut faire, et de les ajouter, au contraire, si elle est impossible.

Mais d'ailleurs, que l'origine du jour soit midi ou minuit, la formule générale est la suivante :

H, heure universelle fournie par la montre décimale.
h, heure du lieu au même instant.
L, longitude du lieu.

$$L = H - h$$
$$(+ 24)$$

Si H < h, ajouter à H 24 heures en 240 degrés.

Exemples :

A Brest, la montre marque 15 h. 2570, tandis que l'heure locale est : 2 h. 1260.

15 h. 2570 — 2 h. 1260 = 13 h. 1310
Longitude à Brest : $131^d,31$

A New-York, la montre marque 3 h. 1840. L'heure locale est : 9 h. 4190.

3 h. 1840 + 24 — 9 h. 4190 = 17 h. 7650
Longitude de New-York : $177^d,65$

une science peu connue des gens du monde, et je ne pourrais dire deux mots sans me heurter à des termes obscurs pour la plus grande partie de mon auditoire : ascencion droite, déclinaison, temps sidéral et temps moyen, parallaxe, que signifient ces mots ? Il faudrait donner de nombreuses définitions avant de commencer le moindre exposé. Je ferais alors un cours, une leçon et non plus une conférence. Je renonce donc à vous donner un calcul astronomique, mais il vous est aisé de préjuger que l'assimilation du jour et du cercle, qui produit de si magnifiques simplifications sur la sphère terrestre, produit sur la sphère céleste, des effets semblables, car les calculs astronomiques ont beaucoup d'analogie avec les calculs géographiques. Ils sont seulement beaucoup plus compliqués. Plus ils sont compliqués, plus il importe de les rendre simples et clairs. C'est à quoi l'heure décimale réussit merveilleusement, et en rendant ces calculs moins ardus, moins pénibles, elle est grandement utile non seulement aux astronomes, mais aussi à tout le monde, car elle rend abordables au public des questions qui sont jusqu'à ce jour, réservées aux seuls savants.

Et c'est là un des grands bienfaits de l'heure décimale et une des raisons pour lesquelles tout le monde doit hâter son avènement et même les personnes qui n'y sont pas immédiatement intéressées. Directement ou indirectement, tout le monde est intéressé à ce qu'elle réussisse le plus promptement possible, parce qu'elle est un précieux instrument de vulgarisation de la science. Elle recule les limites de compréhension de l'esprit humain. Vous en avez eu incidemment un exemple lorsque je vous ai proposé de déterminer la différence d'heure existant entre deux villes dont la longitude est connue. Quel est l'instituteur qui oserait proposer un tel problème à ses élèves ?

Cependant vous avez vu que, dans le système de l'heure décimale, ce problème est à ce point élémentaire qu'il peut être résolu aussitôt que l'on connaît seulement la numération et les deux premières règles de l'arithmétique, l'addition et la soustraction. Ce problème est aujourd'hui de la force d'un bachelier. Bientôt, je l'espère, quand l'heure décimale sera établie, il sera de la force d'un petit gamin des écoles primaires. Eh bien ! il en est de même dans toute la science. Toutes les fois que l'on

doit opérer sur des quantités horaires et angulaires combinées, l'heure décimale a pour effet d'abaisser le niveau des questions. Si l'on demandait actuellement aux candidats au baccalauréat de calculer la précession des équinoxes, ce recul apparent du soleil,

> Embrassant dans le cours de ses lents mouvements,
> Deux cents siècles entiers par delà six mille ans,

comme l'a dit Voltaire, si l'on posait, dis-je, ce problème au baccalauréat, les professeurs lèveraient les bras au ciel. La précession des équinoxes, mais c'est de la haute astronomie ! On n'a pas le droit de demander cela à un aspirant bachelier. Cependant, si cette question était posée avec les données de l'heure décimale, un rhétoricien de force ordinaire ne demanderait pas plus de cinq minutes, pour trouver de quel angle le soleil recule tous les ans.

Vous voyez que j'avais raison de vous dire que ce système simple et fécond a pour effet de reculer les limites de compréhension de l'esprit humain. Si je puis m'exprimer ainsi, il nettoie les abords de la science ; il balaie et fait disparaître les obstacles et les impédimenta dont on l'a maladroitement entourée et surchargée. Il la rend plus accessible et à l'étudiant et à l'homme du monde, et ainsi, abaissant le niveau des problèmes scientifiques, il produira ce résultat correspondant, de hausser le niveau intellectuel des générations à venir. La science étant plus facile, on pourra savoir davantage. Or, vous connaissez l'aphorisme de Bacon : « Homo est minister et interpres naturœ; quantum scit, tantum potest ». L'homme est le ministre et l'interprète de la Nature ; jusqu'où s'étend sa science, jusque là s'étend son pouvoir.

Le moment me paraît venu de répondre à une objection qui a dû se présenter à l'esprit de plusieurs de mes auditeurs, et qui, si je n'en démontrais l'inanité, pourrait laisser subsister un doute sur l'excellence du système que je viens d'exposer.

Pourquoi, dira-t-on, puisque le but visé est la décimalisation du temps, pourquoi laisser subsister le jour de 24 heures, qui appartient à la numération duodécimale ? Pourquoi vous contentez-vous de décimaliser l'heure et ne poussez-vous pas jusqu'au jour ? Et puisque les facteurs de la base de notre

numération sont 3 et 5, pourquoi ne proposez-vous pas un jour décimal de 10, de 20, de 50 ou de 100 parties ?

Parce que le jour décimal n'est ni souhaitable ni possible.

Le jour décimal n'est pas souhaitable parce que le jour est un cercle, et qu'il est indiqué que le nombre qui mesure le cercle doit être divisible par 3. Et qui donne cette indication ? Est-ce encore le soleil ? Non, c'est plus. C'est le Maître du soleil ; c'est l'Éternel Géomètre ; c'est Celui qui a établi que le triangle a 3 côtés ; que cette figure est l'élément de toutes les autres figures et l'un des corps simples des mathématiques, que cette monade géométrique est unie au cercle par les plus étroits rapports ; que l'hexagone inscrit est formé de six triangles équilatéraux ; que le côté de ces triangles est égal au rayon, et que le sinus de la 12e partie du cercle est égal à $\frac{1}{2}$.

Il faudrait être bien peu philosophe pour négliger cette indication.

Le nombre de 24 est divisible par 3 ; les nombres purement décimaux 10, 20, 50, 100, ne renferment pas ce facteur. Du premier coup d'œil, nous pouvons donc reconnaître que le nombre 24 appartient à la catégorie des nombres aptes à mesurer le jour et la circonférence, tandis que les nombres 10, 20, 50 et 100 doivent être rangés dans la catégorie des nombres impropres à cet objet. Mais lorsque l'on pénètre plus avant, l'on reconnaît que ce nombre 24 est non seulement bon, mais excellent, et l'un des deux ou trois nombres les meilleurs que l'on puisse choisir.

Vous voyez donc, mes chers auditeurs, que j'avais raison de vous dire que le jour décimal n'est pas souhaitable. Remplacer le jour de 24 heures par un jour de 20 ou de 40 parties, comme le proposent quelques utopistes, ce ne serait pas obéir à une loi naturelle, mais se révolter contre cette loi ; ce ne serait pas simplifier, mais compliquer ; ce ne serait pas réaliser un progrès, mais précisément le contraire.

Je puis d'ailleurs vous dire que les utopistes qui préconisent le jour décimal sont en minorité. Mes travaux sur la décimalisation du temps m'ont mis en relation avec beaucoup d'hommes très distingués dans les sciences, et même avec quelques savants illustres. La plupart reconnaissent que le nombre appelé à

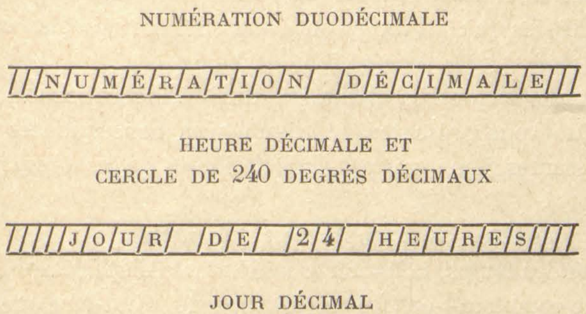
diviser la circonférence doit être un multiple de 3, et que le nombre 24, donné par l'instinct populaire est précisément celui que la science aurait désigné comme le meilleur pour diviser le jour, si elle avait été appelée à se prononcer sur ce sujet.

J'ai dit que le jour décimal n'est pas souhaitable ; j'ai ajouté qu'il n'est pas possible. Je vais encore vous donner la preuve de cette seconde partie de ma proposition :

Nous nous trouvons placés entre deux institutions universelles : la numération décimale et le jour de 24 heures. La numération décimale est, vous le savez, répandue sur toute la surface de la terre. Il en est de même du jour de 24 heures. Il est employé par toutes les Nations.

Entre ces deux institutions universelles, il y a place pour un système de décimalisation du temps et des quantités angulaires, pour un seul. C'est le système de l'heure décimale et du cercle horaire de 240 degrès. Il est donc d'une évidence complète, absolue que, à l'époque actuelle, tout au moins, il n'y a pas d'autre système réalisable.

Ce raisonnement est tellement net, tellement géométrique que l'on peut le traduire en une figure : la numération décimale et le jour de 24 heures sont représentés par deux murailles. Entre ces deux murailles prend place notre système,



Celui que je viens de vous exposer, et nul autre ne peut trouver place à côté de lui. Pour établir autre chose il faut renverser l'une de ces murailles. Ainsi, la figure nous montre clairement que si nous renversons la muraille appelée numération décimale, nous pouvons aller nous promener dans la

numération duodécimale. Si au contraire nous renversons la muraille appelée jour de 24 heures, nous pouvons aller nous promener dans le jour décimal de 10, 20, 40, 50 ou 100 parties.

Mais les deux murailles sont debout et fort solides ; et par conséquent, je le répète, l'heure décimale est le seul système actuellement réalisable.

Examinons maintenant si, dans un avenir assurément très lointain, mais qu'il n'est pas déraisonnable de chercher à pénétrer, l'une de ces deux murailles peut arriver à disparaître, et laquelle des deux est sujette à tomber en ruines. Le jour de 24 heures est parfait, nous l'avons déjà constaté. La numération décimale est-elle parfaite ? Non. Elle présente des défauts. D'autres systèmes de numération, et, en particulier, la numération duodécimale, seraient préférables. Je ne m'attarderai pas à démontrer cela ; ce serait beaucoup trop long. Ce serait en outre inutile, car la démonstration est faite depuis longtemps.

Si donc les Nations qui se partagent la surface de notre petit globe arrivent jamais à un degré de civilisation, de sagesse, d'union, qui leur permette de rechercher, de concert, un moyen de mettre la division du jour en harmonie complète avec la numération, ce n'est pas vers le renversement du jour de 24 heures qu'elles dirigeront leurs efforts, mais bien vers le renversement de la numération décimale.

Trois conséquences découlent des considérations que je viens de vous présenter, et comme ces conséquences sont intéressantes, je ne vois pas pourquoi nous ne les dégagerions pas.

La première, c'est qu'il n'est pas impossible que, dans la suite des temps, la numération décimale disparaisse. Peut-être ne comptera-t-on pas toujours par 10. Peut-être que dans quelques milliers d'années on comptera par 12 ou par 16. Mais il est absolument certain que le jour de 24 heures durera autant que l'humanité elle-même.

La deuxième, c'est qu'il est insensé de prétendre mettre le jour décimal à la place du jour de 24 heures. C'est aussi impossible que d'aller se promener dans la lune, et je pense

qu'il faut être un peu lunatique pour en avoir seulement l'idée.

La troisième conséquence, c'est que le système de l'heure décimale et du cercle horaire de 240 degrés n'est pas un système absolument parfait ; mais que c'est ce que l'on peut réaliser de mieux à l'époque actuelle. Pour faire mieux, en effet, il faudrait abandonner la numération décimale, ce à quoi, de nos jours, personne ne peut songer. Je me hâte d'ajouter que si ce système n'est pas parfait, il approche de très près la perfection absolue; qu'il réalise dans les calculs scientifiques et dans les calculs usuels, toutes les simplifications importantes que l'on peut désirer, et que pour faire disparaître les très petits défauts que l'on lui peut reprocher, il ne vaut certainement pas la peine d'avoir recours à la pénible et dangereuse révolution que serait le changement de la numération existante. Les avantages insignifiants qui en résulteraient seraient hors de proportion avec l'énormité du moyen employé pour les obtenir.

La numération décimale existe; prétendre la changer serait une folie un peu moins caractérisée que de prétendre changer le jour de 24 heures, mais ce serait encore une folie. Acceptons-le donc et terminons le système décimal des mesures françaises, cette œuvre glorieuse de nos pères, en soumettant à la loi décimale l'heure et le degré, les deux seules quantités qui y échappent encore.

Tel est l'unique moyen de faire cesser le scandale scientifique auquel nous assistons, de ramener l'ordre et la méthode dans les sciences qui considèrent le temps et les quantités angulaires, et en particulier dans la Géographie, qui, en France, se trouve dans un état que l'on peut, sans exagération, qualifier d'anarchique, puisqu'elle est partagée entre deux régimes rivaux et inconciliables.

Ce moyen est unique, veuillez me permettre d'attirer votre attention sur ce point très important. Il n'y a pas deux routes à suivre, il n'en est qu'une seule. C'est cette route que je vous montrais tout à l'heure limitée par deux murailles; cette route c'est celle du progrès, il faut donc y passer. Ce n'est pas facultatif, c'est de toute nécessité. Et c'est pourquoi je puis vous donner l'assurance que ce système de l'heure décimale, que je viens de vous exposer, aura son avènement quelque jour.

Quand ? Je ne puis le dire, mais entendez-le bien, la date est la seule chose qui reste inconnue. Le succès n'est pas douteux. Il est aussi certain que ce système sera adopté un jour par la France d'abord, je l'espère, et ensuite par toutes les nations du monde, qu'il est certain que le soleil se lèvera demain matin.

Si j'ignore la date à laquelle l'heure décimale deviendra officielle et légale, je puis vous dire toutefois que si les progrès de cette idée juste continuent à être aussi rapides qu'ils l'ont été jusqu'à présent, cette date n'est pas éloignée. L'idée se propage avec une rapidité dont je suis étonné moi-même. Il n'en était pas question il y a deux ans, et maintenant, il n'est peut-être pas, dans la France entière, un journal qui n'en ait parlé. Enfin vous savez que cette année même M. Etienne doit déposer, à la Chambre des Députés, une proposition de loi tendant à faire de l'heure décimale, l'heure légale en France.

Si rien ne s'oppose à ce que ce projet de loi soit déposé, il est vraisemblable que les représentants de la Nation l'accueilleront favorablement, car sur la question scientifique vient se greffer une question politique de la plus haute importance.

J'ai eu l'occasion, au cours de cette conférence, de vous dire que le méridien de Greenwich est en train de devenir le méridien universel.

D'où vient ce courant qui se porte vers l'Angleterre ? Cela vient, Messieurs, de ce que les Anglais, navigateurs très habiles et très expérimentés, s'appliquent à construire des instruments excellents, et apportent un soin tout particulier à l'exécution de leurs cartes marines. Au point de vue de l'exactitude des levés comme au point de vue de l'exécution typographique, les cartes marines anglaises sont irréprochables.

Or c'est une chose de la plus haute importance que la perfection des cartes marines, car il y va quelquefois de la perte ou du salut du navire.

Il est donc tout naturel que les marins trouvant en Angleterre des cartes excellentes, des instruments soignés et précis, se pourvoient en Angleterre de cartes et d'instruments nautiques. Mais en se servant de cartes anglaises, les marins adoptent tout naturellement le méridien de Grennwich d'après

lequel ces cartes sont établies, et voilà comment il se fait que dans les choses de la mer tout devient anglais : le méridien, l'heure, les cartes, les tables, les instruments, les méthodes. Bientôt la France sera seule au monde à employer le méridien de Paris, l'heure de Paris, les cartes françaises, et les tables éditées en France.

Messieurs, la gravité de cette situation ne peut échapper à personne. Il est certain, qu'un peuple, non plus qu'un particulier, ne peut se refuser longtemps à un mouvement universel. Bientôt on est entrainé par le courant, bientôt il faut obéir à la loi du grand nombre.

Eh bien ! Je vous dis que lorsque la France, après toutes les autres nations, se trouvera contrainte d'adopter le méridien, et l'heure, de Grennwich, elle aura subi un échec moral peut-être plus grave et plus irréparable que la perte d'une bataille navale. Elle aura amené son pavillon devant le pavillon de la Nation rivale à laquelle elle a si longtemps disputé le sceptre des mers. Elle aura perdu une large part de son prestige et de son influence dans le monde. Elle se trouvera humiliée et diminuée.

Nous avons un moyen, un seul, de conjurer ce désastre moral. Quel est ce moyen ? vous l'avez deviné, mes chers auditeurs, il consiste tout simplement à suivre la voie que nos pères ont ouverte ; à terminer l'œuvre de la première République ; à achever le système décimal des mesures Françaises. Hâtons-nous d'adopter l'heure décimale et le cercle horaire de 240 degrés, et nous nous trouverons en possession de méthodes nautiques tellement supérieures aux méthodes actuellement en usage que toutes les marines viendront nous les emprunter les unes après les autres. L'Angleterre elle-même qui est une très grande, très intelligente et très savante nation, saura bien reconnaître les avantages et s'assurer le bénéfice de ces nouvelles méthodes. Ainsi en nous engageant les premiers dans la voie du progrès, nous prendrons le rôle glorieux d'initiateurs, au lieu de subir le rôle piteux dont nous sommes menacés.

La France a créé le système métrique. Ce système quoique inachevé, a une magnifique fortune puisque chaque année nous

apprenons que quelque peuple nouveau l'a adopté. L'heure décimale, complément nécessaire du système métrique, aura le même succès.

Noblesse oblige ! Il est très honorable pour les autres nations de venir nous emprunter notre système métrique, puisqu'il est excellent. Mais il serait honteux pour la France de se laisser prévenir dans l'achèvement de cette œuvre qui est sienne, par un autre peuple. Il y va donc de notre honneur et en même temps de notre intérêt, de la terminer le plus tôt possible.

Le succès qu'obtient le système oranais de l'heure décimale, le mouvement d'opinion qui se dessine en sa faveur, prouvent que ces idées pénètrent de plus en plus dans le public, et, en terminant cet entretien, nous pouvons, mes chers auditeurs — car j'espère bien que vous me ferez l'honneur de vous joindre à moi en cette circonstance — nous pouvons, dis-je, sans témérité, émettre le vœu que le succès de l'heure décimale soit chose accomplie lors de l'Exposition de 1900, et exprimer l'espoir qu'à l'occasion de cette apothéose de la Science et du Travail, la France aura la gloire de présenter et d'offrir au Monde le système de ses mesures décimales entièrement achevé.

HENRI DE SARRAUTON.

Oran, 24 Mars 1897.

L'HEURE DÉCIMALE

au Bureau des Longitudes

Depuis que cette conférence a été prononcée, la Commission de décimalisation, instituée par le Ministre, a rendu deux décisions.

Par la première, elle homologue les propositions de notre Société. Elle conserve le jour duodécimal de 24 heures et rend l'heure décimale en la divisant en centièmes.

Par la seconde, elle se prononce en faveur du cercle décimal de 400 grades.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux des lecteurs du Bulletin une lettre de l'un des Membres du Bureau des Longitudes qui ont pris la plus grande part à la discussion, M. Lallemand, l'illustre directeur du Service du Nivellement général de la France.

Cette lettre nous apprend que la majorité de la Commission « s'est surtout laissé guider par des motifs d'opportunité. »

Lorsqu'il s'agit d'une œuvre transitoire, l'on peut, et l'on doit même, considérer l'opportunité. Mais lorsque l'on prétend fonder pour les siècles, l'opportunité n'est plus de mise.

On ne doit alors consulter que la Logique et la Science.

C'est ce qu'ont fait les illustres auteurs du système métrique, et c'est ce qu'il faut faire pour achever leur œuvre.

C'est ce que n'a pas fait la Commission de décimalisation. Son système opportuniste, tendant à concilier deux théories contradictoires, n'aboutit qu'à une horrible incohérence, et n'a aucune chance de succès.

La théorie des anciens établit que le jour, le cercle et le triangle ont entre eux les plus étroits rapports, d'où résulte que le nombre mesurant le jour et le cercle doit être un multiple de 3. La théorie de Laplace sacrifie tout à l'importance de l'angle droit.

Ces deux théories sont inconciliables dans la numération décimale. Il faut prendre parti pour l'une ou pour l'autre. Il est impossible que les savants éminents qui composent le

Bureau des Longitudes méconnaissent cette vérité. Leur seconde décision ne peut donc être qu'une surprise de vote, comme il s'en produit parfois dans les assemblées. Ils reviendront au cercle de 240 degrés, conséquence logique et nécessaire de l'heure décimale. C'est d'ailleurs ce que prévoit M. Lallemand.

H. de S.

« *Paris, le 27 avril 1897.*

« L'Ingénieur en chef des Mines,
Directeur du Service de Nivellement général de la France,
à Monsieur De Sarrauton, Vérificateur du Service topographique, Vice-Président de la Société de Géographie d'Oran.

« Monsieur,

« Je réponds très volontiers aux questions que vous me faites l'honneur de me poser dans votre lettre du 17 de ce mois.

« Mon opinion personnelle touchant votre louable initiative est suffisamment connue pour que je croie inutile d'y insister.

« Au sein de la Commission de décimalisation de la mesure du temps et de la circonférence, j'ai pris la défense de vos idées.

« Je crois avoir contribué, dans une bonne mesure, à les faire adopter pour ce qui regarde la division du jour; mais, en ce qui concerne la circonférence, j'ai été moins heureux.

« Il serait trop long de détailler ici les motifs de cet insuccès partiel ; vous les trouverez complètement exposés dans les procès-verbaux de la commission et dans le rapport général de M. Poincaré, qui seront prochainement publiés.

« Je puis vous dire toutefois — la chose n'a rien de confidentiel — que la majorité de nos collègues s'est surtout laissé guider par des motifs d'opportunité. On a conservé les 24 heures à cause de leur caractère séculaire et universel. On a de même adopté le *grade*, parce que divers services, en France et à l'étranger, l'emploient déjà depuis longtemps ; parce que son outillage de tables et d'instruments a fait ses preuves ; enfin

parce qu'il est le plus commode pour les calculs, lorsque les angles excèdent un quadran et surtout une circonférence.

« On a fait valoir, en outre, l'étroite relation qui existe entre le *grade* et le *mètre* ; et l'avantage pratique de la substitution du kilomètre au mille dans les calculs nautiques.

« Les bénéfices à tirer de la présence du facteur 3 dans la mesure de la circonférence ou du quadran n'ont paru intéresser que la géométrie pure et la cristallographie, sciences qui exigent relativement peu de calculs proprement dits, et l'on n'a semblé attacher qu'une importance secondaire à la possibilité d'exprimer par un même chiffre la longitude et l'heure.

« Ces décisions, toutefois, devant être soumises à un congrès international avant de devenir définitives, il ne serait pas impossible que, pour rallier les étrangers à la réforme, on revint plus tard à la division de 240 degrés.

« En tout cas, et quelle que soit la solution finalement adoptée sur ce point, un immense progrès — cela est incontestable — serait réalisé, dans les calculs, par la suppression des gênantes subdivisions sexagésimales de l'heure et du degré.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distingée.

« CH. LALLEMAND ».

EXCURSION

DANS LA

RÉGION FORESTIÈRE DU CAP BOUGARONE (1)

La petite ville de Collo n'a que peu de communications avec le reste de l'Algérie ; un service hebdomadaire de paquebots la met en communication avec Philippeville, mais on préfèrera presque toujours prendre le courrier par terre qui la relie quotidiennement à la station de Robertville, sur la ligne de chemin de fer de Constantine à Philippeville. C'est vers huit heures du matin que l'on montera dans le mauvais break qui fait ce service pour arriver à Collo vers cinq heures du soir. L'endroit appelé Tamalous (2), où l'on arrive vers une heure et demie, marque assez bien le milieu du voyage : c'est là que nous demandons au touriste de vouloir bien nous accepter pour guide dans des pays que nous aimons et que nous avons maintes fois parcourus en tous sens.

***

DE TAMALOUS A COLLO. — Bien que Tamalous figure sur toutes les cartes, et souvent en grosses lettres, on se tromperait en s'attendant à y trouver un village : la seule construction qu'on y voie est un caravansérail, appartenant à la commune mixte de Collo. Mais Tamalous est un point remarquable au carrefour des routes de Philippeville, d'El-Milia, de Constantine et de Collo. C'est, en outre, un

---

(1) Le présent travail n'a pas, quoique renfermant un grand nombre d'observations personnelles, d'autre ambition que de servir de guide aux touristes qui voudraient visiter une des plus pittoresques régions de l'Algérie. Les références ne convenaient pas à un travail de ce genre, et on s'est borné à donner la liste de tous les ouvrages qui pourront être consultés sur la région et dont l'auteur a fait son profit, le cas échéant : cependant il n'a rien avancé qu'il n'ait vérifié lui même.

(2) Nous prévenons, une fois pour toutes, que l'orthographe des noms de lieux et de tribus adoptée ici est l'orthographe officielle telle qu'elle figure sur la plupart des pièces administratives ; elle échappe à tout système rationnel de transcription et défigure parfois atrocement les noms arabes, mais elle a, pour le cas présent, l'avantage d'être usuelle.

point stratégique important. Là, la vallée de l'oued Guebli s'élargit et forme une espèce de cirque. La terre y est fertile, mais elle porte aussi les germes de la terrible malaria ; peu d'endroits sont aussi malsains que celui-ci. Le caravansérail ou le bordj, comme on dit habituellement, est une enceinte carrée, contenant un puits, des écuries, deux vastes cours et plusieurs chambres. On y trouvera vivres et coucher aussi confortables que cela est possible dans un pays si retiré. Un marché arabe, très fréquenté, se tient tous les dimanches matin devant le bordj.

De Tamalous à Collo, il y a environ 27 kilomètres : à quel·ques centaines de mètres du bordj, on aperçoit sur la droite les ruines d'un petit fortin romain ; on laisse à gauche la route d'El-Milia, et la vallée de l'oued Guebli se rétrécit. Encaissée entre des collines d'aspect sauvage et couvertes de chênes-liège, la route est des plus pittoresques. Nous sommes déjà depuis quelque temps en plein terrain granitique, et les talus du chemin font briller au soleil les paillettes de mica de la roche. On n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres de Collo, lorsque l'oued Guebli sort des montagnes pour entrer en plaine : c'est la plaine des Oulad Mazouz, pour lui donner le nom de la tribu qui l'habite. Spacieuse d'un millier d'hectares, en partie inondée l'hiver, elle égoutte l'eau de ses marais dans l'oued Guebli, mais surtout dans l'oued Cherka, grosse rivière, si on compare son débit à son faible cours d'à peine une lieue de longueur.

La diligence traverse l'oued Guebli sur un beau pont en fer ; puis l'oued Cherka tout près de son embouchure ; puis elle s'engage entre la mer et la montagne, haute ici de 150 mètres et le long de laquelle la route court en corniche. La roche dans laquelle celle-ci est taillée est un granite fort dur et compact. Il livre cependant passage à une source appelée *Fontaine du Sanglier*, par les européens. On passe au Ras Tahbla, petit promontoire que les facétieux habitants de Collo ont surnommé *la Pointe des Blagueurs*, nom trivial qui est resté dans l'usage. Là se voient les restes d'une importante construction romaine, sans doute un temple et des tombeaux phéniciens, qui attestent l'antique origine de Collo. Encore 800 mètres et, à un dernier détour du chemin, la ville nous apparaît.

Collo. — A cet endroit de la côte, la terre pousse dans les flots un promontoire montagneux nommé El Djerda. C'est une sorte de falaise d'environ 120 mètres de hauteur, dirigée du S.-O. au N.-O., sur une longueur de plus d'un kilomètre et une largeur de 500 mètres environ, et qui est rattachée à la terre par un isthme sans altitude ; sur cet isthme se trouve en partie construite la ville de Collo : ayant devant elle la presqu'île d'El Djerda, elle a à sa droite le Koudiat-es-Snad, d'environ 100 mètres de hauteur, couronné par une batterie ; derrière elle un écran de montagnes de 300 mètres d'altitude et à sa droite le superbe Djebel Sidi Achour, qui monte raide jusqu'à l'altitude de 500 mètres. Ainsi écrasée entre les monts, Collo étouffe, et les étés y sont rudes quand l'atmosphère surchauffée dans cette fournaise de granite n'est pas rafraîchie par la brise marine. Cependant, pour être rétréci, le cadre de Collo n'en est pas moins pittoresque ; quoique faite d'un roc âpre et dur, la montagne y est verdoyante et le vallon à l'entrée duquel la cité est assise est gracieux avec ses pentes complantées de figuiers, fortune du Kabyle, ou de vignes, espoir du colon.

Quand de la ville on fait face à El Djerda, à mi-côte de laquelle une horloge mesure les heures aux Colliotes, on voit de chaque côté de la presqu'île une baie : au sud, la *Baie de Collo*, au nord, la *Baie des Jeunes Filles*. La baie de Collo est un superbe port naturel ; il offre un mouillage excellent, avec des fonds de 25 mètres de très bonne tenue et qui est abrité de tous les vents de l'ouest au nord ; il est abordable par tous les temps, et les seuls vents à craindre y sont ceux de l'est; mais on sait qu'ils soufflent très rarement en tempête, et seulement pendant l'été, alors que tout l'hiver les rafales du nord-ouest poussent la mer bleue en flots écumants sur la rive algérienne. Or à ceux-là, déjà affaiblis par l'énorme masse du Bougarone, El Djerda oppose son abrupte falaise de 150 mètres de hauteur.

Quand les Français eurent pris Constantine en 1837, on songea à la mettre en communication avec un port plus rapproché que Bône. Deux positions sollicitaient notre choix : Collo et Skikda, alors misérable petite bourgade au fond du golfe numide. La première était de beaucoup la plus avantageuse ;

cependant on choisit la seconde. Le Djebel colliote n'avait pas encore été abordé par nos troupes, et ses turbulents montagnards étaient justement redoutés. Et voilà comment les habitants des gourbis de Skikda virent s'élever sur les ruines de la phénicienne et romaine Rusicade où ils faisaient insouciamment paître leurs chèvres, une nouvelle cité, qui est notre moderne Philippeville. Là, tout était à créer, la ville et le port; ce dernier a coûté jusqu'ici 18,000,000 francs, et il n'abrite pas encore les vaisseaux aussi sûrement que celui de Collo, où l'on n'a dépensé que 120,000 francs, employés à construire un petit débarcadère.

Du port, un chemin taillé dans le rocher conduit au petit phare qui se trouve à l'extrémité d'El Djerda; ce chemin passe au-dessous de ruines romaines qui représentent les vestiges d'une citerne. On peut revenir du phare à Collo en contournant la presqu'île, par un sentier parfois quelque peu scabreux, tant est raide de ce côté la pente de la colline ; on côtoie alors le Bahar-en-Nsa des Arabes, la baie des Jeunes Filles des Européens. C'est une anse d'une régularité parfaite, bordée au fond par une belle plage et de l'autre côté par des falaises abruptes et sévères, qui forment le pied du Sidi Achour. Non loin de la plage se trouve une fontaine, l'Aïn-Doula, fréquentée à certaines époques par les femmes indigènes et qui a la vertu de rendre fécondes celles qui sont jusque là restées stériles.

Près de là aussi, l'on a ouvert aux flancs du Sidi-Achour des carrières d'où l'on extrait des pavés. C'est toujours la même roche éruptive que nous avons déjà remarquée. Ce n'est pas, à parler scientifiquement, un granite, mais bien une microgranulite à pâte entière cristalline. Cette roche forme l'ossature du cap Bougarone, mais elle est loin d'avoir pourtant la même texture et la même composition. Déjà au sommet du Sidi-Achour, sa cristallinité est beaucoup moins franche. Plus loin, elle est tout à fait amorphe ; souvent aussi elle devient friable et se désagrège en arènes. Elle se retrouve tout le long de la route de Tamalous où nous l'avons signalée, et dans les Beni-Toufout, où elle est en rapport avec des gneiss ; c'est dans des gneiss que se trouve le cinabre exploité à Bir Beni-Salah. Cependant la roche qui nous occupe n'est point comme

le gneiss contemporaine de la formation de notre globe ; elle est, au contraire, récente, puisque les géologues s'accordent à en rapporter l'émission à l'époque éocène. Dans les carrières de Collo, cette microgranulite est souvent divisée en prismes verticaux, provenant du refroidissement de la pâte.

Revenons dans la ville, si tant est que cette qualification convienne à Collo. Du quartier du port, appelé la Marine, part la rue principale qui s'élève de l'Est à l'Ouest. A droite et dans l'isthme même qui rattache El Djerda à la terre, une enceinte fortifiée entoure la caserne, la gendarmerie, la justice de paix et le bureau de la commune-mixte de Collo. A côté est la place publique, la placette autour de laquelle les habitants de Collo tournent en manège l'après-midi de chaque dimanche, tout comme les Tarasconnais de Daudet. Collo n'a pas de monuments dignes de ce nom : l'église est une vulgaire maison en bois ; la mosquée, plus remarquable, fut construite en 1756, par Ahmed el Colli, bey de Constantine, qui avait été jadis janissaire à Collo ; ce fut, dit-on, la conséquence d'un vœu qu'il avait fait à la suite de la façon miraculeuse dont il échappa au danger d'être dévoré par un requin, en se baignant dans la baie. La mosquée s'élève sur les ruines d'un temple jadis consacré à Neptune.

L'origine de Collo, en effet, se perd dans la nuit des temps; l'étymologie de son nom est inconnue ; elle paraît être la même que celle de La Calle, et peut-être aussi des innombrables Kalaâ, Coléa, Goléa... qui se rencontrent et Algérie. Collo est le Κολλοψ μεγας de Ptolémée, le *Cullu* ou *Chullu* de Pline, Solin, d'Ethicus, du Ravennate, de la table de Peutinger, le *Chulli Municipium* de l'Itinéraire, la *Colonia Minervia* des inscriptions. Le Punique y trafiqua, puis elle fut une des colonies dites *Sittiennes*. Pierre III d'Aragon la prit en 1283, et ses barons guerroyèrent dans les plaines des Oulad Mazouz. C'était alors un pays presque opulent, si l'on en croit le chroniqueur catalan Ramon Montaner. Le roi d'Aragon, du reste, abandonna bientôt sa conquête pour le royaume de Sicile. Plus tard, Collo devint une importante échelle de la Compagnie d'Afrique, mais le caractère belliqueux de ses habitants empêcha toujours d'y établir un commerce bien régulier. Il faut lire

dans le *Voyage en Barbarie*, de l'Abbé Poiret, l'opinion du malheureux agent qui était à la tête du comptoir de Collo : « Ils sont tous, dit-il, sans en excepter aucun, grands voleurs, fainéants, gourmands, cruels et inhumains envers les étrangers, traîtres, dissimulés, lascifs, jaloux, vindicatifs, flatteurs et aimant la flatterie, orgueilleux, avides d'honneurs, superstitieux, hypocrites, en un mot, adonnés aux vices les plus abominables. » Le portrait est chargé, mais bien des traits sont à retenir encore aujourd'hui. Le comptoir de Collo fut abandonné en 1827. Lorsque nous occupâmes la ville en 1852, la situation des Colliotes était misérable ; après 25 ans d'anarchie, il n'y avait plus ni agriculture, ni industrie, ni commerce. Les habitants vivaient au jour le jour, sans cesse à la merci des invasions des pillards Achache montagnards du Djebel Achour.

Collo a toujours été un centre commercial ; elle fut jadis, si l'on en croit Solin, célèbre par ses teintures de pourpre (*Chulli, purpurario fuco Tyriis comparatæ*). Plus tard, la Compagnie d'Afrique en tira jusqu'à 400 quintaux de cire et 130,000 peaux par an. Aujourd'hui, Collo est le grand entrepôt des lièges de la contrée. La conservation des sardines donne également lieu à une industrie et à un commerce considérable. Dans ces dernières années, le Gouvernement a voulu faire de Collo un important centre de pêche, et on y a transplanté une colonie de pêcheurs bretons ; mais ces rudes fils de l'Armorique, habitués à l'Océan, n'ont pu se faire au climat de la mer bleue et perfide ; en moins de deux ans, tous ont disparu, et cette tentative de peuplement a lamentablement avorté.

Au recensement de 1896, Collo comptait 468 Français et 248 étrangers, Italiens pour la plupart, et plus de 1.000 indigènes, disséminés dans les douars environnants.

***

DE COLLO A CHÉRAÏA. — Route carrossable, direction E-W, 6 kilomètres, montée douce. Courrier tous les jours, en voiture, à 5 heures du soir de Collo à Chéraïa ; à 6 heures du matin de Chéraïa à Collo.

On suit le flanc du vallon à l'entrée duquel est sise Collo. Rien n'est plus gracieux, par une belle journée de mars ou d'avril, que le tableau qui se déroule à la droite du touriste au fur et à mesure qu'il s'élève : au fond, l'écran sauvage formé par les escarpements de Sidi Achour, au sommet duquel brille, éclatante de blancheur, la koubba du marabout ; à nos pieds, le vallon, avec ses déchras kabyles ; en arrière, les flots bleus et l'harmonieux contour de la Baie des Jeunes Filles, gracieuse comme son nom. La route est taillée dans le roc que des ravines creusent de place en place, garnies d'un fouillis d'arbustes : le *guendoul* (*Calycotome spinosa*, L.) et le *kharoub el kelb* ou caroube de chien (*Anagyris fœtida*, L.), fleurissent sur les talus. Des broussailles s'élancent de grands pois de senteur sauvages (*Lathyrus latifolius*, L.) ; sur le bord du chemin poussent des mauves à grandes fleurs (*Malope stipulacea*, Cav.) ; la *sulla*, beau sainfoin à fleurs d'un rouge éclatant, espoir, dit-on, de l'Algérie, qui manque de fourrage (*Hedysarum coronarium*, L.) ; un charmant silène à fleurs tachées de rouge sang, très abondant dans la région de Collo (*Silene gallica*, *var. quinque vulnera*, L.); et une foule d'autres fleurs, parmi lesquelles abondent surtout les papilionacées. Cependant, d'une façon générale, la flore est plutôt pauvre en espèces. Le calcaire manque à cette terre de granite.

Nous voici maintenant au col de Teniet el Beïda, à 250 mètres d'altitude, entre deux sommets plus élevés d'une centaine de mètres ; jetons un dernier regard sur Collo et franchissons le col. Nous avons maintenant devant les yeux un grand entonnoir de plus de 150 mètres de profondeur et qui n'a d'issue qu'une étroite gorge au sud ; par cette cluse, l'oued bou Mahdjar porte à l'Oued Cherka les eaux rassemblées dans la cuvette. Sur les bords de celle-ci, Chéraïa, adossé à une montagne de 580 mètres, s'enorgueillit de son vignoble naissant ; un bordj pittoresque s'élève au-dessus du village dont les fermes se disséminent sur plusieurs kilomètres; à droite, Sidi-Achour dresse toujours son piton dominateur, moins haut que le sommet du Djebel Cheraia, mais qui paraît plus élevé, parce qu'il est moins massif et qu'aucun avant-mont ne précède son escarpement.

Immédiatement à gauche du col, un chemin d'exploitation mène, à quelques pas, à une carrière taillée dans le Koudiat Bou Serdoun ; elle sollicite l'attention du minéralogiste. On y exploite, pour en faire de la caillasse, une roche noire ou plutôt vert très foncé qui est une andésite quartzifiée à mica noir, augite et labrador (Gentil). Elle renferme des druses remplies de beaux cristaux d'un zéolithe intéressant, l'*apophyllite*, longs de plusieurs centimètres.

Laissant la carrière à zéolithes et le col derrière nous, acheminons-nous vers Chéraïa.

***

Chéraïa. — Il y a Chéraïa une auberge, et une seule ; le touriste pourra y séjourner, surtout s'il aime la cuisine du midi, dont l'aubergiste fait un terrible abus.

Le climat de Chéraïa est doux. Quoique situé à près de 300 mètres d'altitude, le village est suffisamment rapproché de la mer pour avoir le bénéfice des climats maritimes, c'est-à-dire peu de variations de température. L'été surtout est délicieux à Chéraïa ; on n'y sent point les chaleurs. La situation du village est saine, l'eau très potable, le site qu'on a sous les yeux ravissant. Tout concourt à faire de ce lieu un véritable sanatorium pour les débilités de tout genre. Chéraïa compte 107 habitants, presque tous colons. La vigne est leur grand espoir, et vraiment, lorsqu'on a goûté certain vin récolté par le fort colon du village, on ne peut s'empêcher de croire que cette espérance est fondée. Chéraïa est encore le chef-lieu d'une commune mixte (22.514 indigènes), sur le territoire de laquelle se déroule la moitié de l'excursion dont nous donnons l'itinéraire. Aussi ne saurions-nous trop recommander aux touristes qui entreprendraient cette excursion de se présenter à l'administrateur de Chéraïa, ils ne manqueront pas de trouver chez lui la plus courtoise assistance pour leur faciliter le voyage.

Nous avons dit que le bordj, où réside l'administrateur, était situé au-dessus du village ; c'est une construction carrée, bâtie en pierre d'une roche verte, ce qui donne à l'édifice un aspect original. Cette roche, qui compose toute la masse du

djebel Cheraïa, tantôt verte, tantôt rosée ou blanche, présente absolument les mêmes éléments que la microgranulite de Collo ; mais la pâte est amorphe, homogène, trachytique. C'est une *liparite pétrosiliceuse* rattachée du reste, ainsi que nous l'avons dit, par une foule d'intermédiaires à la roche franche de la Baie des Jeunes Filles. Du bordj la vue est charmante. Au premier plan, le village, puis tout un cercle de monts, monticules, mamelons, entre lesquels se découpent des morceaux de mer bleue ; à gauche, le pic de Sidi-Achour ; à droite, la masse du Goufi ; aux plans éloignés, un fouillis de montagnes, et au fond, les hauteurs de Sidi-Driss, souvent couvertes de neige l'hiver.

A quelques centaines de mètres du bordj, au pied du versant nord du djebel Chéraïa, on pourra visiter un dolmen et plusieurs cromlechs. Ces monuments sont fréquents dans la régions. Leur origine a donné lieu à des discussions sans fin dans lesquelles nous nous garderons bien de prendre parti. Notons seulement que l'hypothèse du général Faidherbe suivant laquelle ils auraient été construits par des peuples venus de l'Europe par le détroit, semble avoir perdu du terrain. On considère, aujourd'hui, les populations berbères comme les descendants plus ou moins adultérés d'une race qui construisait des dolmens, taillait la pierre, habitait dans des cavernes, race qui aurait fourni, bien avant l'immigration des Aryens, les populations de l'Europe occidentale et à laquelle il faudrait rattacher la race de Cro-Magnon, l'homme de Menton et les Guanches disparus des Canaries. D'autre part, on a fait remarquer (A. de Mortillet) la ressemblance des dolmens africains avec ceux de l'Inde. L'art des dolmens aurait donc une origine asiatique.

On ne manquera pas, à Cheraïa, de faire l'ascension du pic de Sidi-Achour, haut de 542 mètres. C'est par le côté W. qu'on fera cette ascension. On suit un chemin facile à travers la broussaille et chêne-liège jusqu'à un petit col. La dernière centaine de mètres nécessite une véritable escalade ; des marches sont taillées dans le roc qui est presque vertical. Du sommet, la vue est charmante : Collo semble sous vos pieds même ; la plaine des Oulad Mazouz, les montagnes de Kerkera et des Beni-

Toufout s'étendent au loin ; au sud, à l'est, au nord, la mer ; à l'ouest, le Goufi et Bessombourg. On revient par le même chemin, mais la descente est quelque peu scabreuse.

De nombreuses excursions peuvent être faites aux environs de Chéraïa. La plus intéressante est celle du phare de première grandeur qui éclaire la pointe la plus avancée au nord du cap Bougarone, qui est aussi la plus septentrionale de l'Algérie par 37° 6'20". On s'y rend par un chemin muletier extrêmement pittoresque et difficile par la vallée de l'Oued Tamanar et la baie du même nom. Il y a là des peuplements de chênes-liège qui, chose curieuse, s'avancent jusqu'au bord de la mer. On y verra aussi les restes d'une très importante exploitation de fer chrômé qui a dû être abandonnée. Du phare on peut remonter à Bessombourg, à travers les Oulad Hamidèche, par des sentiers de chèvre.

***

De Chéraïa a Bessombourg. — Il y a huit kilomètres de Chéraïa à Bessombourg ; la route côtoie constamment le versant septentrional des crêtes séparant les eaux qui se déversent dans la mer au nord de Collo, de celles qui vont grossir l'oued Guebli. A gauche, un immense ravin au fond duquel est perdu le filet d'eau de l'oued Tamanar ; les flancs de ce ravin sont des plus accidentés ; cent ravinots les ravinent eux-mêmes et bondissent de cascatelles en cascatelles. Çà et là des villages indigènes, des *zeribas*, comme on les appelle ici, dressent leurs gourbis au milieu de quelques cultures ; en face de nous, les collines boisées et pittoresques sont habitées par la tribu des Ouichaoua Rifia, dont le nom, qui signifie les riverains ou les littoraux, viendrait comme celui du Rif marocain, du latin « ripa » (??) Ils sont restés des Berbères presque purs ; leur langue est bien l'arabe, mais un arabe tellement altéré et rempli, dit-on, de tournures berbères, que ce n'est plus qu'un patois. Le pays des Ouichaoua Rifia, aujourd'hui douar Afensou, est si tourmenté et si boisé qu'il nourrissait jadis à peine ses habitants avant que l'industrie du liège ne leur eût apporté de nouvelles ressources ; aussi ont-ils émigré à plusieurs reprises au Djebel Filfila, à l'Edough et jusque sur les bords du lac

Fetzara. Quant à la route que nous suivons, elle est tracée sur le territoire des Beni Ishaq el Goufi, qui seraient d'origine juive, si l'on en croyait certaines traditions ; eux aussi ont émigré, et il y a tels de leurs frères qui occupent aujourd'hui un territoire des environs de Philippeville.

Avant d'arriver à Bessombourg, la route, qui s'est peu à peu élevée jusqu'à 550 mètres, suit un col qui, du bassin de l'Oued Tamanar, donne accès dans celui de l'Oued Guebli. Si l'on franchit ce col, on trouvera des ruines romaines à 800 mètres environ, sur la gauche. Un olivier, plusieurs fois séculaire, est planté au milieu du col ; aussi les Arabes désignent-ils cet endroit sous le nom de Zitouna.

A 500 mètres, s'élève Bessombourg. Bessombourg n'est pas un village, c'est simplement une vaste usine pour le magasinage et la préparation des lièges, richesse du pays. On sait que le liège alimente de nombreuses industries ; la première est celle des bouchons, dont on n'use pas pour moins de 20 millions de francs par année en France ; le liège sert encore à fabriquer des semelles, des flotteurs et des appareils de sauvetages, des linoléums, des revêtements pour les tuyaux des machines à vapeur ; sait-on que le liège, distillé en vase clos, fournit un gaz d'éclairage plus pur que celui de la houille, et que la petite ville de Nérac a été éclairée pendant un certain temps avec ce seul gaz ? Pour toutes ces questions, comme pour tous les renseignements sur les excursions dans les forêts exploitées par la Compagnie Besson, nous recommandons vivement au touriste de s'adresser au directeur de l'exploitation, qui demeure à Bessombourg. La Compagnie a confié ces délicates et absorbantes fonctions à un ancien administrateur de la commune mixte d'Attia, et, certes, elle ne pouvait faire un choix plus judicieux ; l'excursionniste qui voudra séjourner à Bessombourg devra s'adresser à lui.

Bessombourg compte 167 habitants, dont 111 Français et 52 Italiens.

⁂

De Bessombourg au Goufi. — En quittant Bessombourg, nous laissons derrière nous la civilisation ; les contrées que

nous allons parcourir sont plus sauvages encore que celles que nous avons visitées, et le touriste devra se munir de quelques bagages indispensables.

La montagne du Goufi, sur laquelle est bâti Bessombourg, s'élève à plus de 1,000 mètres d'altitude. MM. Elysée Reclus (*Géographie Universelle*, tome XI, page 430) et Piesse (*Guide de l'Algérie*, page 223), lui donnent 1,400 mètres. M. Onésime Reclus (*La France et ses Colonies*, tome II, page 80), ne lui attribue que 1,090 mètres. Le premier de ces chiffres est trop fort, le second trop faible ; c'est à 1,183 mètres que le Djebel Goufi lève son front, son dôme, faudrait-il dire, car il n'a point les formes élancées d'un pic, mais plutôt les contours massifs d'un « ballon ». C'est cette image qu'évoquerait son nom de *goufi*, s'il était vrai qu'il vînt de l'arabe *koufia*, calotte. Mais les indigènes prétendent qu'il vient du nom du marabout qui est enterré au sommet et qui était originaire de Koufa, près Baghdad ; en réalité, on ne sait. Quoiqu'il en soit, les indigènes professent pour le géant de leurs monts un respect presque superstitieux.

Le Goufi n'est pas un centre éruptif ; les roches que nous avons signalées jusqu'ici cessent un peu avant Bessombourg, et nous entrons maintenant dans le terrain ligurien, dont on ne trouvera pas mauvais que nous disions deux mots, car il joue un rôle capital dans presque toute la région que nous allons parcourir. Il repose en discordance sur les assises cristallophyliennes, composées comme d'habitude de gneiss, puis de micaschistes et de talcschistes qui affleurent un peu partout, surtout vers El Milia, où ils donnent au sol sa physionomie. Le ligurien, qui a été déposé à la fin de l'éocène algérien, est formé à la base de marnes et d'argiles avec quelques bancs gréseux ; nous n'y avons jamais trouvé de fossiles dans la région, mais ailleurs, on y a trouvé quelques fucoïdes et quelques nummulites. Au-dessus, viennent des grès d'une puissance énorme, avec çà et là quelques intercalations de marnes plus ou moins argileuses. Ces grès sont très variables : tantôt blancs, tantôt roses, violets ou foncés, tantôt friables, tantôt fortement agglutinés, ils constituent la partie la plus intéressante de la formation qui nous occupe. Ils couvrent

la majeure partie de la Khroumirie et du Tell de la province de Constantine, où ils délimitent la zone des forêts ; ils forment surtout la région par excellence du chêne-liège, au point qu'on détermine presque exactement l'aire des forêts de liège en évaluant la superficie occupée par les grès de Numidie, comme les nomment les géologues ; car sur 453,000 hectares de forêts algériennes, où l'on peut écorcer le chêne-liège, 417,000 se trouvent compris dans les grès liguriens.

C'est que le chêne-liège le *Quercus suber* des botanistes est un arbre essentiellement calcifuge. On a pu même soutenir non sans apparence de raison, qu'il n'était qu'une variété du chêne ballotte (*Quercus ilex*), déterminée par l'influence du sol ; il est du reste remarquable que ces deux espèces s'excluent volontiers. Il existe des intermédiaires ~~(*Qu. Numidica, Trabut*)~~, mais nous n'en avons pas vu au Goufi. Le *Quercus suber* est très variable ; les feuilles et le gland offrent, suivant le sujet, de nombreuses différences ; ces variations paraissent même assez stables et s'accompagnent de différences dans la qualité des lièges ; malheureusement, on n'est pas encore arrivé à les préciser suffisamment pour caractériser les races que l'industrie doit rechercher ; on sait cependant que les sujets à rameaux pendants fournissent un liège plus fin que les autres et que les mauvais lièges ont une croissance plus rapide que les bons, mais cette dernière règle souffre d'assez nombreuses exceptions.

En sortant de Bessombourg, la route s'élève par de nombreux lacets sur le flanc méridional des montagnes ; les forêts que l'on traverse d'abord sont admirablement aménagées ; les chênes-liège régulièrement espacés ne sont point encombrés de broussailles qui étouffent les jeunes plants ; on croirait voir un véritable jardin. Mais peu à peu les boisements s'éclaircissent et prennent des allures plus sauvages ; la route serpente en pleins grès numidiques à peine recouverts de terre végétale. A notre gauche dévalent des pentes rapides que fleurissent en jaune au printemps des genêts épineux (*Genista tricuspidata, Desf.*) et des buissons d'un cytise aux feuilles soyeuses (*Cytisus triflorus, L'Hèr.*) Sur les rochers, au bord de la route, une magnifique espèce de souci (*Calendula suffruticosa, Vahl.*)

étale à la même époque ses grands capitules orangés ; de graciles saxifrages y dressent leurs délicates fleurs blanches (*Sax. atlantica, B. et R.*), ainsi qu'une forme spéciale (*Sax. carpetana, B. et R.*) ; il y a aussi le long de la route, parmi les cistes et les bruyères, de charmants polygales aux fleurs bleues et roses (*Polygala nicœensis, Risso;* je n'ai pu trouver dans la région le *P. nemorivaga* décrit par Pomel) et une belle tulipe aux fleurs odorantes (*Tulipa celsiana, Red,* var. *fragans, Munb.*)

Cependant la route monte toujours ; le chêne-liège s'est déjà mélangé de chêne-zeen, bel arbre qui rappelle nos chênes de France ; nous découvrons au loin la plaine des Oulad Mazouz et les montagnes des Beni Zid. La route cesse de monter, et bientôt nous arrivons au col de Medjelba, par où l'on passe dans le bassin de l'Oued Zhour ; nous sommes ici à 1000 mètres d'altitude et à 6 kilomètres environ de Bessombourg ; 180 mètres de hauteur nous séparent des rochers suprêmes du Goufi.

Chêne-liège et chêne-zeen ont disparu pour faire place à une nouvelle essence : le chêne afarès ou chêne à feuilles de châtaignier (*quercus castaneœfolia*), ainsi nommé à cause de ses feuilles allongées et dentelées sur les bords. L'afarès est un arbre des hautes altitudes ; la hauteur de 1000 mètres où nous le voyons ici est sa limite inférieure. Il ne craint ni les neiges ni les vents que défie sa ramure fastigiée ; son gland mûrit tous les deux ans ; ses feuilles sont caduques et n'apparaissent guère avant le mois de mai. On trouve çà et là quelques hybrides d'afarès et de chêne-liège ; ils ont l'apparence du premier et l'écorce subéreuse du second (*Quercus numidica, Trabut*).

Après le col, la route suit la crête des montagnes, qui prennent ici une direction nord-sud ; à quelques centaines de mètres se trouve le sentier qui mène au sommet du Goufi. C'est dans ces parages que bivouaqua, en juin 1853, la colonne Mac-Mahon, après avoir successivement débusqué les montagnards de toutes leurs positions. Les plus turbulents des Beni Ishaq s'étaient réunis au sommet, d'où le colonel Golbert les délogea après une escalade des plus périlleuses. L'accès du point culminant cependant ne présentera aucune difficulté à l'alpiniste ; le sentier, quoique mauvais, est tel que le sommet

peut être atteint à mulet ou même à cheval. Au faîte est un marabout vénéré des indigènes, mais aucune koubba n'y fait briller sa coupole blanchie à la chaux ; le zèle religieux des montagnards ne va pas jusque là. Deux gourbis seulement abritent les pélerins, et les ustensiles de cuisine restent là toute l'année, ainsi que les provisions de sel, de bougies, d'encens, sans qu'il y ait d'exemple qu'on ait cherché à rien y dérober. La tradition rapporte qu'un nommé Si Saad el Kerbouchi, marabout venu de Constantine, y fonda jadis une mosquée, mais il fut assassiné quelque temps après.

A l'extrême sommet, se dresse un signal trigonométrique ; c'est là qu'il faut se placer pour admirer un splendide panorama. Le tour d'horizon, il est vrai, n'est pas absolument complet : au nord, en effet, les montagnes des Oulad Hamidèche qui approchent de 1.000 mètres, ne laisse pas apercevoir la mer, mais de tous les autres côtés, le point de vue est merveilleux ; à l'ouest, les pentes escarpées des précipices dégringolent vers Bessombourg ; on aperçoit Cheraia attaché au flanc de son djebel, puis c'est Collo et ses deux baies et le golfe numidique entier, et l'Edough et le Cap de Fer qui le ferment au levant, et plus près, la plaine de l'oued Guebli ; puis à l'est, les monts des Beni-Mahenna, et à nos pieds, les forêts des Beni Toufout, sombre manteau qui recouvre un chaos de montagnes. Au sud-est, ce sont les hauteurs du Djebel Sidi Driss et du Djebel Sgao qui se dressent entre nous et le rocher Constantinois ; au sud, les sommets déchiquetés des Beni Tlilen, le sommet tridenté du Sidi-Marouf ; puis en remontant vers l'ouest, la masse du Tafortass, Fedj el Arba, et, si nous sommes encore au printemps, la sierra neigeuse des Babors, Djidjelli et son phare, et plus près de nous enfin, les immenses ravins de la vallée de l'oued Zhour et la plage qui la termine.

Le Goufi est le grand centre de diramation des montagnes du cap Bougarone ; il est le point culminant d'une chaîne qui descend vers le nord jusque sur les bords du Bou Siaba, à l'ouest d'Aïn-Kechra, avec une longueur totale d'environ 30 kilomètres et qui sépare le bassin de l'oued Zhour du bassin de l'oued Guebli. Dans sa première partie (8 kilom.), la chaîne garde une altitude de 900 à 1000 mètres environ. Très escarpée

à l'orient, elle envoie au couchant de puissants contreforts qui séparent les affluents de l'oued Zhour, encaissés en de profonds ravins. Un seul col permet de la franchir, c'est Kheneg-el-Djemâa, au sud duquel se trouve, à l'endroit dit Souk el Yhoudi, une intéressante nécropole de vingt-six dolmens ou tombeaux mégalithiques, décrite par M. Luciani. La chaîne s'abaisse ensuite rapidement et au col du Melab, elle n'a guère plus de 700 mètres ; elle envoie un chaînon qui la rattache au pâté montagneux des Beni Fergen, se maintient ensuite entre 600 et 800 mètres et vient expirer contre l'oued Bou Siaba en face des hauteurs d'El Asnab. Au nord du Djebel Goufi, la chaîne maîtresse, après avoir envoyé vers Collo la suite de hauteurs dont nous avons suivi la crête, prend subitement une direction nord-ouest. Pendant deux kilomètres à partir du col de Medjelba, elle reste à la hauteur de 1000 mètres, couronnée par d'énormes rochers, puis aux environs du col de Terras, elle envoie des contreforts très élevés en éventail dans toutes les directions du demi-cercle formé par la presqu'île de Bougarone ; le plus important est celui qui circonscrit le bassin de l'oued Zhour et dont nous allons suivre la crête.

Tels sont les traits généraux de l'orographie du pays que nous allons traverser.

***

Du Goufi a Bou Noghra par le col de Terras. — Nous allons maintenant, nous diriger vers l'embouchure de l'oued Zhour. Il nous faut pour cela gagner le col de Terras, qui n'est qu'à environ quatre kilomètres par les crêtes que nous longeons sur le versant occidental ; à notre gauche, la vallée de l'oued Habaïch se creuse en un vaste entonnoir de 500 mètres de profondeur, vers le fond duquel s'aperçoit la zeriba Ktounen ; puis c'est la vallée d'un affluent de l'Habaïch ; on passe enfin au pied du rocher de Hadjar el Maïz, et l'on arrive au col de Terras. Du col à la maison forestière de Bou Noghra, il y a environ 7 kilomètres.

Si l'on voulait redescendre à Bessombourg après avoir fait l'ascension du Goufi, soit pour le déjeuner, soit pour y passer la nuit, on gagnerait ensuite le col de Terras par une belle

route qui s'élève au fond de la vallée des hauts affluents de l'Oued Tamanar et qui est longue de 8 à 9 kilomètres. Aux intrépides, nous pourrions aussi recommander comme extrêmement pittoresque le sentier qui, laissant à droite la route précédente, passe entre les zeribas Ansem et Tiglamane pour gagner le fond du ravin et remonte au col de Terras à travers une splendide forêt de pins maritimes.

Du col de Terras à Bou Noghra, la route, constamment en crête, suit une direction générale est-ouest. Tantôt elle côtoie le versant septentrional des montagnes, et la vue plonge alors sur des vallées charmantes, boisées et fraîches. Çà et là des cultures perdues au milieu des forêts entourent des zeribas dont les gourbis agglomérés sans ordre donnent une note pittoresque (Aux excursionnistes qui voudraient examiner le pays à fond, nous conseillerons de visiter la vallée de l'Oued Tizerbane ; outre le charme du paysage, ils y pourront aussi visiter les ruines romaines décrites par MM. Reboud et Luciani). Tantôt au contraire, la route chemine sur le côté méridional de la ligne de partage des eaux, elle domine alors des paysages analogues, mais d'un aspect plus sévère. Partout, la forêt s'étend, interrompue çà et là par quelques maigres cultures ; c'est le pays des Oulad Attia, misérables berbères qui n'avaient jadis pour ressources que leurs troupeaux de chèvres. L'occupation française et surtout, la concession des forêts aux particuliers, a fait leur fortune ; la plupart aujourd'hui vivent du travail qu'ils fournissent à la Compagnie de Bessombourg pour l'écorçage et le transport des lièges. Immenses sont en effet les domaines de cette Compagnie qui englobent la presqu'île entière du cap Bougarone. Ils ne sont cependant qu'une partie de la grande zone forestière qui s'étend presque d'un seul tenant de Collo à El Milia et Djidjelli. Pour ne prendre que les communes mixtes d'Attia et d'El Milia que nous devons explorer seules, la superficie des forêts, défalcation faite de toutes enclaves cultivées, n'est pas moindre de 100,000 hectares en seul chêne-liège, ainsi répartis : forêts particulières, 50,000 ; forêts domaniales, 44,000 ; forêts communales, 6,000.

Dans la région que nous traversons actuellement, le pin mari-

time occupe, surtout dans les zones inférieures, d'importantes superficies. A la différence du pin d'Alep qui s'accommode de tous les terrains, le pin maritime est, comme le chêne-liège, exclusivement silicicole. Il est au reste bien plus rare que le pin d'Alep, et les forêts qu'il forme ici sont, avec celles de l'Edough, les seules qui soient un peu considérables en Algérie ; il a été exploité ici pour faire des poteaux télégraphiques et, récemment, du pavé en bois. La Compagnie lui fait la guerre, car il dispute le terrain au chêne-liège, d'un rapport beaucoup plus grand. Si la Compagnie combat le pin, elle combat encore bien plus le chêne-zeen, le *Quercus Mirbecki* des botanistes. C'est cependant un grand et bel arbre avec ses larges feuilles et sa vaste frondaison étalée ; il s'élève à 20, 30 et même 35 mètres, avec une circonférence de 4, 5 et 6 mètres. Son bois, plus lourd que l'eau, fournit une douve et un merrain très estimés, mais les difficultés du transport font qu'il reste inutilisé et qu'il étouffe autour de lui le chêne-liège sans que le forestier, âpre au gain, puisse en retirer revenu.

Bou Noghra est une maison forestière, où le touriste, muni d'une lettre de recommandation du directeur, trouvera un excellent gîte. De la terrasse de la maison perchée sur un contrefort qui s'avance au-dessus de la vallée, on a une vue merveilleuse. A quelques mètres sont les ruines d'une ancienne usine pour la préparation des lièges, incendiée en 1871 par les Oulad Attia révoltés ; souvenir des luttes passées et leçon de l'avenir.

***

De Bou Noghra a l'Oued Zhour. — De Bou Noghra, deux chemins mènent à l'embouchure de l'Oued *Zhour* : le premier est la route que nous avons prise jusqu'ici et qui continue à suivre les crêtes jusqu'à la zeriba Chouf ; là, elle cesse d'être carrossable et ce n'est plus qu'un chemin muletier qui descend dans la vallée de l'Oued *Zhour* non loin de Souk-el-Arbâa, et qui longe ensuite cette rivière jusqu'à la mer ; au total une vingtaine de kilomètres. Cette route ressemble à celle que nous venons de faire et ne lui cède en rien sous le rapport du pittoresque. L'autre route, un peu plus longue, inté-

ressera davantage le touriste. C'est un sentier muletier qui descend dans la vallée d'une des hautes branches de l'Oued *Zhour* et rejoint la précédente route à Souk-el-Arbâa.

Dès les premiers pas de la descente, à partir de Bou Noghra, l'attention de l'excursionniste est attirée par la présence d'un arbre rarissime en Algérie et qui pousse ici spontanément : je veux parler du noyer, *el djouz*, comme l'appelle les indigènes, qui donne ici d'excellents fruits. Cet arbre est pour les habitants une source de bénéfices importants. Malheureusement, ils tendent à le détruire. Sa racine fournit en effet le *souak* que les femmes arabes mâchent pour se blanchir les dents et se rougir les lèvres ; les indigènes n'hésitent pas à abattre de magnifiques arbres pour se procurer d'un seul coup un gros bénéfice, car la rareté du noyer en Algérie met le souak à un prix assez élevé.

Notre sentier descend lentement en faisant d'innombrables méandres pour contourner le lit de cent petit ravins, au fond desquels coule une eau fraîche. Nous descendons au fond de l'un d'eux plus profond que les autres : c'est vraiment un coin merveilleux. Des arbres magnifiques ombragent le lit du ravin encaissé entre deux hautes murailles couvertes de mousses, d'hépatiques et de fougères. Puis, le ravin s'élargit ; le laurier-sauce, l'ormeau, le micocoulier verdissent sur ses flancs. Nous redescendons dans la vallée principale. Non loin de là, elle s'agrandit un peu ; un gourbi s'élève dans la cuvette ainsi formée et qui s'appelle l'*Ouldja mta Aguerram*, du nom de la plus proche zeriba. C'est là qu'en 1894, dîna et coucha la Section de l'Atlas du Club Apin, venue faire une excursion dans ces parages.

Je me souviendrai toujours de la charmante soirée que nous passâmes dans ce site sauvage ; qu'on se figure un entonnoir profond de plusieurs centaines de mètres, n'ayant pas au fond plus d'un hectare ou deux de superficie, sans autres issus que les deux gorges étroites par où entre et sort la rivière, appelée en cet endroit la rivière des chacals (Oued bou Diab). Pas d'horizon, pas de bruits, si ce n'est celui de quelques animaux sauvages et le murmure du ruisseau ; une solitude complète, et parfois, la nuit, le rugissement d'un fauve, car toutes ces

régions donnent encore abri à de nombreuses panthères. Nous ne pouvons qu'engager les impressionnistes à faire une halte à l'Ouldja mta Agnerram ; ils pourront du reste y charmer leur solitude par une distraction à laquelle bien peu d'Algériens peuvent se livrer, je veux dire la pêche à la truite. Ce délicat poisson pullule en effet dans les eaux de l'Oued Zhour et de ses affluents. Ce n'est point exactement l'espèce d'Europe que l'on pêche dans les Oulad Attia, mais une variété que Duméril a décrit sous le nom de *Truta macrostigma*, à cause de la tache noire qu'elle porte de chaque côté. Les indigènes vous montreront comment on peut la prendre en creusant sur le bord de la rivière de petites dérivations que l'on ferme ensuite avec une pierre lorsque quelques poissons sont venus y nager. Ils la prennent encore à la ligne, et quelles lignes ! une ficelle tenue à la main avec un clou au bout ! Et cependant, ils y apportent une telle patience qu'ils arrivaient souvent à faire de magnifiques pêches, tandis que nous revenions presque bredouilles avec nos engins perfectionnés. La truite est répandue dans tout le bassin de l'Oued Zhour. Il y a pas mal d'années, un capitaine de bureau arabe de Collo fit transporter dans des vases en terre des truites vivantes de l'autre côté de la chaîne du Goufi, dans les eaux de quelques oueds du haut bassin de l'Oued Zadra ; elles y vécurent bien et y sont encore aujourd'hui. Cela a fait supposer au public algérien que les truites de l'Oued Zhour y avaient été importées de France par le bureau arabe ; il n'en est rien, comme on peut s'en assurer en interrogeant le premier indigène venu ; d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, la truite de l'Oued Zhour diffère légèrement de celle d'Europe.

Après El Ouldja Mta Aguerram, le chemin continue à suivre le ravin encaissé de l'Oued bou Diab, puis la vallée s'élargit, et l'on s'écarte de la rivière pour passer au-dessus de la zeriba Djerrah, célèbre par le séjour qu'y fit au commencement du siècle le fameux agitateur Ben Harech ; à notre gauche, nous apercevons les hauteurs de la chaîne du Goufi avec la maison forestière de Taoulel perdue dans la verdure, et les montagnes des Djezia, fraction des Oulad Attia. Les Djezia s'enorgueillissent de leurs châtaigniers, une rareté encore en Algérie ; nous

ne savons si ces arbres sont ici spontanés ou s'ils ont été introduits ; leur taille rend cependant peu vraisemblable cette dernière hypothèse.

Enfin, notre sentier atteint l'Oued Zhour, au pied de la zeriba de Chouf ; celle-ci intéresse doublement l'archéologue ; on y trouve en effet un tombeau mégalithique et des ruines d'une petite construction romaine. En face de nous, sur la rive gauche de l'Oued Zhour un marché se tient le mercredi (Souk-el-Arba); il y a là aussi des ruines romaines, et d'autres se trouvent çà et là jusqu'à la mer. Au-dessus du marché est la zeriba Taden, où les indigènes déterrèrent avec étonnement, il y a quelques années, un canon en cuivre enfoui sous un olivier. C'était un des trophées pris sur le bey de Constantine en 1804, lors de la fameuse révolte de Bou Dali bel Harech, dans laquelle ce bey fut tué au Kheneg Alihem, dont nous parlerons plus loin. On sait que c'est dans l'Oued Zhour que naquit cette insurrection qui faillit enlever Constantine aux Turcs et coûta la vie au bey Otsmane.

La plaine de l'Oued Zhour a environ 5 kilomètres de long sur 1200 mètres de large. Elle est à peu près entièrement inondée l'hiver. L'ouverture de la vallée sur la mer est encombrée à l'ouest par des dunes qui ont jusqu'à 75 mètres de hauteur ; l'Oued Zhour débouche tout à fait à l'est. Entre son embouchure et la montagne, est bâtie une usine appartenant à la Compagnie Besson et qui sert au dépôt et à la préparation des lièges. C'est là que le touriste, sur la recommandation du Directeur, pourra séjourner. C'est un endroit charmant, bien connu des fonctionnaires de la commune d'El Milia, sur le territoire de laquelle il est situé ; de temps en temps on y vient quelques jours en villégiature. Les distractions champêtres y sont nombreuses. La petite plage, à l'ouest, permet de prendre des bains de mer ; à l'est, ce sont, au contraire, des rochers où le pêcheur à la ligne trouve maint recoin pour se blottir insidieusement, son engin en main ; il faut dire que ces parages sont très poissonneux, et nous y avons vu faire par l'administrateur de la commune mixte de terribles bouillabaisses. Le chasseur à l'Oued Zhour n'est pas moins favorisé, il peut même y chasser la grosse bête. Certain petit bois isolé dans la

plaine est très propice à la chasse au sanglier. Le touriste curieux de ce coup de fusil ne devra pas manquer cette occasion. Le sanglier, du reste, est extrêmement abondant dans tous ces parages ; on le chasse à la battue avec des chiens arabes. Enfin l'archéologue trouvera aussi à se satisfaire. Çà et là des pierres romaines, et, près de la maison, une dizaine de tombeaux en forme de sarcophages mais dont rien n'indique qu'ils soient phéniciens, comme on l'a dit.

* * *

De l'Oued Zhour aux Mechatt. — Traversant la plaine de l'Oued Zhour du nord au sud, nous longeons le pied de grandes dunes à peine fixées par une rare végétation, puis nous entrons dans un superbe bois d'oliviers ; les arbres sont si près les uns des autres que leurs ramures s'entrelacent et forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil. En sortant du bois on s'élève sur un contrefort du pâté montagneux des Beni Ferguen, et l'on traverse la dechera Tachta. Dechera, zeriba et mechta, dans ce pays, c'est tout un. Cela désigne une agglomération de gourbis. Nous sommes bientôt à plus de 350 m. de hauteur, et nous jouissons de la charmante vue de la vallée de l'Oued Zhour, à laquelle nous donnons le dernier coup d'œil. Nous suivons maintenant des crêtes de 500 mètres qui dominent, au nord, de délicieux vallons boisés, aux pentes escarpées. On se demande en voyant un territoire aussi tourmenté, comment les premières colonnes françaises qui ont paru dans ces contrées ont pu traverser ces ravins et ces forêts, sans être mises en pièces par les habitants, pour qui la topographie du pays n'avait pas de secrets : c'est ce qui arriva en 1804 au bey Ostmane, qui avait imprudemment tenté d'aller enlever le révolté Bou Dali bel Harech dans les montagnes où il s'était retiré. Du reste, les Beni Ferguen, les Oulad Attia et les tribus voisines ont toujours été le refuge des agitateurs qui, vaincus en plaine, retournaient se retremper dans les montagnes et y lever de nouveaux contingents chez des populations éternellement crédules et toujours prêtes pour l'insurrection et le pillage.

Le sentier que nous suivons est étroit, mais bon. De chaque côté s'élèvent d'énormes touffes de diss. Cette graminée abonde

du reste dans toute la région et donne au paysage un cachet spécial. Le diss est l'*Ampelodesmos tenax* des botanistes. Il est, pour les pays que nous traversons, une véritable plante providentielle ; c'est d'abord un fourrage fort bien accepté des bestiaux, et il constitue ici, l'ordinaire des chevaux, pour qui l'orge est un régal peu fréquent. Avec le diss, un Fergani vous tressera dix mètres de corde en un rien de temps. Le diss est encore employé à faire des nattes, sur lesquelles nos Berbères dorment aussi bien que les civilisés sur leurs couches les plus moelleuses La précieuse graminée sert enfin de couverture pour les gourbis et ce n'est pas sa moindre utilité.

Bientôt nous suivons la crête de Tissemline, à 600 mètres d'altitude et qui relie les monts ferganiens à la chaîne majeure du Goufi, puis nous arrivons sur les cimes qui séparent les Beni Ferguen des Mechatt ; là se trouve une maison forestière où le touriste pourra se reposer. De l'embouchure de l'Oued Zhour à la maison forestière, il y a environ 14 kilomètres.

De l'Oued Zhour, une autre route un peu plus longue passe par le cœur des Beni Ferguen ; nous la recommandons au voyageur, comme plus intéressante que la précédente et offrant des paysages d'un autre genre que ceux que nous avons déjà vus. En partant de l'Oued Zhour, elle s'engage dans les dunes un peu avant le bois d'oliviers dont nous avons parlé. Ces sables sont remarquables par une flore spéciale de cistinées ; il y a aussi une papilionacée à port de *Retama* et à petites fleurs blanches, mais nous ne l'avons pas eue en main.

Au sortir des sables on s'engage sur des contreforts escarpés qu'on suit jusqu'au point culminant des Beni Ferguen, près duquel se trouve la dechera Mekess ; il y a du reste plusieurs sentiers voisins les uns des autres. Le pays est peu boisé, mais planté d'oliviers, dont le feuillage repose la vue, fatiguée par la monotonie du chêne-liège. Le sommet principal de la région porte un signal trigonométrique à 650 mètres d'altitude ; on y jouit d'un beau panorama sur tous les Beni-Ferguen. La mer au nord, l'Oued Zhour à l'est et la vallée de l'Oued el Kebir à l'ouest, avec Djidjelli dans le lointain et la chaîne du Tababor. Au sud, la vue est bornée par les crêtes qui séparent les Beni Ferguen des Mechatt. Un santon musulman est enterré au

point culminant. Les Fergania racontent très sérieusement que lorque le Bey Otsmane parut dans le pays, trois coups de canon sortirent de la montagne et anéantirent les troupes du bey. Ce miracle ne s'est pas renouvelé à l'arrivée des colonnes françaises. La dechera, qui se trouve à 150 mètres environ en contrebas du sommet, est une des plus riches de la contrée ; on y trouve en effet un certain nombre de maisons couvertes en tuiles et pourvues d'un étage.

Si l'excursionniste se décide à déjeûner à la dechera Mekess, ce que nous l'engageons vivement à faire, il aura l'occasion de voir de près les montagnards berbères de ces sauvages régions et de visiter leurs intérieurs. Il lui faudra naturellement, s'il ne s'est pas précautionné de conserves, se contenter de la cuisine arabe. Dans ce dernier cas, il devra au préalable se faire accréditer auprès du cheikh des Beni-Ferguen, qui demeure justement dans cette dechera ; c'est un fort brave homme, à qui sa ressemblance de physionomie avec S. S. Léon XIII vaut de la part des fonctionnaires qu'il héberge d'innombrables et souvent irrévérencieuses plaisanteries.

A 6 kilomètres au nord, se trouve le marabout de Sidi Aoughar, patron des marins musulmans, sur un rocher qui s'avance dans la mer ; le tombeau de ce marabout avait, d'après les traditions indigènes, la vertu d'attirer les navires des chrétiens qui s'y perdaient et dont les montagnards se partageaient les dépouilles.

De la dechera Mekess, on regagne la maison forestière dont nous avons parlé plus haut par un chemin de crête à travers des forêts assez fraîches par places, formées de chênes-zeen et de chênes-liège. Le sous-bois est surtout composé de cytises, de calycotomes et de genêts. Parmi ces derniers, deux sont surtout remarquables, ce sont : le *Genista ferox*, Poir., bel arbuste à fleurs odorantes, armé d'énormes aiguillons, et le *Genista ulicina*, Spach, qui simule assez bien nos ajoncs de France, à grandes fleurs d'un beau jaune orangé et massées en grappes serrées. Les arbousiers sont aussi excessivement nombreux ; un peu avant d'arriver à la maison forestière ils forment avec les bruyères de véritables forêts ; ces dernières, qui appartiennent à l'espèce vulgaire appelée par les botanistes

Erica arborea, atteignent ici des dimensions gigantesques; avec un tronc plus gros que le bras elles s'élèvent à 5 à 6 mètres de hauteur; lorsqu'au printemps leurs grappes pyramidales se couvrent de charmantes petites fleurs blanches, c'est un merveilleux spectacle.

Nous avons dit que la maison forestière était située sur les crêtes qui séparent les Mechatt des Beni Ferguen, ces crêtes atteignent, à côté de la maison du garde, la hauteur de 700 mètres; en gravissant le sommet on aura vers le sud une fort belle vue : le territoire d'El Milia, la vallée de l'Oued el Kebir; au fond, le Msid el Aïcha, Sidi Driss, puis des montagnes des hauts plateaux constantinois.

***

Des Mechatt a El Milia. — De la maison forestière au café maure situé sur une des crêtes des Mechatt, il y a environ 4 kilomètres, toujours en descendant, par un sentier souvent assez mauvais. On traverse d'abord une partie boisée; le chemin y est creusé en plein grès numidiques, qui sont ici d'une blancheur éclatante et à gros grains assez peu cohérents. Çà et là, sur les bords, poussent de magnifiques échantillons d'une plante peu commune en Algérie, le *Pedicularis numidica*, Pomel; nous ferons observer à ce propos que les échantillons qu'on trouve à cet endroit, ainsi que ceux que nous avons recueillis aux environs de Cheraïa, ont les fleurs blanches lavées de rose et non jaunes, comme il est dit à la page 654 de la Flore de MM. Battandier et Trabut. Nous sortons bientôt des bois pour entrer sous de prospères plantations d'oliviers; des vignes sauvages, qui donnent sans culture un excellent raisin, s'élancent de terre dans les branches des oliviers à de grandes hauteurs et relient leurs frondes entre elles.

Le café maure est à côté d'ici, c'est un endroit propice pour faire une halte et déguster une ou deux tasses de café. De là, le voyageur pourra rejoindre la route carrossable d'El Milia à Collo, en descendant dans la vallée de l'Oued Bou Siaba, à travers les forêts de la concession Sallandrouze de la Mornaie. Mais s'il a le temps, nous lui conseillons de prendre à gauche le mauvais sentier qui conduit à la vallée de l'Oued Mechatt.

Il jouira, avant de commencer la descente, d'une vue charmante sur le pays des Oulad Kassem, dont le territoire mamelonné est des plus pittoresques ; c'est un chaos de collines, quelque chose comme une houle terrestre de monts et de monticules boisés ; on ne voit pas El Milia cachée par des hauteurs ; parmi celles-ci, une se distingue par sa forme caractéristique en bonnet de police ou plutôt en *berda* ou bât de mulet. C'est le Tanefdour au pied duquel nous passerons tout à l'heure.

Si, descendus dans la vallée de l'Oued Mechatt, nous la remontons un peu, nous trouvons un petit étang propice à la chasse du gibier d'eau et au voisinage duquel débouche l'Oued Bou Necham ; c'est un joli ruisseau, aux rives garnies d'aulnes et où coule à pleins bords une eau fraîche et limpide. Un moulin indigène est près de là, le touriste pourra le visiter avec curiosité. C'est l'enfance de l'art en fait de moulins à eau. La roue motrice est horizontale, les meules également, une seule est fixe et l'autre tournante ; certaines dispositions sont ingénieuses comme celle de la trémie et de l'auget qui remplace le *babillard* de nos moulins.

On peut, si l'on veut couper en deux la route des Beni Ferguen à El Milia par Mechatt, route longue d'environ 15 kilomètres, déjeûner à l'Oued Bou Necham. On ne saurait choisir un endroit plus agréable. On trouvera facilement de la cuisine arabe si l'on est accrédité près du cheikh de Mechatt, le moustachu Redjem. On verra alors arriver processionnellement, sous la conduite du cheikh lui-même, une théorie d'indigènes portant solennellement, l'un, l'inévitable poulet bouilli enveloppé dans un mouchoir de couleur, l'autre un *metsred* (plat à pied) supportant une pyramide d'un couscous plus ou moins blanc, et qui des œufs, qui du miel, qui une cafetière de café. Bien des fois nous avons déjeûné chez ces montagnards et toujours nous avons été servis avec ce même grave cérémonial.

La vallée de l'Oued Mechatt contient quelques cultures ; à l'endroit où elle débouche dans celle du Bon-Siaba, on rejoint la route carrossable de Collo à El Milia. Au carrefour est une carrière où nous retrouvons une microgranulite presque aussi franche que celle de Collo et présentant les mêmes disposi-

tions colomnaires. Un peu plus loin, quelques-unes de ces colonnes prismatiques, bien caractéristiques, sont déposées sur le bord de la route, où on pourra les examiner à loisir. Un large massif éruptif distinct de celui du Cap Bougarone s'étend en effet dans ces parages jusqu'à El Milia.

La route bien entretenue suit la vallée du Bou-Siaba sur la rive droite ; un peu avant de passer au pied du Djebel Tanefdour, on trouve sur la droite des ruines romaines considérables à l'endroit appelé par les indigènes El Medina. Ce devait être un poste assez important. Construit sur une hauteur, son emplacement était heureusement choisi ; il surveillait à la fois la vallée de l'Oued el Kebir et celle du Bou-Siaba. Ces vestiges, semés sur notre route depuis Collo, démontre combien avait été profonde l'occupation romaine, puisqu'elle avait colonisé jusqu'à ces âpres contrées.

Au-delà, la route se poursuit, taillée dans le pied du Tanefdour, ayant à sa droite le roc et à sa gauche un fouillis de broussailles charmant : des myrtes, des lentisques, des aubépines, des chèvrefeuilles (*Lonicera implexa*, L.) et des roses blanches sauvages (*Rosa sempervirens*, L.), forment d'impénétrables fourrés ; et la vigne qui se marie à l'ormeau n'est plus ici un lieu commun de poète, c'est une réalité, car jamais ormeaux plus frais ne supportèrent de vignes plus follement échevelées ; ces vignes donnent spontanément un raisin comestible. La route traverse ensuite le Bou-Siaba, elle monte un peu dans la roche granitique, puis auprès de la mechta Adjanekia, elle passe le long de superbes plantations d'oliviers ; on sent que cet arbre est réellement là dans sa vraie patrie ; il faut avoir vu les oliviers de l'Algérie et les comparer aux oliviers rabougris de la Provence pour les juger. Ceux de la région que nous parcourons ne le cèdent en rien aux célèbres oliviers de l'Oued Sahel. Cet arbre peut devenir la fortune de la colonie ; c'est en effet l'arbre *méditerranéen* par excellence ; transplanté ailleurs, il reste stérile. L'olivier sauvage au reste, l'oléastre, abonde dans toutes les forêts que nous venons de traverser.

Après les oliviers, nous arrivons à El Milia. Une autre route, plus courte que la précédente et pittoresque aussi,

mène de l'Oued Zhour à El Milia, par Souk-el-Arbâ, Tercet et rejoint la précédente à l'Oued bou Necham.

***

El Milia. — El Milia est située entre plusieurs collines sur un terrain incliné vers l'Oued el Kebir, au milieu de la tribu des Oulad Aïdoun. La création de ce poste fut décidée et commencée en 1858, lors du passage dans ce pays de la colonne Gastu, pour contenir de remuantes populations, toujours prêtes à écouter la parole du premier agitateur venu. C'est par douzaines qu'il faudrait compter tous les marabouts ou soi-disant *chérifs* qui leur ont, tour à tour, soufflé l'esprit de la révolte. Qu'ils s'appellent Bou Dali ou se fassent passer pour lui, comme le fit l'un d'eux en 1843, qu'il s'agisse de Si Zerdoud, Ben Baghriche, Ben Sebâa, Si Mohammed ould Reçoul, Si Mohammed ben Abdallah ben Yamina, Si Mohammed Sâad, etc., ils sont toujours et malgré d'amères désillusions pris pour le fameux Moul-es-Sâa, le Sahib el Ouekt (maître de l'heure), qui doit jeter à la mer les mécréants; tous ils ont pu compter sur les contingents des tribus que nous avons traversées. En 1871, les Oulad Aïdoun donnèrent le signal de la révolte ; pendant quatorze jours ils bloquèrent le bordj d'El Milia où s'étaient réfugiés tous les habitants sous la direction du capitaine Sergent, et la position des assiégés qui manquaient d'eau fut un instant des plus critiques.

Maintenant El Milia est un petit centre de 164 Européens, la plupart fonctionnaires ou employés. C'est le chef-lieu d'une commune mixte de 50,979 indigènes et de 94,973 hectares de superficie. L'administrateur de la commune mixte demeure dans le bordj construit sur un mamelon à l'ouest du village. Nous engageons très vivement les touristes à se présenter à lui. Ils ne trouveront pas de conseiller plus aimable et plus autorisé.

Du bordj, on a sur la vallée de l'Oued el Kebir une vue charmante ; ce n'est pas un panorama d'Algérie, que cette plaine verdoyante où paissent des troupeaux, où serpente un véritable fleuve, que bordent des montagnes boisées ; elle évoque plutôt le souvenir de certains paysages français. Nous ne l'avons jamais contemplé sans que notre pensée se reportât vers les

prés herbus de notre cher pays natal, où coulent des rivières sinueuses et où ruminent de grands bœufs. Malgré cela, on s'ennuie, et on s'ennuie ferme à El Milia. Que voulez-vous ? tout le monde n'est pas un amant de la nature, et ceux qui ne savent pas se contenter des plaisirs champêtres sont malheureux à El Milia ; et puis, dans ce milieu administratif où chacun représente un service différent, on devient d'un formalisme excessif. Les esprits s'aigrissent, et alors, les conflits administratifs éclatent. Le conflit était jadis la règle à El Milia, et le village était toujours divisé en deux clans. Depuis l'arrivée de l'administrateur actuel, cette situation a pris fin, et l'harmonie règne aujourd'hui entre les divers représentants de l'administration. C'est qu'El Milia est vraiment bien isolé : Collo est à 70 kilomètres, Djidjelli à la même distance, Mila à 35 kilomètres. L'isolement est d'autant grand, que les voies de communication sont aussi défectueuses que variées ; six routes partent d'El Milia dans différentes directions ; une seule peut être parcourue par les voitures *en tout temps,* celle d'El Milia à Collo par le Goufi ; celle qui passe par le Tahara est souvent peu praticable l'hiver ; la route sur Tamalous et la route sur Djidjelli manquent d'ouvrages d'art, et la moindre crue de l'Oued El Kebir ou du Bou Siaba les rendent impraticables ; la route sur Constantine n'est pas finie, celle sur Mila non plus, et, d'ailleurs, ce n'est qu'un chemin muletier. Peut-être eût-il mieux valu faire moins de routes et les terminer. Dans l'hiver, lorsque les rivières sont grosses et que la neige couvre les montagnes, El Milia est souvent bloqué et reste parfois pendant une semaine ou deux sans communication avec le reste du monde.

Le sol sur lequel est assis El Milia est formé de cette roche éruptive dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises ; la flore ne diffère pas de celle que nous avons décrite, çà et là, en venant de Collo ; elle est pauvre en espèces. Le climat est un climat maritime, le village, qui n'est qu'à 80 mètres d'altitude, étant en communication avec la Méditerranée par la vallée de l'Oued el Kebir, qui lui apporte les brises marines. Douce l'hiver, la température est très élevée l'été, El Milia se trouvant dans une sorte d'entonnoir ; les brouillards qui sont

excessivement fréquents sont le pire inconvénient du climat.

C'est ici le moment de dire d'une façon générale et aussi brièvement que possible, quelques mots sur les populations à travers lesquelles se déroule la présente excursion. Les indigènes qui habitent les immenses forêts que nous venons de traverser sont des berbères ; ils sont les descendants de ces anciens *Ketama*, les Κοιδαμουσιοι de Ptolémée, les *Ukutamani* de l'inscription du col de Fedoulès, qui versèrent leur sang pour le Mahdi et fondèrent la dynastie des Fatimides. Au reste, ils sont bien adultérés, et ils ont oublié jusqu'à leur nom de Ketama. Depuis l'âge héroïque où ils conquéraient l'Egypte pour le compte d'El Moezz et où ils fondaient le Caire, bien des migrations ont eu lieu ; dans chaque tribu, aujourd'hui, il y a des fractions d'origines diverses, et fort peu, peut-être, de ces berbères, ont pour ancêtres les frères des compagnons d'Obéid-Allah. Il y a chez eux des bruns et des blonds, dont l'origine a fait couler des flots d'encre savante sans que ce mystère soit encore éclairci.

Leur langue est un arabe défiguré au point de n'être plus qu'un patois ; le kaf ق devient un i ; le kef ك prend le son chuintant de tch ; le rapport d'annexion s'exprime avec la particule دي di ; on entend des formes bizarres comme *deloukati* ou *droukati*, prononcé دروكاتي pour *deroueq* « maintenant » (ذا الوقت).

L'éducation religieuse de ces montagnards est rudimentaire ; la plupart des prescriptions du culte musulman leur sont inconnues ; cependant, il nous a toujours paru, contrairement à une opinion répandue, qu'ils deviennent facilement très fanatiques, et nous ne sommes pas de ceux qui fondent de grandes espérances sur le prétendu scepticisme des Kabyles.

Nous avons déjà insisté à plusieurs reprises sur les misérables conditions de leur existence matérielle : le couscous fait avec de la farine de froment ou d'orge mélangée de farine de sorgho ou *bechna*, forme la base de leur alimentation ; la plupart ne mangent que de temps à autre un peu de viande de chèvre et plus rarement de bœuf.

Les maisons, ou plutôt les gourbis, car les maisons de pierre avec couverture en tuiles sont peu communes, sont

uniformément construites sur le même type ; une haie qui entoure la maison laisse devant celle-ci une sorte de cour. L'intérieur est généralement divisé en deux parties, dont l'une est au-dessous du niveau de l'autre d'environ un pied ; c'est là que l'indigène rentre ses bestiaux, car s'il les laissait dans sa cour, fut-ce une seule nuit, il ne les retrouverait certainement pas le lendemain. Au-dessus de cette pièce, il y a ordinairement, à mi-hauteur des murailles, un plancher en bois qui forme une soupente, où l'on monte avec une échelle. On y met souvent les chèvres pour les séparer des bœufs. La seconde partie de la maison est également divisée en deux par une rangée de grandes jarres en terre qui sont fabriquées sur place et ne peuvent être dérangées ; elles contiennent de l'huile, de l'orge, des fèves, toutes les provisions. D'un côté de ces jarres est la pièce principale, ornée d'un lit en pierre et au milieu de laquelle est creusé le *kanoun* ou foyer, qui consiste en un simple trou en terre. La porte est basse, il n'y a pas de fenêtre. Quant aux murailles elles sont parfois construites en pierres, très souvent en débris de lièges cimentés ensemble par un mortier grossier composé de terre et de bouse de vache. Chez les plus pauvres, le gourbi est formé simplement de branches entrelacées et reliées avec ce même mortier. Le toit est habituellement couvert de diss, rarement de tuiles.

Il est difficile d'imaginer des conditions hygiéniques plus défavorables que celles d'une semblable habitation : une dizaine de personnes confinées dans un espace étroit, qu'infectent l'odeur du fumier des bestiaux et la fumée du feu, la vermine pullulant partout, une promiscuité révoltante, tel est le triste tableau qu'offre l'intérieur de la famille. Cependant nos Berbères sont robustes ; la mort, il est vrai, en fait dans leur jeune âge une sélection terrible. Cependant ils se multiplient rapidement quoique ignorants de l'hygiène et de la prophylaxie ; ainsi, pour prendre un exemple concret, les Oulad Attia, qui étaient 4,927 au recensement de 1891, sont 5,482 à celui de 1896, soit un accroissement de 1/10e en cinq ans ! La maladie la plus répandue est la syphilis, qui n'épargne à peu près aucun d'entre eux ; les ophtalmies, surtout la conjonctivité granuleuse, sont également excessivement fréquentes ainsi

que l'horrible série des maladies de peau, que favorise une saleté repoussante. La gale est très répandue ainsi que la teigne dans toute ses variétés. Rappelons ici, pour mémoire, la terrible épidémie de choléra qui, à la fin de 1893, a décimé les tribus de la région, dont la situation fut si critique qu'elle motiva la visite du Gouverneur de l'Algérie (1). L'étiologie de ce choléra est restée obscure ; disons tout de suite que c'est au courageux dévouement de M. Ménétret, administrateur d'El Milia et aux mesures énergiques qu'il prit que l'on put éviter que l'épidémie ne se répandît davantage.

Les cultures des indigènes sont peu importantes : elles consistent en un peu d'orge, du sorgho ou *bechna*, des fèves. Le mouton est naturellement inconnu dans ces sylvestres contrées, et la chèvre est pour ainsi dire l'unique ressource des indigènes. Les concessionnaires de forêts tolèrent habituellement la chèvre, mais l'État ne l'admet pas dans ses forêts ; on sait en effet que le code la proscrit absolument. Aussi le régime forestier est-il très préjudiciable aux indigènes ; d'un autre côté, on n'ignore pas combien la dent de la chèvre est cruelle pour les jeunes peuplements.

Les ruches à miel sont très nombreuses dans ces pays ; elles sont faites d'une écorce circulaire de chêne-liège fermée aux deux extrémités par des disques. Les abeilles y font un mie délicieux.

Quant à l'industrie, elle est d'une façon générale des plus rudimentaires, et s'il est vrai, comme le disent les anthropologistes, que le mobilier industriel d'une peuplade soit le critérium de son degré de civilisation, il faut avouer, ce qui est en effet, que nos Berbères sont encore bien peu civilisés. Les poteries fabriquées par les femmes ne brillent ni par le fini, ni par la grâce, ni par la solidité. Les seules armes fabriquées dans le pays sont des *rasi* ou bâtons, généralement en olivier et dont l'extrémité est aplatie en forme de sabre. C'est une arme terrible entre leurs mains et qui vous fend un crâne comme une grenade ; on l'appelle encore *cedr ed*

(1) L'épidémie dura, sur le territoire d'El Milia, d'août à décembre : il y eût 1,320 cas et 566 décès ; sur Attia, de septembre à octobre on compta 339 cas et 158 décès ; sur Collo mixte, 747 cas et 329 décès. Collo plein exercice fut indemne.

djadj, c'est-à-dire « poitrine de poule ou bréchet », à cause de sa forme particulière.

Les rixes sont effet fréquentes chez ces montagnards, querelleurs de leur nature. Les meurtres sont aussi nombreux et la vengeance, pour n'être pas réglementée comme en Kabylie, s'exerce cependant dans les mêmes conditions générales ; une mort en appelle une autre. On a rapporté cet usage antique, aujourd'hui perdu, qui voulait que la famille du meurtrier versât à celle de la victime une somme d'argent qui était enterrée dans une corne de bœuf et rendue seulement quand un membre de cette dernière famille avait exercé la vengeance en tuant un des parents du premier meurtrier. Et l'on disait souvent avec mépris : « Telle famille a encore sa corne pleine, elle attend un homme de cœur pour la vider. » (Féraud). Leurs mœurs néanmoins s'adoucissent peu à peu. La femme reste cependant en butte aux brutalités de l'homme mais il serait inexact de dire qu'elle est traitée en esclave : l'indigène aime sa famille et des hommes âgés ne rougissent nullement de caresser leurs jeunes enfants en public.

L'indigène a aussi l'amour de la tribu, mais il ne va pas plus loin : les hommes qui sont sur l'autre versant de la montagne ne sont pas ses frères. Avant notre occupation, les tribus étaient continuellement en hostilités ; la rivalité des Beni Ferguen et des Oulad Attia est légendaire ici, et ce que la vallée de l'Oued Zhour a vu de luttes sanglantes et ignorées rougirait des volumes d'histoire. Seule la haine du roumi a pu les réunir, et chaque fois que des révoltes ont éclaté, Oulad Attia et Beni Ferguen ont toujours momentanément oublié leurs traditionnelles rancunes.

Le caractère de ces Berbères comporte un singulier mélange d'opiniâtreté et de mobilité d'esprit ; certes, quiconque a pu voir avec quelle ténacité ils poursuivent les mêmes revendications pendant des années et des années sans se lasser sait de quelle constance ils sont capables ; d'un autre côté, les discours brillants, les coups de théâtre, les spectacles fastueux les éblouissent facilement et les font changer d'opinion en un instant, à condition cependant que leurs intérêts ne soient pas trop directement en jeu, car dans ce cas, ils montrent

un entêtement que rien ne décourage. Les personnes qui les traitent de fatalistes ne les connaissent certainement pas de près, car loin de se résigner d'avance, ils déploient une énergie considérable pour écarter d'eux les malheurs ou les simples désagréments ; ils sont en même temps extrêmement patients et ne se répandent point en amères récriminations sur le passé. C'est ce qu'on a pu prendre pour du fatalisme.

Avant notre arrivée, ils vivaient dans une anarchie continuelle ; il y avait bien chez eux des djemâas, mais celles-ci n'avaient pas d'autorité sérieusement établie; ces Berbères n'ont jamais eu l'organisation avancée de leurs frères du Djurdjura. L'autorité était à la merci du plus fort, les kanouns écrits étaient rares et incomplets. Les crimes étaient jugés par la djemâa d'après le nombre des témoins que chaque accusé pouvait produire, et le plus riche ou le plus craint était toujours celui qui en produisait le plus. « Qui n'a pas de témoins meurt » dit un de leurs proverbes. L'ensemble des témoins dont on disposait s'appelait *l'akila* (Luciani) ; toutefois cette akila n'avait naturellement rien de commun avec le *çoff* de la grande Kabylie. Là où il existe, le çoff indique un commencement d'organisation sociale, il est une garantie contre l'arbitraire ; mais il n'existe pas dans les pays qui nous occupent ou, tout au moins, il n'est pas nettement caractérisé.

Cette infériorité sociale s'explique, suivant nous, par la nature du territoire ; les impénétrables forêts qui ont toujours été la sauvegarde de ces berbères, étaient aussi un obstacle à la formation des gros villages. Chacun cultive ici sa clairière et mène paître son troupeau dans la forêt, qui est à tous, et si vaste, que le pacage n'y peut soulever de conflits. Les gourbis sont donc disséminés par petites agglomérations, et plutôt sur les flancs des coteaux que sur les crêtes, car à quoi bon rechercher les positions inaccessibles quand on est suffisamment protégé par la sylve broussailleuse? les rapports de famille à famille restent donc restreints, et il n'est pas besoin d'autorité spéciale pour présider à ces relations ; les tribus les plus farouches sont celles qui habitent les cantons les plus boisés, les Oulad Attia, par exemple. Aussi est-il resté parmi eux une

foule d'usages antiques et curieux ; on lira à ce sujet avec intérêt les ouvrages de M. Féraud (1).

Aujourd'hui, les indigènes voient de près notre civilisation avec ses beautés et ses laideurs ; peut-être celles-ci les frappent-elles plus que celles-là. En tous cas, ils ne s'empressent pas de suivre notre voie ; ils semblent bien irréductibles à cet égard, mais nous réussissons cependant à nous les concilier. Ils acceptent même assez facilement notre administration formaliste et étroitement réglementaire, trop facilement peut-être, car ils ont un singulier penchant pour la procédure en général, et ce penchant n'a été que trop exploité jusqu'à ce jour.

Il y a deux auberges à El-Milia, où on trouvera tout le confortable possible en ce pays. On pourra, de ce centre, rayonner dans un pays des plus intéressants et faire une foule d'excursions. Nous recommandons seulement les trois suivantes, en donnant quelques détails très sommaires sur chacune d'elles :

1° Excursion au Bordj d'El Anseur. — Route carrossable. On traverse l'Oued El Kebir à gué, puis on descend sa vallée, qui se rétrécit bientôt pour former chez les Oulad Aouat une gorge de plusieurs kilomètres de longueur, le Kheneg Alihem. Là périt le bey de Constantine Otsman en 1804, dans une embuscade, lors de sa campagne contre l'agitateur Bel Harech. Son tombeau est dans une mechta des Oulad Aouat. Le bordj d'El Anseur, centre de l'exploitation de liège de la concession Dollfus, est à 18 kilomètres d'El Milia. Avec ses deux tourelles il a un air tout à fait médiéval ; il est situé dans un site splendide, adossé à la montagne et regardant les forêts des Beni Meslem et des Djebala. Le bordj est situé au confluent de l'Oued El Kebir et de l'Oued Irdjana ; on ne manquera pas de visiter les gorges pittoresques de cette dernière rivière, c'est un site sauvage et cependant verdoyant. Une plante assez rare en Algérie, la belladone, est commune dans ces gorges. Dans le

---

(1) Il ne nous est pas possible de cacher ici que M. Féraud, dans ses très instructifs ouvrages, s'est parfois enrichi des dépouilles des autres en copiant purement et simplement des mémoires dont il ne cite pas l'auteur. Ceux qui voudraient être édifiés sur les procédés de composition de l'ancien ministre au Maroc voudront bien, pour prendre un exemple, comparer *Ouargla*, par le Commandant Demaeght, *in Bull. Soc. Géog. Oran*, t. I, ann. 1879-81, pp. 82, 83 et seq., avec *Les Ben Djellab*, par L.-Charles Féraud, *in Rev. Afr.*, t. 30, ann. 1886, pp. 369, 371, 372 et seq.

confluent de l'Oued Irdjana et de l'Oued El Kebir s'élève un mont conique en pain de sucre qui supporte la blanche koubba d'un marabout, patron d'une petite tribu, les Tailmam. Les Beni Meslem en face sont célèbres par leur splendide forêt d'oliviers. En remontant l'Oued Irdjana par un sentier muletier on arrive à la Meharka, poste forestier (15 kilomètres). Belles forêts, pays de panthères. De là on peut revenir à El Milia par Tamendjar (20 kilomètres environ), très mauvais chemin ; à la traversée de l'Oued Tamendjar, splendide sous-bois de chêne zeen. On peut aussi, avec permission du directeur du bordj Dollfus, coucher à la Meharka et partir de là pour faire l'ascension du Tafortass.

2° Ascension du Djebel Tafortass.— Il faut environ 5 à 6 heures d'El Milia, par de rudes chemins. On descend d'abord la vallée de l'Oued el Kebir, puis on s'engage dans les forêts des Oulad Ali. On arrive chez les Oulad Yahia, qui habitent les pentes suprêmes de la montagne, pauvre tribu, si misérable que ses habitants mangent habituellement la chair du sanglier, qui pullule sur leur territoire. Au sommet du Tafortass, on contemple les pays environnants du haut de plus de 1.300 mètres. Vue splendide : on aperçoit Constantine d'un côté et Djidjelli de l'autre ; au sud se dresse le Sidi Marouf, rocher escarpé, bizarement découpé, de hauteur égale au Tafortass, relié à celui-ci par un col étroit et rocheux que l'on peut suivre à mulet. Près du sommet du Tafortass est une source glaciale. Il y a plusieurs chemins, qui se valent tous, pour revenir à El Milia. On pourrait aussi redescendre du côté des gorges de l'Oued el Kebir, les visiter, et coucher à Lakbia ou à Taskif. Si l'on voulait coucher au Tafortass, on demanderait l'hospitalité au cheikh des Oulad Yahia, Derradji, qui demeure à quelques centaines de mètres en contrebas du sommet.

3° Excursion aux gorges et a Lakbia. — On descend la vallée de l'Oued el Kebir sur la rive gauche. A dix kilomètres environ, le lit de la rivière est déjà resserré entre les montagnes. Le chemin, qui est un chemin muletier, s'engage en corniche, sur les parois verticales des roches qui dominent le fleuve. On fait ainsi un trajet extrêmement pittoresque, de

deux kilomètres. Au sommet de ces roches, sont creusées des grottes où vivaient les Arab-Taskif, tribu de brigands qui étaient jadis, la terreur de la région. Au sortir de la corniche, café maure. A 5 kilomètres de là, le lit de la rivière s'encaisse dans un cagnon dont les parois verticales ont environ 200 mètres de hauteur et resserrent l'Oued el Kebir au point de ne laisser place qu'à un sentier très étroit; encore dans les crues ne faut-il pas songer à passer. De nombreux singes cabriolent dans les rochers. C'est un site magnifique et d'ailleurs très peu connu. Après les gorges le pays change d'aspect ; on quitte la région forestière. En sortant du défilé, se rendre à Lakbia, dans une vallée qui débouche sur la rive gauche; l'eau abonde dans ce pays ; nombreux jardins indigènes, soigneusement irrigués, superbes orangers qui produisent de volumineuses oranges d'une saveur exquise, très renommées et bien connues sur les marchés de Constantine. On peut revenir à El Milia de deux façons : 1° par Bou Hedach, en ascendant la montagne haute de 1.200 mètres qui domine les gorges; on passe alors près de sources magnifiques dont l'eau doit être prochainement amenée à El Milia. 2° Par Boucherf, en rejoignant la route de Constantine. On contourne dans ce cas le massif dont nous venons de parler. Ce massif suinte l'eau de tous côtés. On passe près d'un moulin appartenant à un Français et près d'une maison forestière, et l'on revient à El Milia par le col du Zerzour. Cette route est beaucoup plus longue que l'autre, mais le massif des Achache est intéressant (au moins 25 kilomètres). Il est couvert sur les flancs de beaux peuplements de chênes-lièges qui appartiennent à l'Etat. Malheureusement les incendies les dévorent tous les ans, et l'on ne peut s'empêcher de faire ici cette singulière remarque que, tandis que les forêts des concessionnaires ne sont que très rarement touchées par le feu, celles qui sont soumises au régime forestier sont annuellement la proie des flammes !

Ces trois excursions mériteraient chacune d'être faites en plusieurs jours : l'archéologue, le minéralogiste, le botaniste, le photographe, le simple impressionniste, y trouveront tous à se satisfaire : « *trahet sua quemque voluptas.* » Quant à nous, parvenus à El Milia, au terme de notre pérégrination à travers

les forêts, nous allons maintenant ramener le lecteur à Tamalous, notre point de départ, dans nne dernière étape; heureux si nous pouvions lui avoir inspiré le goût de faire réellement ce voyage, que nous sentons devenir fastidieux sous notre plume, mais qui semblera toujours trop court au voyageur, tellement les paysages qu'il contemplera sont captivants. Si d'El Miiia on voulait revenir directement à Constantine, on prendrait le chemin de Mila (35 kilomètres), par Taskif, les gorges des Beni Haroun avec une source thermale très renommée chez les indigènes ; Sillana et Mila. De Mila, service de diligence deux fois par jour. On pourrait encore revenir d'El Milia à Constantine à cheval ou à mulet par les Mouia ou par Grarem, en un jour et demi (80 à 90 kilomètres).

***

D'El Milia a Tamalous par Aïn-Kechera. — D'El Milia, la route s'élève, bien entretenue, au milieu des forêts des Oulad Aïdoun jusqu'à un petit col situé à 260 mètres d'altitude et d'où l'on jouit d'un beau panorama sur la vallée de l'Oued el Kebir. Puis on s'engage sur les contreforts du massif montagneux dont nous avons parlé à propos des gorges, le Moul ed Damen. La vue plonge sur la vallée d'un affluent du Bou-Siaba. A un col, le col des Etourneaux ou du Zerzour, la route de Tamalous se sépare de celle de Constantine. Là est un café maure où nous pouvons nous réconforter de quelques gorgées brûlantes de café pour continuer notre chemin en longeant la forêt d'El Asnab. La traversée du Bou-Siaba, n'est pas toujours facile à cause du cours torrentueux de ses eaux au moment des crues. Au gué où la route passe, il se compose de deux bras dont le premier, étroit et encaissé, n'est pas le moins dangereux à traverser par les hautes eaux.

Une plaine fertile, un ruisseau, l'Oued Ghezal, puis nous recommençons à monter. De 90 mètres où nous étions descendus, nous nous élevons presque à 300 mètres, au col d'Aïn-Kechera, où se trouve une maison cantonnière. Il y a 23 kilomètres d'Aïn-Kechera à El Milia. Près de la maison, est un marché qui se tient tous les lundis et où les transactions commerciales sont assez animées ; mais on y traite aussi de la

bechara ou restitution moyennant finances des bestiaux volés, ce qui est la principale industrie des Beni-Toufout, sur le territoire desquels nous sommes maintenant. D'Aïn-Kechera la vue vers l'ouest est fort belle ; El Milia est caché, par les montagnes, mais le regard s'étend bien au-delà sur les Beni-Aïcha, sur le Tafortass, sur les dentelures du Djebel Sidi Marouf, sur les crêtes des Beni-Tlilen.

D'Aïn-Kechera à Tamalous on traverse le pays des turbulents Beni-Toufout, la terreur de la région. Ce sont en effet de hardis voleurs, et toutes les nuits ils exercent leur criminelle profession au loin, jusque vers Mila, le Hamma, Smendou. Les bestiaux volés sont ensuite cachés dans leurs impénétrables forêts, et la bechara se débat le plus souvent au marché d'Aïn-Kechera, sous l'œil candide des gendarmes qui, chaque lundi, viennent de Collo, par mesure d'ordre, assister au marché.

Nous rentrons maintenant en pleine région forestière et nous suivons la vallée sauvage de l'Oued elli Zeggar. Si nous devions faire ce chemin la nuit, sans la protection de l'autorité, aucun indigène ne consentirait à nous accompagner, tant les Toufoutia ont mauvaise réputation. La route suit la rive gauche de l'oued, dont le cours, semé de petites cascades, est vraiment charmant. La voie est taillée dans la roche éruptive que nous avons vue çà et là tout le long de notre voyage et qui apparaît derechef. Au voisinage du lit de la rivière, il y a de charmants taillis, tous blancs au printemps, de fleurs de pruniers, de cerisiers sauvages, d'aubépines et d'azerolliers. Sous bois, des violettes (*Viola sylvestris*, Roch) et les fleurs à odeur vanillées du *Petasites fragrans,* Presl. A notre gauche sont les derniers contreforts des montagnes dont nous avons parlé à propos du Goufi ; à notre droite, les dernières pentes des Oulad Arksib. Dans un des ravins encaissés qui descendent vers nous, se trouve, à quelques kilomètres, la zeriba Oued Yamna. C'est là que M. Luciani a signalé les intéressants vestiges d'une exploitation minière romaine. Il y aurait lieu d'en faire une étude spéciale qui ne manquerait pas d'être intéressante. Bientôt nous quittons l'Oued Zeggar pour obliquer à l'est, la forêt s'éclaircit et disparaît complètement lorsque nous arrivons à la maison cantonnière d'Aïn di Rouiba. Des ruines

romaines sont à quelques centaines de mètres de la maison, sans doute elles surveillaient le chemin qui menait à l'Oued Yamma, en passant par Nechâa, où se trouvent également des mines avec amas de scories de fer. Deux inscriptions découvertes par M. Luciani montrent que la mine était en pleine exploitation sous les régnes de Marc Aurèle et de Septime Sévère. Au reste les gîtes métallifères sont abondants dans la région. Les 14 kilomètres qui séparent Aïn di Rouiba de Tamalous n'ont rien d'intéressant ; complètement déboisé, le pays a cet aspect monotone qui caractérise la majeure partie des plateaux algériens.

La voiture qui va sur Robertville passe vers 11 heures et demie du matin. Si l'on arrive trop tard pour la prendre et que l'on couche à Tamalous, on emploiera l'après-midi à faire une excursion aux mines de mercure de Bir Beni-Salah. Ces mines, que nous avons le regret de voir exploitées par des capitaux Italiens, sont à la lisière des forêts : on y trouve du cinabre et de la galène argentifère, dans les gneiss que nous avons signalés ou plutôt au contact de ces gneiss et du ligurien. L'exploitation organisée avec intelligence est intéressante à visiter ; le minerai est très riche. C'est le plus riche connu dans le monde entier, il est même bien supérieur à celui d'Almaden. Aussi donne-t-il un rendement très rémunérateur. Le mercure est extrait sur place, en chauffant le minerai pulvérisé avec de la chaux ; il n'y a donc pas, comme pour les autres minerais qu'il faut transporter en France, à payer un fret inutile. Des traces d'exploitation romaine, notamment des galeries, ont été rencontrées ; on nous a aussi rapporté qu'on y avait trouvé une masse en fer, avec des caractères dessus, nous n'avons pu la voir.

De Bir Beni Salah on pourrait revenir à Collo par un chemin fort agréable, qui passe par Souk-el-Khemis (30 kilomètres). On peut aussi, d'Aïn-Kechera regagner Collo par la maison forestière d'Aïn-el-Ksar (ruines romaines assez importantes de Harta di Sedma).

EDMOND DOUTTÉ.

LITTÉRATURE

L'Abbé J.-L. Poiret. — Voyage en Barbarie ou lettres écrites d'ancienne Numidie, pendant 1785-1786, sur la religion, les coutumes et les mœurs des Maures et des Arabes Bédouins, avec un essai sur l'histoire naturelle de ce pays. Paris. 1789.

Féraud. — L'Oued el Kebir et Collo, in. Rev. Afr., t. III, année 1858-1859, p. 199.

Id. Mœurs et coutumes kabyles, ibid., t. VI et VII, ann. 1862 et 1863.

Id. Histoire des villes de la province de Constantine, Djidjelli. Constantine, 1870.

Id. Expédition de Pierre III d'Aragon à Collo au XIIIe siècle, d'après une chronique catalane, in. Rev. Afr. t, XVI, 1872.

Id. Documents pour servir à l'histoire de Philippeville, ibid. t. XIX et XX, 1875 et 1876.

Id. Histoire des villes de la province de Constantine, La Calle. Alger, 1877.

Id. Causes de l'abandon du Comptoir de Collo, in. Rev. Afr. t. XXI, 1877.

Luciani. — Excursion archéologique dans la région de Collo, in. *Rec. not. et mém. Soc. arch. Const.,* vol. XXIII, ann. 1883.

Id. Les Oulad Attia de l'Oued Zhour, in. Rev. Afr., t. XXIII, ann. 1889.

O. Reclus. — La France et ses colonies, t. II, Nos Colonies, Paris. 1889.

Lamey. — Le Chêne-liège en Algérie, ouvrage puplié par les soins du Gouvernement général, 1889.

Curie et Flamand. — Etude succinte sur les roches éruptives de l'Algérie, in *Pomel*, Description stratigraphique générale de l'Algérie, 1889.

Ad. Combe. — Région du Chêne-liège en Europe et dans l'Afrique septentrionale, Alger, 1889.

Trabut. — Les hybrides du *Quercus suber*, in. Ass. fr. pour l'av. des sc. Congrés de Paris, 1889.

Rev. des sc. nat. appliquées de la Soc. d'Aclimat., nº 24 (20 décembre 1890) : la truite de l'Oued Zhour.

Ports maritimes de la France. Tome VIII, p. 767 seq., publication du Ministère des Travaux publics, Paris 1892.

L. Gentil. — Sur un gisement d'apophyllite des environs de Collo. CR. Ac. Sc. 1894.

Dr Soulié. — L'épidémie cholérique de 1893 en Algérie. Alger, 1894.

E. D.

DOCUMENTS
POUR SERVIR A L'ÉTUDE DU NORD-OUEST AFRICAIN

L'attention en Algérie n'a jamais cessé de se porter sur les choses du Maroc ; d'ailleurs, si on était tenté de les y oublier, des incidents, sans cesse renouvelés, comme ceux qui se sont tout récemment produits à la frontière marocaine, viendraient les rappeler à notre souvenir.

En 1807, Napoléon Ier avait chargé un officier distingué, Yves Boutin, de le renseigner sur la Régence d'Alger ; ceux qui ont étudié l'expédition de 1830 savent quels services rendit alors le travail de Boutin, remarquable pour l'époque, et où se trouvait indiqué même le point de débarquement qui fut choisi, Sidi-Ferruch. C'est un exemple de ce que peut, pour le succès des grandes entreprises, l'étude intelligente des archives.

Pour l'instant, nous avons tout intérêt à prolonger le plus longtemps possible les jours de « l'homme malade » d'Occident ; nous sommes ses amis les plus désintéressés, partant les meilleurs, et nous évitons soigneusement tout ce qui pourrait hâter sa fin. Il faut néanmoins nous renseigner pour le jour, éloigné sans doute, où s'ouvrira la succession du Sultan de Fez, succession dans laquelle nous ne saurions manquer de réclamer notre part. Tout ce qui se passe dans l'empire chérifien intéresse l'avenir, plus encore que le présent de notre colonie. Si gouverner c'est prévoir, c'est un acte de gouvernement des plus sages que de réunir et de grouper les documents sur le Maroc. M. Jules Cambon, gouverneur général de l'Algérie, l'a pensé ; c'est par son ordre qu'a été entreprise l'œuvre des plus considérables à tous égards, sur laquelle nous avons eu la bonne fortune de jeter un coup-d'œil, et dont nous voudrions entretenir les lecteurs du *Bulletin d'Oran*.

Les *Documents sur le Nord-Ouest Africain* ne sont pas, il est vrai, destinés au public, mais uniquement aux agents diplomatiques et aux officiers des affaires indigènes ; cependant comme, malgré leur caractère confidentiel, il en a déjà été rendu compte dans le *Journal des Débats* (1) et dans *Le Siè-*

(1) Du 22 juin 1896.

cle (1), nous avons cru pouvoir, sans indiscrétion, signaler l'intérêt géographique considérable de cette publication, digne d'être comparée aux meilleurs volumes de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*. On ne peut assez regretter qu'un ouvrage de cette importance soit destiné à demeurer inconnu du plus grand nombre. S'il renferme quelques passages d'un caractère diplomatique, on en trouve aussi dans la plupart des *Livres jaunes* ; ces passages étaient-ils vraiment de nature à rendre indispensables les mesures de rigueur qu'on a prises, et à priver les travailleurs de tant de renseignements précieux ?

Le Gouverneur a confié l'exécution de cet ouvrage à MM. de la Martinière, directeur de son cabinet, et à M. le Capitaine V. Lacroix, du service des Affaires indigènes. On ne pouvait faire un choix plus judicieux. M. de la Martinière est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister sur sa personnalité ; on sait le rôle considérable que joue actuellement, dans le monde algérien et colonial, l'éminent directeur du *Bulletin de l'Afrique française* ; on n'ignore pas que ses belles explorations au Maroc sont les plus importantes de ces dernières années. M. V. Lacroix a longtemps servi dans la province d'Oran ; nul n'est plus familier que lui avec les questions de politique indigène, saharienne ou marocaine ; il y joint des connaissances géographiques fort étendues, et s'intéresse passionnément à ces études ; il continue dans l'armée, la glorieuse tradition des officiers érudits, des Faidherbe et des Hanoteau : on ne peut lui reprocher que son excessive modestie. Par leur expérience locale, autant que par leur compétence en matière musulmane et l'extrême conscience apportée à leur œuvre, les deux collaborateurs ont tenu tout ce qu'on pouvait attendre d'eux.

Les *Documents* renferment une masse énorme de renseignements inédits empruntés aux archives des divers services publics ; on a utilisé notamment toutes les informations, tous les travaux des officiers du service des affaires indigènes de la province d'Oran, réputé à si bon droit pour l'excellence de son esprit et de sa direction. Mais il ne suffit pas de tenir entre les mains des documents inédits, voire même des documents inté-

(1) Du 3 juillet 1896.

ressants — (un document inédit n'est pas toujours intéressant, contrairement à une opinion malheurement trop répandue). — Il faut les comparer, les coordonner, les compléter, les mettre en œuvre. Les exemples sont nombreux d'ouvrages contenant des renseignements nouveaux et intéressants, mais si mal présentés, qu'ils sont quasi-inutilisables. Tel n'est pas le cas des *Documents ;* ce n'est pas une simple compilation ; l'ouvrage est complété, le plan facile à suivre, les questions générales ne sont jamais perdues au milieu du fatras des détails sans importance, comme il arrive trop souvent. En un mot, MM. de la Martinière et Lacroix ont fait un livre ; ce n'est pas, croyons-nous, un faible mérite.

Ce livre est luxueusement édité. Les volumes sont ornés d'une série de grandes photogravures des endroits typiques de la région, prises au cours de voyages effectués par les auteurs ; ils sont accompagnés de très belles cartes et de croquis topographiques dressés par les soins de M. Accardo, chef du service topographique au Gouvernement Général, qui a donné maintes preuves de sa conscience et de son habileté.

Les deux premiers volumes de cette remarquable œuvre algérienne, ayant ensemble plus de 1500 pages, condensent les éléments nécessaires à une étude approfondie des populations et des territoires qui bordent l'Algérie et le Maroc. Le premier volume est consacré à l'étude de la région limitrophe de la frontière algérienne et de celles qui forment le nord de l'empire chérifien, le Rif et les Djebala. Le tome II traite des régions du sud-ouest algérien, ainsi que des pays avoisinant Figuig, de l'Oued-Guir et de l'Oued-Saoura ; il contient notamment une étude approfondie sur les Ouled-Sidi-Cheikh. Le volume suivant s'occupera des oasis du Gourara, du Touat et du Tidikelt.

Les *Documents* font à l'administration de M. Jules Cambon et au service des affaires indigènes le plus grand honneur. Le meilleur moyen de s'en rendre compte est de les analyser rapidement. Plutôt que de discuter avec les auteurs quelques points de détail, il nous a paru préférable, étant donné le caractère de l'ouvrage, d'en indiquer les principaux résultats géographiques et d'en faire connaître les grandes lignes, en reproduisant presque textuellement un certain nombre de

passages. Nous nous bornerons aujourd'hui à donner un aperçu du premier volume, réservant pour un prochain article l'analyse du tome II, plus intéressant encore.

I

Les *Documents* débutent par une étude historique et descriptive de la frontière entre l'Algérie et le Maroc, jusqu'au Teniet-es-Sassi, telle que l'a dessinée le traité du 18 mars 1845 ou de Lalla-Mar'nia ; — question toujours actuelle et qui est traitée ici d'une manière définitive (1). — M. de la Martinière a récemment fait connaître le sujet au grand public dans un intéressant article de la *Revue des Deux Mondes* (2), ce qui nous dispense d'y insister longuement. La France ne réclama pas la frontière naturelle et historique de la Moulouïa, mais se contenta de la limite indécise subie par les Turcs depuis 1795 et qui avait été celle d'Abd-el-Kader. En somme (3), il n'y a pas de frontière nettement caractérisée ni tracée avec précision à partir de l'endroit où la ligne adoptée par le traité de 1845 quitte le lit de l'Oued-Kiss. Pour juger avec équité cette convention, il faut se rappeler dans quelles circonstances elle fut signée. L'erreur fondamentale s'explique par le désir d'obtenir du Maroc la reconnaissance de notre suzeraineté sur les musulmans d'Algérie et surtout d'en finir avec Abd-el-Kader ; les erreurs de détail, par la mauvaise foi de la cour de Fez, par l'imperfection des documents cartographiques et autres ; c'est ainsi que nous avons demandé au vieux général Mustapha ben Ismaël de nous dresser une carte : le fac-similé qu'on en garde encore dans nos ministères est chose enfantine ; il semble néanmoins qu'on s'en soit servi (4). L'absence de frontières n'a d'ailleurs pas toute l'importance que certaines personnes sont portées à y attacher ; les musulmans ont en ces matières des habitudes d'esprit qui échappent entièrement aux Européens. Comme l'a très bien dit M. Jules Cambon (5) : « Ils ne confondent pas comme nous l'idée de nationalité avec l'idée

(1) Le chapitre Ier du tome II poursuit et achève l'étude du traité au sud du Teniet-es-Sassi.
(2) Du 15 avril 1897 : La convention de Lalla-Marnia et la frontière algérienne de l'Ouest.
(3) *Docum.*, p. 68.
(4) A. D. M., art. cité p. 871.
(5) Préface du t. II des *Documents*, p. XII.

territoriale : c'est dans le Coran qui ne parle point de patrie qu'est pour eux renfermée toute la loi. Tout le reste n'est qu'accident ». Il faut ajouter enfin que l'absence de limite officielle entre deux Etats est toujours au détriment du plus faible. « Ce ne sera pas un des résultats les moins surprenants de cette convention de Lalla-Marnia (1), dit M. de la Martinière, que nous ayons trouvé dans sa partie la plus vague et la plus confuse la faculté d'étendre notre influence dans le Sud sans qu'un seul droit nous puisse être légitimement opposé. »

Ce sont là des idées qu'il y a grand intérêt à faire pénétrer dans le public, pour combattre les idées inexactes qui y ont cours au sujet du traité de 1845.

II

Les pays marocains situés à l'ouest de l'Algérie appartiennent au bassin inférieur de la Moulouïa.

Le cours de ce fleuve, le plus long de la Berbérie, est très peu connu. Après un long trajet, la Moulouïa (1) pénètre dans son bassin inférieur par un défilé (kheneg) resserré entre le Djebel Debdou à droite et un massif appartenant au Moyen-Atlas à gauche. En sortant de ce défilé, elle reçoit à gauche l'Oued Melillo ; à droite s'étend la vaste plaine désertique de Tafrata. Après les dernières pentes de la chaîne des Riata, le fleuve entre en plaine : c'est la plaine dite de Djel et de Gâret sur la rive gauche, d'Angad sur la rive droite. Il décrit une immense boucle vers l'est jusqu'au confluent de l'Oued Ksob, puis se fraye un chemin entre le Djebel Beni Snassen et le Djebel Kebdana ; les hauteurs de ce dernier massif l'accompagnent jusqu'à la mer, pendant que sur la rive droite s'étend la plaine de Trifa.

Les chapitres II et III du tome 1er des *Documents* sont consacrés à l'étude de la région située (2) entre les montagnes de Debdou au sud, la mer au nord, la Moulouïa à l'ouest, la frontière algérienne à l'est ; c'est la rive droite du bassin algérien de la Moulouïa, augmentée de la plaine d'Oudjda. Celle-ci, qui va jusqu'à Lalla-Marnia, n'est que le prolongement vers l'Algé-

(1) A. D. M., p. 877.
(2) *Documents* I, pp. 109-110.
(3) *Documents* I, p. 112.

rie de la plaine d'Angad, dont elle n'est séparée que par des hauteurs peu accentuées ; elle déverse ses eaux dans la Tafna.

Dans l'espace ainsi délimité, MM. de la Martinière et Lacroix étudient successivement l'orographie, l'hydrographie, les routes, les lieux habités, les influences religieuses ; puis ils insistent sur les tribus placées entre la frontière et la Moulouïa. Nos auteurs n'ignorent donc pas (et c'est un éloge qui s'applique à l'ensemble de leur œuvre) à quel point la géographie politique est commandée par la géographie physique et qu'on ne peut comprendre celle-là si l'on n'a d'abord envisagé celle-ci. Néanmoins, tout ce qui concerne les populations reçoit, comme de juste, les développements les plus étendus.

La région entre la frontière et la Moulouïa (1) est formée alternativement de plaines et de montagnes ; ici comme dans tout le Nord Africain, les Arabes habitent surtout la plaine, les Berbères se rencontrent de préférence dans la montagne.

Les populations voisines de la frontière forment cinq groupes principaux, sortes de confédérations composées de tribus d'origine commune, autour desquelles sont venues se ranger les tribus isolées trop faibles pour résister seules. Ce sont les Mehaïa, Arabes Hilaliens pour la plupart ; les Beni-bou-Zeggou, sédentaires vivant sous la tente et parlant le Chelha ; les Sedjaa, Arabes de race et de langue ; les Angad, de race arabe, séparés en deux par les montagnes des Beni-Snassen ; enfin les Beni-Snassen, Berbères Zenata chassés de la plaine d'Egris par l'invasion arabe. Nous ne pouvons suivre nos auteurs dans les détails très intéressants qu'ils donnent sur ces populations et sur leurs relations avec l'amel d'Oudjda.

A l'ouest de la Moulouïa (2), entre la mer et Taza, s'étend une vaste région qui comprend toute la rive gauche du bassin inférieur de ce fleuve ; on peut y joindre, vers le nord, le domaine hydrographique de quelques petits fleuves côtiers qui arrosent le pays des Guelaïa.

Le chapitre IV des *Documents* s'occupe de cette contrée. Peut-être ne constitue-t-elle pas une région vraiment naturelle et eût-il mieux valu l'étudier partie avec la rive droite du fleuve, à

(1) *Documents*, p. 138.
(2) *Documents*, p. 221.

laquelle, de l'aveu même de nos auteurs, elle est identique par l'aspect, partie avec le Rif. On rencontre, ici comme sur la rive droite de la Moulouïa, des massifs montagneux assez importants, séparés par de grandes plaines ; mais les plus élevés de ces massifs se dressent aux extrémités de la région ; ce sont : au nord les montagnes des Guelaïa et des Kebdana, qui ne sont à proprement parler que l'extrémité orientale de la chaîne du Rif, au sud la partie du Moyen-Atlas qu'habitent les Beni Ouaraïne. Dans les plaines comprises entre les deux, notamment dans la plaine désertique de Garet, qui nous montre la flore saharienne et les dunes par 35° 6 de latitude nord, on trouve des nomades d'origines diverses, Arabes ou Berbères. Au nord, dans la partie montagneuse et maritime, habitent deux grandes tribus berbères de race et de langue, les Kebdana et les Guelaïa ; c'est un pays fertile à population très dense.

III

Le Rif (1) est un grand massif côtier composé de terrains anciens, qu'accompagnent des roches éruptives. Il est nettement limité à l'est par le désert de Garet (ou même, si l'on veut, par la Moulouïa), au sud par le profond sillon longitudinal de l'Oued Innaouen qui est un des traits les plus importants de la géographie physique du Maroc, et par où passe l'antique voie commerciale de Tlemcen à Fez par Oudjda et Taza. A l'ouest, la limite, tout en restant bien définie au point de vue géologique, est moins marquée au point de vue topographique et politique, là où le Rif confine aux Djebala.

Le Rif (2) est un des pays les moins connus du monde. Il y a là un espace d'au moins 23,000 kilomètres carrés sur lesquels on ne possède que de bien vagues renseignements. Roland Frejus, en 1666, Duveyrier, en 1888, sont les seuls Européens qui aient réussi le premier à traverser, le second à aborder le Rif. Les précieux itinéraires de De Foucauld s'arrêtent à Chechaouen.

Le système montagneux du Rif, qui va du cap Tres Forcas à la pointe de Ceuta, comprend une série de chaînes parallèles,

---

(1) *Documents*, chap. V, VI et VII.
(2) *Documents*, p. 305.

contre-partie des chaînes espagnoles; la chaîne côtière a de 1400 à 2200 mètres. Grâce au climat froid et humide, de belles forêts couvrent les pentes; les arbres fruitiers sont nombreux. C'est une région qui, en somme, doit ressembler à beaucoup d'égards à la Grande Kabylie.

Nous ne pouvons suivre MM. de la Martinière et Lacroix dans leur étude des tribus du Rif, les unes très fortes et très importantes, les autres très faibles. Pour chacune d'elles, ils indiquent, autant qu'on peut les connaître, l'habitat et le genre de vie, les influences politiques et religieuses, fournissent quelques renseignements statistiques On trouve là des tribus qui portent des noms illustres dans l'histoire du Maghreb, telles que les Sanhadja, les Ketama, les R'omara.

L'histoire du Rif (1) dérive de sa condition géographique. Elle se résume dans un isolement complet à toutes les époques. Elle est étrange comme tout ce qui concerne ce mystérieux pays. On voit persister là de vieilles religions : christianisme, judaïsme, cultes berbères; on y voit naître des schismes de l'islam.

Les *présides* (2) espagnols du Rif présentent moins d'intérêt qu'on ne pourrait s'y attendre. Les Espagnols, on l'a bien vu à Melila en 1895, y sont bloqués par les Rifains et comme sequestrés. Au Peñon de Velez par exemple, ils ne sont pas admis à débarquer sur le continent, éloigné de l'îlot de 85 mètres, ils font venir l'eau de Malaga pour ravitailler la petite garnison.

IV

On désigne au Maroc, sous le nom de *Djebala* (3) ou habitants de la montagne, les tribus berbères plus ou moins arabisées qui entourent le Rif et le séparent comme un écran du Tell occidental marocain. Cette contrée, presque aussi peu connue que le Rif, s'étend des environs de Tetouan au nord jusque près de Fez au sud; elle va à l'ouest jusqu'aux plaines littorales qui commencent vers Ksar-el-Kebir.

Le pays des Djebala forme une transition insensible avec le district rifain; il est plus riche et plus fertile, surtout la vallée

(1) *Documents*, p. 255.
(2) *Documents*, chap. IX, pp. 392 et suivantes.
(3) *Documents*, chap. X, p. 407.

du Ouar'ra. Le territoire des Beni-Arous est un immense verger.

Les Djebala se caractérisent par l'emploi de la langue arabe, le port de la *djebala* au lieu du burnous, l'habitat en dchour ou villages, formant parfois des agglomérations considérables, et diverses coutumes spéciales, notamment l'habitude d'enlever dans les tribus voisines des jeunes garçons ou filles pour en faire des danseurs ou danseuses, l'usage du *samet* ou gelée de raisin, etc. Ces indigènes sont en général de petite taille, mais trapus et vigoureux.

Parmi les principales tribus de *Djebala,* citons : au nord de Tetouan, les Andjera et les Haouz ; entre Tetouan et le bassin du Sebou, les Beni-Ouad-Ras, les Akhmas, une des tribus les plus nombreuses du Nord marocain ; dans le bassin du Sebou, les Masmouda, vieille tribu berbère bien connue d'Ibn-Khaldoun, les Beni-Messara, les Fichtala, enfin les Branès, derniers représentants d'une des grandes familles de la race berbère.

V

MM. de la Martinière et Lacroix ont consacré un chapitre spécial (1) aux influences religieuses et politiques qui s'exercent au nord-est du Maroc. Cette question, intéressant moins directement la géographie, nous n'y insisterons pas. Ces influences se divisent en deux groupes principaux : Les *Drissiïn* ou descendants de Moula-Idris, qui ont deux grands centres d'influence : le Djebel Zerhoun, où est enterré leur fondateur, et la mosquée des Cheurfa de Fez ; les *Alaouïn* ou descendants de Moula-Ali, mort au Tafilelt. Le chapitre se termine par une étude sur les chérifs d'Ouazzan, protégés français. On a quelquefois mis en doute l'ascendant du chérif, compromis, disait-on, par sa conduite privée et ses relations envers nous. En réalité, il est malgré tout, le premier personnage de l'empire après le sultan, et reste un des facteurs les plus importants de la question marocaine (2). Ces trop brèves indi-

(1) *Documents*, chap. VIII, pp. 361 et suivantes.

(2) Les *Documents* renferment encore d'intéressants itinéraires du Maroc vers la frontière algérienne, notamment le réseau de l'itinéraire de Fez à Oudjda, de M. de la Martinière (chap. XI, p. 365 et suivantes) ; le texte français et arabe du traité de Lalla-Marnia ; un index bibliographique des principaux ouvrages consultés.

cations suffisent peut-être à faire comprendre tout l'intérêt géographique du grand ouvrage de MM. de la Martinière et Lacroix, dont nous essaierons, dans un prochain article, d'analyser le deuxième volume. Terminons, comme nous avons commencé, en exprimant un regret : celui que tous ceux qui s'intéressent à la géographie de l'Afrique du Nord ne puissent consulter ces *Documents* d'une inappréciable valeur, qui leur rendraient de si grands services.

AUGUSTIN BERNARD.

Les Italiens en Ethiopie

CONFÉRENCE AVEC PROJECTIONS LUMINEUSES

FAITE LE MERCREDI 7 AVRIL 1897

Par M. Ph. ARON, Avocat

MESDAMES,
MESSIEURS,

Les voyageurs qui ont visité l'Abyssinie, ou pour me servir d'une expression géographiquement plus exacte l'Ethiopie (1), l'ont qualifiée « de pays de miel et de beurre » en raison du grand nombre d'abeilles et de bestiaux qu'on y rencontre. D'autres encore l'ont surnommée « la Suisse africaine ». En réalité l'Ethiopie est un immense plateau granitique coupé de vallées profondes, qui se dresse entre la mer Rouge et le Nil et dont les différentes altitudes varient entre mille et quatre mille cinq cents mètres. Le sol est fertile, le climat relativement sain, sauf pendant le mois qui précède et celui qui suit la saison des pluies. Les populations sont en majeure partie chrétiennes.

L'Ethiopie (1) n'a pas de frontières bien précises. Ses principales provinces sont le Tigré, le Choa, le Harrar. On y comprend généralement aussi le pays Galla.

Il n'y a pas de capitale proprement dite, car le siège du Gouvernement a souvent varié avec le souverain au pouvoir.

On s'accorde cependant à considérer Gondar (2) comme la capitale religieuse du royaume. C'est une des rares villes où subsistent encore quelques vestiges d'architecture, et l'on y trouve, nous dit Reclus, les débris d'un gimp ou château fort qui, malgré son état de délabrement, est encore la plus superbe construction de l'Ethiopie.

Des portions entières du palais ont été méthodiquement démolies. « Puisque nous ne devons point bâtir de palais, disait une reine au milieu du siècle, pourquoi laisserions-nous subsister ceux des autres. »

(1) Carte de l'Ethiopie. Gondar. Projections lumineuses.
(2) Gondar. Projections lumineuses.

Soumise au régime féodal, en proie aux factions, l'Ethiopie n'a eu un semblant de gouvernement régulier que depuis 1855, époque où le Négus Théodoros parvint à soumettre les différents ras ou seigneurs qui administraient despotiquement et sans contrôle, les différentes provinces du territoire.

Ce fut sous le règne de Théodoros que les Anglais pénétrèrent dans le pays. Ils venaient délivrer leur ambassadeur, qui avait été retenu prisonnier avec d'autres Européens par le Négus. Ce dernier, après avoir vainement tenté d'organiser la résistance et de tenir tête aux Européens et aux populations qui s'étaient révoltées contre lui à leur approche, se tua sur le champ de bataille de Magdala, ne voulant pas tomber vivant aux mains de ses ennemis (1869). Plus prudents et plus expérimentés que les Italiens, les Anglais comprirent qu'ils n'avaient pas intérêt à s'établir dans le pays et l'évacuèrent après avoir vengé leur honneur national.

Il n'y a plus aucun gouvernement régulier de 1869 jusqu'à 1879, époque à laquelle Johannès parvint à succéder à Théodoros.

Les Italiens prirent pied sur le littoral de la mer Rouge (1880). Ils installèrent d'abord une petite colonie industrielle à Assab et y exploitèrent des salines. En 1885, les Anglais leur cédèrent Massouah (1). Cette ville est bâtie sur un îlot de corail ayant 1 kilomètre de longueur sur une largeur de 300 mètres. Elle est reliée par un aqueduc à un autre îlot, qui est lui-même rattaché par une digue à la terre ferme.

Aussi la nécessité d'alimenter leur colonie en eau potable obligea-t-elle les Italiens à étendre leur domination sur le rivage africain, et, de 1885 à 1890, ils prirent possession de la longue bande de territoire qui va de Massouah à Assab, le long de la mer. Ils lui donnèrent le nom de colonie Erythrée.

Pendant cette période, ils se heurtèrent deux fois aux troupes du négus Johannès, à Dogali en 1887 et à Saati en 1888. Les deux rencontres ne furent pas heureuses pour les Italiens. A Dogali surtout le ras Aloula en massacra 500, et une dizaine à peine purent échapper au carnage.

(1) Massouah. Projection lumineuse.

A la suite de ces deux victoires, Johannès fit entendre de sages conseils à ses adversaires et leur démontra qu'étant les uns et les autres de religion chrétienne ils avaient tout intérêt à ne plus se combattre, pour pouvoir lutter contre les hordes du Madhi qui menaçaient d'envahir le nord de l'Ethiopie. La paix fut signée, et le négus put organiser à loisir une expédition contre les Derviches.

C'est en combattant contre eux que le négus Johannès fut tué à la bataille de Metema (12 mars 1889).

Menelick succèda à Johannès et fut couronné empereur à Enttotto le 3 novembre suivant.

Menelick (1) est le principal personnage de ma conférence. Il convient donc de nous transporter auprès de lui, et, si vous le voulez bien, nous prendrons pour guide M. J. G. Vanderheym. Envoyé en Ethiopie par la compagnie commerciale franco-africaine, il a vécu vingt mois environ avec le négus et nous a donné ses impressions de voyage dans un excellent livre édité par Hachette et intitulé : *Une expédition avec le négus Menelick, vingt mois en Abyssinie.*

Cet ouvrage est précédé d'une magistrale préface de Jules Claretie, à laquelle j'emprunte les quelques extraits suivants :

« Cher Monsieur,

« Votre livre arrive à son heure et au moment où, on peut le dire sans exagération, le monde entier a les yeux tournés sur ce coin de terre que Menelick emplit de ses hauts faits. Vous avez eu l'étrange bonne fortune, que pour un peu vous auriez payée cher, de vo r de près, d'étudier ce personnage quasi légendaire, entouré d'une sorte d'auréole rouge, et vous en avez tracé un portrait que l'histoire devra consulter. Ce qui me plaît dans votre témoignage, c'est sa précision. Votre plume a la netteté, le relief, la sincérité des instantanés qu'a pu prendre votre détective photographique. Le négus est là vivant, agissant, attirant et terrible.

« Je lisais, il y a quelques jours, un article du Correspondant où Menelick est présenté sous un aspect plus brillant, et je me

(1) Menelick. Projection lumineuse.

figurais ce héros — car c'est un héros — sous des traits plus sympathiques. Il y a du prophète en lui, du mystique et aussi de l'homme moderne. Il croit à l'intervention de Dieu dans ses batailles et, vous l'avez dit, aux vertus de l'iodoforme après la tuerie. Vous le montrez surveillant des expériences de dynamite, et l'on nous apprend qu'il vient de commander, à son effigie, des timbres-poste tout comme un ministre des télégraphes de notre République. Il est chrétien, il déplore le sang que les Italiens, dit-il, le contraignent à verser, et dans cette expédition contre les Oualamos, à laquelle vous avez assisté, il semble prendre plaisir à loger les balles de son winchester dans de l'humaine chair noire.

« Vous pouvez, cher Monsieur, vous vanter d'avoir vu là d'horribles et stupéfiants spectacles. Il me semble, en vous lisant, entendre les soldats du roi d'Ethiopie hurler leur sinistre chant de guerre.

> Chantez, vautours !
> Vous aurez en pâture
> De la chair d'homme !

« Quand je pense que les bataillons du malheureux Baratieri ont entendu cet hymne du massacre, je songe à tous ces deuils des mères italiennes dont les lances abyssines ont tué, dont les armes recourbées ont tailladé les fils. L'Afrique noire aura bu bien du sang européen avant qu'elle nous ait livré son secret. Je sais que tout pas en avant s'achète par de tels sacrifices, et que le progrès est une plante qui plonge ses racines dans un lugubre humus nourri de cadavres. Ne pourrait-on rêver des conquêtes sans égorgements ? L'Italie, héroïquement, donne ses enfants pour une idée. La France a donné de même les siens. Nous avons tous ressenti une impression de pitié lorsque nous avons appris le désastre que les soldats de race latine avaient subi. Nous nous rappelions pourtant qu'à l'heure de nos défaites, ce Menelik, dont vous avez été l'hôte, apprenant qu'on exigeait de nous une rançon de guerre offrait, par un mouvement généreux et d'une naïveté touchante, une partie de son trésor pour payer cette dette ; pour « racheter », comme il disait, la France.

« Cet homme n'a rien de vulgaire. Il se dresse au milieu de nos débilités d'intellectuels ou de nos subtilités de politiciens,

comme une incarnation brutale et pourtant imposante du patriotisme et de la résistance à l'étranger. Il y a du Théodoros en lui, avec plus de grandeur d'âme. Il n'a pas la poésie hautaine et à la fois mélancolique d'un Abd-el-Kader, mais il en a l'énergie et, dans l'attaque et la tactique, le génie. Il ne fait pas bon le voir apparaître dans la fumée rouge du combat, et il semble alors une sorte de démon noir, mais c'est le démon de la Patrie. Il défend aux mortels venus de loin d'approcher des tombeaux de ses pères ».

Les extraits que je viens de vous lire constituent un si frappant portrait de Menelik qu'ils me dispensent de vous en tracer un autre. Avec Vanderheym arrivons à Addis-Ababa, la nouvelle capitale de Menelik II, empereur d'Abyssinie, roi des rois d'Ethiopie, élu du Seigneur, lion vainqueur de la Tribu de Judas, tous titres que le Négus affectionne particulièrement.

Menelik II, nous dit notre guide, est le fils naturel du roi du Choa Haouelou, lui même fils de Sallé-Sallasié et d'une mendiante recueillie par lui au Palais.

A dix-neuf ans Menelik s'échappa de la Cour de Théodoros qui le tenait prisonnier. Il fut aidé dans sa fuite par la fille de ce puissant négus, qu'il avait séduite.

Menelik II doit être né en 1845.

Addis-Ababa (1) est situé à l'endroit où se trouve sur les cartes le nom de Finfinni. Il y a là des sources d'eau chaude où Menelik passe quelques semaines de l'année en villégiature. Ces sources sont situées à dix minutes du Palais, et cependant lorsque le négus y campe il emmène avec lui toute sa cour et habite sous des tentes comme en expédition.

Ankober, où résidait l'empereur il y a quelques années, est maintenant une ville morte; sa population a été décimée par le choléra et la famine de 1892.

Entotto à quelques trois cents mètres au-dessous d'Addis-Ababa est également désertée, les maisons y tombent en ruines, et les bois dont elles étaient construites sont transportés pour faire de nouvelles habitations dans la capitale nouvelle. Deux églises, dont l'une en pierre et inachevée d'ailleurs, sont seules

(1) Addis-Ababa, Le Guébi. Projection lumineuse.

entretenues, le négus s'y rendant souvent en pélérinage avec toute sa cour.

Au contraire, Addis-Ababa, en langage amharique « nouvelle fleur », est une cité naissante. Les maisons sortent de terre à vue d'œil pour ainsi dire, et le marché y prend de jour en jour plus d'importance. La population est flottante et très difficile à évaluer. Le roi y réside avec sa suite immédiate et environ 10,000 hommes, mais lorsqu'un roi tributaire ou un gouverneur général de province vient apporter l'impôt annuel à l'empereur, il amène avec lui la majeure partie de ses vassaux; la population se trouve ainsi considérablement augmentée.

Le Guébi, palais impérial, est entouré de plusieurs enceintes en branches ou de petits murs en pierre et boue. Il se compose de plusieurs habitations dominées par l'Elfigne, demeure particulière du Négus et de l'impératrice Taitou.

Vanderheym fut présenté à Menelick le surlendemain de son arrivée à Addis-Ababa, et voici comment il conte cette présentation :

« Après avoir traversé quelques cours séparées par des clôtures en branches et avoir fait antichambre dans l'une d'elles pendant deux bonnes heures assis sur une poutre, je fus introduit auprès de sa Majesté.

Le souverain n'aimant pas que l'on vienne les mains vides, j'avais apporté quelques pièces d'étoffes de soie. Aussi sa Majesté me reçut-elle d'une façon charmante. Accroupi sur un fauteuil pliant, recouvert de peluche vieil or, au milieu d'une pelouse, l'empereur était entouré d'une foule de seigneurs. L'un deux projetait sur lui l'ombre d'un vaste parasol rouge brodé d'or.

La physionomie intelligente de Menelick plaît au premier abord. Sa barbe légèrement grisonnante entoure une figure très noire et grêlée. Une chemise de soie de couleur, un pantalon de cotonnade blanche, un chamma en coton blanc très fin et un burnous de satin noir brodé d'or forment son habillement ; un vaste feutre noir à larges bords et un serre-tête en mousseline blanche cachent sa calvitie. Ses mains sont énormes, ainsi que ses pieds, qu'il chausse de souliers Molière sans lacets ou de chaussettes de soie. Quelquefois, mais rarement, il met chaussettes et souliers ensemble.

Les seigneurs qui l'entourent épient ses moindres gestes et suivent chacun de ses regards pour devancer ses ordres.

L'audience ne dura que quelques minutes. L'empereur me souhaita la bienvenue et me demanda si j'avais fait un bon voyage. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il espérait que je me plairais dans son pays. Le Grasmatch Joseph nous servait d'interprète. Nous prîmes congé du Négus en nous inclinant à la mode abyssine, tout en embrassant notre main gauche, mais nous fûmes obligés de rester à déjeuner au palais. »

Après l'empereur l'impératrice Taitou. (1)

Vanderheym a eu l'insigne honneur de la photographier. En voyant la figure peu sympathique et les formes peu sculpturales de la compagne de Menelik, on ne comprend pas les passions et les crimes qu'elle a inspirées aux souverains Ethiopiens.

Elle eut pour premier mari officiel, nous dit l'auteur, le général Ouled Gabriel attaché à l'empereur Théodoros, qui aussitôt après son mariage, mit aux fers son officier pour écarter celui-ci.

A la mort de Théodoros, elle épousa le général Thelé Gorguis, mais divorça bientôt pour épouser le gouverneur d'une province que le roi Jean fit prisonnier.

Elle se retira dans un couvent puis épousa le général Zékargatcho. Menelik la vit, la fit enlever, et ordonna de mettre aux fers son mari, qui mourut peu après assassiné. Il en fit l'impératrice actuelle Taitou, répudiant à cause d'elle sa première femme. Elle avait trente ans lorsqu'il l'épousa, en avril 1893.

Chaque jour Menelik (2) se rend à la chapelle du Guébi; les dimanches et fêtes il entend la messe avec l'impératrice à l'église de la Trinité, située non loin du Palais (3). C'est devant cette église que les jours de fête les prêtres dansent et hurlent des chansons religieuses en agitant des crecelles de cuivre et en brandissant vers le ciel la béquille qui leur sert d'appui pendant les offices.

(1) L'impératrice Taitou. Projection lumineuse.
(2) Ménélik visitant les églises. Projection lumineuse
(3) Danse des prêtres abyssins. Projection lumineuse.

Menelik, continue Vanderheym, fait tous ses efforts pour combattre les menées du clergé, qui se montre très hostile à toutes les nouveautés. Un jour les prêtres de sa cour lui ayant reproché de s'être laissé photographier par un Européen parce que le diable était dans l'appareil : « Idiots, leur dit-il, c'est au contraire Dieu qui a créé les matières qui permettent l'exécution d'un tel travail. Ne me racontez plus de telles sornettes, ou je vous fais rouer de coups. »

Lorsque l'empereur (1) sort, il est escorté de quelques milliers de soldats armés de fusils ou de lances et de boucliers. De loin c'est une masse grouillante et bariolée, blanche, noire et rouge. L'habillement des Abyssins est fort sommaire. Il se compose d'un léger pantalon blanc venant à mi-jambes, d'un grand péplum blanc coupé par le milieu d'une bande rouge et qu'ils drapent à l'antique. Quelques-uns portent un burnous de laine ou de soie noire et des chapeaux de feutres mous à larges bords. Un long sabre en forme de glaive au côté droit et une ceinture-cartouchière achèvent leur toilette. Le fusil et le bouclier sont confiés à un domestique de leur suite.

Quant au Négus, il chemine sous une grande ombrelle rouge à franges d'or, portée par un favori. Il est monté sur un fort mulet richement caparaçonné d'étoffes éclatantes et harnaché de cuirs brodés de fils d'or et d'argent avec écussons à ses armes, qui représentent un lion mitré, tenant dans sa patte droite un bâton enrubanné terminé par une croix. Des soldats portent son bouclier, son fusil, et souvent une chaise couverte d'une housse en andrinople.

L'impératrice sort rarement ; son cortège est également fort nombreux. Elle est montée sur un mulet, à califourchon, ainsi que les femmes de sa suite. Sa tête est voilée de tissus de mousseline cachant sa figure, que bien peu de personnes ont pu voir, car, par ordre, le vide se fait comme par enchantement partout où elle doit passer.

Autour de leurs Majestés abyssines gravitent d'autres étoiles de moindre grandeur, formant une véritable cour.

Citons le léké Mékouas Abato et le léké Mékouas Adeno,

---

(1) Ménélik et son escorte. Projection lumineuse.

qui, en temps de guerre, se tiennent sous l'ombrelle rouge brodée d'or qui abrite ordinairement Menelik, pendant que ce dernier occupe une place moins désignée comme cible à l'attention des ennemis.

Nommons encore le général Tessama, cousin de l'impératrice, l'interprète Joseph Negoussié, le ras Dargué, oncle de l'empereur et ami des Européens, le ras Mikael, gendre de Menelik et le seul membre de sa famille qui soit musulman, enfin le ras Makonnen (1), gouverneur du Harrar, soldat brillant et diplomate habile qui a été en mission en Italie en 1880 et devait encore rencontrer les Italiens, mais dans des conditions moins pacifiques en 1896, où il fut l'un de leurs principaux vainqueurs.

La nourriture des Abyssins n'est pas compliquée. Du pain mal préparé et mal cuit, des sauces au poivre rouge, du mouton, du miel, du beurre, forment la base des repas ordinaires. Les jours de festin on mange le brondo, qui consiste en quartiers de viande de bœuf cru, fraîchement tué et fortement assaisonné de poivre.

Ce dernier mets, dont les Ethiopiens sont très friands, leur donne le tœnia, mais grâce à une absorption fréquente de graines de kousso, ils parviennent à se débarrasser de cet hôte désagréable.

Menelik convie souvent les notables étrangers et ses principaux courtisans à des repas solennels ; après les repas il tient audience.

Pour compléter ma description, j'emprunte encore à Vanderheym les passages suivants :

« Menelik est très matinal. A peine le jour levé, il sort de son appartement, et rôde dans les cours du Guébi, entouré de ses favoris, toujours sous son ombrelle rouge, que porte l'un deux. Il va et vient, constamment occupé à surveiller quelques travaux, montage de scies mécaniques, pose de conduites d'eau, réparation de pièces d'artillerie ou de fusils, confection de colliers de mulets et de boucliers garnis d'argent qu'il distribue comme récompense.

« D'autres jours il surveille les plantations de ses jardins, où

(1) Le ras Makonnen. Projection lumineuse.

poussent des légumes dont les graines ont été nouvellement apportées de France.

« L'empereur est d'une activité infatigable ; lorsqu'il surveille des travaux de construction, de canalisation ou de barrage d'une rivière et qu'on a besoin de pierres, il descend de son mulet et, donnant l'exemple, en porte une à l'endroit voulu. Aussitôt toute sa suite, favoris, courtisans, généraux, juges, prêtres, jusqu'au dernier des domestiques, fait de même : chacun apporte sa pierre, et le nombre dépasse bientôt celui qui est nécessaire.

« La langue usuelle en Ethiopie est l'amharique, qu'il ne faut pas confondre avec le guèze ecclésiastique, employé seulement par les prêtres et par les savants.

« Le guèze, paraît, du moins à ce que prétendent les linguistes, se rapprocher de l'hébreu et de l'arabe. L'amharique descend du guèze, s'il faut en croire les savants qui se sont spécialement occupés de l'étude des langues orientales, mais forme néanmoins une langue très distincte.

« L'alphabet amharique ou abyssin se compose de 33 lettres ; chacune d'elles forme 7 caractères différents, plus vingt diphtongues, ce qui fait donc 251 caractères. Presque chaque caractère donne une syllabe, ce qui rend l'orthographe facile à apprendre.

« Il n'y a pas de littérature proprement dite en Abyssinie, à moins de compter comme telle les chants guerriers que les chanteurs abyssins, comme les troubadours du moyen âge, psalmodient à la fin des repas, s'accompagnant sur des instruments monocordes qui rendent nerveux les gens les plus calmes.

« Les grands personnages ne savent pas écrire. Ils traînent toujours à leur suite un ou plusieurs secrétaires, bambins généralement instruits par les prêtres.

« Chaque seigneur possède un sceau grossièrement gravé sur cuivre, qu'il appose à la fin de ses lettres (1). Le négus et les évêques ont seuls le privilège de mettre leur cachet au commencement de leurs missives.

(1) Cachet de l'empereur. Projection lumineuse.

« Les fêtes religieuses sont fort nombreuses et correspondent toujours à un jour de jeûne.

« Outre les dimanches qui sont un prétexte pour les Abyssins de se livrer à leur occupation favorite, la paresse, il y a chaque mois une quinzaine de jours fériés. Ce sont les Sainte-Marie, Saint-Taclaïmanot, Saint-Jean, Saint-Abbo, Saint-Michel, Saint-Emmanuel, Saint-Georges, la fête du Sauveur, etc.

« La Mascale ou fête de la Croix (1) est la plus grande fête annuelle; il y a cérémonie au Guébi. Le clergé sort en costume d'apparat, on tire le canon, etc. Les vassaux du Négus, gouverneurs de province, viennent généralement pour ce jour-là à la résidence impériale. C'est aussi le moment des règlements de comptes de fin d'année entre seigneurs et négociants.

« Le jour de la « flagellation » (2), les partisans des chefs se rendent chez leurs voisins, pour leur demander à manger. Il est d'usage de leur donner du pain ou de quoi en acheter. Mais, le soir de ce jour, les esprits sont échauffés par le tetch que l'on boit dans ces visites. Il s'en suit des bagarres, et souvent la maison d'un chef un peu avare est le théâtre d'un siège en règle qui finit par du sang de part et d'autre. Le caractère querelleur et batailleur des Abyssins se plaît à ce genre de luttes ».

L'armée éthiopienne se compose d'éléments très irréguliers en dehors de l'artillerie qui forme un corps permanent, ayant un uniforme.

Avant la guerre avec l'Italie, l'artillerie du Négus (3) se composait d'une cinquantaine de pièces de montagne ou mitrailleuses, dont quelques-unes avaient été prises aux Madhistes, qui s'en étaient emparés eux-mêmes à Khartoum.

Les gouverneurs de province étaient autorisés, suivant les circonstances, à posséder deux ou trois canons, mais n'avaient pas le droit d'augmenter leur armement de crainte de rébellion

(1) Fête de l'exaltation de la Croix. Projection lumineuse.
(2) Cérémonie religieuse. Prêtres abyssins en tenue de cérémonie. Projection lumineuse.
(3) Artillerie du Négus. Projection lumineuse.
(4) Une fantasia. Projection lumineuse.

envers le Négus. Le ras Makonnen, en qui Menelick a la plus grande confiance, est seul autorisé à avoir dix pièces d'artillerie à Harrar, sa résidence habituelle.

Depuis les désastres des Italiens, le nombre des canons a triplé.

Le reste de l'armée est formé par les milices réunies par les soins et sous les ordres des différents ras, mais qui ne rassemblent au grand complet qu'en temps de guerre.

Les guerriers abyssins connaissent admirablement les défilés de leurs montagnes et y évoluent malgré les obstacles naturels avec la plus grande facilité.

L'infanterie (1) est composée de tireurs très expérimentés, armés de fusils modernes.

Le cavalier abyssin ne monte son cheval de guerre qu'au moment de la bataille. En route, il voyage à dos de mulet. Il combat avec la lance, le poignard et le bouclier. Les chefs portent sur la tête comme marque distinctive du commandement la crinière du lion.

Cavaliers et fantassins sont sobres et infatigables. Bien qu'abondamment pourvus de vivres en temps d'expédition, un peu de grain leur suffit au besoin.

Derrière les troupes, cheminent les femmes, les enfants, les esclaves, chargés du ravitaillement et de l'organisation du camp.

Lorsque Menelik prend le commandement de l'armée, il donne à ses guerriers l'exemple de la fermeté et de l'endurance. Il ne se repose sur personne du soin de tout surveiller et de tout diriger.

Les Italiens allaient se heurter à ces troupes (2) au cours de l'expédition qui devait aboutir au désastre d'Adou.

C'est à M. Crispi (3), ancien premier ministre du roi Humbert, qu'incombe toute la responsabilité des échecs subis par l'armée italienne.

Jaloux de la France, et ne nous ayant pas pardonné notre réussite en Tunisie, Crispi a voulu trouver dans des succès

---

(1) Soldats abyssins. Projection lumineuse.
(2) Crispi. Projection lumineuse.
(3) Carte de l'Erythrée. Projection lumineuse.

coloniaux un dérivatif à l'impopularité résultant pour lui des embarras inextricables de sa politique financière et des charges sans cesse croissantes imposées par ses alliances.

Au début de son règne, Menelik était tout disposé à favoriser les Italiens qui l'avaient aidé à se faire proclamer empereur, et, à la date du 14 mai 1889, c'est à-dire deux mois après avoir pris possession du pouvoir, il signa avec eux le traité d'Uciali, par lequel il leur confirmait la cession de territoires (1) à eux consentie par son prédecesseur, Johannès.

Ce fut l'exécution de l'article 17 de ce traité qui amena le désaccord entre les deux contractants. Aux termes de cet article, Menelik avait le droit de se faire représenter à l'étranger par les agents diplomatiques de l'Italie. Celle-ci interpréta cette clause comme étant obligatoire au lieu de facultative et voulut la considérer comme lui conférant sur l'Ethiopie un protectorat que Menelik n'était nullement disposé à accepter. Un de nos compatriotes, M. François Deloncle, signala au Négus la supercherie diplomatique dont il était victime, et ce dernier, indigné, chassa de sa cour le résident italien. La chute de Crispi, survenue un mois après, empêcha la guerre d'éclater en ce moment.

Sous les ministères Rudini et Gioletti, les relations des deux pays restèrent froides, mais les hostilités se bornent à quelques rencontres entre les troupes des frontières.

Pendant ce temps Menelik réorganisait son armée, se procurant des fusils et de l'artillerie, et lorsqu'en 1894 Crispi revint au pouvoir, le Négus était dores et déjà en état de résister à des agresseurs.

Depuis quelque temps, les Italiens avaient dépassé les anciennes limites du traité d'Uciali et avaient établi leur nouvelle frontière d'après une ligne partant du fleuve Sona pour suivre ensuite le cours du Mareb, le torrent Belesa, et aboutir à la rivière Endeli.

Vers la fin de 1894, Crispi prétextant que les possessions italiennes n'étaient pas suffisamment garanties, confie le commandement des troupes au général Baratieri (2) un des mille

---

(1) L'armée du Négus. Projection lumineuse.
(1) Baratieri. Projection lumineuse.

de Garibaldi et lui donne ordre d'occuper le Choa. Conformément aux ordres reçus, le nouveau gouverneur de l'Erythrée occupe successivement Adigrat, Adoua et différentes places fortes de la province envahie. A la fin du mois de septembre 1895, l'avant-garde des troupes italiennes avait pénétré dans l'Edda Mœni, à plus de 800 kilomètres de Massouah.

Pendant que les Italiens avançaient dans le pays Choan, encouragés par leurs succès passés à l'encontre du ras Mangascia et confiants, dans leur service de renseignements qui représentait les différents ras abyssins comme luttant entre eux, le Négus convoquait ses troupes. Le rassemblement s'opérait au lac Aschianghi, distant de 60 kilomètres environ du point terminus qu'avait atteint l'avant-garde italienne, et se terminait le 6 octobre 1895.

Menelik (1) revêtait alors son grand costume de guerre et prenait le commandement d'une armée de 275,000 hommes.

Le 7 décembre 1895, l'avant-garde de l'armée Choane, commandée par les ras Makonnen et Mangascia, rencontre à Amba Alaghi un détachement composé de 2,500 Italiens et Ascaris sous les ordres du major Toselli (2). Les Italiens se défendent courageusement mais succombent presque tous, y compris leur chef, au cadavre duquel le ras Makonnen fait rendre les honneurs militaires.

Quelques fuyards vont porter la nouvelle du désastre à Makallé. La nation italienne, douloureusement émue, approuve l'initiative du gouvernement, qui se décide à envoyer 20,000 hommes de renfort au général Baratieri.

Crispi avait toutefois à soutenir un très dur assaut de la part de ses adversaires politiques, mais encore maître de sa majorité parlementaire, il parvenait à se maintenir au pouvoir.

Pendant que Baratieri attendait ces renforts, Menelik continuait sa marche ascendante. Le 15 décembre, il s'empare d'Antolo. Les auxiliaires indigènes (3) des Italiens commencent à déserter en masse et vont grossir les rangs de l'armée du Négus.

(1) Menelik en costume de guerre. Projection lumineuse.
(2) Major Toselli. Projection lumineuse.
(3) Ascaris, auxiliaire indigène. Projection lumineuse.

Nos adversaires ne surent pas défendre avec des canons, écrit ce dernier à la reine Taitou, ce que nos anciens défendaient avec des pierres.

Après ce succès, l'armée éthiopienne se repose quelques jours pour célébrer les fêtes de Noël.

En janvier, la marche en avant est reprise, et le Négus arrive sous les murs de Makallé (1) occupé par les troupes du colonel Galiano, auquel s'étaient joints les survivants d'Amba Alaghi.

La place est rigoureusement investie, et les conduites qui l'alimentaient en eau potable sont coupées.

Le 15 janvier Makallé (2) capitule. Sa garnison obtient les honneurs de la guerre et se retire avec armes et bagages, sous la protection d'un détachement d'Ethiopiens chargé de la protéger et de la guider jusqu'au quartier général de Baratieri.

Pendant la fin du mois de janvier et le cours du mois de février, Baratieri reçoit ses premiers renforts. Le gouvernement italien décide qu'il cédera le commandement supérieur au général Baldissera, qui avait déjà été gouverneur de l'Erythrée. Mais avant son arrivée à Massouah, l'armée italienne va subir un dernier et irréparable désastre les 29 février et 1er mars 1896 à Abba Garima près Adoua (3).

J'emprunte le récit de cette sanglante bataille à Pierre Carette, chroniqueur de l'*Illustration*.

« Menacé par la famine, dont les premières atteintes se font déjà sentir, le général Baratieri se décide à reculer encore jusqu'à Delra-Damo et Adì-Caïé. Pour protéger la retraite de son matériel, qui tomberait aux mains des indigènes insurgés, dans le but aussi de prévenir une attaque du côté de l'ouest, il s'avance sur Adoua, qu'il croit évacué par l'ennemi.

« Les troupes italiennes sont formées en trois colonnes appuyées sur une réserve. Le général Albertone est à gauche et marche sur Abba-Garima. Le général Arimondi est au centre. A l'aile droite, près de Muriam Sciavitu, le général Dabormida déploie sa brigade. En réserve est le général Ellena.

(1) Panorama de Makallé. Projection lumineuse.
(2) Eclaireurs choans devant Makalé. Projection lumineuse.
(3) Adoua. Projection lumineuse.

« Mais les cols qui mènent à Adoua sont bien gardés. Le gros de l'armée de Menelik est là, fort de près de cent mille hommes. Le ras Makonnen fait face à la droite italienne. A gauche le ras Aloula laisse s'enferrer la colonne Albertone ; puis il l'attaque avec une vigueur extrême, massacrant tout et rejetant les survivants sur la brigade Arimondi. C'est en vain que le corps de réserve tente de prendre position : Il est bousculé par les troupes mêmes qu'il essaye de soutenir. La brigade de Dabormida est culbutée ; les hommes fuient devant la cavalerie gallas. Tout le matériel, soixante-douze canons et leurs munitions sont abandonnés aux Choans. Longtemps les fuyards sont poursuivis. Loin du principal champ de bataille et de carnage, les luttes partielles se poursuivent et recommencent. Les Italiens connaissent mal les sentiers, hésitent, s'égarent. Les plus acharnés de leurs ennemis (quels soldats ne deviennent pas féroces dans le feu du combat ?) les rejoignent par des raccourcis, les provoquent de nouveau, ou s'embusquent, pour les tirer, dans les anfractuosités des rochers. Pendant plusieurs jours, des Bersaglieri, des Alpins, isolés ou par bandes, errent dans les montagnes. Les plus heureux sont ceux que les Abyssins font prisonniers. Au camp Choan ils seront bien traités ».

Pendant que 2,000 hommes environ, appartenant pour la plupart à la brigade de réserve, se réfugient à Adigrat, le général Baratieri lui même ne s'arrête dans sa retraite qu'à Adi-Caié, à plus de cent kilomètres d'Adoua. Les généraux Arimonde et Dabormida sont parmi les morts. Le général Albertone est blessé et fait prison nier, et lorsque le général Baldissera (1) débarque à Massouah, il apprend qu'il arrive trop tard et se contente de réformer les débris de l'armée italienne à Asmara.

Menelik pouvait continuer sa marche victorieuse et poursuivre ses ennemis jusqu'à la Mer Rouge, mais, dans sa sagesse et sa modération, il décide de ne pas pousser plus avant le cours de ses succès et ne franchit pas la frontière italienne, se contentant d'investir Adigrat, le seul point fortifié que les Italiens occupent encore sur le territoire Choan.

(1) Baldissera. Projection lumineuse.

Un armistice est conclu avec le général Baldissera pour enterrer les morts, secourir et recueillir les blessés.

A la nouvelle du désastre d'Adoua, le ministère Crispi est renversé et remplacé par un ministère présidé par M. de Rudini (1).

Celui-ci n'accepte le pouvoir qu'à la condition de ne pas continuer cette guerre insensée et maudite et d'y mettre fin dans des conditions honorables, que la bonne volonté du Négus va considérablement faciliter.

Le 12 juin 1896, le général Baratieri est traduit devant un conseil de guerre réuni à Massouah et est acquitté à égalité de voix, après avoir pu justifier qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres pressants de Crispi. Celui-ci, avant la marche sur Adoua, lui avait encore télégraphié : « Je ne te demande pas comment tu comptes être vainqueur, je te demande d'être vainqueur ».

Superbes paroles dignes des temps héroïques, mais qui ont été la cause certaine du dernier désastre éprouvé par les Italiens.

La guerre est désormais finie : au mois de juillet, Menelik reçoit la mission Léontieff, qui lui est envoyée par le Tzar, et, à l'occasion du couronnement de ce dernier, il remet à son ambassadeur 50 prisonniers Italiens (2) qui, libérés le 15 juillet, arrivent en bonne santé 14 jours après à Djibouti.

En août, Léon XIII envoie auprès de Menelik Monseigneur Makaire (3), patriarche apostolique d'Alexandrie, chargé de négocier la question de la mise en liberté de tous les prisonniers. De son côté, le gouvernement italien accrédite auprès du négus le général Vallès et le major Nerazzini qui doivent discuter avec lui un traité de paix, dont les préliminaires sont signés le 26 octobre 1896.

En voici les conditions :

Art. 1er. — Cessation de l'état de guerre. Il existera entre les deux pays une amitié et une paix perpétuelle.

Art. 2. — Le traité d'Ucciali est aboli.

---

(2) de Rudini. Projection lumineuse.
(1) Prisonniers italiens arrivant à Djibouti. Projection lumineuse.
(2) Monseigneur Makaire. Projection lumineuse.

Art. 3. — L'indépendance absolue de l'Ethiopie est reconnue.

Art. 4. — Les parties contractantes n'étant pas d'accord sur la délimitation définitive des frontières, et étant désireuses de ne pas interrompre pour cette divergence les négociations de paix, il reste convenu que, dans le délai d'un an depuis la date du traité, des délégués spéciaux des deux gouvernements fixeront la frontière d'un commun accord. En attendant le *statu quo ante* sera respecté, et la frontière sera Mareb-Belesa-Muna (1).

Art. 5. — Jusqu'à délimitation définitive de la frontière, le gouvernement italien s'engage à ne pas céder le territoire à une autre puissance, et s'il voulait abandonner spontanément une portion quelconque du territoire, celle-ci rentrerait sous la domination de l'Ethiopie.

Art. 6. — Pour favoriser les rapports commerciaux et industriels, un accord ultérieur pourra être conclu.

Art. 7. — Le présent traité sera communiqué aux puissances par les parties contractantes.

Art. 8. — Le traité sera ratifié dans le délai d'un mois depuis la date de la convention.

Pour la libération des prisonniers, le traité stipule :

Les prisonniers sont déclarés libres. Menelik les renverra tous du Harrar pour les faire partir pour Zeïla aussitôt la ratification du traité reçue par télégramme.

La Croix-Rouge italienne pourra envoyer sa section jusqu'à Gildessa (Djaldessa), pour aller à la rencontre des prisonniers.

Le plénipotentiaire italien ayant spontanément reconnu les fortes dépenses faites par le gouvernement éthiopien pour l'entretien et la concentration des prisonniers, il est convenu que le remboursement en est dû au gouvernement abyssin.

L'empereur déclare qu'il n'en établit pas la somme, s'en remettant entièrement à l'équité du gouvernement italien.

Menelik, après avoir signé ces préliminaires de paix, a envoyé le même jour au roi Humbert le télégramme que voici :

Je suis heureux de faire connaître à Votre Majesté que le traité de paix a été signé aujourd'hui.

Dieu nous maintienne toujours amis.

Sachant que le 20 novembre est une grande fête pour votre auguste famille, je suis content qu'avec le royal bien vouloir de Votre Majesté et grâce aux sérieuses qualités d'intelligence du major Nerazzini, votre envoyé et plénipotentiaire, nous puissions faire, de cette date mémorable, un jour de joie pour les pères et les mères des prisonniers italiens.

Dieu conserve longue vie à Votre Majesté.

---

(1) Carte de l'Erythrée. Projection lumineuse.

On voit, par ce qui précède, que du commencement à la fin de la guerre, Menelik a fait preuve en toutes les circonstances d'un esprit chevaleresque et d'une courtoisie qui permettent de le classer au premier rang parmi les monarques les plus civilisés.

Depuis cette époque, l'opinion générale en Italie s'est de plus en plus montrée hostile à toute idée de reprise d'hostilité avec le Négus. On a décidé de réduire l'occupation au territoire proprement dit de l'Erythrée, même en delà des limites concédées par le dernier traité, et dans un but d'économie, le gouvernement italien, conformément aux indications fournies par les dernières élections législatives, semble décider à en abandonner l'exploitation à une grande compagnie coloniale.

Nous devons maintenant nous demander, et ce sera le dernier point que je traiterai dans cette conférence déjà trop longue, quelles ont été, au point de vue français, dont nous avons le devoir de nous préoccuper dans toutes les questions coloniales, les conséquences de la guerre Italo-Abyssine.

J'estime qu'elles ont été avantageuses pour nous.

La chute de Crispi, le roquet de la triple alliance, nous a débarrassé d'un adversaire dont l'unique préoccupation semblait être d'envenimer les rapports de la France et de l'Italie. Son âge avancé nous permet d'espérer qu'il ne reviendra jamais plus au pouvoir.

Aussi, nos relations avec l'Italie se sont-elles sensiblement améliorées. On a signé le traité tunisien, qui n'aurait jamais pu être conclu sous un ministère gallophobe.

La dernière guerre a mis en évidence les sentiments d'amitié que le Négus manifeste à notre égard et qui n'ont fait que s'accroître depuis, au détriment de l'Italie et même de l'Angleterre. C'est ainsi que les produits éthiopiens ont une tendance de plus en plus marquée à abandonner les routes de Massouah et de Zeilah pour se diriger sur Djibouti, qui nous appartient et dont le port a pris depuis deux ans une extension considérable.

Djibouti (1) est appelé à un avenir plus brillant encore, si, comme on l'espère, cette ville devient tête de ligne d'un che-

(1) Djibouti. Projection lumineuse.

min de fer devant aboutir au Harrar (1). Des pourparlers très sérieux sont engagés dans ce sens avec Menelik, et s'ils réussissent, le commerce français y aura gagné de nouveaux débouchés importants, qui seront d'autant plus appréciés qu'ils n'auront nécessité aucune expédition militaire et constitueront une conquête absolument pacifique. Le jour où, par nos soins, la locomotive réunira la Mer Rouge aux montagnes de l'Ethiopie et supprimera la difficulté des communications postales et commerciales encore assurées aujourd'hui par le rudimentaire service des caravanes (2), la civilisation française aura franchi une nouvelle et décisive étape à l'intérieur du continent noir. Puissent les missions dirigées par MM. Bonvalot et Lagarde, actuellement en route pour la capitale de l'Ethiopie, nous faire obtenir ces résultats.

(1) Harrar. Projection lumineuse.
(2) La poste. Projection lumineuse.

SAINTS ET SAVANTS DU MAR'REB (1)

I

SIDI L MEDJACI

La mémoire de Sidi l Medjaci est toujours vénérée à Tlemcen, et l'on visite encore son tombeau, qui est situé au milieu du cimetière d'el Eubbad inférieur, à droite, sur le bord de la route, au pied d'un grand sycomore. Cependant, son souvenir n'est que celui d'un nom, et la pierre que l'on entretient sur son tombeau est celle d'un personnage désigné sous le nom de professeur, Abou Abd Allah Mohammed ben Abi l Hossein Ali mort en 1099 (2). On retrouverait sans doute au-dessous d'elle, l'épitaphe d'El Medjaci.

Les principaux renseignements, que l'on possède sur sa vie, sont ceux fournis par le Bostan d'Ibn Mériem, dans un passage dont voici la traduction littérale (3).

***

Abd Allah ben Abd el Ouahed ben Ibrahim l Medjaci (4), connu sous le nom du Pleureur, à l'époque de son séjour à la Mecque.

Il eut pour disciple, El Khatib Ibn Merzouq l'aïeul (5), et

---

(1) Sous ce titre seront réunies des notes sur les personnages célèbres du Mar'reb. Elles compléteront, autant qu'il sera possible, les ouvrages publiés antérieurement sur ce sujet, notamment : Bargès. *Complément de l'histoire des Beni Zeian*. Paris. 1887 ; Brosselard, *Les Inscriptions de Tlemcen*. Revue Africaine, 1858 à 1863 ; Bargès, *Tlemcen*, 1859 ; Trumelet, *L'Algérie légendaire*, Alger.

(2) Je n'ai trouvé aucun renseignement sur ce cheikh.

(3) Bargès a donné, dans son Complément à l'histoire des Beni Zeian (p. 471), une notice sur Ibn Meriem. Il existe un manuscrit du Bostan à la Bibliothèque Universitaire d'Alger, n° 2001

Cet ouvrage a beaucoup servi à l'Abbé Bargès et à M. Brosselard, qui en ont traduit de nombreux fragments, d'une façon parfois un peu libre. M. Delpech en a donné une analyse dans la *Revue Africaine* t. XXVIII. 1883.

(4) El Medjaci, de la tribu Sanhadjienne des Medjaça qui habitaient les montagnes de Teza (Maroc). Le texte d'Ibn Khaldoun, édition du Caire, donne Mekhaça ; M. de Slane (trad. t. II. p. 123) avait hésité à lire Medjaça, et prononçait Medjekeça, tribu des R'omara (ibid. p. 134); mais la lecture Medjaça est certaine.

(5) Abou Abd Allah ben Ahmed Ibn Merzouq, né vers 710, mort en 781, fut mêlé à toutes les affaires de l'Espagne et du Maroc.

celui-ci l'a cité dans plusieurs passages de ses livres, ainsi que l'Imam el Maqqari (1), qui dit de lui :

« Il était savant entre les pieux, et pieux entre les savants ; « assidu dans l'étude du Coran et persévérant dans les larmes « et les lamentations. J'allai un jour chez lui avec le juriconsulte Abou Abd Allah es Sitti (2), pendant la tête, et il « nous invita à manger. « Si tu manges avec nous, lui dis-je, « nous espérons ce que nous promet le hadith : Quiconque « mange avec celui qui jouit de la miséricorde de Dieu, jouira « aussi de cette miséricorde. » Il sourit et me répondit : « Un « jour, à Alexandrie, j'entrai chez Sidi Ali el Faci (3), qui « nous offrit à manger et que j'interrogeai aussi sur ce hadith. « J'allai un jour, me dit-il, chez Cherf ed Din ed Damiat'i(4), qui « nous offrit à manger, et que j'interrogeai sur ce hadith (5). » « Il m'a occupé souvent l'esprit, me répondit-il, et une nuit, « je vis le prophète en songe, et je l'interrogeai à ce sujet : « Je « ne l'ai point dit, me répondit-il ; mais, espère qu'il en sera « ainsi. »

J'ajoute que ce hadith n'est pas du prophète, bien qu'il ait été cité comme authentique ; et Dieu seul a la science suprême.

El Medjaci fut un homme pieux et zélé, un ascète, si fécond en larmes qu'il en reçut son surnom. Il ne levait jamais ses regards vers le ciel, par crainte et respect de Dieu. Il était habile dans l'art oratoire comme dans l'enseignement, et il alla bien avant dans le culte divin et l'extase.

On m'a raconté, qu'il fit vingt-quatre fois le pélérinage sur un âne qu'il avait, et qu'il n'y montait que quand il n'en pouvait plus.

On dit qu'un homme de Tlemcen, nommé Ibn el R'arib, qu'il avait fréquenté pendant deux ans à Médine, vit en songe notre Seigneur Mohammed : « Salue de ma part Abou Abd

---

(1) Nefh et Tib. t. IV. p. 123.

(2) Voir plus loin une biographie de ce personnage.

(3) Abou Abd Allah el Faci (Maqqari loc. cit.). L'abbé Bargès qui traduit en cet endroit son manuscrit du Bostan, cite ce personnage parmi les disciples des Aoulad el Imam ; mon manuscrit porte à sa place le nom d'El Medjaci.

(4) De Damiette (Egypte).

(5) Cette phrase de mon manuscrit du Bostan ne se trouve pas dans Maqqari (loc. cit.).

Allah el Medjaci, lui dit le Prophète, et dis-lui que, de mon tombeau, j'entends son enseignement du Coran. »

Il eut des mérites sans nombre, dont voilà seulement quelques marques.

Son tombeau, qui est célèbre, se trouve à la source Ouenzouta, près de Bab el Djiad (1).

***

Maqqari, dans sa biographie d'El Medjaci (2), ajoute qu'il fut imam de la Mosquée du Nouveau Palais (Méchouar de Tlemcen). Il raconte sur lui l'anecdocte suivante : Quand Abou l Hassan Ali ben Mouça el Bahiri vint à la Mekke, il demanda à voir El Medjaci : S'il savait que tu es ici, lui dit-on, il viendrait te saluer. C'est moi qui irai, répondit-il, moi qui sais que mon maître Abou Zeïd el Hozmiri, la première fois qu'il le vit, l'aborda en lui disant : « Salut, modeste jeune homme, fais nous connaître quelque partie de ton bel enseignement ».

Ailleurs, Maqqari dit qu'Ibn el Khatib (3) rencontra Abou Abd Allah el Medjaci à Téza (Maroc). Il en parle surtout comme d'un commentateur du Coran et des hadiths ; il avait eu pour maître le Cadi Abou Zakaria Yahia ben Mohammed ben Yahia ben Abi Bekr ben 'Asfour (4).

Le Bostan cite, parmi les disciples d'El Medjaci, Mohammed ben Ahmed el Maqqari et le chérif Abou Abd Allah el Hassani.

El Medjaci mourut à Tlemcen, le vingt de rebi' premier 741 (1340). (5).

***

Le jurisconsulte Es Sitti, dont il est question plus haut, paraît avoir joué un rôle assez considérable à la cour de Fez.

---

(1) La source Ouenzouta existe toujours sur le chemin de Bou Médine, un peu au-dessus de la qoubba de Sidi-Mohammed es Snouci. Les ruines de Bab el Djiad existent encore sur le chemin de Bou Médine, à deux cents mètres environ de la porte actuelle de la ville.

(2) Loc. citat. 123.

(3) Lisan ed Din, le célèbre vizir de Grenade, dont la biographie forme le quatrième volume du Nefh et Tib ; l'abbé Bargès semble avoir un peu confondu le nom de ce personnage avec celui d'Ibn Merzouq, qu'il appelle à tort Ibn el Khatib (Compl. p. 101).

(4) Il est souvent question dans le Bostan de ce personnage, auquel on consacrera une notice spéciale.

(5) Nefh et Tib (t. IV, p. 124). Le texte porte par erreur 641.

« Mohammed ben Soleiman, dit Ibn Khaldoun (1), était originaire de la Tribu des Sitta, qui faisaient partie des Aouraba et habitaient les environs de Fez (2). Son père Soleiman vint s'établir à Fez, et c'est là que le jeune Mohammed fut élevé. Il suivit les leçons du cheikh Abou l Hassan es Ser'ir, imam malékite du Mar'reb, savant célèbre et cadi de la communauté de Fez ; c'est avec lui qu'il étudia le droit. Il enseignait à ses disciples les doctrines malékites et les y convertissait en foule. »

A la bataille de Tarifa, où les chrétiens firent subir aux troupes du sultan Abou l Hassan Ali, une sanglante défaite, les femmes de la famille souveraine furent prises ou massacrées ; parmi elles, se trouvait la femme bien aimée du sultan, Fatima, fille du sultan hafside de Tunis, Abou Yayia Abou Bekr. Abou l Hassan, inconsolable, dit Ibn Khaldoun, de la perte d'une femme « qui lui avait fait goûter toutes les douceurs de la vie », souhaita de la remplacer par une de ses sœurs, et envoya, pour demander sa main au sultan de Tunis, une ambassade dont faisait partie Es Sitti, et qui réussit dans sa mission (3).

En 747 (1347), Abou l Hassan partit à la tête de son armée pour conquérir l'Ifriqia. Il emmenait avec lui un cortège de savants, parmi lesquels Es Sitti avait une place honorable. Il accompagna le sultan pendant toute la campagne, assista au combat de Qairouan et revint avec Abou l Hassan à Tunis, où il passa deux ans. Il s'embarqua avec lui pour le Mar'reb et échappa au naufrage de la flotte sur les côtes de Kabylie (4).

El Maqqari le cite parmi les maîtres d'Ibn el Khatib, et l'appelle Abou Abd Allah Mohammed ben Soleiman ben Ali (5).

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

---

(1) Kitab el Ibar (t. VII, p. 389). M. de Slane a laissé de côté, dans sa traduction, les biographies des savants qu'Abou l Hassan emmena a Tunis (Journal Asiat. 4e série, t. III. 1844, p. 34).

(2) Le célèbre Koecila appartenait aux Aouraba, qui, après sa défaite et sa mort, se réfugièrent à Oulili, sur le flanc du mont Zerhoun, entre Fas et Miqnaca (Ibn Khaldoun, trad. de Slane, t. I, p. 286).

(3) Ibn Khaldoun.H. des Berb. trad. de Slane, t. III p. 30 et t. IV, p. 245.

(4) Ibn Khaldoun, trad. de Slane (Journal Asiat. loc. cit. p. 27), texte t. VII. p. 385.

(5) Nefh et Tib., t. IV p. 128.

INSCRIPTIONS INÉDITES DE LA MAURÉTANIE CÉSARIENNE

Albulae (Aïn-Temouchent)

Les deux inscriptions suivantes ont été relevées par M. Vacher, instituteur à Aïn-Temouchent, sur des pierres que des ouvriers ont mises récemment au jour, en exécutant des déblais sur la place du marché aux bestiaux :

1237. — EPITAPHE de *Celestinus*. — Sur un autel en calcaire de 0m75 de hauteur sur 0m47 de largeur, avec corniche à triple moulure. — La hauteur des lettres bien formées, bien gravées et bien conservées, varie de 0m06 à 0m045 :

D M
CELESTINVS
VIX AN· XXIII
MARCVS· LV
CRETIANVS·
VITALIS· CLE
MENS FRAT

D(is) M(anibus). Celestinus vix(it) an(nis) XXIII. Marcus, Lucretianus, Vitalis, Clemens, frat(ri) (fecerunt).

1238. — EPITAPHE de *M. Junius Capito*, soldat de la Légion X Gemina. — Sur une stèle rectangulaire de 1m40 de hauteur sur 0m75 de largeur, dans un cadre à double moulure :

D M
M IVNI
VSCAPI
TOLIN
DO ML·
LEG·XG·
STX IVL
PRIMVS
SIG HFC·

D(is) M(anibus). M(arcus) Junius Capito, Lindo, m(i)l(es) leg(ionis) X G(eminae), st(ipendiorum) X. Jul(ius) Primus sig(nifer) h(eres) f(aciendum) c(uravit).

Ce soldat était de Lindos, dans l'Ile de Rhodes.

La Légion X Gemina, où il servait, fut formée en Espagne par Auguste en l'an 27 avant J.-C. ; elle y resta stationnée jusqu'en l'an 70 de notre ère, époque à laquelle elle fut envoyée en Germanie, puis en Pannonie. M. Junius Capito appartenait, ainsi que l'indique suffisamment la mention du *signifer* qui a fait élever le monument, à un détachement plus ou moins considérable de ladite légion venu en Maurétanie. Ce détachement faisait probablement partie des troupes envoyées d'Espagne pour réprimer le soulèvement provoqué par le meurtre de Ptolémée en l'an 40 de J.-C. On sait que ces troupes parcoururent le pays, sous le commandement de Suetonius Paulinus, qui, le premier de tous les généraux romains, franchit l'Atlas et pénétra jusqu'au fleuve Ger (Oued Guir), en l'an 42.

La forme des lettres de notre inscription appartient bien à l'époque de Claude.

Le monument de M. Junius Capito n'était pas sans intérêt, comme on le voit, pour l'histoire du pays. Croyez-vous qu'on l'ait respecté à Aïn-Temouchent ? Au moment où je prenais mes dispositions pour le faire transporter au musée d'Oran, j'apprenais qu'un entrepreneur de la localité en avait fait une bordure de trottoir, qui est aujourd'hui en place.

Je ne puis que dénoncer cet acte de vandalisme à l'autorité supérieure, chargée par la loi du 30 mars 1887 de protéger les monuments, les ruines, les inscriptions ou objets pouvant intéresser l'archéologie, l'histoire ou l'art que, par suite de fouilles, de travaux ou d'un fait quelconque, l'on découvre soit sur des terrains appartenant à l'Etat, à un département, à une commune, soit même sur le terrain d'un particulier.

L. DEMAEGHT.

CATALOGUE RAISONNÉ
DU MUSÉE DE LA VILLE D'ORAN
(*Suite*)

716. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Buste de Tacite radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. SECVRIT. PERP. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, posant la main droite sur sa tête et appuyée contre une colonne. P. B.

717. IMP. CL. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. TEMPORVM FELICITAS. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée de la main droite et une corne d'abondance de la gauche.

PROBUS
(*Marcus Aurelius Probus*)
276 — 282

Probus, né à Sirmium en Pannonie, le 19 août 232, était d'une famille obscure. Il embrassa la carrière militaire et se distingua dans diverses opérations sous Aurélien et Tacite. Devenu général, il fut envoyé en Egypte, d'où, en 271, il chassa les troupes de Zénobie commandées par Zabdas. A la mort de Tacite, il fut proclamé empereur par les troupes d'Orient, en même temps que Florien était élu par les prétoriens, mais, après deux ans de règne, celui-ci périt à Tarse, tué par ses soldats, et Probus resta seul maître de l'empire (Juillet 276).

Le premier acte de son règne fut de punir les meurtriers d'Aurélien et de Tacite. En 277, il quitta Sirmium et se rendit dans les Gaules, où ses généraux battirent les Francs, pendant que lui-même repoussa les Alamans et les poursuivit jusqu'en Souabe. Ces victoires lui valurent les titres de *Germanicus* et de *Gothicus*.

En 278, il tourne ses armes contre les Goths et les chasse de la Rétie, de l'Illyrie et de la Mésie. L'année suivante, il bat ou fait battre les Blemmyes et revient à Rome célébrer son triomphe.

En 280, il défait Bonosus et Aelius Proculus, qui avaient pris la pourpre, le premier sur le Rhin, le second à Lyon. La même année, Sex. Julius Saturninus, proclamé *Auguste* à Alexandrie, est assiégé dans Apamée et mis à mort.

En 281, Probus, profitant de la paix qui règne dans l'empire, fait planter des vignes sur les coteaux de la Gaule et de la Pannonie par ses soldats, mais ceux-ci mécontents, le tuèrent à Sirmium, au mois d'octobre 282, au moment où il se préparait à une nouvelle guerre contre les Perses.

Probus fut cinq fois consul :

COS.	en 277	COS. IIII............	en 281
COS. II..............	en 278	COS. V...............	en 282
COS. III.............	en 279		

Ses puissances tribunices sont au nombre de sept :

TRIB. POT.......... en avril 276
TRIB. POT. II........ le 10 décembre 276
TRIB. POT. III....... le 10 décembre 277

et ainsi de suite jusqu'à sa septième et dernière, qui date du 10 décembre 281.

718. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Buste de Probus radié et cuirassé à droite — Rv. ABVNDANTIA AVG. L'Abondance debout à droite, vidant sa corne. P. B.

719. IMP. C. PROBVS INVICT. AVG. Son buste radié à droite. Rv. CONCORD. MILIT ; dans le champ G ; à l'exergue XXI. Probus debout à droite donnant la main à la Concorde debout. P. B.

720. IMP. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — Rev. SECVRIT. PERP. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, posant la main droite sur sa tête et accoudée à une colonne. P. B.

721. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Même buste. — Rv. TEMPOR. FELICIT. La Félicité debout à droite, tenant un caducée de la main droite et une corne d'abondance dans la gauche. Pr. Tiaret. P. B.

722. IMP. PROBVS AVG. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Rv. VICTORIA GERM. Trophée entre deux captifs assis, les mains liées derrière le dos. P. B.

CARUS

(*Marcus, Aurelius Carus*)

282 - 283

Carus, né à Narbonne, en 230, d'une famille originaire de Rome, était préfet du prétoire en 282, lorsqu'il fut proclamé empereur par les Légions après la mort de Probus. Reconnu par le Sénat, il

nomma *Césars* ses deux fils Carinus et Numerianus et partit presque aussitôt avec ce dernier pour la guerre des Perses. En route, il battit les Sarmates et les Quades en Pannonie et passa en Asie, après avoir donné à ses deux fils le titre d'*Auguste* (283). Ses victoires sur les Perses et la prise de Ctésiphon lui valurent les titres de *Parthicus* et de *Persicus*. Carus allait reprendre la campagne lorsqu'il périt au milieu d'un orage sur les bords du Tigre, victime peut-être d'une conspiration militaire (décembre 283).

723. ΘΕΩ ΚΑΡΩ CEB. Buste lauré de Carus à droite. — Rv. ΑΦΙΕΡΩCIC. Autel allumé, orné de fleurs.
Frappée en Egypte a titre de consécration par ses fils. P.

NUMÉRIEN

(*Marcus Aurelius Numerianus*)

283 à 284

Numérien, second fils de Carus, naquit vers l'an 154 de J. C. Il fut nommé *César* par son père au mois d'octobre 282 et partit avec lui pour la guerre des Perses. L'année suivante, à la fin d'août, il reçut le titre d'*Auguste*.

A la mort de son père, il fut reconnu empereur par les Perses. En 284, atteint d'ophtalmie, il ramenait son armée en Europe, lorsque, arrivé sur les rives du Bosphore, il fut tué secrètement par son beau-père Aper, qui voulait lui succéder (commencement de septembre 284.)

Numérien fut revêtu de la puissance consulaire une seule fois, le 1er janvier 284, et de la puissance tribunice, deux fois :

TR. POT....... au mois d'août 283
TR. POT. II... le 10 décembre de la même année.

724. IMP. C. NVMERIANVS AVG. Buste de Numérien radié et drapé à droite.— Rv. AEQVITAS AVG. L'Equité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance. P. B.

CARIN

(*Marcus Aurelius Carinus*)

283 — 285

Carin, fils aîné de Carus, naquit à Rome l'an 249. Il reçut le titre de *César* en même temps que son frère, au mois d'octobre

282 et celui d'*Auguste* à la fin d'août 283. Son père, Carus, le laissa à Rome lorsqu'il partit pour la guerre des Perses avec Numérien. A la mort de ce dernier, il entra en lutte avec deux compétiteurs: Dioclétien, comte des domestiques, proclamé empereur le 17 septembre 285, et Julien, correcteur de Vénétie, qui voulut aussi se faire *Auguste*. Carinus marche contre ce dernier, qui est battu et tué à Vérone, et se porte ensuite contre Dioclétien. Il est vainqueur à Margus, mais tué par ses soldats en mars ou avril 285.

Carin fut consul le 1er janvier 284 et revêtu de la puissance tribunice pour la première fois au mois d'août 283, pour la deuxième le 10 décembre de la même année, et pour la troisième et dernière fois le 10 décembre 284.

725. IMP. CARINVS P. F. AVG. Buste de Carin radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. FELICIT. PVBLICA. La Félicité debout à gauche, les jambes croisées, tenant un caducée et appuyée sur une colonne. P. B.

DIOCLÉTIEN

Caius Valerius Diocletianus

284 - 305

Dioclétien naquit à Dioclée en Dalmatie, l'an 245, d'une famille obscure. Il embrassa la carrière militaire, s'y distingua et parvint rapidement aux grades élevés. Sous Probus, il fut nommé général des légions de la Mésie. En 262, il partit avec Carus pour la guerre des Perses. Sous Numérien, il était comte des domestiques, et quelques jours après l'assassinat de ce prince, le 17 septembre 283, il fut proclamé empereur par les troupes.

Il commença son règne par venger Numérien, en égorgeant de sa main son meurtrier Aper, sous les yeux de toute l'armée, puis il travailla avec la plus grande activité à la réorganisation de l'empire, dont la situation était déplorable. Après quelques succès en Perse, il obtint du roi de ce pays la cession de l'Arménie et de la Mésopotamie et porta ensuite ses armes contre les Alamans, qu'il vainquit en Pannonie et en Mésie (285). Mais Carin, qui, après la mort de son frère Numérien, avait été également proclamé empereur, marcha contre lui et le défit à Margus, en Mésie. Toutefois, ce compétiteur ne jouit pas longtemps de son triomphe, car, quelques jours plus tard, il fut tué par ses soldats.

A ce moment, les frontières de l'empire étaient envahies de toutes parts par les barbares, et le désordre et l'anarchie régnaient à

l'intérieur. En Gaule, les paysans, écrasés d'impôts, s'étaient révoltés sous le nom de Bagaudes. Les Hérules, les Chavions, les Alamans, les Burgundes envahissaient les frontières. Ne pouvant suffire à tant d'ennemis, Dioclétien s'adjoignit Maximien et le fit *César* le 1er mai 285, puis il l'envoya en Gaule, pendant que lui-même allait se fixer à Nicomédie. Nous laisserons Maximien triompher des Bagaudes, des Hérules, des Chavions et autres barbares pour nous occuper plus spécialement de Dioclétien.

En 286, il proclama Maximien *Auguste* lui donna le surnom d'Hercule et prit lui-même celui de Jupiter. En 288, il fit un voyage en Perse, puis une incursion en Germanie par la Rétie. En 289, il remporta une victoire éclatante sur les Sarmates. En 290, il voyagea en Orient, passa à Byzance, Antioche, Emèse et battit les Sarrasins en Syrie, puis il retourna en Pannonie et de là en Italie, où il séjourna peu de temps.

En 291, il remporta une victoire sur les Goths, qui se soumirent. En 293, le 1er mars, Dioclétien et Maximien s'adjoignirent Maximien Galère et Constance Chlore, qui furent faits *Césars*. Le premier, adjoint à Dioclétien, reçut les provinces danubiennes, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce et la Crète. Le second, adjoint à Maximien, reçut la Gaule et la Bretagne. L'empire se trouva ainsi partagé entre deux *Augustes* et deux *Césars*, ceux-ci restant subordonnés aux deux Augustes. Grâce à ce partage, qui fut nommé la *tétrarchie*, les provinces furent mieux défendues. Dioclétien garda pour lui l'Orient. Il passa l'année 293 en Illyrie et en Thrace, et, en 294, il revint à Nicomédie.

En 295, il retourna en Syrie et de là en Egypte, pour combattre un usurpateur, Achilleus, qui s'était proclamé *Auguste*. Il mit le siège devant Alexandrie, s'empara de cette ville, en 296, après un siège de huit mois, et fit mettre à mort Achilleus, puis il marcha contre les villes de Busiris et de Coptos, qui furent detruites de fond en comble.

Pendant ce temps, le roi de Perse, Narsès, franchit le Tigre et s'empare des frontières romaines. Galère, envoyé contre lui, est vaincu entre Callinicum et Carrae, mais, l'année suivante, prenant sa revanche, il envahit l'Arménie, bat Narsès et lui enlève sa famille et son camp. Ce roi implore la paix ; elle lui est accordée moyennant la cession de toute la haute vallée du Tigre et la vassalité de l'Arménie et de l'Ibérie.

Dioclétien passa les années 299 et 300 en Illyrie et en Thrace, puis il retourna à Nicomédie, où, en 303, son gendre Galère, soutenu par les fonctionnaires du Conseil privé, le décida à une persécution sanglante contre les Chrétiens. Un très grand nombre d'entre eux furent martyrisés, leurs assemblées interdites, leurs églises détruites. La persécution fut très violente à Rome,

en Afrique et dans toutes les provinces, sauf en Gaule, où régnait Constance Chlore. Elle dura dix ans.

Cette même année 303, Dioclétien se rendit à Rome, où, le 20 novembre, il célébra avec Maximien le triomphe que le Sénat lui avait décerné depuis 287. Mais déjà Galère complotait leur perte. Par ses menaces, il les amena à consentir à leur abdication, qui eut lieu solennellement le 1er mai 305. Dioclétien la signa près de Nicomédie et Maximien Hercule à Milan. Le premier se retira à Salone, où il mourut en 313, et le second en Lucanie. Galère et Constance Chlore de Césars devinrent alors *Augustes*.

Dioclétien apporta quelques améliorations dans la fabrication des monnaies : En 292, il fit frapper de nouveau des pièces en véritable argent, auxquelles il donna le taux de 1/96 de la livre (*argentei minutuli*) (1). Les autres réformes intéressant la numismatique qui eurent lieu sous ce règne sont : en 296, la suppression du monnayage d'Alexandrie (2), en 300, la réforme des monnaies de cuivre (3). On en frappa deux espèces : la grande pièce (*pecunia majorina follis*), la petite pièce (*nummus centenionalis*, l'ancien *Antoninianus*). Enfin, en 301, le *denarius* est indiqué pour la première fois, dans la loi sur le maximum, comme la plus petite valeur de compte (4).

Dioclétien fut neuf fois consul :

COS.	en 284	COS. VI	en 296
COS. II	en 285	COS. VII	en 299
COS. III	en 287	COS. VIII	en 303
COS. IIII	en 290	COS. VIIII	en 304
COS. V	en 293		

Ses salutations impériales sont au nombre de 18 ; mais elles ne figurent pas sur ses monnaies.

Le nombre de ses puissances tribunices est de 22. La 1re date du 17 septembre 284 ; la 2e du 10 décembre 284 ; la 3e du 10 décembre 285, et ainsi de suite jusqu'à la 22e et dernière, qui date du 10 décembre 304.

726. IMP. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Tête laurée de Dioclétien à droite. — Rv. FELIX ADVENT. AVGG. NN. (*Felix adventus augustorum nostrorum*) ; à l'exergue PEP. L'Afrique debout à gauche, coiffée de la trompe d'éléphant, tenant un étendard de la main droite et une défense d'éléphant de la gauche. M. B.

(1) LENORMANT, art. *Aureus*, dans Saglio, I, p. 567.
(2) MOMMSEN-BLACAS, III, p. 341, n° 1.
(3) Le même, III, p. 97 et 486.
(4) Le même, III, p. 106.

727. IMP. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Tête de Dioclétien laurée, à droite. — Rv. GENIO POPVLI ROMANI. Génie coiffé du *modius* debout à gauche, demi-nu, tenant une patère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche ; à l'exergue, PMD. ? M. B.

728. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Tête de Dioclétien laurée, à droite. — Rv. Même revers. M. B.

729. IMP. C. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste lauré, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. M. B.

730. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. IOVI AVGG. Jupiter nu, debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant dans la main droite un globe surmonté d'une Victoire et, de la gauche, un sceptre ; à ses pieds, un aigle ; à l'exergue n. P. B.

731. Même médaille.

732. IMP. C. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — Rv. IOVI TVTATORI AVGG. Jupiter nu, debout à gauche, tenant de la main droite un globe surmonté d'une Victoire, et de la gauche un sceptre ; à ses pieds, à gauche, un aigle ; à l'exergue D. P. B. saucé.

733. IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite.—Rv. PROVIDENTIA AVG. La Providence debout à gauche, tenant des épis de la main droite et une corne d'abondance de la main gauche ; à ses pieds, le *modius*. P. B.

734. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. SALVS AVGG. La Santé debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras. M B.

735. IMP. C. DIOCLETIANVS. P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. VOT. XX. P. B.

736. La même médaille.

737. IMP. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — Rv. VOT. XX. O dans une couronne de laurier. P. B.

738. IMP. C. DIOCLETIANVS. P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. VOT. XX. F. K. dans une couronne de laurier. P. B.

739. La même médaille.

MAXIMIEN HERCULE

(*Marcus Aurelius Valerius Maximianus*)

285 — 305

Maximien naquit l'an 250, près de Sirmium, en Pannonie, de parents pauvres. Il servit d'abord comme simple soldat, se signala par sa vaillance et s'éleva aux plus hauts grades sous les règnes d'Aurélien et de Probus. En 285, le 1er mai, Dioclétien, son compagnon d'armes et son ami, qui venait d'être proclamé empereur, l'adopta et le fit *César*. Envoyé en Gaule, l'année suivante, contre les Bagaudes révoltés (esclaves fugitifs et paysans ruinés par les impôts), il les battit au confluent de la Seine et de la Marne, dans la presqu'île appelée aujourd'hui Saint-Maur-les-Fossés. A la suite de cette expédition, Dioclétien le proclama *Auguste* et lui donna le surnom d'Hercule (1er avril 286). Deux mois plus tard, appelé sur le Rhin par une invasion des Hérules et des Chavions, il s'installe à Mayence et court repousser les barbares. En même temps, il confie au pilote Carausius le soin de défendre la Belgique et la Celtique contre les Francs et les Saxons qui menacent ces provinces. Carausius, au lieu de les combattre, partage le butin avec eux et, pour échapper au châtiment qui l'attend, se proclame *Auguste* et passe en Bretagne, où il est reconnu par les troupes.

En 287, Maximien s'établit définitivement à Trèves, d'où il marche contre les Francs. Il force leur roi Isatech à demander la paix et rétablit dans ses Etats le chef franc Genobald.

En 289, il rassemble une flotte contre Carausius, mais il échoue

dans son entreprise et se voit contraint d'accorder la paix à l'usurpateur et de le laisser maître de la Bretagne, où il se maintient encore quatre années.

En 291, le 1er avril, il célèbre le cinquième anniversaire de son avènement.

En 293, lors de l'établissement de la tétrarchie, il garde pour lui l'Italie, l'Afrique et les îles de la Méditerranée et abandonne la Gaule et la Bretagne à Constance Chlore, qui lui est adjoint avec le titre de César.

L année suivante, Maximien fait construire une ligne de forteresses parallèle au Rhin.

En 296, il s'établit sur cette frontière pour protéger la Gaule pendant l'absence de Constance Chlore, parti pour combattre en Bretagne l'usurpateur Allectus, meurtrier et successeur de Carausius

En 297, Maximien passe en Afrique, troublée par la révolte des Quinquégentiens. Il marche contre eux, les chasse de leurs montagnes et les poursuit jusqu'à l'Atlas. L'ordre rétabli, il fait exécuter des travaux de route dans les provinces africaines et construire des thermes à Carthage (298).

En 303, il se rend à Rome, où il triomphe avec Dioclétien pour les victoires remportées sur les barbares. Il séjourne quelque temps dans cette ville et y fait exécuter l'édit de persécution contre les chrétiens, auxquels il ordonne de sacrifier aux dieux sous peine de mort.

En 305, le 1er avril, il commence à Milan la célébration de ses *vicennalia*, qui durent un mois. Le 1er mai, il abdique solennellement l'empire à Milan et se retire en Lucanie. Constance Chlore et Galère, à la suite de cette abdication et de celle de Dioclétien, deviennent *Augustes*, mais les exactions de Galère provoquent le mécontentement à Rome. Maxence, fils de Maximien, en profite pour se faire proclamer à son tour et rend la pourpre à son père, qui reprend la qualité d'empereur. L'accord ne règne pas longtemps entre eux. En 307, Maximien cherche à détrôner son fils. Chassé de Rome, il se retire à Carnuntum auprès de Galère et y rencontre Dioclétien, qu'il presse vainement de reprendre l'empire. Il se rend alors en Gaule avec sa fille Fausta et la donne en mariage à Constantin, qui vient aussi de revêtir la pourpre.

En 308, Maximien rentre en Italie et essaie pour la seconde fois de détrôner son fils Maxence, qui se déclare seul *Auguste*. Chassé de nouveau de Rome, il réclame en vain le secours de Galère et retourne en Gaule auprès de son gendre Constantin, qui habitait Arles. Là, pendant l'absence de ce dernier, il corrompt ses troupes et se fait proclamer *Auguste* pour la troisième fois. Arrêté à Marseille, il fut épargné par son gendre, qui le logea même dans

son palais. Mais ayant essayé d'engager sa fille Fausta dans un complot contre la vie de Constantin, il fut dénoncé, et contraint de se donner la mort (janvier ou février 310).

Maximien fut huit fois consul :

COS.......... 1er janvier	287	COS V .... en	297
COS II .... en	288	COS VI.............. en	299
COS III.............. en	290	COS VII............. en	303
COS IIII............. en	293	COS VIII... .... en	304

Ses puissances tribunices sont au nombre de vingt-une. La première date de 285, la deuxième du 10 décembre 285, la troisième du 10 décembre 286, et ainsi de suite jusqu'à la vingt-unième et dernière, qui date du 10 décembre 304.

740. IMP. C. M. A. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. CONCORDIA MILITVM, Maximien debout à droite en habit militaire et Jupiter nu avec le manteau sur l'épaule gauche, soutenant tous deux un globe surmonté d'une Victoire. Maximien tient un *parazonium* et Jupiter un sceptre ; dans le champ F. A. P. B.

741. La même médaille ; dans le champ H. F.

742. IMP. MAXIMINVS SEN AVG. (*Imperator Maximinus senior Augustus*). Sa tête laurée à droite. — Rv. CONSERVATORES KART SVAE (*Conservatores Carthaginis suae*). Temple à six colonnes, au milieu duquel on voit le Génie de Carthage debout à gauche, tenant des fruits dans chaque main (306-310 de J.-C). M. B.

Les monnaies de Maximien portant le titre de senior avec celui d'empereur ont été frappées entre 306 et 310, mais on ne peut préciser l'année.

743. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Sa tête laurée à droite. — Rv. CONSERV. VRB. SVAE (*Conservator urbis suae*). Temple à six colonnes dans lequel Rome est assise, tenant un globe et une haste. M. B.

744. IMP. MAXIMIANVS SEN. AVG. Sa tête laurée à droite. — Rv. CONSERVATOR AFRICAE SVAE. L'Afrique

debout à gauche, coiffée d'une trompe d'éléphant, tenant un étendard de la main droite et une défense d'éléphant de la main gauche ; à ses pieds, à gauche, un lion couché, tenant entre ses griffes une tête de bœuf (306-310). M. B.

745. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Sa tête laurée à droite. — Rv. GENIO POPVLI ROMANI. Génie coiffé du *modius* debout à gauche, à demi-nu, tenant une patère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. M. B.

746. Même médaille.

747. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste lauré et cuirassé à gauche. — Rv. GENIO POPVLI ROMANI. Génie à demi-nu debout à gauche, coiffé du *modius*, tenant une patère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche ; à ses pieds, un autel allumé. M. B.

748. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste lauré à droite. — Même revers, moins l'autel. M. B.

749. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant une Victoire sur un globe et un sceptre transversal ; à l'exergue III. P. B.

750. La même médaille.

751. Même buste et même légende.— Même revers ; à l'exergue Δ. P. B.

752. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Sa tête laurée à droite. — Rv. SACRA MONET. AVGG. ET CAESS. NOSTR. La Monnaie debout à gauche, tenant une balance de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. M. B.

753. IMP. MAXIMIANVS P. F. AVG. Sa tête laurée à droite. — Rv. SALVS AVGG. ET CAESS. FEL. KART. Femme debout à gauche, tenant de chaque main des fruits. M. B.

754. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. SALVS AVGG. La Santé debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras. P. B.

755. IMP. C. MAXIMIANVS AVG. Même buste. — Rv. VOT. XX. P. B.

756. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Même buste.— Même revers. P. B.

757. La même médaille.

CARAUSIUS

(*Marcus Aurelius Valerius Carausius*)

286 - 293

Carausius naquit en Belgique d'une famille obscure. Il entra de bonne heure au service de la marine et servit aussi dans l'armée de terre. Dans la guerre contre les Bagaudes, il se fit remarquer de Maximien Hercule, qui lui confia le soin de défendre la Belgique et la Celtique contre les Francs et les Saxons. Mais, au lieu de combattre ces barbares, il partagea le butin avec eux, et, ayant appris qu'Hercule avait décidé sa mort, il se proclama empereur et passa en Bretagne, où il fut reconnu par les troupes (286). En 289, Maximien rassembla une flotte contre lui, mais il échoua dans son entreprise, et, en 290, il se décida à lui accorder la paix et à le laisser maître de la Bretagne. Carausius y régnait tranquillement lorsque, vers la fin de l'année 293, il fut tué par un de ses officiers Allectus, qui prit le titre d'Auguste.

758. IMP. C. CARAVSIVS AVG. Buste de Carausius radié et drapé à droite. — Rv. VIRTVS AVG. Soldat casqué debout à droite, tenant une haste de la main droite et appuyé de la gauche sur un bouclier. P. B.

CONSTANCE I, CHLORE

(*Flavius Valerius Constantius*)

293 - 306

Constance Chlore naquit en Mésie, l'an 250. Il était petit neveu de Claude II le Gothique par sa mère Claudia.

Constance se distingua de bonne heure dans la carrière militaire ; en 274, il remporta une victoire à Vindisch sur les Alamans.

Le 1er mars 293, quand Dioclétien et Maximien se donnèrent chacun un auxiliaire, Constance fut adjoint à ce dernier, avec le

titre de *César*, et reçut en partage la Gaule et la Bretagne. Il courut aussitôt à Boulogne et y surprit et obligea de se rendre un détachement des troupes de Carausius, proclamé empereur en Bretagne.

Quelques mois plus tard, il marcha contre les Chauques et les Frisons et les vainquit aux embouchures du Rhin et de l'Escaut.

En 296, il passa en Bretagne et y battit Allectus, meurtrier et successeur de Carausius. Allectus fut tué et la Bretagne réunie à l'empire. De là Constance porta ses armes contre les Alamans, qu'il vainquit à Langres, puis à Vindonissa (298).

Le 1er mai 305, Dioclétien et Maximien Hercule ayant abdiqué, Chlore et Galère devinrent *Augustes* et adoptèrent Flavius Sévère et Maximin Daza, qui furent faits *Césars*. Constance prit en partage les Gaules, l'Italie et l'Afrique, mais il laissa à Flavius Sévère le Gouvernement de ces deux dernières provinces.

Au début de l'année 306, accompagné de son fils Constantin, qu'il créa *César* il partit de Gesoriacum (Boulogne-sur-mer), franchit le détroit et marcha contre les Pictes, qui furent vaincus et soumis. Mais à la suite de cette expédition, il tomba malade et mourut à Eboracum (York), le 25 juillet 306.

Constance Chlore, d'un caractère noble et généreux, avait conquis l'estime de ses sujets. Pendant l'horrible persécution édictée par Dioclétien en 305 et qui ensanglanta tout le reste de l'empire, il épargna les Chrétiens dans les Gaules et se borna à y faire détruire quelques églises.

Il fut six fois consul :

COS..................	en 292	COS. IIII.............	en 302
COS. II...............	en 296	COS. V	en 305
COS. III..............	en 300	COS. VI...............	en 306

Il n'est fait, sur les monnaies de cet empereur, aucune mention de ses puissances tribunices.

759. FL. VAL. CONSTANTIVS NOB. CAES. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. CONCORDIA MILITVM. Constance debout à droite en habit militaire et Jupiter nu soutenant tous deux un globe surmonté d'une Victoire. P. B.

760. CONSTANTIVS NOB. CAES. (*Constantius nobilis Caesar*). Son buste lauré et cuirassé à droite. — Rv. GENIO POPVLI ROMANI. Génie coiffé du *modius*, à demi-nu, debout à gauche, tenant une patère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. M. B.

761. La même médaille.

762. FL. VAL. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste lauré et drapé à gauche. — Rv. PROVIDENTIAE CAES. Porte de camp surmontée de deux tours ; au-dessus, une étoile. P. B.

763. CONSTANTIVS NOB. CAES. Sa tête laurée à droite. — Rv. SAC. MON. VRB. AVGG. ET CAESS. NN. (*Sacra moneta urbis Augustorum duorum et Caesarum duorum nostrorum*). La Monnaie debout à gauche, tenant une balance de la main droite et une corne d'abondance de la main gauche ; dans le champ, une étoile. M. B.

764. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. VIRTVS AVGG. Constance en habit militaire et lauré, debout à droite, tenant un sceptre de la main droite et un *parazonium* de la gauche, et posant le pied droit sur un captif. P. B.

765. Même médaille.

766. FL. VAL. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Rv. VOT. X. FF. dans une couronne de chêne. P. B.

767. Même médaille.

768. Même légende et même buste. — Rv. VOT. XX. dans une couronne de laurier. P. B.

769. Même médaille.

HÉLÈNE

(*Flavia Julia Helena*)

Hélène naquit en Bythinie, au bourg de Drépane, vers l'an 248. Elle contracta un mariage libre avec Constance Chlore, alors simple particulier. Ce concubinat fut transformé en *justae nuptiae* à la naissance de leur fils Constantin en 274. Constance la répudia lorsqu'il fut créé *César* en 293, pour épouser Théodora, fille d'Eutropie et belle-fille de Maximien Hercule. Constantin, devenu empereur en 306, l'appella à la cour, la déclara *Auguste* et lui décerna les plus grands honneurs. En 322, à l'occasion d'un voyage qu'elle fit à Rome, il accorda une amnistie aux Romains, et, en 327, il donna son nom au bourg de Drépane, son lieu de

naissance, qui devint Helenopolis. Elle embrassa la religion chrétienne, comme son fils, et en favorisa les progrès. En 325, elle visita Jérusalem, et fit construire une église sur le mont Calvaire. Hélène mourut au retour de ce voyage, vers le mois d'août 328. On l'a mise au nombre des Saintes. Sa fête est célébrée le 18 août.

770. FL. IVL. HELENAE AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. PAX PVBLICA. La paix debout à gauche tenant une branche d'olivier de la main droite et un sceptre transversal de la gauche. P. B. Q.

771. FL. HELENA AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. PIETAS ROMANA. La piété debout de face, regardant à droite, tenant deux enfants dans ses bras. P. B. Q.

772. FL. HELENA AVGVSTA. Son buste drapé à droite avec un diadème orné de perles et un collier formé de deux rangs de perles. — Rv. SECVRITAS REIPVBLICE (sic). La Sécurité voilée debout à gauche, tenant dans la main droite un rameau baissé, et soutenant sa robe de la main gauche. A l'exergue RS. P. B.

THEODORA

(Flavia Maximiana Theodora)

Tout ce que l'on sait de Theodora c'est qu'elle était la belle-fille de Maximien Hercule et qu'elle épousa Constance Chlore, lorsque ce dernier, en 273, fut adopté par Maximien et obligé de répudier Hélène.

773. FL. MAX. THEODORAE AVG. Son buste lauré à droite. — Rv. PIETAS ROMANA. La Piété debout de face, regardant à droite, tenant un enfant dans ses bras. P. B. Q.

GALÈRE MAXIMIEN

(Galerius Valerius Maximianus)

293-311

Galère naquit en Dacie, près de Sardique. Dans son enfance, il gardait les troupeaux. S'étant fait soldat, il se distingua par son courage et s'éleva aux plus hauts grades. En 292, le 1er mars, lors de l'établissement de la tétrarchie, Dioclétien, dont il avait épousé,

l'année précédente, la fille Valeria, le créa *César*, et lui donna en partage les provinces danubiennes, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce et la Crète.

En 295, il combattit contre les Marcomans, les Quades et les Juthunges ; en 296, il passa le Danube et marcha contre les Carpi, qui furent vaincus et dont le nom disparut pour toujours de l'histoire.

En 296, envoyé en Mésopotamie contre Narsès, roi de Perse, il fut complètement défait entre Callinicum et Carrae, mais l'année suivante, prenant sa revanche, il envahit la Grande Arménie, vainquit Narsès, lui enleva sa famille et son camp et le contraignit à demander la paix.

Pendant les années 302 et 303, il séjourna à Nicomédie auprès de son beau-père Dioclétien et, avec l'appui des fonctionnaires du conseil privé et de l'oracle d'Apollon Didyméen, il le décida à une persécution contre les Chrétiens.

En 305, Dioclétien et Maximien Hercule ayant abdiqué à la suite de ses sollicitations puis de ses menaces, il devint, avec Constance Chlore, maître de l'empire et fit *Césars* Flavius Sévère et Maximin Daza. Il prit en partage l'Asie, l'Illyrie, la Thrace, la Syrie et l'Egypte, mais confia ces deux dernières provinces à Maximin Daza, qu'il éleva l'année suivante au rang d'*Auguste*.

Bientôt des révoltes éclatèrent à Rome, irritée du délaissement des empereurs et des exactions fiscales des agents de Galère. Maxence, fils de Maximien Hercule, en profita pour se faire proclamer *Auguste* et rendre la pourpre à son père.

Sur ces entrefaites, Constance Chlore étant mort à York (306), son fils Constantin fut proclamé empereur en Bretagne par ses troupes, tandis que Galère, de son côté, élevait Flavius Sévère au rang d'*Auguste*. Celui-ci, au début de l'année 307, vint attaquer Maxence à Rome, mais trahi par ses soldats, il s'enfuit à Ravenne, où il fut assiégé et fait prisonnier par Maximien Hercule, puis mis à mort. Galère alors s'adjoignit Licinius, qu'il proclama *Auguste* en remplacement de Sévère.

Les années suivantes furent employées par lui à persécuter furieusement les Chrétiens, mais frappé d'une terrible maladie, il mourut vers le mois de février 310.

Galère fut sept fois consul :

COS	en 292	COS. V	en 305
COS. II	en 297	COS. VI	en 306
COS. III	en 300	COS. VII	en 307
COS. IIII	en 302		

Il n'est fait aucune mention de ses puissances tribunices sur ses monnaies.

(*A Suivre*). L. DEMAEGHT.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Europe. — La science géographique a eu récemment à déplorer la mort d'un de ses plus éminents représentants et de son doyen, M. Vivien de Saint-Martin, mort le 28 décembre 1896, à l'âge de 95 ans. Le nombre des travaux remarquables entrepris par ce savant est considérable, et ils font honneur à la France (1).

***

D'une étude sur le mouvement de la population en Suisse, il résulte que l'émigration et l'immigration se compensent à peu près. On comptait 260,000 Suisses à l'étranger, dont 83,000 en France, 40,000 en Allemagne, etc. Par contre, il y avait en Suisse 229,650 étrangers, dont 83,000 Allemands, 8,832 Français, 10,594 Autrichiens et Hongrois, 9,705 Italiens. Les Allemands résident surtout à Bâle, à Zurich où ils forment un cinquième de la population, et à Saint-Gall.

***

Des renseignements officiels ont été publiés sur le réseau ferré de la Russie au 31 décembre 1896 A cette date, il y avait 38,848 verstes (soit environ 41,573 kilomètres), ouvertes à l'exploitation régulière. Il y avait, en outre, 1,795 verstes (1,913 k.) ouvertes à l'exploitation provisoire. Enfin, on travaille à la construction de 8,350 verstes (8,934 kilom.), et l'on a récemment décidé plusieurs nouvelles lignes, dont la plus importante est parallèle au littoral de la mer Noire et de la mer d'Azow.

***

L'industrie du jute, qui a longtemps eu pour centre la ville écossaise de Dundee, semble de plus en plus menacée par la

(1) Citons parmi ses principaux ouvrages un *Atlas Universel* qu'il publia à l'âge de 23 ans, en 1825, et qu'il devait reprendre dans les dernières années de sa vie ; l'*Histoire universelle des Découvertes géographiques* ; plusieurs ouvrages de géographie historique ; l'*Année géographique*, fondée en 1863 et continuée en 1876 par MM. Maunori et Duveyrier ; enfin, le *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle* qu'il entreprit en 1877, âgé de 75 ans et qui a été récemment terminé sous la direction de M. Rousselet.

concurrence de Calcutta. Dans cette dernière ville, on fabrique surtout l'article ordinaire et courant, et la concurrence indoue menace l'Angleterre sur l'important marché des Etats-Unis. Tandis que les manufactures de Calcutta croissent en importance, celles de Dundee bornent leur ambition à maintenir la situation acquise.

*
* *

Les importants travaux de canalisation du Danube dans le défilé des Portes-de-Fer ont été inaugurés le 27 septembre dernier par l'e npereur François-Joseph Le chenal du fleuve a été amélioré ; là où les améliorations étaient impossibles on a créé un chenal artificiel. Un port a été construit à Orsova.

Deux projets nouveaux ont surgi ; ils sont destinés à compléter la voie du Danube. Il s'agit d'abord d'établir un canal qui supprimerait la grande courbe du Danube inférieur et mettrait la mer Noire en communication avec l'Europe centrale. La construction du port de Constantza (nom roumain de Kustendjé), commencée le 28 octobre dernier, et l'ouverture définitive du Danube permettent d'affirmer que ce canal sera bientôt entrepris.

Il est d'autre part fortement question d'un canal entre le Danube et l'Oder (1).

Afrique. — Un des explorateurs français du Sahara Algérien, M. Victor Largeau, est mort récemment. Son premier voyage de Biskra à Ghadamès s'était accompli en 1875, e il y avait découvert le bras occidental de l'Igharghar.

La même année, il retournait à Ghadamès en vue d'y créer un courant commercial vers l'Algérie. En 1877, il repartit par l'Oued-Rir pour In-Salah, mais le chef de cette importante oasis l'engagea fortement à renoncer à une expédition dangereuse, et il revint par l'Oued Mia.

*
* *

De graves incidents se sont récemment produits sur la frontière occidentale d'Algérie. Les tribus marocaines, révoltées contre l'amel d'Oudjda, se sont livrées à plusieurs incur-

(1) *Ann. Géog.* 15 mars 1897.

sions sur notre territoire. Il est possible que nos troupes soient obligées d'intervenir. Espérons qu'on saura tirer profit de l'occasion et obtenir une indispensable rectification de frontière.

***

M. Hourst, l'éminent explorateur du Niger a fait à la Sorbonne le 15 janvier un très intéressant compte-rendu de son voyage. Extrayons de son récit quelques renseignements géographiques importants et de curieux détails sur les Touareg.

Le voyage du lieutenant de vaisseau Hourst s'est effectué avec un petit bateau en aluminium et deux chalands en bois. Décidée dès le 8 octobre 1893, l'expédition ne put commencer qu'en juillet 1895, après avoir été suspendue par ordre du gouvernement pendant dix-huit mois. L'explorateur profita de ce retard pour étudier, au nord-ouest de Tombouctou, une série de lacs qui semblent devoir offrir de grandes facilités pour la navigation.

Le 22 janvier, l'expédition arrivait à Tombouctou, où la rejoignit le P. Hacquard qui devait rendre de grands services. Sur son conseil, M. Hourst se mit en rapport avec la famille des Kountah. Descendants de Sidi Okba, dont le tombeau est près de Biskra, les Kountah habitaient le Touat lorsque les gens de Tombouctou, menacés à la fois par les Touareg et les Foulla, demandèrent à Sidi Moktar de venir s'établir aux environs de leur ville comme une sorte de grand justicier. Sidi Moktar accéda à cette demande et parvint à rétablir la paix, mais pour peu de temps.

A Tombouctou, un commerçant auquel il avait été recommandé, conseilla à M. Hourst de se présenter comme le fils d'Abdoul Kérim (c'était le nom qu'avait pris le grand explorateur de cette région, le docteur Barth). Cette parenté devait être pour lui un passeport. Le voyageur vérifia dans la suite la vérité de cette assertion, bien qu'il se fût contenté de se dire le neveu d'Abdoul Kérim.

L'expédition traversa d'abord le territoire des Igouadaren, dont il fallait se défier beaucoup. Ces populations, d'après M. Hourst, ne sont un fléau dangereux que lorsque leurs mau-

vais instincts ne sont retenus par aucun frein, ce qui est le cas pour les Igouadaren.

En sortant de leur domaine il se trouva sur celui du puissant peuple des Aouellimmiden, dont l'hostilité se manifesta aussitôt. Les Touareg suivaient la petite flotille sur les deux rives avec des intentions évidemment malveillantes. Dès ce moment, M. Hourst utilisa avec succès la légende de sa parenté avec le docteur Barth. A Tosaye, Barth avait couru un grand danger et avait été sauvé par la protection du chef des Aouellimmiden ; lorsque M. Hourst parla de sa parenté, on lui donna des vivres et des guides. Une prophétie d'Ahmed Beckay, le compagnon de Barth, aida à la vraisemblance du récit ; il avait annoncé qu'un descendant de Barth reviendrait avec trois bateaux ; or c'était justement le nombre des bateaux de l'expédition.

Cependant, après le départ de Tosaye, les Touareg se montraient encore hostiles, et M. Hourst recevait même une déclaration de guerre en règle. Il poursuivit néanmoins sa route malgré l'effervescence croissante. A Ha, gros village de noirs commandés par des Touareg, il fallut tirer en l'air un coup de canon-révolver pour obtenir de la tranquillité. Enfin un targui envoyé par Madidou, le grand chef des Touareg, vint ordonner de laisser les voyageurs continuer paisiblement leur voyage. A Gao, ville d'environ 25,000 habitants, Madidou arriva lui-même. Les explorateurs ne l'aperçurent que de loin ; mais son forgeron (intermédiaire forcé de toute négociation dans ces régions) vint de sa part offrir la paix.

Dès lors ils sentirent les effets de cette protection constante. Les Aouellimmiden forment la plus puissante tribu de Touareg de Tombouctou à Say. Une seule tribu pourrait les contrebalancer, celle des Kel-es-Souk, marabouts descendant d'un targui ; mais ils ne se battent qu'en cas de guerre sainte. Ils se montrèrent d'abord hostiles ; mais l'habileté du P. Hacquard et le souvenir de Barth les ramenèrent à de meilleurs sentiments.

A Fafa arriva un neveu de Madidou, chargé de conclure un traité de paix et d'amitié et qui écrivit la lettre suivante adressée au Sultan des Français : « Entre nous et vous il n'y

aura que le bien et la paix. Vos commerçants viendront chez nous par terre ou par eau et s'en retourneront assurés que personne chez nous ne les molestera en aucune façon. Vous n'apporterez aucun trouble dans nos possessions ni dans nos usages traditionnels civils ou religieux.

« Dès que nos envoyés seront revenus et nous auront garanti votre véracité, vous nous verrez aller chez vous isolés ou par groupes, par terre ou par le fleuve. Nous ne voulons pas non plus que vous veniez bâtir et vous établir dans notre pays : du moment où vous accepterez cette condition, nous serons comme frères, et vos commerçants peuvent venir sans avoir rien à craindre de personne ».

A partir de ce moment la navigation devint périlleuse à cause des rapides où souvent les bateaux s'échouèrent et faillirent s'engloutir. Partout les voyageurs étaient précédés de messagers de Madi-lou qui triomphaient de l'hostilité des populations.

Enfin le 1er avril, après être sorti de la région des rapides, Hourst arrivait à Sansane-Aoussa, à la limite de la zone des Touareg. Au sujet de ce peuple l'explorateur déclare que, contrairement à l'opinion reçue, ils sont absolument fidèles à leur parole et ne sont pas voleurs, mais pillards. Le pillage est le vol à main armée, qui est une preuve de force. Il faut se montrer ferme avec eux, et l'on n'a rien à en redouter. M. Hourst conseille de les utiliser comme agents de transports. Il fournit des détails intéressants sur leurs mœurs. Le targui est monogame ; sa femme a sur lui une très grande influence. Ce sont les femmes qui enseignent la lecture et l'écriture aux enfants. La jeune fille choisit son mari. Pour élever les enfants on emploie, comme chez nous, des bonnes et des nourrices. Le père ne s'occupe de son fils que quand il peut manier la lance et de sa fille seulement quand elle a 12 ans.

L'expédition arriva le 7 avril à Say, où dominait Ahmadou. Là on courut le danger d'être attaqué. Néanmoins M. Hourst y séjourna cinq mois et demi, conformément à ses instructions et mit à profit ce retard en recueillant des renseignements géographiques sur la boucle du Niger et notamment sur une région lacustre aussi intéressante que celle de Tombouctou.

Le départ eut lieu le 15 septembre et l'on traversa une région dévastée par les Toucouleurs pour arriver en octobre à Boussa. Là, sans doute sous l'influence secrète de la Compagnie anglaise du Niger, le chef promit des guides et des vivres et n'envoya rien. Il fallut sans guide traverser des rapides extrêmement dangereux. Enfin, dans la dernière partie de son voyage, M. Hourst n'eut qu'à se louer de l'accueil cordial des officiers de la Compagnie anglaise.

Le pacifique et glorieux explorateur a lui-même tracé la conclusion de ce magnifique voyage : « Si chacun veut y mettre de la bonne volonté, le Soudan peut devenir une autre Algérie, mais cinq ou six fois plus vaste (1) ».

***

Depuis le retour de M. Hourst, le lieutenant Quevauvillers a présenté à la Société de Géographie de Bordeaux un projet d'exploration dans l'Adrar des Aouellimmiden. Il a démontré la facilité et l'utilité qu'il y aurait à profiter du rapprochement résultant du traité dont il a été question plus haut.

En ce moment, un ancien esclave venu du Darfour, Rabba, ou Rabda, après avoir contourné le Ouadaï et dévasté le Baghirmi, s'est emparé du Bornou, de Kouka, et d'une partie du Sokoto. Kano, centre commercial de cette région, fréquenté jadis par 30 ou 40,000 traitants, est entre ses mains. Le commerce des peaux et des cuirs y était fait par des caravanes venant de l'Adrar des Aouellimmiden et de l'Aïr; Il y aurait peut-être lieu de faire comprendre aux Touareg qu'ils auraient tout avantage à venir à Tombouctou. Le puissant empire de Madidou va du Niger à l'Aïr. Son alliance nous assurerait peut être la traversée du Sahara (2).

***

On a des renseignements sur l'occupation du Mossi par le lieutenant Voulet de la mission Destenave. Il est entré, il y a quelques mois, à Ouagadogou, capitale du Mossi, d'où il est

---

(1) Comptes-rendus de la *Soc. de Géog. de Paris*, 1897, nos 1, 2 et 3. V. *chron. géog. Bull. trim. Soc. Géog et Archéol. d'Oran.* Avril-Juin, Juillet-décembre 1896 et Janvier-Mars 1897.

(2) *Bull. Soc. Géog. Bordeaux*, 15 mars 1897

passé dans le Gourounsi. Là il a signé plusieurs traités. Comme les lieutenants Baud et Vermesch ont signé, il y a 18 mois, des traités avec des chefs de la région située au sud du Gourma et du Mossi, on voit que l'occupation se poursuit résolument.

M. Baud a d'autre part visité Fada-N'gourma, capitale du Gourma et y a fondé un poste. Puis il a rejoint, en février, la mission Voulet à Tigba, sur la frontière du Mossi. Il a été récemment nommé résident au Gourma.

On pousse activement l'établissement d'une ligne télégraphique entre Bandiagara, capitale du Macina, et Ouagadogou.

Mais d'un autre côté, les traités signés avec plusieurs chefs du Courma ont provoqué des protestations des Allemands du Togoland qui en ont signé également. Le conflit est soumis actuellement à une commission franco-allemande.

Sur un autre point, le lieutenant de vaisseau Bretonnet, parti de Carnotville, s'est dirigé vers le Niger, qu'il a atteint à Ilo, en fondant 5 postes, notamment à Kandi, ville de 10,000 habitants et à Ilo, marché important d'ivoire. Il a ensuite occupé Boussa.

***

Le massacre de la mission anglaise Philipps, au Bénin, a été promptement vengé. Il avait eu lieu le 5 janvier dernier. Dès le 10 février, une colonne, dirigée par le contre-amiral Rawson, entrait en campagne, et le 18, après un long combat, elle occupait Bénin, désertée par son souverain. Elle a laissé la capitale occupée par des Haoussas, et, le 28 février, elle se rembarquait dans un excellent état sanitaire (2).

Quant aux troupes de la compagnie du Niger, elles ont occupé Bida, sur la rive gauche du Niger, après un brillant combat, et elles poursuivent leurs succès (3).

***

M. de Béhagle est parti récemment pour la mission qu'il se propose de conduire vers le lac Tchad.

(1) V. *Bull. trim. Soc. geog. et archéol. Oran*, janv.-mars 1897.
(2) *id.* *id.* *id.*

On a de bonnes nouvelles de la mission Gentil, partie en juillet 1895 pour explorer le bassin du Chari (1). Après avoir fondé un poste à Krébedjé, au point où le Tomi cesse d'être navigable, éloigné de 150 km. de la Nana (nom impropre qui signifie simplement rivière), il établit un poste sur la Nana, le 21 septembre 1896. La Nana avait environ 50 m. de large. M. Gentil comptait mettre son vapeur démontable, le *Léon-Blot*, en chantier en novembre, et, en attendant qu'il fût remonté, explorer la Nana sur une barque en fer qu'il avait emportée. D'après les indigènes, le poste serait à 60 ou 70 km. du Gribingui, reconnu par M. Maistre pour être une des branches du Chari. Il est aussi à 300 km. du poste d'Ouadda sur le Congo (2).

***

On s'explique assez l'intérêt que l'Allemagne porte au Transwaal par le nombre considérable d'Allemands établis dans ce pays et le développement des relations commerciales qui s'y sont nouées avec l'Allemagne. Les Allemands détiennent un grand nombre d'actions de mines d'or; ils ont fourni une grande partie des capitaux pour la construction du chemin de fer de Delagoa. En outre, leur commerce se développe. En 1889, l'Allemagne a vendu au Transwaal pour 1,250,000 fr. de marchandises, et en 1894 le chiffre s'élevait à 7,500.000 f. (3).

***

L'Abyssinie qui, depuis le triomphe de Ménelik, attire l'attention universelle, a été récemment le but de plusieurs missions. M. Lagarde, haut fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères, est rentré ces jours derniers après avoir été chaleureusement reçu par le souverain éthiopien. On connaîtra prochainement les résultats de cette mission.

D'autre part, M. Bonvalot est parti en février dernier, chargé d'une mission scientifique et peut-être politique. Il doit faire l'étude géographique du Harrar. Il est en outre accompagné de M. Bavelaër, délégué des chambres de commerce, de plusieurs industriels et d'amateurs.

---

(1) *Bull. trim. Soc. géog. et archéol. Oran*, juill.-déc. 1896.
(2) *Rev. géog.* de Drapeyron, avril 1897.
(3) *Bull. Soc. géog. Lille*, mars 1897.

Enfin, le prince H. d'Orléans entreprend de son côté un voyage d'exploration dont le but n'est pas nettement connu.

*
* *

A Madagascar, le général Galliéni a frappé un grand coup. Le 27 février, il a subitement déposé la reine Ranavalo qui a été aussitôt conduite à l'île de la Réunion.

Cet acte de vigueur a eu d'heureux résultats et la sécurité se rétablit rapidement, du reste le maintien de la souveraine des Hovas se conciliait difficilement avec l'institution de notre domination directe substituée au protectorat.

Plusieurs missions importantes ont pu opérer ces temps derniers, notamment celle de M. Rocheron, qui a fait la triangulation de la vallée de Manambolo et constaté que les chutes indiquées comme entravant la navigation sur ce fleuve n'existaient pas. Ses compagnons ont fait la prospection sommaire des régions aurifères de Manandaza et d'Ankavandra. De plus, le *Journal Officiel* a déclaré ouverte à l'exploitation la région aurifère de l'Imamo entre le lac Itasy et Arivonimamo. Diverses études ont été entreprises pour l'établissement d'un chemin de fer de Tananarive à Tamatave.

Les questions d'enseignement ont beaucoup préoccupé le général Galliéni. Il a prescrit qu'aucun Malgache ne soit désormais employé par le Gouvernement s'il ne connaît la langue française. Le 6 février ont été inaugurés l'école de médecine et l'hôpital malgache. On a créé une école de géomètres appelée à rendre de grands services. Une école professionnelle compte une centaine d'élèves. Enfin depuis le 1er avril il est interdit de se servir d'autres poids et mesures que ceux admis par les lois françaises (1).

Asie. L'exploitation des charbonnages au Tonkin est en voie de développement. L'installation des mines de Hong-Hay sur la baie d'Along est tout à fait remarquable. Un chemin de

(1) *Rev. géog. de Drapeyron*, mai 1897.
(2) *Bull. Soc. géog. commerc. Paris*. T. XIX, 1897, n° 1 et 2. Communication de M. Brard.

fer de 11 km. unit le gisement au port d'embarquement. Les ventes atteignent 95.000 t. et dépasseront bientôt 130.000 t. (1).

***

La culture du jute fait des progrès au Tonkin. L'introduction de cette culture, qui peut devenir une source importante de profits, est due à l'initiative de MM. Saint-frères et de leur représentant, M. Simonet. Elle a été entreprise il y a deux ans, et les résultats obtenus permettent d'espérer que l'Indo-Chine sera bientôt en état de fabriquer les sacs qu'elle achète aujourd'hui dans les Indes. (2).

***

M. Bonnin est rentré le 1er février après sa belle exploration dans le sud et le centre de la Chine (1). *Le Tour du Monde* publie les relations de son voyage (3).

***

On a des nouvelles d'une intrépide française, Mme Massieu, qui se rend de la Birmanie au Tonkin par la vallée du Mékong et le Haut Laos. Elle a quitté Mandalay le 25 décembre pour se rendre en chemin de fer à Thasi et traverser ensuite les États Chans. Elle devait, d'après ses prévisions, être à Hanoï le 15 mars ; elle comptait remonter ensuite le Fleuve Rouge, traverser le Yun-Nan et le Sse-Tchouen, descendre le Yang-tze-Kiang jusqu'à Schangaï; visiter le Japon et revenir par Pékin, la Mongolie, Irkoutsk, Tackkent et Samarkand.

***

Signalons dans le *Tour du Monde* le compte-rendu de l'exploration de M. Roux et du prince d'Orléans aux sources de l'Iraouaddy (4).

***

Le chef de la mission lyonnaise (5) en Chine, M. Brenier, est arrivé à Yun-Nanfou le 2 février, après avoir traversé des

(1) *Bull. Soc. géog. commerc. Paris*. T. XIX, n° 3. Rapport de M. Simonet.
(2) V. *Bull trim. soc. géog. et arch. Oran*, juillet-décembre 1896 et janvier-mars 1897.
(3) *Tour du Monde*, 13 et 27 mars 1897.
(4) *Tour du Monde*, 24 avril 1897.
(5) *Bull. trim. soc géog. et arch. Oran*, avril-juin et juillet, décembre 1896, janvier-mars 1897.

régions inconnues au sud-ouest du Kœi-Tchéou. Le groupe chargé d'étudier le Sikiang était à la fin de janvier à Mongtzé, dans la région minière du Yun-Nan.

***

L'exemple donné par la mission lyonnaise est de plus en plus suivi. Outre la mission anglaise de M. Rouane (1), une mission allemande dirigée par les docteurs Fischer, Vogel et Dietel, a quitté le 15 février Gênes pour Hong-Kong.

***

M. Chaffanjon (2) a fait connaître les importants résultats de son voyage. Il a établi un itinéraire nouveau de 1.800 km. à travers la Mongolie et la Mandchourie ; il a refait et rectifié la carte sur plus de 4.000 km. en Dzoungarie, dans le Gobi et la Mandchourie. Il a recueilli un grand nombre d'observations astronomiques, réuni des collections d'histoire naturelle, anthropologiques, archéologiques, zoologiques, botaniques, géologiques. Il rapporte enfin 200 clichés photographiques (3).

Les deux compagnons de voyage de M. Chaffanjon, MM. Gay et Mangini vont se fixer en Sibérie, comme l'annonce une lettre de M. Mangini, qui témoigne de son esprit d'initiative : « Cette terre qui, il y a vingt ans encore, effrayait les esprits, ce pays dont on n'entendait parler que comme d'une région couverte de neige et de loups, est maintenant ce qu'elle a toujours été, ou du moins depuis de longues années, un pays très habitable ; de plus il s'est extraordinairement enrichi par la découverte de mines d'or considérables et d'une richesse inouie.... Notre intérêt à nous Français est donc d'aller offrir à ses habitants avant tout autre étranger ou au moins parmi les premiers, les marchandises dont il peut avoir besoin (4).

***

On a des nouvelles de M. Marcel Monnier qui est arrivé à Pékin au mois de décembre, après un voyage de plus de 2.000 km. en Mongolie et en Manchourie. Il comptait être en Corée

(1) *Bull. trim. soc. géog. et arch. Oran*, janvier-mars 1897.
(2) Id. id. id.
(3) Comptes-rendus, *Soc. géog. Paris*, 1897, n°s 1, 2 et 3.
(4) *Bull. soc. géog. commerc. Paris* n°s 1 et 2.

en avril 1897, pour gagner Vladisvostok et revenir par la Transbaïkalie, le Turkestan chinois et russe, le nord de la Perse et l'Asie Mineure, suivant ainsi la route des grandes invasions mongoles. Il a dressé le levé de tous ses itinéraires au Sse-Tchouen et dans le Yun-Nan ainsi qu'un profil des terrains de la vallée du Yang-tze-Kiang à celle du Fleuve-Rouge (1).

*
* *

Nous trouvons dans *Le Tour du Monde* d'intéressants détails sur les débuts de l'industrie en Chine. Depuis l'ouverture de la Chine aux Européens, des tentatives avaient été vainement faites pour obtenir le droit de construire des voies ferrées, de créer des établissements industriels. La guerre franco-chinoise fit ressortir la faiblesse de la Chine. Le vice-roi de Canton, Tchen-Chi-Tong, et celui de Formose, Liou-Ming-Tchouen, eurent surtout à souffrir du défaut de moyens de communication.

Aussi, lorsqu'en 1889, la prolongation du chemin de fer de Tientsin jusqu'à Fou-tchéou fut proposée, ces deux vice-rois se déclarèrent presque seuls favorables au projet. Le rapport du vice-roi de Canton, qui fit sensation à cause de sa forme littéraire, préconisait d'abord l'établissement d'usines afin d'éviter les achats à l'étranger. Enfin, en août 1889, un décret impérial décida la construction d'une ligne coupant la Chine du nord au sud par Outchang. Tchen-Chi-Tong fut déplacé pour présider à cette entreprise et nommé vice-roi des deux Hou.

Le Ministre d'Allemagne à Pekin, M. Von Brandt, qui habitait depuis 30 ans la Chine, déploya une grande habileté Prévoyant les événements, il avait fait venir une douzaine d'ingénieurs des Mines et des Chemins de fer et leur avait fait apprendre le chinois. En 1887, dans une interview qui fit sensation, il avait déclaré que de longtemps encore on ne verrait pas de chemin de fer en Chine. On le crut et, le moment venu, les ingénieurs allemands furent seuls à s'offrir à Tchen-Chi-Tong.

Chargés de l'exploitation des mines du Hou-Nan, ils installèrent une usine à Han-Yang, en face d'Outchang sur le Yang-Tze-Kiang.

(1) Comptes-rendus *Soc. Géog. Paris,* 1897, nos 1, 2 et 3.

D'autre part, en 1889, un ingénieur belge, M. Braines, avait été chargé de rechercher des régions minières, et Tchen-Chi-Tong l'avait gardé comme ingénieur en chef des mines du bassin d'Outchang. Les Allemands surent cependant l'écarter des charbonnages, et il se borna à fonder une importante usine métallurgique, pour laquelle il fit venir des ouvriers belges. Mais il commit la faute de se retirer, et il fut remplacé par un Allemand. Les Belges sont peu à peu éliminés et remplacés par leurs rivaux.

Plusieurs établissements industriels fonctionnent aujourd'hui en Chine. A Changaï il y a une fabrique de fusils, deux fabriques de poudre dirigées par un Chinois qui doit en fonder une troisième à Han-Yang.

Dans la région d'Outchang, outre l'exploitation des mines de houille et de fer, il y a à Outchang deux filatures de coton, une de soie; à Han-Yang, des hauts-fourneaux, une aciérie, des laminoirs pour rails ; on y installe une fonderie de canons, des fabriques d'affûts, de boulets, de fusils.

Mais l'argent fait défaut, l'organisation est médiocre; les Chinois sont très ignorants et imprévoyants. Cependant, certains résultats font bien augurer de l'avenir : les filatures de coton en donnent d'excellents.

En somme, la Chine s'engage dans la voie du progrès industriel. Dans un avenir plus ou moins lointain, il y aura là un grave danger pour l'industrie européenne (1).

* * *

M. Klobukowski, consul général de France, a fait dans le Japon septentrional un voyage dont il a rapporté de très intéressantes notes, notamment en ce qui concerne la population des Aïnos (2).

* * *

L'immigration russe en Sibérie est en grand progrès. De 1889 à 1890 le nombre des immigrants oscille entre 10 et 20,000. En 1891 il atteint 60,000, en 1895, 100,000 et en 1896, de 200,000 à 250,000. Les immigrants exploitent surtout les terres cultivables.

(1) T. du monde 27 février 1897.
(2) *Bull. Soc. géog. commerc. Paris*, T. XIX, nos 1 et 2.

Les Russes font partout en Asie de grands progrès et d'importants travaux. Dans la Transcaucasie, ils améliorent les ports de Novorowiisk, Soukhoum, Batoum, Poti, Debent. On refait la ligne ferrée Poti-Tiflis-Bakou. La ligne de Tiflis à Alexandrapol et à Kars doit être achevée en 1898 ; celle d'Alexandrapol à Erivan est en projet. Celle de Petrowsk-Derbent-Bakon, commencée en juillet 1896, offrira une nouvelle voie pour l'exportation du pétrole.

Au delà de la Caspienne, la mission Gloukowski (1) est revenue affirmant, paraît-il, la possibilité de ramener l'Amou-Daria dans la Caspienne. La question est maintenant de savoir si la dépense sera moindre que celle qu'occasionnerait le chemin de fer d'Orenboug à Tachkent.

Enfin, le prolongement du transcaspien de Samarkand à Djizak a dû s'ouvrir en février dernier.

* * *

Les Anglais ont commencé en 1896 les travaux du chemin de fer de Mandalay à la Salouen, qui doivent être terminés dans quatre ans. On parle aussi de construire une ligne allant de Moulmeïn à Semao, dans le bassin du Mekong, en traversant la vallée du Meinam. Cette voie, si la France ne se hâte, détournera vers la Birmanie tout le commerce du Laos et du Haut-Mekong.

Amérique. — D'après les statisques officielles, la flotte marchande des Etats-Unis comptait, en juillet 1896, 22,908 bâtiments d'un tonnage total de 1,703,880 t. Sur ce nombre, 880 vapeurs représentent 1,001,113 t.

* * *

On s'est décidé à recourir à un arbitrage au sujet du contesté franco-brésilien. Le Président de la République helvétique a été choisi comme arbitre.

* * *

La vallée est habitée par des populations sauvages et hostiles.

M. Henri Coudreau (2) a dirigé une importante exploration

---

(1) V. *Bull trim. Soc. géog. et archéol. Oran*, janvier-mars 1877
(2) *id.* *id.* juillet-décembre 1896.

dans la vallée du rio Xingu, le puissant affluent de l'Amazone. M. Coudreau, qui était chargé d'une mission par le gouvernement brésilien du Para, a recueilli des renseignements intéressants. Il pense que cette région est destinée à un brillant avenir à cause du climat dont elle jouit. Malheureusement le Rio Xingu est trop impétueux et embarrasé de rapides (1).

***

L'émigration vers la République Argentine a pris en 1896 une grande extension. 102.673 émigrants sont arrivés à Buenos-Ayres, dont 75.204 Italiens, 18.051 Espagnols, 3.400 Français, 1.015 Allemands, etc. L'augmentation considérable provient surtout de ce que les Italiens ont cessé de se diriger sur le Brésil. C'est le grand nombre d'Italiens établis dans la République Argentine qui explique l'infériorité du commerce français. Sur un total de 4,094.770 habitants (recensement de 1895), il y a près de 900.000 Italiens, tandis que les consommateurs plus ou moins probables de produits français ne dépassent pas 150.000 (2).

***

Un explorateur français, M. Robuchon, qui visite depuis 1895 la République Argentine et le Chili, a quitté Sucre le 4 février 1897, pour explorer le territoire bolivien et la haute vallée de l'Amazone.

***

Un autre Français, le comte de La Vaulx, continue son exploration en Patagonie. Il était le 4 janvier à Rawson (3).

***

M. Otto Nordenskiold est parti en janvier 1897 de la Terre de Feu pour les îles South-Shetland afin de vérifier l'existence de gisements d'or et de houille qui y sont signalés (4).

Océanie. — M. Martineau a fait d'intéressantes communications sur les régions aurifères de l'Australie Occidentale. Il

(1) *Rev. géog. Drapeyron*, mai 1897.
(2) *Bull. Soc. géog. Lille*, mars 1897.
(3) V. *Bull trim. Soc. géog. et archéol. Oran*, juillet-décembre 1896.
(4) *id.* *id.* *Oran*, avril-juin et juillet-decembre 1896.

décrit la magnifique baie d'Albany, l'une des plus belles du monde, mais qui n'a guère été jusqu'ici utilisée à cause de l'aridité du pays. C'est en 1892 qu'un Anglais découvrit les mines d'or. En un instant, une ville de 3,000 habitants, Coolgardie, se fonde, et 20,000 prospecteurs se fixent aux environs. Un chemin de fer de 400 milles est construit pour conduire à Perth sur la côte. Mais la main-d'œuvre fait défaut. Un concessionnaire doit, en vertu des règlements très sévères, entretenir au moins un ouvrier par acre de terrain concédé. Or, l'ouvrier se paie 100 francs par semaine et ne travaille que huit heures par jour. En outre, les ouvriers doivent être australiens ou européens. Enfin, nul pays n'est plus travaillé que l'Australie par les idées socialistes. « Un chef de parti, qui sera peut-être le maître de demain, demande que les ouvriers ne travaillent que 3 jours par semaine. » (1)

***

On est sans nouvelles de l'explorateur anglais Wells, parti d'Adélaïde pour traverser l'Australie occidentale. Il était arrivé en novembre à la rivière Fitzroy, ainsi que le géologue Jones. Ils ont disparu dans la direction de la chaîne Saint-Georges. Une expédition envoyée à leur recherche ne les a pas retrouvés.

***

Plusieurs explorations ont été faites dans la Nouvelle-Guinée. Après le désastre de l'expédition allemande d'Otto Ehlers, en 1895, celle des docteurs Lauterbach, Tappenbeck et Kersting a été plus heureuse. Partis en mai 1896 de la baie de l'Astrolabe, dans le Kaiser-Wilhelm-Land, les voyageurs ont exploré les massifs de la chaîne Bismark qui s'élèvent jusqu'à 4,000 m. Ils ont descendu en pirogue un grand fleuve navigable arrosant une vallée fertile, et sont rentrés à Stephansort en septembre, après un parcours de 325 kilomètres.

Le gouverneur de la Nouvelle-Guinée britanique, Sir W. Mac-Grégor, a traversé la presqu'île orientale sur une largeur de 180 kilomètres. Il a remonté la Mambar, franchi les monts Owen-Stanley, dont deux pics atteignent 4,000 mètres. C'est

(1) *Bull. Soc. géog. commerce Paris*, t. XIX. nº 1 et 2. Lettre de M. Martineau.

une région aurifère très riche et déjà exploitée. De là, il a gagné la baie de Redscar, à l'est de Port-Moresby. L'expédition a eu à surmonter de grandes difficultés et à souffrir du froid et de la faim (1).

***

Les Anglais ont fait récemment une première tentative pour organiser leur protectorat dans l'archipel Salomon ; ils y ont nommé un résident. La population se compose de farouches cannibales qui ne se sont guère laissé approcher jusqu'ici (2).

Régions polaires. — M. Andrée dont on n'a pas oublié l'infructueuse tentative de l'été dernier n'a pas renoncé à atteindre le Pôle Nord en ballon. Il a dû quitter Goteborg le 15 mai pour se rendre au Spitzberg, d'où il compte partir vers la fin de juin.

M. Andrée a trouvé en France des émules. MM. Godard et Surcouf, ingénieurs-aéronautes, veulent aller au Pôle avec un ballon cubant 10,000 mètres cubes ; ce ballon qui pourra rester 60 jours en l'air emportera 7 personnes. L'expédition qui coûtera 225 à 250 mille francs aura lieu au printemps de 1898.

***

Le lieutenant Peary organise de son côté une nouvelle expédition. Il veut explorer la côte occidentale du Groënland et chercher à gagner le Pôle en y consacrant plusieurs années au besoin.

***

L'expédition de Gerlach, qui devait partir pour la région polaire antarctique en septembre dernier (3), a été remise à cette année. Elle doit partir d'Anvers pour le cap Horn vers le 20 Juillet.

***

Vers la même époque on signale deux autres expéditions américaines, l'une partant de New-York sous le docteur Cook, l'autre de Philadelphie, organisée par l'Américan Society of Naturalists.

PAUL RUFF.

(1) *Rev. géog. Drapeyron*, avril 1896.
(2) *id.* *id.*
(3) V. *Bull. trim. Soc. Géog. et Archéol. d'Oran.* Avril-juin et juillet-décembre 1896.

LIVRES

La collection des *Guides en Algérie et en Tunisie à l'usage des touristes et des archéologues* (1) s'est accrue d'un petit volume de M. Albert Ballu sur Timgad. C'est une description rapide et claire des principaux monuments de la Pompéi algérienne, qui sera fort utile aux touristes, mais qui ne pourra remplacer pour les archéologues le grand ouvrage de MM. Boeswillwald et Cagnat. Quelques-uns des dessins ne sont pas toujours très clairs, et l'on souhaiterait que la vue assez insignifiante des Thermes, par exemple, fut remplacée par un plan de cet intéressant édifice, découvert par M. Ballu.

Enfin il est regrettable que l'introduction contienne de petites erreurs, qu'il eût été facile d'éviter. Le second paragraphe de la page 4, notamment, est ainsi conçu : « Toutefois l'invasion musulmane rencontre une résistance acharnée de la « part des Berbères entraînés par une Aurasienne patriote, « la Kahina ; Sidi Okba, le fameux marabout, dont les restes « devaient reposer près de Biskra, est vaincu et mis à mort par « les troupes de l'héroïque africaine. De nouvelles armées « arabes, conduites par Hassan, en 698, sont encore battues « par les Berbères et les Grecs à la Meskiana ; mais la for- « tune favorise encore le Croissant, et la Kahina, réfugiée dans « l'Aurès, est défaite par l'Arabe Kaled, près d'Iézid ».

Appeler la reine berbère une « Aurasienne patriote », Oqba ben Nafi un « marabout », et désigner l'Islam du 7e siècle sous le nom de Croissant, sont péchés véniels. Mais Oqba fut écrasé à Tahouda en 683, non par la Kahina, mais par Koceila, qui avait commandé les auxiliaires berbères de l'armée arabe, et qui fut lui-même vaincu et tué vers 688. Dix ans plus tard, l'armée arabe commandée par Hassan ben en N'oman, chargé de reconquérir l'Ifriqia, trouva devant elle un adversaire aussi redoutable que le vainqueur d'Oqba, la Kahina, qui lui infligea une sanglante défaite vers 698. Elle fut vaincue elle-

---

Paris, Leroux. — I. *Lambèse*, par M. Cagnat, 1 fr. 50 ; II. *Carthage*, par M. Babelon, 3 fr. ; III. *Timgad*, par M. Ballu, 1 fr. 50.

même, vers 703, dans une nouvelle campagne dirigée par Hassan, et se donna la mort, après avoir engagé ses fils à faire leur soumission à l'ennemi. On ignore le lieu où fut livré cet important combat, et dans « l'Arabe Kaled, près d'Iézid », de M. Ballu, il faut reconnaître sans doute le nom de Khaled ben Iézid, qui fut fait prisonnier dans la défaite d'Hassan et adopté par la Kahina, qu'il paraît avoir trahi en 703.

Ce sont là de légères erreurs, qui ne diminuent pas l'utilité du guide à Timgad de M. Ballu, mais qu'il lui eût été bien facile d'éviter, en ouvrant un manuel quelconque d'histoire du Mar'reb.

***

C'est aussi la région de l'Aurès qu'étudie M. René Basset, en poursuivant son enquête méthodique sur les dialectes berbères. Sa notice sur le Chaouia de la province de Constantine (1) comprend un résumé rapide de l'histoire de l'Aurès, la liste des tribus qui l'habitent, et des renseignements historiques et philologiques sur chacune d'elles. Enfin, trois petits contes en dialecte chaouia sont traduits et analysés avec soin ; M. Basset étudie chaque racine, et en donne les principales formes dans les dialectes actuellement recueillis. Cet excellent travail constitue un nouveau progrès dans la connaissance de l'Afrique berbère.

***

Le nouveau volume de M. Laune (2) rendra de grands services à tous les Français qui ont besoin de connaître la phraséologie des actes juridiques en arabe. Il sera particulièrement utile aux interprètes judiciaires, aux magistrats et aux officiers ministériels. Il sera le bienvenu dans les médersas, où les étudiants, qui se destinent à la magistrature musulmane, devront lire le plus grand nombre possible de pièces authentiques. Les traductions, placées commodément en regard du texte, donnent, non point le mot à mot qui serait sans intérêt, mais une version correcte, dans une bonne langue juridique.

***

(1) Paris, Imp. Nat., 1897. (Extrait du *Journal Asiatique*).
(2) E. Laune. *Manuel français-arabe ou recueil d'actes administratifs judiciaires et sous-seing privé*, traduits en arabe. — Alger Jourdan, 1897. 7 fr. 50.

La question de la pêche en Algérie a été soigneusement étudiée par M. Augustin Bernard (1), dans une communication au Congrès de Lorient, que nous avons déjà signalée. Il y montre l'insuffisance du rôle des pêcheries dans l'exploitation des richesses algériennes, et il expose les tentatives et les échecs de la colonisation officielle. Le nouvel essai, entrepris par le Gouvernement général au cap Matifou (Jean-Bart, Surcouf et Lapérouse), doit attirer une sympathique attention, qui n'exclut pas une certaine inquiétude des résultats. Nous nous rallions, pour notre part, à la conclusion de M. Bernard : « Il faut, en tout cas, faire appel à l'initiative privée, la tâche essentielle de l'Etat étant de renseigner les colons, de les aider, si l'on veut, dans la mesure du possible, de leur procurer des commanditaires, mais non de se substituer à eux. » Cette question de la pêche sur les côtes algériennes est, nous l'avons dit déjà (2), digne de toute l'attention de la Société d'Oran.

M. G. D.

---

1) *La Colonisation maritime en Algérie*, 1897 (Extrait de l'Algérie nouvelle).

(2) Bulletin Soc. Oran, t. 17, n° 72.

Dons au Musée d'Oran

M. le docteur Carton, médecin-major au 19e régiment de Chasseurs, qui, pendant son séjour en Tunisie, a rendu de si grands services à l'archéologie, à l'histoire et à la géographie comparée de cette région et dont les savants travaux sont connus de nos lecteurs, a bien voulu nous envoyer, pour le Musée d'Oran, quelques objets antiques provenant de ses fouilles ; ce sont :

1° Une petite amphore et trois *unguentaria*, en terre cuite, découverts dans le sanctuaire de Baal Saturne à Dougga (Thugga Terebentina) ;

2° Un couvercle de miroir en bronze, avec trous pour le passage d'un cordon ou d'une lanière et ornements de cercle concentriques ; l'argile y adhérant porte l'empreinte assez vague, mais visible cependant, d'un tissu ;

3° Trois lampes de l'époque païenne, en terre cuite, provenant, ainsi que le miroir, de la nécropole de Bulla Regia. L'une de ces lampes, de forme circulaire, à bec court et anse forée, et dont le disque, concave, est orné d'une *Diane chasseresse*, porte, au revers, la marque de fabrique : LVIVIMIC/ *L(ucii) Vibi(i) Mic(cini)* ?? ;

Une autre lampe, de même forme, dont le disque est orné d'une rosace à quatorze branches, porte la marque connue : MVNTREPT (*Mun(atii) Trept(i)* ;

La troisième lampe, plus petite que les précédentes, en terre blanchâtre et grossière, avec bec en forme de biseau, porte la marque, également connue : C. OPP. RES *C(aii) Opp(ii) Res....*

***

M. Astier, pasteur de l'Eglise évangélique de Mostaganem, a fait don au Musée, d'une lampe en terre grise, portant sur la bande qui entoure le disque, l'inscription EMITE LVCERNAS COLATAS AB ASSE. *Achetez des lampes fines pour un sou.* Cette lampe appartient à la catégorie des lampes auxquelles le R. P. Delattre a donné le nom de lampes de transition, parce

qu'elles tiennent de la lampe païenne et de la lampe chrétienne.

Comme cette dernière, en effet, notre lampe n'a pas d'anneau, mais un appendice non foré en forme de petite queue, et la bande qui entoure le disque et porte l'inscription est interrompue, d'un côté par la base de l'appendice, et de l'autre par le bec. Elle tient de la lampe païenne par sa forme moins allongée que celle de la lampe chrétienne et par l'unique trou dont elle est percée au centre. Son disque, uni, présente en outre un tout petit trou vers le bec, pour l'introduction de l'aiguille qui servait à remonter la mèche.

Cette lampe a été trouvée à Bosquet (arrondissement de Mostaganem), près d'un vieux mur, dans les alentours du village.

***

Une monnaie de Pupien, trouvée dans les ruines de Quiza (Pont du-Chéliff, arrondissement de Mostaganem), a été offerte au Musée, par M. Cohen Solal, professeur d'arabe au Lycée d'Oran. En voici la description :

IMP. CAES. M. CLOD. PVPIENVS AVG. Buste de Pupien lauré, drapé et cuirassé à droite. — Rv. VICTORIA AVGG. Victoire debout à gauche, tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche.

On sait que les médailles de Pupien, qui n'a régné que trois mois simultanément avec Balbin en 238 de J.-C., sont rares aujourd'hui.

***

M. Forterre, instituteur à Sidi-Chami, a offert cinq hâches néolithiques, provenant de la station préhistorique de Rochessauve (Ardèche), et deux instruments également en pierre polie, trouvés à Hammam-bou-Hadjar (département d'Oran).

Nous prions MM. Carton, Astier, Cohen Solal et Forterre de vouloir bien agréer nos plus vifs remerciements.

L. DEMAEGHT.

TRAVAUX PERSONNELS

des Professeurs de l'Ecole Supérieure des Lettres d'Alger pendant l'année scolaire 1895-1896

On verra par l'énumération suivante des travaux de nos Professeurs de l'Ecole de Lettres d'Alger, que notre Afrique française est un des points du grand continent noir où les Sciences et les Lettres jettent le plus vif éclat. Toutefois, nous avons un souhait à exprimer : *Nous serions très reconnaissants à ces Messieurs, s'ils voulaient contribuer par des articles géographiques, historiques et archéologiques à la prospérité et à la bonne renommée de notre Bulletin Oranais.*

M. ALAUX. — *Théorie de l'âme humaine*, Paris, 1896, in-8°.

M. WAILLE. — Rapport sur les fouilles de Cherchell et note sur un portrait du roi Juba (*Bulletin du Comité des travaux historiques*). *La chanson populaire en France*, brochure in-8°, Alger.

M. FOURNIER. — *Sur une formule magique de guérison*, Paris, 1896, in-8°. Collaboration aux *Mémoires de la Société de linguistique.*

M. MESPLÉ. — Collaboration à la *Nouvelle Revue* et au *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger.*

M. GSELL. — Chronique archéologique africaine (*Mélanges de l'Ecole française à Rome*, t. XV, 1895).

Article *Gratiae* (*Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio).

Guide archéologique des environs d'Alger (Cherchell, Tipasa, le Tombeau de la Chrétienne), Alger, 1896, in-12.

L'inscription d'Alger (*Revue Africaine*, 1896).

M. BERNARD. — *De l'emploi des indigènes algériens et tunisiens pour l'exploitation* (Communication au Congrès de Carthage pour l'avancement des Sciences).

La Colonisation maritime en Algérie (Communication au Congrès national de géographie à Lorient).

M. Bernard. — Collaboration aux *Bulletins* de la Société de géographie commerciale, de la Société bretonne de géographie, de la Société de géographie de l'Est.

M. Basset. — *Les Apocryphes éthiopiens* (VIe, VIIe et VIIIe fasc., Paris, 1896, in-8°).

Les chiens du roi Antef, Upsala, 1896, in-8°.

Le livre des conquêtes de l'Ifriqya et du Maghreb, Leyde, 1896, in-4°.

Collaboration à la *Revue critique*, à la *Revue de l'histoire des religions*, à la *Revue des traditions populaires* et au *Sphinx*.

M. Fagnan. — *Alger au XVIIIe siècle*, par Venture de Paradis (*Revue Africaine*, 1896).

Le culte du feu dans l'Inde et en Egypte (fin) (*Muséon* de Louvain).

La Plante de la Basse-Egypte (*Sphinx* d'Upsala).

Examen du livre de ce qu'il y a dans l'Hadès (*Sphinx* d'Upsala).

Le lièvre de la lune (*Mélusine*).

M. Mouliéras. — *Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie*, fascicules III, IV et V, Paris, 1895-1896, in-8°.

Le Maroc Inconnu, 1re partie, *Exploration du Rif*, Oran, 1895, in-8°.

L'École des Lettres d'Alger a également continué la publication de son *Bulletin de Correspondance Africaine*, auquel ont collaboré plusieurs Orientalistes. Les fascicules suivants ont paru pendant l'année scolaire 1895-1896 :

M. Mouliéras. — T. XIII, fasc. III, IV et V, *Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie*, in-8°.

M. Jacottet. — T. XVI, fasc. I, *Etudes sur les langues du Haut-Zambèze : Grammaires Soubiya et Louyi*, in-8°.

M. Mercier. — T. XVII, *Le Chaouia de l'Aurès*, in-8°.

Extrait des *Rapports Officiels sur la situation et les travaux des Ecoles supérieures d'Alger, pendant l'année scolaire 1895-1896.*

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN

BULLETIN TRIMESTRIEL
DE
GÉOGRAPHIE
ET
D'ARCHÉOLOGIE

VINGTIÈME ANNÉE. — TOME XVII
FASCICULES LXXIV ET LXXV. — JUILLET A DÉCEMBRE 1897

SOMMAIRE

BIBLIOGRAPHIE

ORAN
Imprimerie Typographique et Lithographique L. FOUQUE
Place Kléber et rue Thuillier, 4

1897

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE & D'ARCHÉOLOGIE

DE LA

PROVINCE D'ORAN

TOME XVIIe. — 1897

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE

SOCIÉTÉ

DE

GÉOGRAPHIE

ET

D'ARCHÉOLOGIE

DE

LA PROVINCE D'ORAN

FONDÉE EN 1878

TOME XVIIe. – 1897

ORAN
Imprimerie Typographique et Lithographique L. FOUQUE
Rue Thuillier, 4 (Place Kléber)

1897

COMPTE-RENDU SOMMAIRE

des Travaux de la Société de Géographie

PENDANT L'ANNÉE 1896-1897

Messieurs,

Conformément aux prescriptions de l'art. 14 de nos statuts, j'ai l'honneur de vous présenter le Compte-rendu de nos travaux pendant le cours de l'année administrative qui vient de finir. Je serai aussi bref que possible pour les raisons suivantes :

1° Votre Comité a décidé, dans une de ses dernières réunions, que nous célèbrerions, l'année prochaine, à pareille époque, le vingtième anniversaire de la fondation, de notre Société, en donnant à cette fête, tout l'éclat, toute la solennité désirables ; et que, à cette occasion, un historique général mettrait en relief, tous les actes, toutes les créations, tous les travaux que notre Société aura accomplis, pendant cette période de vingt années. Ce serait donc, aujourd'hui, une sorte de double emploi anticipé, si je m'étendais trop longuement sur les actes de l'année qui vient de finir ;

2° D'autre part, je craindrais d'abuser de votre patience par le trop long récit de nos délibérations, sujet déjà très-aride par lui-même.

Dans ces conditions, je me bornerai simplement à diviser mon travail en deux parties :

1° Situation administrative ;

2° Publications.

1° Partie Administrative

Voici, d'abord, la situation de notre effectif :

Total des Membres actifs et honoraires constaté dans la dernière situation	300
Admissions nouvelles	12
Total	312
Radiations	24
Reste	288

Ce chiffre se décompose ainsi :

Membres actifs	258
Membres honoraires	30

D'autre part, nous comptons :

Membres d'honneur	5
Association et Sociétés correspondantes de France	38
Sociétés correspondantes étrangères	25

***

Si nous jetons un coup d'œil sur le chiffre des membres actifs, les seuls soumis à la cotisation annuelle, nous trouvons qu'une diminution sensible s'est produite pendant l'année 1896-1897. Elle a pour cause, en grande partie, l'instabilité de la population coloniale, et aussi, le décès de quelques-uns de nos associés. J'ajouterai, toutefois, que certaines Sociétés similaires de la métropole n'ont pas un effectif supérieur au nôtre.

Cette situation nous commande cependant, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire déjà, à cette même place, de recruter de nouveaux adhérents, car à la réduction de l'effectif correspond, évidemment, une diminution de nos ressources budgétaires, et notre Compagnie n'a point la chance d'être richement subventionnée comme le sont la plupart des Sociétés de Géographie de la métropole.

Peut-être, y aurait-il lieu, et ce sera là une des obligations du futur Comité administratif, de faire appel à la générosité

de notre nouvelle Municipalité. Nos édiles ne sauraient oublier l'immense service que nous avons rendu à la ville, à la population, par la création de notre musée, que nous jalousent les autres cités algériennes. Une installation semblable n'aurait jamais existé à Oran, sans notre initiative, sans le savant concours de notre premier vice-président, M. Demaeght.

Est-ce que cet établissement, déja réputé, ne constitue pas, en lui-même, un titre indiscutable à la générosité, à la justice de notre Assemblée communale, autant, si non mieux, que bien d'autres associations ?

D'un autre côté, nous distribuons annuellement au Collège de jeunes filles et aux Ecoles communales pour plus de deux cents francs de livres, sous forme de prix.

Peut-être, conviendrait-il aussi, de rappeler aux principales municipalités du département, à certaines compagnies, certaines associations, que notre Société a donné, dans la mesure qui lui a été accessible, une certaine impulsion aux affaires commerciales, en propageant dans les pays étrangers, l'importance et la valeur de nos produits agricoles et industriels, et dont les tableaux statistiques, que je donnerai plus loin, fournissent la démonstration.

Ce serait là un acte de propagande bien justifié par le but que nous voulons atteindre, à savoir : faire connaître toutes les ressources que possède notre département.

***

Votre Comité administratif a siégé onze fois, dans le courant de l'année, en dehors de la période des vacances. Il a délibéré sur divers sujets intéressant la Société.

Voici l'énumération des principaux :

Disons d'abord, que par suite de convenances personnelles, l'honorable M. Bédier ayant donné sa démission de président, il a été pourvu à son remplacement par l'élection de M. le Lieutenant-Colonel Derrien, un de nos présidents d'honneur, sur le dévouement et la courtoisie de qui nous pouvons compter absolument.

***

Vous vous souvenez que, l'année dernière, un concours public fut ouvert sur des sujets intéressant l'histoire des diverses localités de notre département ? Quatre concurrents répondirent à notre appel : Deux furent l'objet d'une récompense ; ce sont : M. Fontanilles, actuellement instituteur à Mascara, auteur d'une notice sur la Colonie agricole de Saint-Cloud, et M. Buisson, instituteur à Mazagran, qui présenta un travail fort intéressant sur cette localité.

M. Mairin, instituteur à Zemmorah, nous adressa également une monographie historique, statistique et géographique sur la région de Zemmorah. La Commission eut le regret de ne pouvoir récompenser cette œuvre, par la raison que certaines parties sortaient absolument des conditions du programme, et que l'auteur avait manifesté la volonté expresse de conserver son travail intact.

M. l'Abbé Sackebant, soumit à la Commission une notice sur un point historique inédit et qui a été l'objet de patientes recherches, il s'agit de Longinus, évêque de Pomaria (Tlemcen).

Malgré la valeur de ce consciencieux travail, il fut mis hors concours, comme ayant été déjà publié dans le Bulletin.

***

Des dispositions ont été prises pour un nouveau concours qui aura pour objet la description historique, géographique, agricole et industrielle des principales régions du département. La Société espère réunir ainsi un certain nombre de monographies locales, lesquelles seront autant de jalons capables de guider les historiens futurs de notre colonie algérienne.

Il a été décidé, à cet égard, que tous les concurrents, membres ou non de notre Société, seraient admis.

La distribution des récompenses, consistant en sommes d'argent et en médailles de diverses valeurs, coïncidera avec la célébration du vingtième anniversaire de notre fondation. Le futur Comité déterminera le programme de cette fête et fera le nécessaire pour assurer son succès.

***

En ce qui concerne les divers congrès qui se sont réunis pendant l'année 1896-1897, voici ce qui s'est passé :

M. Gastonnet des Fosses, Président de Section à la Société de Géographie de Paris, a bien voulu représenter notre Société au Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie, qui s'est réuni, dans le courant du mois d'août de l'année dernière, dans la ville de Lorient. M. Godefroy de Mombynes, directeur de la Médersa de Tlemcen, prit part aussi à cette réunion savante, dont il a donné, dans un des derniers Bulletins, un excellent compte-rendu.

Je crois devoir ajouter ici, que M. de Mombynes a promis son précieux concours pour nos Bulletins futurs, ce dont nous lui serons très reconnaissants.

***

Passons à la réunion annuelle des Sociétés Savantes des départements, qui a son siège à la Sorbonne. M. Pallu de Lessert, un archéologue très distingué, a bien voulu accepter le mandat de nous y représenter.

Jusqu'à ce jour, c'était notre éminent collègue M. Trotabas, qui a toujours porté à notre Société un si vif intérêt doublé d'une abnégation absolue, et qui fut un de nos premiers Présidents, c'est M. Trotabas, dis-je, qui assistait à ces réunions en notre nom. La maladie, hélas, nous prive désormais de son concours. Permettez-moi, Messieurs, de lui adresser ici, le témoignage de notre reconnaissance pour les nombreuses preuves de dévouement dont nous avons été l'objet, et aussi, l'assurance de nos regrets les plus sympathiques, relativement aux tristes motifs de son abstention, car M. Trotabas a toujours bien mérité de notre Société (1).

***

Cette année le Congrès annuel des Sociétés Françaises de Géographie, se réunira à Saint-Nazaire. Nous serons représentés

(1) Depuis l'Assemblée générale, M. Trotabas est décédé à Paris.

à cette réunion savante, par M. Gallet, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Saint-Nazaire.

***

Par une lettre spéciale de son Président, nous sommes invités à prendre part au Congrès International Colonial de Bruxelles, qui doit se réunir cette année dans cette capitale.

Nous y serons représentés par M. Blum, membre de notre Société.

***

Il me reste encore à vous entretenir d'un grand Congrès International, dont les assises se tiendront à Berlin, en 1899. Votre Comité a décidé qu'il convenait d'y prendre part. A cet effet, M. le Colonel Derrien, notre président, et M. de Sarrauton, vice-président de la section de géographie, ont promis d'envoyer au Congrès des mémoires sur quelques-unes des questions qui figurent dans le programme qui nous a été communiqué. Leur offre a été acceptée avec empressement. Quant à notre représentation personnelle, rien n'a encore été décidé.

Dans une de ses dernières réunions, votre Comité a nommé, à l'unanimité, membre honoraire de notre Société, M. Fridjio Nansen, à l'occasion de son magnifique, mais très périlleux voyage au Pôle Nord, ce terrible sphinx qui a déjà dévoré tant de précieuses existences ; et M. Hourst, Lieutenant de vaisseau de la Marine française, pour sa courageuse exploration du Niger, depuis Timboktou jusqu'à son embouchure dans le golfe de Guinée. De nombreux précédents nous imposaient l'obligation de rendre hommage à tant de dévouements pour la science, à tant d'abnégation.

***

Avant de terminer cette partie de mon compte-rendu, permettez-moi, Messieurs, et je suis sûr, en cette circonstance, d'être votre interprète, d'adresser un adieu des plus sympathiques à un de nos meilleurs et des plus anciens collègues du

Comité : je veux parler de l'honorable M. Jannet, Directeur des Postes et Télégraphes du département. M. Jannet est rentré en France, atteint par la retraite. Il a manifesté le désir, malgré son départ, de conserver son titre de membre actif de notre Société. Nous espérons, qu'en lisant notre Bulletin, il se souviendra qu'il a ici d'anciens collègues, des amis, qui conserveront toujours pour lui une cordiale affection (1).

Je crois devoir vous dire, enfin, que le secrétariat a expédié, dans l'année, plus de 60 lettres ou dépêches, non compris les convocations.

2° Publications

C'est ici, Messieurs, que commence pour moi un grand embarras, uniquement dû à mon insuffisance : peut-être suis-je, de vous tous, le moins capable de remplir une semblable mission. Et puis, comment mettre en relief, avec tout le soin, tout l'éclat qu'ils méritent, les divers et très intéressants travaux touchant à des matières si variées, dont notre *Bulletin* est enrichi. Cependant, le mandat que vous avez bien voulu me confier m'y oblige. Je vais donc essayer de dire quelques mots, vaille que vaille ; vous serez indulgents

La variété des sujets, leur valeur littéraire, les faits historiques, souvent inédits, qu'ils mettent en lumière, les documents épigraphiques et numismatiques qu'ils décrivent, tous ces travaux offrent le plus grand attrait, ils justifient pleinement la réputation dont notre *Bulletin* jouit auprès des Sociétés savantes en France et à l'étranger. Je dois vous dire, en effet, que nous recevons souvent, des autres pays, des demandes d'échange de bulletins, et surtout, la cession moyennant finance, des tomes déjà parus.

Ceci dit, voici quelques mots d'analyse sommaire :

Tout d'abord, je citerai, en première ligne, le savant Directeur de notre Musée. M. Demaeght, ne se borne pas seulement à la description des documents épigraphiques qu'il a recueillis avec une patience rare, et au prix de dures fatigues, dans les

(1) Depuis la réunion de l'Assemblée générale, nous avons appris la mort de M. Jannet, à Lyon.

ruines romaines de notre Province qu'il a ressuscitées ; il a contribué encore, à notre *Bulletin,* par son *Voyage d'études commerciales sur la frontière Marocaine.* Cette publication, qui occupe plusieurs numéros du *Bulletin,* contient d'utiles indications commerciales et économiques, bien capables de rendre d'importants services à nos négociants, à nos industriels, auxquels les Marchés francs du Sud, nouvellement ouverts, fournissent des débouchés productifs. J'ajouterai à ces titres, malgré la crainte que j'ai de lui déplaire, que l'archéologue, l'économiste, est devenu naturaliste, grâce à un travail assidu, aidé d'un rare esprit d'assimilation. A l'étude des grands monuments mégalithiques a succédé celle des animaux infiniment petits. Il est en train, en ce moment, de déterminer et de classer les collections entomologiques que notre Musée possède ; et vous savez déjà ce qu'il a fait pour les autres collections d'histoire naturelle.

Enfin, M. Demaeght a continué sa colossale entreprise représentée par le Catalogue descriptif et raisonné des divers objets, aussi nombreux que variés, que notre Musée renferme. Lui seul, créateur du Musée, était capable d'entreprendre et de conduire à bonne fin un semblable travail.

Permettez-moi, Messieurs, de faire ici une observation. Les locaux que la ville a mis à la disposition du Musée sont déjà absolument insuffisants ; tout y est à l'étroit ; une classification rationnelle est impossible. Il nous appartient d'émettre un vœu pour que notre Municipalité prenne les dispositions possibles en vue d'un agrandissement qui s'impose. Notre intervention, dans la circonstance actuelle, est justifiée par le rôle décisif que nous avons joué dans l'œuvre du Musée.

***

M. Canal, un de nos dévoués associés, que tous les lecteurs du *Bulletin* connaissent et apprécient, a continué le récit entraînant et mouvementé de son itinéraire d'Oran à Tanger. Je n'insisterai pas sur le mérite réel et la valeur littéraire des travaux de notre collègue, dont j'ai déjà fait, à cette même

place, un éloge justement mérité. Il est, du reste, un de nos collaborateurs les plus anciens, les plus assidus.

***

Un autre membre de la Société, nouvellement admis parmi nous, M. Doutté, chef de bureau à la Préfecture d'Oran, a payé sa bienvenue par une savante analyse du livre de M. de Castries, sur l'Islam. Ce travail dénote une érudition profonde sur tout ce qui touche au Mahométisme. Notre nouveau collègue est un chercheur infatigable, doué d'une mémoire précieuse, que complète un répertoire contenant plusieurs milliers de fiches.

Ils sont nombreux les ouvrages que M. Doutté a consultés, avec la patience méthodique d'un Bénédictin, et auxquels il renvoie par des notes marginales.

Cette étude présente d'ailleurs un cachet d'actualité qui en rehausse la valeur.

***

Passant à un autre ordre d'idées, tant il est vrai que notre *Bulletin* est hospitalier à tous les sujets, M. Gentil, préparateur au Collège de France, en mission géologique dans notre département, nous a donné la primeur d'un travail inédit sur les volcans éteints de la période tertiaire, et peut être post-tertiaire, situés dans la région d'Aïn-Temouchent. Cette postériorité nous semble établie par des fossiles tertiaires métamorphisés sous l'action d'éruptions volcaniques. Il a reconnu et décrit trois cratères d'émission principaux : à Ben Ganah, à Tzioua et aux Trois-Marabouts, dont il donne les profils. Les caractères lithologiques des laves les rapprochent de celles du Vésuve.

J'ajouterai, comme opinion personnelle, et afin d'établir l'importance économique de ces conditions géologiques, que les laves, les tufs et les leucites, vomis par ces volcans, et qui recouvrent une superficie de plus de quarante mille hec-

tares, fournissent les éléments de la remarquable fécondité qui distingue le sol de cette région.

***

Nous devons remercier aussi M. Lacour, qui a publié, dans notre *Bulletin*, l'analyse chimique complète des eaux qui alimentent la ville d'Oran. Ces eaux sont fournies par trois sources principales : Brédéah, Noizeux et Raz-el-Aïn. Des notes placées dans une colonne d'observations indiquent la valeur et les propriétés relatives de chacune d'elles.

***

De son côté, M. Blum nous a donné un article bibliographique sur l'ouvrage publié par M. Mouliéras, ayant pour titre : *Le Maroc inconnu*. Cet ouvrage est plein d'actualité, il aura le mérite, ajoute M. Blum, d'appeler vivement l'attention sur cette question marocaine, une des plus pressantes à l'heure actuelle.

Malgré les limites d'une analyse restreinte, mais non dépourvue d'une fine satire, notre collègue donne un tel attrait à sa note bibliographique, qu'on est aussitôt pris d'une envie irrésistible de lire l'ouvrage qui en a été l'objet. N'est-ce pas là, d'ailleurs, l'objectif de tout bibliographe ? Ici, le but est complètement atteint.

***

J'ajouterai, à la liste des divers collaborateurs qui contribuent de leur temps et de leurs études spéciales à la prospérité, au succès de notre publication trimestrielle, M. Bernard, professeur de Géographie à l'École Supérieure des lettres, à Alger : nous avons fait en lui une excellente et flatteuse acquisition. M. Bernard nous a décrit la nouvelle carte du Maroc, publiée par M. de Flotte de Roquevaire; il a mis en relief les qualités topographiques qui la distinguent des cartes précédentes, il signale surtout les plans des principales villes du Maroc, dessinées en marge à une plus grande échelle ; un grand nombre de côtes altitudinales la complètent heureusement.

Enfin, notre dévoué collègue, M. Ruff, me pardonnera si je

n'ai pas parlé plus tôt de lui, j'ai voulu, selon l'adage vulgaire, faire d'une pierre deux coups.

En premier lieu, je signalerai le compte-rendu très précis qu'il a fait de l'ouvrage de M. Bernard, le même auteur dont je viens de parler, sur la Nouvelle Calédonie. M. Ruff fait ressortir cette considération que c'est la première publication rationnelle et vraie qui ait été éditée sur l'Archipel Calédonien.

Peu de nous ont eu le bonheur ou le malheur d'aller à la *Nouvelle*, comme on dit en argot de là-bas. Eh bien, le compte-rendu que fait notre collègue de l'ouvrage de M. Bernard, supplée à notre ignorance à cet égard par les extraits, les citations, les descriptions imagées qu'il nous donne sur la géographie physique, la géologie, l'histoire naturelle et l'éthnographie de cette grande île océanienne, dont la découverte remonte à peine à un siècle. L'éditeur du livre, et M. Bernard lui-même, doivent être satisfaits du soin qu'a mis M. Ruff à en faire ressortir le mérite littéraire et scientifique.

En deuxième lieu, je dois dire quelques mots au sujet des intéressantes Chroniques géographiques et scientifiques qui complètent si heureusement nos bulletins. M. Ruff nous tient ainsi au courant de tous les faits, de toutes les entreprises d'exploration, de toutes les découvertes géographiques intéressant le monde entier. C'est en compulsant minutieusement les bulletins des Sociétés de Géographie en correspondance avec la nôtre, que notre laborieux collègue établit ses attrayantes chroniques.

***

A l'actif des conférences publiques dont nous ne saurions trop répandre le goût, je citerai :

1° Celle dont nous a gratifié obligeamment M. Aron, membre de notre compagnie, sur la guerre hispano-cubaine, avec projections lumineuses. Il nous a retracé, en lignes émouvantes, la lutte engagée depuis trois ans entre les Cubains, pressurés par le fisc métropolitain et le Gouvernement espagnol.

Par une de ces aberrations étranges que l'histoire enregistre sans profit pour les nations, toutes les métropoles, agissant en mauvaises marâtres, croient devoir exploiter durement leurs

colonies ; et l'on s'étonne ensuite que des idées séparatistes se manifestent, que les enfants ainsi maltraités cherchent à conquérir leur liberté.

***

2° M. Bonin de Sarrauton, qui a publié une notice complémentaire sur l'heure décimale et la division de la circonférence, a choisi ce même thème pour une autre conférence publique qui a été bien goûtée. Ce sujet, dont M. de Rey Pailhade s'occupe, vous le savez, depuis plus de trois ans, est encore plein d'actualité ; une des deux propositions de notre collègue a été approuvée par la commission spéciale, instituée au Bureau des Longitudes. C'est celle relative à la division de l'heure. Mais la solution définitive du problème ne peut être attendue que d'un Congrès International, composé de savants spéciaux, qui se réunira au moment de l'Exposition Universelle de 1.900. D'ici là, bien d'autres systèmes se produiront sans doute. Mais notre Société aura acquis le mérite d'avoir fait de cette question l'objet de ses études.

***

Il me semble, Messieurs, que quelques-uns de vous doivent sourire malicieusement de ce que, contre mon habitude, je n'ai pas encore dit un mot sur ce qu'on appelle ma marotte : le transsharien, sur cette question, déjà vieille, dont notre Société a fait un de ses principaux objectifs.

Mon silence, à cet égard, est bien naturel, en voici la raison : C'est que nos concurrents de deux autres provinces, ainsi que l'Administration supérieure elle-même, peut-être aussi le Gouvernement, reconnaissant enfin que le tracé dit de l'Ouest est le plus simple au point de vue technique, le seul possible au point de vue d'une exploitation fructueuse, car il aura un trafic assuré, le seul enfin, qui puisse faire prévaloir notre influence politique, commerciale et civilisatrice dans les régions de l'Afrique occidentale. Chacun de nous déplore que de mesquines questions de clocher aient enrayé, jusqu'à présent, la marche de cette entreprise. C'est grâce à la persévérance de notre Société qu'une solution définitive est attendue. Ce succès a bien son importance.

Il ne s'agit plus maintenant, pour nous, que de pousser avec ardeur à la solution d'une autre entreprise, intimement liée à la précédente et dont elle sera le complément obligé. Ce sera l'étude des voies et moyens, grâce auxquels le port d'Oran pourra être déclaré Port franc, du moins, pour les marchandises destinées au centre de l'Afrique et au Maroc. Voilà un nouvel objectif à notre activité.

Cette mesure économique aurait dû précéder la création des marchés francs dans le sud de nos possessions algériennes, qu'un esprit fâcheux de jalousie a fait étendre, sans motifs sérieux, aux deux autres provinces, et ce, au risque d'un insuccès décourageant.

Seule, l'Oranie, par sa situation géographique et hydrographique qui nous rend, en quelque sorte, tributaires du Niger; par les relations annuelles que nous entretenons avec le Sud jusques au Touat, au moyen des caravanes, seule, elle devait profiter de ce privilège.

C'est en faisant d'Oran un Port franc que nous pourrons concurrencer Gibraltar et empêcher nos postes du Sud d'être approvisionnés de marchandises anglaises ou allemandes par de malins contrebandiers.

Avant de clore mon travail, je vous convie, Messieurs, à adresser tous nos remerciements au Conseil Général à raison de la petite subvention dont il nous gratifie annuellement. J'exprimerai le même sentiment à l'égard de tous les collaborateurs du Bulletin, dont le concours nous est d'autant plus précieux qu'il est absolument désintéressé. Je remercierai également toutes les personnes qui, à un titre quelconque, ont contribué au développement et au succès de notre entreprise.

Quant à ceux de nos collègues que la mort nous a ravis, nous leur devons un pieux souvenir.

Tels sont, Messieurs, les actes et les travaux que notre Société a accomplis pendant l'année 1896-1897. Je conserve l'espoir, bien que j'aie mis votre patience à une rude épreuve, que vous voudrez bien les approuver.

Je passe la parole à notre collègue, M. le trésorier.

BOUTY, *Secrétaire général.*

RAPPORT DU TRÉSORIER

Messieurs,

Je viens, d'accord avec nos statuts, vous soumettre la situation financière et les comptes de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran, pour l'exercice écoulé 1896.

Situation Financière au 1er Mai 1896

Avoir en compte courant au 1er Mai 1896		502 58
RECETTES		
Cotisations	2.633 47	
Vente de bulletins et publications.	114 23	
Subvention	500 »	3.560 95
Intérêts du Mont-de-Piété.......	180 15	
Arrérages de la Banque....... ..	133 10	
TOTAL DU CRÉDIT......		4.063 53
DÉPENSES		
Bulletin........................	2 026 23	
Prix...........................	150 »	
Notes du surveillant général	144 »	
Reliure........................	31 75	2.779 18
Remises aux encaisseurs..	90 30	
Frais divers y compris entretien de la Bibliothèque.	233 93	
Correspondance et affranchissem^t.	102 97	
Avoir en compte courant au 1er Mai 1897.....		1.284 35

Budget pour l'Exercice 1897-1898, approuvé par le Comité dans sa séance du 7 Décembre 1896

RECETTES

1°	Intérêts des fonds de réserve (Mont-de-Piété)..	206 »
2°	— — (Banque)	95 «
3°	Subvention du Conseil général	500 »
4°	Cotisations	2.640 »
	Total des Recettes...........	3.441 »
	A ajouter l'avoir en compte courant au 1er mai 1897.	1.284 35

DÉPENSES

1°	Impression et envoi du bulletin..............	2.000 »
2°	Frais de correspondance.....................	200 »
3°	Perception des quittances de cotisation	160 »
4°	Reliure et brochage	150 »
5°	Bibliothèque et vaguemestre	120 »
6°	Concierge de l'Hôtel-de-Ville	25 »
7°	Prix aux écoles	200 »
8°	Reproduction des conférences (Sténographes) .	100 »
9°	Achats de livres pour la bibliothèque.........	100 »
10°	Recherches archéologiques	100 »
11°	Concours de la Société.....................	200 »
12°	Dépenses imprévues	86 »
	Total des Dépenses..........	3.441 »

Après avoir entendu la lecture de ce rapport, je viens vous demander, Messieurs, de vouloir bien donner votre approbation aux comptes qui vous sont présentés.

Le Trésorier,

AMILHAC.

MOUVEMENT DE VOYAGEURS

dans le port d'Oran, pendant l'année 1897

Nous devons à l'extrême obligeance de M. Miston, commissaire spécia' des ports, les renseignements suivants :

DÉBARQUÉS

Français	14.458
Etrangers (en grande partie Espagnols)	16.120
Marocains et Arabes	11.504
	42.082

EMBARQUÉS

Français	14.451	
Etrangers	12.484	
Marocains	3.593	
	30.528	
TOTAL...		72.610

Ce chiffre dépasse 83.000 avec le mouvement des autres ports du département.

Mouvement des Entrées du port d'ORAN, par pavillon, pendant l'année 1896

PAVILLONS	ENTRÉES							
	VAPEURS				VOILIERS			
	NOMBRE de VAPEURS	Tonnages	Equipages	Passagers	NOMBRE de VOILIERS	Tonnages	Équipages	Passagers
Français	1.186	813.950	32.532	27.609	178	6.791	919	»
Espagnols	136	36.475	2.612	16.374	99	4.240	687	38
Anglais	106	92.320	2.203	69	2	266	18	6
Belges	16	14.598	300	3	»	»	»	»
Allemands	35	34.845	766	»	2	3.026	40	»
Norwégiens	5	4.445	92	2	2	1 289	24	»
Suédois	5	4.516	108	6	»	»	»	»
Russes	2	1.332	40	»	»	»	»	»
Danois	6	5.392	128	»	»	»	»	»
Grecs	2	2.160	38	»	3	1.030	29	»
Autrichiens	2	1 961	48	»	2	553	19	»
Italiens	2	1.212	35	»	33	7.651	275	»
Portugais	»	»	»	»	8	454	66	»
Marocains	»	»	»	»	3	36	24	8
TOTAUX ...	1.503	1.013.206	38.902	44.063	332	25.336	2.101	52

Mouvement des Sorties du port d'ORAN, par pavillon, pendant l'année 1896

PAVILLONS	SORTIES							
	VAPEURS				VOILIERS			
	NOMBRE de VAPEURS	Tonnages	Equipages	Passagers	NOMBRE de VOILIERS	Tonnages	Equipages	Passagers
Français	1.175	800.256	34.496	22.841	175	6.534	994	»
Espagnols	135	37.497	2.576	14.577	94	3.926	636	»
Anglais	106	92.561	2.186	18	2	266	18	»
Belges	16	14.544	300	»	»	»	»	»
Allemands	34	33.622	756	»	2	3 026	40	»
Norwégiens	6	5.471	106	»	2	1.276	19	»
Suédois	5	4.511	106	»	»	»	»	»
Russes	2	1.332	40	»	»	»	»	»
Danois	6	5.297	128	»	»	»	»	»
Grecs	2	2.160	38	»	3	1.030	30	»
Autrichiens	2	1.964	48	»	4	1.773	41	»
Italiens	2	1.208	37	»	26	6.901	243	»
Portugais	»	»	»	»	8	454	66	»
Marocains	»	»	»	»	2	24	16	»
TOTAUX	1.491	1.000.423	40.817	37.436	318	25.310	2.093	»

Mouvement des Entrées et Sorties du port d'ORAN, par pavillon, pendant l'année 1896

PAVILLONS	ENTRÉES ET SORTIES RÉUNIES				OBSERVATIONS
	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGES	EQUIPAGES	PASSAGERS	
Français	2.714	1.627.531	68.941	50.450	Dans ce Tableau ne sont pas compris les navires de guerre, les relacheurs, ni les yacks de plaisance.
Espagnols	464	82.138	6.511	30.989	
Anglais	216	185.413	4.425	93	
Belges	32	29.142	600	3	
Allemands	73	74.519	1.602	»	
Norwégiens	15	12.481	241	2	
Suédois	10	9.027	214	6	
Russes	4	2.664	80	»	
Danois	12	10.689	256	»	
Grecs	10	6.380	135	»	
Autrichiens	10	6.251	156	»	
Italiens	63	16.972	590	»	
Portugais	16	928	122	»	
Marocains	5	60	40	8	
Totaux en 1896	3.644	2.064.195	83.913	81.551	
En 1895	3.523	1.841.503	78.582	69.213	
Différence, 1896	+ 121	+ 222.692	+ 5.331	— 12.338	

Mouvement de la Navigation dans le Port d'ARZEW, pendant l'année 1896

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers
Français	660	367.100	16.781	36	201	14.054	1.117	4	861	381.154	17.898	40
Anglais	44	34.256	824	7	2	82	14	6	46	34.338	838	13
Belges	6	6 762	122	»	»	»	»	»	6	6.762	122	»
Espagnols	»	»	»	»	24	1.058	171	21	24	1.058	171	21
Allemands	2	1.050	28	»	»	»	»	»	2	1.050	28	»
Norwégiens	2	1.974	38	»	»	»	»	»	2	1.974	38	»
Suédois	4	3.876	90	»	»	»	»	»	4	3.876	90	»
Russes	2	1.332	40	»	»	»	»	»	2	1 332	40	»
Italiens	»	»	»	»	4	1.044	36	»	4	1.044	36	»
Totaux en 1896	720	416.350	17.923	43	231	16.238	1.338	31	951	432.588	19.261	74
Totaux en 1895	670	400.178	16.252	36	259	15.198	1.485	1	929	415.376	17.737	37
Différence en plus	50	16.172	1.671	7	»	1.040	»	30	22	17.212	1.524	37
Différence en moins	»	»	»	»	28	»	147	»	»	»	»	»

Mouvement de la Navigation dans le Port de NEMOURS, pendant l'année 1896

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	Nombre de navires	Tonnages	Équipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Équipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Équipages	Passagers
Français	316	78.134	5.458	2.005	85	1.835	392	34	401	79.969	5.850	2.039
Anglais	6	1.074	74	11	2	86	12	»	8	1.160	86	11
Belges	2	1.488	32	»	»	»	»	»	2	1.488	32	»
Espagnols	»	»	»	»	5	87	21	2	5	87	21	2
Marocains	»	»	»	»	10	120	80	41	10	120	80	41
TOTAUX en 1896	324	80.696	5.564	2.016	102	2.128	505	77	426	82.824	6.069	2.093
TOTAUX en 1895	294	85.344	6.412	2.122	154	3.358	732	40	448	88.702	7.144	2.162
Différence en plus	30	»	»	»	»	»	»	37	»	»	»	»
Différence en moins	»	7.308	848	106	52	1.230	227	»	22	5.878	1.075	69

Mouvement de la Navigation dans le Port de MOSTAGANEM, pendant l'année 1896

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers
Français	310	175.462	7.455	75	106	3.285	554	»	416	178.747	8.009	75
Anglais	1	839	19	»	»	»	»	»	1	839	19	»
Espagnols	»	»	»	»	1	33	7	»	1	33	7	»
Danois	1	1.033	23	»	»	»	»	»	1	1.033	23	»
Italiens	»	»	»	»	1	144	7	»	1	144	7	»
Totaux en 1896	312	177.334	7.497	75	108	3.462	568	»	420	180.796	8 065	75
Totaux en 1895	243	147.441	6.266	93	90	3.817	476	»	333	151.258	6.742	93
Différence en plus	69	29.893	1.231	»	18	»	92	»	87	29.538	1.323	»
Différence en moins	»	»	»	18	»	355	»	»	»	»	»	18

Mouvement de la Navigation dans le Port de BENI-SAF, pendant l'année 1896

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Equipages	Passagers
Français	57	11.545	776	1	44	1.406	228	»	101	12.951	1.004	1
Anglais	85	106.178	1.837	»	2	86	8	»	87	106.264	1.845	»
Belges	11	13.737	250	»	»	»	»	»	11	13.737	250	»
Espanols	»	»	»	»	3	118	19	»	3	118	19	»
Marocains	»	»	»	»	4	25	24	12	4	25	24	12
Autrichiens	3	2.880	58	»	»	»	»	»	3	2.880	58	»
Norwégiens	1	1.056	19	»	»	»	»	»	1	1.056	19	»
TOTAUX en 1896	157	135.396	2.940	1	53	1.635	279	12	210	137.031	3.219	13
TOTAUX en 1895	153	117.381	2.736	»	65	1.571	310	»	218	118.952	3.046	»
Différence en plus	4	18.015	204	1	»	64	»	12	»	18.079	173	13
Différence en moins	»	»	»	»	12	»	31	»	8	»	»	»

Relevé total du mouvement des Ports du Département pendant l'année 1896

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	Nombre de navires	Tonnages	Équipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Équipages	Passagers	Nombre de navires	Tonnages	Équipages	Passagers
ORAN . . Entrées. . .	1.503	1.013.206	38.902	44.063	332	25.336	2.101	52				
ORAN . . Sorties . . .	1.491	1.000.423	40.817	37.436	318	25.310	2.093	»				
Totaux. . . .	2.994	2.013.629	79.719	81.499	650	50.646	4.194	52	3.644	2.064.195	83.913	81.551
ARZEW, Entrées et Sorties .	720	416.350	17.923	43	231	16.238	1.338	31	951	432.388	19.261	74
NEMOURS, Entrées et Sorties.	324	80.696	5.564	2.016	102	2.128	505	77	426	82.824	6.069	2.093
MOSTAGANEM, Entrées et Sort.	312	177.334	7.497	75	108	3.462	568	»	420	180 796	8.065	75
BENI-SAF, Entrées et Sorties.	157	135.396	2.940	1	53	1.635	279	12	210	137.031	3.219	13
Totaux en 1896 .	4.507	2.823.405	133.643	83.634	1.144	74.109	6.884	172	5.651	2.899.304	120.527	83.806
Totaux en 1895 .									5.410	2.593.930	113.068	71.465
Différence en plus .									241	305.374	7.459	12.341
Différence en moins									»	»	»	»

STATISTIQUE DU MOUVEMENT COMMERCIAL DES PORTS

du département d'Oran, pendant l'année 1896

comparé au mouvement de l'année 1895 et par nature de marchandises

EXPORTATIONS

Nous devons les renseignements publiés dans les tableaux ci-après, à M. l'Inspecteur principal des Douanes du département d'Oran

DÉSIGNATION des MARCHANDISES	UNITÉS	Ensemble des ports en 1895	PORT D'ORAN seul	Ensemble des ports en 1896	PORT D'ORAN seul
Animaux vivants — bêtes de somme	Tête	415	395	614	606
Animaux vivants — bestiaux	»	395 007	374.087	285.290	285.220
Graisses, suif brut et saindoux	Kilog.	88.512	87.865	51.574	51.574
Peaux brutes	»	887.529	824.389	391.749	366.550
Laines en masse	»	1.509.686	1.488.117	1.929.916	1.890.223
Soies	»	45	45	»	»
Cire brute	»	14.036	9.901	7.138	5.359
Poissons de mer	»	110.201	110.201	67.766	67.205
Corail brut	»	438	438	122	122
Os, sabots et cornes de bétail	»	498 121	438.695	539.337	491.273
Céréales — Froment	Quintal	560.422	440.242	283.304	238.051
Céréales — Maïs	»	15.592	15.207	1.810	1.484
Céréales — Orge	»	668.104	470.880	325.579	146.147
Céréales — Avoine	»	576.061	543.233	740.316	657.093
Farines	»	16.380	14.973	6.173	4 709
Légumes — verts	Kilog.	710.656	708.314	1.203.072	1.102.272
Légumes — secs et leurs farines	»	2.526.806	2.279.045	1.668.780	1.601.232
Pommes de terre	»	780.587	560.432	1.433.225	1.092.584
Alpistes	»	4.958	3.380	9.990	9.940

EXPORTATIONS (suite)

DÉSIGNATION des MARCHANDISES		UNITÉS	Ensemble des ports en 1895	PORT D'ORAN seul	Ensemble des ports en 1896	PORT D'ORAN seul
FRUITS	frais	Kilog	931.950	797.808	853.895	555.292
	secs ou tapés	»	146.829	98.971	90.371	2.307
	oléagineux	»	11.900	»	»	»
TABACS	en feuilles	»	532	»	5.199	5.199
	fabriqués	»	298.184	266.731	252.447	213.927
HUILES	d'olives	»	27.253	26.334	14.347	13.069
	de graines grasses	»	8.691	8.691	2.547	2.547
LIN	en graines	»	140.531	140.531	276.480	276.480
	en tiges brutes	»	»	»	»	»
	teillé, peigné et en étoupes	»	»	»	»	»
Joncs et roseaux bruts		»	4	4	7.220	7.220
Alfa		»	68.196.024	45.426.337	66.907.477	51.765.570
Feuilles de palmiers nains		»	»	»	»	»
Crin végétal		»	10.894.239	10.856.514	13.970.160	13.731.633
Liège		»	98.661	98.661	83.370	83.370
Écorces à tan		»	7.112.182	7.056.614	6.799.068	6.731.969
Fourrages et son		»	4.048.592	2.624.036	4.007.392	2.670.478
Drilles		»	503.839	450.066	539.008	464.942
Plomb (métal brut)		Quintal	»	»	3.665	»
MINERAIS	de fer	»	217.448	5	2.602.115	»
	de cuivre	»	»	»	»	»
	de plomb	»	22	12	11	11
	de zinc	»	»	»	251	»
Vins de toute sorte		Litre	109.815.199	84.124.998	129.056.937	97.144.248
Eaux-de-vie et alcools		Litre d'alcool	845.875	751.056	254.664	159.141
Peaux préparées et ouvrées en peau		Kilog.	45.789	45.438	5.768	5.049

IMPORTATIONS

DÉSIGNATION des MARCHANDISES		UNITÉS	Ensemble des ports en 1895	PORT D'ORAN seul	Ensemble des ports en 1896	PORT D'ORAN seul
Animaux vivants	bêtes de somme...	Tête	1.820	1.799	2 194	2.194
	bestiaux....	»	78.808	312	136.656	136.656
Viandes salées......		Kilog.	453.063	419.828	370.178	232.710
Fromages		»	646.497	581.039	913 767	847.424
Beurre		»	117.832	114.152	173.271	168.987
Graisses...........		»	394.859	298.805	530.160	422.317
Peaux brutes		»	128.809	63.752	128.884	85.154
Soies..............		»	24	24	»	»
Poissons de mer....		»	886.724	855.380	1.113.085	1.062.835
Céréales	Froment.	Quintal	1.934	243	2.880	1.400
	Maïs	»	2	»	706	706
	Orge	»	670	185	8.322	8.322
	Avoine ..	»	4	3	195	185
Farines............		»	20.678	18.130	63.974	60.806
Riz................		Kilog.	1.182.775	1.081.905	1.708.165	1.590.459
Pommes de terre ...		»	2.712.411	2.313.618	5.337.666	4.840.727
Légumes secs		»	1.677.217	1.465.652	2.518.032	2.242.240
Fruits	secs ou tapés	»	980.253	918.371	1.526.211	1 487.162
	oléagineux..	»	498.848	496.293	700.828	692.526
Glucose		»	48.006	41.842	41.019	33.971
Sucre	brut	»	658.641	590.748	539.571	523.040
	raffiné	»	5.412.782	4.858.756	5.612.696	5.131.945
Café...............		»	1.549.580	1.412.197	1.714.999	1.535.876
Chicorée		»	186.514	171.677	207.922	193.262

IMPORTATIONS (suite)

DÉSIGNATION des MARCHANDISES	UNITÉS	Ensemble des ports en 1895	PORT D'ORAN seul	Ensemble des ports en 1896	PORT D'ORAN seul
Thé	Kilog.	25.494	25.150	30.365	30.084
Poivre	»	178.451	164.040	401.156	400.834
Marrons, châtaignes et leurs farines	»	308.894	304.913	326.269	305.712
Cannelles et cassia lignea	»	13.881	13.769	25.965	25.881
Muscade, macis et vanille	»	1.873	1.873	676	647
Clous et griffes de girofle	»	31.953	31.375	11.500	11.314
Tabacs en feuilles	»	1.229.146	986.994	1.636.553	1.591.805
Tabacs fabriqués	»	38.213	6.111	48.408	10.475
Huiles d'olives	»	1.006.973	937.180	875.727	850.581
Huiles d'autres graines grasses	»	2.901.521	2.446.422	2.998.263	2.998.263
Bois à construire bruts ou équarris	1.000 kil.	6.213	6.042	10.409	7 589
Bois à construire sciés	»	10.418	3.983	10.162	2.694
Matér. de toute sorte	Kilog.	18.471.188	15.250.685	24.087.647	22.147.484
Houille	Quintal	534.885	444.480	350.788	245.999
Huiles et pétroles brutes	Kilog.	144.414	92.267	6.914	5.410
Huiles et pétroles raffinés	»	768.569	739.602	1.809.525	872.687
Boissons fermentées vins ordin.	Litre	1.492.390	1.435.474	2.294.603	2.256.719
Boissons fermentées vins de liq.	»	286.607	266.311	330.410	302.460
Eaux-de-vie, alcools et liqueurs	Litre d'alcool	3.665.094	3.230.380	2.646.124	2.001.818
Bière	Litre	625.052	624.637	583.021	582.839
Poteries	Kilog.	3.249.627	2.899.413	4.376.060	3.889.379
Verres et cristaux	»	1.739.431	1.660.481	1.769.669	1.685 150

IMPORTATIONS (suite)

DÉSIGNATION des MARCHANDISES	UNITÉS	Ensemble des ports en 1895	PORT D'ORAN seul	Ensemble des ports en 1896	PORT D'ORAN seul
Tissus de lin et de chanvre ..	Kilog.	141.603	136.613	151.643	131.815
Tissus de jute	»	2.311.049	2.171.240	2.580.602	2.478.432
Tissus de coton....	»	1.982 477	1 946.968	2.582.301	2.533.702
Tissus de laine	»	241.229	155.195	584.880	466.675
Tissus de soie	»	5.404	5.362	5.569	5.513
Tissus autres......	»	3.349	3.349	15	15
Papiers et carton ...	»	1.732.111	1.608.407	2.533.193	2.324.702
Peaux préparées et ouvrages en peau .	»	475.104	401.914	622.787	546.515
Machines et mécaniques	»	1.463.429	1.352.183	1.106.799	1 037.058
Ouvrages et métaux.	»	2.570.473	2.285.029	4.252 678	3.856.934
Ouvrages de sparterie, de vannerie et de corderie	»	166.741	161.136	158.796	145.952

BOUTY.

Secrétaire général.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Les navires de guerre et les yacht de plaisance ayant fréquenté le port d'Oran, au nombre de 11, ne sont pas compris dans les totaux ci-dessus. Cependant ils présentent, ensemble, un tonnage de 17,565 tonnes et 994 hommes d'équipage.

Résumant le mouvement commercial des ports de notre département, nous trouvons :

A L'EXPORTATION

Marchandises diverses	106.799.520	kilos
Céréales, farines	1.357.182	qx
Minerais	2.606.042	—
Vins et eaux-de-vie	129.350.000	litres
Animaux	286.000	têtes
Voyageurs	30.528	

A L'IMPORTATION

Marchandises diverses	76.892.828	kilos
Céréales, farines	76.077	qx
Bois	205.710	—
Houille	350.788	—
Vins, bières et eaux-de-vie	5.854.158	litres
Animaux	138.950	têtes
Voyageurs	42.082	

Le port d'Oran absorbe les 8/10e de ce mouvement.

Le Secrétaire général,

BOUTY.

MOUVEMENT DES GARES DES CHEMINS DE FER

du département d'Oran, en 1896

C[ie] P.-L.-M.

Relevé du Trafic des Gares Oran-Karguentah et Oran-Marine, seulement

MARCHANDISES ARRIVÉES

Oran-Marine	127.200 t.	218.500 t.
Oran-Karguentah	91 300	

MARCHANDISES EXPÉDIÉES

Oran-Marine	47.600 t.	72 000 t.
Oran-Kargentah	24.400	
	TOTAL	290.500 t.

Voyageurs au départ et à l'arrivée, ensemble 155.000

Le mouvement entre les différentes gares du réseau du département d'Oran, intéressant la même Compagnie, ne nous est pas parvenu.

C[ie] Franco-Algérienne

Relevé du Trafic des Gares d'Arzew et de Mostaganem, correspondant aux Ports de même nom :

Marchandises	133.600 t.
Voyageurs	20.000

Mouvement entre toutes les Gares du Réseau ensemble :

Marchandises	450.000 t.
Voyageurs	280.000

C[ie] de l'Ouest-Algérien

NOTA. — Le Relevé concernant Oran-Karguentah et Oran-Marine, comporte le mouvement afférent à la C[ie] de l'Ouest-Algérien.

Mouvement entre toutes les Gares du Réseau ensemble :

Marchandises	350.000 t.
Voyageurs	343.700

Le Secrétaire général,
BOUTY.

EUROPÉENS

ARRONDISSEMENTS	BLÉ TENDRE		BLÉ DUR		ORGE		AVOINE	
	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté
Oran..........	32.194 75	219.765	12.871 »	86.631	19.090 50	158.379	17.274	182.113
Mascara.......	5.978 »	62.930	4.077 »	36.943	6.346 »	70.629	3.488	35.441
Mostaganem...	16.741 »	77.370	7.170 »	36.809	9.381 »	68.973	4.113	29.042
Sidi-bel-Abbès.	25.466 »	230.388	6.672 »	63.606	6.765 »	84.284	20.349	238.566
Tlemcen.......	3.009 »	13.017	2.572 50	13.312	3.729 »	19.741	1.342	10.736
TOTAUX....	83.388 75	603.470	33.362 50	237.301	45.311 50	402.006	46.566	495.898
Campagne précédente.	83 588 10	671.960	36.915 »	264.736	47.244 »	437.750	43.256	488.754
En plus.......	»	»	»	»	»	»	3.310	7.144
En moins......	199 35	68.490	3.552 50	27.435	1.932 50	35.744	»	»

ARRONDISSEMENTS	PLANTEUR	CÉPAGES NOIRS		CÉPAGES BLANCS	
		Hectares	Récolté	Hectares	Récolté
			Hectolitres		Hectolitres
Oran..........	2.562	26.110 14	928.529	998 85	34.136
Mascara.......	869	3.295 »	84.639	481 »	14.295
Mostaganem...	1.187	9.304 35	270.131	207 20	25.145
Sidi-bel-Abbès.	997	6.150 »	149.754	202 »	4.411
Tlemcen.......	448	2.808 69	75,755	89 »	1.605
TOTAUX....	6.103	47.668 18	1.508.808	1.978 05	79·592
Campagne précédente.	6.154	47.933 82	1.237.870	2.016 53	66.873
En plus.......	»	»	270.938	»	12.719
En moins......	51	265 64	»	38 48	»

EUROPÉENS

MAÏS		FÈVES		BECHNA		POMMES DE TERRE	
Hectares	Récolté	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté
1.478 90	17.466 50	1.507 »	15.890 20	254 50	1.406	722 85	29.940 »
373 »	24.163 »	76 »	844 »	»	»	383 »	18.888 »
1.026 »	5 863 »	314 12	1.579 »	»	»	242 32	5.468 »
213 »	2.785 »	214 »	1.841 »	»	»	305 »	20.705 »
261 50	1.972 »	267 »	2.117 »	»	»	321 25	5.743 »
3.352 40	52.249 50	2.378 12	22.271 20	254 50	1.406	1.974 42	80.744 »
4.232 35	42.268 25	2.477 19	23.963 50	188 »	1.805	2.186 78	107.472 75
»	9.981 25	»	»	66 50	»	»	»
879 95	»	99 07	1.692 30	»	399	212 36	20.728 75

SUPERFICIE totale	RÉCOLTE totale	OLIVIERS			OBSERVATIONS GÉNÉRALES
		Nombre d'Usines	Olives	Huile fabriquee	
	Hectolitres		Kilogs	Hectolitres	
27.108 99	962.665	6	198.528 »	200 85	La Campagne de 1895-1896 a été des plus mauvaises. Les récoltes ont souffert de la sécheresse, des autres intempéries et des sauterelles.
3.776 »	98.934	4	94.555 »	214 »	
9.511 55	295.276	4	89.283 »	107 75	
6.352 »	154.165	7	78.259 »	417 »	
2.897 69	77.360	13	1.165.268 »	2.298 40	
49.646 23	1.588.400	34	1.625.893 »	3.238 »	
49.950 35	1.304.743	33	2.113.913 50	3.982 21	
»	283.657	1	»	»	
304 12	»	»	488.020 50	744 21	

INDIGÈNES

ARRONDISSEMENTS	BLÉ TENDRE		BLÉ DUR		ORGE		AVOINE	
	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté
Oran..	8.896	44.459	18.990	86.393	35.359 70	170.936	1.269	10.394
Mascara.......	669	4.916	34.872	245.543	95.575 »	865.668	»	»
Mostaganem...	18.041	54.877	46.673	184.266	96 615 »	362.245	430	2.555
Sidi-bel-Abbès.	3.813	17.655	9.169	49.358	17.159 »	90.958	1.036	7.027
Tlemcen.. ...	1.328	6.117	12.476	56.572	32.392 »	148.777	53	315
TOTAUX....	32.747	128.024	122.180	622.132	277.100 70	1.638.584	2.788	20.291
Campagne précédente.	30.864	157.461	117.461	635.915	284.129 25	1.858.215	4.068	28.349
En plus..	1.883	»	4.719	»	»	»	»	»
En moins......	»	29.437	»	13.783	7.028 55	219.631	1.280	8.058

ARRONDISSEMENTS	VIGNES					TOTAUX	
	Planteur	Cépages noir	Cépages blanc	VIN rouge	VIN blanc	Hectares	Hectolitres
				Hectolitres	Hectolitres		
Oran.........	59	52 40	33 »	930	125	85 40	1.055
Mascara.......	697	193 »	376 »	»	»	569 »	»
Mostaganem...	412	81 65	214 88	9	9	296 53	18
Sidi-bel-Abbès.	8	1 »	»	»	»	1 »	»
Tlemen........	33	39 »	41 »	2	»	80 »	2
TOTAUX....	1.209	367 05	664 88	941	134	1.031 93	1.075
Campagne précédente.	1.059	307 80	469 88	11	8	777 68	19
En plus	150	59 25	195 »	930	126	254 25	1.056
En moins......	»	»	»	»	»	»	»

INDIGÈNES

MAÏS		FÈVES		BECHNA		POMMES DE TERRE	
Hectares	Récolté	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté	Hectares	Récolté
303	2.542	717 83	7.813 »	138	1.348	31 11	422 50
165	1.938	402 »	3.979 »	»	»	39 »	505 »
374	1.250	2.484 »	7.879 »	402	1.205	388 03	1.814 »
28	211	32 »	175 »	1	9	»	»
588	2.326	428 »	1.710 »	15	47	321 »	1.829 »
1.458	8.267	4.063 83	21.556 »	556	2.609	779 14	4.570 50
1.812	11.589	3.773 22	23.969 50	432	3.356	494 04	5.405 50
»	»	290 61	»	124	»	285 10	»
354	3.322	»	2.413 50	»	747	»	835 »

TABAC			OLIVIERS			OBSERVATIONS GÉNÉRALES
Planteur	Hectares	Kilog.	Usines	Olives récoltées	Huile fabriquée	
				Kilogs	Hectolitres	
»	»	»	»	4.050	»	La Campagne de 1895-96 a été des plus mauvaises, les récoltes ont souffert de la sécheresse, des autres intempéries et des sauterelles.
4	4	32	»	»	»	
»	»	»	»	19.586	70 »	
»	»	»	»	50	»	
70	122	32.500	7	1.682.812	3.333 »	
74	126	32.532	7	1.706.498	3.403 »	
74	126	32.532	6	1.735.107	2.948 94	
»	»	»	1	»	454 06	
»	»	»	»	28.609	»	

NÉCROLOGIE

Notre Société a eu la douleur de perdre un de ses membres les plus dévoués, les plus dignes d'estime : C'est M. TROTABAS, lieutenant de vaisseau de la marine française en retraite, chevalier de la Légion d'honneur. Il est décédé à Paris, le 29 mai 1897, à l'âge de 69 ans.

Tous les Oranais connaissaient M. TROTABAS, qui fut longtemps directeur du port d'Oran et de Mers-el-Kebir. L'aménité de son caractère, la rectitude de son jugement avaient commandé l'estime et la considération, non-seulement parmi les marins qui étaient, en quelque sorte, ses assujettis, mais encore parmi la population civile.

M. TROTABAS était un des fondateurs de notre Société, qu'il a dirigée, en qualité de président, pendant plusieurs années, et à laquelle il a donné une impulsion des plus vives, des plus intelligentes. C'était presque au moment de nos débuts, c'est-à-dire à l'époque la plus difficile de notre organisation : Nous savons avec quel dévouement, quelle abnégation il remplissait les fonctions de président.

Il a contribué à notre Bulletin par diverses publications d'un grand intérêt, notamment sur le port de Mers-el-Kebir et sur le chemin de fer transsaharien, un des principaux objectifs de notre Société.

Rentré en France à la suite de sa mise à la retraite, il n'a cessé de nous rendre des services signalés. Il a représenté, jusqu'à presque ses derniers jours, notre Société dans divers congrès et réunions scientifiques, et ce, avec un désintéressement des plus louables auquel notre devoir est de rendre un public hommage.

Au moment de son départ pour France, c'est par acclamation que le Comité administratif lui conféra le titre de membre honoraire de notre Société.

Nous pouvons dire, en terminant, que M. TROTABAS a bien mérité de notre Société, et qu'il a laissé, dans le cœur de tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître, les sentiments d'une profonde sympathie.

BOUTY, *secrétaire général.*


✠ F. F. X. CARDINALIS HISP. ARCHIEPIS. TOL. COMPLVT. ACADEMIÆ FVNDATOR.

LA CROISADE

DE

XIMÉNÈS EN AFRIQUE[1]

INTRODUCTION

CAUSES GÉNÉRALES DE L'EXPÉDITION D'AFRIQUE. — INTÉRÊT DE LA QUESTION TRAITÉE.

Du haut des derniers contreforts de la Sierra Bermeja, dans la campagne de Gibraltar, deux moines regardent comme perdus dans une contemplation mystique les premiers promontoires de la terre d'Afrique, dominant à pic les flots bleus de la Méditerranée. L'un, monté sur une mule, porte la recette du jour, et suit avec une attention respectueuse les mouvements de son compagnon, celui-ci médite profondément. De taille haute, d'une démarche ferme et décidée, le visage anguleux et régulier qu'animent des yeux enfoncés mais vifs et mobiles au regard aigu et perçant, tout respire en lui le calme, l'autorité et l'énergie. Le front sans aucune ride est ample sous la couronne de cheveux taillée selon la règle des Franciscains. Sur la face oblongue et maigre se détache un nez aquilin aux narines dilatées ; la lèvre supérieure relevée laisse apercevoir, au milieu de dents bien jointes, des canines proéminentes ; le menton droit, l'oreille petite, le sourcil fortement arqué, les joues maigres et les pommettes saillantes, achèvent de donner à ce visage ascétique un air singulier de force, de foi agissante et de fermeté inébranlable (2). Le piéton se tourne vers son compagnon ;

(1) Mémoire présenté à l'Ecole Supérieure des Lettres, pour l'obtention du Diplôme d'Etudes supérieures d'Histoire et de Géographie.

(2) Lorsqu'en 1545, dit Gomez, f° 218 *b*, on rouvrit le caveau funéraire pour cause de réparations, on vit que le crâne de Ximénès ne portait la trace d'aucune suture ; il était d'une seule pièce. — Nous empruntons tous les détails du portrait qui ouvre ce mémoire à Alvaro Gomez *De rebus Gestis a Francisco Ximenio Cisneros, archiepiscopo Toletano*, ainsi qu'au portrait gravé qui accompagne l'édition princeps du livre de Gomez et nous a semblé après comparaison donner l'effigie la plus vraie du célèbre cardinal. — On en trouvera une reproduction jointe à ce travail.

d'une voix forte et virile qui donne à sa parole brève et précise une sombre énergie, il rappelle la gloire de saint François, apôtre de l'Egypte, et il s'anime à conter comment, depuis longtemps déjà, il désire se rendre, à l'exemple du fondateur de l'ordre dont il est le provincial, sur cette terre d'Afrique, pour annoncer le Christ aux infidèles qui sont venus le braver jusqu'en Espagne. Ni la mort ni les supplices ne sont à redouter pour une si sainte cause, et, entraînant le frère François Ruiz, il décide de partir sans retard, puis poussé par cet entraînement de la passion souvent plus forte chez lui que la puissance pourtant si grande de la réflexion, il va prendre ses dispositions pour ce voyage périlleux, quand un hasard curieux met le trouble dans ses projets. Des religieux du voisinage, qui ont reconnu le père provincial des Franciscains, lui apprennent qu'une sainte femme vit près de là, dans la solitude et la prière, qu'elle a des vertus prophétiques et qu'il doit la consulter. Les hommes les plus forts ont leurs faiblesses, surtout quand celles-ci les inclinent du côté où ils penchent, et Ximénès, car c'est de lui qu'il s'agit, consulte la *béate*, lui découvre son projet de passer en Afrique, mais, la sainte fille le détourne de ce voyage : « Il devait se réserver, disait-elle, pour mener à bien des entreprises considérables et où il aurait, pour le service de Dieu et du royaume, à soutenir des luttes aussi dangereuses et aussi importantes que s'il se rendait au milieu de peuples barbares et puniques » (1). Frappé de cette prophétie, le provincial reprit sa route vers la cour, où il devait rejoindre la reine, dont il était déjà le confesseur, tout en songeant sans doute à cet avenir brillant que la *béate* venait de faire entrevoir à celui qui allait être, par la grâce de Dieu et d'Isabelle, Archevêque de Tolède, Primat d'Espagne, Cardinal Romain, Inquisiteur Général, Président du Conseil de Régence, Régent du Royaume, et que l'histoire devait appeler le Cardinal Ximénès de Cisneros.

1492. — Ce projet de sa jeunesse et de son âge mûr, — car la scène de Gibraltar se passe en 1492 — Ximénès n'était pas homme à l'oublier, et encore moins à en négliger l'exécution. A mesure que sa puissance s'affirmait, et que les événements rendaient plus aisée au point de vue militaire et politique la croisade d'Afrique, il en poursuivait l'accomplissement. Et s'il est vrai de dire que la

(1) Gomez, loc. cit., f° 7 *b*.

patience et la constance entrent à titre d'éléments essentiels dans le génie de l'homme d'Etat, on doit accorder à Ximénès une place prépondérante parmi ceux dont l'existence nous montre la puissance de la volonté humaine ; à ce titre déjà, l'expédition africaine dont nous nous proposons de relater le récit aurait un grand intérêt psychologique et moral.

Importance de la question examinée. — Mais, par l'importance du personnage qui la conduisit, par le retentissement qui la suivit dans toute la chrétienté, par l'influence qu'elle exerça sur toute la politique espagnole dans l'Afrique septentrionale, par les changements profonds qu'elle provoqua dans les relations de l'Europe méridionale, en déchaînant la piraterie turque, la croisade de Ximénès, commençant par la prise glorieuse de Mers-el-Kebir et aboutissant à la conquête surprenante d'Oran, semble soulever une série de questions curieuses en tout cas, et peut-être nouvelles en partie, que nous voudrions examiner au cours de ce mémoire.

1° Célébrité du principal personnage. — Quand elle serait seulement un épisode marquant et comme le couronnement de la carrière politique et religieuse d'un personnage qui appartient à l'histoire de l'humanité, elle mériterait d'être contée en détail et à part, et de faire l'objet d'un récit spécial, dont les épisodes, épars jusqu'à présent, n'ont pas encore été réunis en un tableau unique. Si, comme on l'a écrit, les plans conçus par Ximénès dépassèrent l'élan et les désirs réels de son pays (1), la part vraiment personnelle qui lui revient dans la responsabilité de la croisade africaine doit être mise en lumière pour quiconque veut connaître la vie du personnage célèbre qui l'a entreprise. Si réellement encore, il a dû lutter contre le prince et les politiques, entraînés, non pas comme nous le démontrerons, par la simple jalousie et par l'ignorance des vrais intérêts de l'Espagne, mais dirigés par la pensée qu'on dépasserait le but, il y a là un point curieux à élucider.

2° La politique coloniale africaine. — Mais la personnalité de Ximénès, si importante qu'elle soit, n'est pas seule en jeu : l'expédition de 1505 ouvre à divers titres, dans l'histoire de l'Espagne,

(1) De Mas-Latrie, Traités de paix et de commerce, p. 341, Paris 1866.

une ère nouvelle : il s'agit de fonder une politique coloniale africaine et d'entreprendre la conquête méthodique de l'ancienne Maurétanie, en commençant par le littoral, pour se lancer ensuite dans l'intérieur. Sur ce point, les vues de Ximénès nous semblent parfaitement claires : les raisons tirées du prosélytisme religieux et de la lutte à terminer entre les Mores andalous sont des causes qui ont leur valeur et que nous ne voulons pas méconnaître ; mais Ximénès, c'est un fait certain, ne vise pas la conquête d'Oran comme un but : c'est le moyen de marcher, par un port d'accès facile, à la conquête de toute l'Afrique ; il le répète sans cesse dans ses lettres et dans ses discours. Il entend réserver les fonctions à ceux-là seuls qui viendront s'établir dans le pays : quelques mois après la prise de Mers-el-Kébir, quelques marchands espagnols sont installés, et, trois jours après la conquête d'Oran, il écrit pour qu'on y envoie des Espagnols. Il demande que les ordres militaires s'y installent, et commence la colonisation méthodique de la contrée. Sans doute, Ferdinand aussi bien que ses successeurs, qui ne comprirent jamais l'importance d'une véritable politique coloniale, se soucièrent fort peu du commerce dans leurs relations avec les musulmans d'Afrique (1) : ils tenaient pour excessives les vues du cardinal, et sur ce point l'ignorance et l'orgueil du peuple s'accordaient avec l'indifférence du souverain. D'autre part, ne voulant pas abdiquer le rôle qu'ils s'étaient donné en Italie et en Allemagne, réservant pour les guerres européennes tout l'effort de leur puissance financière et militaire, l'aragonais Ferdinand et l'allemand Charles ne voulurent pas soutenir la politique castillane du cardinal ; et ainsi en fait, la conquête et la colonisation de l'Afrique septentrionale ne se réaliseront pas ; mais, Ximénès n'en eut pas moins le mérite de la préconiser, de voir l'intérêt pour l'Espagne d'une conquête bien autrement profitable que les décevantes et désastreuses acquisitions d'Italie. Ainsi, l'événement n'a pas répondu à son attente, mais il a eu du moins le mérite de faire tout son possible pour orienter la politique espagnole dans le sens le meilleur.

3° Causes religieuses. — L'ardeur de sa foi catholique le poussait d'ailleurs dans cette voie : il y aura encore après Ximénès beaucoup

(1) De Mas-Latrie, loc. cit., p. 340.

de convertisseurs. Seulement, la politique beaucoup plus que la conversion les pousse : Ximénès est le dernier des croisés. Surexcité par la prise encore récente de Constantinople, témoin des luttes terribles au milieu desquelles se constituait l'unité de son pays, partisan, propagateur ardent et chef de l'inquisition qu'il voulait étendre au-delà de l'Espagne, Ximénès croyait fermement à la conversion possible des Mores et à la défaite fatale du faux prophète. Moine jusqu'au fond de l'âme, dans un pays de catholiques militants, où l'idée nationale et l'idée religieuse se confondaient encore il considérait comme l'accomplissement d'un glorieux devoir la guerre sainte contre les ennemis de la foi : sur ce point, l'Espagne entière sympathisait avec lui, et la conquête de l'Afrique lui apparaissait comme voulue par Dieu lui-même, dont il se croyait l'instrument élu. Ainsi s'explique en grande partie le courage vraiment surhumain déployé pendant de longues années par ce vieillard, qui subit toutes les tribulations pour accomplir, au poids de son or et au prix de sa vie, la mission divine qui lui est imposée.

4° *Nécessité de passer à l'offensive.* — En même temps, l'expédition d'Afrique marque la fin de cette longue et noble guerre de délivrance que le roi Pélage avait commencée 800 ans auparavant dans les montagnes des Asturies (1), ou plutôt elle marque le moment où les chrétiens victorieux peuvent enfin passer de la défensive à l'offensive, en portant, après la prise de Grenade, la guerre jusque dans ce royaume de Tlemcen d'où étaient partis pendant des siècles secours et excitations. A l'idée doit s'ajouter celle de la défense du royaume de Grenade : entre les Mores d'Espagne et leurs coréligionnaires d'Afrique, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de réfugiés espagnols, les rapports restaient fréquents et dangereux. Il était donc nécessaire de poursuivre jusque sur leurs propres rivages ces Mores qui ne cessaient d'inquiéter et de ravager les côtes de l'Andalousie.

5° *La lutte contre la piraterie.* — Nous sommes ainsi amenés à considérer une autre cause importante, à la fois commerciale et religieuse, qui devait déterminer l'expédition d'Afrique.

Entre Espagnols et Mores, la guerre navale était perpétuelle : des deux côtés, on se livrait avec un égal acharnement à la course et à la

(1) De Mas-Latrie, loc. cit., p. 341.

traite. La conquête de Grenade n'assurait pas la sécurité du détroit de Gibraltar : de Hone (1) et d'Oran partaient sans cesse de hardis forbans dont les pirateries devenaient plus que jamais redoutables. En effet, au moment de la découverte de l'Amérique, le mouvement naval entre l'Océan et la Méditerranée devenait particulièrement actif : si le détroit n'était pas sûr, l'Espagne perdait la plupart des avantages qu'elle voulait tirer de son nouvel empire. Notons aussi que Gênes et Venise se disputaient jusqu'alors le commerce de toute l'Afrique septentrionale. On pouvait tenter de leur enlever ce marché au moment même où la puissance de la République Vénitienne était cruellement atteinte par les découvertes de Vasco de Gama. Faire de la Méditerranée, de Tunis au Cap Falcon, un lac espagnol, se réserver dans toute cette partie de l'Afrique la protection spéciale des chrétiens en détruisant les principaux foyers de la piraterie, délivrer dès maintenant les captifs, dont l'imagination populaire augmentait aisément le nombre, n'était-ce pas servir en même temps l'Espagne et l'humanité ? et en ce sens, l'expédition de Ximénès avait au point de vue de l'histoire générale un intérêt manifeste.

Résultat imprévu de l'expédition d'Afrique, développement de la piraterie et du fanatisme musulman. — Mais un résultat bien imprévu se produisit : cette expédition qui, dans l'esprit de Ximénès, devait affaiblir la puissance musulmane, développer le commerce espagnol, anéantir la piraterie et servir ainsi la cause de la chrétienté tout entière, allait au contraire, par la faute des rois d'Espagne, aboutir à l'intronisation des Turcs en Afrique et à l'institution d'un régime odieux qui devait peser sur l'Europe entière jusqu'en 1830. Il faut, en effet, noter que, pendant tout le moyen-âge, les rapports commerciaux entre Tunis, Bougie, Alger et le royaume de Tlemcen, sont aussi réguliers que l'état général des mœurs le permettait. « Quand il n'y avait en Afrique, écrit M. de Mas-Latrie, que des Arabes et des Berbères, quelque dégradation qu'eût l'état moral du pays, le gouvernement des princes indigènes s'inspirait encore de principes

(1) Honein, Unain, Hone ou One. — Bekri, description de l'Afrique, p. 186. — Ville qui fut entièrement détruite en 1553 par ordre de Charles-Quint et qui servait de port à Tlemcen était située entre l'embouchure de la Tafna et la ville moderne de Nemours. — Léon l'Africain, liv. 4, chap. 8, p. 107. — Pélissier, même hist. et géogr., p. 42. — Le cap voisin porte encore sur nos cartes le nom de cap Hone, on l'appelle aussi cap Noé. — Note de M. de Mas-Latrie, loc. cit., p. 265.

de justice, d'impartialité et de tolérance. Les traités étaient observés, les tarifs commerciaux régulièrement appliqués, les naufragés assurés de la protection souveraine, la personne des consuls et des marchands respectée, leurs biens et leur fortune inviolables, leurs églises et leurs cultes choses sacrées ». Des chrétiens indigènes étaient demeurés en Afrique après la conquête, et les Almohades et les Almoravides avaient, au XIIe siècle, des milices chrétiennes à leur service; dès cette époque, Génois, Pisans, Siciliens concluent des traités de commerce, et les relations des commerçants d'Italie et de Provence avec le Maroc, au XIIIe siècle, sont bonnes. Tous les traités énoncent des mesures protectrices en ce qui concerne les personnes et les biens des chrétiens, dont quelques-uns servent au XIIIe et au XIVe siècles avec l'approbation du Saint-Siège dans l'armée et le gouvernement des rois de Tlemcen. Sans doute, le commerce chrétien arrêté au littoral ne pénètre pas dans l'intérieur, mais si on excepte les courses entreprises constamment contre les rivages d'Espagne et même ici organisées méthodiquement, il faut noter du XIIIe au XVe siècle le développement soutenu des rapports entre les Chrétiens et les Arabes de la côte d'Afrique (1).

La prise de Constantinople, en même temps que l'accroissement de l'ignorance et de la barbarie, porte un coup funeste au commerce et développe singulièrement tous les sentiments bas et cupides en même temps que l'orgueil des populations musulmanes. Pourtant, à la fin du XVe siècle, le commerce vénitien, florentin et génois subsiste encore et prospère dans le royaume de Tlemcen. Les galères de Barbarie — c'est ainsi qu'on appelait les galères de Venise — partaient du Lido dans la seconde quinzaine de juillet, faisaient escale à Syracuse, 2 jours d'arrêt; Tripoli, 8 jours; Gerba, 8 jours; Tunis, 15 jours; Bougie, 4 jours; Alger, 4 jours; Oran ou Velez de la Gomera, 10 jours, pour terminer le voyage par Hone, qui était alors le port de la ville de Tlemcen (2). Ainsi tout prouve qu'à la veille de l'expédition de Ximénès, les chrétiens, installés d'ailleurs à demeure à Tlemcen et dans le royaume, ont une existence supportable, à l'exception des Espagnols avec lesquels on se trouve à l'état de guerre pour ainsi dire perpétuel, ce qui explique la piraterie dont ils se plaignent. Et encore il importe sur

(1) De Mas-Latrie, loc. cit., p. 238.
(2) De Mas-Latrie, loc. cit., p. 330.

ce point de ne rien exagérer, puisque, après le désastre de Misserghin, Ximénès ne trouvera dans Oran que 300 chrétiens, et c'est une question de savoir si les corsaires espagnols ne détenaient pas en captivité, au moment même, beaucoup de musulmans.

Comment expliquer alors la tradition d'après laquelle on se représente l'Afrique septentrionale comme le foyer et le repaire de la piraterie ? C'est qu'on se souvient uniquement des faits qui, en réalité, commencent au XVIe siècle et qu'on croit fort antérieurs à cette époque. « Les temps les plus mauvais de la barbarie et de l'inhospitalité du Maghreb, dit très bien M. de Mas-Latrie, les seuls dont l'Europe et l'Afrique peut-être elle-même se souviennent aujourd'hui, ne datent que du XVIe siècle et de l'établissement des régences ». Or, quel fut le point de départ de l'alliance conclue entre Arabes et Turcs et de la conquête d'Alger par Barberousse ? l'expédition de Ximénès, qui devint, bien contrairement aux intentions du cardinal, la cause initiale et principale du développement que prirent, sous l'influence des Turcs, la piraterie et le fanatisme des Arabes. L'expulsion des Mores et l'expédition de Ximénès ont pour conséquence immédiate l'assassinat des marchands européens à Oran d'abord et à Tlemcen ensuite. Si l'Espagne du moins avait concentré ses efforts sur la conquête de l'Afrique, elle aurait pu coloniser, comme le voulait Ximénès, et y implanter peut-être la civilisation chrétienne. Malheureusement elle ne sut ni évacuer l'Afrique ni la conquérir : l'expédition d'Oran est le point de départ d'une série de victoires et de défaites aussi stériles les unes que les autres, parce que Charles-Quint, roi d'Espagne par la grâce de Ximénès, qui détruisait ainsi à son insu son œuvre de prédilection, ne voulut pas sacrifier ses ambitions allemandes et italiennes pour concentrer tous ses efforts sur la conquête de l'Afrique utile à l'Espagne seule. La politique des petits paquets produit son effet ordinaire, épuise la patience, les forces et les ressources de la nation espagnole, pour aboutir à la défaite. Les Mores, jusqu'alors ennemis des Turcs, les appellent à leur secours. Barberousse fonde son empire, les Espagnols sont définitivement chassés d'Alger, et par leur faute, l'Algérie devient le repaire de la piraterie turque, tandis que, dans le seul port gardé par les chrétiens, l'établissement de droits prohibitifs détruit tout commerce. En même temps, les agissements de Ximénès, qui se hâte d'implanter l'inquisition à

Oran, prouvent aux musulmans qu'on veut avant tout les convertir, et créent entre Arabes et Européens la haine fanatique soulevée en Espagne entre Chrétiens et Mores. Par une seconde conséquence de la croisade de Ximénès, si aujourd'hui nous trouvons en face de nous des musulmans incrédules à nos promesses de tolérance, nous le devons à cette idée connue et invétérée après trois siècles d'expérience que les chrétiens abordent en ce pays dans un esprit de prosélytisme.

Ainsi, de cette expédition de Ximénès qui semble d'abord intéresser la seule histoire d'Espagne, n'y constituer même qu'un épisode glorieux et stérile, sortent pourtant deux conséquenees considérables qui concernent l'histoire générale : la croisade de Ximénès a provoqué la création de la piraterie turque et produit les résistances fanatiques contre lesquelles nous avons encore à lutter. La France a glorieusement détruit la première, il lui appartient de vaincre les secondes, et, une fois de plus en Afrique, comme elle l'a fait si souvent en Europe, elle répare les dommages causés par les fautes et le fanatisme de l'Espagne.

LA CROISADE DE XIMÉNÈS EN AFRIQUE

I

Préliminaires. — Premiers projets de Ximénès et d'Isabelle. — — Entrevues avec Vianelli. — Expédition de Mers-el-Kebir. — L'intérim de Roderico Diaz. — Désastre de Misserghin. 1504 — 1507

Les archevêques de Tolède luttent contre les Mores depuis le XIIIe siècle. — Les archevêques de Tolède étaient connus depuis le XIIIe siècle pour leur valeur guerrière. Il était de tradition dans ce diocèse que l'autorité épiscopale serait renforcée de l'autorité militaire, et, dès le 15 mai 1219, une bulle d'Honorius III à l'archevêque de Tolède, Ximénès de Rada, l'autorisait sur sa demande à combattre les Mores et à tourner contre les infidèles de la côte africaine les vœux faits en Espagne par ceux qui s'engageaient à partir pour la Terre-Sainte. L'année suivante, le même pape ordonnait à l'archevêque de Tarragone et aux évêques suffragants de l'archevêque de Tolède de porter secours à Ximénès de Rada dans la lutte qu'il entreprenait contre les Mores.

Ximénès à Grenade. — A peine Ximénès entre-t-il en possession de ce siège archiépiscopal (1495), qu'il songe à faire valoir les droits qui y étaient attachés et à reprendre cette lutte contre les Mores qu'il avait dès sa jeunesse ardemment désiré mener en personne ; il avait déjà eu occasion de connaître ces infidèles ; c'était immédiatement après la prise de Grenade, alors que Boabdil venait de rendre les clefs de la ville à Ferdinand et à Isabelle ; les souverains les avaient remises entre les mains du comte de *Teudilla*, qui fut établi gouverneur de la ville. Les Mores, maintenus dans l'obéissance, conservaient pourtant leur religion ; les rois catholiques avaient aussitôt confié à Ximénès le soin d'amener les infidèles à se convertir ; ce prélat par caractère recherchait l'extrême en toutes choses,

et l'excessive sévérité de la règle monacale avait encore accru sa tendance à l'inflexibilité (1).

C'est donc avec la pensée de ramener de gré ou de force les infidèles à la foi catholique, qu'il accepta sa nouvelle mission. Il voyait dans ses rêves la possibilité de porter la parole évangélique au-delà de la frontière espagnole, quand il devient confesseur de la reine Isabelle.

Projet de coalition contre les infidèles. — Il songe d'abord à une croisade en terre sainte. Dans ce dessein, il négocie une alliance entre Ferdinand, roi d'Espagne, Manuel, roi de Portugal, et Henri, roi d'Angleterre. Les documents que l'on possède sur ce projet d'expédition (lettre du roi de Portugal à Ximénès) (2) prouvent la grande expérience de l'archevêque en matière militaire : plan de navigation, choix judicieux des chefs, ordonnance savante de l'ordre de marche, tout prouve qu'il avait depuis longtemps mûri la question.

Ximénès fixe ses vues sur l'Afrique. — L'exécution de ce vaste projet fut enrayée par les exigences de la politique européenne, Ferdinand ne pouvant nouer d'alliance au moment où la France allait entrer en lutte avec Jules II. C'est pourquoi Ximénès doit compter sur les seules forces de l'Espagne, et alors, avec un coup d'œil et une décision remarquables, il comprend que, si l'Espagne doit combattre seule les infidèles, c'est en Afrique qu'elle doit porter ses armes.

Pour les raisons générales et multiples que nous avons détaillées précédemment, il attendait avec impatience une occasion de mettre à exécution les desseins qui lui tenaient tant à cœur. Cependant une descente en Afrique était peu commode à effectuer, car cette contrée était mal connue, on n'avait que quelques détails très succincts répandus d'abord par les Mores d'Oran, qui avaient l'habitude de se rendre aux eaux de Grenade (3), ensuite par les captifs rachetés ou évadés, et les tentatives faites au XV[e] siècle n'avaient fourni que des rensei-

(1) Léonce de Lavergne. *Rev. des 2 Mondes* I, 26[e], 15 mai 1841.
(2) Quintanilla, d'après Fléchier, p. 160.
(3) *Guerre de Grenade,* Hurtado de Mendoza, p. 66. Edit. Maguebal Hachette.

gnements contradictoires et décourageants, puisqu'elles n'avaient abouti à aucune occupation effective.

Echec des tentatives précédentes. – On voit que le comte Pedro Niño vient (1404), sans résultats appréciables, dévaster le littoral d'Oran avec quelques galères castillanes ; l'année suivante, le même chef de corsaires tente une nouvelle attaque contre Oran, Arzew et Mers-el-Kebir (1).

Exploration secrète du royaume de Tlemcen. — Mais à l'époque où nous sommes arrivés, on n'était plus réduit à ces connaissances vagues et incomplètes : Ximénès devait avoir entre les mains le rapport détaillé fourni par Lorenzo de Padilla, gouverneur d'Alcala et jurat d'Antequera. Monté sur une fuste (1493), il avait accompagné, déguisé en marchand more, les vaisseaux qui emmenaient le dernier roi more de Grenade, voyagé pendant plus d'une année dans le royaume de Tlemcen et rapporté les données les plus utiles pour les entreprises à venir (2).

Les Vénitiens à Mers-el-Kebir. — D'autre part, les Génois et les Vénitiens entretenaient avec l'ancienne Maurétanie des relations commerciales nombreuses (3). Les Vénitiens surtout venaient fréquemment relâcher à Mers-el-Kebir (4). Ce fut l'un de ces commerçants, Jérome Vianelli, appelé à jouer dans les entreprises d'Espagne un rôle considérable, qui devait s'emparer de l'esprit de Ximénès, lui désigner Mers-el-Kebir et Oran comme les points d'attache de la future conquête et lui fournir les moyens de l'entreprendre.

---

(1) R. Basset, *Fastes chronologiques de la ville d'Oran* « Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran », t. XII, p. 63.
(2) *Les Inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kebir*, par le Général de Sandoval, trad. Monnereau.
(3) Léon l'Africain.
(4) Léon l'Africain, p. 266.

II

L'Expédition de Mers-el-Kebir

Portrait de Vianelli. — C'est une figure bien curieuse et digne de sortir de la pénombre où l'a laissée jusqu'ici la négligence des historiens, que celle de ce Vianelli. Il est bien de son siècle, ce marchand vénitien, routier des mers, géographe et marin, diplomate et joaillier, rusé et retors comme un italien de Venise, aventureux comme tous les navigateurs de son temps, condottière sous les ordres du grand capitaine, espion, général, et avant tout cupide et insinuant, capable de trahison aussi bien que de dévouement, et après avoir touché au sommet des grandeurs, destiné à finir misérablement dans une nuit de guet-apens, sous les coups d'assassins qui l'égorgent au bord d'une île déserte. Et comme il faut toujours des occasions imprévues pour amener les décisions lentement préparées, c'est une histoire de bijoux à vendre qui mit, pour la première fois, en face l'un de l'autre l'aventurier qui donnera les derniers renseignements et l'archevêque qui médite depuis longtemps la croisade africaine, sans savoir au juste comment et où il doit livrer le combat.

Première entrevue de Vianelli et de Ximénès. — Les historiographes du temps nous ont conté cette première rencontre: Vianelli, de retour d'Afrique, a une brillante pacotille à placer, et comme il sait que la reine est riche et qu'elle aime particulièrement les pierres très voyantes et d'un gros volume (1), il lui offre une croix d'or enrichie de pierreries, parmi lesquelles brillait une escarboucle d'un grand prix. Il se fait ensuite conduire chez Ximénès, qui était en ce moment à Médina auprès de Leurs Altesses et lui présente (1504) un très beau diamant qui était à vendre au prix de 5000 écus d'or : « O Vianel, s'écria Cisnéros, j'aime mieux assister 5000 pauvres de cet argent-là, que de posséder tous les diamants des Indes » (2). Et tout en congédiant le vénitien, il songeait au

(1) Tous les historiens ont noté cette préférence d'Isabelle, et on trouve, à l'Almeria Réal de Madrid, sur sa couronne royale, une série de gros cabochons.

(2) Gomez, p. 71.

chemin que celui-ci avait dû parcourir, aux voyages qu'il avait entrepris, il se sentait attiré vers cet inconnu cultivé qui devenait à ses yeux plus qu'un vulgaire marchand ; celui ci, d'autre part, sachant que Ximénès se proposait d'entreprendre une expédition en Afrique, avait dû sans doute lui parler de ce pays ainsi qu'à la reine Isabelle.

Premier projet de croisade africaine. — C'est en effet vers ce temps que Ximénès songe pour la première fois à envoyer une flotte en Afrique ; le chef de l'expédition est même désigné déjà : ce sera le comte de Teudilla, homme de sage conseil et de grand courage, affermi contre le danger par une longue expérience des rencontres et batailles où il avait lutté contre les Mores (1). Il l'avait vu à l'œuvre et de fort près, à Grenade, alors que préludant à sa croisade contre les Mores d'Afrique et donnant libre carrière à ce tempérament ardent et moins fanatique, et dominateur, qui devait faire de lui le véritable fondateur de l'inquisition, il soulevait dans Grenade une révolte qui risquait de compromettre à la fois cette précieuse conquête et tout son crédit auprès d'Isabelle. Il avait était sauvé par Teudilla, qui tenait de la reine le poste de gouverneur, et celle-ci, d'accord avec son confesseur sur la nécessité d'entreprendre une expédition outre-mer, avait sans doute approuvé complètement ce choix heureux sur ce point comme sur tous les autres ; l'ascendant de Ximénès avait triomphé, et la reine était décidée à entreprendre la guerre contre les Mores d'Afrique.

Le comte de Teudilla offrait de « conquérir toute la portion du continent qui s'étend entre Melilla et Alger avec 10,000 fantassins, 1000 cavaliers et un subside de 40 millions de maravédis » (2).

Isabelle par son testament impose la croisade d'Afrique. — Mais la maladie et enfin la mort de la reine faisaient écarter

(1) Don Diego Hurtado de Mendoza, *Guerre de Grenade*, p 7. Édition Magnabal.

(2) *Inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kebir*, p. 178. Chose curieuse, c'est à peu de chose près la somme que dépensa Ximénès et l'effectif du corps expéditionnaire qu'il dirigea, nouvelle preuve du projet fermement arrêté de ne pas s'en tenir à la conquête d'Oran. — Voir plus loin.

cette proposition ; toutefois, à son lit de mort, Isabelle, persistant dans ses projets, fidèle à cette politique d'unité nationale et de sage expansion qu'elle avait su adopter, imposait à Ferdinand comme une obligation sacrée la poursuite des Mores en territoire africain (1). Elle terminait ainsi son testament le 12 octobre 1504 : « Je prie la princesse ma fille, disait-elle, et le prince mon mari que, comme princes catholiques, ils aient le plus grand souci des choses qui touchent à Dieu et à la sainte foi ; qu'ils s'occupent sans relâche de la conquête d'Afrique et de combattre pour la religion contre les infidèles ».

On sait que cette reine, qui fut peut-être le plus grand de tous « les souverains espagnols » n'eut pas moins de part à la conquête de Grenade que Ferdinand (2), qu'elle sut en toute occasion unir à la charité, que lui inspirait son cœur de femme, un courage que lui aurait envié beaucoup d'hommes ; et qu'elle montrait autant d'ingéniosité pour récompenser les services éclatants, que Ferdinand d'astuce cauteleuse pour les oublier et les mal interpréter. C'est elle qui, en dépit de l'étiquette, si puissante à la cour d'Espagne, fit manger à sa table le comte de Cabra et Diego Fernandez de Cordoue arrivant à la cour avec leur captif Boabdil. « Ceux qui ont vaincu et pris des rois, dit-elle à Ferdinand, froid et silencieux selon sa coutume, méritent bien d'être assis et de manger avec les rois » (3). Et après la victoire remportée à Porto Cavrero sur les Mores de Malaga, elle envoyait à la marquise, sa femme, une robe de brocart avec ces mots gracieux : « Portez-là tous les ans, Madame, le jour des Rois, en mémoire de la victoire de votre mari et de l'amitié de votre reine ». En véritable castillane, elle sentait que la guerre contre les Mores était la guerre nationale par excellence, et qu'en appelant le peuple aux armes contre l'ennemi héréditaire pour le poursuivre jusque dans les repaires d'où il était parti et d'où il menaçait sans cesse la sécurité de l'Espagne, on serait toujours sûr de provoquer l'enthousiasme populaire.

(1) Cat-Gonzalo de Ayora, p. 12.
(2) Fléchier, p. 102.
(3) Pierre Martyr, lettre 51.

Novembre 1504. — Malheureusement, le 26 novembre 1504, après 29 ans d'un règne glorieux et encore dans la force de l'âge, puisqu'elle n'avait que 53 ans, Isabelle mourait à Medina del Campo, loin de ce Ximénès qu'elle avait fait archevêque de Tolède et qui ne put retenir ses larmes en apprenant la perte que l'Espagne venait de faire.

Nouvelles entrevues de Ximénès et de Vianelli. — Mais dans l'intervalle, Vianelli n'était pas resté inactif ; après sa première entrevue à Medina del Campo avec la reine et l'archevêque, il était demeuré en relations avec ce dernier, qui, rentré dans son diocèse pour en faire la visite, s'était fixé à Alcala, une fois terminée l'inspection du chapitre de Tolède. Sur son ordre, Vianelli le rejoint, et alors commence cette série d'entretiens à la suite desquels se décide l'expédition d'Oran, qui a pour préambule la prise de Mers-el-Kebir, que la mort d'Isabelle va retarder d'une année.

Au cours de ses audiences, Vianelli l'entretenait des ports et des stations de tout le littoral placé en face de l'Europe ; il lui montre surtout comment on peut assiéger et soulever ce grand port que les Mores appellent Mers-el-Kebir (1).

Ximénès, étonné d'abord et charmé ensuite par les affirmations et les récits de ce navigateur hardi qui parlait en témoin oculaire et convaincu, heureux aussi de trouver en lui un aide non moins imprévu que précieux, songeant peut-être encore à la singulière coïncidence qui portait cet étranger à désigner, comme le point où il fallait frapper les premiers coups, le lieu même que, bien des années auparavant, il montrait à Francisco Ruiz, s'empressa de l'accueillir, de l'encourager et même de le recevoir avec une familiarité à laquelle on était peu habitué dans son entourage. Aussi donne-t-il ses ordres à ses gens pour qu'on ne refuse point sa porte au Vénitien, qui ne se fait pas faute d'user de la permission, car il comptait tirer de la faveur qui lui était accordée un profit palpable.

Vianelli fait la description et montre l'importance de Mers-el-Kebir et d'Oran. — Il le renseigne particulièrement sur la

(1) Gomez, f° 96.

côte d'Afrique, dont il était enchanté de lui faire une description séduisante : « Imaginez-vous, disait-il, au milieu de cette côte rocheuse où l'on ne peut aborder sans péril, une baie superbe où toute une flotte d'invasion serait à l'abri ; j'en ai fait moi-même l'expérience ; je ne pense pas qu'en tout le monde, il y en ait une autre si belle, si grande et si sûre ; quelles que soient la force et l'importance des vents, une flotte immense peut s'y abriter en toute sécurité ; mes compatriotes y retirent leurs galères, et chaque fois que survenait la tempête, je ne manquais pas d'y chercher un refuge. J'ai l'habitude d'y attendre le temps calme, qui me permet de transporter à Oran mes marchandises sur des barques (1). A peine êtes-vous en vue de la rade que vous apercevez comme un vaste écran de montagnes bleuâtres et boisées, qui protègent la région contre les vents brûlants du sud, et dominées à l'est par le Murdjadjo dont les fauves mamelons s'étagent du sommet jusqu'à la mer pour former un cap d'aspect rectangulaire et tombant à pic dans la rade qu'il ferme, comme une citadelle plantée par la nature pour défendre l'approche de ce port magnifique. A l'ouest et sur un second éperon, les Mores ont construit un boulevard autour duquel se sont groupées quelques maisons de pêcheurs ». Et tout en parlant, l'habile Vénitien qui, avant de lancer son affaire africaine, s'était mun d'un dossier complet, mettait sous les yeux de Ximénès des cartes en relief, où celui-ci pouvait lire le récit de son interlocuteur. Il y avait fait représenter là ville proche du grand port, les collines, les monticules, les vallées inférieures, les routes et même les phares (2). Il montre du doigt la citadelle et la décrit avec sa faconde méridionale. Elle est composée de deux ouvrages à cornes dont les branches, qui correspondent à la mer, sont défendues par deux petits flancs de chaque côté, et l'ensemble forme à peu près un quadrilatère. La porte principale avec pont-levis s'ouvre dans le cavalier de droite. Une artillerie importante défend le port qu'occupe une garnison de quelques centaines de Mores qui peuvent soutenir

(1) Léon l'Africain, p. 267.
(2) Gomez, f° 96 *b*.

un siège, car dans l'intérieur de la citadelle se trouvent des magasins et même neuf citernes, dont trois en excellent état (1).

Mais ce boulevard est construit à la mode africaine, c'est-à-dire en pisé, et les défenseurs de la batterie ne sont guère à même de manier l'artillerie qu'on s'est procurée à prix d'argent, mais qu'on ne sait pas utiliser, car les marchands qui fournissent les Mores ne tiennent pas cet article-là.

D'ailleurs le débarquement peut se faire sur la plage des Andalouses, et Vianelli le proposait sans doute à Ximénès, qui connaissait l'histoire de l'expédition portugaise et que le nom même de cette plage devait faire tressaillir, car il lui rappelait ses implacables ennemis de Grenade.

La prise de Mers-el-Kebir doit avoir pour but celle d'Oran. —

Mais Vianelli n'était pas homme à engager Ximénès dans une campagne périlleuse et coûteuse qui aurait uniquement pour but la prise d'une bicoque ; il connaissait les vastes projets de l'homme d'État auquel il s'adressait, et il insistait sur la prise de Mers-el-Kebir, non pour la valeur que pouvait avoir cette expédition par elle-même, mais parce qu'elle est la clef d'Oran. Et alors, reprenant ses cartes et ses plans, il prouvait son dire avec une incontestable logique. Pour envahir l'Afrique, disait-il, il faut s'implanter d'abord dans une grande et belle ville qui servira de point d'appui et de départ : la plus proche est Oran, si on n'oublie pas que les possessions du royaume de Fez sont attribuées au Portugal, avec lequel il faut éviter des difficultés Eh ! bien, Oran est inabordable. Au pied du quartier de Canastel, il y a une petite station semée d'écueils et intenable par les mauvais temps, et il en avait lui-même fait l'expérience en y abordant en barque. Il faut donc

(1) Exposé général de l'établissement complet, de l'importance et de l'état actuel de défense des places d'Oran et de Mers-el-Kebir. — Copie d'un mémoire original envoyé de Madrid par le Capitaine d'Etat-Major Harmois, attaché à l'ambassade. Il comprend neuf sections : la traduction des trois premières a été faite par le Capitaine d'Etat-Major Cassaigne, mort à Sébastopol, le 8 septembre 1855, et celle des six autres par le Capitaine Lachaud de Loquessée, en août 1851. Le mémoire date de 1772, il a été composé sous le gouvernement de Don Eugenio de Alvarado. Il fait partie des archives de la place d'Oran, Génie, article n° 149. Nous avons consulté pour cette description un manuscrit espagnol de la Bibliotèque Nationale, 34 (ancien supplément français de 1880), f° 2 *b* à 4 *b*. — Nous donnerons plus loin sur ce document des renseignements complémentaires.

arriver en Afrique par mer à Mers-el-Kebir et gagner Oran par terre, entreprise difficile sans doute, mais qui ne dépassait ni les ressources ni le courage de l'archevêque de Tolède. Et comme il serait récompensé de ses peines ! Représentez-vous, disait-il, une ville (20 fois ?) plus grande que Tolède, dont les environs égalent en fertilité l'Andalousie (Bétique), à laquelle elle est supérieure par son climat salubre et tempéré (1). Aussi est-elle fréquentée par toute l'Europe ; elle compte plus de 6.000 maisons et une vingtaine de mille habitants, qui possèdent des trésors immenses ; autour de ses murs, s'étendent des jardins magnifiques, où les fruits et les fleurs croissent à l'envi ; nul rêve ne peut donner l'idée de cette reine de la Maurétanie.

De plus, vous savez que cette superbe cité renferme les pirates les plus audacieux et qu'enfin elle détient dans d'horribles prisons les chrétiens qui ont eu le malheur de tomber entre les mains des corsaires. Les plaintes de ces misérables arrivent aux oreilles de quiconque traverse la ville ; n'est-il pas honteux de voir les ennemis de notre sainte foi catholique tenir une ville, le point extrême où aboutissent toutes les routes qui conduisent dans le royaume de Tlemcen ? et ce royaume n'est-il pas un danger perpétuel pour la chrétienté ? Dans leurs écoles, on enseigne à une multitude d'étudiants la haine du nom chrétien et les beautés de la guerre sainte contre les roumis ; n'est-ce pas au cœur qu'il faut frapper ? Que servirait en effet de prendre ou Bougie ou telle autre ville dépendante, si l'on ne possède pas la tête, la grande ville du royaume de Tlemcen, puis Tlemcen elle-même, le centre religieux par excellence !

Les renseignements de Vianelli sont confirmés par d'autres rapports. — En homme bien informé, il savait qu'on songeait à débarquer entre Nemours et l'embouchure de la Tafna, à Hone, tout petit port auquel certains corsaires espagnols, après une course fructueuse, avaient fait une réputation usurpée. On proposait aussi Delhys, en s'appuyant sur des relations entretenues entre certains habitants de cette ville et le vice-roi de Mayorque.

(1) Gomez, f° 97 a.

Le roi y avait même envoyé un sieur Martin de Robles, de ses gardes du corps, qui, sous le prétexte d'acheter des chevaux, put s'enquérir minutieusement de l'état de cette ville et de la contrée (1).

Les renseignements rapportés confirmaient pleinement les dire de Vianelli sur le peu d'importance de Delhys ; tout portait à reconnaître la justesse de ses vues sur la nécessité de débarquer à Mers-el-Kebir, et il ne cessait de faire ressortir la valeur de son plan et la vérité de ses dires.

Ses conseils font décider l'expédition. — Ainsi parlait Vianelli, « homme industrieux, dit Gomez, et surtout très expert en ce qui concerne l'Afrique, et dont l'arrivée en Espagne fut très heureuse, car toute l'expédition africaine organisée par Ximénès pour la prise d'Oran, et celle que, sur les conseils de l'archevêque, Diego Fernand de Cordoue dirigea auparavant en vue d'occuper le grand port appelé en arabe Mers-el-Kebir, tout cela fut entrepris sur le conseil de ce Vénitien » (2).

Et au cours de ces audiences renouvelées, qu'accroissaient les impatients désirs du franciscain, dont la foi ardente et agissante aspirait à ramener de gré ou de force tous les Mores au culte du vrai Dieu, il ne se faisait pas d'illusions sur les difficultés de l'expédition à organiser et qui devrait, selon les indications mêmes de Vianelli, débuter par la prise de Mers-el-Kebir, seul moyen de tenter utilement le siège d'Oran (3). Il se rappelait l'échec subi par les Portugais en 1501, et il connaissait mieux que personne tous les détails de l'attaque aventureuse tentée tout récemment contre Mers-el-Kebir par le duc de *Médina-Sidonia*, le vainqueur de Mélilla (1496) et à laquelle il n'était peut-être pas étranger ; mais il avait pris la résolution d'en finir et d'assurer la conquête de Grenade en poursuivant les Mores au-delà des mers. L'ère des entreprises définitives est ouverte, et, d'après le dire de Vianelli et la description des

(1) *Les Inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kebir*, notice historique sur ces deux places, depuis la conquête jusqu'à leur abandon en 1792. *Rev. Afr.*, t. 15 ; année 1871 ; p. 178 et suivantes.
(2 Gomez, f° 47.
(3) Gomez, f° 97 *a*.

lieux telle qu'il l'avait faite, Ximénès (1) peut soumettre à Ferdinand un plan d'ensemble comprenant l'occupation de Mers-el-Kebir, la prise d'Oran et dans l'avenir celle de Bougie et de Tripoli, en demandant au roi de lui faire connaître au plus tôt sa réponse (2).

L'état du Trésor royal commande la prudence. — Ferdinand n'était pas ennemi des conquêtes en dehors de l'Europe, mais des raisons supérieures l'empêchaient d'accueillir sans réserves les projets de Ximénès : l'Espagne était appauvrie, les cortès peu généreux, et l'expulsion des Mores et des Juifs avait ruiné l'agriculture et l'industrie. Ferdinand s'était encore laissé entraîner dans les conquêtes italiennes, où il avait dépensé l'or arrivé d'Amérique, de sorte qu'il était très embarrassé pour prendre aucune décision au sujet de l'Afrique : le nerf de la guerre manquait. Telles sont les raisons qu'il oppose aux premières ouvertures de l'archevêque.

Réponse de Ximénès à Ferdinand. — Ximénès répond que l'audace croissante des pirates qui viennent jusqu'en Espagne porter leurs ravages quotidiens, que la présence de Vianelli, guide et pilote d'un prix inestimable, que l'ardeur de la jeune noblesse, dont il ne faut pas laisser le zèle se refroidir, commandent d'agir dans le plus bref délai.

Restait à résoudre la question d'argent ! Ximénès propose une solution immédiate et rapide : il prêtera au roi la somme nécessaire à l'entretien pendant deux mois d'une armée suffisante pour enlever Mers-el-Kebir aux Mores et en même temps éloigner des rivages espagnols les ennemis de la sainte foi catholique (3).

Ximénès avance la somme nécessaire à l'entretien des troupes pendant 2 mois. — Sa proposition est acceptée, et le prélat de Tolède avance généreusement 11 millions de maravédis (monnaie de Castille), somme considérable que, dans son

(1) Gomez, f° 97 *a*.
(2) Gomez, f° 96 *b*-97 *a*.
(3) Gomez, f° 97 *b*.

patriotisme prévoyant, il avait lentement amassée en vue de réaliser les glorieux projets qu'il méditait depuis longtemps (1).

Formation du corps expéditionnaire. — Ce point résolu, le roi ne fut guère en peine pour lever les troupes nécessaires ; toute la jeunesse de la cour se disputait l'honneur de guerroyer contre les Mores d'Afrique, et il devait surtout porter son choix sur les vainqueurs de Grenade, habitués à combattre les musulmans, et déjà rompus aux fatigues et aux embûches de cette guerre de pièges et de courses.

On choisit pour capitaine général Diego de Cordoue. — Diego de Cordova, chef des anciens pages, seigneur des villes de Lucena, Chillon et Espejo, mettait son courage et sa prudence au service de son pays et de sa foi. Il était tout désigné pour le commandement de cette expédition et devait être volontiers agréé par Ximénès ; n'était-ce pas lui qui marcha sur la ville de Lucena pour la reprendre aux infidèles (2), et fit prisonnier dans une sortie le petit roi (chiquito), more de Grenade, avec une partie de la noblesse de Grenade ? exploit qui valut au brillant chevalier l'autorisation de faire représenter sur l'écu de ses armes un roi prisonnier (3).

C'était un brillant capitaine que ce chevalier, représentant accompli de la noblesse castillane ; il semblait prêt à tout braver pour le succès de la cause, et il était l'homme qui devait devenir l'auxiliaire qu'il fallait à l'archevêque de Tolède pour réaliser ses projets (4).

---

(1) Modesto, *La Fuente*, histoire générale d'Espagne, chap. XXIV, p. 399.

(2) Fléchier, p. 61.

(3) Manuscrit espagnol, f° 2 b. Suarez Montanes, *Historia de Maestre ùltimo*, p. 55.

(4) D. Suarez Montanes, ouv. cit., p. 55. — Suarez Montanes, dans le passage cité, place en 1506 le départ de Fernand de Courdoue pour Mers-el-Kebir. Il a indiqué la même date dans sa chronique d'Oran, et nous savons aujourd'hui qu'elle est inexacte. Un document authentique communiqué à la *Revue Africaine*, par le général Sandoval, fixe la date de septembre 1505 pour la prise de Mers-el-Kebir, et ce témoignage est confirmé par le mémoire de Juan Lazo, adressé de Mers-el-Kebir au roi, le 12 juin 1506, ce qui prouve évidemment que la forteresse n'a pas été prise le 14 juillet 1506, comme le prétend l'auteur traduit par Berbrugger (E. de la Primaudaie, *Documents inédits*, p. 8). Cette erreur grossière doit nous engager à citer prudemment le témoignage de Suarez. Berbrug-

Les premiers lieutenants du Capitaine général. — Diego de Cordova sera d'ailleurs très bien secondé : Raymond Cardona sera chef de la flotte ; Diego de Vera, de l'artillerie ; Pierre Lopez Horosco, surnommé Zayala ; Lopez Sanchez de Valenzuela, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, qui fut avec Ruy Diaz de Ceron le premier des neuf chevaliers de l'expédition, à débarquer sur le rivage (1) ; Juan de Ayora, le premier cousin, le second frère de Gonzalo de Ayora, historiographe royal, capitaine des hallebardiers du roi, qui s'était déjà distingué au siège de Salsas (1503). Il avait acquis en Italie, sous les ordres de Ludovic Sforza, expérience et savoir, et aussi avait dû exercer sur le roi Ferdinand une influence appréciable, car il était grand partisan de la guerre à outrance contre les Mores (2).

Le mestre de camp Pedro de Madrid. — Et à Vianelli sera confié le soin de piloter la flotte. Pour mestre de camp, on avait désigné le contrôleur Pedro de Madrid, excellent comptable, officier aussi sûr que capable, qui devait rendre de très utiles services et dont le rapport sur l'expédition constitue un document historique du plus grand prix (3).

(1) Gonzalo de Ayora, *Documentos ineditos*, t. XLVII, p. 540. Madrid, avril 1866.
(2) E. Cat, *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalo de Ayora*, p. 8 à 12.
(3) La Primaudaie, ibid, p. 10.

ger, avec le zèle ordinaire aux éditeurs de papiers inédits, avait sûrement exagéré l'importance et la valeur historique du récit qu'il traduit d'après le manuscrit du gouvernement général. Soldat illettré, facilement dupé par les indigènes mores ou juifs avec lesquels il aimait à converser, plutôt pour se distraire que pour faire œuvre d'historien, écrivant sur la fin de sa vie pour s'attirer les bonnes grâces et les ducats de quelques grands seigneurs, Suarez Montanes se vante peut-être lorsqu'il prétend qu'il a consulté les registres de répartition, les documents originaux et authentiques, avant de composer son histoire. En admettant, ce qui est peu probable, qu'on ait mis les archives secrètes à la disposition d'un personnage d'aussi maigre importance, c'est une question de savoir s'il avait une instruction suffisante et assez d'esprit critique pour les déchiffrer et les résumer. Son témoignage nous paraît valable pour tout ce qui concerne la description des lieux qu'il a lui-même visités, les événements tout extérieurs que les gens du peuple ont pu lui conter, soit parce qu'il les avaient vus, soit parce qu'ils en tenaient le récit de leurs parents ; mais à notre sens, il ne faut demander à Suarez Montanes ni l'exactitude chronologique en ce qui concerne les événements qui ont précédé son arrivée en Afrique, ni la connaissance des causes qui les expliquent, ni celle des principales visées que poursuivaient les politiques de son époque qui ne l'ont jamais pris pour confident.

On devait armer les navires à Malaga et de là remonter à Carthagène pour y prendre des pilotes et des matelots concernant la navigation des côtes de Barbarie. Le général en chef s'occupa immédiatement de former son armée ; il choisit les fantassins et les cavaliers principalement parmi ses vassaux, ses alliés et ses amis de Cordoue et des environs ; il réunit 7000 hommes à Malaga, où il les arme, rassemble son artillerie et ses munitions, charge les bateaux de tout ce qui est nécessaire à l'expédition ; puis il va faire escale à Carthagène, où il embarque ses pilotes et s'apprête à mettre à la voile (1).

Le vent défavorable retarde le départ de l'expédition. — Alors vont commencer les difficultés qui retardent le départ. Les troupes rassemblées à Carthagène n'attendent que l'ordre de lever l'ancre, mais le samedi 31 août (2), comme on s'apprê-

(1) Diego Suarez Montanes, ibid. chap. IV, p. 55 et suiv.

(2) Rapport adressé au cardinal Ximénès par le mestre de camp général Pedro de Madrid, campé devant Mers-el-Kebir, le 17 septembre 1505. *Rev. Afr.*, mars 1869, p. 100. Dans la trad. de Berbrugger dès le début du rapport, on lit : le samedi 27 août 1505.... et le mardi suivant 2 septembre. Le plus simple calcul prouve que le traducteur Berbrugger a mal lu le texte. Gonzalo de Ayora, p. 537, nous donne la date précise du mardi 3 septembre, qui correspond très bien avec celle du samedi 7 septembre, que Pedro de Madrid et Gonzalo de Ayora sont d'accord, quelques lignes plus loin, pour indiquer : il en résulte que Berbrugger a mal traduit ou que Sandoval a mal lu le texte de Pedro de Madrid.

Voir sur ce même Suarez une courte notice de M. Cat, peut-être trop élogieuse, et un fragment du livre IV d'une histoire de Berbérie, où l'éditeur, pourtant si bienveillant, relève un récit comme inventé par l'auteur et conclut ainsi, page 78 de la mission : « Il se trompe quelquefois sur les événements, il connait mal la marche de la flotte, il n'est pas bien sûr des dates, il répète plusieurs fois les mêmes faits, mais aussi il nous apprend bien des détails jusqu'ici inconnus. Nous ne disons pas autre chose. »

On a noté à tort (*Revue Africaine*, loc. cit., page 175) que l'erreur dans laquelle est tombé Suarez n'est imputable à aucun autre historien. Marmol (*Afrique*, t. II. p. 360, cité aussi par Basset, loc. cit., p. 65) indique pour la prise de Mers-el-Kebir cette même date de 1506, et il ajoute un détail relatif à un gros canon de fer dont le tir décimait les assiégeants, mais qu'un habile pointeur espagnol détruisit en même temps que les Mores qui le servaient. Or, cette histoire se réfère au bombardement d'Oran. Cette maladresse et l'inexactitude de la date fournie prouvent une fois de plus que le « plagiaire Marmol » (Berbrugger *Revue Africaine*, p. 364, t. II) nous fournit des renseignements dont il faut user avec la plus grande circonspection, et son témoignage, qui est celui d'un écrivain peu consciencieux et mal informé, doit être immédiatement écarté. (Voir sur la valeur de Marmol Devoux. *Revue Africaine*, t. XIX, p. 299). On cite encore la date du 23 octobre 1505 (Basset, loc. cit., p. 65), pour la prise de Mers-el-Kebir après un siège qui aurait duré 50 jours. Il est probable que ce dernier détail a été suggéré par ce fait que les Espagnols entrèrent à Mers-el-Kebir 50 jours après leur départ de Malaga (Gomez F. 98ᵃ). On voit par ces détails combien est complexe la question de savoir comment s'opéra l'expédition de Mers-el-Kebir. Les historiens con-

tait à mettre à la voile, le vent tourna ; force fut donc d'attendre ; c'est le mardi 3 septembre seulement que l'*Armada* peut sortir du port, et encore quelques bâtiments sont-ils obligés de rester à l'amarre jusqu'au lendemain mercredi. Mais on ne peut songer à affronter la pleine mer ; il faut suivre la côte en partant du Cantal de Vermeliana (1) qui se trouve à deux heures et demie de Malaga, pour voguer vers Alméria ; on arrive dans cette ville le jeudi dans la nuit en vue des rochers voisins du port. Le lendemain vendredi, le vent d'Est se lève, et l'*Armada*, attendant un temps plus favorable, fait un peu d'eau à la tour de l'Elpech. Mais tout à coup, pendant que la flotte séjourne à cet endroit, le vent d'Est fraîchit et devient violent et dangereux (2), il faut se rendre en toute hâte dans le bon port d'Alméria, où, le samedi, s'opère le ralliement de la flotte et d'où l'on peut enfin sortir, le surlendemain 9, à minuit (3).

Dernières instructions au corps expéditionnaire.— Cependant on n'avait pas perdu son temps pendant l'attente, employée à terminer les approvisionnements ; on fixe à l'avance le plan du débarquement, le rang que chaque capitaine doit occuper

(1) En allant de Malaga à Velez Malaga, on voit une côte élevée qui présente plusieurs tours de garde. C'est ce qu'on appelle los Cantales. Note de la *Rev. Afr.*
(2) Pedro de Madrid, loc. cit.
(3) Pedro de Madrid, loc. cit. p. 101 ; Ayora. p. 137.

temporains, ou bien, comme Modesto La Fuente, observent un silence prudent sur le lieu de débarquement et la date de la prise de la forteresse, ou bien, comme Sandoval (loc. cit., page 179), Piesse, Fey, écrivent que le débarquement eut lieu au cap Falcon. D'autre part, Gomez, Pedro de Madrid et Gonzalo de Ayora ne s'accordent pas sur la durée du siège et sur les événements qui précédèrent la capitulation. Toutefois, comme le note fort justement Sandoval (loc. cit., p. 179, note 1), les deux seuls récits officiels et authentiques imprimés jusqu'alors, sont ceux de Pedro de Madrid et de Gonzalo de Ayora qui émanent de témoins oculaires. Sans rejeter complètement les dires de Gomez, qui travaillait sur des documents de la plus haute valeur, et de Suarez Montanes, il faut s'en tenir à la relation de Gonzalo de Ayora et au rapport de Pedro de Madrid, auxquels s'ajoute utilement ce mémoire adressé à Ferdinand par Don Juan Lazo. Malheureusement ces deux témoins ne s'accordent pas en tout point, soit qu'on ait confondu, comme c'est peut-être aussi le cas de Gomez, le siège de Mers-el-Kebir avec les batailles qui suivirent la prise de la ville, soit parce que le rapport de Pedro de Madrid s'arrête au lundi 17 septembre, au moment même où apparaissent les cavaliers de Tlemcen. C'est en utilisant et en étudiant attentivement ces deux pièces que nous avons esquissé nous-mêmes un aperçu du siège et de la prise de Mers-el-Kebir.

lors du débarquement et les parties de la montagne et du port dont il faudra s'emparer. Pedro de Madrid règle en personne tous ces détails.

Composition de la flotte. - On dispose pour cette opération, de 37 galiotes (1) en bois léger et en forme de troncs, appelées à l'italienne du nom de fustes, et montées par 1595 hommes d'équipage, de 6 embarcations montées par 31 manœuvres et de 4 chalands. Pour les deux gros navires, le *Sercano* et le *Flores de Marquina*, de 300 tonneaux, on a préparé une espèce de blindage formé de sacs remplis de laine et d'herbes marines. Ils portent l'artillerie composée de fauconneaux (2), de ribaudquins (3), de lombardes (4), ils éclairent la marche et ont mission spéciale d'occuper l'ennemi pendant que s'opérera le débarquement. A leur suite, marchent les 10 bâtiments frêtés, les 12 naos, les 57 caravelles et les 6 galères (5).

Composition du corps expéditionnaire. — Cette force navale de 140 navires, transporte, non compris des galériens et des aventuriers, 10.490 personnes, parmi lesquelles on compte 1.069 écuyers, hommes d'armes et ginetes (6), 4.440 fantassins, 130 ouvriers d'art, 311 pionniers, 200 armuriers, 30 alcades, alguazils, chirurgiens et apothicaires.

---

(1) Ancienne petite galère ou felouque des Corsaires de la côte de Barbarie. On donnait aussi le nom de galiote à un bâtiment de transport, de forme ronde, d'origine hollandaise.

(2) Faucon, ancien petit canon qui avait trois pouces de diamètre et dont le boulet pesait de 1 à 2 livres. — Fauconneau, ancien canon encore plus petit que le faucon.

(3) Anciennement, arc long de 12 pieds qui tenait lieu de fusil de rempart et lançait un javelot capable de tuer plusieurs hommes. On a donné ce nom à la réunion de plusieurs petits canons placés sur une charrette, qui, au moyen âge, constituait une sorte d'artillerie légère de campagne.

(4) Au moyen-âge, machine de guerre pour lancer des pierres, ce canon, le premier qu'on ait employé, est une sorte de mortier en fer forgé, de très gros calibre, ouvert aux deux extrémités et se chargeant par la culasse.

(5) Tous ces chiffres sont empruntés au Rapport des Commissaires, Juan del Valle, etc., *Rev. Afr.*, mars 1869 p. 106 et suiv. Ils confirment les nombres donnés par Gonzalo de Ayora, et sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il est fâcheux que les historiens contemporains ne se soient par reportés aux sources et se contentent de répéter les chiffres de Zurita de Mariana, comme le fait encore Don Léon Galendo y de Vera, dans son mémoire intitulé : *Historia vicisitudes y politica, tradicional de España* respecto de sus posessiones en las costas de Africa, p. 77, Madrid 1884.

(6) Ginetes, cavaliers armés de dards à la mode des Gênois et montés sur les chevaux d'Espagne appelés genites.

Arrivée au cap Falcon. — L'alcade, mettant à profit la brise d'ouest, navigue un jour et une nuit, et le mercredi 11, deux heures avant le jour (1), le gros de la flotte arrive devant le cap Falcon, où le vent la force d'abord à mouiller, en attendant qu'on puisse pénétrer dans le port de Mers-el-Kébir (2).

Préparatifs de débarquement. — Il faut y attendre encore le reste des navires, car on ne pouvait exiger d'une armada composée de bateaux appartenant à tous les types connus alors, qu'elle naviguât de conserve.

L'alcade ne voit arriver ses derniers bâtiments que deux heures après le lever du soleil; mais le temps n'est pas perdu. Conformément au plan préparé, on transborde les troupes de débarquement des voiliers affrêtés sur lesquels ils étaient arrivés aux fustes, brigantins et autres esquifs qui devaient entrer dans le port à une lieue de là.

Les deux gros navires doivent protéger le mouvement, qui promet d'être très pénible, car des cavaliers d'Oran courent sur le rivage, ont reconnu la flotte, et, dans la citadelle comme dans tous les endroits où l'atterrissement est possible, les ennemis veillent en armes et appuyés par une forte artillerie (3). Malheureusement, les deux gros navires qui, dans le plan primitif, devaient appuyer l'entrée de l'armada dans le port, ne peuvent pas s'approcher de la fortesse à bonne distance; toutefois, ils canonnent les ouvrages ennemis, et malgré les boulets de fort calibre qu'on leur envoie et qui tuent, sur les navires, 4 chrétiens, la flotte peut se défiler sans dommage et se mettre à l'ancre en même temps qu'à l'abri, dans le grand port, non sans avoir eu à lutter contre des difficultés considérables; en effet, tous ceux qui se prétendaient bien informés, s'étaient trouvés incapables de se conduire.

---

(1) Galindo, loc. cit., adopte cette date, mais il ne voit pas, qu'ayant adopté pour le départ la date inexacte du 29 août, le 11 ne pouvait être un mercredi.

(2) Le texte de Berbrugger porte le mardi 9 septembre : en étudiant le rapport lui-même et en le comparant avec la lettre d'Ayora, on voit qu'il faut lire 10 septembre. Ces discussions montrent avec qu'elle négligence on a, jusqu'à présent, fixé toutes ces dates, qui, en effet, sont données à la légère par les historiens contemporains, par exemple Pélissier, qui accepte, sans discussion, la chronologie de Mariana.

(3) Ayora, p. 537.

Vianelli, pilote de « l'Armada ». — Personne, sauf Vianelli, ne savait comment entrer dans le port ; le Vénitien, qui connaissait les trois passes très étroites qui menaient au rivage, pilota si habilement les fustes qu'il sauva la situation, et la flotille met à l'ancre à trente pas de la terre. Malheureusement, le temps était mauvais, il tonnait fortement sur mer, les éclairs étaient terribles, on aurait dit que le ciel allait tomber sur la terre. Malgré les sinistres présages, personne ne perd courage, et chacun jette un coup d'œil sur cette côte abrupte qui s'élève en murailles à quelques pas de là. A l'horizon se dessinent dans leur majestueuse ampleur les lignes moutonneuses des montagnes qui entourent et ferment le golfe, tandis qu'entre le pic d'Aïdour et les dernières pentes du Santon, s'ouvre blanche et sablonneuse une plage déserte au bord de laquelle affleurent, comme autant d'écueils naturels, de petits bancs rocheux écroulés des montagnes et dressant au-dessus des flots écumants leurs pointes fauves.

Arrivée de l'ennemi. — Sur la plage, sur les pentes, sur la montagne, à l'est du côté d'Oran, à l'ouest et au sud, les uns au pas précipité de leurs petits chevaux numides, les autres en poussant de grands cris et en lançant vers le ciel leurs longs fusils damasquinés, accourent quantités de Mores. « A la langue de l'eau », comme dit Ayora, sur le sable et au milieu des figuiers, ils sont 150 cavaliers merveilleusement harnachés et 3,000 fantassins prêts à défendre contre l'ennemi héréditaire le sol jusque-là inviolé du royaume de Tlemcen, et à tailler en pièces la poignée d'hommes qui forment l'avant-garde (1).

Héroïque combat d'abordage. — Les difficultés sont considérables ; les Espagnols sont resserrés entre la montagne et la mer, et il faut débarquer de vive force en face de l'ennemi, opération toujours difficile et qui, d'ailleurs, n'a réussi que cette fois-là, comme l'atteste l'histoire des invasions africaines,

(1) C'est donc à l'Est du bourg de Mers-el-Kebir que s'opéra le débarquement, ainsi que le montrent Pedro de Madrid et Gonzalo de Ayora, et que le répètent Suarez Montanes, et non sur la plage des Andalouses, comme l'affirme Fey, dans son *Histoire d'Oran*, écrite sur des documents de 2e ou de 3e main, très incomplète en ce qui concerne le sujet qui nous occupe et qui ne peut plus faire autorité.

et à quel prix, nous allons le voir. Les Mores, toujours confiants dans leur courage, toujours ardents au début de la lutte, croient avoir facilement raison d'un ennemi fatigué par une croisière dangereuse, pris de flanc par la forteresse et n'ayant d'autre ressource, au moindre échec, que de rejoindre la flotte dans une retraite désordonnée, et ils voyaient déjà les Espagnols rejetés à la mer.

Mais bientôt, il faut en rabattre, le bon ordre de l'armée espagnole les déconcerte. Il y a là des soldats expérimentés, une troupe d'élite formée par Gonzalo de Ayora, et le capitaine général est depuis longtemps familier avec la tactique brillante, mais aveugle des Mores ; et il va se livrer là un combat héroïque qui doit figurer parmi les plus beaux épisodes des guerres d'Afrique. 180 Espagnols s'avançant au milieu des flots soulevés par la tempête, les uns sur des canots, les autres à la nage, les troisièmes dans l'eau qui leur arrive jusqu'à la poitrine, font sous le feu et les traits de l'ennemi la route qui les sépare de la plage, où ils sont attaqués de trois côtés par 1,500 fantassins et 30 cavaliers.

Lopez Zagal touche le premier la terre. — Mais Lopez le robuste (Zagal) touche le premier la terre ennemie, fond sur les Mores et abat deux cavaliers d'Oran ; il est suivi de près par les soldats d'élite qui forment cette héroïque avant-garde. Pierres et flèches volent de tous côtés ; les espingardes crépitent, les gros canons de la forteresse bombardent les deux navires qui ripostent, et sous la pluie torrentielle et à la lueur des éclairs, sur la langue de terre où se sont mis en bataille avec un ordre merveilleux les hommes de l'ordonnance, le corps à corps est si pressant et si terrible, qu'on ne peut faire usage ni des longues épées ni des lances. On se serre étroitement autour des étendards ; on frappe à coups redoublés pour venger les huit chrétiens qui viennent d'être mortellement atteints, mais on a gagné douze pas sur le sable et blessé tant de Mores que l'ennemi déconcerté et démoralisé commence à se retirer. Les Espagnols ont lutté victorieusement un contre dix, mais ils sont presque tous blessés, et la flotte entière acclame de ses cris enthousiastes ceux qui viennent

de planter si brillamment sur la terre musulmane l'étendard du Christ.

Au nombre des blessés se trouvaient les chefs de l'avant-garde, Ochoa Desua et Alonzo de la Mar, de la capitainerie de Gonzalo de Ayora, auquel cette action d'éclat valut le titre de capitaine avec le commandement de cent fantassins. Raymond de Cardone, avec douze matelots de ses galères, se précipite au secours des braves gens qui viennent d'occuper le rivage. Il débouche d'un ravin sur le flanc des Mores, qui, surpris et le croyant suivi d'une troupe nombreuse, se replient en désordre : c'est le signal de la débandade.

Défaite des Mores. — Les chevaliers arrivent à leur tour conduits par Ruy Diaz Ceron et Lope Sanchez de Valenzuela, qui frappent mortellement deux Mores très courageux qui se retiraient les derniers. L'ennemi laissait sur le terrain vingt-deux Mores, y compris le fils de l'alcade de Mers-el-Kebir, et avait plus de cent blessés, parmi lesquels se trouvait la fleur de leur armée. Le terrain est déblayé, et les autres troupes, auxquelles l'avant-garde a fait de la place, peuvent débarquer aisément.

Cependant, escarmouches, canonnades, combats d'abordage ont occupé la journée, et si l'on songe aux périls bravés et aux succès obtenus, on peut dire qu'elle fait le plus grand honneur au courage des soldats, à leur discipline, au sang-froid comme au coup d'œil des capitaines, au talent du général en chef, dont les troupes ont ponctuellement suivi, sous le feu de l'ennemi, l'ordre préalablement fixé au mémorial.

Mais on va faire mieux encore et achever pendant la soirée le succès glorieusement conquis au cour de la journée. Malgré l'obscurité et le mauvais temps qui recommence, et la pluie qui tombe à torrents en s'écoulant des montagnes avec un bruit sinistre, on choisit les troupes qui doivent s'emparer d'un contrefort du Santon, mamelon rond très fort, quoique peu élevé, situé entre les figuiers, le bourg et la montagne et commandant à la fois le chemin de Hone et celui d'Oran. Elles s'avancent sur un terrain inconnu, précédées de quatre chevaliers, Lope Sanchez, Pedro Lopez, Ruy Diaz et Alonzo

de Mata, qui leur servent d'éclaireurs. Le premier doit faire face à sept fantassins mores, qui tombent sur lui à coups redoublés, le second, à quatre cavaliers : il coupe le cou à l'un d'eux et met les trois autres en fuite. Entraîné par de pareils guides, les fantassins espagnols ont vite fait d'occuper le mamelon, qui est pris à 4 heures, pendant que les Mores rentrent dans la forteresse pour la défendre et que le reste se retire à Oran sous la pluie, et par crainte de la nuit qui commence à tout obscurcir.

L'alcade et ses capitaines, en hommes de guerre avisés, comprennent que cette retraite leur laisse le champ libre, qu'il n'y a pas une minute à perdre, et qu'il faut profiter de la nuit pour s'emparer du plateau du Santon qui domine la forteresse. On désigne pour conduire cette expédition, Don Diego Pacheco, Ochoa Desua, Alonzo de la Mar, Gonzalo de Ayora, c'est-à-dire les premiers débarqués, avec mille hommes qui devront prendre et garder la montagne.

Occupation de la montagne. — L'expédition, malgré le peu de résistance qu'on rencontre, n'est pas sans danger; pas même de sentier, la roche glissante, les palmiers nains obstruant la marche; au loin, le cri des chacals et le crépitement des coups de fusil tirés à l'aventure et que répercute l'écho sinistre. Puis, partant de là et allant de mamelon en mamelon, les hommes s'aidant de piques, atteignent le plateau qui domine la forteresse ; on s'y installe.

Occupation et combats du Santon. — Ce mauvais temps ne permet de transporter sur la montagne aucune provision de pain, de vin, d'eau ni de vêtements. Sous la pluie et par le grand vent de mer, sur cette montagne exposée à la bise froide, les Espagnols souffrent beaucoup et particulièrement les blessés, dont aucun par bonheur ne périt. On se réchauffe en travaillant. Cette vaillante troupe qui, après avoir supporté victorieusement le choc de tant d'ennemis et hardiment enlevé le Djebel Santon, va donner une nouvelle preuve de son incroyable activité; on passe la moitié de la nuit debout à élever un retranchement en pisé, abri fortifié qui permettra

de se garantir utilement des coups de l'ennemi, s'il vient assaillir les Espagnols.

En effet, au point du jour, 150 cavaliers d'Oran, 100 cavaliers arabes et 4000 fantassins viennent attaquer la position qu'ils veulent à tout prix enlever. Ils comprennent qu'il faut déloger les Espagnols d'un poste qui domine la forteresse réduite par l'artillerie de la flotte et dont les 400 défenseurs commencent à se décourager. Depuis le point du jour, jusqu'à 10 heures du matin, la bataille est acharnée ; le mur seul sépare les adversaires. Des deux côtés, les pertes sont sensibles, les chrétiens ont deux hommes tués et 26 blessés grièvement. Parmi les Mores, 33 tombent pour ne plus se relever, et on emporte 80 blessés.

Les milices sont battues. — Cette retraite précipitée a pour cause l'imprudence de la milice de Cordoue, qui manœuvre si mal que son intervention a uniquement pour effet d'avertir l'ennemi qu'un corps laissé sur ses derrières par l'alcade va l'assaillir. L'alguazil major de Cordoue a l'imprudence d'occuper un second mamelon, tout en s'efforçant de construire un abri en pisé. Il y est rejoint par les fantassins pavoisés de Xérès. Mais les Mores, comprenant la faute commise à la suite de cette diversion et poussés par les réfugiés de Grenade, à s'attaquer aux milices espagnoles, avec lesquelles les Grenadins s'étaient souvent mesurés avec succès, se livrent à une série d'escarmouches et les serrent de si près que, malgré un nouveau secours, les chrétiens sont cette fois repoussés. Les troupes de l'ordonnance, fatiguées de combattre continuellement et à peine remises de la bataille livrée pendant la matinée, se bornent à appuyer la retraite des milices de Cordoue et de Xérès, qui viennent se réfugier sur le plateau qui domine la forteresse, pendant que les Mores s'emparent du retranchement que les milices avaient eu l'imprudence d'élever à 100 pas de là. En même temps, vers le soir « à l'heure de l'Ave Maria », les chrétiens du sommet voient arriver sur le mamelon voisin que les Mores viennent d'occuper, un renfort qui comprend 2000 fantassins, 300 lances de Tlemcen, commandées par le Mezuar, et une foule d'autres cavaliers.

La situation devient critique ; la retraite des milices, l'occupation du mamelon si imprudemment fortifié par le grand alguazil de Cordoue, l'arrivée d'une élite de troupes mores, rendent singulièrement difficile la position des mille qui ont si vaillamment tenu depuis le débarquement, marché toute la nuit, combattu toute la matinée, qui manquent de tout, qui sont privés de nourriture, et même voient avec inquiétude s'épuiser leur provision de poudre et de flèches.

Arrivée des secours. — Mais l'alcade, qui veille à tout, et a su admirablement ménager ses troupes, dispose d'une réserve importante. Il désigne Gutierre de Aviles, qui commande à 126 fantassins de l'ordonnance, Juan de Hurtado à 91, Lope de Salazar à 80, Pedro de Borja à 107, auxquels se joignent 1,000 fantassins du contingent des villes, pour aller secourir les capitaines qui occupent le Santon. En même temps, par la route qui vient d'être ouverte, il fait monter à l'abri deux de ces canons de petit calibre, attelés trois par trois, les premiers dont l'histoire fasse mention et qu'on appelait ribaudequins, du nom donné autrefois à des arbalètes à tours. Les soldats s'étaient eux-mêmes attelés aux trains à deux roues qui portaient les pièces (1).

La troupe de renfort apporte en même temps de la poudre, des flèches, un peu de pain, du vin et de l'eau, le tout en très petite quantité. Le convoi est accueilli sur la montagne avec la plus grande joie : les premiers occupants savent par expérience les efforts que leurs compagnons ont dû faire pour les rejoindre à travers les ravins escarpés sur la montagne abrupte. De plus, Diego Fernandez doit songer à se mettre à l'abri sur le rivage, à préserver la flotte attaquée par le canon de la forteresse très bien servi et à décharger sa propre artillerie.

Vianelli construit un bastion. — Au petit jour, le capitaine général fait débarquer le reste des troupes, rassemble tout son monde sur le rivage, et la forteresse, qui était déjà menacée par les gros canons de la flotte et les pièces légères mises en batterie sur le plateau, est complètement cernée. En même

(1) La Primaudaie, p. 23.

temps, sur le Santon, où les troupes, après s'être refaites et reposées sous un abri en alfa, avaient, à partir de minuit, construit du côté du nord-ouest un nouvel abri par crainte d'une surprise de la cavalerie venant de l'autre côté de la montagne, il fallait creuser le retranchement dans le roc, travail extrêmement pénible, surtout pour Vianelli, qui, mettant à profit son expérience d'ingénieur, dirige en personne la construction du bastion tout entier et met lui-même la main à l'ouvrage : au jour tout était prêt pour recevoir l'ennemi, qui, en effet, tente un nouvel assaut.

Combat du 13 septembre. — Il faut lutter contre une véritable armée : on est en présence de 6,500 fantassins dont 1,000 sont armés de pavois et de tablagines (1), 1,500 de boucliers, 500 d'espingardes ; le reste comprend les arbalétriers et les archers. 600 cavaliers dont 300 armés de lances les appuient, ayant à leur tête le Mézuar et ses fils. L'ennemi occupe d'abord le retranchement abandonné dès la veille par la milice de Cordoue, et la cavalerie, avec 1,000 fantassins, va tenter un mouvement aussi hardi que bien conçu. Pendant que le gros des troupes maintient les Espagnols en bataillant sur le mamelon voisin, la troupe du Mézuar s'efforce de passer entre la mer et le bord du Santon, pour venir à la fois secourir la forteresse, combattre de haut les Espagnols du rivage, et prendre de flanc les capitaines du sommet. Mais pour exécuter un pareil mouvement, il aurait fallu connaître à fond le terrain sur lequel on opérait, et les sentiers comme les ravins de la montagne étaient parfaitement inconnus de l'ennemi lui-même.

A deux reprises, le Mézuar est forcé de s'arrêter, de mettre pied à terre, de consulter les siens et de chercher sa route. Les Espagnols profitent de ces hésitations. Et Vianelli, qui suivait de son rocher tous les mouvements du Mézuar, qu'il connaissait particulièrement, fait viser sur le chef, ses fils et leur cortège, un ribaudequin placé au bastion défendu par les compagnies Desua et de la Mar. Il pointe lui-même la pièce : deux cavaliers tombent près du Mézuar, un de ses fils a un

(1) Petite planche servant de bouclier.

cheval tué sous lui. Les ribaudequins, les espingardes déciment la cavalerie, et les Mores comptent beaucoup de tués et de blessés. Surpris par cette résistance d'autant plus imprévue qu'ils comptaient trouver les Espagnols épuisés et découragés, incapables d'avancer par des sentiers abruptes et glissants le long desquels il fallait conduire les chevaux à la main, comprenant qu'une retraite tardive pourrait se changer en désastre, les Mores se retirent en bon ordre, emportant leurs tués et leurs blessés et sans être poursuivis par les Espagnols. Mais ceux-ci n'en restent pas moins maîtres de la montagne, le mouvement tournant a échoué, et Mers-el-Kebir n'a reçu aucun secours. Quelques centaines d'hommes, au premier rang desquels il faut placer Vianelli, à la fois ingénieur, artilleur et stratégiste, ont tenu de pied ferme contre une véritable armée. Le Mézuar établit son camp à 1/3 de lieue. Mais auparavant, dans le camp du rivage, on n'était pas resté inactif, il avait fallu faire face à une partie des Mores ; le bombardement commencé dans la nuit du jeudi au vendredi continue, et, dans la journée même, avait ouvert plusieurs brèches et produit la panique parmi les défenseurs de la citadelle. L'alcade essaie aussi de faire transporter sur le Santon les grosses pièces dont il dispose, mais il est impossible de les monter si haut (1).

Détresse de la forteresse. — Dans l'après-midi, l'alcade s'est enfin mis au courant de ce qui se passe dans la forteresse à la suite d'un incident assez curieux. Un More, peut-être un

(1) On voit donc que le général en chef n'avait nullement l'intention de faire évacuer le mamelon du Santon si brillamment occupé et défendu par ses principaux capitaines et Vianelli. Cependant, Ayora lui prête à ce moment un dessein vraiment extraordinaire. L'alcade, prétend-il, aurait envoyé l'ordre de se replier sur le rivage, d'y rejoindre le gros de l'armée, qui alors serait allé camper de l'autre côté de la forteresse, entre le cap Falcon et Mers-el-Kebir. Il aurait fallu opérer devant l'ennemi un embarquement et un débarquement. On aurait laissé libres les communications entre le fort et Oran, par la porte du même nom, on n'aurait pu bombarder la forteresse que par une pointe étroite, et en effet, on marchait à un désastre, comme le démontre sans peine Ayora, qui veut attribuer aux capitaines,dont il faisait partie, l'honneur d'avoir repoussé un plan aussi absurde, mais tout prouve que cet ordre n'a jamais existé que dans l'imagination du chroniqueur. En effet, le succès remporté le matin même, la retraite du Mézuar à un tiers de lieue, l'ordre de monter la grosse artillerie, les nouvelles arrivées grâce aux prisonniers mores, le silence de Gomez et les détails précis fournis par Pedro de Madrid, prouvent surabondamment que l'alcade n'a jamais songé à faire évacuer la montagne et reprendre toutes les opérations de l'autre côté du bourg.

esclave nègre, occupé à réparer la tour du nord, battue par l'artillerie, fut blessé, et, perdant l'équilibre, précipité dans la mer : il nage vers les vaisseaux, où, faisant signe qu'il a des renseignements à donner, il est accueilli sans qu'on lui fasse aucun mal. Peut-être avait-il mis quelque bonne volonté à se laisser tomber dans la mer, espérant tirer profit des informations qu il allait donner au général espagnol (1).

On apprend que la veille, le débarquement a terrorisé la garnison. Le caïd de la forteresse est mort, les troupes hétérogènes, les unes de la ville, les autres d'Oran, avec un certain nombre d'Arabes, sont en désaccord. Les citernes sont vides, on a perdu tout espoir de secours et de ravitaillement, et dans la nuit, le nouveau caïd a déjà parlé de capitulation.

Propositions de l'alcade. — En apprenant ces détails, le capitaine général s'empresse de renvoyer le prisonnier à Mers-el-Kebir. Il devra offrir 300 doubles au caïd, promettre la vie sauve à tous les défenseurs et aux habitants, si on rend immédiatement la place. Le caïd réunit ses hommes. Ayant vu les Espagnols de près à Carthagène, où il avait été esclave, il sait et rappelle comment les souverains du Portugal ont traité les villes de Ceuta et d'Arcila et ceux d'Espagne, la forteresse de Mélilla. Il montre l'impossibilité de recevoir de nouveaux secours, et soutient qu'une capitulation honorable vaut mieux qu'une mort inutile suivie du massacre des femmes et des enfants qui habitent le bourg. La majorité partage cet avis, et comme le feu cesse, l'alcade ordonne à quatre hommes d'aller au pied de la muraille avec un interprète pour savoir ce que veulent les Mores.

On négocie la capitulation. — Le nègre informe aussitôt le capitaine général de la détermination prise par la garnison. Les Mores demandent l'autorisation de sortir de la place avec

(1) Montanes, qui ne manque jamais l'occasion de faire un petit roman, transforme ce More en esclave converti au christianisme, raconte qu'il se laissa couler le long des remparts, au moyen d'une corde, presque aux pieds de l'alcade et en vue de trahir la garnison.

Le même auteur enchérit encore sur cette première invraisemblance, en représentant comme partisan de la guerre à outrance un certain Moussa ben Ali, qui s'était introduit dans la place pour rendre secrètement visite à la sœur du caïd, et sur ce thème, Montanes exécute toute une série de variations qui n'ont pas la moindre valeur historique.

armes et bagages et d'emporter leurs objets mobiliers. L'alcade répond qu'il a fait une première sommation restée sans résultat et que, trois jours auparavant, il a encore insisté pour que la place se rende avant l'ouverture de brèches par lesquelles aurait lieu l'assaut. On lui a répondu la première et la seconde fois qu'on se rendra si aucun renfort n'arrivait de Tlemcen, et on a continué la lutte. Il veut bien pourtant laisser la vie sauve à la garnison, mais les Mores sortiront sans armes, et respecteront la vie des chrétiens prisonniers dans la place. La nuit tout entière se passe en négociations.

Reddition de la place. — A minuit le traité est conclu, mais comme au lever du jour, la garnison ne fait pas encore mine de capituler, le capitaine général fait ranger en bataille les troupes du rivage, devant la porte d'Oran. Il commande à un héraut de faire la dernière sommation, et les trompettes donnent le signal de l'assaut. Alors le caïd vient se livrer en personne, et on n'a plus qu'à fixer les derniers détails (1).

Conditions de la capitulation. — Les conditions de la capitulation ont déjà été débattues : les Mores sortiront libres de la place avec leurs femmes et leurs enfants ; ils prendront tout ce qu'ils pourront porter eux-mêmes, et personne ne les inquiétera pendant leur retraite. Celui qui enfreindrait la convention serait sévèrement puni. Diego Fernandez de Cordoue avait aussi exigé la mise en liberté des esclaves chrétiens détenus depuis 1501, c'est-à-dire depuis la déroute des Portugais ; ces trente-cinq malheureux, disait-on, gémissaient dans les silos. Délivrer les captifs, n'était-ce pas réaliser sur un point essentiel le projet le plus cher au cardinal et au roi ?

---

(1) On voit comment il faut entendre les six jours dont parle Gomez et les réponses faites par les Mores. Son récit s'accorde fort bien dans ses grandes lignes avec le rapport de Pedro de Madrid et la relation de Gonzalo de Ayora. En ce qui concerne cette dernière, nous devons réitérer l'expression de notre gratitude à M. Llanta, professeur d'Espagnol au Lycée d'Oran. Sans le concours si dévoué qu'il nous a prêté, nous n'aurions jamais pu traduire le récit confus, traînant, écrit par Gonzalo de Ayora dans une langue qui a beaucoup vieilli et avec une orthographe si différente de celle qui est usitée aujourd'hui.

Évacuation de la place. — Les conditions posées de part et d'autre, on s'entend sur l'exécution des conventions. Les Mores devront avoir évacué la place en trois heures ; ils n'emmèneront ni chevaux, ni bêtes de somme ; ils n'emporteront ni armes, ni munitions, sous peine de mort. Et pour les empêcher, sans doute, de se joindre aux habitants d'Oran, Diego de Cordova exige que la sortie se fasse par la porte occidentale (1). Comme il se trouvait lui-même du côté de l'est au moment des pourparlers, il s'embarque pour contourner la forteresse et vient à l'ouest surveiller le départ des assiégés; de 9 heures à midi, ils défilent en bon ordre dans un étroit passage formé par les soldats espagnols rangés en haie, les femmes d'abord, enveloppées de leurs voiles, portant sous ce même voile un enfant attaché sur le dos (2) et tirant les autres par la main. Les hommes venaient ensuite, ayant chargé sur leurs épaules le plus de vêtements, de poterie et de bijoux qu'ils pouvaient porter. En général attentif à maintenir parmi ses troupes une exacte discipline et en véritable chevalier respectueux de la foi jurée, l'alcade en chef ne laisse à personne le soin de surveiller les opérations ; l'évacuation s'opère sous ses yeux et par ses ordres. Il ne quitte pas un instant son poste (3).

Le dernier d'entre les Mores, un beau vieillard aux gestes et aux apparences que la peinture prête aux patriarches, remet solennellement les clefs de la place à Diego en personne, en lui disant : « Prends, capitaine, ces clefs et le fort, et que Dieu t'en laisse jouir comme tu l'as su gagner par ta prudence

---

(1) Ce détail, qui a son importance, prouve une fois de plus qu'on s'est trompé en affirmant, à la suite de Fey, que le débarquement s'était opéré sur la plage des Andalouses : dans ce cas, Diego de Cordova n'aurait pas eu à se déplacer pour surveiller la sortie des Mores. Le témoignage toujours discutable de Montanes se trouve le plus confirmé par Gomez qui précise la position occupée par l'armée espagnole au moment où celle-ci prend ses dispositions d'assaut et où le capitaine général fait sa dernière sommation. Le héraut, comme nous l'avons dit d'après Gomez, se poste devant la porte d'Oran, laquelle est évidemment à l'est de la place. La question nous paraît donc définitivement tranchée.

(2) Gomez, p. 98 *b*.

(3) Gomez, p. 98 *b*.

et par ta valeur » (1). Ceci dit en tremblant d'émotion, avec des larmes dans les yeux, le malheureux More rejoint ses compagnons, jetant un dernier regard sur cette forteresse vaillamment défendue contre les chrétiens, et qu'il faut pourtant leur abandonner.

Conduite chevaleresque de l'alcade. — Les soldats du capitaine général ne s'étaient permis aucun acte grossier ni même malveillant à l'égard des vaincus ; on raconte même qu'une vieille mauresque, oubliée par les siens, fut reconduite avec le plus grand soin dans une barque auprès d'Oran et remise entre les mains des Mores à l'endroit appelé la Pointe du Singe (*Punta de la Mona*). C'était donner aux musulmans un éclatant exemple du respect de la foi promise (2). Un autre fait met encore en relief l'attitude chevaleresque de Diego de Cordova : Un soldat, sans doute un des 200 aventuriers qu'avait amenés Inigo de Valasco, poussé par le désir de tourmenter les vaincus (3) et peut-être de leur dérober quelque chose, se cache dans les derniers rangs pour insulter au malheur des Mores. Aussitôt se lève des murmures qui arrivent aux oreilles du capitaine général ; celui-ci, selon l'antique et sévère usage des Espagnes, ordonne de mettre à mort le soldat qui manquait à la fois à la discipline et au respect dû au vaincu. Cette exécution sert d'exemple à toute l'armée qui se montre remplie de crainte pour son chef et de déférence pour les vaincus.

Mise en défense de Mers-el-Kébir. — La place une fois évacuée, on laisse sur les galères, les fustes, les bâtiments frêtés, les naos, les caravelles et les chalands, juste le nombre d'hommes suffisant pour y monter la garde. On place aux remparts, aux

(1) Bien que cet épisode, ainsi que celui du nègre, nous soit connu seulement par l'intermédiaire de Montanes, nous l'avons inséré dans notre récit ; aucun autre témoignage ne contredit ces détails, et il était facile de les connaître et de les recueillir au temps où Mortanes servait à Oran et causait de ces événements avec les petites gens qu'il fréquentait et dont quelques-uns avaient été les témoins des événements qu'ils racontaient. Ces épisodes sont conformes aux mœurs du temps, ils sont vraisemblables et avaient dû frapper les contemporains, et ils étaient bien de nature à intéresser Montanes, qui avait dû en parler souvent entre bonnes gens.

(2) Gomez, p. 98 *b*.

(3) *Rev. Afr.*, mars 1869, p. 111.

endroits surtout que l'artillerie a démolis, une troupe suffisante en cas d'alerte, car on prétend que l'armée du roi de Tlemcen est en vue et qu'elle compte 22.000 fantassins et 2.000 cavaliers (1).

Entrée solennelle dans Mers-el-Kebir. — Ces mesures prises, le capitaine général monte processionnellement à la mosquée, la place s'est rendue à l'heure même et au jour où l'on a coutume de dire la messe à Notre-Dame, et il faut rendre grâces à son bienheureux fils Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour cette cérémonie militaire et religieuse, l'armée entière est sous les armes. En tête marche le capitaine général entouré de ses principaux lieutenants, accompagné de Raymond de Cordova et de Vianelli, escorté de ses écuyers, des hommes d'armes et des ginetes aux longues lances et aux pesants boucliers. Viennent ensuite les 150 hommes de l'alcade, les 21 capitaines avec leurs contingents, puis ceux des cités et des villes, ceux de Séville et de Cordoue, ceux de Baza, de Murcie, et les 150 fantassins de Cazorla, le gouvernement le plus important du diocèse de Ximénès, ceux de Xérès, fantassins pavoisés, les espingardiers, les aventuriers, les 221 pionniers avec le personnel de l'artillerie. Les armes étincellent sous les rayons du soleil, arbalètes, arquebuses, lances, escopettes, tout l'armement bizarre et compliqué de cet âge de transition qui n'est pas encore celui des engins à feu et qui n'est plus celui de la chevalerie, apparaît porté ou traîné par les 10.000 hommes de l'armée à travers la chaussée déserte et fruste qui conduit à la mosquée. Il est 10 heures du matin quand la tête du cortège et les principaux officiers avec Raymond de Mendoza, capitaine de vaisseau, ceux de la *Trinidad* et ceux du *Florès de Marquina,* avec Pedro de Madrid, le grand alguazil de Cordoue et les principaux capitaines de troupes font leur entrée à la suite du seigneur alcade dans la mosquée toute blanche et toute nue, immédiatement affectée au culte de notre sainte foi catholique sous l'invocation de Sainte-Marie de la Conception ; on y célèbre l'office de la messe avec beaucoup de dévotion, et l'on finit en rendant grâces et louanges à Dieu pour d'aussi grands bien-

(1) *Rev. Afr.*, mars 1869, p. 106.

faits et une telle victoire ! Tous, en effet, devaient s'associer de grand cœur à ce *Te Deum*, et après tant de périls courageusement bravés et brillamment surmontés, cette première messe célébrée sur le sol africain par ces hommes qui luttaient de père en fils pour le triomphe de leur foi ; confondue avec la nationalité même, contre le More envahisseur et mémorable, devait éveiller dans leurs âmes, avec la joie la plus légitime, les longs espoirs et les vastes pensées. Depuis l'humble matelot au teint bronzé et le petit fantassin castillan, jusqu'au chevalier et au général en chef, tous ont suivi l'office divin avec la plus grande dévotion, et dans leurs accents de victoire et de reconnaissance, on entend la voix de tout un peuple qui a réalisé enfin son unité, détruit l'ennemi héréditaire et implanté le premier avec la croix et l'étendard du roi catholique, sur le sol même de l'odieux envahisseur, sa domination et sa foi. Ensuite, au son des fanfares guerrières et des trompettes ménestriles de la flotte, et devant toutes les troupes, sur les tours en pisé de la vieille forteresse, on place les armoiries royales, et, de ces milliers de poitrines, monte vers le ciel une même acclamation d'espérance, de triomphe et de piété : « Afrique ! Afrique ! pour le roi d'Espagne notre seigneur, dont Dieu Notre-Seigneur le rend roi et seigneur, de nouveau que notre sainte foi catholique soit exaltée et ses ennemis abattus et subjugués. »

Quelle profonde émotion cette scène inoubliable eût-elle produite sur le cœur du grand chancelier, s'il lui avait été donné d'y assister. Tous ses projets se réalisaient, l'Espagne et la foi catholique commençaient enfin à tirer vengeance de huit siècles d'injures, et l'expédition qu'il avait sollicitée avec tant d'ardeur couvrait de gloire les armées de Son Altesse. Il faut noter, en effet, qu'à part 200 aventuriers, les troupes de l'alcade sont en grande partie formées d'Espagnols ; c'est une armée nationale commandée par les plus illustres enfants de la péninsule, qui mène à bien leur première croisade contre les Mores d'Afrique.

Talent surprenant déployé par l'alcade. — C'est un général espagnol, patriote ardent autant que chevaleresque, qui conduit toute l'expédition avec une prévoyance, un sang-froid,

un art digne des plus grandes louanges. Diriger une croisière longue et pénible, à la suite d'une traversée agitée, opérer sous le feu de l'ennemi sur une petite plage, dans un pays inconnu, et avec des moyens primitifs le débarquement d'une armée entière, profiter de ces premiers avantages pour conquérir de nuit, malgré la pluie et l'orage, à travers des chemins abrupts un plateau habilement choisi et y installer une artillerie redoutable pour l'époque, ravitailler le lendemain les troupes engagées sur le plateau, diriger en même temps la suite du débarquement, résister victorieusement à toute une armée de secours, renforcer l'investissement de la place par terre en faisant agir de concert la flotte embossée devant Mers-el-Kebir ; enfin, quand toutes ces opérations, à force de discipline, de méthode, d'énergie et de prévoyance, ont pleinement réussi, joindre au coup d'œil du tacticien et au courage du soldat, l'humanité qui épargne les massacres inutiles, à la générosité d'un vainqueur chevaleresque, se faire livrer une citadelle redoutable et un port immense en ménageant la vie de ses hommes et en évitant les horreurs d'un assaut, et ainsi terminer cette glorieuse campagne sans avoir commis une faute et après avoir exécuté aussi habilement qu'exactement un plan qui pouvait paraître d'autant plus téméraire que les moyens employés étaient en somme limités et restreints, n'est-ce pas avoir accompli une œuvre qui mérite par ses modalités comme par ses conséquences d'être replacée en pleine lumière pour la gloire de l'Espagne et de la chrétienté ? Le XVIe siècle compte des exploits peut-être plus célèbres et plus brillants, mais le vainqueur de Lucena et de Mers-el-Kebir, sans doute s'il avait trouvé un historien, eût été rangé parmi les grands capitaines de son époque. Il eut le talent de prévoir le bonheur de réussir et le mérite d'épargner les vaincus. Il est le premier chrétien qui ait pénétré victorieusement dans le royaume de Tlemcen, et il est digne de rester comme un modèle et un exemple dans cette admirable galerie de héros illustrés par leurs exploits en Afrique.

Et, chose non moins notable, les contemporains, ordinairement si mauvais juges, ne s'y trompèrent pas. La nouvelle de la prise de Mers-el-Kebir provoqua dans l'Espagne tout entière un enthousiasme indescriptible.

Explosion d'enthousiasme en Espagne. — Il faut dire qu'on l'attendait avec une impatience anxieuse ; on avait vu partir les plus brillants seigneurs de la cour, les meilleurs officiers de l'armée navale et multiplié prières et vœux en faveur du succès de tous ces braves soldats, parmi lesquels, nous l'avons déjà dit, figurait seulement un faible effectif d'étrangers.

Ximenès avait particulièrement recommandé au mestre de camp de lui adresser sans retard le récit des premières rencontres avec l'ennemi, et Ferdinand avait chargé son historiographe, alors fort bien en cour, de lui envoyer tous les détails intéressants.

On avait signalé le départ de la flotte, mais les vents contraires avaient prolongé la croisière. La lenteur et la multiplicité des opérations et l'inutilité d'un rapport qui ne contiendrait pas le récit d'événements décisifs, empêchaient le capitaine général d'expédier à la cour les dépêches impatiemment attendues. Ximénès, qui sentait peser sur lui toute la responsabilité de l'expédition, savait qu'il n'avait pas à compter sur l'indulgence d'un roi qui subissait à contre-cœur son ascendant ; mais il avait confiance en Diego de Cordoue, et Jérôme Vianelli l'avait pleinement rassuré avant son départ ; de plus, il ne doutait pas que Dieu lui-même protégeait particulièrement l'armée de la foi ; ce vieillard, au milieu de tant d'inimitiés sourdes et d inquiétudes avouées, attendait avec une admirable énergie la nouvelle de la victoire. Par contre, dès qu'elle arrive, vers le 27 septembre, et après un mois d'attente anxieuse, l'initiateur de l'expédition ne dissimule plus sa joie, et Ferdinand lui-même prend part à l'allégresse universelle. « On ordonna, dit le vieil historien Gomez, huit jours d'actions de grâces dans toute l'Espagne pour remercier Dieu de la prise par les Espagnols de ce port africain, prise qui n'assurait pas seulement la sécurité de notre littoral, mais nous ouvrait encore un large accès à l'occupation de toute la côte africaine ».

Retour des officiers à la Cour. — Le 24 septembre étaient partis pour Malaga, don Raymond de Cardone avec toute l'*Armada*, Diego de Vera, Gonzalo de Ayora, qui venait faire son rapport au roi, Jérôme Vianelli, que l'alcade avait envoyé

à Oran pour traiter de la paix avec les Mores et en avait profité pour nouer des intrigues secrètes dont il avait à rendre compte au cardinal, s'étaient embarqués sur l'*Armada* ainsi que Vargas, Giron de Rebolledo (1). Ils racontent les journées glorieuses auxquelles ils ont pris part. Diego de Vera compte les efforts que dut faire et les dangers que courut l'artillerie, Gonzalo de Ayora reprend le récit qu'il avait déjà écrit, représente comme supérieure à Gibraltar et comme capable de contenir aisément une garnison de 300 lances et de 1,500 fantassins la forteresse conquise. Il dit qu'avec une armée dont il fixe l'effectif, on peut aisément conquérir toute l'Afrique ; les discordes qui divisent les Mores, leur orgueil qui les pousse à des attaques téméraires et à une fuite précipitée dès qu'ils rencontrent quelque résistance, leur habitude invétérée de se montrer décidés contre ceux-là seuls qui hésitent et prennent la fuite permettent de considérer la victoire comme assurée sans grande peine (2). Il rappelle les événements qui ont suivi l'entrée des troupes dans la forteresse abandonnée par ses défenseurs.

Combat du 17 septembre. — Pendant quatre jours, l'alcade avait tenu ses troupes en alerte : les Mores apparaissaient sur la montagne, se retiraient vers le soir, et le 15 vers midi, à la source des Figuiers où Pedro Lopez assurait la provision d'eau, 10 Espagnols tombaient sous les coups des Mores et sans la vaillance du capitaine, il eût fallu déplorer des pertes beaucoup plus sensibles. Le lendemain, Diego Fernandez fait prendre l'eau du côté du cap Falcon, où ses troupes sont encore inquiétées par l'ennemi ; très prudemment, le 17, il renforce le détachement formé par la compagnie de Pedro de Borja, celles de Guttierre de Aviles, de Alonzo de la Mar et par un certain nombre d'aventuriers, en tout 1,200 hommes, car les fustes n'en pouvaient transporter davantage. Survient une troupe de 1,200 lances d'Oran, de Tlemcen et de Hone et de trois milliers de fantassins. Les cavaliers forment 5 escadrons sur trois de front. Les aventuriers, se croyant pris entre l'ennemi et la mer, commencent à fuir, la mêlée devient désor-

(1) Don Léon Galindo, op. cit., p. 80.
(2) Gonzalo de Ayora, loc. cit., pp. 549-551.

donnée, les Espagnols ont 15 morts et 80 blessés. Raymond de Cardone envoie heureusement des barques et brigantins où la troupe prend place, et l'on regagne en hâte la forteresse. Les 300 cavaliers qui chevauchaient aux côtés de Helleli, caïd d'Oran, sont, disait Gonzalo de Ayora, « la chose la plus merveilleuse que j'aie jamais vue en fait d'armes, de riches harnachements de cordons de panaches à la française, de beaux chevaux ornés de brillants caparaçons de soie à la manière des Turcs » (1).

Présents faits à Ximénès. — Intrigues secrètes à Oran. — Ximénès recevait en même temps de Pierre Lopez Orosco un bâton d'ébène orné de brillants, porté par les prêtres mores, et dont il fit présent à son université d'Alcala. Jérôme Vianelli lui faisait aussi savoir qu'aidé d'Alonzo de Rebolledo, il avait commencé certaines négociations avec les Mores d'Oran et même, si nous en croyons Gonzalo de Ayora, poussé l'audace jusqu'à pénétrer dans la ville même, où il constatait que la plupart des riches oranais s'étaient enfuis avec leurs biens et leur famille à Tlemcen et en apprenant l'entrée des Espagnols à Mers-el-Kebir, les Mores avaient, le samedi 14 septembre, massacré tous les juifs et marchands d'Oran, à l'exception du seul Franco Catanio : on avait livré tous leurs biens au pillage (2). Fidèle à son plan et à ses projets, notre Vénitien ne perdait pas un instant de vue la conquête d'Oran et nouait, sans doute dès septembre 1505, avec une heureuse témérité, les relations qui allaient rendre aisément possible la prise de la grande ville, dont le port marchand était aux mains des Espagnols.

Ferdinand se rallie à la politique africaine. — Tous ces récits, l'enthousiasme du peuple et de la Cour, l'insistance de Ximénès que Ferdinand devait ménager au moment où se préparait l'arrivée en Espagne de Philippe le Beau, finissent par exercer sur le roi une pression irrésistible ; il comprend qu'il faut envoyer à Mers-el-Kebir de l'argent et des troupes,

(1) Gonzalo de Ayora, Relation, p. 552.
(2) Gomez, f° 99 *a* ; Gonzalo de Ayora, p. 554.

et en même temps, pour fixer l'organisation de la nouvelle conquête, il mande auprès de lui le capitaine général.

L'alcade met la forteresse en état de défense. — Laissons l'Espagne se réjouir des victoires remportées et retournons à Mers-el-Kebir. Diego de Cordoba s'occupait de fortifier la ville. Parapets et merlons avaient été démolis par l'artillerie espagnole ; les créneaux avaient besoin d'être garnis de canons, on refait presque un port nouveau. Il fallait aussi songer aux provisions de bouche, et surtout à l'eau ; les citernes étaient vides, les Mores l'avaient déjà dit, il fallait s'approvisionner non sans peine dans les environs, et rien ne faisait prévoir que, dans un avenir prochain, Mers-el-Kebir pût nourrir sa garnison.

Impossibilité de vivre sur le pays. — Dès leur arrivée en Afrique, les Espagnols ont à examiner cette grave question des subsistances qu'ils sont d'ailleurs incapables de résoudre. Jamais ils ne pouvaient se soutenir en Afrique avec les seules ressources du pays, comme le voulait Ferdinand (1), et ils sont contraints de tirer d'Espagne tous leurs approvisionnements. Aussi Diego de Cordoba réclame-t-il des hommes et de l'argent. Comme nous le savons, Ferdinand avait envoyé une petite troupe de relève à Mers-el-Kebir, et l'entretien de la garnison, fixée à 500 hommes, devait coûter de novembre 1505 à mai 1506, 3000 ducats. Les fournitures les plus importantes : 12,000 boisseaux de blé venaient de Barcelone (2).

Nécessité de prendre l'offensive. — On ne pouvait sans péril s'en tenir à une défensive d'ailleurs fort inutilement coûteuse. On n'était pas venu en Afrique pour s'enfermer dans une sorte de présidio et rester exposé aux attaques de l'ennemi et à la disette ; d'autre part, pour entreprendre le siège d'Oran, étant donnés la nature du terrain, le nombre des habitants et la force de la ville, l'alcade pensait qu'il ne disposait pas des troupes nécessaires.

---

(1) Lettre à Pedro Navarro, mai 1510, trad. La Primaudaie.

(2) Mémoire adressé par Juan Lazo, à Son Altesse le Roi, Mers-el-Kebir, 12 juin 1506, trad. La Primaudaie, p. 1.

L'alcade rentre à la Cour. — 1506. — Aussi, dès l'arrivée des 400 fantassins et des 100 hommes de cavalerie légère, envoyés par le roi sous la conduite de Rodrigo Diaz Alvaro de Roxas (1), nommé gouverneur intérimaire (2), gagne-t-il l'Espagne, à l'effet, non pas seulement de recevoir les félicitations auxquelles il avait droit, mais surtout de mettre le roi et le cardinal au courant de la situation.

Rodrigo Diaz ne reste pas inactif. — Rodrigo Diaz « fameux chevalier d'Antequera, descendant des premiers conquérants colons et défenseurs de cet endroit », de haute lignée et soldat intrépide, ne perdit pas son temps en l'absence du gouverneur ; loin de rester inactif, il attaque fréquemment les Mores, comprenant qu'il est nécessaire de tenir sa petite troupe en haleine, et indispensable de vivre autant que possible avec les ressources du pays, il multiplie les razzia et ne ménage pas les coups d'épée qui, au XVI[e] siècle, assuraient encore la réputation de certains capitaines en frappant d'admiration Mores et Castillans. Comme Pierre Lopez Oresco, Rodrigo Diaz est un admirable pourfendeur.

Exploits de Rodrigo Diaz. — On raconte, qu'un jour, les Mores résolurent de se venger de celui qui leur causait tant de dommages ; ils guettent le capitaine au moment où il sortait de Mers-el-Kebir avec une petite troupe, car, il faut le dire, les Espagnols le suivaient à contre cœur dans ces sorties plus dangereuses qu'utiles : quand les Mores croient le voir assez loin de la place, pour qu'il lui soit impossible d'appeler du secours, ils arrivent en foule et entourent les Espagnols ; on pouvait croire que pas un n'échapperait au massacre. Mais Diaz, avec un sang froid et une intrépidité remarquables, relève le courage des siens par son exemple ; il frappe à

(1) Suarez écrit à tort (*Rev. Afr.*, sept. 1865, p. 355) que Rodrigo Diaz fit partie de l'expédition même qui s'empara de la place et il prétend tenir ce renseignement de la bouche même du 3[e] marquis de Comarès, petit-fils du vainqueur de Mers-el-Kebir. Or, indépendamment du témoignage de l'auteur de l'histoire manuscrite, nous avons celui qu'on peut tirer de l'état dressé par les inspecteurs et trésoriers de Ferdinand (*Rev. Afr.*, loc. cit., p. 113), nous y lisons que le contingent d'Antequera (94 hommes) avait pour capitaine Bartolome de Arroyo.

(2) Manuscrit de la Bibl. Nat., 34, f° 4 *bis*, verso.

droite, à gauche ; chacun de ses coups faisait des victimes ; les Mores sont saisis de stupeur et prennent bientôt la fuite. Diaz les poursuit à bride abattue, il atteint le caïd et le frappe de sa lance avec une telle force que l'arme traverse non-seulement le cavalier, mais encore le pommeau de la selle et le col du cheval. Un tel coup de maître terrorise les Mores qui ne songent plus qu'à fuir en poussant de grands cris et de toute la vitesse de leurs chevaux rapides. Le bruit de ce fait d'armes se répand bien vite dans tous les douars environnants, on est tout à la fois émerveillé et terrorisé par la valeur du vainqueur (1), et pendant longtemps cet exploit devient proverbial en pays more. Quand on voulait défier un adversaire et en même temps le frapper de crainte, on le menaçait du coup de Rodriguez Diaz.

Départ des meilleurs capitaines. — La timidité des Mores tenus en respect par ces fréquentes sorties, et les succès toujours croissants des Espagnols, encouragent les entreprises du gouverneur intérimaire, vaillant soldat, mais commandant imprévoyant ; il laisse partir en mai 1506, Pedro de Madrid, le mestre de camp très sûr et très expérimenté qui avait été l'auxiliaire habile du capitaine général. En même temps, quittent Mers-el-Kebir les capitaines Juan de Hurtado, Pedro de Boya, Lope de Salazar, Guturre de Aules et Alonzo de la Mar (2) qui avait acquis une grande expérience du pays et auquel Diego Fernandez avait donné plusieurs missions de confiance. Avec eux, leur compagnie formant un ensemble de 424 fantassins (3), si bien que la garnison se trouvait réduite à 500 hommes, force avec laquelle, au dire de Rodrigo Diaz, il est très facile de garder la place (4). Mais il devait apprendre à ses dépens qu'il faut toujours, avec les Mores, être sur ses gardes, et que l'extrême confiance conduit à de cruelles déceptions.

(*A suivre*).

N. BLUM,

Professeur d'Histoire au Collège d'Oran.

---

(1) Gomez f° 99 *b* 100 *a*.

(2) Mémoire adressé par Juan de Loza à Son Altesse le Roi, traduc. La Primaudaie, p. 2.

(3) Rapport des Inspecteurs, *Rev. Afr.*, p. 111.

(4) Rapport de Juan Lazo, p. 1.

TABLE GÉOGRAPHIQUE

CARTE DE LA TERRE AU MILLIONIÈME

Je ne sache pas que l'on se soit encore avisé d'établir une table semblable à celle que l'on trouvera ci-après. Si réellement elle est nouvelle, elle comblera une lacune, car elle rendra de grands services aux géographes et aux marins. Elle permet de résoudre par les formules usuelles de la trigonométrie rectiligne tous les problèmes que l'on peut se poser sur l'ellipsoïde terrestre, et dont la plupart sont considérés comme étant du domaine de la trigonométrie sphérique, et même du calcul intégral.

Par son secours, on tracera aisément les parallèles et les méridiens d'une carte, dans une projection quelconque, et à une échelle quelconque. On calculera le plus court chemin entre deux points donnés par leurs coordonnées géographiques (orthodromie), et aussi la route qui coupe tous les méridiens sous un angle constant (loxodromie). On calculera l'azimut de l'arc de grand cercle qui joint ces deux points, soit à l'une soit à l'autre des deux origines, soit en un point quelconque de son développement, etc.

Cette table est établie dans la nouvelle division du cercle en 240 degrés centésimaux, appelée à faire disparaître cette dualité de division en 360° et en 400^g qui est une aberration de la science du dix-neuvième siècle, et que le vingtième siècle ne peut accepter.

Elle est fondée sur ce principe que deux éléments de l'ellipsoïde terrestre, la grande normale (N), et le développement du degré sur le méridien (Dm) croissent d'une manière sensiblement proportionnelle à la latitude (L) entre des repères espacés de degré en degré.

Les valeurs de N ne servant que comme moyen d'obtenir d'autres valeurs, je les donne par leurs logarithmes. En calculant les logarithmes intermédiaires par interpolation, les erreurs que l'on commettra seront nulles aux environs du

trentième degré, et ne s'élèveront, vers le pôle et l'équateur, qu'à deux ou trois unités du septième ordre.

Les développements sont donnés en mètres.

La formule $n = N (1 - e^2)$ donne la petite normale. (Log. $(1 - e^2) = \bar{1},9970351$).

La formule $G = \frac{N}{\text{tgL}}$ donne la génératrice du cône tangent à l'ellipsoïde.

La formule $X = N \cos L$ donne l'abscisse.

La formule $Y = n \sin L$ donne l'ordonnée.

La formule $D p = x \times \frac{\pi}{12}$ donne le développement de 10 d sur le parallèle. (Log. $\frac{\pi}{12} = \bar{1},4179686$).

La table évitera souvent ce dernier calcul, car elle donne ces valeurs de degré en degré. Mais les valeurs intermédiaires devront être calculées si l'on veut les obtenir avec précision, car, ici, l'interpolation ne donne point des résultats exacts.

Enfin, la formule $T = q \sin L$ donne l'angle du secteur qui a pour base le développement de q degrés sur le parallèle et pour rayon G. Or, le sinus et le sinus-verse de $\frac{1}{2}$ T sont les valeurs qui déterminent, en longueur et en courbure, les parallèles d'une carte établie dans la projection conique modifiée, adoptée par l'Etat-major français.

A mon sens, c'est dans cette projection que doit être établie la carte de la Terre au millionnième dont le projet a été émis par M. le Professeur Penck, de Vienne, et qui est à l'ordre du jour des Sociétés de Géographie. Cette projection est la plus exacte de toutes, car elle conserve rigoureusement les surfaces, et n'altère les angles que lorsque l'on s'éloigne notablement du méridien directeur, c'est-à-dire lorsque l'on fait des feuilles trop grandes. En adoptant le format que je vais proposer, les feuilles seraient assez petites pour que l'altération des angles fût absolument insensible. A vrai dire, d'ailleurs, cette excellente méthode de représentation de la surface terrestre n'est pas une projection, mais un développement, et c'est là ce qui fait son mérite, car la projection d'une surface sphérique sur un plan est nécessairement inexacte.

Il est bien entendu que, dans ma pensée, la carte au millionnième doit être établie dans la division en 240 degrés, la seule

rationnelle. Dès à présent, il est facile de prévoir que l'avenir est pour elle. Sous la direction de l'illustre géographe Elisée Reclus, on a déjà établi des mappemondes présentant la division horaire de l'équateur. Le globe au $\frac{1}{320.000}$, qu'il fait construire pour l'exposition de 1900, réalisera ce système dans l'œuvre géographique la plus importante qui ait jamais été entreprise. On construit déjà des sextants en 240 d, et pour l'usage de ces sextants, M. Georges Gallice va présenter incessamment aux navigateurs une règle à calcul de grand module gravée sur Maillechort, par Tavernier-Gravet, et qui permettra d'effectuer à vue le calcul du point. Enfin, c'est dans cette division, que MM. Lebègue et Méry, éminents mathématiciens belges, calculent, en ce moment, une table logarithmique des fonctions circulaires qui sera plus précise et plus complète qu'aucune de celles qui existent. On voit que la division horaire de la circonférence aura bientôt son outillage, son matériel scientifique complets, et que son succès définitif ne peut plus être considéré comme douteux. Or, si elle est, dans toutes les sciences, bien préférable aux deux autres, c'est surtout en géographie que sa supériorité apparaît avec la plus complète évidence. Ce serait donc une lourde faute que de ne pas l'adopter pour la carte proposée par M. le professeur Penck. Vouloir arrêter le progrès, c'est s'exposer bénévolement à un échec certain. Si la carte au millionnième n'est pas établie dans la nouvelle division, elle sera démodée et délaissée peut-être même avant son complet achèvement. Au contraire, si l'on admet, dans sa construction, le principe si rationnel et si naturel de l'assimilation du jour et du cercle, les succès de cette œuvre, qui fera le plus grand honneur à son promoteur, me paraît assuré.

Le nombre 240 ayant un grand nombre de diviseurs, dans la division de la carte en feuilles, on n'a que l'embarras du choix. Tant au point de vue de l'exactitude qu'au point de vue de la facilité de manipulation et de la durée des feuilles, j'estime qu'elles doivent être petites, et le format qui me paraît le plus convenable est celui dans lequel le dessin occupe de 40 à 45 centimètres de hauteur, sur 50 à 60 centimètres de largeur.

Ce module conduit à diviser un hémisphère en 25 zones ayant uniformément en latitude $2^d,40$ de hauteur, et en longitude :

De 0^d à $21^d,60$	$3^d,20$
De 21,60 à 31,20	4^d
De 31,20 à 38,40	5^d
De 38,40 à 43,20	6^d
De 43,20 à 48	8^d
De 48 à 50,40	10^d
De 50,40 à 52,80	12^d
De 52,80 à 55,20	15^d
De 55,20 à 57,60	24^d
De 57,60 à 60	60^d

Les latitudes seraient marquées sur la carte de $0^d,60$ en $0^d,60$ dans toutes les zones. Les longitudes seraient marquées, dans les zones comprises entre 0^d et $21^d,60$ de $0^d,80$ en $0^d,80$. Elles seraient tracées de degré en degré, du parallèle $21^d,60$ jusqu'au parallèle 43,20 ; de 2 degrés en 2 degrés, du parallèle 43,20 au parallèle 50,40 ; de 3 degrés en 3 degrés, du parallèle 50,40 au parallèle 55,20 ; de 6 degrés en 6 degrés, du parallèle 55,20 au parallèle 57,60 ; de 10 degrés en 10 degrés, dans les quatre feuilles du pôle.

On voit que je suppose les méridiens et les parallèles assez largement espacés. C'est à dessein. Ces lignes n'ont d'autre but que de rectifier les déformations du papier et de permettre de prendre des distances au compas. Avec les écartements indiqués ci-dessus, le but est atteint. Il est donc inutile de les rapprocher davantage. En le faisant on ne pourrait qu'ajouter à la carte un élément de confusion. Mais, sur le cadre, doit se trouver une échelle graduelle donnant, en latitude le dixième du degré ($0^d,10$), la même approximation en longitude jusqu'à $38^d,40$, puis $0^d,02$, $0^d,06$, 1^d, en proportion du retrécissement des développements sur le parallèle.

Un des avantages des petites feuilles, c'est de permettre de reproduire sur chaque feuille l'amorce des feuilles contiguës, ce qui est extrêmement commode. En faisant cette amorce de un centimètre, on augmente la feuille de 2 centimètres, ce qui porte la dimension de la feuille équatoriale à 42 centimètres de

hauteur sur 55 à 56 centimètres de largeur. A la vérité, aux approches du pôle les sinus-verses prennent une assez grande valeur, et donnent aux feuilles de 41 à 42 centimètres de hauteur, mais, dans ces régions désertes on peut, sans inconvénient, supprimer l'amorce, de telle sorte que, à un centimètre près, toutes les feuilles auront de l'équateur au pôle, la même hauteur. Au point de vue artistique et typographique, c'est un avantage très réel.

On comprend bien que je n'ai pas l'intention d'aborder toutes les questions très complexes que soulève la représentation de la surface terrestre à l'échelle uniforme du millionnième. Ces questions ont été traitées avec une haute compétence et par l'auteur même de la proposition, et par diverses Sociétés de Géographie, en particulier par celles de Paris et de Nancy. Il ne serait ni utile ni convenable que je les traitasse à mon tour. Je ne veux considérer ici que ce qui se rapporte à l'application du nouveau système à la carte projetée. Mais à cet objet se rattache étroitement la question du premier méridien.

Je ne puis donc me dispenser d'en dire quelques mots.

Que l'on fasse croître les longitudes de l'Est à l'Ouest, ou, au contraire, de l'Ouest vers l'Est, cela est à peu près indifférent au point de vue de la facilité des calculs. Je crois cependant qu'il y a quelque avantage à les faire croître, comme je le propose, de l'Est vers l'Ouest, dans le sens de mouvement apparent du soleil. C'est là toutefois un point secondaire. Mais ce qui est essentiel, c'est que les longitudes croissent dans un seul sens, de 0 à 240 degrés. Est-il possible d'adopter cette disposition avec un méridien continental comme celui de Londres ou de Paris? Je ne le crois pas. Je crois qu'il y a un inconvénient grave à ce que le méridien 0 traverse des lieux habités. Il me paraît inadmissible qu'en se déplaçant dans une rue d'une cité populeuse on passe tout à coup du méridien 23,9999 au méridien 0,0001, inadmissible que la position réciproque de deux localités infiniment rapprochées soit donnée par des nombres très divergents. A mon avis, un méridien continental est adéquat à un double sens dans les longitudes, et, au contraire, un méridien maritime, est adéquat à un sens unique. Quiconque jugera bien fondée mon opinion à cet égard, devra

reconnaître que dans un système géographique judicieusement conçu et logiquement établi, le premier méridien doit se développer dans l'un des deux océans qui partagent le monde : l'Atlantique ou le Pacifique.

Dans ce réseau de parallèles et de méridiens que l'on suppose appliqué sur la surface de la terre, sorte de vêtement géométrique que l'on lui impose, la ligne où le 240e degré se transforme en zéro, est assimilable à une couture. Lorsque l'on fait une couture dans un vêtement on ne la met pas à l'endroit, on la met à l'envers. L'envers du Monde, c'est le Pacifique.

Ces considérations conduiraient à choisir, comme origine des longitudes, un point du détroit de Béring. Mais, d'autre part, Béring, situé dans les régions hyperboréennes ne peut que bien difficilement être relié à un réseau géodésique important, et rien ne permet de prévoir qu'il puisse être relié jamais à un réseau télégraphique. D'autre part, à égalité de soin et de précision dans les observations, un lieu peut être déterminé en longitude avec d'autant plus d'exactitude qu'il est plus voisin de l'équateur. A ces points de vue, Béring serait donc une origine très mauvaise, tandis qu'au contraire il est un point du monde, situé dans l'Atlantique, qui remplit admirablement ces dernières conditions, c'est le Cap Vert.

On voit donc que l'esprit attentif qui embrasse complètement toutes les conditions du problème aboutit à cette alternative : Béring ou le Cap Vert.

Le choix serait peut-être difficile, mais par une circonstance heureuse, dans mon système, il est inutile de choisir. Il est possible de combiner les avantages des deux situations en plaçant le 140e degré, exactement au Cap Vert. Le zéro se trouve alors reporté au Cap du Prince de Galles dans le détroit de Béring. En réalité, c'est le méridien du Cap Vert que l'on emploie, mais augmenté d'une constante qui lui donne tous les avantages qui lui manquent et que son concurrent possède.

« En 1885, M. Bouquet de la Grye a déterminé, au moyen » de signaux électriques, la longitude du feu vert de la pointe » de Dakar et a trouvé le nombre

19° 45′ 35″, 5 ouest de Paris

» On s'est servi de ce premier résultat pour relier au port
» de Dakar les différents points de la presqu'île du Cap Vert
» sur laquelle existe aujourd'hui trois phares :

» Celui du Cap Manuel, longitude 19° 46' 20" ;
» Celui du Cap Vert, 19° 50' 26" ;
» Celui des Almadies, 19° 51' 56" (1) ».

En plaçant le 140e degré au phare du Cap Vert, la longitude de l'observatoire de Paris devient :

126d, 7730

et celle de l'observatoire de Greenwich :

128d, 3312

Si l'on place le 140e degré au phare des Almadies, on obtient :

Paris : 126d,7563
Greenwich : 128d,3145

Il semble que cette dernière combinaison est la meilleure, puisque le phare des Almadies est le point remarquable le plus occidental de l'ancien continent. Cependant je ne la propose pas d'une manière définitive, et voici pourquoi :

Que l'on place le 140e degré au Cap Vert ou aux Almadies, le méridien initial ne passe pas exactement au Cap du Prince de Galles. Il laisse ce promontoire à une vingtaine de kilomètres dans l'Ouest, traversant ainsi le continent américain sur une étendue de 30 à 40 kilomètres. Autant il me paraîtrait inadmissible que cette ligne de raccordement traversât des contrées populeuses, autant il me paraît indifférent qu'elle se développe pendant quelques kilomètres dans les solitudes de Conical Hill. Toutefois, c'est une légère infraction au principe du méridien maritime.

En plaçant le Cap Vert à 139d,3 ou 139d,5, on évite, tout à la fois, le Cap du Prince de Galles, que l'on laisse à l'Est, et l'Ile Saint-Laurent que l'on laisse à l'Ouest. Mais alors le Cap Vert n'est séparé du méridien initial que par un nombre exact de minutes, et non pas par un nombre exact d'heures, ce qui est un inconvénient d'une autre sorte.

(1) Ce passage est extrait d'une lettre de M. Adolphe Carnot qui a bien voulu demander ces renseignements à M. Héraud, ingénieur hydrographe en chef, membre du bureau des longitudes. Qu'il me soit permis de profiter de cette circonstance pour adresser mes bien vifs remerciements à Messieurs Carnot et Héraud.

On voit que dans l'une et l'autre alternative, il y a un petit sacrifice à faire. Pour lequel faut-il se déterminer ? c'est ce que recherche actuellement M. Elisée Reclus, qui, entouré des documents cartographiques les plus complets, est mieux que personne en situation de donner la solution juste de ce problème géographique.

HENRI DE SARRAUTON.

Oran, le 10 Septembre 1897.

TABLE GÉOGRAPHIQUE

donnant de *d* en *d*, et de l'Equateur au Pôle

les dimensions de l'Ellipsoïde terrestre

calculée par H. DE SARRAUTON

DIVISION DU CERCLE EN 240 DEGRÉS

Latitudes	Log N	Développement totalisé des *d* sur le Méridien	Développement de 10 *d* sur le Parallèle	Latitudes	Log N	Développement totalisé des *d* sur le Méridien	Développement de 10 *d* sur le Parallèle
0	6,804 7015	0	1 669 822	30	6,805 4415	4 984 636	1 182 756
1	7026	165 847	1 669 254	31	4803	5 151 355	1 151 493
2	7056	331 696	1 667 549	32	5189	5 318 118	1 119 434
3	7107	497 549	1 664 710	33	5574	5 484 925	1 086 602
4	7177	663 409	1 660 736	34	5956	5 651 776	1 053 019
5	7267	829 279	1 655 633	35	6334	5 818 673	1 018 707
6	7377	995 160	1 649 400	36	6706	5 985 612	983 689
7	7506	1 161 055	1 642 046	37	7073	6 152 593	947 990
8	7654	1 326 966	1 633 573	38	7432	6 319 616	911 634
9	7821	1 492 895	1 6[illegible]3 986	39	7782	6 486 680	874 645
10	8005	1 658 844	1 613 292	40	8123	6 653 784	837 049
11	8206	1 824 815	1 601 499	41	8456	6 820 926	798 872
12	8426	1 990 810	1 588 610	42	8776	6 988 106	760 139
13	8662	2 156 831	1 574 641	43	9084	7 155 324	720 878
14	8914	2 322 881	1 559 596	44	9380	7 322 577	681 114
15	9181	2 488 960	1 543 484	45	9662	7 489 862	640 877
16	9460	2 655 070	1 526 317	46	9930	7 657 178	600 193
17	9755	2 821 213	1 508 108	47	6,806 0182	7 824 525	559 091
18	6,805 0032	2 987 391	1 488 866	48	0420	7 991 900	517 599
19	0382	3 153 605	1 468 606	49	0640	8 159 302	475 745
20	0712	3 319 856	1 447 340	50	0843	8 326 728	433 560
21	1053	3 486 146	1 425 082	51	1029	8 494 176	391 072
22	1402	3 652 475	1 401 846	52	1196	8 661 646	348 311
23	1760	3 818 845	1 377 648	53	1345	8 829 133	305 307
24	2125	3 985 257	1 352 505	54	1476	8 996 638	262 089
25	2498	4 151 711	1 326 432	55	1586	9 164 154	218 688
26	2874	4 318 208	1 299 447	56	1676	9 331 682	175 134
27	3255	4 484 749	1 271 568	57	1748	9 499 221	131 458
28	3640	4 651 333	1 242 814	58	1799	9 666 766	87 690
29	4027	4 817 962	1 213 203	59	1830	9 834 316	43 860
30	4415	4 984 636	1 182 756	60	1840	10 001 870	0

APPENDICE

On fait beaucoup d'opérations de topograghie en Algérie, et on appuie généralement ces opérations sur les points géodésiques de l'Etat-Major, qui sont donnés par leurs coordonnées géographiques. Je crois donc rendre service aux opérateurs en leur faisant remarquer que la table géographique peut être employée à déduire, des coordonnées géographiques, la longueur des côtés.

Soit, par exemple, à calculer la distance des deux points :

Oran	Latitude	Longitude
(dôme du collège des jeunes filles)	+ 23, 799442	128,744595
Tafaraoui (signal)	+ 23^d,626696	128,648220
Différence...	0, 172746	0,096375

Par la formule $Dp = N\cos L \times \frac{\pi}{12}$ on trouvera que le développement de 1 degré sur la parallèle est :

A Tafaraoui : 136.202
A Oran : 135.762

La moyenne de ces deux nombres est 135982, qui, multipliée par 0,096375, différence des longitudes, produit le nombre 13.105^m,20 que j'appellerai X.

D'autre part, la différence des latitudes donne, d'après la table, et par interpolation : 28.747^m,00, que j'appellerai Y.

L'azimut moyen du côté et sa longueur, seront donnés par les formules :

$$\frac{X}{Y} = \operatorname{tg} Z$$

$$\frac{X}{\sin Z} = \text{côté}$$

On trouve, en effectuant le calcul, que le côté Tafaraoui-Oran a une longueur de 31.593^m,40 et un azimut moyen de 16^d,3383.

Les coordonnées géographiques de l'Etat-Major sont données en grades. Pour convertir les grades en degrés (d), il suffit de multiplier par $\frac{3}{5}$.

H. de S.

Le Congrès colonial de Bruxelles

Nos lecteurs savent déjà qu'un congrès colonial placé sous le patronage de S. M. le roi des Belges s'est réuni à Bruxelles, le 16 août dernier.

Notre Société était représentée par notre collègue M. Blum, professeur agrégé de philosophie au lycée d'Oran, qui a reçu en Belgique le meilleur accueil et résumera dans le prochain *Bulletin* les travaux du congrès.

Mais, dès aujourd'hui, il tient à nous adresser le résumé d'une communication qui intéresse particulièrement l'Algérie et notre Société, puisqu'elle a pour auteur notre collègue M. le docteur Carton, médecin-major au 19e Chasseurs, à Lille.

Dans la séance du 19 août, M. le docteur Carton a donné lecture d'un mémoire intitulé : *La Restauration de l'Afrique du Nord*. Ce travail a vivement intéressé le congrès. On sait que notre collègue s'occupe depuis longtemps des applications de l'archéologie à la colonisation (1) et qu'il a acquis en cette matière une compétence toute particulière ; nos lecteurs le vérifieront une fois de plus en lisant le résumé de ce travail, dont quelques détails secondaires peuvent être discutés, mais qui soulève dans son ensemble des questions très importantes et remarquablement traitées.

E. B.

---

(1) De l'utilité des études archéologiques au point de vue de la colonisation dans l'Afrique du Nord. *Congrès international des Sociétés de Géographie, 1889* — L'Afrique du Nord devant les civilisations anciennes. *Congrès international des Sociétés de Géographie, 1892*.— Climatologie et agriculture de l'Afrique ancienne. *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, nº 27. — Oasis disparues. *Revue Tunisienne*, 1895.— Note sur la diminution des pluies. *Ibid*. 1896. — Variations du régime des eaux dans l'Afrique du Nord. *Annales de la Société de Géographie du Nord*, 1396. — Historiens et physiciens. *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, nº 28.

RÉSUMÉ DU MÉMOIRE LU PAR M. LE DOCTEUR CARTON

Après s'être excusé de venir parler du passé à une assemblée qui s'occupe de préparer l'avenir, l'orateur dit qu'il espère la convaincre que les études archéologiques peuvent fournir d'utiles renseignements aux colons.

Il n'est pas étonnant que les Français n'aient pas, après 50 ans, obtenu dans ce pays inculte les résultats acquis par les Romains, après plusieurs siècles d'occupation, dans une contrée qu'ils trouvèrent peuplée et prospère. Que de luttes, que d'efforts, que de morts a nécessités l'aménagement du pays par les anciens ! Bien avant les Romains, les indigènes, aidés par les navigateurs qui établirent des comptoirs chez eux, avaient cultivé et assaini le pays. Les Romains n'eurent qu'à drainer à leur profit toutes ces richesses ; ce fut pour eux une colonie d'exploitation. Ils surent, en leur conférant des honneurs, le titre de *civitas* et de *civis*, attirer à eux les anciennes familles, se concilier les cités et les individus. La religion, si grand obstacle de nos jours à la colonisation par l'irréductibilité du christianisme et de l'islamisme, fut entre leurs mains un puissant levier. Ils ouvrirent aux Africains leur panthéon : les divinités des deux pays fusionnèrent. « Le Baal que vous adorez, dirent-ils en quelque sorte, mais ce n'est autre que notre Saturne, adorons-les ensemble. » Les innombrables vestiges de villes, de fermes, d'ouvrages hydrauliques que le voyageur rencontre à chaque pas en Afrique prouvent combien dense et prospère y fut sa population. Laissant de côté les auteurs anciens, M. le docteur Carton indique des faits qui montrent que les antiques forêts du nord de l'Afrique ont disparu ou diminué d'étendue, *quelle que soit la région que l'on ait en vue*. Au début, à l'époque de la pierre taillée, tout le pays était boisé. Quand, de chasseurs, les indigènes devinrent pasteurs, ils éclaircirent les forêts, et leur action, jointe au dessèchement de la contrée par les vents secs qui balayent les déserts asiatico-africains ou résultant de la précession des équinoxes, amena une diminution de la végétation. Les forêts demeurèrent cependant assez étendues jusqu'aux époques his-

toriques. Dans le centre de l'Afrique du nord il y avait encore de grands bois, et dans la région saharienne, des contrées actuellement désertes étaient, l'auteur l'a prouvé dans ses travaux antérieurs, couvertes d'arbres. A la fin de la période romaine, les oliviers remplacèrent, en bien des points, broussailles ou forêts, mais il y avait toujours un revêtement du sol et arbres. De nombreux faits prouvent que les pluies ont diminué. Elles n'ont peut-être pas diminué dans la mesure que l'on a dit, mais cette diminution, même légère, a pu avoir de grosses conséquences en supprimant les pluies d'automne et surtout celles de printemps, si utiles à la période *critique* que traversent les moissons en Afrique, alors qu'une ondée ou deux suffisent à les sauver.

Les travaux hydrauliques étaient d'une extrême abondance. Pas de source qui n'ait été captée, de rivière détournée. Boisement, ouvrages hydrauliques, cultures, régularisaient le débit des sources et celui des rivières.

La substitution des travaux hydrauliques aux forêts résultant de celle de la culture à la chasse, créa un grand danger. Les forêts s'entretiennent et croissent seules, et, plus l'homme les néglige, plus elles se développent. Il en est tout autrement de la culture et des constructions. Dès que les guerres intestines empêchèrent les labours et l'entretien de ces dernières, par lesquelles l'homme avait pallié aux conséquences des forêts qu'il avait fait disparaître, le danger éclata. Le sol se dénuda, et l'eau, au lieu d'y pénétrer, se précipita, torrentielle, vers les bas-fonds.

Pour rendre au pays son ancienne physionomie, dans le nord de la contrée, là où les forêts sont nombreuses, il suffira de restaurer les travaux hydrauliques. Dans le centre, il faudra, à cette restauration, joindre le reboisement et certaines cultures : oliviers, cactus, etc. Dans la zone saharienne, avant de creuser des puits artésiens, on utilisera des sources actuellement sans emploi, on rectifiera les travaux d'irrigation des indigènes qui laissent perdre beaucoup d'eau. L'orateur cite l'exemple d'une cité antique qu'il a étudiée, Angarmi, où un barrage élevé par les anciens sur un torrent, en un pays dépourvu de toute source, avait permis à une population de

prospérer, de créer des jardins et d'irriguer de vastes surfaces.

Les travaux hydrauliques permettent d'économiser l'eau fournie par les sources et les rivières. Ils n'augmentent en rien la quantité de l'eau utilisable. Seul, le reboisement produira cet effet.

Les petits travaux hydrauliques doivent être faits par les particuliers, les grands, par les Sociétés aidées de l'Etat, ou par l'Etat seul. Le boisement doit être l'œuvre de l'Etat, qui devra aussi mettre à la disposition des colons dans ce but, les terres voisines des domaines qu'ils occupent.

On ne pourra pas aménager l'Afrique si l'on continue à manquer de bras. Il faudra attirer les cœurs des indigènes, ce sera le meilleur moyen d'obtenir leurs bras. Il faudra aussi, par la publicité, pousser à l'immigration de la Métropole. Pas de concessions, mais des terres vendues à bas prix. Il faut, après avoir attiré le colon, le suivre dans son installation en lui indiquant les points les plus convenables, les cultures le plus en rapport avec le pays, en leur fournissant à bon compte des arbres pour la plantation et des bêtes d'excellente qualité pour former la base d'un troupeau. C'est ce qu'on fait en Tunisie. Dans ce pays, la race indigène semble devoir plus facilement qu'en Algérie accepter notre civilisation. On pourrait, en certains points, essayer de créer des colonies militaires : des volontaires français auxquels on donnerait, pendant leur congé, d'abord un lot dans le jardin de la troupe, puis une surface cultivable à proximité du poste, laquelle deviendrait leur propriété s'ils consentent à contracter un rengagement, à travailler durant ce congé, sous la surveillance de leurs anciens chefs à venir, s'exercer quelques heures par semaine au maniement des armes et à défendre au besoin le poste. Ce serait un excellent moyen d'établir une ligne de postes de pénétration.

Conclusions générales. — Les colonies où l'initiative privée est très libre sont très prospères. Dans certaines colonies l'étude des ruines peut fournir de précieux renseignements à la colonisation. Il est utile, en travaillant pour l'avenir, de regarder vers le passé.

Tel était d'ailleurs, à ce qu'il nous a paru, le sentiment du géographe Elisée Reclus qui assistait à la séance, a suivi fort attentivement la lecture du mémoire et en a approuvé les conclusions.

Le soir, au palais du Roi, Sa Majesté s'est montré particulièrement aimable à l'égard de notre collègue et l'a félicité en termes qui montraient que le travail du docteur Carton a été fort remarqué. Au nom de notre Société, nous devons remercier le collègue qui l'a représentée avec tant de succès.

E. BLUM.

LE MAROC INCONNU [1]

Si, par le nombre d'ouvrages qu'ait pu susciter l'étude d'un pays, d'une région, il fallait préjuger de la connaissance que nous pouvons nous procurer de sa géographie et de son histoire, l'empire du Maroc serait entièrement connu ; et cependant, rien n'est plus éloigné de la vérité, d'après l'auteur de l'ouvrage dont je me propose de donner une légère idée, car je le crois grandement intéressant et utile, non-seulement pour avoir une connaissance géographique et historique plus exacte de l'empire du Maroc actuel, mais aussi pour mieux apprécier la façon d'être des anciens musulmans espagnols, que nous pouvons supposer comme ressemblant fort aux Marocains, Berbères et Arabes de nos jours.

Et, chose singulière, l'auteur du *Maroc Inconnu* ne prétend pas nous faire connaître ce mystérieux pays, à la suite de longs voyages qu'il y aurait effectués, bien que telle fut son intention première, qu'il ne put réaliser, nous dit-il, par suite du manque de protection et de sécurité qu'un tel voyage aurait exigées ; mais il prétend être arrivé à connaître ce pays, de la seule façon qu'il est possible à un Européen de le faire, et ceci avec de grandes difficultés encore, à cause des préparatifs que cela exige, car en définitive, dit-il, « l'Européen peut seulement arriver à bien connaître ou à connaître à peu près l'empire du Maroc, en questionnant directement les naturels du pays ou les voyageurs de toutes les régions de l'empire, mais en contrôlant les récits des uns avec ceux des autres, afin de démêler la vérité ».

L'auteur, professeur de langue et littérature arabes à Oran, se trouve dans les conditions voulues pour s'entendre directement avec les nombreux Marocains qui, fréquemment, et plusieurs d'une façon périodique, se rendent à Oran ; aussi,

---

(1) Il est toujours intéressant et instructif de savoir ce que les étrangers pensent de la France et de ses écrivains. Le *Boletin de la Real Academia de lá Historia*, de Madrid, la plus grande revue historique de l'Espagne, tout en analysant le dernier ouvrage de M. Mouliéras, *Le Maroc Inconnu*. nous fait connaître les sentiments de la haute classe espagnole sur l'Empire des Chérifs. A ce titre, cette étude mérite certainement de recevoir l'hospitalité dans nos colonnes.

depuis plusieurs années, avec l'idée fixe de connaître leur pays, qui est presque le sien, il a tâché de se mettre en relations avec des Marocains de toutes les régions et de toutes les conditions, s'ingéniant, pour obtenir d'eux des renseignements, que quelques-uns refusaient de lui donner, mais que d'autres, plus communicatifs, et croyant voir en lui un musulman au service de la France, lui fournissaient avec une spontanéité relative.

Le travail, dans de telles conditions, était pénible, et c'est avec difficulté que l'auteur aurait pu remplir complètement le cadre de son programme avec des renseignements recueillis de-ci de-là, si le hasard ne lui avait fourni la coïncidence heureuse d'obtenir l'amitié franche et sincère, paraît-il, d'un taleb qui avait voyagé, durant vingt-deux ans, dans presque tout l'Empire des Chérifs.

Le cas est singulier, et il mérite d'être consigné ; il explique du reste l'importance de l'ouvrage de M. Mouliéras. A la fin de l'année 1893 arrivait à Oran un taleb déguenillé, avec des airs de derviche timbré, qui disait avoir voyagé pendant vingt-deux ans à travers le Maroc ; un musulman qui avait habité dans le même pays durant cinq ans et qui, à l'arrivée à Oran dudit taleb, était entré en rapports avec lui, lui communiqua la nouvelle de la présence à Oran dudit personnage, présence si précieuse pour les investigations de l'auteur. Après s'être entendu avec ce dernier, le musulman proposa au taleb de faire une visite à son collègue roumi, ce qu'il put obtenir, non sans quelque difficulté, car le méfiant taleb, à cause de son caractère de santon, craignait de perdre une bonne partie de la considération dont l'entouraient ses fanatiques coreligionnaires, si on le voyait entamer des relations avec un infidèle. Il se décida cependant à faire cette démarche, et lorsque, présenté à M. Mouliéras, celui-ci commença à lui parler en arabe, avec le plus grand respect pour la religion musulmane, pour Mahomet et les saints de l'Islam, enchanté de l'entendre parler de cette façon, le taleb marquait sa surprise en murmurant de temps en temps des paroles comme celles-ci : « O Dieu, soyez béni « pour avoir conduit dans le droit chemin un homme comme « celui-ci ». Sachant de plus que le taleb se vantait de connaî-

tre le dialecte berbère, M. Mouliéras, voulant terminer la conversation, lui dit en berbère : « Viendras-tu demain ? » L'étonnement du derviche éclata, en entendant sa propre langue, et enthousiasmé, il répondit en arabe : « Non, tu n'es pas chrétien, tu es musulman, arabe ou berbère, mais sûrement tu n'es pas roumi ; j'en prends à témoin celui en dehors duquel il n'y a pas de Dieu, sinon lui » et il ajoutait en dialecte berbère : « Je viendrai demain », paroles qu'il répétait en riant, tout en remettant son capuchon, qui s'était dérangé par suite du brusque mouvement que lui avait fait faire la surprise causée en lui par les dernières paroles de M. Mouliéras.

Avec cette entrevue, le chemin était ouvert pour M. Mouliéras ; car depuis ce moment le taleb était disposé à répondre à tous les interrogatoires que son nouvel ami voudrait lui faire subir. Effectivement le jour suivant il revint, et de longues conférences commencèrent, durant lesquelles le taleb Mohammed Attayeb, répondant aux questions de son interlocuteur, le renseignait minutieusement sur tout ce qu'il avait vu dans ses nombreuses et aventureuses excursions.

Le résultat de ces conférences, c'est l'ouvrage que M. Mouliéras a commencé à publier et qui contient, dans sa première partie, la description de la région du Riff ; c'est certainement celle qui est la moins connue et qui nous intéresse le plus. Comme cela est naturel, M. Mouliéras a tâché de contrôler les informations fournies par le taleb avec celles d'autres voyageurs, et il assure qu'elles concordent parfaitement.

Celui qui ne s'est jamais rendu compte de l'effet magique que produit chez un homme le fait d'en rencontrer un autre de nationalité ou de race différente, parlant bien sa propre langue, pourra soupçonner, avec quelque fondement peut-être, que les nouvelles communiquées par le taleb manquent d'une garantie suffisante, et que, en définitive, ne mériteraient d'être tenues pour véridiques et dignes de créance que celles que l'auteur nous indiquerait comme ayant été comprouvées par l'autorité d'autres témoins ; pour ma part, tenant en compte la sensation que dut produire chez un Arabe le fait d'entendre M. Mouliéras lui causer correctement dans ses deux langues, arabe et berbère, j'incline à croire le récit véridique, sinon

dans tous ses détails au moins dans l'ensemble, car il est de fait que le taleb a pu même, sans s'en rendre compte et sans le vouloir, ajouter quelque chose de son crû dans le cours de sa narration.

Ceci posé, entrons dans l'examen de l'ouvrage, dans lequel nous trouvons des idées d'une importance capitale et que doivent méditer attentivement, aussi bien ceux qui croient que l'Espagne a des droits sur le Maroc et qu'elle doit aspirer à l'annexion de ce pays d'une façon ou de l'autre, et aussi ceux, en très petit nombre, qui ne voient pas d'où peut nous venir ce prétendu droit et qui disent même qu'en admettant que celui-ci nous fût reconnu, nous devrions y renoncer généreusement. Ces derniers osent même dire que dans le cas où les puissances européennes, mises d'accord à ce sujet, nous abandonneraient la possession de l'Empire du Maroc, nous devrions les en remercier et ne pas accepter le compromis de mener à bonne fin une entreprise supérieure à nos forces et même à celles de n'importe quelle autre puissance plus expérimentée en matière de colonisation ou de protectorat, quel que soit le nom que l'on veuille donner à la chose.

Avant d'entrer dans la description géographique de la province du Riff, une des dix que comprend l'Empire du Maroc, l'auteur, dans deux introductions ou études préliminaires, la première desquelles porte le titre : *Pourquoi et comment ce livre a été écrit,* expose des idées sur lesquelles il est bon d'attirer l'attention de ceux qui se préoccupent des relations que nous devrions avoir avec le Maroc.

L'auteur affirme que l'Europe ne connaît à peu près rien de l'Empire des Chérifs, et attribue cette ignorance où nous nous trouvons à la méconnaissance de la langue arabe, car la majeure partie des voyageurs, même ceux qui connaissaient cette langue comme Domingo Badia, appelé Ali Bey el Abasi, n'était pas assez au courant de l'arabe vulgaire pour pouvoir se faire entendre sans difficulté et sans exciter le soupçon d'être étranger. Pour pénétrer au Maroc, ajoute l'auteur, et l'explorer jusque dans ses derniers recoins, l'Européen qui voudra s'aventurer à faire ce voyage devra connaître assez bien l'arabe littéraire et parfaitement l'arabe vulgaire.

Ceci n'est en réalité qu'une condition préalable, car il faut de plus qu'il connaisse à fond le Coran et les traditions musulmanes, pour pouvoir mettre ces connaissances à profit dans certains cas compromettants, soit qu'il se propose de se faire passer pour musulman, soit qu'il ne soit pas obligé d'arriver à cette extrémité, s'il voyage sur des points plus accessibles aux Européens ; dans tous les cas, aujourd'hui et de longtemps encore probablement, il ne sera pas possible de pénétrer dans tout le Maroc qu'en se faisant passer pour musulman.

L'auteur affirme que la connaissance de l'arabe suffit pour un tel voyage ; toutefois, pour parvenir dans les régions où domine l'élément berbère, il convient absolument de connaître un des dialectes de cette langue.

Avec ces connaissances, qui ne s'acquièrent pas facilement en quelques années, revêtu du costume d'un pauvre taleb et disposé à toutes sortes de privations et de fatigues, on pourrait entreprendre cette exploration pour son compte. Que la chose soit facile ou non dans sa réalisation, je laisse la réponse à faire à celui qui se sentira disposé à l'entreprendre. Jusqu'à présent, les explorateur sne sont passés, que sur ce que nous pourrions appeler les grandes routes nationales, celles qui conduisent directement aux cités les plus importantes. L'auteur avoue que dès son enfance il a eu deux idées fixes : 1° connaître, dit-il, notre mystérieux voisin ; 2° le faire entrer dans la sphère d'influence de la France.

Par sa connaissance de la langue arabe et berbère, de la religion et de la littérature musulmanes, l'auteur semblait réunir toutes les conditions voulues pour voyager à travers le Maroc ; mais il ne put le faire, nous dit-il, ne comptant pas sur la protection suffisante pour mener à bien cette entreprise, et en vérité, s'il faut en juger par ce qu'il nous dit dans son livre, cette protection lui fut à bon escient refusée, tant il s'agissait d'une entreprise irréalisable, car nous ne croyons pas, somme toute, que l'auteur fût décidé à souffrir toutes les pénalités par lesquelles est passé celui qui, à Oran, se constitua en son mentor.

Ne pouvant donc entreprendre le voyage qu'il se proposait, il dut changer son plan et se contenter de voir l'Empire

du Maroc avec les yeux d'autrui, et il croit ainsi avoir résolu le problème de « Connaître le Maroc et le faire connaître aussi bien ou peut-être mieux qu'en voyageant personnellement, grâce aux renseignements fournis par les Marocains eux-mêmes ou d'autres voyageurs musulmans ».

Nous avons vu comment l'arrivée à Oran du taleb Mohammed Attayeb vint à fournir à l'auteur des renseignements qu'il lui aurait été, il l'avoue lui-même, très difficile ou impossible de se procurer différemment.

En parlan t dans son *Introduction* des races qui peuplent le Maroc, il dit des Berbères que « les Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Espagnols et Turcs n'ont pas eu un moment de repos, devant ces ennemis vaincus, mais toujours menaçants » et il ajoute « la puissance formidable de la France les tient en respect en Algérie, mais que la France vienne à s'affaiblir et elle verra se lever l'étendard de la rébellion, toujours prêt à être arboré, aussi bien par les Berbères que par les Arabes ».

Tous les Français ne souscriront certainement pas à cette affirmation ; nous croyons toutefois qu'il est peu de leurs hommes d'Etat qui soient satisfaits des progrès de l'assimilation de l'élément musulman en Algérie ; chose encore plus grave à noter, et ceci au préjudice de la France, les deux éléments berbère et arabe, qui se sont toujours combattus autrefois, se rapprochent de plus en plus tous les jours, à cause de leur haine commune contre la France. Ce rapprochement confirmerait sans doute le jugement porté par ceux qui croient que la France commit une grave erreur, au début de la conquête, car elle ne sut pas profiter de la rivalité existante et la diriger, en s'en servant pour attirer les Berbères au catholicisme. Je crois que l'auteur ne doit pas être de cet avis, car il dit ailleurs qu'il ne faut pas songer un seul instant à faire changer les indigènes de religion, ni même à les assimiler. Il qualifie cette idée d'utopie généreuse, dans laquelle sont tombés en France, dit-il, des philosophes qui n'ont jamais vu un burnous.

L'auteur, qui à mon avis, a raison de croire que les musulmans sont inassimilables, prétend cependant que si la France

changeait sa politique, elle pourrait se les attirer jusqu'au point de pouvoir ajouter à ses armées 300.000 épées musulmanes de l'Algérie et 1 million de l'Empire du Maroc.

L'auteur propose de laisser aux musulmans leurs idées, leurs croyances, leurs coutumes, leurs lois, leurs costumes traditionnels et séculaires (1), leurs statuts personnels, leurs préjugés et leur foi, car celle-ci seule fait leur félicité en ce monde. Obtenons, ajoute-t-il, leur précieux concours pour trois choses capitales : la guerre, l'agriculture et l'élevage des bestiaux. Effectivement, si avec ce système plus que simple que propose l'auteur et qui se réduit, somme toute, à les traiter avec bonté, avec la plus grande justice et en même temps avec la plus grande fermeté, la France obtenait d'attirer réellement à elle les musulmans de l'Algérie et du Maroc, il est incontestable qu'elle deviendrait la reine du monde, comme le prétend l'auteur ; mais il me semble que nous pouvons encore respirer pour quelques années, au moins de ce côté-là. Ni l'auteur, ni nous, ne verrons probablement cela, et je doute beaucoup même qu'il soit donné, au XXe siècle, de voir son vœu réalisé.

L'auteur, en étudiant l'état actuel du Maroc, et partant de cette supposition que tôt ou tard cette contrée doit subir la domination d'une nation européenne, examine quelles sont les puissances qui ont des intérêts au Maroc ou pour mieux dire qui ont des limites communes, pour en déduire qu'il n'y a que la France et l'Espagne qui peuvent alléguer des droits ; puis écartant ensuite l'Espagne qui n'a pas su, dit-il, s'attirer les sympathies des Marocains, et en nous déniant même jusqu'à l'aptitude d'apprendre l'arabe et le berbère, il en conclut que la France est la nation appelée à introduire au Maroc les lumières de la civilisation, bien qu'il reconnaisse qu'il est une nation insatiable qui prétend s'emparer de Tanger pour pouvoir fermer le détroit de deux côtés ; mais il croit que celle-ci ne prétendra pas s'emparer de l'intérieur du pays, car elle ne se trouve pas être dans les conditions voulues pour battre un million de musulmans qui ne sont pas des Egyptiens indolents.

---

(1) L'auteur de l'article a pris le mot *coutumes* du texte de M. Mouliéras pour *costumes*.

L'auteur assure que les Marocains lui ont dit qu'ils préféreraient la domination de la France à celle de n'importe quelle autre puissance. Je ne doute pas qu'ils lui auront fait des déclarations dans ce sens ; mais, en échange, j'oserais assurer que si la question leur était posée par un Espagnol familiarisé avec eux, la réponse serait la même.

Le patriotisme de l'auteur le porte à produire en faveur du droit de la France sur la frontière du Muluya une raison qui, si elle était admise, nous donnerait droit, à nous, à la domination, non-seulement de l'Empire du Maroc, mais même de l'Algérie et de la Tunisie ; car les Almohades et les Almoravides régnèrent sur ces régions, et nous sommes leurs héritiers en ce qui concerne l'Espagne ; nous devons donc l'être aussi pour les autres contrées qui leur appartiennent. La raison ne paraîtra pas très convaincante à d'aucuns ; si, au contraire, l'Empereur du Maroc avait des forces suffisantes, nous serions plutôt portés à croire que c'est lui qui allèguerait des droits sur tout ce que possédèrent ses ancêtres almoravides, almohades et bénimérins.

L'auteur attribue en grande partie le peu de succès de la politique de la France et des autres nations au Maroc à ce fait que les Consuls et Agents diplomatiques sont obligés de parler par l'intermédiaire d'interprètes pris le plus souvent parmi les gens du pays ou chez les juifs.

Si la France peut attribuer son peu de succès à cette cause, que pourrons-nous dire, nous qui ne nous sommes jamais préoccupés d'avoir des Consuls qui pourraient s'entendre directement avec les autorités marocaines ou avec le Sultan et qui peut être n'avons jamais eu à Tanger un Ministre résident qui ait pensé avant de l'être à étudier la langue et l'histoire de ce peuple ?

Entraîné par le courant anti-sémitique et ayant à parler de l'existence des juifs au Maroc et en Algérie, notre auteur voudrait les voir revenir à l'état d'humiliation dans laquelle ils se trouvaient avant la conquête française, qui est leur situation actuelle au Maroc. Ses idées sur ce point ne diffèrent pas beaucoup de celles de l'auteur de l'Histoire de l'Almagrib Alaksa, qui fut si choqué de l'ingérance du Baron de Rothschild

en faveur de ses frères du Maroc. Si le juif en Algérie est favorisé sur le musulman, c'est que ce dernier ne se décide pas à devenir sujet fançais c'est-à-dire à demander la naturalisation française, chose qu'ils croient haram (contraire à leur religion) ; il n'en est pas de même du juif naturalisé français, lequel par ce fait même entre en jouissance de tous les droits du citoyen français, car il n'y a pas de raison pour qu'on lui refuse des droits qui sont reconnus à tous les autres citoyens.

Si l'Empire du Maroc est si difficile à explorer et par conséquent si peu connu, la province du Riff, soumise seulement de nom au Sultan, dans sa majeure partie, est encore moins connue que le reste, car aucun européen ne peut se vanter de l'avoir traversée. Il est vrai que tout récemment M. Henri Duveyrier a entrepris de le faire sous la protection du chérif d'Ouazan, mais il ne put mener à bonne fin son projet, parce que, suivant l'auteur, il mit de sa part tout ce qui était nécessaire pour le faire échouer, car il voulut voyager habillé à l'européenne, fumant en public en plein ramadam et mangeant devant les indigènes qui observaient un jeûne rigoureux.

Entrant dans l'étude concrète de cette région, qui comprend une superficie de 23,000 kilom., M. Mouliéras assure qu'elle est très peuplée et évalue à 250.000 le nombre d'hommes pouvant porter les armes. Ceci ajouté à la nature du sol, très accidenté, défendu par une côte très hérissée et dangereuse et par ses profondes vallées, explique que les naturels du pays puissent défier les colères du Sultan et les menaces de l'Espagne.

Suivant l'auteur, le Riffain professe une haine implacable pour cette dernière, qui s'est emparé de quelques parcelles de terre de son sol sacré. C'est ainsi que le fait de notre installation à Melilla et aux Peñons de Velez et Alhucemas est considéré par les Berbères comme une menace permanente ; c'est ce qui explique qu'ils observent constamment les faits et gestes des Espagnols, comme s'ils craignaient à tout moment d'être attaqués sans déclaration de guerre ; devant le Peñon de Velez, deux tribus font faire journellement la garde par dix hommes chargés d'épier journellement les moindres mouvements des Espagnols. Pour surveiller ceux d'Alhucemas, qu'ils appellent *Rocher de Necor*, la tribu voisine mobilise tous les mois cent

hommes, lesquels sont fournis tour à tour par les onze fractions dont se compose la tribu des *Beni Waryaguel;* les guerriers passent trente jours au bord de la mer, s'y installant avec leurs familles et leurs tentes à l'abri d'un grand édifice, espèce de caserne à laquelle est attenante une mosquée. Le Rocher de Necor se trouve à une portée de fusil de la garnison berbère de la côte ; il est interdit aux Berbères, d'une façon absolue, de vendre quoi que ce soit aux Espagnols; quant à eux, ils peuvent se rendre sans armes dans la place espagnole et y acheter ce qu'ils veulent.

Sur la terre ferme, il n'y a que les déserteurs et les prisonniers évadés qui préfèrent la vie du Berbère à celle du bagne, qui y mettent le pied; presque tous s'évadent à la nage ou dans les bateaux des indigènes et avec la complicité de ces derniers. Aussitôt qu'ils mettent pied à terre, ils prononcent à grands cris la formule musulmane : *La ilaha illa llah, Mohammed rasul allah* ; et depuis ce moment ils sont considérés comme musulmans, étant bien accueillis par les Riffains qui s'empressent de leur offrir des vêtements et de l'argent; on leur procure un toit et un champ à labourer, et on met même à leur disposition du grain et des semences. Si un de ces renégats veut se marier, les familles les plus puissantes leurs offrent leurs filles, et celle qui est choisie se considère comme très heureuse de se marier avec un néophyte, à l'instruction religieuse duquel elle doit contribuer, et elle s'acquitte généralement de sa mission avec le plus grand zèle, car, d'après l'auteur, parmi les musulmans, l'homme et la femme sont apôtres et propagateurs de leur religion, contrairement à ce que croyent généralement les arabisants, moi du moins ; il se peut que l'influence berbère, en ceci comme en d'autres choses, produise la différence signalée par l'auteur.

Les renégats espagnols admis, non-seulement sans prévention aucune, mais avec une réelle fraternité par les Berbères, peuvent circuler librement et aller où il leur plaît, et beaucoup même arrivent à acquérir une fortune à laquelle ils n'auraient jamais rêvé dans leur pays natal ; comme ils portent le même costume que leurs nouveaux coreligionnaires, ce n'est qu'à leur accent qu'ils se distinguent d'eux et qu'on peut les reconnaître.

Comme il est à supposer que ces transfuges n'ont pas tous perdu l'amour de leur patrie, car au contraire, s'en voyant à jamais séparés, ils l'aiment avec plus de force, ils pourraient devenir un élément pour étendre nos relations commerciales avec les tribus auxquelles ils se trouvent incorporés. Si l'on avait chez nous d'autres plans de propagande politique, on pourrait peut-être songer à les amnistier pour tâcher de se servir de leur coopération. Nous savons qu'il est plusieurs de ces renégats ayant su se créer une situation prépondérante au milieu de leurs nouveaux frères et qui n'ont pas perdu le sentiment d'attachement à leur pays natal.

Comme on peut le supposer, étant données les indications figurant à l'introduction de l'ouvrage, l'auteur nous donne des renseignements très détaillés sur les richesses naturelles du pays, le commerce et même jusque sur la contrebande d'armes, faite principalement par l'Angleterre et l'Espagne. Il n'est pas jusqu'aux ruines d'antiques cités dont l'existence lui a été désignée, qu'il ne mentionne dans son livre, sans pouvoir toutefois nous fixer sur l'origine de ces ruines et des inscriptions et nous dire si elles sont latines ou berbères, puisque ceux qui les ont vues n'ont pas pu lui donner d'indication précise.

Mais de tout ceci, nous ne pouvons pas donner de détails, pas plus que des versions que l'auteur a entendues sur nos dernières guerres de Tetouan et de Melilla ; mais dans tous ces récits vrais ou faux, il y a pas mal de choses à apprendre de notre part, si nous désirons éviter des froissements et des conflits qui seraient le fait d'une sotte imprudence et qui pourraient coûter cher aux deux pays.

Nous espérons que l'auteur publiera la description des autres provinces de l'Empire, et nous sommes certains que de toutes il nous donnera des renseignements nouveaux et inédits que chacun appréciera à sa guise.

Madrid, le 12 février 1897. MICHEL ABAD.

Traduction d'un article signé FRANCISCO CODERA, paru dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, de Madrid, du mois d'avril 1897. M. F. CODERA est connu de l'Europe savante par ses importants travaux sur l'histoire et la civilisation musulmanes de l'Espagne.

DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE DU NORD-OUEST AFRICAIN

2e ARTICLE

Nous avons, dans un précédent article (1), analysé sommairement le premier volume des *Documents sur le Nord-Ouest africain* ; nous avons essayé de montrer le but et l'intérêt de cette belle publication ; nous n'y reviendrons donc pas. Nous nous bornerons à indiquer aujourd'hui le contenu des principaux chapitres du tome II (2), qui traite, comme nous l'avons dit, de la contrée située entre le Teniet-es-Sassi et le Gourara : Sud-Ouest algérien et régions limitrophes, Figuig, Oued Guir, Oued Saoura. De même que précédemment, nous chercherons à faire connaître cet ouvrage, non mis dans le public, surtout par des extraits et des citations étendues.

I

Un intéressant chapitre (3) résume les caractères généraux que présentent, au point de vue de la géographie physique, les régions qui bornent à l'Ouest la province d'Oran : Hauts-Plateaux et Sahara septentrional. Ce chapitre est dû à M. G.-B.-M. Flamand, le professeur de l'Ecole des Sciences d'Alger et l'explorateur saharien bien connu, auquel la Société de Géographie de Paris a récemment accordé une de ses plus hautes récompenses, le prix Duveyrier, pour son beau voyage dans l'Oued Meguiden.

L'auteur débute par quelques considérations générales sur lesquelles nous ne sommes pas entièrement d'accord avec lui. Lorsqu'il dit, par exemple (4), que les Hauts-Plateaux, développés depuis les golfes de Hammamet et de Gabès, traversent en

(1) *Bulletin d'Oran*, 1897, page 243.
(2) *Documents pour servir à l'étude du Nord-Ouest africain*, réunis et rédigés par ordre de M. J. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, par H.-M.-P. de la Martinière et N. Lacroix. Gouvernement général de l'Algérie. (Service des Affaires indigènes), t. II, 1896, gr. 8°, 959 pages.
(3) *Documents*, II, chapitre III, pages 172 et suivantes.
(4) Page 174.

écharpe toute la Tunisie et l'Algérie, M. Flamand reproduit une conception qui, pour être traditionnelle, n'en est pas, croyons-nous, plus exacte. Les Hauts-Plateaux ne sont bien développés et ne forment une zone bien caractérisée que dans les provinces d'Alger, d'Oran et dans la partie du Maroc qui confine à cette dernière (région de l'Oued Charef). Dans la province de Constantine, ils sont atrophiés à partir de la zone où les plissements de l'Atlas saharien se rapprochent du littoral ; on ne les reconnaît plus guère à l'est du Bou-Thaleb et de l'Aurès ; quant aux pays qui bordent les golfes de Hammamet et de Gabès, ils diffèrent profondément des Hauts-Plateaux algériens et ne sauraient en être regardés comme la continuation. Sauf cette légère critique, M. Flamand décrit parfaitement ce Sud-Ouest, qu'il étudie de longue date et dont il connaît tous les détails. Nous ne saurions mieux faire que de l'y prendre pour guide.

Les Hauts-Plateaux, dit-il (1), sont constitués par des alluvions quaternaires et actuelles, produits de l'érosion des masses montagneuses qui les limitent. Les éléments détritiques du quaternaire ancien sont tantôt meubles, tantôt à l'état de poudingues ou de grès ; des couches gypseuses y sont intercalées ; leur épaisseur peut atteindre 300 mètres. La partie supérieure de ces terrains est presque toujours recouverte d'une croûte calcaire englobant des éléments siliceux ; c'est cette carapace qui constitue le sol dur des Hamadas du Sahara, les tables rases des plateaux.

Les plateaux oranais ont une altitude moyenne de 1100 à 1200 mètres ; ils sont creusés dans leur partie médiane et suivant l'axe de leur direction de deux grandes dépressions, les Chotts Chergui et R'arbi. Le Chott R'arbi est composé de deux dépressions secondaires auxquelles on donnait autrefois le nom de Chott des Mehaïa et Chott des Hamian, reliées par des couloirs étroits taillés à pic ; il est entièrement limité sur tout son pourtour par de hautes falaises coupées verticalement ; de place en place s'ouvrent de larges vallées profondément entaillées, au fond desquelles se montrent des lits d'oueds

(1) Page 182.

desséchés, transformés en torrents au moment des crues. Çà et là, des *gara* découpent, dans la plaine même du Chott, d'immenses témoins respectés par les érosions. La majeure partie du R'arbi étant couverte de petites dunes, les sebkhas y ont peu d'étendue ; ce faible développement des fonds limono-salins et gypseux, ainsi que la profondeur générale de l'excavation, sont des caractères qui distinguent nettement ce Chott du Chergui. Les *oglat* sont très nombreux dans le Chott, groupés au fond de cuvettes elliptiques ; l'eau s'y rencontre en moyenne à 4 mètres du niveau du sol.

Le Chott Tigri est placé en dehors de l'axe des Hauts-Plateaux et exceptionnellement par rapport à la loi de dispersion des Chotts ; il occupe une région située à l'extrémité sud-ouest de la longue chaîne du djebel Antar et du djebel Guettar ; sa longueur est de 60 kilomètres, sa largeur de 40. La partie orientale est occupée en grande partie par des dunes ou *nebket*, tandis que les *sebkhas* sont plus développées à l'ouest. Dans sa partie septentrionale, le Tigri est limité par des falaises abruptes d'alluvions, qui rappellent la disposition caractéristique du R'arbi ; au sud et à l'est, il y a des pentes douces, comme celles du Chergui.

Les Hauts-Plateaux oranais, en se prolongeant à l'ouest, constituent la région que les nomades marocains de l'extrême sud ont coutume d'appeler le Dahra (le Nord). C'est, disent MM. de la Martinière et N. Lacroix, empruntant cette description physique à de Foucauld (1), toujours la même vaste étendue à l'aspect désertique, au sol nu, dure sans être pierreuse, aride, sans autre végétation que l'alfa qui la couvre en entier, sans autre eau que celle des rares puits creusés à grands intervalles. Ces steppes, identiques aux plateaux oranais, sont limitées à l'ouest par un mouvement de terrain que de Foucauld appelle le Rekkam et qui n'est pas éloigné de la Moulouïa, au nord par la Gada Debdou et d'autres chaînes, au sud enfin, par une série de bourrelets montagneux qui entourent le Chott Tigri, et paraissent marquer de ce côté l'extrémité du

(1) *Reconnaissance au Maroc*, p. 389, cité dans *Documents*, II, p. 350.

Haut-Atlas marocain (1). Le principal cours d'eau du Dahra est l'oued Charef, qui coule du sud-ouest au nord-est jusqu'à Ras-el-Aïn, puis, changeant de direction à angle droit, va se jeter dans la Moulouïa sous le nom d'oued Za.

M. Flamand complète son étude des plateaux oranais par celle de l'Atlas saharien, tel qu'il se comporte dans la région orano-marocaine (2). Le type orographique général est celui de plaines larges séparées par de longs et étroits reliefs, de crêtes arides d'une constitution très simple, ordinairement parallèles. Tels sont les ridements au sud du Tigri, tels aussi ceux de la région des Ksour. C'est seulement entre Figuig et Aïn-Sefra que les chaînes, plus nombreuses, plus ramifiées, gagnent en altitude et forment un des massifs les plus considérables de l'Atlas saharien (Djebel Seffah, Djebel Beni-Smir, Mir-Djebel, Djebel Mekter).

M. Flamand rappelle les deux aspects caractéristiques, d'ailleurs connus, que présentent ces reliefs montagneux, suivant qu'ils sont constitués par des grès (ordinairement rouges), ou par des assises calcaires.

Les *ksour* sont ordinairement bâtis sur les dépôts alluvionnaires anciens qui forment le remplissage ; les plantations des oasis, subordonnées aux dépôts argilo-sableux, suivent en général, en longs rubans sinueux, les méandres des oueds.

Au-delà de l'arête calcaire aiguë et étroite qui forme, sur une grande longueur, la barrière du désert, les oueds s'élargissent, pendant qu'entre leurs vallées, larges souvent de plusieurs kilomètres, la hamada stérile s'étend jusqu'aux grandes dunes de l'Erg.

II

MM. de la Martinière et N. Lacroix ont étudié, en deux chapitres distincts (3) : 1° les tribus sous la dépendance normale de l'Algérie entre le Teniet-es-Sassi et Figuig ; 2° les tribus

(1) Voir sur ce point P. Schnell, *Das Marokkanische Atlasgebirge*, *Gotha*, *1892*, p. 21. Une traduction française de cet ouvrage doit paraître prochainement dans le *Bulletin de l'Ecole des Lettres d'Alger*.

(2) *Documents*, II, p. 186. Cf. G.-B.-M. Flamand, L'Atlas oranais et les régions limitrophes (*Nouvelles géographiques*, 1892, p. 76).

(3) *Documents*, II, chap. IV et V, pages 193-410.

sous la dépendance du Maroc entre les mêmes limites. Conformément à la méthode suivie dans le précédent volume, les auteurs nous renseignent sur l'habitat de ces nomades, c'est-à-dire sur les limites entre lesquelles ils se meuvent ordinairement ; ils indiquent leurs campements habituels d'hiver et d'été, les palmeraies dont ils sont propriétaires, leurs lieux d'emmagasinage. Ils font l'historique de leurs relations avec nous et de la politique suivie à leur égard.

Les tribus algériennes (1) peuvent se diviser en deux groupes : celui des Hauts-Plateaux, comprenant la grande confédération des Hamian, et celui de la région des Ksour embrassant les tribus des Amour et les petites fractions des Cheurfa et des Oulad Sidi Tadj.

Les Hamian de l'annexe de Méchéria étaient autrefois appelés Hamian R'araba, pour les distinguer des Hamian Cheraga du cercle de Géryville qui comprenaient les Trafi proprement dits, les Oulad Ziad et les Rezaïna ; ils se composent de deux grandes fractions, les Chafaâ et les Djemba.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer, malgré sa longueur, le portait des Hamian, tel que l'a tracé, de main de maître, le général Chanzy (2) : « Le Hamian, écrit le général, est le type du Saharien, excellent cavalier, infatigable, aventurier, pillard, d'une religion facile qui ne va jamais jusqu'au fanatisme, essentiellement insubordonné, supportant difficilement toute action étrangère et n'admettant comme chefs que ceux des siens qui se sont fait une réputation de bravoure et d'audace, qui lui inspirent de la confiance et qui partagent ses vues, ses aventures et ses dangers.....................
C'est une population qu'il faut comprendre pour n'exiger d'elle que ce qui est nécessaire ; qu'il faut contrarier le moins possible dans ses instincts et dans ses habitudes, qu'on ne peut grouper qu'en l'amenant à connaître que c'est dans l'intérêt de sa force et de sa sécurité, et qu'on doit maintenir en la commandant avec vigueur beaucoup plus qu'en l'administrant avec détail ».

Dans l'étude sur les Amour, MM. de la Martinière et N. Lacroix déclarent ne pas partager l'opinion de M. le commandant

(1) *Documents*, II, page 193.
(2) *Id.* II, page 244.

Rinn, d'après lequel les Amour ne constitueraient pas un ethnique et seraient formés d'éléments disparates ; ils paraissent aussi homogènes que la plupart des tribus ayant une origine connue. Il n'y a aucune raison pour mettre en doute le témoignage d'Ibn Khaldoun (1) ; cet historien nous dit qu'Amour ou Omour est le pluriel de Amr (Omr) ; qu'Amour est le nom d'une des tribus de l'invasion hilalienne ; que cette tribu a dispersé ses fractions dans le Zab de Constantine, dans le pâté montagneux auquel elle a donné son nom (Djebel Amour), et qu'elle avait déjà de son temps poussé une partie des siens plus à l'ouest.

Quant aux tribus moins importantes des Cheurfa et des Oulad Sidi Tadj, les premiers sont originaires du Tafilelt et établis dans la région des Ksour depuis un siècle, les seconds sont issus de Sidi Tadj, un des fils de Sidi Cheikh.

Les tribus marocaines (2) qui vivent dans la partie méridionale du Dahra, sont, en allant de l'est à l'ouest, les Beni-Guil, les Oulad Sidi Ali bou Chenafa, les Oulad en Nasseur, les Aït Tserouchen, et différentes fractions maraboutiques presque toutes originaires des Oulad Sidi Cheikh.

Les Beni-Guil sont, de beaucoup, la plus forte de toute ces tribus. Ils comprennent deux grandes fractions : les Beni Goummen (1400 tentes) et les Beni R'omaracen (1300 tentes). Ils sont essentiellement pasteurs ; dans tout le Dahra marocain on ne rencontre aucune agglomération sédentaire, aucun lieu habité d'une manière permanente, entre la kasba de Ras-el-Aïn au nord, les ksour de Figuig et ceux situés sur les affluents de gauche de l'Oued Guir au sud.

III

Notre installation à Aïn-Sefra, à la fin de 1881, nous a amenés brusquement en plein pays des Ksour, et a transformé notre action jadis passagère sur ces régions en une action permanente et directe. Les *Documents* consacrent un chapitre (3)

(1) Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, I, page 57.
(2) *Documents*, II, page 352.
(3) *Documents*, II, chap. VI, pages 410-544.

aux ksour du Sud-Ouest, tant algériens que marocains. Toutes les populations sédentaires qui les habitent, sauf celles d'Aïn-Sefra, sont d'origine berbère et continuent à parler leur langue, le Chelha.

L'oasis de Figuig est l'agglomération la plus considérable que l'on rencontre de Laghouat au Tafilelt, du Tell au Gourara. Située au fond d'une sorte de dépression que dominent des hauteurs généralement peu élevées mais souvent abruptes, comme le Djebel Grouz, elle nourrit de nombreux indigènes, répartis en plusieurs ksour. Aussi nos auteurs ont-ils écrit (1) sur Figuig une étude très nourrie et très renseignée, qui complète le travail du capitaine de Castries (2), auquel elle fait d'ailleurs de nombreux emprunts.

Figuig est, disent MM. de la Martinière et N. Lacroix (3), le véritable centre d'activité de la région Sud-Ouest de l'Algérie, l'entrepôt où tous les nomades de la contrée viennent déposer leurs approvisionnements, le lieu d'asile et de ravitaillement des dissidents, le point de convergence presque forcé de toutes les routes de la contrée. Cette grande importance de Figuig provient de sa situation géographique ; elle se trouve au pied du pâté montagneux des Amour de l'Ouest, dont elle commande les issues ; au débouché de la vallée de l'Oued el Hallouf, au moment où, devenant l'Oued Zousfana, il va tracer la route du Gourara ; en relations faciles avec les régions situées à l'Ouest et au Sud-Ouest, plaine de Tamlelt, pays des Doui Menia, et Tafilelt.

L'anarchie la plus complète règne dans l'oasis ; la lutte est surtout vive entre le ksar de Zenaga, le plus important de l'oasis et celui d'El-Oudarir. La cause principale de ces guerres sahariennes est toujours la possession de l'eau, qui acquiert dans ces régions une valeur incroyable. La kharrouba d'eau (4), c'est-à-dire le droit perpétuel de disposer du tiers de la source deux fois par mois pendant une heure, se vend à Zenaga au

---

(1) *Documents*, II, pages 457 et suivantes.
(2) *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1882, pages 401 et suivantes. On a également beaucoup utilisé un travail dû à M. le capitaine Regnault.
(3) *Documents*, II, page 458.
(4) *Documents*, II, page 595 (d'après le capitaine de Castries).

prix moyen de six cents francs. Le règlement des eaux de Figuig est des plus compliqués. La mesure de la kharrouba s'obtient en faisant flotter dans un bassin un récipient de 1 litre 1/2 dont le fond est percé d'un trou excessivement petit. Quand le récipient est rempli, le seraïf (distributeur d'eau) compte une kharrouba et coupe l'eau.

Une carte des environs de Figuig, une magnifique vue en héliogravure de la plaine précédant Figuig ajoutent encore plus de valeur à cette partie des *Documents*.

IV

MM. de la Martinière et N. Lacroix nous conduisent ensuite au sud et au sud-ouest de Figuig. Là se trouve une région importante par sa situation géographique, par les vallées qui la creusent, par les routes qui la traversent, par les populations qui l'habitent. C'est la vallée de l'Oued Zousfana et de l'Oued Guir, puis de l'Oued Saoura qui les continue (1). Une belle carte (2), qui s'étend de Figuig à la zaouïa de Kersaz, rectifie et complète sur plus d'un point le 1/800.000e du Service géographique de l'armée.

L'Oued Zousfana (3) se forme par la réunion à Nakhelat ben Brahim de l'Oued el Aouedj qui vient de Zoubia, et de l'Oued el Hallouf qui, sous différents noms, contourne l'oasis de Figuig. Il se dirige au sud-ouest, sans recevoir d'affluent remarquable, jusqu'à Igli.

L'Oued Guir (4) roule en hiver une quantité d'eau considérable. En été, quelques trous pleins d'eau ou *oglat* se conservent dans son lit, sous lequel on trouve de l'eau potable à faible profondeur. Enfin, sur les rives, et à peu de distance, on trouve des groupes de puits. Son affluent le plus considérable est l'Oued bou Dib, qui draine toutes les eaux de la région située à l'ouest du Djebel Bechar. Les Bahariat étaient autrefois un vaste marais qui a été desséché. De nombreuses seguias ont conduit dans la plaine de Khechaab ses eaux destinées à l'arrosage des cultures.

---

(1) *Documents*, II, chap. VII et VIII, pages 544-749.
(2) *Id*, II, pl. IV, page 545.
(3) *Id.* II, page 545.
(4) *Id.* II, page 552.

A l'ouest de la vallée de l'Oued Guir et de ses affluents, s'étend une hamada large de 100 kilomètres environ.

L'Oued Saoura (1) est formé par la réunion à Taourta, à 1 kilomètre nord-est d'Igli, de l'Oued Zousfana et de l'Oued Guir. Il court au sud-est, à travers une vallée large de 1 à 3 kilomètres, limité à l'ouest par la Hamada, à l'est par l'Erg. La couche aquifère se trouve dans son lit, à une faible profondeur. En hiver, après les pluies, c'est un torrent impétueux qui cause souvent de grands ravages. La vallée fertile est la voie la plus directe vers le Gourara.

Dans la région de l'Oued Zousfana et de l'Oued Guir, les populations nomades (2) sont les Oulad Djerir et les Doui-Menia. Les Oulad Djerir, descendant d'une fraction des Hamian, sont établis au nord-est ; ils sont toujours alliés des Doui-Menia. Ces derniers forment une grande confédération qui occupe toute la vallée de l'Oued Guir et étend ses campements à l'ouest jusqu'au Tafilelt. Elle comprend 5 tribus et peut mettre sous les armes 5000 fantassins et 1500 cavaliers. Les Doui Menia seraient venus de l'Oued Sous, d'après une tradition que rapporte le général de Colomb (3) ; en tous cas, les éléments arabes paraissent y dominer. En hiver et en été, ils habitent la plaine de Khechaab, où ils ont leurs cultures, leurs silos, et des cabanes en pisé qui leur servent de magasins ; au printemps, ils se dispersent pour chercher des pâturages ; en automne, ils vont récolter leurs dattes au Tafilelt.

Les populations sédentaires de cette même région comprennent les ksour qui se trouvent sur les affluents de l'Oued Guir ou à proximité, comme Ouakda, Bechar et Kenadsa, et ceux du bas Zousfana, connus sous le nom de Beni Goumi. Ce sont en général des Berbères, la plupart khammès des nomades. Aux Beni Goumi, on rencontre de nombreux *harratin*, sur l'origine desquels, comme on le sait, la discussion n'est pas close.

Dans l'Oued Saoura se rencontrent trois groupes de popu-

(1) *Documents*, II, page 696 Cette notation, qui est d'ailleurs celle que donne Rohlfs, doit, paraît-il, être décidément préférée au nom d'Oued Messaoura, parfois employé, notamment par M. C. Sabatier

(2) *Documents*, II, page 575.

(3) Notice sur les oasis du Sahara (*Revue Algérienne et Col.*, 1860)

lations (1). Ce sont : 1° Les Renanema, venus du Sous d'après une tradition locale, et qui paraissent être d'origine arabe ; ils sont devenus sédentaires et ne se servent plus de la tente ; ce sont des pillards renommés et des voleurs illustres ; 2° Les habitants, d'origine berbère, qu'on rencontre dans les ksour les plus importants de la région : Igli (2), Beni Abbès, Agdal, Beni Ikhlef, Timmoudi. Ces ksour sont tous sur la rive gauche de l'oued ; 3° Les familles maraboutiques, dont la plus considérable est celle de Kersaz. Ce ksar est, dit Rohlfs, la capitale de l'Oued Saoura, non-seulement à cause du nombre de ses habitants, mais aussi à cause de la grande influence du chef de la zaouïa.

L'ordre religieux des Kersazia, dérivé des Chadelia et fondé vers la fin du XVIe siècle, protège les ksouriens, c'est-à-dire le faible et l'humble contre le nomade.

V

Le tome II des *Documents* se termine par une belle monographie des Oulad Sidi Cheikh, de leur origine, de leur histoire et de leur rôle politique, si grand non-seulement dans tout le Sud-Oranais, mais bien au-delà, jusqu'à El-Goléa et au Touat. Le chapitre de MM. de la Martinière et N. Lacroix (3) vient compléter les études antérieures de Trumelet, de Gourgeot, du capitaine Guénard, etc. (4).

On sait que la famille fut fondée par Sidi Abd el Kader, dit Sidi Cheikh (1541-1630), qui s'établit à la zaouïa d'El-Abiod ; qu'au XVIIe siècle, les Sidi Cheikh se divisèrent en deux groupes ou sofs irréconciliables : les Cheraga et les R'araba. On connaît aussi les principaux faits de leur histoire sous la domination française : la fidélité et le dévouement que Si Hamza montra à la France jusqu'à sa mort, survenue en 1861 ; la révolte de ses fils en 1864 et la prolongation de cette révolte pendant plus de 16 ans ; la soumission successive des divers membres de la famille, à partir de 1883.

(1) *Documents*, II, page 704.
(2) V. les renseignements sur Igli, le plan du ksar et de ses environs, pages 709 et suivantes.
(3) *Documents*. II, chap. IX, pages 758-928.
(4) Cette dernière parue dans le *Bulletin d'Oran*, 1882.

Les Ouled Sidi Cheikh sont les chefs de l'ordre religieux des Cheikhia, auquel appartiennent une très grande partie des populations du Sud-Ouest. La longue durée de leur insurrection s'explique, dit M. Jules Cambon (1), par le dévouement des populations à leurs chefs religieux, par la nature du pays, par les difficultés des communications, par les événements de 1870, par l'existence pour les insurgés de points d'appui et d'asile au-delà et en dehors du rayon de notre influence. — « Il est peu d'histoire, ajoute avec raison M. Cambon, qui soit plus significative que celle des Oulad Sidi Cheikh, pour qui veut étudier l'action d'une aristocratie à la fois religieuse et guerrière au milieu de populations énergiques et soumises à leurs antiques traditions ».

« En somme, concluent MM. de la Martinière et N. Lacroix (2), les Oulad Sidi Cheikh représentent une force dans le Sud-Algérien, puissance atténuée, il est vrai, mais non négligeable. A nous de l'utiliser au mieux de nos intérêts » (3).

Il faut, de ce dernier chapitre, rapprocher celui qui est consacré à raconter l'histoire de l'occupation du Sud-Oranais (4) et qui renferme un aperçu de l'état économique de cette partie du Sahara Il y a sûrement peu de chose à attendre de l'Extrême-Sud (5), par suite de la faible densité des populations, des conditions de la vie nomade et de l'infériorité du pays. Néanmoins, il est déplorable que nous n'importions rien là-bas, sauf des marchandises fabriquées ou produites par nos indigènes ; que la caravane des Rezaïna, par exemple (6), chargée de denrées diverses atteignant une valeur de 62,000 francs, ait emporté un seul produit de l'industrie française (des bougies de Marseille), pour une valeur de... 96 fr. Figuig, à 113 kilomètres d'Aïn-Sefra, est alimenté par Melila. Tout le mouvement commercial s'effectue parallèlement à

(1) Tome II, préface, page XI.
(2) Page 928.
(3) Cette politique paraît avoir déjà porté quelques fruits, s'il est vrai, comme on l'annonce, que l'apparition de Si Hamza ben Kaddour au Gourara a suffi pour en chasser le Pacha marocain envoyé à Timimoun par le Sultan (V. *Bulletin de l'Afrique Française*, 1897, page 307).
(4) *Documents*, II, chap. II, pages 73-171.
(5) Page 166.
(6) Page 169.

notre colonie. Les marchés francs récemment créés donneront-ils ce qu'on en attend ? On voudrait l'espérer. Il faut, en tout cas, « utiliser les influences religieuses dont nous disposons (1), couvrir ces régions d'un vaste réseau d'agences d'informations et de propagande commerciale » ; commanditer les indigènes, soldats ou marchands, agir par leur intermédiaire pour notre profit aussi bien que pour le leur, telle est la méthode qui paraît s'imposer de plus en plus.

C'est aussi cette politique qu'indiquait M. Jules Cambon dans la préface de ce volume : « Au-delà des oasis sahariennes, écrivait-il (2), s'ouvrent les contrées désertiques qui s'étendent jusqu'au Soudan et que sillonnent incessamment les caravanes et les rezzous des Touareg. De poursuivre ces nomades au travers de ces immensités, on n'y saurait songer ; mais si l'on a souvent comparé le désert à une mer intérieure, et ces caravanes et ces rezzous à des navires qui la traversent, tantôt honnêtes marchands et tantôt corsaires, on peut dire qu'il suffit de tenir les ports de cette mer pour en être le maître, et que ce qui a été commencé à Tombouctou doit être achevé à Insalah ».

Qu'on agisse à Insalah, ou à Figuig, ou au Touat, ou sur tous ces points à la fois, l'arrêt de notre politique saharienne n'a que trop duré, et le prestige de notre autorité n'est que trop compromis. On n'a pas oublié comment, en 1893, une colonne fut organisée pour l'expédition dite du Touat, puis contremandée. C'était une mesure de simple police, qui n'aurait problablement eu ni les inconvénients que lui attribuaient ses adversaires, ni les avantages qu'en attendaient ses partisans. Seulement, comme toutes les mesures de police, celle-là aurait gagné à être prise en temps utile, c'est-à-dire il y a plus de dix ans. Il y a, dans ces régions, quelques centaines de pillards qui se moquent de nous ; en annonçant si souvent que nous allions les punir et en restant l'arme au pied, nous nous sommes rendus, avouons-le, passablement ridicules, et non pas seulement aux yeux des Sahariens.

Nous en avons assez dit pour faire voir quelle œuvre remarquable, et qui fera époque à tous égards, est celle accomplie

(1) *Documents*, II, page 157.
(2) *Documents*, II, préface, page XIII.

par MM. de la Martinière et N. Lacroix. Le prochain volume des *Documents* sera, nous annonce-t-on (1), consacré à l'étude géographique et politique des oasis sahariennes qui forment le Gourara, le Touat et le Tidikelt. Nous espérons être assez heureux pour en entretenir encore nos collègues de la Société de Géographie d'Oran, dont le *Bulletin* renferme tant de contributions importantes à la géographie de ces régions, et qui ont tant fait pour y intéresser le public.

AUGUSTIN BERNARD.

(1) Préface, page VII.

INSCRIPTIONS INÉDITES DE LA MAURÉTANIE CÉSARIENNE

Alamiliaria (Bénian)

J'ai publié dans les derniers numéros du *Bulletin* des documents qui ne laissent aucun doute sur l'identification des ruines de Bénian avec l'antique *Alamiliaria,* siège d'un évêché, *Alamiliarensis episcopatus,* mentionné dans l'*Africa Christiana,* de Morcelli (1). Ces documents, découverts à Benian, sont :

1° Une inscription portant l'ethnique *Alamiliaria* (2) ;

2° Les épitaphes de deux cavaliers de l'*Ala Miliaria* (3) ;

3° Celles de deux évêques (4).

Les ruines d'*Alamiliaria* sont situées sur la rive droite de l'oued Taria, à 14 kilomètres, à l'est du village de ce nom, à 35 kilomètres S.-E. de Mascara et à quelques milles au nord de la *Praetentura,* ligne de surveillance et de défense du sud de la province d'Afrique, dont deux forteresses, en Maurétanie Césarienne, *Numerus Syrorum* (Marnia) et *Cohors Breucorum* (Tagremaret), empruntaient également leur nom à leur garnison.

L'enceinte de la ville est très apparente. Elle mesurait 240 mètres de côté. On y pénétrait par deux portes défendues par des tours en pierres de taille et situées l'une à l'est, l'autre au sud.

A l'intérieur, on remarque des restes de constructions, des alignements de rues et les ruines de deux édifices construits en pierres de taille. L'un de ces édifices est une église ou plutôt une chapelle. Elle est située près du front Est, dont elle n'est éloignée que de quelques mètres. On reconnaît parfaitement l'abside formant un arc de cercle de deux mètres environ et regardant le mur d'enceinte. L'axe de la chapelle est dirigé de l'est à l'ouest. Des fouilles faites par des Marocains, chercheurs de trésors, ont mis à découvert, en outre de l'abside et d'une

---

(1) Tome 1er, page 73.
(2) *Bulletin d'Oran,* année 1896, page 374, inscription n° 1233.
(3) Id. id. page 373, id n° 1232.
(4) Id. id. pages 115 et 375. Insc. nos 1226 et 1234.

partie du chœur, l'entrée d'une crypte, dans laquelle on descendait par des escaliers. Sur une pierre formant un côté de la porte de cette crypte, qui a été construite avec des matériaux provenant des cimetières voisins, M. Rouziès, instituteur à Tizi, a relevé l'inscription suivante :

N° 1239.

D· M· S·
MMANTONIAVIXITANNISXXVIIVLIVS
ACILVSIMSLOP?CONIVGIMERENTIPO
SVIT / / / NELIAMAVRAVANXIPFF · C
AELIVSAVITANNVSV
ANNISIII.

D(is) M(anibus) S(acrum). M(e)m(oria). Antonia vixit annis XXVI. Julius Acilus ? Imslop ? conjugi merenti posuit. [Cor]-nelia Maura v(ixit) an(nis) XI. P(ater) f(iliae) f(aciendum) c(uravit). Aelius Avitannus v(ixit) annis III.

Cette inscription, qui est surmontée des bustes des trois défunts, est renversée et engagée dans la maçonnerie, où elle a été employée comme une pierre quelconque.

C'est dans la même crypte et sur une pierre formant le pendant de la précédente qu'ont été relevées par M. Rouziès les épitaphes de *Furnius* et de *Salustius Martialis*, cavaliers de l'*Ala Miliaria* (Bulletin année 1896, p. 372). Cette inscription, comme celle publiée ci-dessus, est également engagée dans la maçonnerie et renversée.

Sur la face droite de l'édifice on remarque des substructions qui doivent être celles d'une sacristie.

Le sol de la chapelle était recouvert d'un pavement en mosaïque ; M. Rouziès en a recueilli un fragment qu'il a envoyé au musée d'Oran. On a trouvé aussi dans les décombres des débris de chapiteaux, de bases et de fûts provenant des colonnes qui décoraient cette petite église.

L'autre édifice, situé à côté de la chapelle, ne mesure pas moins de 35 mètres de côté. Les Marocains y ont mis au jour des pans de murs, des piliers et une porte sur le linteau de laquelle est gravée l'inscription n° 9742 du *Corpus inscriptionum latinarum* (tome VIII).

Un déblaiement complet des deux édifices mettrait certainement à découvert des choses intéressantes. J'évalue à six cents francs la dépense qui en résulterait. Si M. le Ministre de l'Instruction publique voulait bien mettre cette somme à la disposition de notre Société, nous nous chargerions volontiers de la direction des travaux, qui pourraient être exécutés au mois de mai prochain.

A 500 mètres au S.-O. de la ville, on remarque le reste d'un assez beau tombeau, dont je donne ici la photogravure. Il mesure un peu plus de 5 mètres de côté.

L'avenue qui existait entre ce tombeau et la ville était bordée à droite et à gauche de monuments funéraires, dont les pierres de taille et les moellons gisent aujourd hui pêle-mêle sur le sol.

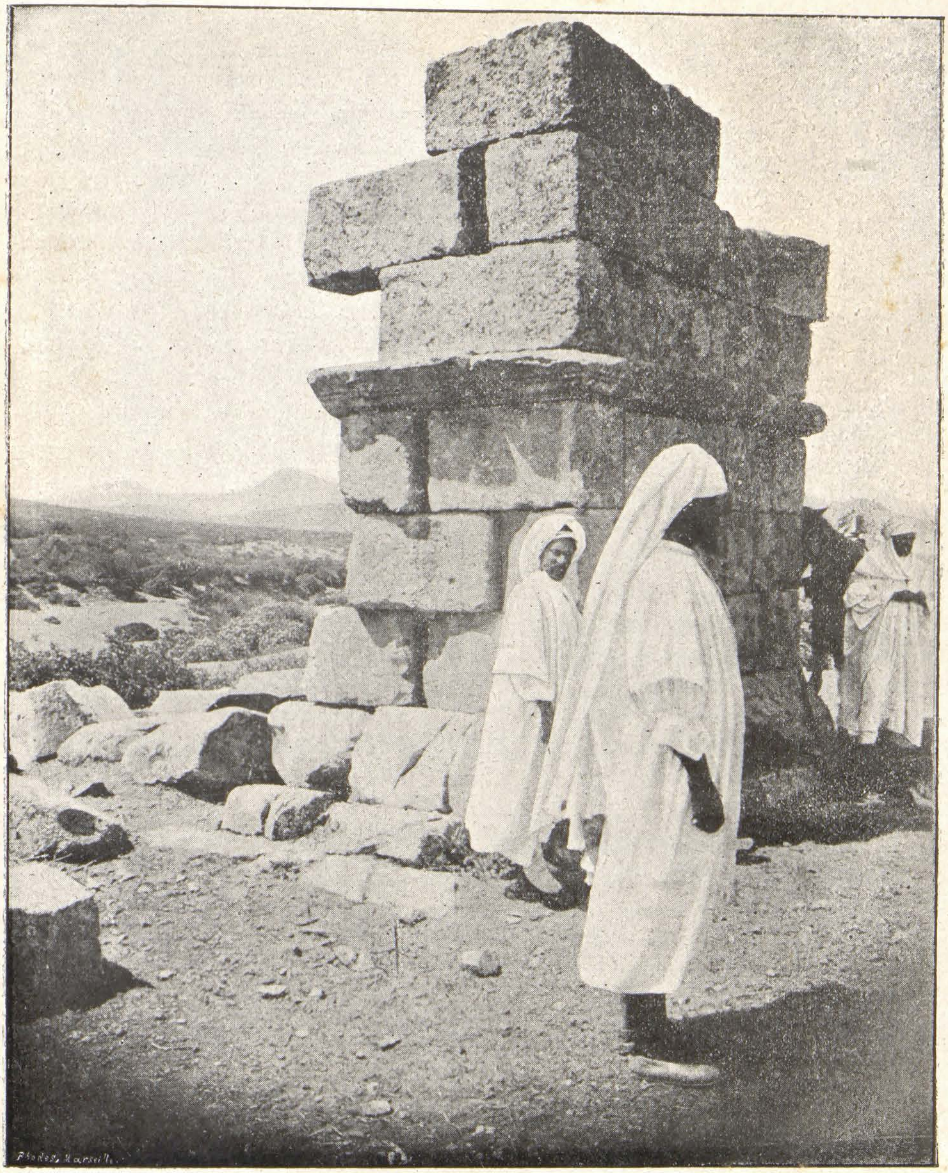
J'ai visité les ruines d'*Alamiliaria* le 27 juin dernier, en compagnie de M. le docteur Piot, médecin de colonisation, et de M. Neuven, adjoint spécial de l'Oued Taria. Qu'il me soit permis de les remercier ici de la gracieuse hospitalité qu'ils m'ont offerte et du précieux concours qu'ils ont bien voulu me prêter. C'est à M. Piot que je dois la photographie du tombeau romain reproduite ici.

Regiae (Arbal)

N° 1240. — EPITAPHE d'*Aufidius Pequarius* et de *Secundus*.— Calcaire dur. — H. $0^{m}56$; L. $0^{m}64$; E. $0^{m}29$; H. des lettres $0^{m}04$.

Δ M S AVFIΔIO PEQVARI
O ET SECVNΔO QVI VIX
ERVNT P M N̄ AVFIΔIV
S BASSVRIVS ET AVREL
IA MRITA EIIVS MEMO (*sic*)
RATIONE FECERVNT P
CCCXXXIII

D(is) M(anibus) S(acrum). Aufidio Pequario et Secundo, qui vixerunt p(lus) m(inus) an(nis). Aufidius Bassurius et Aurelia



TOMBEAU ROMAIN A BÉNIAN

marita ejus memoratione(m) fecerunt. P(rovinciae) CCCXXXIII. (de J.-C. 372).

Le cognomen *Bassurius* est nouveau ; de même, la formule *memoratione(m)* pour *commemorationem*.

N° 1241. — Epitaphe de *Germanius Rogatus*, relevée par M. Vacher, instituteur à Aïn-Temouchent, sur une pierre exhumée le 7 juillet dernier, dans les ruines d'*Albulae* et mesurant : H. 0m53 ; L. 0m42 ; E. 0m24.

D M S
GEMINIVS
ROGATVS
VIX ANNIS
XXXV ÆML
MAXIM MR
M O

D(is) M(anibus) S(acrum). Geminius Rogatus vix(it) annis XXXV. Aemil(ia) Maxima mar(ita) ma(rito) o(ptimo).

Aquae Sirenses (Hammam-bou-Hanifia)

N° 1242. — Epitaphe de *Nonius Sattaka*, relevée par M. Rouziès, instituteur à Tizi, sur un cippe de 1m50 de haut.

D M S
NONIVSSAT
AKAVIX
ITANNIS
CENTVM

Le cognomen *Sattaka* du *centenaire* Nonius appartient à l'onomastique indigène.

Dublineau (Oued-el-Hammam)

M. le curé de Dublineau m'ayant fait connaître que deux documents épigraphiques avaient été découverts dans les ruines de l'*Oppidum* sur lesquelles est édifiée cette localité, je m'y suis rendu le 29 juin dernier. Malheureusement, je suis arrivé trop tard : les deux pierres venaient d'être converties en caillasse pour l'empierrement d'un chemin. Pourquoi donc l'autorité n'intervient-elle pas pour mettre un terme à ces actes de vandalisme qui se renouvellent chaque jour ? La loi du 30 mars 1887 lui impose cependant l'obligation de faire respecter les objets antiques et les monuments épigraphiques et surtout d'empêcher qu'ils ne disparaissent avant d'avoir été reconnus. Rappelons ici que ces objets et documents appartiennent à l'Etat, et que ceux qui en disposent sans autorisation s'exposent à être poursuivis conformément à la loi.

Les seules inscriptions qu'il m'ait été donné de relever à Dublineau, sont les suivantes, gravées sur des fragments de dalles, conservés au presbytère :

N° 1243. — . . . .

S / / / T I B I S
/ / / / / P A T R I
F E C E R V N T
A N P C C C ˥ I I I (de J. C. 348)

N° 1244. — . . . .

T I / / / S O / / / /
/ / / / / / V I X I T
A N ⅬXXII
Δ E C E S S I T V
I Δ V S I V N Λ' P
C C C ⅬXX E T V (de J. C. 414).

L. DEMAEGHT.

CATALOGUE RAISONNÉ
DU MUSÉE DE LA VILLE D'ORAN
(Suite)

774. GAL. VAL. MAXIMIANVS NOB. CAE. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. CONCORDIA MILITVM. Galère en habit militaire debout à droite, tenant de la main gauche un sceptre court et soutenant, ainsi que Jupiter nu qui a le manteau sur l'épaule gauche et tient un sceptre, un globe surmonté d'une Victoire.
Pr. Inkermann. P. B.

775. MAXIMIANVS NOB. CAES. Sa tête laurée à droite. — Rv. GENIO POPVLI ROMANI. — Génie coiffé du *modius* debout à gauche, à demi-nu, tenant une patère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. Dans le champ B F. M. B.

776. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Rv. Même légende. Génie tourelé, debout à gauche, à demi-nu, tenant une patère et une corne d'abondance. M. B.

777. MAXIMIANVS NOB. CAES. Son buste lauré et cuirassé à droite.— Rv. Même légende. Génie coiffé du *modius*, à demi-nu, debout à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance ; à ses pieds, un autel en forme de candélabre. M. B.

778. Même légende. Sa tête laurée à droite. — Rv. SAC. MON. VRB. AVGG. ET CAESS. NN. La Monnaie debout à gauche, tenant une balance de la main droite et une corne d'abondance de la gauche. M. B.

779. Même légende et même tête. — Rv. SACRA MON. VRB. AVGG. ET CAESS. NN. Même type ; à l'exergue Q. M. B.

780. La même médaille. Une étoile dans le champ à droite ; à l'exergue RQ. M. B.

781. GAL. VAL. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. VOT. X EK dans une couronne de laurier. P. B.

782. La même médaille.

783. MAXIMIANVS NOB. CAES. Son buste radié et drapé à droite. — Rv. VOT. XX. Θ dans une couronne de laurier. P. B.

VALÉRIE

(Galeria Valeria)

Valérie, fille de Dioclétien et de Prisca, épousa, en 292, Galère Maximien, qui avait répudié sa première femme. Elle avait embrassé la religion chrétienne en même temps que sa mère, mais elles apostasièrent toutes deux lors de la publication de l'édit de persécution de Dioclétien, en 303.

Galère, en mourant, la recommanda à Licinius, mais celui-ci, bien loin de lui accorder sa protection, la persécuta au point qu'elle dut se réfugier avec sa mère Prisca auprès de Maximin Daza. Cet Auguste voulut l'épouser. Sur son refus, il la relégua, ainsi que sa mère, dans les déserts de la Syrie (311) et ne voulut pas la renvoyer à son père Dioclétien, malgré les pressantes instances de ce dernier.

En 313, à la mort de Maximin Daza, Valérie et sa mère prirent la fuite et se réfugièrent secrètement en Grèce, mais découvertes à Thessalonique, elles furent exécutées sur l'ordre de Licinius (août 314).

784 GAL. VALERIA AVG. Son buste à droite, avec des perles dans les cheveux et la queue tombante. — Rv. VENERI VICTRICI CMN (en monogramme). Venus debout à gauche, tenant une pomme de la main droite et soulevant son voile de la gauche. M. B.

SÉVÈRE II

(Flavius Valerius Severus)

305 — 307

Flavius Sévère naquit en Illyrie, d'une famille obscure. Le 1er mai 305, lors de l'abdication de Dioclétien et de Maximien Hercule, Constance Chlore, devenu Auguste, le nomma César avec la puissance tribunice, et lui confia le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique. L'année suivante, le 25 juillet, il fut élevé par Galère Maximien au rang d'Auguste.

Au début de l'année 307, il marcha contre Maxence, qui s'était fait proclamer empereur à Rome, mais abandonné de son armée, composée d'anciens soldats de Maximien Hercule, il s'enfuit à Ravenne, où ce dernier vint l'assiéger et le força de se rendre. Deux mois plus tard, il fut mis à mort, sur l'ordre de Maxence, à *Tres tabernae*, où il avait été exilé (avril 307).

Il n'est fait, sur ses monnaies, aucune mention de ses puissances tribunices.

785. FL. VAL. SEVERVS NOB. C. (*Flavius Valerius Severus nobilis Caesar*). Son buste lauré et cuirassé à droite. — Rv. GENIO POPVLI ROMANI. Génie tourelé à demi-nu, debout à gauche, tenant une patère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche ; à gauche, un autel en forme de candélabre ; dans le champ une étoile ; à l'exergue PLC. M. B.

786. La même médaille.

MAXIMIN II DAZA

(*Caius Galerius Valerius Maximinus*)

305 — 314

Maximin Daza, fils d'un berger, naquit en Thrace. Il était neveu de Galère Maximien, qui, le 1er mai 305, lors de l'abdication de Dioclétien et de Maximien, le fit nommer *César* et lui confia le gouvernement de la Syrie et de l'Egypte.

En 307, après la mort de Sévère II, il reçut, ainsi que Constantin, le titre de *fils des Augustes*.

L'année suivante, il se fit proclamer empereur par son armée. Il y eut alors *six Augustes* en même temps.

En 311, son oncle Galère étant mort, il envahit la Bithynie, qu'il ajouta à ses États. Nous avons vu, dans une notice précédente, que, cette même année, il voulut épouser Valeria, la veuve de son oncle et fille de Dioclétien, quis 'était réfugiée auprès de lui, et que, sur son refus, il la relégua, ainsi que sa mère Prisca, dans les déserts de Syrie.

En 312, il fit la guerre aux Arméniens. En 313, s'étant brouillé avec Licinius, il se mit en marche pour le combattre. Il traversa la Bithynie, franchit le Bosphore, prit Bysance, après un siège de onze jours, puis Héraclée et arriva devant Andrinople, où l'attendait Licinius. Il fut vaincu dans la bataille qui s'engagea entre eux, à Tzirallum, près de cette ville le 30 avril, s'enfuit et arriva le lendemain à Nicomédie, après avoir fait 60 lieues en 24 heures

Poursuivi par Licinius, il chercha à se fortifier dans les défilés du Taurus, mais il ne put s'y maintenir et dut reculer jusqu'à Tarse, où, se voyant enveloppé de toutes parts par les troupes de son adversaire, il se donna la mort en s'empoisonnant (août 313).

Maximin Daza était avare, cruel et fort adonné au vin. Il persécuta cruellement les Chrétiens de 306 à 311

Ses monnaies ne portent aucune mention de ses puissances tribunices.

787. IMP. C. GAL. VAL. MAXIMINVS P. F. AVG. Sa tête laurée à droite. — Rv. GENIO AVGVSTI. Génie debout à gauche, à demi-nu, coiffé du *modius*, tenant la tête de Sérapis de la main droite et une corne d'abondance de la gauche ; à gauche, une palme ; dans le champ, N. S. ; à l'exergue ALH. P. B.

788. MAXIMINVS NOB. CAES. Sa tête laurée à droite. — Rv. SAC. MON. VRB. AVGG. ET CAES. NN. (*Sacra moneta urbis Augustorum duorum et Caesarum duorum nostrorum*). La Monnaie debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance. Dans le champ à gauche, une étoile. M. B.

789. IMP. MAXIMINVS P. F. AVG. Son buste lauré à droite. — Rv. S. P. Q. R. OPTIMO PRIN. (*Senatus populusque romani optimo principi*). Aigle légionnaire entre deux enseignes militaires surmontées l'une d'une main et l'autre d'une couronne. M. B.

MAXENCE

(*Marcus Aurelius Valerius Maxentius*)

306-312

Maxence était fils de Maximien Hercule et d'Eutropie. A la mort de Constance Chlore, il se fit proclamer empereur à Rome, où les exactions fiscales des agents de Galère avaient provoqué du mécontentement (27 octobre 306).

Ses six années de règne furent remplies par les luttes qu'il eut à soutenir contre Galère, Sévère et Constantin, qui le considéraient comme tyran.

Sévère, qui l'attaqua le premier, fut trahi par ses soldats et dut se réfugier à Ravenne, où, assiégé par Maximien Hercule, redeve-

nu Auguste, il fut fait prisonnier puis mis à mort. Galère, à son tour, se mit en marche contre lui et descendit en Italie, mais abandonné par son armée, il ne put arriver jusqu'à Rome (avril 307).

Cette même année, Maxence se brouilla avec son père Maximien, qui, deux fois, chercha à le détrôner. Chassé de Rome, celui-ci se réfugia en Gaule, où il conspira contre son gendre Constantin et fut contraint de se tuer (janvier 310). Un mois plus tard, Galère, frappé d'une terrible maladie, mourait à son tour (février 310), laissant l'Orient à Licinius et à Maximin Daza.

L'année suivante, Maxence eut à combattre l'usurpateur Alexandre, qui s'était emparé du souverain pouvoir en Afrique. Il envoya contre lui Rufius Volusianus, qui le vainquit et le fit mettre à mort.

Enfin, à la fin de cette même année 311, les hostilités éclatèrent entre Constantin et Maxence, qui se partageaient l'Occident. Celui-ci, sous prétexte de venger la mort de son père Maximien, provoqua son rival en faisant abattre ses statues à Rome et en envahissant la Rétie. Constantin, ainsi menacé, franchit les Alpes, prit Suse, puis Turin, battit à Brescia et à Verone Ruricius Pompeianus, préfet du Prétoire, et s'avança vers Rome par la voie Flaminienne. Maxence se porta à sa rencontre, mais vaincu à un mille de la ville. il se retirait lorsque, en passant sur le pont Milvius, qui se rompit sous le poids des soldats, il se noya dans le Tibre (27 octobre 312).

Maxence fut consul quatre fois :

COS.	en 308	COS. III.........	en 310
COS. II.........	en 309	COS. IIII............	en 312

Il n'est fait aucune mention de ses puissances tribunices sur ses monnaies.

790. IMP. C. MAXENTIVS P. F. AVG. Tête de Maxence laurée à droite. — Rv. AETERNITAS AVG. N. Castor et Pollux nus, debout en face l'un de l'autre, le manteau sur l'épaule, armés chacun d'un sceptre et tenant leurs chevaux par le frein ; sur leurs têtes, deux étoiles.
M. B.

791. La même médaille.

792. Même tête et même légende. — Rv. Même type. Entre les Dioscures, la Louve allaitant Romulus et Romus.
M. B.

793. La même médaille.

794. Même tête et même légende. — Rv. CONSERV. VRB. SVAE. Rome assise de face dans un temple à six colonnes et regardant à gauche ; elle tient un globe et un sceptre ; à côté d'elle un bouclier. M. B.

795. La même médaille.

796. IMP. C. MAXENTIVS P. F. AVG. Tête de Maxence laurée à droite. — Rv. FIDES MILITVM AVG. N. La Foi debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. A l'exergue NOSTS. M. B.

LICINIUS PÈRE

(Flavius Valerius Licinianus Licinius)

307 — 323

Licinius, fils d'un paysan, naquit vers l'an 263 de J.-C. en Dacie. Il entra dans l'armée comme simple soldat et dut à son courage, et plus encore à la protection de son compatriote l'empereur Galère Maximien, un rapide avancement. Celui-ci, à la mort de Flavius Sévère, le proclama Auguste et lui donna en partage les deux Pannonies et la Rhétie (11 novembre 307).

En 313, Licinius fit alliance avec Constantin et épousa sa sœur Constantia. Le mariage eut lieu à Milan. La même année, Maximin Daza lui déclara la guerre, fut vaincu et mis à mort, comme je l'ai dit dans la notice qui le concerne. L'empire n'eut plus alors que deux maîtres, Licinius en Orient et Constantin en Occident. Ils ne vécurent pas longtemps en paix. En 314, Licinius fomenta une conspiration contre Constantin et fit abattre les statues de ce dernier à Emone.

Constantin marcha contre lui et le battit à Cibales, en Pannonie (8 octobre). Licinius s'enfuit à Sirmium, en Thrace, puis nomma César et associa à l'empire un de ses généraux Valens. Constantin le poursuivit, lui livra une bataille indécise à Mardie et conclut la paix avec lui à la condition que Valens serait déposé et renoncerait au titre de César. Licinius dépassa les clauses de ce traité, car il fit tuer Valens.

En 317, Licinius et Constantin firent Césars, à Sirmium, Crispus et Constantin le Jeune, fils de Constantin, et Licinius, fils de Licinius.

En 319, Licinius ordonna de nouvelles persécutions contre les chrétiens.

En 323, la guerre recommença entre les deux empereurs. Constantin ayant repoussé une incursion des Goths dans les provinces

européennes de Licinius, celui-ci prit prétexte de cette invasion de son territoire par son beau-frère pour lui déclarer la guerre, mais battu sous les murs d'Andrinople, puis sur les hauteurs de Chrysopolis, il rentra en déroute à Nicomédie. Sa femme obtint sa grâce de son frère, mais, le 27 mars 324, celui-ci le fit étrangler à Thessalonique, où il s'était retiré.

Licinius fut cinq fois consul :

COS	en 311	COS. IIII	en 315
COS. II	en 312	COS. V	en 318
COS. III	en 313		

Il n'est pas fait mention de ses puissances tribunices sur ses monnaies.

797. IMP. LICINIVS AVG. Tête de Licinius laurée à droite.— Rv. D. N. LICINI AVG. Couronne de laurier; au milieu, VOT. XX. P. B.

798. La même médaille.

799. IMP. LICINIVS. P. F. AVG. Son buste lauré, drapé et cuirassé à droite. — GENIO POP. ROM. Génie debout à gauche, demi-nu, coiffé du *modius*, tenant une patère et une corne d'abondance. Dans le champ, FF. P. B.

800. IMP. C. VAL. LICIN. LICINIVS P. F. AVG. Tête laurée de Licinius à droite. — Rv. IOVI CONSERVATORI. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant une Victoire sur un globe et un sceptre ; à ses pieds, à gauche, un aigle tenant une couronne dans son bec. Dans le champ ε. A l'exergue S M K. P. B.

801. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. P. B.

802. La même médaille.

803. IMP. LICINIVS P. F. AVG. Tête de Licinius laurée à droite. — Même revers. Dans le champ Γ I. A l'exergue ANT. (Frappée à Antioche). P. B.

804. Même légende. Buste lauré de Licinius à gauche, tenant un objet de la main droite. — Rv. IOVI CONSER-

VATORI. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre ; à ses pieds à gauche, un aigle tenant une couronne dans son bec ; à droite un captif assis. P. B

805. Même légende. Son buste lauré, drapé et cuirassé à droite. — Rv. SOLI INVICTO COMITI. Le Soleil radié à demi-nu, debout de face, regardant à gauche, levant la main droite et tenant un globe. Dans le champ ϛ S. A l'exergue SMAL. P. B.

806. La même médaille. Dans le champ T. F. A l'exergue PARL.

807. IMP. LIC. LICINIVS P. F. AVG. Son buste lauré et cuirassé à droite.— Rv. VICTORIAE LAET. PRINCIP, PERP. (*Victoriae laetae principis perpetui*). Deux Victoires plaçant au-dessus d'un cippe un bouclier sur lequel celle qui est à gauche a écrit : VOT. P. R. (*Vota populi romani*). P. B.

808. LICINIVS P. AVG. Buste de Licinius casqué et cuirassé à droite. — Rv. VIRTVS EXERCIT. Trophée au pied duquel sont assis deux captifs, l'un dans l'attitude de la tristesse, l'autre avec les mains liées derrière le dos. P. B.

LICINIUS FILS

(*Flavius Valerius Constantinus Licianus Licinius*)

Licinius, fils de Flavius Licianus Licinius et de Constantia, sœur de Constantin, naquit l'an 315. Il fut déclaré César le 1er mars 317, à Sirmium, par son père et par Constantin, son oncle, en même temps que Crispus et Constantin le jeune, fils de Constantin. En 319, il fut nommé consul, et son oncle le fit venir à Constantinople, où, à l'instigation de sa femme Fauste, il le fit mettre à mort, sept ans plus tard, avec Crispus, fils de sa première femme Minervia (326).

809. D. N. VAL. LICIN. LICINIVS NOB. C. Buste casqué et cuirassé de Licinius, à gauche, tenant une haste de la

main droite et un bouclier de la gauche. — Rv. IOVI CONSERVATORI. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant de la main droite un globe surmonté d'une Victoire et de la gauche, un sceptre surmonté d'un aigle qui tient une couronne dans son bec; à ses pieds, à gauche, un aigle tenant une couronne dans son bec ; à droite un captif assis. P. B.

810. Même légende et même buste. – Rv. IOVI CONSERVATORI CAESS. Jupiter debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre ; à ses pieds, à gauche, un captif marchant courbé. P. B.

811. LICINIVS IVN. NOB. C. (*Licinius Junior nobilis Caesar*). Son buste lauré et drapé à droite. — Rv. ROMAE AETERNAE. Rome assise à droite, tenant sur ses genoux un bouclier sur lequel on lit : XV ; derrière elle, un bouclier. Dans le champ P R. P. B.

CONSTANTIN I LE GRAND

(*Flavius Valerius Constantinus*)

(306-337)

Constantin, fils de Constance Chlore et d'Hélène, naquit à Naïsse, en Dardanie, le 27 février 274. Il fit ses premières armes sous Dioclétien, qu'il accompagna en Egypte en 295 dans son expédition contre l'usurpateur Achilleus.

En 305, il reçut de son père les titres de César et de corégent, et, le 1er mai de cette même année, on commença à monnayer en son nom.

En 306, il se trouvait à la cour de Galère, lorsqu'il apprit que celui-ci voulait le faire périr. Prévenu à temps, Constantin s'échappa et se rendit en Gaule auprès de son père Constance Chlore, qui était alors à Gesoriacum (Boulogne-sur-Mer) et qu'il accompagna en Angleterre contre les Pictes.

A la mort de ce dernier, le 25 juillet de la même année, Constantin fut proclamé Auguste par ses troupes, à York, mais il ne fut pas reconnu comme tel par Galère, qui lui confirma seulement le titre de César.

Le commandement de la Grande Bretagne et de la Gaule lui ayant été confié, Constantin se signala par deux victoires sur les Francs, l'une en Gaule, où les rois Ascaricus et Regaisus furent faits prisonniers, et l'autre au-delà du Rhin chez les Bructères.

En 307, Constantin partagea avec Maximin Daza le titre de *fils des Augustes* qui leur fut conféré par Galère.

Vers la fin de la même année, Maximien Hercule se rendit auprès de lui en Gaule et lui donna en mariage sa fille Fausta.

En 308, Constantin entreprit une nouvelle expédition contre les Francs. A son retour, il condamna à mort son beau-père Maximien, qui, pendant son absence, avait conspiré contre lui (310).

Maxence, fils de Maximien, sous pretexte de venger la mort de son père, déclara la guerre à Constantin. Celui-ci franchit les Alpes (24 septembre 312). prit Suse et Turin, battit l'armée de Maxence à Brescia et à Vérone et s'avança vers Rome. C'est alors, suivant Eusèbe, qu'il aurait vu dans les nuages un signe formant le monogramme du Christ avec ces mots grecs EN TOYTΩ NIKH et qu'il se serait converti au christianisme. Maxence se porta à sa rencontre, fut battu au pont Milvius et se noya dans sa retraite. Constantin entra en triomphe à Rome, escorté des sénateurs venus à sa rencontre (29 octobre 312). Il cassa les gardes prétoriennes, envoya sur le Rhin le reste de l'armée de Maxence et fit périr, peut-être, le jeune Romulus, fils de Maxence.

Resté seul maître de l'empire avec Licinius, il donna en mariage à ce dernier sa sœur Constantia (vers mars 313), mais l'année suivante, Licinius ayant con piré contre lui, il lui déclara la guerre, le batt t à Cibales en Pannonie (8 octobre 314) et lui enleva la Macédoine, l'Illyrie, la Dardanie, la Grèce et une partie de la Mésie. A la suite d'une deuxième bataille livrée à Mardie et restée indécise, la paix fut signée entre les deux empereurs.

L'année suivante, le 25 juillet, Constantin célébra ses décennales, à Rome. Il parcourut ensuite ses différentes provinces, s'efforçant d'affermir partout son autorité.

En 316, il fit restaurer la ville d'Arles, à laquelle il donna le nom de *Constantina*.

En 322, il fit une expédition contre les Sarmates, qu'il vainquit à Campana.

En 323, il institua les jeux sarmatiques, puis il se rendit à Thessalonique, d'où il marcha contre les Goths, qui avaient envahi les provinces européennes de Licinius. Celui-ci prit prétexte de cet empiètement de Constantin pour lui déclarer la guerre.

Vaincu une première fois sous les murs d'Andrinople, puis en Asie, sur les hauteurs de Chrysopolis, Licinius dut se rendre et fut conduit à Thessalonique. Constantin lui promit la vie sauve,

mais plus tard, au mépris de sa parole, il le fit étrangler (27 mars 324).

Seul maître de l'empire, Constantin s'occupa de la réorganisation administrative et politique des provinces et fit cesser les persécutions contre les Chrétiens, dont la religion était devenue religion de l'Etat. Pour rétablir la paix dans l'empire troublée par la doctrine d'Arius, il convoqua, en 325, le concile de Nicée, qui condamna le fameux hérésiarque, dressa le Symbole des Apôtres, fixa la date de la fête de Pâques et régla la question du schisme mélétien à Alexandrie.

En 326, Constantin, à l'instigation de sa femme Fausta, fit mourir, à Pola, son fils Crispus, qu'il avait eu de sa première femme Minervina, puis, quelques jours plus tard, regrettant le meurtre de ce jeune prince, il fit étouffer Fausta dans un bain. Ce double meurtre fut bientôt suivi de celui du jeune Licinianus, âgé de 12 ans, neveu de Constantin, qui fut également mis à mort sur l'ordre de l'Empereur.

Le 27 septembre de cette même année 326, Constantin quitta définitivement Rome et transféra le siège de son empire à Byzance, qu'il nomma Constantinople.

Pendant les années suivantes, l'empereur acheva la réorganisation administrative de l'empire. Il sépara les fonctions militaires des fonctions civiles et démembra les provinces et les commandements pour affaiblir l'autorité des gouverneurs et rendre les révoltes plus difficiles.

En 335, il partagea l'empire entre ses fils et ses neveux. Il donna à Constantin le Jeune les Gaules, l'Espagne et la Bretagne, à Constance l'Asie, la Syrie, et l'Egypte, à Constant l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique, à Delmatius la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe.

En 337, il tomba malade au moment où il se préparait à la guerre contre Sapor, roi de Perse et se fit baptiser à Ancyro, près de Nicomédie. Il mourut le 22 mai de cette même année le jour de la Pentecôte, à l'âge de 63 ans.

Les faits intéressant la numismatique sous le règne de Constantin sont : la réorganisation, en 312, de la monnaie d'or par l'introduction du *Solidus* de 1/72 de livre = 4 gr. 55 (1).

La même année, la *pecunia majorina*, de cuivre, devient plus petite ; elle n'est plus que de troisième grandeur.

Les seuls titres qui figurent sur ses monnaies sont ceux d'Augustus qui lui fut conféré en 308 et de Maximus qu'il reçut en 315.

Constantin fut huit fois consul :

(1) Mommsen-Blacas, III, p. 64.
(2) Le même — III p. 99.

COS	en 307	COS. V	en 319
COS. II	en 312	COS. VI	en 320
COS. III	en 313	COS. VII	en 326
COS. IIII	en 315	COS. VIII	en 329

Ses puissances tribunices sont au nombre de 34. Nous les mentionnons ci-après d'après le système avancé par M. Stobbe :

TRIB. POT.	25 juillet	306	TRIB. POT. XVIII	1er mars	321
TRIB. POT. II	—	307	TRIB. POT. XVIIII	—	322
TRIB. POT. III	11 nov.	307	TRIB. POT. XX.	8 novem.	323
TRIB. POT. IIII	—	308	TRIB. POT. XXI	—	324
TRIB. POT. V	—	309	TRIB. POT. XXII	—	325
TRIB. POT. VI	—	310	TRIB. POT. XXIII	—	326
TRIB. POT. VII	—	311	TRIB. POT. XXIIII	—	327
TRIB. POT. VIII.	—	312	TRIB. POT. XXV	—	328
TRIB. POT. VIIII	—	313	TRIB. POT. XXVI	—	329
TRIB. POT. X	—	314	TRIB. POT, XXVII	—	330
TRIB. POT. XI	—	315	TRIB. POT. XXVIII	—	331
TRIB. POT. XII	—	316	TRIB. POT. XXVIIII.	—	332
TRIB. POT. XIII.	1er mars	317	TRIB. POT. XXX.	25 déc.	333
TRIB. POT. XIIII	—	318	TRIB. POT. XXXI	—	334
TRIB. POT. XV	—	319	TRIB. POT. XXXII	18 sep.	335
TRIB. POT. XVI.	—	320	TRIB. POT. XXXIII	—	336
TRIB. POT. XVII	—	321	TRIB. POT. XXXIIII	—	337

812. CONSTANTINVS AVG. Son buste lauré à droite, avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — Rv BEATA TRANQVILLITAS. Autel surmonté d'un globe au-dessus duquel sont deux étoiles ; sur l'autel, on lit : VOTIS XX. P. B.

813. Même légende. Son buste casqué et cuirassé à droite. — Même revers. P. B.

814. La même médaille.

815. Même légende. Sa tête laurée à droite. — Rv. D. N. CONSTANTINI MAX. AVG., autour d'une couronne de laurier dans laquelle on lit : VOT. XX. P. B.

Constantin reçut le titre de *Maximus* en 314-315.

816. La même médaille.

817. CONSTANTINVS AVG. Sa tête diadémée à droite. — Rv. D. N. CONSTANTINVS MAX. AVG. Même revers, mais avec VOT. XX. P. B.

818. IMP. C. CONSTANTINVS P. F. AVG. Son buste lauré et drapé à droite. — Rv. GENIO POP. ROM. Génie à demi-nu debout à gauche, tourelé, tenant une patère de la main droite et une corne d'abondance de la gauche ; à gauche, un autel allumé ; à l'exergue, P L C. M. B.

819. CONSTANTINVS P. F. AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. GLORIA EXERCITVS. Deux soldats casqués, debout, tenant chacun une haste et appuyés sur un bouclier : entre eux une enseigne militaire surmontée d'un drapeau sur lequel est une couronne. P. B. Q.

820. La même médaille. – Pr. Perrégaux.

821. CONTANTINVS MAX. AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Même revers. P. B. Q.

822. La même médaille.

823. Même légende. Son buste diadémé à droite. — Même revers, mais entre les soldats, deux enseignes. P. B.

824. La même médaille.

825. Même légende. Son buste diadémé et drapé à droite. Même revers. P. B.

826. CONSTANTINVS P. F. AVG. Son buste lauré, drapé et cuirassé à droite. — Rv. MARTI CONSERVATORI. Mars en habit militaire, debout à droite, tenant une haste renversée et appuyé sur un bouclier. P. B.

827. CONSTANTINVS AVG. Sa tête diadémée à droite. — Rv. PROVIDENTIAE AVG. Porte de camp surmontée de deux tours ; au-dessus, une étoile. P. B.

828. La même médaille.

829. Même légende. Son buste diadémée à droite. — Rv. ROMAE AETERNAE. Rome assise à droite sur un bouclier, écrivant XV sur un bouclier qu'elle tient sur ses genoux. P. B.

830. Même légende. Sa tête laurée à droite.— Rv. SARMATIA DEVICTA. Victoire marchant à droite à pas précipités, tenant un trophée de la main droite et une palme de la gauche ; devant elle un captif assis, retournant la tête. — PR. Saint-Denis-du-Sig. P. B.

831. La même médaille.

832. CONSTANTINVS P. F. AVG. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Rv. SOLI INVICTO COMITI. Le Soleil radié debout de face, à demi-nu, regardant à gauche, levant la main droite et tenant un globe. P. B.

833. La même médaille.

834. IMP. CONSTANTINVS AVG. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Même revers. P. B.

835. La même médaille.

836. IMP. CONSTANTINVS P. F. AVG. — Même revers.

837. La même médaille.

838. IMP. CONSTANTINVS AVG. Son buste cuirassé à droite, le casque lauré. — Rv. VICTORIAE LAETAE PRINC. PERP. Deux Victoires debout, posant un bouclier sur un autel où on lit VOT. P. R. (*Vota populi romani*). P. B.

839. La même médaille.

840. CONSTANTINVS AVG. Sa tête laurée à droite. — Rv. VIRTVS AVGG. Porte de camp ouverte, surmontée de quatre tourelles et d'une étoile. P. B.

841. Même légende. Son buste cuirassé à droite, avec un casque à crinière. — Rv. Même légende. Porte de camp sans battants, surmontée de trois tours. P. B.

842. DV. CONSTANTINVS PT. AVGG. (*Divus Constantinus pater Augustorum*). Son buste voilé à droite. — Rv. VN. MR. (*Veneranda memoria*). La Piété debout à droite, voilée et les mains enveloppées dans sa robe. (Frappée après sa mort). P. B. Q.

843. Même légende et même buste. — Rv. Sans légende. Constantin dans un quadrige au galop à droite, tendant la main à une autre main qui descend d'en haut pour le recevoir ; à l'exergue SMANS. P. B. Q.

844. La même médaille.

CONSTANTINOPLE

Médailles avec la tête de Constantinople attribuées à Constantin ou à ses fils.

845 CONSTANTINOPOLIS. Buste de femme (Constantinople) à gauche. — Rv. Sans légende. Victoire debout à gauche, posant le pied droit sur une proue de vaisseau, tenant un sceptre transversal et appuyée sur un bouclier. P. B.

846 La même médaille.

ROME

Médailles avec la tête de Rome attribuées à Constantin ou à ses fils.

847 VRBS ROMA. Buste de Rome à gauche, avec le casque orné d'une aigrette et le manteau impérial. — Rv. Sans légende. La Louve à gauche allaitant Romulus et Rémus et les regardant ; en haut deux étoiles. P. B.

848 La même médaille.

FAUSTE

(Flavia Maxima Fausta)

Fauste, fille de Maximien Hercule et d'Eutropie, naquit à Rome. A la fin de l'année 307, elle se rendit en Gaule avec son père, qui la donna en mariage à Constantin.

En 310, Maximien essaya de l'engager dans un complot contre la vie de son époux, à qui elle dévoila les desseins criminels que son père méditait contre lui.

Pendant longtemps elle jouit de la plus grande considération, et elle semblait, par ses vertus, mériter l'estime publique, lorsque, en 326, elle s'éprit, dit-on, d'une passion désordonnée pour Crispus, issu d'un premier mariage de Constantin. Ne pouvant vaincre sa résistance, elle osa l'accuser devant l'empereur d'avoir voulu la séduire. Celui-ci n'hésita pas, dans un premier mouvement de colère, à faire mettre à mort son infortuné fils, mais ayant, un peu plus tard, découvert la vérité, il fit étouffer Fauste dans un bain (326).

Fauste laissa trois fils et deux filles. Constantin II, Constant et Constance qui régnèrent après Constantin leur père ; Constantia, qui épousa Hannibalien et plus tard Constance Galle, et Hélène, qui devint la femme de Julien II.

849 FLAV. MAX. FAVSTA AVG. Buste de Fauste diadémé à droite Rv.— SALVS REIPVBLICAE. Fauste de face, debout, regardant à gauche, tenant Constantin II et Constance enfants dans ses bras. P. B.

850 La même légende. Son buste à droite, coiffé en cheveux. — Rv. SALVS REIPVBLICAE. Même type. P. B.

CRISPE

(*Flavius Julius Crispus*)

Crispe, fils de Constantin et de Minervina, naquit en l'an 300. Il fut créé César par son père et Licinius, à Sirmium, en même temps que Constantin le Jeune et Licinianus, fils de Licinius.

Ce prince, aussi vaillant qu'habile, se distingua dans la guerre contre les Francs, sur lesquels il remporta une éclatante victoire en 320.

En 323, dans la campagne contre Licinius, il vainquit Amandus, commandant de la flotte de Licinius, dans deux batailles navales, livrées l'une à l'entrée de l'Hellespont et l'autre au détroit de Gallipoli.

Nous avons dit, dans la notice précédente, comment ce malheureux prince mourut à l'âge de 26 ans, empoisonné par ordre de son père, à la suite d'une fausse accusation portée contre lui par Fauste, qui avait conçu pour lui une violente passion, et aux désirs de laquelle il avait refusé de répondre (326).

851. CRISPVS NOB. CAES. Buste de Crispe, lauré, drapé et cuirassé à droite. — Rv. BEATA TRANQVILLITAS. Autel surmonté d'un globe sur lequel on voit trois étoiles ; sur le devant de l'autel, on lit VOTIS XX ; dans le champ, C R ; à l'exergue, Γ L C. (321 de J.-C.). P. B.

852. Même légende. Son buste lauré et cuirassé à gauche. tenant une haste et un bouclier. — Même revers. P. B.

853. IVL. CRISPVS NOB. CAES. Son buste lauré et cuirassé à gauche, tenant une haste et un bouclier. — Même revers. P. B.

854. CRISPVS NOB. CAES. Sa tête laurée à droite. — Rv. CAESARVM NOSTRORVM, autour des mots VOT. V. P. B.

855. La même médaille.

856. Même légende. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Rv. Même revers, mais avec VOT. X. P. B.

857. Même légende et même buste.— Rv. VIRTVS EXERCIT. Etendard au bas duquel sont deux captifs ; l'un est à gauche ayant les mains liées derrière le dos ; l'autre est dans l'attitude de la tristesse ; sur l'étendard VOT. XX. P. B.

858. La même médaille.

859. CRISPVS NOBILISS. CAES. Son buste lauré, drapé et cuirassé à droite.— Rv. VOT. V. MVLT. X. CAESS. T S E dans une couronne de laurier. P. B.

DELMACE

(*Flavius Julius Delmatius*)

Delmace, né à Narbonne ou à Toulouse, était petit-fils de Constance Chlore et neveu de Constantin.

En 333, il fut nommé Consul. En 334, il réprima la révolte de Calocerus, qu'il fit brûler à Tarse.

En 335, il fut créé César par Constantin, qui lui donna la *ripa gothica* (Illyrie orientale).

Quelques mois plus tard, dans le partage qu'il fit de l'empire entre ses fils et ses neveux, Constantin lui donna la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe.

En 337, le Sénat, après la mort de Constantin, ne voulut reconnaître comme empereurs que les fils de ce dernier, Constantin, Constance et Constant. Ceux-ci complotèrent la mort des autres membres de la famille impériale. C'est ainsi que, dans les derniers jours de mai 337, périt Delmace, assassiné par les soldats, sous les yeux mêmes de Constance, en même temps que Julius Constancius, frère de Constantin, et le jeune Hannibalien, frère de Delmace.

860. FL. DELMATIVS NOB. C. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Rv. GLORIA EXERCITVS. Deux soldats casqués debout, tenant chacun une haste et appuyés sur un bouclier ; entre eux, une enseigne militaire, surmontée d'un drapeau sur lequel est une couronne.

P. B.

CONSTANTIN II OU LE JEUNE

(*Flavius Claudius Julius Constantinus*)

317 — 340

Constantin le Jeune, fils de Constantin le Grand et de Flavia Maxima Fausta, naquit à Arles le 7 août 316.

L'année suivante, le 1er mars, il fut nommé *César* à Sirmium par son père et Licinius, en même temps que Crispus et Licinianus.

En 332, le pays des Sarmates ayant été envahi par les Goths, le jeune Constantin, envoyé contre ces derniers, remporta sur eux une brillante victoire, à la suite de laquelle leur roi Ariaric demanda la paix et donna son fils en otage aux Romains.

En 335, dans le partage que Constantin le Grand fit de ses États entre ses fils et ses neveux, Constantin le Jeune reçut les Gaules, l'Espagne et la Bretagne.

Enfin, en 337, le 9 septembre, après la mort de son père, il fut proclamé *Auguste*, ainsi que ses deux frères Constance et Constant.

Leurs cousins Delmas et Hannibalien, qui, dans le partage de 335, avaient reçu le premier la Thrace, la Macédoine, et l'Achaïe et le second le Pont, la Cappadoce et l'Arménie, voulurent aussi revêtir la pourpre, mais le sénat et les armées refusèrent de les reconnaître pour empereurs, et les soldats, excités sous main par Constance, les mirent à mort avec cinq autres membres de la famille impériale.

A la suite de ces assassinats, un nouveau partage des provinces s'imposait. Il eut lieu dans une entrevue des trois empereurs à Sirmium. Constance garda l'Orient avec la Thrace et Constantinople. Constant s'agrandit en Illyrie et céda l'Afrique à Constantin le Jeune (338). Celui-ci, mécontent de son lot, se brouilla avec ses frères, et, en 340, il envahit l'Italie pendant que Constant était en Dacie. Il s'avança contre lui et fut tué dans une bataille qu'il lui livra près d'Aquilée (340).

Constantin II fut consul quatre fois :

COS....................	en 320	COS III	en 324
COS II	en 321	COS IIII...............	en 329

Aucune mention, soit de ses consulats, soit de ses puissances tribunices, n'est faite sur ses monnaies.

861. CONSTANTINVS IVN. N. C. Buste de Constantin II, casqué et cuirassé à gauche. — Rv. BEAT TRANQVILITAS (sic). Autel surmonté d'un globe surmonté de trois étoiles ; sur l'autel, VOTIS XX ; à l'exergue, PLON. P. B.

862. CONSTANTINVS IVN. NOB. C. Sa tête laurée à droite.— Rv. CAESARVM NOSTRORVM autour d'une couronne de laurier dans laquelle on lit : VOT. X. P. B.

863. Même légende. Son buste lauré, drapé et cuirassé à gauche. — Même revers. P. B.

864. CONSTANTINVS IVN. NOB. CAES. Son buste lauré à droite. — Rv. CLARITAS REIPVB. Le Soleil radié, à demi-nu, debout de face, regardant à gauche, levant la main droite et tenant un globe de la gauche P. B.

865. CONSTANTINVS IVN. N. C. Son buste lauré et drapé à droite. — Rv. GLORIA EXERCITVS. Deux soldats casqués debout en regard, tenant chacun une haste et appuyés sur leurs boucliers ; entre eux une enseigne militaire. P. B.

866. CONSTANTINVS IVN. NOB. C. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Rv. Même légende et même type ; entre les soldats, deux enseignes militaires. P. B.

867. La même médaille.

868. Même légende. Son buste drapé et cuirassé à gauche. — Rv. Même légende. Porte de camp sans battants, surmontée de deux tours ; entre les tours une étoile. A l'exergue, SNKNT. A. P. B.

869. La même médaille.

870. Même légende. Son buste lauré et drapé à gauche. — Rv. VIRTVS CAESS. Porte de camp sans battants surmontée de quatre tours et d'une étoile. A l'exergue, SKH. E P. B.

871. La même médaille. Dans le champ, SF.

872. D. N. CONSTANTINO IVN. N. C. Son buste lauré et drapé à droite. — Rv. VIRTVS EXERCIT. Etendard entre deux captifs assis dans l'attitude de la tristesse. P. B.

CONSTANT Ier

(*Flavius Julius Constans*)

333-350

Constant, troisième fils de Constantin le Grand et de Flavia Maxima Fausta, naquit en 320. Il fut créé *César* par son père le 25 décembre 333 et déclaré *Auguste* par le Sénat le 9 septembre 337, en même temps que ses frères aînés, Constantin II et Constance.

En 338, au partage qui eut lieu à Sirmium, il céda l'Afrique à Constantin II, mais il s'agrandit en Illyrie. Nous avons dit dans la notice précédente, qu'à la suite de ce partage Constantin II, mécontent de son lot, se brouilla avec ses frères et qu'en 340 il envahit l'Italie et trouva la mort dans une bataille livrée à Constant près d'Aquilée. Celui-ci s'empara de ses États et se trouva ainsi maître de tout l'Occident.

En 341, Constant marcha contre les Francs, qui avaient envahi la Gaule et s'étaient établis dans le nord du pays. N'ayant pu les en chasser, il se décida à conclure avec eux un traité de paix (342).

L'année suivante, il passa en Bretagne pour réprimer les incursions des Scots et des Pictes, puis il revint en Gaule, où il se rendit odieux par sa cruauté, ses débauches et son avarice. Alors des conspirations éclatèrent. En 350, dans les premiers jours de l'année à Autun, un Germain, Magnence, commandant des cohortes de Joviens et d'Herculéens et l'intendant des finances Marcellianus soulevèrent les troupes contre lui (18 janvier 350).

Constant parvint à s'enfuir, mais il fut atteint près d'Elne, dans les Pyrénées, par l'officier franc Gaïso, qui le contraignit à se donner la mort.

Constant fut trois fois consul : COS. en 339 ; COS. II en 342 et COS. III en 346.

873. D. N. CONSTANS P. F. AVG. Buste de Constant diadémé et drapé à droite. — Rv. FEL. TEMP. REPARATIO. Phénix radié, debout sur un globe. A l'exergue TRP. P. B.

874. Même légende et même buste. — Rv. Même légende. Phénix radié, debout sur un bucher. P. B.

875. CONSTANS P. F. AVG. Son buste lauré et drapé à droite. — Rv. GLORIA EXERCITVS. Deux soldats casqués debout se regardant, tenant chacun une haste renversée et s'appuyant sur un bouclier ; entre eux, une enseigne surmontée d'un drapeau. P. B.

876. La même médaille.

877. FL. IVL. CONSTANS AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Même revers. P. B.

878. D. N. FL. CONSTANS AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. SECVRITAS REIP. La Sécurité debout de face, les jambes croisées, se tournant à droite, tenant un sceptre et appuyée sur une colonne. P. B. Q.

879. D. N. CONSTANS P. F. AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. SPES REIPVBLICE (sic). Constant en habit militaire debout à gauche, tenant un globe et une haste renversée. P. B. Q.

880. CONSTANS P. F. AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. VICTORIAE DD. AVGG. Q. NN. (*Victoriae dominorum Augustorum quinque nostrorum*). Deux Victoires marchant en face l'une de l'autre et tenant chacune une couronne et une palme. P. B.

Les cinq princes dont il s'agit ici seraient Constantin II, Constance, Constant, Delmace et Hannibalien.

881. La même médaille.

882. D. N. CONSTANS P. F. AVG. Sa tête diadémée à droite. — Rv. VOT XV MVLT. XX. dans une couronne de laurier. P. B.

883. Même tête et même légende. — Même revers avec VOT. XX. MVLT. XXX. P. B. Q.

884. La même médaille.

CONSTANCE II

(*Flavius Julius Valerius Constantius*)

323-361

Constance, deuxième fils de Constantin le Grand, naquit en Illyrie, le 7 ou le 13 août 317.

Il fut créé *César* le 8 novembre 323, et, en 335, dans le partage de l'empire, il reçut de Constantin l'Asie, la Syrie et l'Egypte. Il était en Mésopotamie lorsque son père mourut le 22 mai 337. Il se mit aussitôt en route vers Constantinople, où les funérailles de l'empereur eurent lieu à son arrivée. Le Sénat le proclama *Auguste* ainsi que ses deux frères, le 9 septembre 337.

Quelques jours plus tard, les soldats, à son instigation et sous ses yeux, assassinèrent Julius Constantius, frère de Constantin, les Césars Hannibalien et Delmace et cinq autres membres de la famille impériale. Au nouveau partage de l'empire qui eut lieu après ces sanglantes exécutions, il garda l'Orient avec la Thrace et Constantinople.

A cette époque, les Perses avaient envahi la Mésopotamie et assiégeaient pour la troisième fois la ville de Nisibe. Constance marcha contre eux et les contraignit de se retirer (350).

Au même moment le Germain Magnence se faisait proclamer empereur et s'emparait des Etats de Constant, qu'il avait fait mourir, tandis que Nepotianus, neveu de Constantin par sa mère Eusébie, se faisait proclamer à Rome et que le vieux général Vétranion prenait la pourpre à Sirmium. Constance confia la défense de l'Orient à son cousin Constance Galle, qu'il créa *César* et marcha contre les usurpateurs.

Déjà Nepotianus, battu sous les murs de Rome par Marcellinus, général de Magnence, avait été mis à mort par ce dernier. Constance se débarrassa de Vétranion en soulevant ses soldats contre lui. Il obtint son abdication, lui accorda une riche pension et l'autorisa à se retirer à Pruse, en Bithynie. Restait Magnence. Constance le vainquit à la bataille de Mursa le 28 septembre 351

et le mit en fuite. Deux ans plus tard, il le battit de nouveau ou plutôt il le fit battre dans les Alpes et le mit dans une situat on désespérée qui le décida à se donner la mort (11 août 353).

En 354, il fit mourir Constance Galle, dont l'ambition lui portait ombrage, et l'année suivante il nomma *César* à sa place son frère Julien, qu'il envoya combattre les Alamans, les Francs et les Saxons, qui s'étaient emparés de Cologne et ravageaient la Gaule.

Pendant que Julien remportait sur ces barbares d'éclatantes victoires, Constance marchait contre les Sarmates et les Quades, qu'il soumit (358), puis il tailla en pièces les Limigantes, qui menaçaient les frontières et se préparaient à passer le Danube (359). Après ces victoires, il se rendit à Antioche, où il fit des préparatifs contre les Perses, qui, de nouveau, avaient envahi la Mésopotamie et mis le siège devant Amida. Pendant ce temps, Julien continuait à se couvrir de gloire en Occident contre les Francs et les Alamans. Constance, jaloux de ses succès, lui fit donner l'ordre de lui envoyer une partie de ses troupes en Orient. Les soldats refusèrent d'obéir et proclamèrent empereur leur général. A cette nouvelle, Constance se mit en marche pour le combattre, mais il tomba malade en route et mourut à Mopsucrène, au pied du Taurus (3 novembre 361).

Les réformes numismatiques de ce règne sont la suppression, en l'année 360, de l'*argenteus* de 96 à la livre, et son remplacement par la *siliqua* de 144 à la livre. La monnaie d'argent redevient la grosse monnaie d'appoint (1 *siliqua* ou 1/2 *miliarense* = 1/24 du *solidus*) (1).

Constance fut dix fois consul :

COS.	en 326	COS. VI	en 353
COS. II	en 339	COS. VII	en 354
COS. III	en 342	COS. VIII	en 356
COS. IIII	en 346	COS. VIIII	en 357
COS. V	en 352	COS. X	en 360

Il n'en est fait aucune mention sur ses monnaies pas plus que de ses puissances tribunices.

885. D. N. CONSTANTIVS P. F. AVG. Buste de Constance diadémé et drapé à droite. — Rv. FEL. TEMP. REPARATIO. Soldat en fureur debout à gauche, tenant un bouclier de la main gauche, perçant de sa haste et poussant du pied un ennemi tombé par dessus son cheval et tâchant de se tenir à sa crinière. M. B.

Les médailles de Constance II portant le titre d'Auguste furent frappées de l'an 337 à 361,

(1) Mommsen-Blacas, III, p. 486.

886. La même médaille. P. B.

887. CONSTANTIVS P. F. AVG. Sa tête diadémée à droite. — Rv. GLORIA EXERCITVS. Deux soldats casqués debout en face l'un de l'autre, tenant chacun une haste et appuyés sur un bouclier; entre eux une enseigne militaire surmontée d'un drapeau. P. B.

888. La même médaille.

889. FL. IVL. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste lauré et drapé à droite. — Même revers, mais avec deux enseignes entre les soldats. P. B.

890. La même médaille.

Les médailles de Constance portant le titre de César ont été frappées de l'an 323 à l'an 337 de J.-C.

891. Même légende. Son buste lauré, drapé et cuirassé à gauche. — Rv. PROVIDENTIAE CAES. Porte de camp ouverte, surmontée de deux tours; au dessus, une étoile. A l'exergue, SNNΔ. P. B.

892. FL. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste lauré et drapé à droite. — Même revers. P. B.

893. D. N. FL. CONSTANTIVS AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. SECVRITAS REIP. La Sécurité debout de face, les jambes croisées, regardant à droite, tenant un sceptre et appuyée sur une colonne. P. B. Q.

894. D. N. CONSTANTIVS P. F. AVG. Son buste diadémé, drapé ou cuirassé à droite. — Rv. SPES REIPVBLICE (sic). Constance casqué en habit militaire debout à gauche, tenant un globe et une haste. P. B.

895. La même médaille.

896. Même légende. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. VICT. DD. NN. AVG. ET CAES. Deux Victoires tenant un bouclier sur lequel on lit VOT. XXX; en haut, une étoile. M. B.

897. Même légende. Son buste diadémé à droite. — Rv. VOT. XX MVLT. XXX dans une couronne de laurier.
P. B. Q.

898. La même médaille.

MAGNENCE

(*Flavius Magnus Magnentius*)

350 — 353

Magnence naquit en Germanie vers l'an 303 de J.-C. Il embrassa la carrière militaire et servit dans les armées romaines sous Constantin et ses fils. Il était commandant des Cohortes de Joviens et d'Herculéens lorsque, le 18 janvier 350, il prit la pourpre à Autun, après avoir soulevé les troupes contre l'empereur Constant, qui fut contraint de se donner la mort.

Au même moment, un neveu de Constantin, Flavius Popilius Nepotianus se faisait proclamer empereur à Rome. Magnence envoya contre lui le comte Marcellinus, qui le vainquit et le mit à mort.

Alors, maître absolu de Rome, Magnence envoya à Constance, à Antioche, des ambassadeurs pour lui offrir un partage amiable de l'empire. Celui-ci, pour toute réponse, se mit en marche contre lui. La rencontre eut lieu près de Mursa, sur la Drave, le 28 septembre 351. Magnence vaincu s'enfuit, en abandonnant la Pannonie, et repassa les Alpes. Deux ans plus tard, il fut défait de nouveau en Dauphiné par les généraux de Constance. Ses troupes ayant fait défection, il s'enfuit à Lyon, où il se poignarda (11 août 353), après avoir tué sa mère et son frère Desiderius, qu'il avait créé *César* en 351, en même temps que son autre frère Décence. Ce dernier, en apprenant le terrible drame de Lyon, se donna la mort à Sens (18 août 353).

Sous Magnence et Décence, le moyen bronze est le module dominant. Le petit bronze est beaucoup plus rare.

899. IMP. CAE. MAGNENTIVS AVG. Son buste nu-tête et drapé à droite. — Rv. FELICITAS REIPVBLICE (sic). Magnence debout de face en habit militaire, tenant un globe surmonté d'une Victoire et le *labarum*. M. B.

900. La même médaille avec A dans le champ à droite.

901. D. N. MAGNIENTIVS P. F. AVG. Son buste nu-tête et drapé à droite. — Rv. GLORIA ROMANORVM. Ma-

gnence en habit militaire, galopant à droite et s'apprêtant à percer de sa haste un ennemi à genoux, suppliant ; sous le cheval, un bouclier et une haste brisée. M. B.

902. Même buste et même légende. — Rv. SALVS DN. NN. AVG. ET CAES. autour du monogramme du Christ. M. B.

903. Même buste et même légende. — Rv. VICT. DD. NN. AVG. ET CAE ?. Deux Victoires debout, tenant une couronne dans laquelle on lit : VOT. V. MVLT. X. M. B.

904. La même médaille.

905. Même buste et même légende. — Rv. VICTORIAE DD. NN. AVG. ET CAE ?. Même type. M. B.

906. Même buste et même légende. – Rv. Même légende. Deux Victoires debout, posant sur un cippe une couronne dans laquelle on lit : VOT. V. MVLT. X. Dans le champ SV. M. B.

DÉCENCE

(*Magnus Decentius*)

Décence, frère cadet de Magnence, fut nommé *César* par celui-ci, au commencement de l'année 351, et envoyé contre les Alamans, qui ravageaient les Gaules. Il leur livra bataille et fut vaincu.

Après les défaites de Magnence à Mursa (28 septembre 351) et en Dauphiné (353), celui-ci, abandonné de son armée, s'enfuit à Lyon, où, comme nous l'avons dit dans sa biographie, il se donna la mort, après avoir tué sa mère et son frère Desiderius (11 août 353). En apprenant cet horrible évènement, Décence qui arrivait au secours de son frère et était déjà arrivé à Sens, s'étrangla avec sa ceinture (18 août 353).

907. MAG. DECENTIVS NOB. CAES. Son buste nu-tête et cuirassé à droite. — Rv. VICT. DD. NN. AVG. ET CAES. Deux Victoires debout, tenant une couronne dans laquelle on lit : VOT. V. MVLT. X. M. B.

908. D. N. DECENTIVS NOB. CAES. Son buste nu-tête et à droite. — Rv. VICTORIAE DD. NN. AVG. ET CAES. Même type. Dans le champ SV. M. B.

909. Même buste et même légende. — Rv. Même légende. Deux Victoires posant sur un cippe une couronne. M. B.

910. DECENTIVS NOB. CAESAR ? Son buste nu-tête et cuirassé à droite ; derrière la tête A. – Rv. Même type. Dans le champ IS ; à l'exergue SAR. M. B.

CONSTANCE GALLE

(*Flavius Claudius Julius Constantius Gallus*)

Constance Galle naquit en 325. Il était fils de Julus Constantius, frère de Constantin, et de Galla. Nous avons dit dans les notices précédentes que son père avait été assassiné le 22 mai 337, sous les yeux de Constance, avec Hannibalien, Delmace et cinq autres membres de la famille impériale.

En 338, Galle fut banni de Constantinople ainsi que son frère Julien. Tous deux furent rappelés de l'exil en 344 et relégués à Macellum.

En 351, l'empereur Constance, son cousin, avant de marcher contre Magnence, changea de politique à son égard. Il le nomma *César*, lui fit épouser Constantina, fille de Constantin, veuve d'Hannibalien, et l'envoya à Antioche pour défendre l'Orient, en lui imposant pour général de ses armées le comte Lucilianus. Galle ne tarda pas à se rendre odieux par ses exactions, ses injustices et ses cruautés.

En 354, il prononça des arrêts de mort ou d'emprisonnement contre les principaux magistrats d'Antioche, qui avaient refusé d'abaisser le prix des vivres et livra à la fureur du peuple le gouverneur de Syrie, Theophilus, qu'il rendit responsable de la famine qui régnait dans le pays.

Rappelé par Constance, il se mit en route pour l'Italie, mais arrivé à Petovio, il fut arrêté par l'officier Barbatio et emmené à Flanone, près de Pola, en Dalmatie, où le grand chambellan Eusèbe vint instruire son procès. Il fut jugé, condamné et eut la la tête tranchée à la fin de l'année 354.

911. D. N. FL. CL. CONSTANTIVS NOB. CAES. Son buste nu-tête et drapé à droite. — Rv. FEL. TEMP. REPARATIO. Soldat casqué debout à gauche, perçant avec fureur de sa haste un ennemi tombé par-dessus son cheval, à la crinière duquel il cherche à se rattraper, et tenant un bouclier ; à terre un bouclier. M. B.

912. La même médaille. P. B.

913. D. N. CONSTANTIVS IVN. NOB. C. Même buste. — Même revers, sauf que l'ennemi qui est tombé avec son cheval tend la main en suppliant ; à terre un bouclier. Dans le champ P. B.

914. La même médaille.

JULIEN

(Flavius Claudius Julianus)

355 — 363

Julien, fils de Julus Constantius frère de Constantin-le-Grand, et de Basilina, fille du Préfet Julianus, naquit à Constantinople en l'an 331.

Echappé avec son frère au massacre de toute sa famille (337), il fut élevé par Eusèbe de Nicomédie, évêque de Constantinople et par l'ennuque Mardonius. En 344, son éducation terminée, il fut soumis à une surveillance politique sévère. A Macellum, puis à Nicomédie, où il fut relégué, il se mit en relations avec des sophistes de la secte néoplatonicienne et cessa de pratiquer la religion chrétienne.

En 355, après la mort de Galle, égorgé par ordre de Constance, Julien fut arrêté et amené à Milan, où il aurait subi le même sort que son frère, sans l'intervention d'amis fidèles et puissants. Délivré après sept mois de captivité et interné à Athènes, il s'y fit initier aux mystères d'Eleusis, et, malgré les exhortations de Saint-Grégoire et de Saint-Basile, il s'attacha de plus en plus aux doctrines païennes.

A la fin de cette même année 355, Constance se décida à l'employer contre les Alamans et les Francs, qui avaient envahi la Belgique. Il le rappela d'exil, le créa *César* (6 novembre 355), et,

après lui avoir donné sa sœur Hélène en mariage, l'envoya dans les Gaules (1er décembre).

Dans une première expédition, Julien gagna Dieuze (*Decem Pagi*), s'empara de Brumath (*Brotomagus*) et reprit Cologne, occupée par les barbares depuis dix mois (356).

L'année suivante, il alla s'installer sur le Rhin et infligea aux Alamans une sanglante défaite sous les murs de Strasbourg.

En 359, il franchit le fleuve, pénétra jusqu'à Capellatium (*Palas*), accorda la paix à cinq rois barbares, et, maître de tout le cours du Rhin, il revint à Lutèce, dont il aimait particulièrement le séjour. Il embellit et agrandit cette ville, releva les places fortes de la Gaule, diminua les impôts, réprima sévèrement les abus, soulagea les populations désolées par la famine et s'attacha ainsi l'affection des Gallo-Romains.

Mais Constance, jaloux de ses succès, prétexta les nécessités de la guerre contre les Perses pour lui demander une grande partie de ses troupes ; celles-ci se révoltèrent et proclamèrent empereur leur général. Julien voulut résister, mais il fut contraint d'accepter. Ayant appris que Constance faisait des préparatifs contre lui, il prit l'offensive, et, après avoir fait acte de paganisme par un sacrifice à Bellone, il se mit en marche vers l'Orient. Constance, de son côté, quitta Antioche et se porta à sa rencontre, mais en route il tomba malade et dut s'arrêter à Mopsucrène, au pied du Taurus, où il mourut le 3 novembre 361.

Le 11 décembre suivant, Julien, reconnu empereur par tout l'empire, fit son entrée solennelle à Constantinople. C'est alors qu'il abjura officiellement le christianisme et qu'il ordonna la réouverture des temples païens sur tout le territoire romain.

En 362, il fit des préparatifs de guerre contre les Perses, et, le 5 mars 363, il sortit d'Antioche pour aller les combattre. Le 17 juin, dans un premier engagement, la victoire resta indécise. Dans une seconde affaire, le 22 du même mois, il fut vainqueur, mais quatre jours plus tard, le 26, dans un troisième engagement, il fut blessé et mourut la nuit suivante.

Julien fut : COS. II en 356 ; COS. III en 360 et COS. IIII en 363.

915. D. N. IVLIANVS N. C. (*Dominus noster Iulianus nobilis Caesar*). Son buste nu-tête et cuirassé à droite. — Rv. FEL. TEMP. REPARATIO. Soldat debout à gauche, perçant avec fureur de sa haste un ennemi qui est tombé avec son cheval et qui tend les mains ; à terre, un bouclier. P. B.

916. D. N. FL. IVLIANVS P. F. AVG. Son buste diadémé, drapé et cuirassé à droite, ayant la barbe longue. — Rv. SECVRITAS REIPVB. Le bœuf apis debout à droite ; au-dessus de sa tête, deux étoiles ; devant le taureau, une couronne. G. B.

917. D. N. FL. CL. IVLIANVS NOB. C. Son buste nu-tête et drapé à droite. — Rv. SPES REIPVBLICE (sic). Julien en habit militaire debout à gauche tenant un globe et une haste renversée. P. B.

918. D. N. IVLIANVS NOB. CAES. Même type. — Même revers. P. B.

919. FL. CL. IVLIANVS PP. AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Même revers. P. B.

VALENTINIEN Ier

(*Flavius Valentianus*)

364 — 375

Valentinien naquit en 361 à Cibales, en Pannonie. Il embrassa la carrière militaire et s'éleva par son mérite aux plus hauts grades.

A la mort de Jovien, successeur de Julien, qui ne régna que huit mois, Valentinien fut proclamé empereur par l'armée à Nicée, le 25 février 364. Il prit pour collègue son frère Valens, lui donna l'Orient et conserva pour lui l'Occident.

A cette époque, l'empire était menacé de tous côtés. Les Pictes, les Saxons et les Scots ravageaient la Bretagne. Les Goths menaçaient la Thrace, les Quades et les Sarmates dévastaient les deux Pannonies ; enfin, les Alamans ravageaient la Gaule et la Rétie. Valentinien secondé par d'habiles généraux et plus particulièrement par le valeureux comte Théodose, fit tête au péril. Pendant que ce dernier opérait en Bretagne, prenait Londres et soumettait le pays, lui-même marchait contre les Alamans et remportait sur eux la victoire de Solicinium (369). L'année suivante, une nouvelle expédition dirigée contre ces barbares par Théodose, les obligeait à implorer la paix.

Cette guerre terminée, Théodose alla comprimer en Afrique la révolte de Firmus.

Pendant que ce général s'acquittait de cette mission avec un plein succès (371-372), Valentinien surveillait et fortifiait les lignes de défense du Rhin et du Danube. En 374, il ordonna la construction de deux forteresses sur le territoire des Quades. Leur roi Gabinus vint se plaindre à Maximus, préfet des Gaules, de cette infraction au droit des gens, mais il fut traîtreusement assassiné à l'instigation de ce dernier. Les Quades indignés coururent aux armes, soulevèrent les Sarmates, envahirent la Pannonie et massacrèrent deux légions romaines. A cette nouvelle, Valentinien, qui surveillait la construction du fort de Robur, près de Bale, assembla ses troupes, marcha vers le Danube, pénétra chez les Quades et mit leur pays à feu et à sang. Il repassa ensuite le fleuve pour aller prendre ses quartiers d'hiver à Bregitio. Il venait d'y arriver lorsque, le 17 novembre 375, il mourut d'apoplexie en donnant audience à une députation des Quades.

Valentinien eut pour femmes Valeria Severa Marina, qu'il répudia et exila en 368, puis l'arienne Aviana Justina, veuve de Magnence, qui mourut en 387. La première lui donna Gratien et la seconde, Valentinien II, Justa, Galla et Grata.

Il fut quatre fois consul :

COS	en 365	COS. III.............	en 370
COS II...............	en 368	COS. IIII............	en 373

Il n'en est pas fait mention sur ses monnaies.

920. D. N. VALENTINIANVS P. F. AVG. Buste de Valentinien diadémé et drapé à droite. — Rv. GLORIA ROMANORVM. Valentinien debout à droite en habit militaire, retournant la tête, appuyant la main sur la tête d'un captif à genoux, et tenant le *labarum*. P. B.

921. Même légende et même buste. — Rv. SECVRITAS REIPVBLICE. Victoire tenant une couronne et une palme et marchant à gauche. P. B.

VALENS

(Flavius Valens)

364-378

Valens naquit, en 328, à Cibales en Pannonie. Son frère Valentinien Ier l'associa à l'empire en 364 et lui abandonna l'Orient. Il

eut tout d'abord à soutenir une guerre contre Procope parent de l'empereur Julien, qui s'était fait proclamer *Auguste* à Constantinople, au moment où Valens venait de quitter cette ville pour se rendre en Syrie. A cette nouvelle, l'empereur rebroussa chemin dans la direction de Nicomédie, mais n'ayant que peu de troupes, il dut se retirer devant les forces considérables de son rival. Procope le poursuivit jusqu'en Phrygie, et déjà il allait l'atteindre, lorsque, trahi par deux tribuns et abandonné de ses soldats, il fut livré à l'empereur, qui le fit décapiter (366).

A cette époque, les Goths menaçaient les frontières de l'empire et les Perses venaient d'envahir de nouveau l'Arménie. Ne pouvant soutenir deux guerres à la fois, Valens, après deux expéditions contre les Goths, conclut la paix avec eux et leur permit de s'établir au sud du Danube, dans les deux Mésies. Il put alors faire ses préparatifs contre les Perses, et il allait se mettre en mouvement vers l'Arménie, lorsqu'il apprit que les Goths, poussés à bout par les exactions des agents impériaux, s'étaient mis en pleine révolte. Une armée romaine marcha contre eux et leur livra à Salices une sanglante bataille, qui resta indécise (377), mais elle ne put empêcher les barbares renforcés par des bandes d'Alains et de Huns, de se répandre en Thrace. Valens conclut alors la paix avec Sapor, roi des Perses, quitta Antioche, où il résidait, s'avança contre les Goths et leur livra bataille près d'Andrinople. Il fut vaincu et vit son armée presque entièrement détruite Lui-même, grièvement blessé, fut porté dans une maison de paysans, à laquelle les barbares mirent le feu et où il fut brûlé vif (9 août 378).

Valens fut six fois consul, mais ses monnaies n'en font aucune mention.

922. D. N. VALENS P. F. AVG. Son buste diadémé et drapé à droite. — Rv. GLORIA ROMANORVM. Valens diadémé, tenant le *labarum;* marchant à droite et traînant un captif.

923. La même médaille.

924. Même légende et même buste. — Rv. SECVRITAS REIPVBLICAE. Victoire tenant une couronne et une palme marchant à gauche.

925. Même médaille. — Pr. Syrie.

A suivre. L. DEMAEGHT.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

France. — Le commerce de la France avec l'Angleterre s'est élevé, en 1896, à 1.613.849.000 francs. L'importation d'Angleterre en France représente 505.443.000 francs et l'exportation 1.108.406.000 francs.

Parmi les marchandises importées en France, signalons : les charbons (70 millions 1/2 de francs), les laines brutes (52 m. 1/2), les objets en laine (30 m.), les machines (27 m.), les produits chimiques (24 m.), le jute (13 m. 1/2), les cotonnades (13 m.), les peaux (12 m. 1/2), les soieries (11 m. 1/2), etc.

Les objets d'exportation les plus importants sont : les objets en laine (135 m. 1/2), en soie (126 m.), les vins (78 m.), les beurres frais et salés (40 m.), les objets en peau (36 m.), les peaux préparées (24 m. 1/2), les sucres (25 m. 1/2), les bois (30 m.), les spiritueux (26 m.), etc.

Europe. — Nous connaissons les principaux résultats du recensement opéré en Russie, au mois de janvier 1897.

La population totale de l'empire s'élève à 128.793.061 habitants, c'est-à-dire environ au double du chiffre de 68 millions qu'elle atteignait en 1851.

Ce total se décompose de la manière suivante :

Russie d'Europe, proprement dite . .	94.188.750	habitants.
Pologne Russe.	9.442.590	—
Finlande	2.527.801	—
Caucase.	9.723 550	—
Steppes	3.415.174	—
Turkestan et Transcaspienne	4.175.101	—
Sibérie	5.313.680	—

Les principales villes sont :

Saint-Pétersbourg.	1.250.000	habitants.	
Moscou	1.050.000	—	(contre 826.000 en 1892).
Varsovie	600.000	—	
Odessa.	410.000	—	

Lodz. . . . . . . 325.000 habitants
Riga. . . . . . . 257.000 —

On voit avec quelle rapidité continue à s'accroître la population de notre puissant allié.

***

Le commerce extérieur de l'Allemagne a donné les résultats suivants en 1896 :

Exportation : 4.558 millions de marks (soit 5.742.500.000 fr.).
Importation : 3.753.800.000 marks (soit 4.692.250.000 fr.).

Le développement du commerce allemand se continue régulièrement d'année en année.

Afrique. — Les négociations entreprises entre la France et l'Angleterre au sujet du traité anglo-tunisien ont enfin abouti. La convention qui a été signée met définitivement fin au régime des capitulations et, tout en assurant à l'Angleterre un régime commercial avantageux pour certains produits, elle reconnaît à la France une situation privilégiée. Nous ne pouvons que nous en féliciter.

***

M. Foureau a de nouveau tenté de pénétrer dans l'Aïr. Il est parti de Biskra le 20 mars avec une mission officielle du Ministre de l'Instruction publique et de la Société de Géographie. Mais il a échoué encore une fois, et il a dû revenir le 17 juin. Il avait cependant atteint le puits de Tassindja, dans le Tassili des Azdjer, où il avait donné rendez-vous aux chefs Touareg, et il avait parcouru 2.500 kilomètres dont 440 en pays inconnu. L'entrevue eut lieu, et le chef suprême des Touareg, Ouan Guidassen, s'engagea même à escorter l'explorateur. Mais lorsqu'il fallut fixer le prix de la solde, les prétentions des Touareg furent exorbitantes, et M. Foureau dut renoncer à son voyage. Les chefs ont d'ailleurs déclaré qu'ils restaient toujours à sa disposition.

***

Le Ministre des Colonies, M. Lebon, a profité de l'occasion que lui offrait l'inauguration du magnifique pont Faidherbe,

sur le Sénégal, pour aller étudier sur place les graves questions qui se rattachent à notre empire colonial africain, et il s'est embarqué récemment à Bordeaux pour Saint-Louis.

***

La colonie du Soudan vient de contracter un emprunt pour activer les travaux de la voie ferrée qui doit unir le Sénégal au Niger.

***

Bien que la tranquillité commence à régner dans la région de Tombouctou, il est indispensable de ne point trop s'y confier à cause de la rapidité avec laquelle se déplacent les Touareg. En juillet dernier, une petite troupe de spahis soudanais commandée par 2 officiers français s'étant lancée à la poursuite d'un rezzou de Touareg Hoggar, a été surprise et presque entièrement détruite. « Les Hoggar, dit le P. Hacquard (1), « sont la confédération sur qui pèse la responsabilité du « massacre de Flatters. Ils habitent d'ordinaire les versants « du massif Atakor N'Ahaggar qui domine le Sahara central. « Ils sont les plus redoutables des Touareg par leur valeur « guerrière, leur audace, et leur entraînement à supporter la « fatigue et les privations ; leurs montures sont, de même, « les plus estimées du Sahara. Ils viennent razzier en Algérie « et font plus d'un millier de kilomètres pour atteindre les « troupeaux de nos tribus ; de temps en temps ils se retournent et vont visiter les bords du Niger. Ils ont « cassé » « Araouan (250 kil. environ au nord de Tombouctou), ils ont « pillé Rhergo à plusieurs reprises et sont des ennemis pour « les Touareg de la région de Tombouctou, dont ils exploitent « le domaine quand ils ne les attaquent pas directement. »

***

La pose de la ligne télégraphique entre la Guinée, Timbo, le Niger et le Sénégal a été achevée. Konakry et Saint-Louis sont ainsi en communication directe (2).

---

(1) *Rev. de Géog.* de Drapeyron, sept. 1897.
(2) *Bull. Soc. Géog.* Marseille, 1er trim. 1897.

L'almamy Samory a fait de nouveau parler de lui. Ses troupes se sont d'abord attaquées à la mission anglaise du lieutenant Henderson, qui a été complètement détruite. Le lieutenant lui-même fait prisonnier a été ensuite remis en liberté.

Ç'a été ensuite le tour de la colonne française du capitaine Braulot qui a été victime d'une trahison. Attaquée le 20 août, par le fils de l'almamy malgré ses promesses de paix, elle a été anéantie. On n'est pas encore fixé sur le sort de toutes les victimes. Quant à la mission Bonhoure qui avait été chargée de négocier la paix avec notre vieil ennemi, mais n'avait pu obtenir l'entrevue qu'il avait promise, on la croit en sûreté.

***

On a eu des nouvelles contradictoires sur la mission Liotard et Marchand qui se dirige vers le Bahr-El-Ghazal. Suivant certains renseignements cette mission serait parvenue à son but, aurait atteint le Nil, et opéré sa jonction avec la mission Bonchamp, venue d'Abyssinie, assurant ainsi de ce côté un débouché à notre domaine congolais et coupant la route aux Anglais.

***

Au Congo belge, la mort du baron Dhanis que l'on avait annoncée (1) a été démentie. C'est le frère du baron qui a été massacré avec tous les officiers de la colonne Leroi, avant-garde de l'expédition dirigée par le baron lui-même. Le massacre a été l'œuvre des soldats révoltés et a eu lieu au milieu de février 1897. Cette colonne se trouvait alors près de l'Obi, afluent de l'Ouellé, non loin de la ligne de partage entre le Nil et le Congo. L'expédition Dhanis a dû, à la suite de ce désastre, battre elle-même en retraite après avoir perdu la moitié de ses soldats passés aux rebelles. Le baron Dhanis est revenu aux Stanley-Falls afin de se diriger sur Nyangoué et Kassongo et d'y devancer les révoltés.

D'autre part le commandant Chaltin a dans une brillante campagne enlevé aux mahdistes la ville forte de Redjaf, qui possède un excellent port sur le Nil. On a constaté la dispari-

---

(1) V. *Bull. trim., Soc. Géog. et Archéol. Oran.* janvier-mars 1897, chron. géog.

tion de plusieurs stations encore portées sur les cartes. Quant à Lado, cette ville autrefois importante n'existe plus depuis sept ans.

Enfin signalons l'exploration du lieutenant Brasseur dans la partie méridionale du district des Stanley-Falls ; le lieutenant a franchi la chaîne des Kandeloungou et visité la vallée du Louaponla et la région du lac Moëro. Il a constaté que les eaux de cette nappe s'étaient retirées à plus de 100 kilomètres vers le nord, laissant un immense marécage (1).

***

Les nouvelles de Madagascar constatent une amélioration sensible de la situation et les progrès de la pacification.

***

On a signalé dans ces derniers temps l'échec de plusieurs missions dirigées à travers le pays des Somalis.

La colonne du capitaine italien Bottego a été détruite en essayant de gagner l'Erythrée à travers l'Ethiopie. Cet officier était un explorateur distingué dont la perte a été vivement ressentie.

D'autre part on a publié des renseignements alarmants sur la mission Cavendish qui se dirigeait vers le lac Rodolphe. Mais on a reçu des nouvelles datées du 13 août et qui sont excellentes. La mission avait à cette date contourné le lac Rodolphe et découvert deux nouvelles nappes d'eau et deux volcans en activité.

On craint que si une mission anglaise a été massacrée dans cette région, ce ne soit plutôt celle du major Mac Donald qui serait parti de l'Ouganda par les voies les plus directes pour s'efforcer de devancer sur le Nil la mission Liotard et Marchand.

***

Les Anglais continuent leur marche sur Khartoum, et ils ont occupé, sans grande difficulté, la position importante de Berbes, qu'il est question de relier à Souakim par une voie ferrée.

---

(1) *Rev. de géog. de Drapeyron*, septembre 1897.

La cession de la forteresse de Kassala, livrée aux Anglais par les Italiens, semble d'autre part, un fait accompli.

***

Signalons quelques chiffres intéressants, relatifs au trafic du canal de Suez en 1896 :

3.409 navires seulement l'ont traversé, contre 3.434 en 1895. Mais la jauge totale s'est accrue : 8.560.283 tonneaux contre 8.448.383 en 1895. Le pavillon anglais occupe toujours un rang bien supérieur. Voici du reste quelques détails :

Pav. anglais,	2.162 nav.,	5.817.568 t.	(Dim. de 245.000 t. sur 1895).
— allemand,	322 —	806.279 t.	(Aug. de 113.000 t. sur 1895).
— français,	218 —	532.273 t.	(Dim. de 141.000 t. sur 1895).
— italien,	230 —	392.693 t.	
— néerlandais,	200 —	380.404 t.	

Puis viennnent l'Espagne, l'Autriche-Hongrie, la Russie, etc·

Asie. — La construction des voies ferrées en Asie-Mineure, a fait de grands progrès depuis quelques années. Un ingénieur suisse qui y a travaillé durant huit années, M. W. Martin, nous fournit les renseignements suivants :

En 1889, il y avait en Anatolie seulement 5 lignes, comprenant un réseau de 850 km. :

1° La ligne Haïdar-Pacha-Ismid (93 km.) ; 2° Moudania-Brousse (42 km.) ; 3° Smyrne-Alachéhir (266 km), ligne dont le prolongement sur Kara-Hissar sera ouvert l'an prochain (647 km.) ; 4° Smyrne-Aidin-Dinaïr (375 km.) ; 5° Mersina-Adana (70 km.).

En 1889, on a commencé la ligne d'Ismid à Angora (485 km.), qui a été livrée à l'exploitation en décembre 1892. Enfin, la ligne d'Eskicheha à Konieh par Kara-Hissar (600 km.), concédée en 1893, est livrée à l'exploitation depuis l'année dernière (1).

***

Les Russes ont commencé la construction d'un embranchement très important du chemin de fer transsibérien. Partant de Merv, il se dirige sur Hérat, mais doit s'arrêter à la frontière de l'Afghanistan. (2).

---

(1) *Bull. Soc. géog. Marseille*, 1er trimestre 1897.
(2) *Soc. géog. Paris*, Comptes-rendus, nos 13 et 14.

Les Anglais ont eu, récemment, à réprimer un grave soulèvement qui s'est étendu à toute la frontière nord-ouest de l'Inde. Les Mahmands, les Afridis, les Orakzaïs, se sont révoltés à l'appel de prêtres fanatiques. Fort heureusement l'émir d'Afghanistan a refusé de soutenir les rebelles. Des forces considérables ont été réunies, plus de 60.000 hommes. Les Mohmands se sont soumis. Les autres révoltés qui s'étaient emparés de tous les forts de l'important défilé de Khyber et qui menaçaient Peschawer, ont été refoulés à leur tour, et l'armée anglaise achève d'étouffer la rébellion.

***

La mission Lyonnaise dont il a été plusieurs fois question vient de rentrer en France après avoir exploré toute la région méridionale de l'empire Chinois.

***

Les Japonais ont commencé l'exploration de l'île de Formose, dont l'intérieur était fort peu connu. Une commission a visité une chaîne de montagnes qui s'étend du nord au sud et a reconnu, entre autres choses, que le mont Morrisson, qui s'élève au centre de la chaîne et auquel on attribuait 3.352 mètres, en avait en réalité, 4.600 (1).

Amérique. — Le chiffre des immigrants venus aux Etats-Unis pendant l'année finissant au 30 juin 1896, dépasse de 72.781 celui de la période précédente. Les principaux pays qui les fournissent sont :

Italie	66.445
Hongrie	52.085
Russie	39.859
Royaume-Unis	38.226
Allemagne	24.230
Scandinavie	22.978
Turquie et Grèce	6.249, etc.

***

Le 15 juin a été signé à Guatemala un traité par lequel les 5 républiques de l'Amérique centrale : Guatemala, Honduras,

(1) *Bull. Soc. géog. Marseille*, 1er trim. 1897.

Costa-Rica, San-Salvador, Nicaragua, ne formeront plus qu'un seul Etat : la République de l'Amérique centrale. (1).

***

Un alpiniste anglais, M. Fitz-Gérald, qui s'est distingué par des explorations dans la Nouvelle-Zélande, vient de se signaler par l'ascension du plus haut sommet du continent américain, l'Aconcagua. Accompagné du guide suisse Zurbriggen, il s'est élevé jusqu'à 6.900 mètres. Le guide a seul continué l'ascension et atteint le sommet du mont à 7.500 mètres. Telle est, en effet, l'altitude de ce massif auquel on attribuait seulement 6.970 mètres. (2)

Océanie. — Les Etats-Unis ont, par un traité signé le 16 juin à Washington, annexé l'archipel des îles Hawaï. Cet archipel, après avoir formé un royaume indépendant, s'était, en 1890, constitué en république. Les Américains y avaient de grands intérêts, mais le Japon qui avait aussi des visées sur l'archipel et dont beaucoup de nationaux l'habitent, a essayé de contrarier ces projets. Le conflit, un moment menaçant, semble s'arranger.

Régions polaires. — La fameuse expédition Andrée s'est mise en route le 11 juillet. Le départ du ballon s'est effectué dans de bonnes conditions, par un vent qui les poussait vers le nord-nord-ouest. Depuis, sauf une dépêche déjà ancienne apportée par un pigeon-voyageur, on n'a plus eu de renseignements précis sur le sort des voyageurs. Le bruit a couru que le ballon avait été aperçu au nord de la Sibérie et au-dessus du Groënland, mais rien n'est certain. Si les explorateurs n'ont point péri, ils doivent avoir atterri et s'efforcer de regagner soit le Spitzberg ou la Terre François-Joseph, soit le Groënland.

***

On annonce qu'en 1898 le navire de M. Nansen, le Fram, repartira sous le commandement du capitaine Sverdrup. Le but de ce voyage, auquel M. Nansen ne prendrait point part, serait l'exploration de la mer de Nares et des côtes inconnues du nord et du nord-est du Groënland.

---

(1) *Rev. de Géog. de Drapeyron*, août 1897.
(2) *Bull. Soc. Géog. Marseille*, 1er trim. 1897.

L'expédition de Gerlache préparée depuis si longtemps (1) s'est enfin mise en route et a dû quitter Anvers le 25 juillet. M. de Gerlache doit explorer durant le premier été les Terres de Graham au sud de l'Amérique, puis après être revenu dans le Pacifique sud pendant l'hiver, il explorera la Terre de Victoria.

Quant à l'expédition Borchrevink qui devait déjà partir l'an dernier, il semble qu'il n'en soit plus question (2).

PAUL RUFF.

(1) V. *Bull. trim. Soc. géog. et archéol. d'Oran*, fasc. LXIX, LXX, LXXI et LXXIII, Chron. géogr.
(2) V. *Ann. de géog*, 15 juillet 1897, et *Rev. de géog. de Drapeyron*, août 1897.

LIVRES

En publiant la première série de ses contes berbères, M. René Basset (1) en annonçait une seconde, qu'il s'excuse de n'avoir point terminée plus tôt. Elle était en effet désirée par tous les folkloristes, et ils y trouveront une ample moisson.

La première partie comprend des contes d'animaux, dont les plus intéressants sont des variantes de types bien connus ; René Basset donne des numéros 64, 68, 71, 73 et 75, une critique et une bibliographie qui permettront au lecteur d'étudier à fond chacun de ces types, auxquels les variantes berbères n'apportent guère d'éléments nouveaux.

Les légendes religieuses offrent un intérêt particulier. Celle de *l'oiseau et le poisson* (nº 29), qui vient du Sous, est un document de premier ordre pour l'étude des idées religieuses chez les populations anciennes du Maroc. Le nº 91, *le compagnon de Gabriel,* mériterait un examen approfondi : la première page, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec la suite de la légende, a été expliquée par René Basset dans une note ; l'histoire du bandit, qui n'hésite pas à tuer ses propres enfants pour satisfaire le caprice de son hôte, est fort intéressante ; les détails en sont très soignés par la résurrection des enfants, les souvenirs qu'ils rapportent de leur séjour dans l'autre monde, etc. Les nºs 95, 96 et 97, qui touchent à des légendes algériennes, ont été étudiés à fond par l'auteur.

Dans 96, Sidi Mohammed el Adjeli se transporte en quelques instants à de grandes distances ; c'est cette faculté, souvent accordée aux saints, que les Arabes désignent par l'expression : rouler la terre (sous soi, comme un tapis).

Le païen, le musulman et l'oiseau mirir, nº 98, qui vient de l'Aurès, sera bon à lire pour ceux qui, se laissant entraîner par des études d'exégèse coranique et d'histoire, sont tentés de n'accepter comme orthodoxe et comme réel que l'Islam des meilleurs jours de Bar'dad et de Cordoue ou que celui de nos espérances du vingtième siècle au Maghreb ; ils verront ici quelle religion sanguinaire et féroce il est toujours pour les indigènes simplistes de l'Algérie.

---

(1) René Basset, *Nouveaux contes berbères*. Paris. Leroux. 1897.

La légende 101 (*'Abri, Mohammed et 'Ali*), est un exemple bien curieux d'une déformation de traditions historiques.

La quatrième partie (*Contes merveilleux*), est la plus riche en documents curieux que René Basset a entourés d'études critiques très approfondies, et qu'il est impossible d'analyser en quelques lignes. Les n°s 102, 103, 104, 109, 115, 116, 119 et 122 notamment, offrent des variantes très intéressantes de thèmes recueillis déjà dans les contrées les plus éloignées les unes des autres ; elles présente des particularités locales très poétiques, si l'on peut ainsi parler : par exemple, la pluie bienfaisante envoyée par Dieu comme récompense à une ville où la justice vient de triompher (n° 102) ; la femme venant emprunter le précieux tison dans la tente voisine (n°s 103 et 104). Le n° 106, originaire du Sénégal, aurait besoin d'un commentaire historique et géographique, dont René Basset sans doute a fui les hasardeuses hypothèses. Le n° 107 rappelle les traditions sur l'origine sémitique des Mzabites.

Dans des chansons, *le frère absent* (Ouargla) et *les plaintes de l'orphelin* (Mzab) ne sont point sans poésie.

Aucun de ces documents n'avait encore été imprimé en traduction, mais les textes en avaient déjà été publiés en assez grand nombre par M. René Basset lui-même. Peut-être eût-il été bon qu'en y renvoyant le lecteur, René Basset rappelât que ces publications, qui ne semblent devoir intéresser qu'un petit groupe d'orientalistes, renferment de copieuses notes, qu'aucun folkloriste sérieux n'a le droit d'ignorer et que les notes de ses *contes berbères* ne font que compléter dans la mesure des connaissances actuelles de l'auteur. Celui-ci, en effet, augmente chaque jour, par une étude patiemment et méthodiquement suivie, sa moisson de rapprochements, et après le supplément aux notes de la première série qui termine le second volume des contes, il en annonce un troisième, contenant des textes inédits et des additions aux notes des deux premiers volumes. La réunion de ces critiques et de ces documents rendra les plus grands services à tous ceux qui ont besoin d'un guide sûr dans les études folkloristes.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

ERRATA

Dans notre dernier *Bulletin,* fascicule LXXIII, avril à juin 1897, page 318, une erreur de composition a attribué à M. Fagnan les ouvrages suivants qui sont de M. Lefébure, professeur d'égyptologie à l'Ecole des Lettres d'Alger :

Le culte du feu dans l'Inde et en Egypte (fin) (*Muséon* de Louvain).

La plante de la Basse-Égypte (*Sphinx* d'Upsala).

Examen du livre de ce qu'il y a dans l'Hadès (*Sphinx* d'Upsala).

Le lièvre de la lune (*Mélusine*).